Radu Vulpe

STUDIA THRACOLOGICA

https://biblioteca-digitala.ro

Travaux parus à l'occasion du IIe Congrès International de Thracologie

PETRE, ROMAN, **Cultura Coţofeni** (La culture Coţofeni). Collection «Biblioteca arheologică», 1976, 215 p. + 118 pl.

I. I. RUSSU, **Elemente tracogetice în Imperiul Roman şi în Byzantium** (Eléments thraco-gètes dans l'Empire Romain et à Byzantium), 1976, 182 p. + une carte.

D. PROTASE, **Un cimitir dacic din epoca romană la Soporul de Cîmpie** (Une tombe dace de l'époque romaine, découverte à Soporul de Cîmpie), 1976, 112 p. + 24 pl.

Thraco-Dacica, Recueil d'études à l'occasion du IIe Congrès International de Thracologie, 1976, 351 p.

https://biblioteca-digitala.ro

https://biblioteca-digitala.ro

https://biblioteca-digitala.ro

https://biblioteca-digitala.ro

STUDIA THRACOLOGICA

par

RADU VULPE

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA
BUCUREŞTI, 1976

https://biblioteca-digitala.ro

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA
Calea Victoriei 125, Bucureşti

Tous droits réservés

IMPRIMÉ EN ROUMANIE

https://biblioteca-digitala.ro

Hommage

au IIe Congrès International de Thracologie

Bucarest, 4—10 septembre 1976

https://biblioteca-digitala.ro

https://biblioteca-digitala.ro

AVANT-PROPOS

Le présent volume contient un recueil de seize études du domaine thraco-dace, sélectées parmi les nombreux articles de proportions restreintes que j'ai publiés, en roumain ou en français, dans divers périodiques et ouvrages collectifs, pendant une activité scientifique consacrée à ce domaine depuis plus d'un demi-siècle. Les seize études se rapportent à l'espace thrace tout entier, embrassant également l'aire des Thraces balkaniques et celle des Thraces carpato-danubiens (Daces et Gètes). J'ai tenu compte aussi bien de l'époque d'indépendance des populations thraces de ce grand espace que de la période de leur soumission par les Romains. C'est pourquoi je n'ai pas hésité d'y inclure des études concernant, par exemple, le sort des plaines gètes de la rive gauche du Danube sous la domination romaine ou se référant aux progrès de l'urbanisme romain dans la Mésie Inférieure, c'est-à-dire sur cette bande de territoire sise entre le Danube et l'Hémus, où les populations représentant les deux grandes divisions du monde thrace se rencontraient. L'ordre des articles dans le volume, où les problèmes des Thraces méridionaux alternent avec ceux des Géto-Daces, a été fixé uniquement selon le critère chronologique.

En rééditant mes ouvrages parus premièrement à des dates différentes, comprises dans l'intervalle 1934—1974, je n'ai pas entendu maintenir intégralement leur forme initiale. Loin de là, j'ai cherché de mon mieux à les adapter au stade actuel des connaissances et des recherches, afin d'augmenter leur utilité. Si je n'ai pas toujours réussi à y correspondre, il n'est pas moins vrai que les bonnes intentions ne m'en ont pas manqué. Le texte des deux derniers articles du volume, concernant le problème des Lai et les villes romaines de la Mésie Inférieure, ont comporté quelques remaniements et additions par rapport à leur présentation antérieure, sans préjudice du fond.

RADU VULPE

https://biblioteca-digitala.ro

https://biblioteca-digitala.ro

TABLE DES MATIÈRES

	Avant-propos	7
	Abréviations	11
I.	La priorité des agnats dans la transmission de la royauté chez les Thraces, les Daces et leurs voisins	15
II.	La succession des rois odryses	22
III.	Le Gète Burébista, chef de tous les Géto-Daces	39
IV.	Décénée, conseiller intime de Burébista	62
V.	Argedava	69
VI.	Rabon, nom antique du ruisseau Drincea	80
VII.	Le nom de Serdica	91
VIII.	La civilisation géto-dace et ses problèmes à la lumière des dernières fouilles de Poiana, en Basse-Moldavie	103
IX.	Les Gètes de la rive gauche du Bas-Danube et les Romains	124
X.	La Valachie et la Basse-Moldavie sous les Romains	150
XI.	Les populations sud-orientales de l'Europe et l'Empire romain	180
XII.	Les Bures alliés de Décébale dans la première guerre dacique de Trajan	199
XIII.	Dion Cassius et la campagne de Trajan en Mésie Inférieure	234
XIV.	Ex-voto au Cavalier thrace provenant de Callatis	266
XV.	Le problème des Lai	277
XVI.	Colonies et municipes de la Mésie Inférieure	289
	Index général	315

https://biblioteca-digitala.ro

https://biblioteca-digitala.ro

ABRÉVIATIONS

AA	Archäologischer Anzeiger (annexe du „Jahrbuch des deutschen archäologischen Instituts").
AArh	Arta şi Arheologia (Iaşi).
AAR, m.s.i.	Analele Academiei Române, memoriile secţiunii istorice, seria II.
ACMIT	Anuarul Comisiunii Monumentelor istorice, Secţia pentru Transilvania (Cluj).
Acta Ant	Acta antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae (Budapest).
AÉ	Archaeologiai Értesitō (Bulletin archéologique), Budapest.
AEM	Archaeologisch-epigraphische Mitteilungen aus Oesterreich-Ungarn (Wien).
AINC	Anuarul Institutului de Istorie Naţională din Cluj.
AISC	Anuarul Institutului de Studii clasice din Cluj.
AMN	Acta Musei Napocensis (Cluj-Napoca).
AnD	Analele Dobrogei (Constantza).
Ann. Ép.	Année épigraphique (annexe de la « Revue archéologique », Paris).
Apulum	Apulum : Acta Musei Apulensis (Alba Iulia).
AR	Archeologické rozhledy (Informations archéologiques), Prague.
ARMSI	Academia Română : Memoriile Secţiunii istorice, Seria III.
ASUIş	Analele ştiinţifice ale Universităţii „Al. I. Cuza" din Iaşi, Secţia III Istorie.
AUB	Analele Universităţii „C. I. Parhon" din Bucureşti, Secţia Ştiinţe Sociale, Istorie.
BCH	Bulletin de correspondance hellénique.
BCMI	Buletinul Comisiunii monumentelor istorice (Bucarest).
Beševliev, *Ep. Prin.*	V. Beševliev, *Epigrafski prinosi* (Contributions épigraphiques), Sofia 1952.
BMM	Buletinul Muzeului municipal, Bucureşti.
BSH	Bulletin de la Section historique de l'Académie Roumaine.
BSRG	Buletinul Societăţii Române de Geografie (Bucarest).
BUCS	Buletinul Universităţii „Babeş-Bolyai" din Cluj-Napoca, Seria ştiinţelor sociale.
Cagnat, IGRR	v. IGRR.
CAH	The Cambridge Ancient History.
CIG	Corpus inscriptionum Graecarum.
CIL	Corpus inscriptionum Latinarum.
CNA	Cronica numismatică şi arheologică (Bucarest).
DA	Ch. Daremberg – E. Saglio, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines.*

https://biblioteca-digitala.ro

Dacia	Dacia : Recherches et découvertes archéologiques en Roumanie (1924—1947).
Dacia, N. S.	Dacia : Revue d'Archéologie et d'Histoire ancienne, Nouvelle série (à partir de 1957).
Daremberg-Saglio	v. DA.
Dessau, ILS	v. ILS.
DID	*Din istoria Dobrogei*, Bucarest : I, 1965, D. M. Pippidi et D. Berciu, Geţi şi greci la Dunărea de Jos (Gètes et Grecs au Bas-Danube) ; II, 1968, R. Vulpe et I. Barnea, Romanii la Dunărea de Jos (Les Romains au Bas-Danube) ; III, 1971, I. Barnea et Şt. Ştefănescu, Bizantini, români şi bulgari la Dunărea de Jos (Byzantins, Roumains et Bulgares au Bas-Danube).
Diss Pann	Dissertationes Pannonicae (Budapest).
Dittenberger, *Sylloge* [3]	W. Dittenberger, *Sylloge inscriptionum Graecarum*, 3e édition.
ED	Ephemeris Dacoromana : Annuario della Scuola Romena di Roma.
Eph. Ep.	Ephemeris epigraphica.
Ep. Prin.	v. Beševliev.
FHG	Fragmenta Historicorum Graecorum (Paris).
GLM	Geographi Latini minores.
Godišnik-Plovdiv	Godišnik na Plovdivskija arheologičeski Muzej — Annuaire du Musée archéologique de Plovdiv.
Godišnik Univ. Sofia	Godišnik na Sofijskija Universitet — Filologičeski Fakultet — Annuaire de l'Université de Sofia, Faculté Philologique.
HAD	v. Vulpe.
HGM	Historici Graeci minores.
IG	Inscriptiones Graecae.
IGB	v. Mihailov.
IGRR	Inscriptiones Graecae ad res Romanas pertinentes, éditées par R. Cagnat en collaboration avec J. Toutain et G. Lafaye.
ILS	Inscriptiones Latinae selectae, éditées par H. Dessau.
Inscr. It.	Inscriptiones Italiae, vol. XIII, 1, Rome 1947 : Fasti consulares et triumphales (éditées par A. Degrassi).
Izvestija-Inst.	Izvestija na Bâlgarskija arheologičeski Institut — Bulletin de l'Institut archéologique bulgare (Sofia).
Izvestija-Société	Izvestija na Bâlgarskoto arheologičesko družestvo — Bulletin de la Société archéologique bulgare (Sofia).
Izvestija-Varna	Izvestija na Narodnija Muzej vâv Varna — Bulletin du Musée National de Varna.
Jahresh.	Jahreshefte des oesterreichischen archaeologischen Instituts (Wien).
JRS	The Journal of Roman studies.
Jubil. kn.	*Jubilejna kniga, 1878—1928* (Livre jubilaire, 1878—1928), Sofia, 1928.
Katzarov, *Prinos*	G. I. Katzarov, *Prinos kâm starata istorija na Sofija* (Contribution à l'histoire ancienne de Sofia), 1910.

https://biblioteca-digitala.ro

KS	Kratkie Soobščenija Instituta Arheologii AN SSSR (Brèves communications de l'Institut archéologique de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S.), Moscou.
Materiale	Materiale şi cercetări arheologice (Matériaux et recherches archéologiques), Bucarest.
MIA	Materialy i Issledovanija po Arheologii SSSR (Matériaux et recherches pour l'Archéologie de l'U.R.S.S.), Moscou.
Migne, *P. G.*	J. P. Migne, *Patrologiae cursus completus, series Graeco-Latina.*
Migne, *P. L.*	J. P. Migne, *Patrologiae cursus completus, series Latina.*
Mihailov, IGB	G. Mihailov, *Inscriptiones Graecae in Bulgaria repertae* (Sofia).
Pârvan, *Dacia: An Outline*	V. Pârvan, *Dacia: An Outline of the Early civilizations of the Carpatho-Danubian countries*, Cambridge 1928 (traduction roumaine : *Dacia: Civilizaţiile antice din ţările carpato-danubiene*, 5e édition, Bucureşti 1972, annotée par R. Vulpe).
Pârvan, *Getica*	V. Pârvan, *Getica: O protoistorie a Daciei*, Bucureşti 1926 (ARMSI, s. III, t. III, mém. 2).
Pârvan, *Histria*, IV	V. Pârvan, *Histria*, IV : *Inscripţii găsite în 1914 şi 1915* (Inscriptions trouvées en 1914 et 1915), Bucureşti 1916 (AAR, mem. s. ist., s. II, t. XXXVIII).
Pârvan, *Histria*, VII	V. Pârvan, *Histria*, VII : *Inscripţii găsite în 1916, 1921 et 1922*, Bucureşti 1923 (ARMSI, s. III, t. II, mém. 1).
Pippidi, *Contribuţii* [2]	D. M. Pippidi, *Contribuţii la istoria veche a României* (Contributions à l'histoire ancienne de la Roumanie), 2e édition, Bucureşti 1967.
PMMB	Publicaţiile Muzeului municipal din Bucureşti (Publications du Musée municipal de Bucarest).
P.-W., *Real-Enc.*	A. Pauly — G. Wissowa, *Real-Encyklopädie der klassischen Altertumswissenschaft.*
PZ	Praehistorische Zeitschrift (Berlin).
RA	Revue archéologique (Paris).
RE	v. P.-W., *Real-Enc.*
RÉG	Revue des études grecques (Paris).
RÉL	Revue des études latines (Paris).
RHSEE	Revue historique du Sud-Est européen (Bucarest).
RIR	Revista istorică română (Bucarest).
SA	Sovetskaja Arheologija (Moscou).
SCIV	Studii şi cercetări de istorie veche (Études et recherches d'histoire ancienne), Bucarest.
SCIVA	Studii şi cercetări de istorie veche şi arheologie (titre de la même revue à partir de 1974).
SCN	Studii şi cercetări de numismatică (Bucarest).
SCŞ Cluj	Studii şi cercetări ştiinţifice, Cluj-Napoca.
SCŞ Iaşi	Studii şi cercetări ştiinţifice, Iaşi.
SHA	Scriptores Historiae Augustae.
SIG[3]	v. *Sylloge.*
Sylloge[3]	v. Dittenberger.

https://biblioteca-digitala.ro

St. cl.	Studii clasice (organe de la Société des Études classiques de Roumanie, Bucarest).
Steaua	Steaua («L'Étoile», revue mensuelle de l'Union des écrivains), Cluj-Napoca.
Studii	Studii : Revistă de istorie (Bucarest).
Thracia	*Thracia* : Primus Congressus studiorum Thracicorum (Actes du Ier Congrès international de Thracologie, Sofia 1972), I—III, Sofia 1972—1974.
VAN	Vestnik Akademii Nauk SSSR (Bulletin de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S.), Moscou.
VDI	Vestnik drevnej istorii (Bulletin d'histoire ancienne), Moscou.
Vulpe, HAD	R. Vulpe, *Histoire ancienne de la Dobroudja*, Bucarest 1938 (Académie Roumaine : Connaissance de la terre et de la pensée roumaines IV : *La Dobroudja*).

https://biblioteca-digitala.ro

LA PRIORITÉ DES AGNATS DANS LA TRANSMISSION DE LA ROYAUTÉ CHEZ LES THRACES, LES DACES ET LEURS VOISINS[1]

On sait communément que les Celtes modernes des Îles Britanniques, derniers représentants de la grande masse des peuples celtiques de l'antiquité, ont gardé dans leurs coutumes et leurs traditions ethniques certaines particularités remontant jusqu'aux stades reculés de la commune primitive. C'est notamment leur organisation familiale qui offre, à ce point de vue, des survivances frappantes et, en premier lieu, une prédominance catégorique des agnats, c'est-à-dire des descendants d'une même souche masculine. Evidemment c'est le trait essentiel de la définition familiale de n'importe quel autre peuple du stade patriarcal et surtout des peuples d'origine indo-européenne. Mais ce sont spécialement les Celtes britanniques qui l'ont conservé jusqu'assez récemment, de la façon la plus claire et dans des formes encore pures.

La plus caractéristique de ces formes consiste dans le droit de priorité des agnats à la succession des biens indivisibles, connu sous le nom anglais de *tanistry*, qui dérive du mot irlandais *tanaisteachd*. Suivant ce droit traditionnel, la succession des biens familiaux indivisibles et surtout des dignités ne revient pas aux fils, mais aux agnats les plus âgés, c'est-à-dire aux frères, aux cousins, aux neveux [2]. L'illustre savant français Henri Hubert, dans sa célèbre synthèse sur les Celtes, conclut, d'après des données incontestables, qu'à l'époque antique cette priorité caractérisait aussi la famille celtique continentale [3].

Il s'agit d'une institution sociale très ancienne, remontant aux périodes de la commune primitive, quand on ignorait la propriété individuelle et quand le chef de la famille n'était que l'usufructuaire et l'administrateur des biens familiaux, dont il ne disposait pas à volonté. L'héritier d'une pareille situation ne pouvait être que celui des consanguins qui avait plus d'autorité et de prestige [4]. C'était donc inévitablement le plus aîné des agnats. Cette norme était répétée pour chaque échelon de l'organisation sociale, depuis la famille restreinte et la *gens* jusqu'à la tribu et à l'ensemble du peuple.

[1] Communication présentée au Ier Congrès international de Thracologie, Sofia, 1972 et publiée d'abord dans « Thracia », II 1974, p. 63—69.

[2] H. D'Arbois de Jubainville, *La famille celtique*, Paris, 1905, 44. Cf. aussi *Bol'šaja Sovetskaja Enciklopedija*, v. *Tanistri*.

[3] H. Hubert, *Les Celtes depuis l'époque de la Tène et la civilisation celtique*, Paris, 1932 (L'évolution de l'humanité), p. 251 et suiv.

[4] C. N. Starcke, *La famille primitive*. Paris, 1891, p. 158. Dans son classique ouvrage sur *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat*, Friedrich Engels atteint ce sujet notamment pour une société bien plus primitive, quand le même principe était appliqué selon la lignée matriarcale.

https://biblioteca-digitala.ro

Avec le temps, quand la possession commune des biens matériaux fit place, peu à peu, à la propriété individuelle, le système de la succession par la *tanistry* s'est maintenu seulement pour les dignités supérieures, surtout pour la royauté [5], institution conservatrice par excellence. Dans l'histoire des Celtes du Moyen Age, la loi de la *tanistry* se manifeste à chaque pas, même lorsque, par sa transgression, le trône est occupé par le fils du roi défunt au lieu de ses parents agnatiques, car de semblables infractions sont toujours suivies de tragédies dynastiques, à l'exemple de celles qui remplissent l'histoire de l'Irlande. Afin d'y remédier, on avait l'habitude de fixer par avance la série des héritiers en ordre agnatique, le plus aîné étant associé préalablement à la fonction royale. Naturellement, tout était soumis à l'approbation de la collectivité, en espèce, de l'assemblée du peuple, institution caractéristique de la démocratie militaire de jadis.

Le principe de la *tanistry*, bien qu'attesté en abondance et d'une manière formelle surtout chez les Celtes, n'est pas du tout exclusivement celtique. Comme les faits sociaux dont il dérive, telles l'organisation agnatique de la famille patriarcale et l'indivisibilité du patrimoine familial se rencontrent aussi dans les vieilles traditions des autres peuples indo-européens de l'antiquité, il en faut déduire que ces peuples ont aussi connu ce mode de régler la succession [6]. Mais, plus profondément atteints que les Celtes par les progrès des tendances individualistes et par la dissolution de la commune primitive, ils le perdirent assez tôt.

En fait, dans les histoires dynastiques de plusieurs peuples indo-européens, les sources, bien que très lacuneuses, nous permettent de surprendre des indices significatifs, qui, au moins comme restes d'une coutume en voie de disparition, suggèrent de précieuses analogies avec le système celtique de la *tanistry*. J'en ai déjà signalé quelques-unes, il y a plus de quarante ans, dans ma contribution aux *Mélanges* de Vasile Pârvan, où j'ai mis en évidence la priorité des agnats à la succession du trône en Macédoine et en Thrace [7]. C'est à la même époque que, dans une étude spéciale publiée en français dans la revue « Istros », j'ai essayé de reconstituer la succession entière des rois odryses des Ve—IVe siècles av.n.ère. en partant de cette priorité. [8] Cependant, comme l'article des *Mélanges* cités et paru exclusivement en roumain et dans un tirage extrêmement réduit et comme, d'autre part, le stock de l'«Istros» où fut publiée l'autre étude fut en grande partie détruit lors des vicissitudes de la deuxième guerre mondiale, leur contenu n'est parvenu qu'à la connaissance d'un très petit nombre de lecteurs. Aussi me semble-t-il utile de reprendre ce problème, en insistant, d'un côté, sur les exemples offerts par les dynasties de la Thrace balkanique et en l'étendant, de l'autre, aux rois daces. Il ne s'agit donc pas que de répéter mes constatations antérieures, répétition d'ailleurs assez raccourcie, mais aussi d'y ajouter

[5] H. D'Arbois de Jubainville, *op. cit.*, pp. 44 et 53 ; H. Hubert, *loc. cit.*

[6] C. N. Starcke, *op. cit.*, p. 94 et suiv. ; O. Schrader, *Die Indogermanen*, Leipzig, 1919, p. 57 et suiv. ; V. Gordon Childe, *The Aryans*, Londres, 1926, p. 81.

[7] R. Vulpe, *Prioritatea agnaților la succesiunea tronului în Macedonia și Tracia*, dans *În Memoria lui Vasile Pârvan*, Bucarest, 1934, p. 313—323.

[8] R. Vulpe, *La succession des rois odryses*, ci-dessous, p. 22—38.

https://biblioteca-digitala.ro

des observations nouvelles concernant tout l'espace peuplé par les Thraco-Daces, ainsi que celui habité par leurs voisins.

Pour ce qui est de la dynastie odryse, c'est l'avènement de *Seuthès Ier* qui représente l'exemple le plus explicite de la *tanistry* chez les Thraces. Nous pouvons le connaître grâce aux excellents renseignements fournis par Thucydide [9] quoique celui-ci, comme tous les auteurs grecs et latins, ne se rende pas compte de la spéciale signification sociale des faits qu'il rapporte. Il s'agit de la succession de *Sitalkès*, fils de Térès, mort en 424 av. n. ère, en combattant les Triballes. Bien qu'il eût au moins un fils, appelé *Sadokos*, ce n'est pas à celui-ci que Sitalkès laissa le trône, mais à son neveu Seuthès Ier , fils de son frère *Sparadokos* [10]. C'est bien clair. Pourtant les historiens de notre temps, obsédés par la conception gréco-romaine et moderne du droit de succession de la descendance directe et ne se doutant point du principe de la succession agnatique, ont tramé tout un réseau de conjectures des plus risquées, afin de trouver une explication à cette exclusion de Sadokos de l'héritage de son père, fait qui leur semblait anormal.

Certains ont affirmé que ce fils de Sitalkès serait mort avant son père et que, par conséquent, son cousin Seuthès, en tant que le plus proche des parents en vie, serait demeuré le seul successeur indiqué [11]. Selon d'autres savants, Sadokos aurait perdu la confiance de son père, qui l'aurait déshérité en faveur de son neveu Seuthès [12].

Ces conjectures, qui ne s'appuient pourtant sur rien, sont d'autant plus graves qu'elles négligent l'important détail que Sadokos n'était pas le seul fils de Sitalkès. D'après un scholiaste d'Aristophane, que l'on ne saurait mettre en doute, il y avait encore deux, appelés Sitalkès et Térès, comme leur père et leur aïeul [13]. L'avènement de Seuthès aurait eu lieu, donc, par-dessus les droits de *trois* descendants directs. Or, il est impossible d'admettre, rien que sur de simples suppositions imaginaires, que tous les trois aient été deshérités ou qu'ils soient tous morts prématurément à seule fin de laisser la voie libre à leur cousin.

C'est pourquoi l'on a essayé de recourir à une autre explication, pas moins imaginaire, à savoir Seuthès, plus âgé que les fils de Sitalkès, se serait imposé au trône par le droit du plus fort [14]. Cependant, les défenseurs de cette interprétation oublient que *Sadokos*, au moment de la mort de son père, loin d'être un adolescent faible et désorienté, se présentait comme un personnage mûr, qui s'était déjà illustré par d'importantes

[9] II, pp. 29 et 97—101; IV, 101.

[10] Cf. A. Höck, *Das Odrysenreich in Thrakien im fünften und vierten Jahrhundert v. Chr.*, dans, Hermes, XXVI, 1891, p. 83; A. Solari, *Sui dinasti degli Odrisi (V—IV sec. a. Cr.)*, Pise, 1912, p. 50 et suiv.; G. Kazarow, *Beiträge zur Kulturgeschichte der Thraker*, Sarajevo, 1916, p. 20; S. Casson, *Macedonia, Thrace and Illyria*, Oxford, 1926, p. 193 et suiv.; Chr. M. Danov, *Drevna Trakija*, Sofia, 1969, p. 40.

[11] F. Cary, *Histoire des rois de Thrace et de ceux du Bosphore Cimmérien*, Paris, 1752, p. 7 et suiv.; E. Curtius, *Griechische Geschichte*, III, Berlin, 1878, p. 392.

[12] G. Busolt, *Griechische Geschichte*, III, 2, Gotha, 1904, pp. 959 et 974; Swoboda, dans P.-W., *Real-Enc.*, n.s., I, v. *Sadokos*, col. 1693.

[13] Scholia in Aristoph., *Acharn.*, 145 (Didot). Cf. A. Höck, *loc. cit.*, p. 82 et suiv.; W. Tomaschek, *Die alten Thraker*, II, 2 (Sitzungsber. d. Akad. Wien, phil.-hist. Cl., CXXXI, 1 1894), pp. 37, 41, 43; A. Solari, *op. cit.*, p. 47; J. Beloch, *Griechische Geschichte*, Berlin, 1923, III, 2, p. 85; Schoch, dans P.—W., *Real-Enc.*, n.s., III, v. *Sitalkes*, col. 381.

[14] A. Höck, *loc. cit.*, p. 83; A. Solari, *op. cit.*, p. 51—52.

https://biblioteca-digitala.ro

actions politiques. C'est lui que son père avait envoyé, en 431 av. n.ère, à Athènes pour conclure une alliance, ce qui lui valut l'*isopoliteia* de cette cité [15].

Mais ce qui exclut d'emblée toute idée d'injustice et d'anomalie dans l'avènement de Seuthès c'est que celui-ci avait été déjà associé au pouvoir, bien avant, par Sitalkès lui-même, témoin Thucydide, qui présente Seuthès comme le personnage le plus puissant de la Thrace après son oncle, le roi [16].

Il reste établi que Seuthès reçut le règne des Thraces sans aucun trouble et sans aucune contestation de la part des descendants directs de Sitalkès, bien qu'ils fussent en vie et bien qu'au moins l'un d'eux fût en pleine capacité de recevoir l'héritage de son père. Mais comme il est exclu qu'une pareille succession paisible ait pu se passer en dehors de la tradition thrace, on est obligé de conclure que cette tradition était régie par le principe de la priorité des agnats, selon lequel la succession au trône n'appartenait pas automatiquement à la descendance directe, mais *à l'aîné des parents mâles les plus proches.*

Les autres cas de succession de la dynastie odryse, bien que moins clairs dans les sources [17], correspondent constamment à ce principe, que les Thraces ont continué bien tard, jusqu'au Ier s. de n. ère, quand l'historien Tacite fait le récit du conflit d'ordre familial entre Cotys et Rhascuporis, dynastes sapéens de la Thrace soumis à l'autorité romaine [18]. Voici les faits. Après la mort du roi *Rhoemetalkès Ier*, le règne de Thrace fut divisé entre son frère *Rhascuporis* et son fils *Cotys* [19]. Bien que dicté par l'autorité impériale, ce partage n'était pas issu d'un calcul romain, mais d'un compromis entre la tendance de Rome d'accorder à Cotys la succession de son père tout entière et la volonté opposée du peuple thrace, qui ne reconnaissait comme successeur légitime du roi défunt que Rhascuporis, le frère de celui-ci. Quant aux motifs de cette préférence des Thraces, ils deviennent clairs et bien fondés seulement à la lumière du principe traditionnel de la priorité agnatique, selon lequel la succession de Rhoemetalkès ne pouvait pas revenir normalement à son fils Cotys, mais à son frère. Le compromis romain ne dura d'ailleurs pas, car Rhascuporis, soutenu par son peuple, finit par faire assassiner son neveu Cotys et par recouvrer l'unité de son royaume, malgré la décision contraire de l'empereur. Pour réagir, l'autorité romaine n'alla pas jusqu'à faire la guerre aux Thraces, tous prêts à défendre leurs traditions, mais elle s'empara de la personne du roi rebelle par la ruse, en l'enlevant du milieu de son peuple et en le reléguant en Egypte, où il allait finir ses jours [20].

En ce qui concerne les Thraces carpato-danubiens, c'est-à-dire les Gètes et les Daces, les sources ne nous fournissent pas de détails sur les relations familiales de leurs dynastes. Il est vrai que l'on a pu reconstituer une liste, assez incomplète d'ailleurs, des rois daces de Décénée à Décé-

[15] Thucydide, II, 29; v. aussi II, 67.
[16] II, 101.
[17] Cf. notre ouvrage sur la succession des rois odryses, ci-dessous, p. 22—38.
[18] Tacite, *Annales*, II, 64—67. Cf. notre ouvrage, *Prioritatea agnaţilor*, p. 320—322.
[19] Cf. Th. Mommsen, *Reges Thraciae inde a Caesare dictatore*, dans Ephemeris epigraphica, II, p. 250—263; V. Pârvan, *Dacia*, I, 1924, p. 363 et suiv.
[20] Tacite, *Annales*, II, 66.

https://biblioteca-digitala.ro

bale, selon les données de Jordanès empruntées à Dion Chrysostome [21], mais on ne dispose d'aucun moyen pour distinguer les degrés de parenté entre les divers rois de cette liste et leurs héritiers. Ce n'est qu'au dernier temps qu'une heureuse découverte épigraphique à Grădiștea Muncelului, sur l'emplacement de *Sarmizegetusa Regia*, la capitale de Décébale, a permis à notre collègue Constantin Daicoviciu de jeter un coup d'œil aussi sur cet aspect de la question et même d'envisager la norme agnatique dans la succession des rois daces [22].

Il s'agit d'une brève inscription en lettres latines : *Decebalus per Scorilo*, imprimée plusieurs fois, à l'aide d'une estampille, sur un gros vase de culte en terre cuite, de facture locale. L'inscription, évidemment en langue dace, signifie « Décébale, fils de Scorilo ». Quant à ce Décébale, nous le considérons, d'accord avec Daicoviciu, identique au dernier roi dace. Le caractère rituel du vase sur lequel figure son nom, l'emplacement où il fut trouvé, ainsi que la rareté de l'écriture chez les Daces, rendent inévitable cette interprétation. Toujours est-il qu'elle concorde avec les faits historiques et avec le principe de la *tanistry*. En effet, un roi *Scorylo* est attesté par Frontin [23] comme prédécesseur de ce *Duras-Diurpaneus* qui, en 86 de n. ère, abdiqua en laissant son trône à Décébale. Or, comme ce dernier était le fils de Scorylo, tel que l'inscription l'affirme, il s'ensuit qu'il n'hérita pas le trône de son père, mais celui d'un agnat aîné, Duras-Diurpaneus, qui devait être, très probablement, son oncle, c'est-à-dire un frère de Scorylo. Les sources soulignent, d'ailleurs, que Duras-Diurpaneus renonça au trône en faveur de Décébale, de son propre gré, précisément à cause de sa vieillesse avancée [24].

Une autre indication concernant la succession agnatique chez les Daces consiste, à mon avis, dans la situation de *Diegis*, le frère de Décébale, que celui-ci avait chargé de le remplacer lors de la cérémonie de l'acte de soumission à l'empereur Domitien, en 89 de n. ère. Les auteurs antiques, malveillants à l'adresse de Domitien, ont vu dans cette substitution une tromperie, à laquelle l'empereur romain aurait consenti par lâcheté [25]. En réalité, selon les normes de la priorité agnatique, Diegis était, en sa qualité de frère du roi [26], l'héritier présomptif du trône et, par conséquent, associé au pouvoir suprême de l'État dace presque au même titre que le roi régnant. En se prosternant devant Domitien et en se faisant couronner par lui comme client de Rome, il prenait des engagements effectivement valables aussi bien pour Décébale que pour tout le peuple dace. Quant à la solidité de ces engagements, il suffit de rappeler la durée ininterrompue du pacte conclu, que Décébale respecta scrupuleusement jusqu'au mo-

[21] Jordanès, *Getica*, p. 73–74 : cf. C. Daicoviciu, *L'Etat et la culture des Daces*, dans le vol. *Nouvelles études d'histoire*, Bucarest, 1955, p. 137 ; idem, SCIV, VI, 1–2, 1955, p. 56–57 ; H. Daicoviciu — J. Trynkowski, *Les rois daces de Burébista à Décébale*, Dacia, XIV, 1970, p. 163–166.

[22] C. Daicoviciu, *loc. cit* ; idem, *Istoria României*, I, Bucarest, 1960, p. 295.

[23] Frontin, *Stratagemata*, I, 10, 4.

[24] Dion Cassius, LXVII, 6. Cf. St. Gsell, *Essai sur le règne de l'empereur Domitien*, Paris, 1894, p. 209 et suiv.

[25] Dion Cassius, LXVII, 7. Cette interprétation, que nous trouvons tendancieuse, fut généralement embrassée aussi par l'historiographie moderne.

[26] Martial, V, 3, 5.

https://biblioteca-digitala.ro

ment où il se vit attaquer, sans aucune provocation de sa part, par l'empereur Trajan [27].

Parmi les voisins des Thraces et des Géto-Daces, ce sont les Macédoniens qui nous offrent les exemples les plus caractéristiques d'une succession analogue à la *tanistry*. Malgré leur hellénisme et leur haut degré de civilisation, les Macédoniens conservèrent bien longtemps les particularités de la démocratie militaire, ainsi que la norme agnatique de la succession dynastique. Nous manquons d'espace pour entrer dans les détails, mais il suffit de rappeler, à ce propos, le cas de *Philippe II* [28], qui reçut le trône de son frère Perdiccas III, en désignant à son tour, le fils de celui-ci, *Amyntas IV*, pour lui succéder [29], ce qui ne se réalisa toutefois pas, car Amyntas fut assassiné par l'ordre d'Alexandre le Grand, qui tint à s'en débarrasser dès le premier jour de son avènement forcé, après la mort de son père Philippe [30]. Mais, à son tour, en partant pour son épique randonnée asiatique, Alexandre dut se faire accompagner par son frère Arrhidée, qui, bien qu'incapable et faible d'esprit, était destiné, en vertu de la norme agnatique, à son éventuelle succession. Lors de la mort d'Alexandre à Babylone, un conflit éclata entre l'infanterie macédonienne, qui, représentant le peuple avec les traditions de la démocratie militaire [31], soutenait la succession agnatique d'Arrhidée, et la cavalerie aristocrate, qui, gagnée par les influences individualistes, perses, en faveur de la descendance directe, voulait garder le trône pour le fils, encore présomptif, d'Alexandre et de Rhoxane. Pour le moment, cette dernière solution s'imposa par la force, mais jusqu'à la fin les deux héritiers trouvèrent également la mort afin de faciliter les ambitions anarchiques des différents Diadoques [32]. Cependant, le principe de la succession agnatique ne disparut pas en Macédoine, car on le rencontre à l'époque des Épigones, quand Antigone Doson occupa le trône de son frère Démétrios II, avec le concours du peuple en armes, à la place du fils de celui-ci, Philippe V — le célèbre adversaire des Romains — qui, à son tour, devint sans aucun trouble le successeur d'Antigone [33].

On ne possède aucun renseignement au sujet de la succession dynastique chez les Illyriens, où les choses sont plus compliquées, vu que, à côté d'une organisation patriarcale incontestable, il y avait, à ce qu'il paraît, aussi des réminiscences matriarcales qui permettaient l'accès des femmes au trône. Le cas de Teuta est fameux.

[27] R. Vulpe, *La Valachie et la Basse-Moldavie sous les Romains*, Dacia, n. 12 s., V, 1961, p. 368—372 et notamment la note 12.

[28] Cf. notre *Prioritatea agnaților*, p. 314—317.

[29] U. Koehler, Hermes; XXIV, 1889, p. 642 et suiv.; A. Schaefer, *Demosthenes und seine Zeit*, II, Leipzig, 1917, p. 16 et suiv.

[30] J. Droysen, *Geschichte des Hellenismus*, I, Gotha, 1877, p. 100; U. Koehler, *loc. cit.*, p. 643.

[31] Cf. E. Granier, *Die makedonische Heeresversammlung*, München, 1931, p. 52 et suiv.; Fr. Miltner, *Die staatsrechtliche Entwicklung des Alexanderreiches*, « Klio », XXVI, 1932, p. 39—55; v. aussi notre compte rendu dans „Istros", I, 1934, 2, p. 324—325.

[32] Trogue-Justin, XIII, 2, 9 et 4, 2. Arrien, *Successores Alexandri*, 1—23. Cf. J. Droysen, *op. cit.*, II, Gotha, 1878, p. 12 et suiv., 101 et suiv.: J. Beloch, *op. cit.*, IV, 1, Berlin, 1925, p. 64 et suiv.; P. Jouguet, *L'impérialisme macédonien et l'hellénisation de l'Orient*, Paris, 1926 (L'évolution de l'humanité), p. 141—152.

[33] Cf. J. Droysen, *op. cit.*, III, 2 , Gotha, 1878, p. 65 et suiv.; J. Kaerst, dans P.-W., *Real-Enc.*, I, col. 2418; R. Vulpe, *Prioritatea agnaților*, p. 315, note 3.

https://biblioteca-digitala.ro

Quant aux nomades iraniens du nord de la mer Noire, on trouve une indication concernant la succession agnatique dans le passage de l'*Anabase* d'Arrien (IV, 15, 1), où il est question d'un roi scythe dont avait hérité son frère.

Pour les peuples germaniques, l'exemple le plus explicite de cette norme successorale se rencontre chez les Vandales établis dans l'Afrique du Nord. Selon Procope et Jordanès, leurs rois se succédaient en ordre agnatique, le règne étant dévolu au plus âgé des descendants mâles de Genséric, le fondateur du royaume vandale [34].

Quant aux Grecs, il y a chez eux des indices d'une organisation agnatique à une époque très reculée, mais à la période historique ils ne s'en souvenaient plus. De même, les Romains ne conservèrent de l'ancienne *agnatio* que de faibles traces, modifiées par la priorité de la descendance directe. Aussi bien les Grecs que les Romains avaient si radicalement oublié le principe de la succession par ordre agnatique, qu'ils ne le comprenaient absolument pas lorsqu'ils le constataient chez les populations plus conservatrices, les soi-disant « Barbares ». C'est la raison pour laquelle, ne disposant que des renseignements fournis par leurs écrivains, il nous est si difficile de le déceler dans l'organisation sociale de la plupart de ces populations. Pourtant, comme nous venons de le voir, le principe était resté en vigueur chez bien des peuples indo-européens de l'antiquité, parmi lesquels les Thraces et les Daces, ainsi que leurs voisins plus avancés les Macédoniens, le cultivaient avec une constance comparable à celle des Celtes pour leur *tanistry*.

[34] Procope, *De bello Vandalico*, I, 7 ; Jordanès, *Getica*, 33.

https://biblioteca-digitala.ro

LA SUCCESSION DES ROIS ODRYSES

On a observé depuis longtemps que la succession dans les dynasties thraces n'était pas toujours dévolue à la descendance directe [1]. Il y a eu assez souvent des cas où un roi thrace défunt a été remplacé au trône par un frère ou par un neveu. Un de ces cas surtout, qui par hasard est aussi le mieux connu, implique même une négligeance catégorique de la descendance directe. Il s'agit de la succession de Sitalkès, fils de Térès, au sujet de laquelle on trouve des informations précises dans Thucydide [2]. Bien que Sitalkès ait eu au moins un fils, Sadokos, ce n'est pas à celui-ci qu'il laisse le trône, mais à son neveu Seuthès, fils de Sparadokos. On a ici le point de départ d'un problème très discuté.

On a essayé de donner des explications diverses à la succession de Sitalkès. Certains savants, tels Cary et Curtius [3], ont affirmé que Sadokos serait mort avant son père et que par conséquent Seuthès, en tant que le plus proche des parents en vie, serait demeuré le successeur le plus indiqué. Selon Busolt et Swoboda [4], Sadokos aurait perdu la confiance de son père qui l'aurait deshérité en faveur de Seuthès. Ce sont là des suppositions très graves, qui ne s'appuient pourtant sur aucun fondement.

D'autre part, ces deux suppositions ne peuvent pas non plus constituer une explication suffisante de la succession de Sitalkès, parce que Sadokos n'était pas le seul fils de celui-ci.Le Scholiaste des *Acharniens* d'Aristophane mentionne encore deux, Sitalkès et Térès [5]. Nous n'avons pas de motif de mettre en doute ce renseignement fourni par le Scholiaste. Les noms des deux frères de Sadokos ne présentent rien de fortuit : Sitalkès est le nom du père, Térès celui de l'aïeul et du fondateur de la dynastie. Du reste, la plupart des auteurs modernes ont accepté sans réserves l'existence des trois fils de Sitalkès [6].

L'avènement de Seuthès aurait eu lieu par conséquent par-dessus les droits de trois descendants directs. Car il est impossible d'admettre,

[1] V. ci-dessus, p. 17, note 10. La présente étude fut publiée d'abord dans la revue « Istros ». I, 1934, 2, p. 230—248.

[2] II, 29 et 97—101.

[3] F. Cary, *Histoire des rois de Thrace et de ceux du Bosphore Cimmérien, Paris, 1752*, p. 7 et suiv.; E. Curtius, *Griechische Geschichte*, III, Berlin, 1878, p. 392.

[4] G. Busolt, *Griechische Geschichte*, III, 2, Gotha, 1904, p. 959 et 974; Swoboda dans P.-W. *Real-Enc.*, I A, s. v. *Sadokos*, col. 1693.

[5] *Scholia in Aristoph. Acharn.*, éd. Didot, 145 : τοῦτον πολίτην ἐποίησαν Ἀθηναῖοι· ἐλέγετο δὲ οὗτος Τήρης· ἔνιοι δέ φάσιν ὅτι ὁμώνυμος ἦν τῷ πατρὶ Σιτάλκει σύμμαχος Ἀθηναίοις· μέμνηται Θουκυδίδης, προστίθησι δὲ καὶ τὸ ὄνομα λέγων οὕτως « καὶ Σάδοκον τὸν υἱὸν Ἀθηναῖον ».

[6] A. Höck, *ouvr. cité*, p. 82 et suiv.; W. Tomaschek, *Die alten Thraker*, II, 2, dans Sitzungsb. d. Akad. Wien, phil.-hist. Cl., CXXXI, 1 (1894), p. 37, 41, 43; A. Solari, *ouvr. cité*, p. 46 et suiv.; J. Beloch, *Griechische Geschichte* [2], Berlin, 1923, III, 2, p. 85; Schoch dans Pauly-Wissowa, *Real-Enc.*, III A, s.v. *Sitalkes*, col. 381.

https://biblioteca-digitala.ro

rien que sur de simples suppositions, que tous les trois aient été déshérités ou soient morts prématurément à seule fin de laisser la voie libre à Seuthès. Pour cette raison on a dû recourir à une autre explication, plus simple et plus plausible : à savoir, *Seuthès était plus âgé que les fils de Sitalkès*. Cette opinion a été soutenue notamment par Höck et Solari [7]. M. Solari mentionne en même temps d'autres cas de l'histoire de la dynastie odryse, où la descendance directe est écartée du trône en faveur de parents plus âgés, en faisant remarquer qu'il s'agit dans tous ces cas d'un contraste entre l'autorité, la puissance et l'âge du parent préféré au trône et la minorité et la faiblesse de la descendance directe [8]. Les observations des deux auteurs sont très judicieuses, mais ils tombent dans une grave erreur lorsqu'ils ne voient dans la préférence accordée au parent le plus âgé que l'affirmation du droit du plus fort.

La preuve la plus évidente contre cette manière de voir est fournie par Thucydide même, qui nous permet de savoir qu'à la mort de Sitalkès, Sadokos, loin d'être un adolescent faible et désorienté, se présentait comme un personnage adulte, ayant déjà un passé illustré par des actions politiques importantes. Il avait été envoyé, dès l'an 431 av.n.è., à Athènes pour conclure une alliance. À cette occasion on lui avait accordé aussi le droit de cité à Athènes [9]. Qu'il ne s'agissait pas d'un simple honneur symbolique accordé à un mineur, c'est ce qui résulte du fait qu'il accomplit, à la même époque, des actions tout à fait personnelles en faveur d'Athènes. C'est à lui que s'adressent les représentants athéniens pour faire arrêter une ambassade de Sparte lors de son passage par la Thrace [10].

Mais ce qui exclut catégoriquement l'idée d'injustice dans l'avènement de Seuthès c'est que celui-ci avait été associé au pouvoir par Sitalkès lui-même. C'est ainsi qu'il faut interpréter l'affirmation de Thucydide, qui présente Seuthès comme l'homme le plus puissant de la Thrace après Sitalkès [11]. D'ailleurs, s'il s'agissait d'une violence contre Sadokos, citoyen et ami d'Athènes, il est très peu probable que Thucydide eût passé sous silence un détail si intéressant pour un historien athénien.

Il reste établi que Seuthès a reçu le règne des Odryses sans aucun trouble et sans aucune contestation de la part des descendants directs de Sitalkès, bien qu'ils fussent encore en vie. Mais comme il est exclu qu'une pareille succession paisible ait pu se passer en dehors des normes de la tradition thrace, on est obligé de conclure que, dans cette tradition, il y avait un principe d'après lequel la légitimité de la succession au trône n'appartenait pas à la descendance directe, mais *à l'aîné des parents mâles les plus proches*.

[7] A. Höck, *Das Odrysenreich in Thrakien in fünften und vierten Jahrhundert v. Chr.*, Hermes, XXVI, 1891, p. 83; A. Solari, *Sui dinasti degli Odrisi (V—IV sec. a.C.)*, Pise, 1912, p. 51.

[8] *Ouvr. cité*, p. 51 et surtout p. 52, note 1.

[9] Thucydide, II, 29. — Cary, *ouvr. cité*, p. 5, parle d'un mariage entre Sadokos et une sœur de Nymphodore d'Abdère. C'est une inadvertance: on a cru voir, par erreur, Sadokos dans le passage de Thucydide concernant Sitalkès.

[10] Thucydide, II, 67.

[11] II, 101: ἀναπείθεται ὑπὸ Σεύθου τοῦ Σπαρδάκου, ἀδελφιδοῦ ὄντος καὶ μέγιστον μεθ'αὑτὸν δυναμένου.

https://biblioteca-digitala.ro

C'est exactement le principe de la *priorité des agnats à la succession des biens familiaux indivisibles* qu'on rencontre à partir du Moyen Âge chez les Celtes des Îles Britanniques sous le nom de *tanistry* [12]. Ce principe a dû exister à une époque reculée chez tous les peuples indo-européens, agnatiques par définition [13]. Il s'agit d'une organisation familiale très ancienne, se rapportant à un âge encore primitif, lorsque la propriété n'était pas encore individuelle et le chef de la famille n'en pouvait disposer à volonté. L'héritier d'une pareille situation ne pouvait être que celui qui avait le plus d'autorité parmi les consanguins, donc inévitablement le plus âgé des agnats. Dans ce système, le fils n'obtenait la succession que dans les rares circonstances où il se serait trouvé, par hasard, être le plus âgé parmi ses consanguins. Sa qualité de descendant direct n'avait aucune valeur. Avec le temps, quand la possession des biens matériaux s'est individualisée, le principe de la priorité des agnats s'est maintenu seulement pour les dignités et surtout pour la royauté, institution conservatrice par excellence [14].

À l'âge historique, ce principe a disparu ou a été modifié chez la plupart des peuples indo-européens sous la pression des tendances individualistes qui ont fini par imposer et généraliser la priorité de la descendance directe à la succession. C'est pour cette raison qu'on ne le trouve, attesté d'une manière formelle, que chez les Celtes des Îles Britanniques, peuple indo-européen profondément conservateur , qui, à la faveur de leur isolement géographique, ont pu opposer une résistance plus durable et plus efficace aux influences étrangères et aux effets des transformations sociales. Le même système de la *tanistry* a dû exister, au moins à une certaine époque plus reculée, chez les Celtes anciens [15], ainsi que chez les autres peuples demi-barbares de l'Europe ancienne, renommés par leur attachement à la tradition [16]. Des indications, comme celles que nous trouvons dans la succession de Sitalkès, prouvent que les Thraces le respectaient encore au Ve siècle av. J.-C. D'ailleurs, on a déjà constaté que les Thraces avaient conservé, jusqu'à cette époque, des éléments de civilisation remontant à une origine encore plus primitive, tels que l'habitude du *potlatch* remarquée par M. Mauss [17].

[12] C. N. Starcke, *La famille primitive*, Paris, 1891, p. 158; H. D'Arbois de Jubainville, *La famille celtique*, Paris, 1905. p. 41; H. Hubert, *Les Celtes depuis l'époque de la Tène et la civilisation celtique*, Paris, 1932 (L'Évolution de l'humanité), p. 252 et suiv.

[13] C. N. Starke, *ouvr. cité*, p. 94 et suiv.; O. Schrader, *Die Indogermanen*, Leipzig, 1919, p. 57 et suiv.; V. Gordon Childe, *The Aryans*, London, 1926, p. 81.

[14] J. Frazer, *Les origines magiques de la royauté*, Paris, 1920, p. 278, met la royauté, en ce qui concerne son caractère essentiellement conservatif, sur le même pied que la religion.

[15] Cf. H. Hubert, *ouvr. cité*, p. 251 et suiv.

[16] La priorité des agnats a existé de même dans l'Espagne antique (Tite-Live, XXVIII, 21). La royauté germanique de l'époque des invasions présente aussi des traces de ce système de succession. Les rois vandales d'Afrique se succèdent en ordre agnatique, le règne étant dévolu au plus âgé des descendants mâles de Gensériс, le fondateur du royaume (cf. Procope, *De bello Vandalico*, I, 7 et Jordanes, *Getica*, 33). D'ailleurs cette coutume, d'origine primitive, se rencontre aussi chez des peuples non indo-européens, chez les Numides , par exemple, et même chez les beys modernes de Tunis (S. Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, V, p. 56 et 122). Je dois à feu Eugène Albertini, Professeur au Collège de France, ces détails importants de l'histoire de l'Afrique septentrionale.

[17] M. Mauss, *Une forme de contrats chez les Thraces*, dans la REG, 1921, p. 988 et suiv. Pour les analogies avec le *potlach* celtique, cf. H. Hubert, *ouvr. cité*, p. 233 et suiv.

https://biblioteca-digitala.ro

Dans une étude parue en roumain [18], j'ai essayé de démontrer, par quelques exemples, la persistance de la priorité des agnats à la succession du trône en Thrace aussi bien que dans le pays voisin de la Macédoine. En ce qui concerne la Macédoine, je me suis arrêté aux exemples mieux connus que présentent la succession de Perdiccas III, celle de Philippe II et celle d'Alexandre le Grand, et j'ai expliqué comme légitimes, selon un principe analogue à la *tanistry*, l'avènement de Philippe, la prétention d'Amyntas IV à la succession de celui-ci [19] et l'acclamation de Philippe Arrhidée comme roi après la mort d'Alexandre [20].

Quant à la Thrace, en dehors de l'exemple examiné ci-dessus de la succession de Sitalkès, j'ai trouvé digne d'intérêt l'episode de l'histoire de la dynastie sapéenne concernant la rivalité entre Cotys et son oncle Rhascuporis [21]. Je crois que Rhascuporis a été soutenu par les populations thraces montagnardes comme successeur de son frère Rhœmetalcès, contre le descendant direct de celui-ci et contre les Romains, en vertu du droit que lui accordait la tradition de la priorité agnatique [22].

[18] R. Vulpe, *La priorité des agnats, à la succession du trône en Macédoine et en Thrace* (en roumain), dans le volume d'hommage *În Memoria lui Vasile Pârvan*, Bucarest, 1934, p. 313–323. V. aussi ci-dessus, p. 15–21.

[19] Pour les renseignements concernant Amyntas IV, cf. A. Schaefer, *Demosthenes und seine Zeit*, II, Leipzig, 1886, p. 16 et suiv. et U. Koehler, dans Hermes, XXIV (1889), p. 642 et suiv. Selon le principe de la priorité agnatique, Philippe II avait, en qualité de frère, plus de droits à la succession de Perdiccas III que le descendant direct de celui-ci, Amyntas IV. Par contre, Amyntas était, à son tour, en qualité d'agnat aîné, plus indiqué qu'Alexandre à occuper le trône macédonien après la mort de Philippe. C'est ce qui explique le consentement général de l'armée et de la population macédoniennes à l'avènement de Philippe, ainsi que l'attitude rassurée et même bienveillante de celui-ci envers Amyntas. Cette attitude était en flagrant contraste avec celle d'Alexandre, qui, dans le but d'assurer son trône, inaugura son règne en faisant assassiner Amyntas, comme le rival le plus dangereux. Le principe de la priorité agnatique a dû être agréé en Macédoine assez tard, jusqu'à l'époque des Épigones, quand on a le cas d'Antigone Doson occupant le trône de son frère Démétrios II à la place du fils de celui-ci, Philippe V, avec l'approbation de l'armée et du peuple. Philippe devient ensuite, sans troubles, le successeur d'Antigone (cf. J.-G. Droysen, *Geschichte des Hellenismus* [2], III, 2, Gotha, 1878, p. 65 et suiv.; J. Kaerst dans P.-W., *Real-Enc.*, I, col. 2418). C'est un cas tout à fait analogue à celui de Philippe II et d'Amyntas IV.

[20] Pour la situation du trône à la mort d'Alexandre, cf. Justin-Trogue, XIII, 4, 2; Arrien, *Succes. Alex.*, 1. La préférence de l'infanterie macédonienne pour Philippe Arrhidée, le frère d'Alexandre, incapable et faible d'esprit, contrariant les projets des généraux qui s'étaient déjà décidés pour le fils présomptif du roi défunt, le futur Alexandre Aigos, ne peut pas être expliquée, comme le fait Justin, XIII, 2, 9, par l'aversion qu'auraient témoigné les soldats macédoniens contre le fils d'une Persane. Car il s'agissait avant tout du descendant direct d'Alexandre, dont la mémoire était adorée par ces soldats. D'autre part, il est difficile de croire que des soldats vieillis dans des guerres glorieuses, sous des rois extraordinaires comme Philippe et Alexandre, auraient pu s'enthousiasmer pour le pauvre Arrhidée simplement à cause de l'antipathie que leur aurait pu inspirer Rhoxane. Il est bien plus naturel d'admettre que l'assemblée de l'armée macédonienne, à laquelle la tradition accordait un rôle décisif en ce qui concerne l'attribution du trône (cf. E. Granier, *Die makedonische Heeresversammlung*, München, 1931, p. 52 et suiv.), a procédé selon les normes coutumières, dominées par le principe de la priorité agnatique.

[21] Tacite, *Annales*, II, 64–67.

[22] La division de la Thrace après la mort de Rhœmetalcès Ier, entre Rhascuporis et Cotys, n'est pas due à un calcul romain, mais à un compromis entre la tendance de Rome d'accorder à Cotys la succession entière de Rhœmetalcès et la tendance opposée des Thraces qui ne reconnaissaient comme successeur du roi défunt que son frère Rhascuporis. Les Romains avaient d'excellentes relations avec Cotys, personnage cultivé, d'une nature douce et qui, en plus, était apparenté à la famille impériale (cf. Th. Mommsen, *Reges Thraciae inde a Caesare dictatore*, dans *Ephem. epigr.*, II, p. 250–263; V. Pârvan, *À propos du « basileus » Cotys*, dans Dacia, I (1924),

https://biblioteca-digitala.ro

Dans le même article j'ai fait remarquer que, s'ils sont rares les exemples clairs se référant à la *tanistry* macédonienne et thrace, c'est que les informations relatives à ces peuples ont été transmises par l'intermédiaire des Grecs et des Romains qui, à l'époque de leur développement historique, ignoraient tout à fait le principe de la priorité agnatique à la succession, l'institution même de la royauté traditionnelle leur étant depuis longtemps étrangère. Pour eux, l'idée d'héritage rappelait exclusivement la descendance directe. Lorsqu'ils constataient les effets de la *tanistry* chez d'autres peuples, il ne les comprenaient pas et les interprétaient comme des anomalies.

Cependant, si nous écartons les explications que les auteurs anciens auront attribuées à ces faits, ils deviennent éloquents en ce qui concerne la persistance de la *tanistry* au moins chez les Macédoniens et les Thraces.

Nous reconnaissons, de prime abord, que ce système de succession dynastique n'est pas le seul qui paraît dans l'histoire des deux peuples. Il y a aussi des cas où le trône est dévolu à la descendance directe, bien qu'on n'ait pas toujours le droit de supposer que les agnats plus âgés eussent fait défaut. Mais je dois faire remarquer que les renseignements dont nous disposons à ce sujet se rapportent à une date assez tardive, quand les peuples demi-barbares de l'Europe subissaient de plus en plus les influences du monde classique, caractérisé par une prépondérance du rôle de l'individu dans la société. Il s'agit pour les Macédoniens et pour les Thraces d'une période de transition dans laquelle les deux systèmes coexistaient, se disputant réciproquement le terrain. D'ailleurs c'est dans la même situation que paraît la royauté celtique des Îles Britanniques, où le système de la *tanistry* est attesté d'une manière péremptoire [23]. Pour se rendre compte de la persistance de ce système il suffit de rappeler que, en Macédoine et en Thrace de même que chez les Celtes, le descendant direct rencontrait toujours des difficultés pour faire valoir ses prétentions à la succession, qu'il ne pouvait obtenir qu'à la suite de troubles sanglants, tandis que l'avènement des agnats se passait le plus souvent dans le calme, avec le consentement général. Presque régulièrement la descendance directe n'arrivait à s'imposer au trône qu'à l'aide d'un appui étranger.

Pourtant, chez les Thraces les conflits entre agnats et descendants directs autour de la succession du trône paraissent beaucoup plus rares que chez les autres peuples anciens. Il semble que la priorité des agnats ait constitué dans la tradition de ce peuple une norme incontestée qui s'est prolongée assez tard, jusqu'à l'époque du contact étroit avec les Grecs. La dynastie odryse mérite à cet égard un intérêt particulier, car,

p. 363 et suiv.; idem, *Dacia: An Outline of the civilizations of the Carpatho-Danubian countries*, Cambridge, 1928, p. 104). Par contre, Rhascuporis, un homme d'un caractère *atrox, avidum et societatis impatiens* (Tacite, *Ann.*, II, 64), ne leur inspirait pas de confiance. Puisqu'ils ne pouvaient imposer Cotys sur le trône de son père qu'au prix d'une guerre difficile, que, à ce moment là, en l'an 12 de n. ère, ils avaient tous les motifs d'éviter, ils ont dû se contenter de l'installer comme roi des régions hellénisées et plus soumises, du littoral, en reconnaissant en même temps aux tribus rebelles de l'intérieur le droit d'être régies par Rhascuporis (Tacite, *Ann.*, II, 64). Quant à la préférence de ces tribus pour Rhascuporis, il faut avoir en vue tout d'abord le principe traditionnel de la priorité des agnats, selon lequel le successeur légitime de Rhœmétalcès Ier ne pouvait pas être son fils Cotys.

[23] Cf. H. Hubert, *ouvr. cité*, p. 252.

https://biblioteca-digitala.ro

si l'exemple de priorité agnatique offert par la succession de Sitalkès est le mieux connu, il est loin d'être le seul attesté dans les textes.

En partant de ces constatations, je me propose de reviser dans les pages suivantes la succession de tous les rois odryses depuis Térès jusqu'à la conquête de la Thrace par Philippe II de Macédoine et d'établir en quelle mesure les sources que nous possédons sur ce sujet confirment la persistance de la priorité agnatique en Thrace aux Ve et IVe siècles av. n. ère.

◆

Le royaume des Odryses a été fondé par *Térès Ier* [24], après l'an 480 av. n. ère [25]. Les sources mentionnent trois descendants directs de Térès, à savoir *Sparadokos* [26], *Sitalkès* [27] et une fille dont on ignore le nom, mariée au roi scythe *Ariapeithès*. Hérodote en fait mention à l'occasion d'un conflit entre les Scythes et les Thraces pendant le règne de Sitalkès. Voici les faits. *Skylès*, fils d'Ariapeithès et d'une Grecque d'Histria, étant poursuivi par son frère consanguin Octamasadès, passa le Danube en se réfugiant en Thrace dans les terres de Sitalkès. Octamasadès menaça celui-ci d'une guerre. On aboutit à la fin à une entente suivant laquelle Skylès fut livré à Octamasadès à la condition que celui-ci à son tour livrât un frère de Sitalkès qui s'était auparavant réfugié chez les Scythes [28].

Hérodote ne nomme pas ce frère du roi thrace. On incline parfois à croire qu'il s'agit de Sparadokos, bien qu'on n'ait aucune preuve [29]. Toujours est-il qu'il existe plusieurs monnaies de Sparadokos, les plus anciennes pièces odryses qu'on connaisse [30], qui prouvent que ce fils de Térès a régné lui aussi. On a affirmé que ce règne aurait été limité seulement à une partie du royaume odryse, Sparadokos n'étant qu'un παραδυναστεύων de son père [31]. Suivant une autre opinion il aurait occupé, à un certain moment, entre les règnes de Térès et de Sitalkès, le trône du royaume entier [32]. Cette hypothèse me paraît la plus plausible. En effet, si l'on admet que Sparadokos a participé au règne de son père, il faut

[24] Thucydide, II, 29.

[25] Cf. A. Höck, *Das Odrysenreich in Thrakien*, etc., dans Hermes, XXVI (1891), p. 77; J. Beloch, *Griech. Gesch.*[2], III, 2, p. 90; S. Casson, *Macedonia, Thrace and Illyria*, Oxford, 1926, p. 193.

[26] Thucydide, II, 101, et IV, 101.

[27] Hérodote, IV, 80; VII, 137; Thucydide, II, 29; 95, IV, 101.

[28] Hérodote, IV, 80.

[29] Cf. A. Höck, *ouvr. cité*, p. 77; A. Solari, *Sui dinasti degli Odrisi*, p. 44; J. Beloch, *ouvr. cité*[2], III, 2, p. 91.

[30] B. V. Head, *Historia numorum*[2], Oxford 1911, p. 282; S. Casson, *ouvr. cité*, p. 207 et fig. 71, *a*, *b*, *c*, *d*; N. A. Moushmov, *Les monnaies des rois thraces* (en bulgare), dans *Sbornik B. Diakovitch*, Sofia, 1927, p. 198 et suiv., pl. I, 1—3, 5—7. Ce dernier ouvrage, bien illustré, constitue une très utile contribution à la numismatique des rois thraces. Mais, en ce qui concerne l'information historique, l'auteur s'est limité à consulter la vieille étude de Cary, citée ci-dessus, p. 22, note 3, en négligeant de confronter les opinions de cet auteur du XVIIIe siècle avec les résultats des recherches plus récentes de Höck, de Mommsen, de Solari, de Strazzulla, etc.

[31] A. Höck, *ouvr. cité*, p. 77; A. Solari, *ouvr. cité*, p. 43.

[32] Cf. Schoch, dans P.-W., *Real-Enc.*, III A, s. v. *Sitalkes*, col. 378.

https://biblioteca-digitala.ro

d'autant plus supposer qu'il a régné sur la Thrace entière avant Sitalkès qui était probablement le puîné [33].

Quoi qu'il en soit, il est sûr que les sources ne confirment en rien l'opinion presque générale selon laquelle Térès aurait eu Sitalkès comme successeur direct au trône. Thucydide, le principal auteur qui parle de Térès, le fondateur du royaume odryse, ne mentionne pas celui-ci comme prédécesseur immédiat de Sitalkès, mais comme père seulement [34]. Les autres ne s'opposent pas non plus à l'éventualité d'un règne de Sparadokos avant Sitalkès. On ne saurait pas affirmer que Sparadokos ait fini sur son trône ou en exil à la suite d'un conflit avec son frère Sitalkès, ce qu'on devrait supposer dans l'hypothèse de son identité avec le fils de Térès réfugié chez les Scythes [35]. Toujours est-il que les sources n'en parlent plus après l'avènement de Sitalkès.

Soit que Sparadokos ait succédé à Térès, soit que le trône ait passé directement à Sitalkès, il paraît que la succession ait été réglée selon le principe de la légitimité de la descendance directe. Pourtant rien ne nous empêche d'admettre éventuellement que le trône des Odryses ait été occupé avant Sitalkès et avant Sparadokos par un parent agnatique de Térès, dont par hasard les sources ne font pas mention [36]. C'est même une hypothèse inévitable si l'on admet la prédominance du système *tanistry* dans la dynastie odryse. Quant à la succession de Sparadokos, qui revint à Sitalkès, elle s'est effectuée dans l'ordre agnatique, le règne étant dévolu à un frère.

Sitalkès mourut dans une guerre contre les Triballes (424 av. n. ère) [37]. Il fut suivi au trône par son neveu *Seuthès Ier*, fils de Sparadokos. C'est l'exemple classique de la *tanistry* thrace, exposé ci-dessus.

[33] Thucydide, la principale source concernant le règne de Sitalkès, ne mentionne Sparadokos qu'en qualité de père de Seuthès Ier. Par contre, il attribue à ce dernier un rôle très important auprès de Sitalkès (II, 101). Il en résulte que Seuthès était à un âge adulte et que Sparadokos était à son tour plus âgé que Sitalkès. D'ailleurs, il est très probable que Sparadokos était déjà mort à cette époque. Quant à l'opinion de S. Casson, *ouvr. cité*, p. 208, selon laquelle Sparadokos aurait été un « righthand man » de Sitalkès, elle n'est fondée sur rien.

[34] Voici les passages de Thucydide concernant les rapports entre Sitalkès et Térès: II, 29 « οἱ Ἀθηναῖοι . . . βουλόμενοι Σιτάλκην σφίσι τὸν Τήρεω, Θρᾳκῶν βασιλέα, ξύμμαχον γενέσθαι. Ὁ δὲ Τήρης οὗτος ὁ τοῦ Σιτάλκου πατὴρ πρῶτος Ὀδρύσαις τὴν μεγάλην βασίλειαν ἐπὶ πλεῖον τῆς ἄλλης Θρᾴκης ἐποίησεν . . . Οὕτω μὲν Σιτάλκης τε ὁ Τήρεω Θρᾳκῶν βασιλεὺς ξύμμαχος ἐγένετο Ἀθηναίοις; II, 67: ἀφικνοῦνται ὡς Σιτάλκην πρῶτον τὸν Τήρεω ἐς Θρᾴκην; II, 95: Σιτάλκης ὁ Τήρεω Ὀδρύσης Θρᾳκῶν βασιλεὺς ἐστράτευσεν ἐπὶ Περδίκκαν. Il ne s'agit nulle part de Sitalkès comme héritier de Térès. Il faut considérer donc comme exagérée l'affirmation de Solari, *ouvr. cité*, p. 42 et suiv., qui croit que Thucydide, après avoir montré Térès comme fondateur de l'État odryse, « aggiunge non meno esplicitamente che gli successe il figlio Sitalkes ».

[35] Cf. ci-dessus, p. 27, note 28.

[36] D'ailleurs, les sources ne contiennent des précisions sur la dynastie odryse qu'à partir du règne de Sitalkès. Ce n'est qu'en rapport avec celui-ci qu'elles font mention de Térès et de Sparadokos. Il est intéressant à ce sujet de voir que Diodore, XII, 50, parle de *plusieurs* prédécesseurs de Sitalkès: ὥστε χώρας ἄρξαι πλείστης τῶν πρὸ αὐτοῦ βασιλευσάντων κατὰ τὴν Θρᾴκην, ce qui se comprendrait difficilement si l'on voulait faire de Sitalkès un successeur immédiat de son père.

[37] Thucydide, IV, 101: cf. A. Höck, *ouvr. cité*, p. 82. Il résulterait de la lettre attribuée à Philippe par Démosthène (*Epist. Phil.*, 9) que Sitalkès aurait été assassiné par un de ses parents. On a parfois essayé d'identifier, celui-ci à Seuthès Ier (cf. Cary, *ouvr. cité*, p. 7; Fr. Jacobs, *Demosthenes Staatsreden*, Leipzig, 1833, p. 419 et suiv.; Ed. Meyer, *Geschichte des Altertums*², IV, Stuttgart, 1915, p. 404 et suiv.). Mais c'est une simple conjecture que rien ne

https://biblioteca-digitala.ro

Sous Seuthès le royaume traversa probablement certaines difficultés provoquées par les tendances autonomistes des princes vassaux, παραδυναστεύοντες [38]. Xénophon, la meilleure source pour cette époque, parle de deux dynastes de cette catégorie, à savoir *Maesadès*, qui régnait sur les Mélandites, les Thynes et les Tranipses, du côté de la Propontide [39] et *Térès II*, qui avait sous son autorité le *Delta* de Byzance [40]. On ne peut pas préciser le degré de parenté entre Maesadès et Seuthès Ier [41].

D'après une supposition assez plausible de Beloch [42] il s'agirait d'un autre fils de Térès Ier, c'est-à-dire d'un frère de Sparadokos et d'un oncle de Seuthès Ier. Quant à Térès II, il pourrait être un des trois fils de Sitalkès Ier mentionnés par les Scholiaste d'Aristophane [43] (cf. ci-dessus).

On ne sait pas quand et comment finit Seuthès Ier. Le premier roi mentionné après lui, vers l'an 401 av. n. ère, est *Médokos* ou *Amadokos I*er [44].

Tout le monde est d'accord pour admettre que c'est l'héritier immédiat de Seuthès. Les sources passent sous silence leur degré de parenté. Cependant, selon une opinion de Rehdantz [45], qui ferait croire que les premiers copistes de Thucydide auraient écrit par erreur le nom de Σάδοκος au lieu de Μάδοκος (Μήδοκος) [46], le successeur de Seuthès Ier serait la même personne que Sadokos, le fils aîné de Sitalkès Ier. Repoussée d'une manière catégorique par Swoboda [47], acceptée en principe par A. Höck, cette opinion de Rehdantz a été intégralement adoptée par A. Solari.[48] Pour nous elle est particulièrement intéressante, parce qu'elle concorde excellemment avec l'idée de la *tanistry*. En effet, suivant cette idée, le plus indiqué pour hériter le trône de Seuthès Ier ne pouvait être qu'un fils de Sitalkès Ier. Une opinion analogue a été exprimée par Beloch qui, sans se rapporter à l'identité Sadokos—Médokos et sans poser non plus la question de la priorité agnatique, affirme que

justifie. Bien plus acceptable est l'opinion suivant laquelle, dans la lettre de Philippe, il ne s'agirait pas de Sitalkès Ier, mais du fils homonyme de celui-ci, mentionné par le Scholiaste d'Aristophane (cf. ci-dessus, p. 22, note 5) : cf. A. Höck, *lieu cité* ; A. Solari, *ouvr. cité*, p. 45 et suiv.

[38] Cf. A. Höck, *ouvr. cité*, p. 83 et suiv.

[39] *Anab.*, VII, 2, 32.

[40] *Ibidem*, V, 7, 1.

[41] Cf. A. Höck, *ouvr. cité*, p. 84 ; A. Solari, *ouvr. cité*, p. 53.

[42] *Griech. Gesch.*², III, 2, p. 91. Il est en tout cas sûr que Maesadès appartenait à la dynastie fondée par Térès Ier : cf. Xénophon, *Anab.*, VII, 2, 22.

[43] Cf. A. Höck, *ouvr. cité*, p. 85 ; A. Solari, p. 48 et suiv.

[44] Cf. A. Höck, *ouvr. cité*, p. 85 et suiv. ; A. Solari, *ouvr. cité*, p. 47 et suiv. ; J. Beloch, *ouvr. cité*², III, 2, p. 86 ; S. Casson, *ouvr. cité*, p. 198 et fig. 71, *e*. Puisque sur les monnaies thraces du début du IVe s. av. J.-C. apparaissent séparément les noms de Μήτοκος et d'Αμάδοκος, N. A. Moushmov *(ouvr. cité*, p. 201 et suiv., pl. I, 12—13 et 14—18) parle, à l'exemple de Cary (*ouvr. cité* p. 10 et suiv.), de deux rois différents qui auraient régné successivement sur le trône des Odryses. Vers une opinion semblable incline aussi Judeich dans P.-W. *Real-Enc.*, I, s. v. *Amadokos*, col. 1713, nº 2. Pourtant, les sources littéraires, bien que présentant aussi deux noms, Μήδοκος et 'Αμάδοκος, se réfèrent à une même personne : cf. A. Höck, *ouvr. cité*, p. 85 ; A. Solari, *ouvr. cité*, p. 7 et 47, note 4.

[45] *Vitae Iphicratis, Chabriae, Timothei Atheniensium*, Berolini, 1845, p. 237 et suiv. Cf. aussi Höck, *ouvr. cité*, p. 86 et Solari, *ouvr. cité*, p. 47.

[46] Höck, *lieu cité*. Selon Höck cette erreur aurait dû se produire avant le Scholiaste d'Aristophane (cf. *supra*, p. 22, note 5), qui écrit constamment Σάδοκος.

[47] Dans P.-W., *Real-Enc.*, I A, s. v. *Sadokos*, col 1693.

[48] A. Höck, *lieu cité* ; A. Solari, *ouvr. cité*, p. 47 et suiv. et 57.

https://biblioteca-digitala.ro

Médokos doit être ou un fils de Sitalkès Ier ou un fils de Sparadokos [49]. Quoiqu'il en soit, *il ne s'agit pas d'un fils de Seuthès Ier*. Pour rendre évidente l'impossibilité d'une telle supposition, il suffit de rappeler son âge avancé, car il était le tuteur de Seuthès II, qui, à son tour, était assez âgé, du moment qu'il avait à cette époque-là une fille nubile, celle qu'il offrit en mariage à Xénophon [50]. *Seuthès II*, celui qui demanda l'aide de Xénophon pour regagner les biens de son père, a été, de même que Maesadès ,un dynaste régional. Il jouissait au début de la protection de Médokos, mais il finit par devenir son adversaire [51]. Sa parenté avec Médokos semble suffisamment indiquée par Xénophon [52], qui n'ajoute pourtant aucune précision à son témoignage. Si l'on accepte la supposition de Beloch, suivant laquelle Maesadès serait le frère de Sitalkès Ier [53], et si l'on admet d'autre part l'identité Médokos-Sadokos, il s'ensuit que Médokos et Seuthès II étaient des cousins germains, Seuthès étant, bien entendu, le plus jeune.

Seuthès II n'a jamais régné sur le royaume entier des Odryses [54]. Médokos est mort avant l'an 386, date d'une inscription mentionnant comme roi de la Thrace un certain *Hébryzelmis* [55], connu aussi d'après des monnaies [56]. Celui-ci a été, sans doute, le successeur immédiat de Médokos. On ne saurait affirmer, selon les sources, quel rapport de parenté existait entre eux. Foucart et Solari l'identifient à Ἀβρόζελμης, l'interprète envoyé à Xénophon par Seuthès II pour traiter leur alliance [57]. Le seul argument en faveur de cette identification est la ressemblance du nom, qui paraît pourtant avoir été assez commun : on le rencontre plus tard dans un papyrus hellénistique, sous la forme Ἐβρόζελμις, porté par un Thrace dans le service de Ptolémée III [58]. A. Solari, se basant sur une conjecture compliquée, le considère comme gendre de Seuthès II et

[49] *Lieu cité.*

[50] Xén., *Anab.*, VII, 2, 38 ; cf. Höck, *ouvr. cité*, p. 84 ; Solari, *ouvr. cité*, p. 16 et 53.

[51] A. Höck, *ouvr. cité*, p. 88.

[52] *Anab.*, VII, 2, 32.

[53] *Ouvr. cité*, III, 2, p. 91. Selon Solari, *ouvr. cité*, p. 58, Maesadès serait le gendre de Sparadokos, ce qui n'est pas acceptable : cf. ci-après, p. 31, nos objections à propos d'une hypothèse analogue concernant Hébryzelmis.

[54] Xénophon, qui connaissait personnellement Seuthès, ne l'appelle pas du nom de « roi », mais de celui de « seigneur », ἄρχων, tandis que dans une même phrase il nomme Médokos βασιλεύς *(Hellen.*, IV, 8, 26). Seuthès n'apparaît comme « roi » que chez les auteurs plus tardifs comme Diodore (XIII, 105 : XIV, 94) : cf. A. Höck, dans Hermes, XXVI (1891), p. 457. S. Casson, *ouvr. cité*, p. 199, croit que Seuthès aurait possédé, à un certain moment, le trône de toute la Thrace, mais il ne s'appuie que sur le témoignage de Diodore. De même, Judeich, dans P.-W. *Real-Enc.*, I, s.v. *Amadokos*, col. 1713, n° 2, suppose que Seuthès aurait détrôné Médokos vers la fin de son règne, mais la source à laquelle il se rapporte (Aristote, *Polit.*, VIII, 8, 15 = p. 1312 a, éd. Bekker) ne fait qu'une simple allusion à une conspiration d'un στρατηγός, Seuthès, contre Amadokos, sans autre précision. Il est possible que ce στρατηγός, fût le même que l'allié de Xénophon, mais il ne s'ensuit pas que sa conspiration réussit ou qu'il devint roi de toute la Thrace.

[55] *SIG*³, n° 138. Cf. A. Höck, *Der Odrysenkönig Hebrytelmis*, dans Hermes, XXVI (1891), p. 453 et suiv. ; A. Solari, *ouvr. cité*, p. 12 et suiv. ; Kazarow, dans P.-W, *Real-Enc.*, Suppl.-Bd. III, s.v. *Hebryzelmis*, p. 890 et suiv.

[56] Cf. A. Höck, *lieu cité*, p. 460 et suiv. ; S. Casson, *ouvr. cité*, p. 199 et fig. 71, i ; N. A. Moushmov, *ouvr. cité*, p. 208 et suiv., pl. II, 40—47. Pour l'ortographe correcte *Hebryzelmis* au lieu de *Hebrytelmis*, cf. A. Solari, *ouvr. cité*, p. 14 et suiv. et Dittenberger, *SIG*³, n° 138.

[57] Xénophon, *Anab.*, VII, 6, 43 ; cf. A. Solari, *ouvr. cité*, p. 15 et suiv.

[58] Cf. A. Solari, *lieu cité.*

https://biblioteca-digitala.ro

comme son héritier à la souveraineté sur les régions du côté de la Propontide [59]. L'affirmation est fort grave, car admettre qu'un gendre ait pu hériter le trône d'un dynaste thrace revient à dire que chez les Thraces il existait un troisième système de dévolution de la royauté, en ligne féminine, ou bien que la succession était dévolue au hasard, sans le respect d'aucune norme. Or à ces deux conclusions s'oppose tout ce que les sources contiennent au sujet des anciens Thraces. A. Solari exprime donc une hypothèse très risquée, que rien ne justifie. Nous n'en trouvons pas le moindre indice dans le décret athénien mentionné, le seul texte qui existe relativement à Hébryzelmis. D'autre part, celui-ci n'est pas un dynaste local, comme Seuthès II, mais un roi des Odryses, βασιλεὺς τῶν 'Οδρυσῶν, c'est-à-dire de toute la Thrace [60]. Hébryzelmis ne peut donc pas être le successeur de Seuthès II, mais celui de Médokos. Nous ignorons sa parenté avec celui-ci. Höck et Beloch inclinent à le considérer comme fils de Médokos [61]. S'il est permis de faire une hypothèse dans le sens du principe de la priorité des agnats, il serait plus plausible de le considérer comme un neveu issu de germains ou comme un fils de Seuthès Ier [62].

Hébryzelmis est mort probablement vers 384 av. n. ère. À cette date le trône odryse est occupé par *Cotys Ier*, sous le règne duquel la Thrace connaît une nouvelle époque de floraison. Son règne dure 24 ans [63], jusqu'à 359, quand il est assassiné par deux jeunes Grecs d'Énos encouragés par le dynaste Miltokythès et par Athènes [64].

Qui était Cotys? Les auteurs anciens ne font aucune mention en ce qui concerne sa position dans la généalogie des rois odryses. En interprétant un décret athénien, dans lequel est nommé un notable thrace chargé d'une mission à Athènes, 'Ρηβούλας Σεύθου υἱὸς Κότυος ἀδελφός, [65], certains savants modernes ont présenté Cotys Ier comme fils de Seuthès II [66].

Cependant, en jugeant d'après la date de l'inscription, 330 av. n. ère, nous croyons préférable l'opinion de Koehler, de Droysen et de Beloch [67] qui soutiennent que le père de Rhéboulas et de Cotys qui sont mentionnés dans le décret, n'est que Seuthès III, le chef des Thraces dans leurs révoltes contre Alexandre et Lysimaque [68]. C'est d'autant plus naturel que la date de la première de ces révoltes coïncide avec celle du décret. Ce décret ne peut donc pas servir comme document pour Cotys Ier. Il s'agit d'un autre Cotys, inconnu par ailleurs, appartenant à une géné-

[59] *Lieu cité*. S. Casson, *ouvr. cité*, p. 199, considère Hébryzelmis comme un usurpateur, sans donner des arguments.

[60] Cf. ci-dessus, p. 30, note 54, la différence entre ἄρχων et βασιλεύς chez Xénophon.

[61] A. Höck, dans Hermes, XXVI (1891), p. 457; J. Beloch, *Griech. Gesch.*[2], III, 2, p. 86.

[62] Seuthès Ier avait été marié à Stratonice, fille de Perdiccas roi de Macédoine: Thucydide, II, 101.

[63] Harpocration-Suidas, s. v. Κότυς.

[64] Cf. Höck, *Das Odrysenreich in Thrakien*, dans Hermes, XXVI (1891), p. 100; V. Strazzulla, *Di Kolys I e Kersebleptes re di Tracia*, dans Klio, III (1903), p. 327; Kahrstedt, dans P.-W., *Real-Enc.*, XI, s. v. *Kotys*, col. 1552. Pour les monnaies de Cotys Ier, cf. B. V. Head. *Hist. num.*[2], p. 284; N. A. Moushmov, *ouvr. cité*, p. 210 et suiv., pl. II, 49—55.

[65] *IG*, II, 1, 175 b.

[66] A. Höck, dans Hermes, XXVI (1891), p. 89 et suiv.: A. Solari, *ouvr. cité*, p. 8 et suiv.; Kahrstedt, *lieu cité*, p. 1551.

[67] Koehler, *IG*, II, 1, 175 b; J.-G. Droysen, *Gesch. des Hellenismus*, Gotha, 1877, I, 1, p. 392, note 1; J. Beloch, *ouvr. cité*[2], III, 2, p. 91.,

[68] Quinte-Curce, X, 1, 45; Diodore, XVIII, 14; XIX, 73.

https://biblioteca-digitala.ro

ration postérieure. Néanmoins, l'hypothèse selon laquelle Cotys Ier serait le fils de Seuthès II, vieille depuis Cary [69] et antérieure donc à la découverte du décret mentionné, n'est pas dépourvue de probabilité. Mais il il n'est pas impossible non plus qu'il soit fils de Seuthès Ier, éventuellement frère d'Hébryzelmis.

Dans les deux cas l'avènement de Cotys, suivant à Hébryzelmis, concorde avec le principe de la *tanistry*. Dans l'hypothèse, exprimée ci-dessus, que Hébryzelmis aurait été le fils de Seuthès Ier, Cotys a dû donc occuper le trône soit en qualité de frère, soit comme agnat de la branche de Maesadès [70].

Après l'assassinat de Cotys, le royaume odryse déchut, partagé entre *Kersébleptès*, *Amadokos II* et *Bérisadès* [71]. La tripartition fut consacrée formellement par un traité conclu sous l'égide d'Athènes, qu'on a découvert de nos jours et par lequel on maintenait le principe de l'unité du règne de la Thrace; mais ce règne était considéré comme exercé en commun par les trois rois [72]. Il est bien établi que Kersébleptès est le fils de Cotys Ier [73]. Amadokos II est attesté comme fils d'Amadokos Ier ou Médokos [74]. Quant à Bérisadès il a dû faire partie lui aussi de la dynastie odryse, comme parent assez proche de Cotys [75]. Il s'agit donc d'un descendant direct et de deux agnats. Il faut rejeter l'opinion selon laquelle tous les trois auraient été fils de Cotys [76].

La présence de Kersébleptès parmi eux et le rôle principal qu'il a eu dans les événements ultérieurs, constitueraient, selon les apparences, une preuve en faveur de la légitimité de la descendance directe à la succession du trône. En réalité, un examen sommaire de la situation du royaume odryse à la mort de Cotys montre que la légitimité était, au contraire, du côté des agnats. Le fait seulement que Kersébleptès ait été contraint de partager le règne avec deux agnats plus âgés que lui, contre lesquels il se lève en toute occasion, constitue un indice prouvant que ses droits au trône étaient fortement contestés. En ce qui concerne les prétentions des deux agnats, il ne s'agit pas du droit du plus fort, car le plus fort était précisément le jeune Kersébleptès qui disposait de la partie la plus prospère du royaume, du concours de la plupart des cités helléniques de la côte thrace, de l'important trésor laissé par son père et surtout d'une bonne armée de mercenaires grecs conduite par son beau-frère Charidème, un des meilleurs généraux de l'époque. Amadokos et Bérisadès étaient loin

[69] *Ouvr. cité*, p. 18.

[70] Dans notre hypothèse que Hébryzelmis serait le fils de Seuthès Ier et dans celle de Beloch, selon laquelle Maesadès serait le fils de Térès, Cotys, comme descendant direct de Seuthès II, serait cousin de son prédécesseur Hébryzelmis.

[71] Cf. A. Höck, dans Hermes, XXVI (1891), p. 100 et suiv.; V. Strazzulla, *ouvr. cité*, p. 327 et suiv.; A. Solari, *ouvr. cité*, p. 19 et suiv.; Kahrstedt, dans P.-W., *Real-Enc.*, XI, 2, s. v. *Kersobleptes*, col. 329 et suiv.; Judeich, *ibidem*, I, col. 1713, s.v. *Amadokos*, nº 3; III, col. 294, s. v. *Berisades*; Kirchner, *ibidem*, III, col. 2135 et suiv., s. v. *Charidemos*.

[72] Cf. V. Strazzulla, *ouvr. cité*, p. 328.

[73] Démosthène, Κάτ' Ἀριστοκράτους, 163; Harpocration-Suidas, s. v. Κερσοβλέπτης.

[74] Harpocration-Suidas, s. v. Ἀμάδοκος; cf. A. Höck, dans Hermes, XXVI (1891), p. 100; V. Strazzulla, *lieu cité*; A. Solari, *ouvr. cité*, p. 20; Judeich, *lieu cité*, I, col. 1713, s. v. *Amadokos*.

[75] Cf. Judeich, *lieu cité*, III, col. 294, s.v. *Berisades*; A. Solari, *ouvr. cité*, p. 20 et suiv. Selon A. Solari, p. 21, note 2, Bérisadès serait un fils de Maesadès.

[76] Cf. A. Höck (dans Hermes, XXVI (1891), p. 100) qui est contre cette opinion.

https://biblioteca-digitala.ro

d'avoir des moyens semblables. Mais en échange ils devaient avoir de leur côté l'appui d'une grande partie des populations thraces, qui étaient hostiles à Kersébleptès [77]. Ces populations, respectueuses de la tradition, ne pouvaient pas admettre qu'un μειρακύλλιον (« jeune garçon »), comme Kersébleptès est nommé par Démosthène, sans doute avec quelque exagération [78], régnât sur de vieux dynastes, proches parents de son père. L'indignation est arrivée au comble lorsque, après la capture de Miltokythès par Charidème, Kersébleptès livra ce vieux prince thrace, qui faisait sans doute partie de la dynastie [79], à une ville hellénique pour l'exécuter. On blessait par cette action en même temps le sentiment de dignité nationale des Thraces et leurs traditions. Il est significatif que Kersébleptès n'ait pu compter sur un véritable appui de ses Thraces qu'à peine après la mort de Bérisadès et après celle d'Amadokos [80]; à ce moment il restait probablement le plus âgé parmi les prétendants au trône odryse.

L'ambition de Kersébleptès d'hériter le trône de son père n'était légitime que d'après la mentalité grecque. Elle s'explique par l'éducation hellénique que Kersébleptès avait reçue à la cour de Cotys [81] et par l'influence que Charidème exerçait sur lui. Les prétentions de Kersébleptès s'appuyaient presque constamment sur le concours énergique du condottiere grec, qui servait ainsi ses propres ambitions, car sous un roi vieux, tels Amadokos ou Bérisadès, il aurait perdu certainement beaucoup de son influence auprès du trône odryse.

On a trop peu de renseignements pour pouvoir éclaircir les rapports qui existaient entre Amadokos et Bérisadès. Appartenant à deux rameaux différents de la dynastie, mais se trouvant au même degré de parenté avec Cotys, ils avaient probablement des droits à peu près égaux au trône odryse. A cause de l'inimitié de Kersébleptès, également dangereux pour tous les deux, leur rivalité n'a pas eu l'occasion de se manifester. Bérisadès mourut le premier, vers 357 av. n. ère [82]. Selon Höck, son héritage aurait été dévolu à ses fils, dont l'aîné s'appelait *Kétriporis* [83]. Celui-ci

[77] Cf. Cary, *ouvr. cité*, p. 22; A. Höck, *ouvr. cité*, p. 101 et suiv.

[78] Démosthène, Κατ' Ἀριστοκράτους, 163. Il ne faut pas prendre ce mot dans un sens trop étroit. Au moment de son avènement, Kersébleptès devait être un jeune homme, certes, mais pas un adolescent. En 351 av. n.è. avait déjà quatre fils en âge d'être honorés par un décret à Delphes. Cf. A. Höck, *Die Söhne des Kersebleptes von Thrakien*, dans Hermes, XXX (1898), p. 628 et suiv.

[79] C'est le seul fait qui pourrait expliquer d'une manière plus vraisemblable les scrupules de Kersébleptès, qui, au lieu de faire exécuter directement Miltokythès, qui avait organisé l'assassinat de Cotys, recourut au subterfuge de le livrer à une ville grecque alliée. L'affirmation de Démosthène, Κατ' Ἀριστοκρ., 169, suivant laquelle les coutumes thraces défendaient la peine de mort pour les compatriotes (οὐκ ὄντος νομίμου τοῖς Θραξὶν ἀλλήλους ἀποκτιννύναι), ne pourrait être prise que dans un sens plus étroit, se rapportant exclusivement aux consanguins.

[80] Cf. A. Höck, dans Hermes, XXVI (1891), p. 114.

[81] Cotys a beaucoup contribué à l'intensification des influences grecques en Thrace. Cf. A. Höck, dans Hermes, XXVI (1891), p. 91 et suiv. Pour l'instruction hellénique de Kersébleptès cf. A. Höck, dans Hermes, XXX (1898), p. 633 et suiv.; P. Perdrizet, *Les fils du roi odryse Kersébleptès*, dans le BCH, XX (1896), p. 468.

[82] Cf. A. Höck, dans Hermes, XXVI (1891), p. 106; A. Solari, *ouvr. cité*, p. 28, nº 1; Judeich, dans P.-W., *Real-Enc.*, III, col. 294, s. v. *Berisades*.

[83] A. Höck, *lieu cité*, p. 105 et suiv.; W. Dittenberger, *Ketriporis von Thrakien*, dans Hermes, XIV (1879), p. 298 et suiv.

https://biblioteca-digitala.ro

est mentionné dans un traité avec Athènes, dirigé contre Philippe II de Macédoine [84]. En ce cas le territoire sur lequel avait régné Bérisadès devait être situé sur la rive gauche du Strymon, du côté d'Amphipolis [85]. C'est le territoire qui fut occupé par Philippe après avoir détrôné Kétriporis et ses frères [86]. En fait, le rapport de filiation entre Bérisadès et Kétriporis constitue une simple conjecture. On ne connaît d'une manière certaine ni le vrai successeur de Bérisadès, ni le père de Kétriporis. La seule indication favorable à l'opinion de Höck serait que les informations concernant Bérisadès cessent au moment où commencent celles qui se réfèrent à Kétriporis.

Amadokos meurt vers 350 av. n. ère [87]. On lui suppose comme successeur un certain *Térès* [88], allié au début avec Philippe contre Kersébleptès et puis, probablement, avec celui-ci contre Philippe [89]. Après la conquête de la Thrace par les Macédoniens, il est détrôné en même temps que Kersébleptès. Sa parenté avec Amadokos, bien que très probable, n'est pas certifiée dans les sources. A. Solari est porté à croire qu'il s'agirait d'un fils d'Amadokos [90].

Quoiqu'il en soit, on ne saurait pas l'identifier avec ce Térès II qui régnait sur le *Delta* de Byzance à l'époque de Xénophon (cf. ci-dessus, p. 29), même si l'on admet qu'il soit identique à ce Térès, qui, suivant Théopompe, aurait vécu 92 ans [91]. En ce cas, sa vieillesse exceptionnelle l'aurait indiqué comme successeur du trône odryse bien avant Amadokos et Bérisadès et même avant Cotys. En fait, pendant environ un demi-siècle, depuis les événements racontés par Xénophon jusqu'aux guerres contre Philippe, les sources ne font mention d'aucun Térès en Thrace.

De même, il ne s'agit pas non plus de ce *Térès* qui paraît dans un décret de Delphes [92] comme le cadet des fils de Kersébleptès. Il devait être trop jeune pour le rôle politique qu'avait joué Térès III. D'autre part, il semble que ce prétendu successeur d'Amadokos était plus âgé que Kersébleptès lui-même : c'est au moins ce qui s'ensuivrait du détail

[84] *IG*, II, 1, 66 b ; Dittenberger, *Sylloge* [3], n° 196. (Kirchner a restitué dans cette inscription le nom d'un frère de Kétriporis, [Μονο]ύνιος).

[85] W. Dittenberger, dans Hermes, XIV (1879), p. 302 et suiv.

[86] Cf. A. Höck, dans Hermes, XXVI (1891), p. 106 ; A. Solari, *ouvr. cité*, p. 28 et suiv. Les sources mentionnent les frères de Kétriporis sans les nommer. A. Höck, *lieu cité*, suppose que l'un d'eux serait ce *Skostokès* ou *Skostokos* qui apparaît sur les monnaies thraces ; cf. N. A. Moushmov, *ouvr. cité*, p. 213 et suiv., pl. II, 67—68.

[87] Cf. A. Höck, dans Hermes, XXVI (1891), p. 109 ; Judeich, dans Pauly-Wissowa, *Real-Enc.*, I, col. 1713, s. v. *Amadokos* , n° 3.

[88] Démosthène, Κατ' Ἀριστοκρ., 10 ; cf. Cary, *ouvr. cité*, p. 16 et suiv. ; A. Höck, dans Hermes, XXVI (1891), p. 110 ; A. Solari, *ouvr. cité*, p. 35.

[89] Cf. A. Höck, *lieu cité*, p. 114 et suiv.

[90] *Lieu cité.*

[91] *Apud* Lucien, LXII : Μακρόβιοι ; A. Schaefer, *Demosthenes und seine Zeit*, II, p. 446, note 1 ; cf. aussi A. Höck, dans Hermes, XXVI (1891), p. 110 ; id., dans Hermes, XXX (1898), p. 635.

[92] P. Perdrizet, *art. cité*, p. 466 et suiv. ; *SIG*[3], n° 195 ; A. Höck, dans Hermes, XXX (1898), p. 626 et suiv. Cf. aussi A. Solari, *ouvr. cité*, p. 33 et suiv. La date du décret n'est pas établie d'une manière certaine. Elle doit être cherchée entre 356 et 341 av. n.ère : cf. P. Perdrizet, *art. cité*, p. 469 ; id., dans le BCH, XXII (1898), p. 608 ; Em. Bourguet, *L'Administration financière du sanctuaire pythique au IVe siècle avant J.-C.*, Paris, 1905, p. 10 ; A. Höck, *lieu cité*, p. 628 ; A. Solari, *ouvr. cité*, p. 35 ; W. Dittenberger, *Sylloge*[3], p. 268 et suiv.

https://biblioteca-digitala.ro

que dans la lettre de Philippe aux Athéniens, reproduite par Démosthène, il est mentionné constamment avant Kersébleptès [93].

L'histoire du royaume odryse finit en 341 av. n. ère avec la détronation de Kersébleptès et celle de Tèrès III et avec l'entrée de toute la Thrace sous la domination de Philippe II. Les Thraces continuèrent à garder leurs anciennes traditions et leurs organisations locales sous des dynastes nationaux tributaires au roi macédonien. Beaucoup de ces princes faisaient partie de l'ancienne dynastie odryse. L'un d'eux, *Sitalkès III*, apparaît plus tard comme chef des contingents thraces de l'armée d'Alexandre en Asie. Höck [94] a supposé à un certain moment que c'était ce fils de Kersébleptès que les sources présentent, sans le nommer, comme otage à la cour de Philippe. Mais, après la découverte du décret de Delphes relatif aux fils de Kersébleptès et dans lequel ne figure aucun Sitalkès, il abandonna cette opinion [95]. A. Solari considère Sitalkès III, l'allié d'Alexandre, comme fils d'Amadokos II, en s'appuyant d'une manière plausible sur la constatation que dans la ligne dynastique, à laquelle appartient celui-ci, le nom de Sitalkès apparaît encore deux fois [96].

À la même époque, les Thraces essayèrent de regagner leur indépendance, en 330 av. n. ère, sous la conduite de *Seuthès III* [97]. C'est à cette occasion que celui-ci envoya à Athènes son fils Rhéboulas, mentionné ci-dessus, pour conclure une alliance contre Alexandre. La tentative ne réussit pas. Elle fut reprise par Seuthès pendant le règne de Lysimaque, toujours sans succès [98].

Seuthès était, certainement, un descendant de la dernière dynastie. Il est appelé dans les sources βασιλεύς τῶν Θρᾳκῶν [99]. Il frappa même des monnaies [100]. Höck le considéra d'abord comme fils de Kersébleptès, de même que Sitalkès III [101], mais le décret de Delphes, cité ci-dessus, qui ne mentionne aucun fils de Kersébleptès du nom de Seuthès, le détermina à y renoncer [102]. Il fut d'avis que Seuthès III serait identique à l'hyparque de Kersébleptès, mentionné par Polyen [103]. Il aurait été un proche parent de Kersébleptès, voire un frère, selon Höck, seulement un cousin, selon A. Solari.

Quoiqu'il en soit, nous retenons comme acceptable cette idée que Seuthès III a pu être un parent agnatique du dernier roi odryse indé-

[93] Démosthène, *Epist. Phil.*, 8 et 10; cf. A. Höck, *lieu cité*, p. 636; A. Solari, *ouvr. cité*, p. 36, note 1. Pour la discussion concernant l'authenticité de la lettre de Philippe, cf. M. Croiset dans *Démosthène, Harangues*, t. III, Paris, 1925 (éd. G. Budé), p. 142 et suiv.

[94] Dans Hermes, XXVI (1891), p. 116. En ce qui concerne le fils anonyme de Kersébleptès donné en otage à Philippe, cf. Eschine, *Sur l'ambassade infidèle*, 81.

[95] Dans Hermes, XXX (1898), p. 632 et suiv.

[96] *Ouvr. cité*, p. 41 et suiv.

[97] Quinte-Curce, X, 1, 45; J.-G. Droysen, *Alexander der Grosse*, Berlin-Olten (éd. Aretz-Bernina), 1934, p. 327 et suiv.; A. Höck, dans Hermes, XXVI (1891), p. 115 et suiv.; A. Solari, *ouvr. cité*, p. 40 et suiv.

[98] Diodore, XVIII, 14; XIX, 73.

[99] *Ibidem*. Cf. A. Höck, dans Hermes, XXVI (1891), p. 116.

[100] B. V. Head, *Hist. num.*², p. 284; N. A. Moushmov, *ouvr. cité*, p. 217 et suiv., fig. 4–8 et pl. II, 72–87; III, 78–97.

[101] Dans Hermes, XXVI (1891), p. 115. Cf. aussi J.-G. Droysen, *Gesch. des Hellenismus*², I, 1, p. 392, note 1.

[102] Dans Hermes, XXX (1898), p. 632.

[103] VII, 32. Cette opinion fut adoptée par A. Solari, *ouvr. cité*, p. 41.

https://biblioteca-digitala.ro

pendant. En ce cas, son acclamation comme successeur de celui-ci par les Thraces révoltés contre la domination macédonienne n'a été faite que dans le sens du principe de la *tanistry*, qui a dû rester en vigueur chez les Thraces même après la chute de la puissance odryse. On rencontre ce principe, d'ailleurs, encore plus tard, jusqu'à la veille de la disparition des peuples thraces sous la domination romaine, comme le prouve le conflit entre Cotys et Rhascuporis, que j'ai étudié dans le volume d'hommage à *Vasile Pârvan* [104].

◆

De l'analyse que nous avons faite jusqu'ici, nous pouvons tirer les conclusions suivantes :

Les rois que nous connaissons de la dynastie odryse, depuis le début du Ve siècle av. n. ère jusqu'à la soumission de la Thrace par les Macédoniens, se succèdent au trône dans l'ordre agnatique.

Il n'existe qu'une seule exception claire à cette règle : c'est l'avènement de Kersébleptès au trône de son père Cotys. Mais ce fait provoque la réaction énergique des agnats plus âgés, soutenus par la majorité des Thraces. Kersébleptès ne peut défendre et imposer ses prétentions que partiellement et en s'appuyant sur une importante armée étrangère.

En dehors du cas de Kersébleptès, l'attribution du trône à la descendance directe n'apparaît plus dans l'histoire de la dynastie odryse avant la domination macédonienne. Cette manière de transmettre la royauté ne saurait être supposée pas même dans les cas où le laconisme des sources oblige à des conjectures. Les plus acceptables et les plus concordantes de ces conjectures sont constamment défavorables à la descendance directe.

Il s'ensuit que la succession des rois odryses des Ve et IVe s. av. n. ère a été constamment régie par le principe de la priorité des agnats, analogue à la *tanistry* des Celtes britanniques. Les Thraces se sont donc montrés particulièrement fidèles à cette vieille coutume d'origine indo-européenne, qu'ils ont respectée même à l'époque où ils étaient en contact étroit avec l'hellénisme. Car, si les influences grecques, qui avaient pénétré en Thrace dès le Ve siècle, ont eu comme résultat d'exciter les ambitions des descendants directs à la succession du trône, il y a toujours eu chez les peuples thraces un fort attachement en faveur de la priorité agnatique. Cet attachement s'est manifesté même après la conquête macédonienne à l'occasion des révoltes de Seuthès III et même jusqu'à l'époque impériale romaine, comme le prouve le conflit entre Cotys et Rhascuporis.

Il est utile de rappeler que la plupart des hypothèses qui ont servi à établir nos conclusions sur la *tanistry* thrace ont été exprimées depuis longtemps par des auteurs qui ne soupçonnaient même pas l'existence de

[104] Cf. ci-dessus, p. 25, n. 18. Les monnaies thraces des Ve et IVe siècles av. n. ère présentent plusieurs noms de dynastes, sur lesquels les textes littéraires et épigraphiques n'offrent aucun renseignement. Tels sont : *Eminakos*, *Samma*[...], *Saratokos*, *Bergaios*, *Spokès*, *Skostokès* ou *Skostokos*, *Bastareus* ; cf. B. V. Head, *ouvr. cité*[2], p. 282—284 ; N. A. Moushmov, *ouvr. cité*, *passim*. On n'a aucune possibilité de connaître les rapports de ces princes avec la dynastie odryse. C'est seulement Skostokès qui a pu faire accroire à Höck, qu'il s'agirait d'un frère de Kétriporis (cf. ci-dessus, p. 34, note 86).

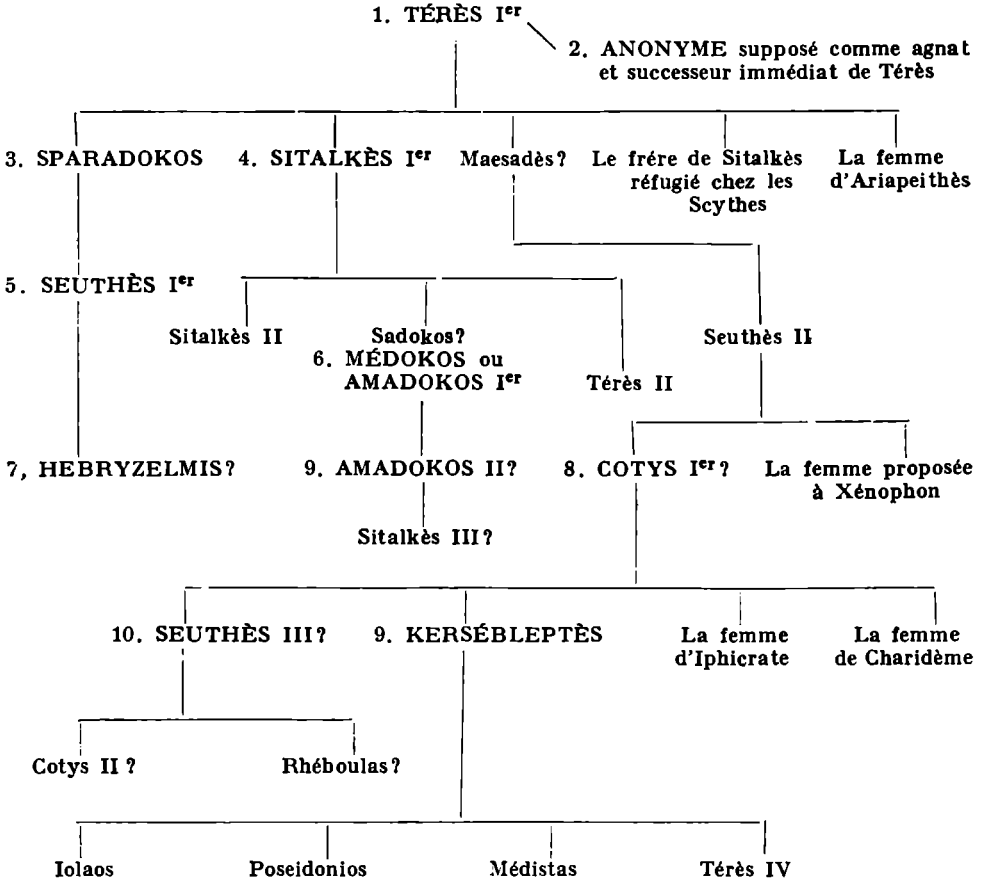
https://biblioteca-digitala.ro

ce principe en Thrace et qui ne doutaient point de la légitimité des descendants directs à la succession du trône odryse.

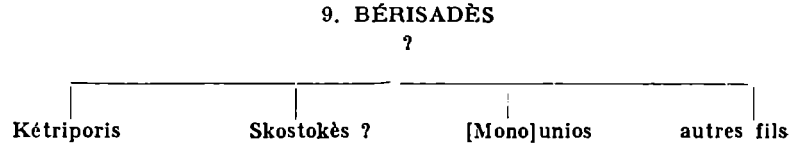
◆

Nous donnons ici un schéma et une liste de la généalogie des rois odryses des Ve et IVe s. av. n. ère, tels qu'ils résultent de notre analyse.

GÉNÉALOGIE DES ROIS ODRYSES



Sans situation précisée :



https://biblioteca-digitala.ro

Dans ce schéma généalogique de la dynastie odryse, les points d'interrogation expriment l'incertitude seulement en ce qui concerne la filiation. Les noms écrits avec des majuscules indiquent les dynastes qui ont occupé le trône de la Thrace entière ou qui ont été reconnus comme ayant des droits à ce titre. Les chiffres notés avant les noms de ces dynastes se réfèrent à la liste suivante des rois odryses.

Dans cette liste, les degrés de parenté sont indiqués par rapport au roi précédent. Les degrés de parenté déduits au moyen des hypothèses sont suivis d'un point d'interrogation . Lorsque ce signe précède le nom d'un roi, l'incertitude se réfère au règne de celui-ci.

1. *Térès*, après 480 av. n. ère.
2. ? Anonyme supposé, agnat.
3. ? *Sparadokos* (fils de Térès), agnat puîné; avant 431 av. n. ère.
4. *Sitalkès* (fils de Térès), frère; env. 431—424 av. n. ère.
5. *Seuthès* (fils de Sparadokos), neveu; 424—env. 405 av. n. ère.
6. *Amadokos Ier=Médokos=? Sadokos*; cousin germain?; probablement 405—391 av. n. ère.
7. *Hébryzelmis*, neveu issu d'un cousin germain?; peut-être 391—383 av. n. ère.
8. *Cotys*, cousin de deuxième rang ?; 383—359 av. n. ère.
9. Tripartition
   - *Amadokos II*, cousin de IIe rang?; 359—probablement 351 av. n. ère.
   - *Bérisadès*, agnat ?; 359—probablement 356 av. n. ère.
   - *Kersébleptès*, fils; 359—341.
10. *Seuthès III* (chef des Thraces révoltés contre la domination macédonienne), frère de Kersébleptès; mentionné entre 330 et 313 av. n.ère.

https://biblioteca-digitala.ro

LE GÈTE BURÉBISTA, CHEF DE TOUS LES GÉTO-DACES

La plus vaste formation politique jamais réalisée par une population autochtone sur le territoire de notre pays a été l'union des tribus géto-daces sous le pouvoir de Burébista, laquelle dépassait de beaucoup, sur tous les points de l'horizon, l'actuel territoire de la Roumanie, s'étendant à l'ouest jusqu'aux limites de la Bohême et au milieu de la Pannonie, au nord jusqu'au delà des Carpates slovaques, à l'est jusqu'à Olbia et les rives du Pont Euxin, au sud jusqu'en Illyrie et aux monts Balkans. Cette grandiose union, représentant dans l'histoire une apparition météorique, a été créée grâce au prestige et à l'autorité du roi Burébista et n'a duré qu'autant que sa vie. Son œuvre militaire et politique a atteint de si amples proportions qu'il est naturel de désirer avoir des informations aussi nombreuses et précises que possible sur cette figure exceptionnelle, qui mérite d'être considérée comme une des personnalités géniales de l'histoire ancienne. Malheureusement, les sources concernant ce grand roi sont extrêmement laconiques et ne nous offrent que des indications sommaires, nous permettant seulement de ne pas tout à fait ignorer la page remarquable qu'il a inscrite dans l'histoire.

Nous nous proposons, dans ce qui suit, de présenter et d'examiner ces indications, en tentant, basés sur leur concordance, d'esquisser les conclusions qui, dans le stade actuel des recherches, nous semblent les plus plausibles.

◆

Parmi les auteurs anciens dont les écrits sont arrivés jusqu'à nous, un seul parle un peu plus amplement des gestes de Burébista : le géographe Strabon. Mais c'est aussi l'un des plus précieux. Grec, né à Amasia du Pont, en Asie Mineure, ayant vécu environ entre les années 60 av. n. ère et 25 de n. ère, Strabon a été en quelque sorte contemporain du roi gète. Sur la foi des meilleures sources qu'il a sélectionnées, en faisant preuve d'un esprit critique remarquable , il nous fournit des informations dignes de confiance, lesquelles, en ce qui concerne notre sujet, sont succinctes et peu détaillées, mais toujours conformes à ce que nous pouvons apprendre ailleurs. Nous pensons aux brefs fragments d'informations, plutôt indirectes, dispersés dans les écrits conservés d'autres auteurs anciens, mais surtout à l'importante inscription d'Acornion de Dionysopolis (Balčik), laquelle, par son caractère de document direct, portant justement sur les rapports de cette cité hellénique de la Dobroudja méridionale avec le puissant roi gète de la rive gauche du Danube, présente une valeur de premier ordre confirmant et complétant par d'importants et nouveaux renseignements les relations de Strabon.

https://biblioteca-digitala.ro

Nous estimons utile de reproduire ici, avec les commentaires nécessaires, tout ce que les deux sources fondamentales, l'une littéraire, l'autre épigraphique, contiennent par rapport à Burébista. Commençons par ce que Strabon écrit dans son principal passage sur cette personnalité (VII, 3, 11).

« Boirébistas [1], homme gète, arrivant à la tête de son peuple, commença à instruire ses hommes, rendus indisciplinés par les guerres incessantes [2] et les éleva tellement par des exercices, par la sobriété et par l'obéissance aux ordres, qu'il créa en quelques années un grand règne et soumit aux Gètes la plupart de leurs voisins ; et il était redouté même par les Romains, car il passait l'Istros sans crainte, infestant la Thrace jusqu'en Macédoine et en Illyrie. Il dévasta les Celtes mêlés aux Thraces et aux Illyriens[3] et anéantit complètement les Taurisques et les Boïens dirigés par Critasiros. Pour convaincre son peuple, il prit comme aide Décénée, un homme sorcier (ἀνὴρ γοής), qui avait été en Égypte où il avait appris des signes de divination, en faisant croire aux gens qu'il connaissait les secrets divins. Après quelque temps il fut considéré même comme dieu, comme je l'ai dit lorsque j'ai parlé de Zamolxis [4]. Une preuve de l'influence de Décénée sur les Gètes est le fait que ceux-ci se laissèrent persuadés à détruire leurs vignes et à mener leur vie sans vin. Mais Boirébistas finit par être renversé par des insurgés avant que les Romains entreprissent une expédition contre lui. Ses successeurs morcelèrent l'étendue dominée par lui en plusieurs parties. Récemment, lorsque César Auguste envoya son armée contre eux [5], cette étendue était divisée en cinq parties, mais alors elle l'était en quatre, car de telles divisions sont temporaires et changent selon une circonstance ou une autre ».

Immédiatement après ce passage, Strabon poursuit : (VII, 3, 12 « Il y avait aussi une autre division de leur pays, conservée depuis les temps anciens : car les uns sont appelés *Daces* et les autres *Gètes*. Les Gètes sont ceux qui s'étendent vers le Pont (la mer Noire) et vers le levant, et les Daces ceux du côté opposé, vers la Germanie et les sources de l'Istros ». Après quelques considérations sur l'origine des noms de Gètes

[1] Le nom de Burébista contenant probablement une voyelle spécifiquement gète difficile à rendre dans les alphabets grec et latin, présente, dans les sources, des orthographes diverses. Strabon l'écrit de deux façons : *Boirebistas* (Βοιρεβίστας) et *Byrebistas* (Βυρεβίστας). L'inscription d'Acornion de Dionysopolis hésite également entre deux formes : *Byrebistas* (Βυρεβίστας) attestée aussi dans une inscription de Mesembria et *Byrabeistas* (Βυραβείστας). Jordanès le transcrit en latin, *Burvista*. La forme grecque le plus souvent employée, surtout dans les inscriptions et donc la plus proche de l'aspect phonétique authentique, est *Byrebistas*, qui, d'après les normes de translittération de l'époque, donne la forme latine *Burebista*, couramment adoptée par les historiens modernes. La forme *Boerebista*, translittération de la variante exceptionnelle de Strabon, *Boirebistas*, n'est pas la plus indiquée et son écriture erronée « Buerebista » que l'on emploie parfois, doit être évitée.

[2] Il s'agit de l'indiscipline inhérente aux guerres de pillage, caractéristiques du stade de démocratie militaire dans lequel se trouvaient les Gètes.

[3] « Les Celtes mêlés aux Thraces et aux Illyriens » étaient les Scordisques du nord de la Serbie de nos jours.

[4] Dans le passage VII, 3, 5, que nous reproduisons plus bas, p. 42 Pour la personnalité de Décénée, nous envoyons à notre article ci-dessous p. 62—68.

[5] Allusion aux opérations des généraux d'Auguste Lentulus et Aelius Catus, lesquels, environ entre les années 9—12 de n. ère, ont mené des guerres sur les territoires géto-daces du nord du Danube pour la consolidation de la nouvelle frontière romaine établie sur le fleuve.

https://biblioteca-digitala.ro

et de Daces, le géographe ancien reprend : « Le peuple gète qui s'était tellement élevé sous Boirébistas a fini par déchoir à cause des séditions et des Romains. Toutefois, ils sont encore capables de mettre en ligne jusqu'à 40 000 hommes ».

Après avoir affirmé que le pays des Géto-Daces [6], entendu dans sa totalité, est traversé par la rivière *Marisos* (le Mureş) qui se jette dans le Danube, Strabon ajoute tout de suite l'explication (VII, 3, 13) que les Romains « appellent *Danuvius* la partie supérieure du fleuve (le Danube), des sources aux cataractes (les Portes de Fer), qui dans sa plus grande partie traverse le pays des Daces, et la partie inférieure, jusqu'au Pont, qui traverse le pays des Gètes, *Istros* ». Il ajoute que « les Daces et les Gètes parlent la même langue » et que « les Gètes sont mieux connus des Hellènes, parce qu'ils passent tout le temps d'une rive à l'autre de l'Istros et qu'ils se sont mêlés aux Thraces et aux Mésiens ». Par cette dernière affirmation, l'auteur veut dire que, habitant aussi la rive droite du fleuve, en Dobroudja, les Gètes venaient en contact direct avec les Grecs pontiques. Plus loin, dans le même passage, revenant à l'éphémère unification du temps de Burébista, il précise que « d'où le nombre des Gètes et des Daces avait tellement augmenté qu'ils pouvaient envoyer à la guerre jusqu'à 200 000 hommes, maintenant leur nombre a diminué jusqu'à 40 000 et sont en train de se soumettre aux Romains. Il ne sont pas encore complètement dominés par les Romains, car ils mettent encore leur espoir dans les Germains qui sont les ennemis des Romains ». Dans ces derniers commentaires, Strabon n'a en vue que l'une des cinq parties résultées du morcellement du règne d'autrefois de Burébista, le chiffre réduit qu'il donne représentant exactement le cinquième de l'effectif maximum d'avant. Cet effectif de 200 000 hommes, compte tenu de l'énorme étendue des pays qui se trouvaient sous l'autorité de Burébista est loin d'être exagéré, comme il semble l'être à certains chercheurs modernes. Quant à l'imminente soumission aux Romains, ce n'était qu'une illusion du monde romain de l'époque de Strabon, nourrie par l'offensive d'Auguste vers le Danube et de ses succès dans la Dobroudja et la Pannonie. En réalité, la force des Daces des montagnes devait, au contraire, durer encore plus d'un siècle, augmentant en intensité jusqu'à ses manifestations suprêmes sous le règne de Décébale. Les Germains mentionnés comme espoir des Géto-Daces pouvaient être alors les Bastarnes du nord de la Moldavie et de Galicie, ainsi que les populations suèves, tels les Marcomans et les Quades, qui s'étaient alors installés dans les régions de la Tchécoslovaquie de nos jours et qui auront ultérieurement sans cesse des guerres avec les Romains.

[6] Dans le texte c'est écrit : « leur pays est traversé par la rivière Marisos » (ῥεῖ δὲ δι'αὐτῶν Μάρισος ποταμός), le pronom « leur » (αὐτῶν) se rapportant au passage précédent (VII, 3, 12) qui finit par une assertion concernant le sort ultérieur de la totalité du peuple gète gouverné autrefois par Burébista. Il était naturel que ce peuple soit appelé seulement « gète ». Strabon n'utilise pas pour la totalité des Géto-Daces un nom double, comme nous les modernes, mais généralise celui des Gètes, extension logique après l'unification réalisée par un roi gète. En aucun cas le passage contenant la localisation de la rivière Marisos ne justifie l'affirmation de H. Daicoviciu, « Steaua », XIX, 1968, nº 2, p. 82—83, selon laquelle Strabon aurait utilisé « sans choisir » aussi bien le nom de « Daces » que celui de « Gètes ». Nous ne trouverons nulle part dans l'œuvre du géographe de l'antiquité un exemple inverse, d'extension du nom de « Daces » à une région par excellence gète, car rien n'aurait justifié une pareille généralisation à cette époque. Strabon n'employait donc pas les deux noms au hasard.

https://biblioteca-digitala.ro

Pour ce qui est du rôle éminent de Décénée (*Decaineos*), de guide moral du peuple géto-dace, soutenant par la force des croyances religieuses la politique d'unité et de discipline de Burébista, Strabon le mentionne encore dans un passage (VII, 3, 5), cité ci-dessus, où, parlant de la situation de premier ordre des devins auprès des rois gètes, il dit : « pendant que régnait chez les Gètes Byrébistas, contre lequel le divin César s'apprêtait alors à faire la guerre, cet honneur appartenait à Décénée ». Et ailleurs (XVI, 2, 39), traitant de la haute position politique des devins chez différents peuples, après avoir cité les héros mythiques des Thraces du sud, Orphée et Musée (Musaios), il ajoute : « comme était autrefois chez les Gètes le dieu Zamolxis, un pythagoricien, et à notre époque Décénée qui faisait des prédictions à Byrébistas ».

L'attitude persiflante de Strabon à l'égard de la religion géto-dace suit la tradition évhémériste des auteurs grecs plus anciens, lesquels, dès l'époque d'Hérodote, voulaient voir dans Zamolxis un ancien esclave de Pythagore, ultérieurement divinisé par les Gètes. En réalité, c'était un concept hénothéiste abstrait des Gètes, qu'avaient également connu à leurs époques primitives les Grecs, de même que tous les Indo-Européens, mais que l'anthropomorphisme leur avait tellement fait oublier, qu'ils ne le comprenaient plus lorsqu'ils le rencontraient à l'état pur chez un peuple si conservateur dans ces croyances, que les Géto-Daces [7]. Conséquent avec ce manque de compréhension des Grecs, Strabon cherche à réduire aussi Décénée au rôle de simple « sorcier », presque de « charlatan » (ἀνὴρ γοής) en inventant aussi pour lui, comme pour l'imaginaire Zamolxis, un apprentissage au mysticisme des philosophes pythagoriciens et, naturellement un voyage imaginaire dans la théocratique Égypte, laquelle représentait pour les Grecs le berceau des croyances religieuses.

En réalité, Décénée pratiquait les rites traditionnels de la religion locale, selon des règles héritées des ancêtres, sans avoir eu besoin, pas plus qu'aucun de ses prédécesseurs, de recourir aux enseignements de Pythagore et aux influences égyptiennes, complètement étrangères aux croyances géto-daces. Dans la hiérarchie de la société géto-dace, il occupait une place normale qui, comme le laisse entendre Strabon même, avait toujours été détenue par quelqu'un. Un écho de l'opinion des auteurs grecs sur Décénée, provenant probablement de Dion Chrysostome du Ier siècle de n. ère, se retrouve chez Jordanès, évêque chrétien du VIe siècle, Ostrogoth d'origine, lequel, doué d'une grande érudition, mais dépourvu d'esprit critique et partant d'une confusion grossière entre « Gètes » et « Goths », a rassemblé une série d'informations plus anciennes sur les Gètes (soit qu'il les ait pris chez Cassiodore, soit qu'il les ait recueillies lui-même) dans un ouvrage latin intitulé *De rebus Geticis* ou en bref *Getica*, s'imaginant reculer loin dans le passé l'histoire de son propre peuple goth. Toutefois son erreur a été bienvenue pour nous, car de cette manière ont été sauvées de l'oubli certaines informations sur les Géto-Daces que nous ne retrouvons pas chez d'autres auteurs. Il parle très peu de Burébista, mais il insiste sur Décénée. Nous reproduisons le commencement du passage respectif de ses *Getica* (XI, 61): « Pendant que Burvista régnait chez les « Goths » (c'est-à-dire les Gètes) est venu en « Gothie » (le pays

[7] V. Pârvan, *Getica*, p. 131—164.

https://biblioteca-digitala.ro

des Gètes) Dicineus, au temps où à Rome Sylla (82—79 av.n.ère) avait pris la première place. Ce Dicineus ayant été reçu par Burvista, celui-ci lui attribua un pouvoir presque royal (*pene regia potestas*). Suivant son conseil, „les Goths" (les Gètes) dévastèrent les pays des Germains, détenus maintenant par les Francs ». Après une longue phrase sur la puissance de César qui, bien qu'il eût conquis le monde, ne put subjuguer les „Goths", en dépit de ses nombreuses tentatives (tentatives qu'en fait le dictateur romain n'avait même pas entamées), le prélat ostrogoth, vibrant de la fierté de son illusion ethnique, insiste sur l'autorité morale exercée par Décénée sur les « Goths », auxquels il aurait enseigné des connaissances encyclopédiques supérieures, mais il ne parle plus de Burébista.

L'affirmation de Jordanès sur l'expansion de Burébista jusqu'aux sources du Danube, où à l'époque de cet évêque se trouvait le royaume des Francs mérovingiens, coïncide en général avec les affirmations de Strabon citées ci-dessus sur l'« anéantissement » des Celtes danubiens (VII, 3, 11), mais surtout avec un autre passage du géographe grec (VII, 5, 2) où, s'agissant des régions illyro-pannoniennes des Alpes, l'auteur répète qu'« une partie de ce territoire a été dévastée par les Daces à l'occasion de leur guerre contre les *Boïens* et les *Taurisques*, peuples celtiques ayant pour chef Critasiros, les Daces soutenant que ce pays leur appartiendrait, bien que séparé d'eux par la rivière Patisos [8], qui coule des montagnes vers le Danube jusqu'aux Galates appelés Scordisques ». Les Taurisques habitaient dans les Alpes autrichiennes, dans l'ancien Noricum, mais il y avait également une population celtique au nom semblable, les *Teurisques*, que Ptolémée (*Geogr.*, III, 8, 3) place vers l'est de la Slovaquie et le nord-ouest de la Dacie. Il résulte toutefois clairement des précisions de Strabon que Burébista a étendu ses opérations sur toute la Pannonie où habitaient les Boïens et que, par conséquent, il a dû atteindre aussi les pays occupés par les Taurisques alpins, même s'il aura établi ses frontières un peu plus vers l'est. Le fait est que l'archéologie prouve une expansion de la civilisation géto-dace, au Ier siècle av.n. ère, dans les régions danubiennes de la Pannonie et dans toute la Slovaquie jusqu'à Bratislava [9].

Nous achevons par ce passage la série des citations de Strabon concernant Burébista et nous passons à la seconde source fondamentale sur le règne de ce roi : l'inscription de *Dionysopolis*. Il s'agit d'un décret de cette cité, émis en l'an 48 av. n. ère en l'honneur d'Acornion, fils de Dionysios, qui a bien mérité la reconnaissance de ses concitoyens pour services exceptionnels rendus dans des circonstances que l'exposé des motifs du document précise. L'inscription, gravée en grec sur une plaque de marbre, a été découverte dans la ville de Balčik il y a plus de quatre-vingts ans et est conservée au Musée archéologique de Sofia. Elle est mutilée au commencement, du côté gauche, de sorte que certaines expressions manquent tout à fait ou bien des groupes de lettres sont difficiles à compléter. Néanmoins la plus grande partie des 49 lignes se sont

[8] Les manuscrits par lesquels a été transmise l'œuvre de Strabon contiennent la forme *Parisos* (Πάρισος), ce qui constitue une erreur de copiste évidente, au lieu de *Patisos*, l'ancien nom de la Tissa de nos jours (*Pathisus* chez Pline l'Ancien, *Nat. hist.*, IV, 12, 80).

[9] Cf. A. Točik, AR, XI, 1959, n°, 6, p. 841—874.

https://biblioteca-digitala.ro

entièrement conservées et peuvent être bien lues[10]. Voici leur contenu en traduction :

« [Acornion fils de Dionysios dirigea une mission] à ses frais [...], en voyageant loin, avec ses compagnons de route [.....], en arrivant à *Argedava* (Ἀργέδαυον) chez le père [de ...][11] et en le rencontrant, il obtint en même temps de lui de la bienveillance pour cette ville et releva le peuple [du tribut dû]. Devenant ensuite prêtre du Grand Dieu (Θεοῦ Μεγάλου), il accomplit avec piété les processions et les sacrifices et distribua également aux citoyens une partie de la viande des sacrifices. Élu prêtre du dieu Sérapis, il supporta de même les dépenses comme il se doit et avec zèle. Étant donné que le dieu éponyme de la ville, Dionysos, n'avait pas eu de prêtre depuis plusieurs années et lui étant acclamé par ses concitoyens, il se consacra à cette fonction et, prenant la couronne du dieu, à l'époque où Caius Antonius avait établi ici ses quartiers d'hiver, il accomplit les processions et les sacrifices très bien et avec magnificence et la viande il la donna abondamment aux citoyens. Et prenant la couronne des dieux de Samothrace à vie, il accomplit les processions et les sacrifices pour les initiés des mystères et pour la ville. Et plus récemment *Byrebistas* (Βυρεβίστας) devenant roi, le premier et le plus grand roi de Thrace (πρώτου καὶ μεγίστου γεγονότος ἐπὶ Θράκης βασιλέων) et dominant tout le pays d'au delà du fleuve et celui d'en deça, il devint aussi de celui-ci le premier et le plus grand ami (ἐν τῇ πρώτῃ καὶ μεγίστῃ φιλίᾳ) et obtint les meilleurs avantages pour sa patrie, lui parlant toujours et lui donnant des conseils dans les affaires les plus importantes et attirant la bienveillance du roi pour le salut de la ville. Et à toutes les autres occasions il s'offrit sans se ménager pour l'accomplissement des missions de la ville et assuma sans hésiter des tâches dangereuses pour contribuer de toutes les manières au bien de sa patrie. Et étant envoyé comme émissaire par le roi *Byrébistas* (Βυραβείστας) chez l'*imperator* romain Cnaeus Pompeius, fils de Cnaeus et le rencontrant en Macédoine à Heraclée Lyncestis (ἐν τοῖς περὶ Ἡράκληαν τὴν ἐπὶ τοῦ Λύκου), il mena à bonne fin non seulement les affaires du roi, en gagnant la bonne disposition des Romains envers le roi, mais il négocia également pour sa patrie avec de très bons résultats. En général dans toutes circonstances, en se dévouant corps et âme, en se privant pour soutenir les dépenses et en renforçant de son avoir certaines fonctions de la ville, il fit preuve du plus grand zèle pour l'élévation de sa patrie. Par conséquent, pour que le peuple prouve aussi qu'il honore les hommes bons et capables et qui lui font du bien, le Conseil et le Peuple décident qu'Acornion fils de Dionysios soit loué pour cela et qu'il soit couronné aux fêtes du dieu Dionysos d'une couronne d'or et honoré d'une statue de bronze et ensuite qu'il soit couronné dans l'avenir

[10] Parmi les divers ouvrages épigraphiques qui ont publié le texte original de l'inscription, le plus récent est l'excellent recueil de G. Mihailov, IGB, I, 2e éd., Sofia, 1970, p. 51—56, nº 13. Parmi les traductions et commentaires roumains, citons : V. Pârvan, *Getica*, p. 78—81 ; G. G. Mateescu, AINC , IV, 1926—1927, p. 323—336 ; G. Popa-Lisseanu, *Dacia în autorii clasici* (La Dacie chez les auteurs classiques), II, Bucarest, 1942, p. 172 ; I.-H. Crișan, *Burebista și epoca sa* (Burébista et son époque), București, 1975, p. 72—85.

[11] La majorité des chercheurs inclinent à compléter cette lacune par le nom de Burébista, mais avec beaucoup d'incertitude. Toutefois l'attitude totalement négative de H. Daicoviciu, dans « Steaua », IX, nº 2, 1968, p. 83 à l'égard d'une pareille reconstitution n'est pas mieux fondée.

https://biblioteca-digitala.ro

chaque année aux fêtes de Dionysos d'une couronne d'or et qu'on lui donne pour l'élévation d'une statue l'endroit le plus marquant de la ville ».

Ce texte épigraphique, confirmant les assertions de Strabon, nous fournit de nouvelles informations en plus, extrêmement précieuses, que l'on ne trouve dans aucun des écrits conservés des auteurs anciens. C'est ainsi que sont inédites les relations faisant état d'un prédécesseur de Burébista, d'une résidence de celui-ci du nom d'*Argedava*, des quartiers d'hiver de C. Antonius à Dionysopolis, des négociations de Burébista avec Pompée et des rapports mêmes du roi gète avec les cités pontiques. Quant à l'expansion gète du temps de Burébista vers le rivage de la mer Noire, Strabon n'en dit rien, la considérant probablement, en sa qualité de Grec pontique, comme connue en général à ses lecteurs et trop banale auprès de l'expansion occidentale, bien plus intéressante, car elle inquiétait au plus haut degré la puissance romaine. Mais pour le roi gète, c'est justement la suprématie sur les cités pontiques qui était plus importante, la dîme sur leur activité économique lui assurant de grands revenus. Cette suprématie est confirmée, outre le décret d'Acornion de Dionysopolis, par des inscriptions d'autres villes grecques, ainsi que par un témoignage de Dion Chrysostome.

Une inscription fragmentaire de *Mesembria* (aujourd'hui Nesebăr en Bulgarie) fait l'éloge de certains commandants militaires de cette cité, parce qu'ils se sont distingués « conduisant l'armée dans la guerre contre Byrebistas » (στραταγήσαντες [ἐν τῷ πρὸς Γετῶν βασιλέα] Βυρεβίσταν πολέμῳ) [12]. Un décret d'*Histria* est émis en l'honneur d'Aristagoras fils d'Apatourios, parce que celui-ci « accomplissant plusieurs missions d'ambassade pour la cité, a mené des pourparlers dans l'intérêt des citoyens avec les barbares qui dominent le pays et le fleuve (le Danube) ». Le texte du décret parle également des lourdes conséquences des coups reçus par la cité de ces « barbares » dont le nom n'est pas précisé, de même que n'est pas précisé celui de leur chef, mais qui, compte tenu de la datation de l'inscriptions au Ier siècle av.n. ère, d'après la forme des lettres, ne pourraient être que les Gètes de Burébista [13]. Des allusions semblables peuvent aussi être présumées dans d'autres inscriptions d'Olbia, d'Apollonia, de Tomis, mais avec bien moins de certitude.

En revanche, l'entrée de toutes les cités du « Pont Gauche » (la côte occidentale de la mer Noire) sous la domination de Burébista est clairement attestée par Dion Chrysostome, mentionné plus haut, un rhéteur grec de Pruse en Bithynie, qui, exilé par l'empereur Domitien, a vécu quelque temps dans les villes pontiques, près des Gètes, et il semble même qu'il a été l'hôte de Décébale, écrivant un livre sur l'« Histoire des Gètes », malheureusement perdu. Seul nous est parvenu son recueil de « Discours », dont nous relevons un passage concernant la ville d'Olbia ou Borysthènes au bord du Boug (à Porutino, pas loin de Nikolaiev en R.S.S. d'Ukraine) où l'auteur a voyagé vers l'an 95 de n. ère. Racontant

[12] G. Mihailov, *op. cit.*, n° 323.

[13] W. Dittenberger, *Sylloge*[3], n° 708. Cf. D. M. Pippidi, *Contribuţii* [2] (Contributions à l'histoire ancienne de la Roumanie), p. 270, 286; D. M. Pippidi, D. Berciu, DID, I, Bucureşti, 1965, p. 284–287.

https://biblioteca-digitala.ro

que cette ville avait souvent subi les attaques des « barbares », il ajoute (XXXVI, 1) :

« La dernière et la plus longue conquête a eu lieu pas plus loin qu'il y a cent cinquante ans, lorsque les Gètes prirent aussi cette ville, et les autres villes du Pont Gauche, jusqu'à Apollonia (c'est-à-dire jusqu'à Sozopoli près de Burgas, en Bulgarie) ». Plus loin, parlant des suites de la destruction d'Olbia par les Gètes, il poursuit : « après avoir été soumis, les Borysthénites (= les Olbiens) reconstruisirent leur ville, avec l'aide des Scythes semble-t-il, ceux-ci ayant besoin du négoce et de la navigation des Hellènes, car les Hellènes avaient cessé d'y venir avec leurs bateaux du moment que la ville eut été détruite , n'ayant pas des gens de la même langue pour les recevoir, et les Scythes ne tenaient pas, ni ne s'entendaient à organiser un marché comme le faisaient les Hellènes. Une preuve de la décadence est le mauvais état des maisons reconstruites et la réduction de la ville à une petite agglomération ». Le nom de Burébista n'est pas mentionné dans le texte de ce « Discours », mais les cent cinquante ans précisés, rapportés à la date où l'auteur a visité Olbia, nous conduisent autour de l'année 55 av.n. ère, donc au moment de l'apogée de l'illustre roi gète.

En revenant à l'inscription d'Acornion de Dionysopolis, nous devons faire remarquer que les additions du commencement de notre traduction entre crochets, sont plus ou moins hypothétiques. Après la mention d'Argedava, le mot « père » (πατήρ) figure indiscutablement. Qu'il s'agisse du père de Burébista, ce n'est qu'une conjecture moderne, très répandue, mais pas moins soumise aux discussions [14]. Au cas, plausible, où il s'agirait du père de Burébista, il se peut qu'après sa mort un autre prédécesseur de celui-ci ait régné, peut-être un oncle, conformément à la règle de la succession au trône en ligne agnatique, pratiquée par les Thraces, les Géto-Daces, etc. [15]. Suivant cette règle, le fils ne succédait directement au père que dans des cas tout à fait exceptionnels. De toute façon, il est évident que la nuance de l'expression « aussi de celui-ci » (καὶ πρὸς τοῦτον) concernant l'amitié que trouva Acornion près de Burébista, prouve qu'il s'agit de la même dynastie gète. On ne saurait en dire autant de l'allusion à ce qu' Acornion avait obtenu de ce père royal. Certes, il s'agit de la bienveillance, mais il dut y avoir aussi autre chose de plus effectif, qui nous échappe totalement. De même, nous ne savons pas de quelle charge « a été relevé le peuple de Dionysopolis » (ἀπέλυσεν τὸν δῆμον). Des frais de la mission par la générosité d'Acornion? Mais ce serait une répétition inutile, car il est dit, au début de la phrase respective qu'il était parti à ses propres frais (τοῖς ἰδίοις δαπανήμασι). Du tribut, par la bienveillance du roi? Nous avons complété la phrase de cette manière, mais nous devons dire que c'est une simple conjecture, car il est sensa-

[14] Cf. H. Daicoviciu, *Dacia de la Burebista la cucerirea romană* (La Dacie de Burébista à la conquête romaine), Cluj, 1972, p. 32—38.

[15] Pour les Thraces et les Macédoniens, cf. nos ouvrages *Prioritatea agnaților la succesiunea tronului în Macedonia și Tracia* (La priorité des agnats à la succession du trône en Macédoine et en Thrace), dans le vol. *În Memoria lui Vasile Pârvan* (A la Mémoire de Vasile Pârvan), București, 1934, p. 313—323 (v. aussi ci-dessus, p. 15—21) et *La succession des rois Odryses*, ci-dessus, p. 22—38, et pour les Géto-Daces, C. Daicoviciu, *L'Etat et la culture des Daces*, dans le vol. *Nouvelles études d'histoire*, I, Bucarest, 1955, p. 137 ; idem, dans SCIV, VI, 1955, 1—2, p. 57.

https://biblioteca-digitala.ro

tionnel, bien que très possible, que le prédécesseur de Burébista ait déjà eu le droit de recevoir un tribut de l'une des cités pontiques et qu'il ait préféré de s'attirer sa reconnaissance dévouée en renonçant magnanimement à ce droit [16].

Il est certain que la cité de Dionysopolis avait grand besoin de ce bienfait. Son état économique devait être très précaire, compte tenu des circonstances difficiles auxquelles avaient à faire face toutes les cités pontiques, sans cesse menacées d'attaques sur terre ou de pirateries sur mer, ayant le souci constant de trouver des protecteurs, d'autant plus prétentieux qu'ils étaient plus puissants. Acornion, pour mériter les honneurs accordés par ses concitoyens, s'était presque ruiné en dépenses. L'insistance avec laquelle est louée, plusieurs fois, sa générosité d'avoir distribué à ses concitoyens la viande des sacrifices religieux, est impressionnante. Il est probable que pour la plupart des habitants de la ville cet aliment était devenu très rare. Et la mention de l'établissement des quartiers d'hiver de l'armée romaine de C. Antonius Hybrida à Dionysopolis ne s'explique que par l'intention de faire ressortir la valeur du geste d'Acornion d'avoir assumé la charge coûteuse de la prêtrise de Dionysos — précisément à l'époque du terrible appauvrissement causé à la cité par la calamité de l'hébergement de cette armée et par la cupidité de son véreux commandant, tristement célèbre pour les procès d'abus auxquels il aura à faire face par la suite à Rome [17]. Par ses excessives extorsions, ce proconsul avait provoqué la révolte des cités du Pont Gauche, entrées sous la protection romaine en 72 av. n. ère. Maintenant, en l'hiver de l'an 62, s'étant rendu sur les lieux pour les punir, il s'était installé à Dionysopolis, en attendant d'entrer en action au printemps suivant. Mais les choses allaient mal tourner pour lui, car, battu près d'Histria par les milices des Hellènes et les contingents gètes et bastarnes [18], il dut abandonner honteusement la Dobroudja, laissant le champ libre aux actions pontiques de Burébista, lequel ne devait entrer en scène qu'à partir de ce moment. En mentionnant le prédécesseur de Burébista comme roi des Gètes avant l'an 62 et le règne de Burébista lui-même seulement après cette année, l'inscription d'Acornion qui expose les faits, comme d'habitude, dans l'ordre chronologique, exclut définitivement l'affirmation de Jordanès selon laquelle ce règne aurait commencé dès 82 av.n. ère (en même temps que la dictature de Sylla à Rome). Chez Jordanès, cette date doit se rapporter seulement à l'apparition de Décénée comme prêtre des Gètes et ce n'est que par une expression confuse que l'écrivain goth a laissé entendre qu'il s'agirait aussi de Burébista.

Un événement d'une grande importance que nous révèle le document épigraphique de Dionysopolis est l'intervention de Burébista dans

[16] Environ deux siècles auparavant, une inscription d'Histria montre comment un roi, du nom de *Zalmodegikos*, très probablement gète, renonce, à la suite de négociations, aux revenus que lui rapportait le tribut imposé à cette cité pontique; c.f. D. M. Pippidi, dans DID, I, p. 225—227; idem, *Contribuții* [2], p. 166—185; idem, *Scythica Minora: recherches sur les colonies grecques du littoral roumain de la mer Noire*, București—Amsterdam 1975, pp. 44—45, 53.

[17] Cf. Jérôme Carcopino, *César*, Paris, 1936 (dans *Histoire générale* de G. Glotz), p. 683—684.

[18] Cf. V. Pârvan, *Getica*, p. 77—79.

https://biblioteca-digitala.ro

le conflit entre César et Pompée, complètement passée sous silence par les autres sources. Car il ne peut y avoir de doute que l'objet des pourparlers menés par Acornion avec Pompée avait été cette intervention, Burébista s'offrant à envoyer des troupes contre César, en échange d'avantages, dont nous pouvons présumer en premier lieu le respect par Pompée des conquêtes gètes du Pont Gauche. La victoire définitive de ce dernier semblait alors certaine. Il se trouvait en Macédoine à Héraclée Lyncestis, vers le mois de juin de l'année 48 av.n. ère, en pleine guerre, après son succès de Dyrrachium. Les troupes victorieuses, bien supérieures à celles de César, en nombre, subsistance et perspectives, l'avaient proclamé imperator (αὐτοκράτωρ), titre mentionné par l'inscription de Dionysopolis. Nous savons que, plein d'une confiance prématurée, il avait annoncé à tous les rois voisins cette première victoire, en leur suggérant sans doute de se rallier à lui (César, *Guerre civile*, III, 72; Appien, *Guerres civiles*, II, 63). Maintenant Burébista répondait à cette suggestion avec toute la conviction. Il n'avait qu'à gagner en contribuant à l'aggravation de la discorde intérieure de la puissance romaine et en prenant le parti du belligérant qui s'appuyait sur l'Orient hellénistique (objet traditionnel de l'orientation économique et spirituelle des Daco-Gètes), contre celui qui représentait l'Occident, base authentique du monde romain, ennemi déterminé des aspirations daco-gètes. Ses successeurs procéderont de la même façon dans les guerres civiles ultérieures, en s'alliant contre Octave avec les meurtriers de César, ensuite avec Marc-Antoine. Mais maintenant les événements allaient se précipiter d'une manière surprenante, le rapport des forces entre les deux adversaires romains s'étant bientôt et décisivement renversé par la victoire de César à Pharsale, où l'armée de Pompée fut écrasée avant d'avoir pu recevoir l'aide des Gètes. Le fait que l'inscription d'Acornion ne fasse aucune allusion à ce dénouement et qu'elle maintienne au vaincu le titre d'αὐτοκράτωρ est une preuve qu'elle date de l'été même de l'année 48 av.n.ère, étant écrite immédiatement après le retour de l'émissaire dionysopolitain d'Héraclée Lyncestis et avant le 9 août, jour de la bataille de Pharsale, en tout cas avant que la nouvelle de la défaite de Pompée ne soit arrivée à la cité pontique.

César ne pouvait que se féliciter de ce que ses troupes ne se fussent pas battues avec les forces des Gètes, endurcies par la discipline et le fanatisme. Mais il n'est pas moins vrai que la menace de l'immense force créée par Burébista continuait à obséder l'opinion publique de Rome. On trouve des échos de cet état d'esprit dans les écrits ultérieurs à ces événements. C'est ainsi que Lucain (contemporain de Néron), dans son poème *Pharsalia*, fait dire à un Romain qu'il préfère à une guerre civile même les plus grandes calamités extérieures, en donnant comme exemple l'éventualité d'une attaque des Daces et des Gètes (II, 52—54); à un autre endroit (II, 295—297), Caton s'exclame : « préservez-nous, dieux célestes, d'un désastre qui, mettant en mouvement les Daces et les Gètes, fasse que Rome tombe et que moi je reste indemne », et vers la fin (III, 93—95) un personnage dit : « les dieux nous ont préservés : sur les bords du Latium la fureur de l'Orient n'a pas pénétré et ni le Sarmate agile et le Pannonien avec les Daces et les Gètes ne s'y sont rués ».

En fait ce qui préoccupait avant tout César après sa victoire dans les guerres civiles c'était le problème gète. Il avait préparé une grande

https://biblioteca-digitala.ro

expédition contre Burébista, les troupes nécessaires, 16 légions et 10 000 cavaliers, étaient concentrées en Macédoine et il s'apprêtait à quitter Rome pour se mettre à leur tête, lorsqu'il fut assassiné par ses adversaires le 15 mars de l'an 44 av. n. ère. Strabon parle de son projet dans les passages susmentionnés et il est confirmé par de nombreux autres auteurs, tels Tite Live, Velleius Paterculus, Suétone, Plutarque, Appien. Ce dernier, le plus explicite, écrit dans son livre « Les guerres civiles » (II, 110) : « César pensait à une grande expédition contre les Gètes et les Parthes ; il avait l'intention d'attaquer d'abord les Gètes voisins, peuple menant une vie rude et épris de guerre ». Ensuite, après avoir parlé du meurtre du dictateur romain et des intrigues qui s'en suivirent — le Sénat souhaitant que l'armée constituée par César soit envoyée contre les Parthes sous le commandement de Dolabella, pour être enlevée à Marc-Antoine — Appien raconte l'épisode suivant caractéristique de l'atmosphère du moment, alourdie par la menace gète (III, 25) : « Soudainement le bruit se répandit que les Gètes qui avaient appris la mort de César, auraient envahi la Macédoine pour la saccager et Marc-Antoine demanda au Sénat le commandement de l'armée pour repousser les Gètes, car c'est contre les Gètes que César l'avait préparée d'abord et en second lieu contre les Parthes, la Parthie étant pour le moment tranquille. Cependant le Sénat mit en doute le bruit et envoya des délégués sur les lieux pour s'enquérir de la réalité. Ceux-ci, de retour, dirent qu'ils n'avaient pas vu de Gètes en Macédoine, mais en ajoutant, soit que ce fût vrai, soit qu'Antoine les eût ainsi conseillés, qu'on craignait que les Gètes ne se ruent sur la Macédoine si l'armée était envoyée ailleurs ». Ce motif parut si naturel et si fondé que Marc-Antoine obtint l'armée qu'il désirait, mais qu'il ne mena pas vers le Danube, comme il l'avait prétexté, mais en Italie pour ses buts personnels.

◆

Nous avons fait état jusqu'ici de tout ce qui a été écrit dans l'antiquité sur Burébista. C'est suffisant pour pouvoir se rendre compte de sa position considérable dans la conjoncture historique de l'époque, de la vaste étendue de son champ d'action, des forces imposantes dont il disposait, de son autorité souveraine, de son extraordinaire capacité de diriger et d'organiser. Toutefois c'est bien peu pour répondre à de nombreux problèmes soulevés à chaque pas par ces constatations passionnantes. Nous voudrions savoir si peu que ce soit sur son caractère, sur sa famille, sur le lieu de sa naissance, sur la manière dont il s'est élevé, dont il a réussi à unir si rapidement les Géto-Daces sous son sceptre, comment il a vaincu les Celtes, dans quel ordre il a réalisé ses conquêtes, dans quels rapports il se trouvait avec ses voisins du nord et de l'est, comment s'est produite sa chute, quelles conséquences a laissées son règne sur l'évolution ultérieure du monde géto-dace. Sur toutes ces questions et sur beaucoup d'autres, les sources écrites connues jusqu'ici sont muettes. Il ne reste plus à l'historien qu'à solliciter les textes avec insistance, pour en tirer autant que possible des sens cachés entre les lignes, en se servant à cette fin d'une méthode critique stricte, à l'aide de laquelle il puisse suivre la concordance réciproque des différentes informations fournies par les auteurs et les inscriptions, ainsi que leur intégration dans le sens général des événements

https://biblioteca-digitala.ro

de l'époque et leur correspondance avec les résultats des recherches archéologiques.

C'est notamment l'archéologie, grâce au caractère concret et direct de ses résultats et à l'extension continuelle de son champ de recherche, qui justifie ici, de même que dans tous les problèmes historiques, les espérances les plus fondées. Il ne s'agit pas seulement de l'éventualité de la découverte de nouvelles inscriptions concernant les actes et la personne de Burébista, que les fouilles archéologiques peuvent toujours nous révéler, mais surtout de l'enrichissement et de l'approfondissement des connaissances sur la civilisation géto-dace de l'époque, sur son degré de développement, sur les conditions économiques, sociales, géographiques de sa formation et de son évolution, sur le sens de l'expansion de ses formes spécifiques, depuis son point de départ jusqu'à l'intégralité de l'aire dominée par les Géto-Daces.

Depuis Vasile Pârvan, qui le premier a entrepris de reconstituer cette culture dans son monumental ouvrage *Getica*, les recherches systématiques sur les lieux concernant la culture géto-dace n'ont pas un moment cessé d'élargir leur horizon, de perfectionner leurs méthodes, de réaliser des résultats de plus en plus nombreux et concluants, surtout dans les années du régime de démocratie socialiste en Roumanie, lorsque ces recherches ont pris des proportions considérables, grâce à l'appui moral et matériel sans précédent des autorités. Nous avons aujourd'hui identifiées sur la carte de notre pays des centaines de points archéologiques concernant l'époque géto-dace, dont beaucoup minutieusement étudiés. Tels sont : Piscul Crăsanilor, Tinosul, Zimnicea, Popeşti, Cetăţeni, Cîrlomăneşti, en Valachie ; Celei-*Sucidava*, Polovragi, en Olténie ; Poiana-*Piroboridava*, Bărboşi, Calu, Bîtca Doamnei, Bradu, Răcătău, Stîncești, Moşna, en Moldavie ; Satu-Nou, Murighiol, Cernavoda en Dobroudja ; Pecica-*Ziridava* dans la Crişana, Medieşul Aurit, dans le Maramureş ; les importantes villes fortes de Transylvanie : Grădiştea Muncelului (la célèbre *Sarmizegetusa Regia*), Costeşti, Blidaru, Piatra Roşie, Băniţa, Tilişca, Piatra Craivii, lesquelles sont particulièrement représentatives pour l'essor de l'Etat dace des montagnes à l'époque de Décébale.

Pour ce qui est du règne de Burébista, les résultats des recherches archéologiques ont apporté jusqu'ici une série d'éclaircissements importants. Ils ont d'abord confirmé l'expansion géto-dace sur les vastes territoires occupés par ce roi, les formes de la civilisation géto-dace de son époque étant constatées uniformément non seulement sur le territoire de la Roumanie, mais aussi en Slovaquie, Pannonie, Mésie, dans l'est sarmatique. En Slovaquie et en Pannonie, on ne retrouve ces formes que vers le milieu du Ier siècle av.n.ère, exactement au temps des conquêtes de Burébista, et superposées aux formes caractéristiques de la civilisation Latène représentée par les populations celtes que le roi gète avait soumises. Comme on l'a vu ci-dessus, l'expansion des formes géto-daces vers l'ouest, limitée au méridien de Bratislava et marquant l'espace fermement occupé par les Géto-Daces, est plus restreint que l'aire des opérations guerrières de Burébista, que les sources écrites indiquent comme s'étendant jusqu'aux Alpes des Taurisques et au cours supérieur du Danube. Un autre exemple de confirmation archéologique des informations écrites est la constatation

https://biblioteca-digitala.ro

que la zone sacrée de l'intérieur de la cité d'Histria a subi des destructions radicales précisément à l'époque des attaques de Burébista à laquelle fait allusion le décret d'Aristagoras, susmentionné, et que la cité a donc opposé une résistance armée, a été prise d'assaut et dévastée de même qu'Olbia et a été occupée par une garnison gète. Parmi les ruines des temples de cette zone, non reconstruits ultérieurement, on a trouvé assez de céramique spécifiquement gète, ce qui prouve que les troupes victorieuses ont longtemps séjourné à l'intérieur de la cité [19]. Une inscription histrienne de l'époque, récemment publiée, parlant de « la seconde fondation de la cité», a été interprétée comme se référant à une reconstruction après les ravages subis de la part de Burébista [20].

L'étude des découvertes archéologiques prouve qu'à l'époque de Burébista, la civilisation géto-dace a connu non seulement une grande expansion dans l'espace, mais également un essor qualitatif. Cette civilisation, partant des formes du Ier âge du fer et prenant certains caractères spécifiques dès le VIe siècle av.n. ère, a accéléré son rythme de développement surtout à partir du IIIe siècle av.n.ère., stimulée par les rapports économiques de plus en plus assidus avec les villes grecques du Pont Gauche et par les liens ethniques et politiques avec les Thraces du sud du Danube qui, entourés presque de tous les côtés des principaux foyers de l'hellénisme, se sont élevés plus tôt que les Géto-Daces sur les marches du drogrès.

Le rôle du facteur hellénique dans l'intensification des progrès réalisés par les Géto-Daces présente une grande importance pour fixer la région où se sont d'abord manifestés ces progrès et d'où ils se sont ensuite répandus dans tout l'espace des tribus géto-daces. Cette région ne peut être cherchée que dans le sud et l'est de la Dacie, notamment dans la Plaine de Valachie et dans la Basse Moldavie. L'axe principal des liens économiques avec les villes pontiques était le Danube. Il était naturel que dans leur activité commerciale, apportant sur des bateaux les produits supérieurs de leur civilisation pour les échanger contre les richesses de l'endroit (céréales, peaux, laine, fromages, miel et souvent esclaves), les Grecs soient venus en contact d'abord avec les Gètes des rives de ce fleuve et par eux aient répandu leurs marchandises plus loin, dans les vallées des nombreuses rivières qui sillonnent la Valachie et la Moldavie dans les directions les plus favorables à une circulation vers les Carpates. Et il était tout aussi naturel que les Gètes de la plaine eussent bénéficié plus tôt et plus intensément que leurs frères des montagnes des progrès engendrés par ce contact.

Le fait est que les stations gètes du Bas-Danube, qui ont fait jusqu'ici l'objet de fouilles systématiques, présentent, par rapport à toutes les agglomérations du monde géto-dace, les plus anciennes et les plus nombreuses preuves de la pénétration grecque, de l'assimilation active des influences helléniques par la population locale, de l'accroissement des moyens de production, de la production locale de marchandises, du dé-

[19] Sur la date de la destruction de ces deux temples, coïncidant avec l'attaque de Burébista, D. M. Pippidi, *DID*, I, p. 285—287; *Scythica Minora*, p. 197—199.

[20] D. M. Pippidi, St. cl., IX, 1967, p. 153 — 166; idem, *Contribuții* [2], p. 534 — 546; *Scythica Minora*, p. 193—201.

https://biblioteca-digitala.ro

veloppement et des échanges intertribaux. Les conséquences sociales de ces progrès économiques ont inévitablement dû se produire ici pour la première fois, comme la propriété individuelle des biens meubles et tendant à celle de la terre, la division sociale du travail par l'apparition de catégories spéciales d'artisans et de marchands, le travail servile, l'approfondissement des différences de classe, la nécessité de l'organisation de vastes unions tribales sous des formes durables, la tendance de la démocratie militaire à céder la place à l'Etat.

Il n'est pas surprenant qu'entre les deux principaux noyaux politiques connus par l'histoire du peuple géto-dace : celui des Daces des Carpates et celui des Gètes du Danube, le dernier ait fait son apparition sur la scène de l'histoire au moins quatre siècles avant l'autre. Les Gètes du Bas-Danube, de la Dobroudja, sont ceux qui s'étaient opposés, les seuls de toute la Thrace, à la grande armée perse de Darius, lors de son expédition contre les Scythes vers l'an 512 av.n.ère. S'ils ont osé le faire, ce n'est pas uniquement grâce leur force morale louée par Hérodote (IV, 93), mais parce qu'ils avaient la conscience de leur nombre, augmenté par la solidarité avec les tribus de la rive gauche du Danube. Nous voyons ces tribus, dans les siècles suivants, unies dans cette imposante formation, sous le commandement d'un *Histrianorum rex* (« roi des Danubiens »), anonyme, s'imposer efficacement aux Scythes d'Atéas en 339 av.n. ère, pour que seulement quatre ans plus tard, elles s'opposent sous le commandement d'un successeur toujours anonyme de ce chef, à Alexandre de Macédoine, dans les plaines de Teleorman ou de Romanați et qu'en 326 av.n. ère, pendant qu'Alexandre se trouvait au fond de l'Asie, elles infligent au général laissé par celui-ci en Thrace, Zopyrion, une défaite désastreuse au nord des bouches du Danube. La même union de tribus obtint vers les années 300 et 292 av.n. ère, sous le commandement de l'habile Dromichaitès, des succès retentissants contre Lysimaque, le roi hellénistique de Thrace. Au cours des IIIe—IIe siècles av.n. ère, cette formation continue à se renforcer et à se développer, toujours en liaison avec les cités grecques de la mer Noire, pour qu'au Ier siècle av.n. ère nous la voyions intervenir contre les premières affirmations de la puissance romaine au Pont Gauche, d'abord en alliance avec Mithridate, ensuite comme partie de la grande puissance politique de Burébista. Dans le même intervalle multiséculaire, les Daces des montagnes furent absents de la scène de l'histoire jusqu'autour de l'an 200 av.n. ère, lorsqu'ils sont mentionnés pour la première fois dans les informations enregistrées par Pompée Trogue (et transmises par Justin), sur les combats du roi dace Oroles avec les Bastarnes (XXXII, 3, 16) et ensuite sur la formation d'une puissance dace sous le roi Rubobostès (Prologue, XXXII), sans doute chef d'une nouvelle union de tribus de Transylvanie vers le commencement du II^{er} siècle av.n. ère [21]. L'historien romain mentionne les Daces comme une nouveauté dont aucun historien grec n'avait eu connaissance aupara-

[21] On a longtemps cru que le nom de *Rubobostes*, présent dans tous les manuscrits du résumé de Justin, représenterait une transcription erronée du nom de *Burobostes*, pris pour une variante du nom de Burébista, ce qui cependant ne correspond pas au contexte respectif, portant sur le début du IIe siècle av.n. ère. *Rubobostes* a été un roi dace réel antérieur de plus d'un siècle à Burébista ; cf. C. Daicoviciu, SCIV, VI, 1955, n°s 1—2, p. 50—51 ; *contra* : Vl. Iliescu, St. cl., X, 1968, p. 115—122.

https://biblioteca-digitala.ro

vant et tient à expliquer qu'ils sont proches parents des Gètes bien connus (*suboles Getarum*).

Lorsque Burébista parut, il y avait dans le monde géto-dace aussi bien la vieille union de tribus des Gètes du Bas-Danube que celle plus récente des Daces de Transylvanie. Etant donné que son pouvoir n'était pas le résultat de la conquête d'une foule de tribus séparées, car dans ce cas il n'aurait pu se réaliser si rapidement, mais de l'union de formations politiques plus étendues, déjà constituées, à savoir celle des quatre parties dans lesquelles allait se diviser son pouvoir après sa chute, comme le dit Strabon, il faut compter avec encore deux autres unions de tribus, dont les noms et situations géographiques nous restent totalement inconnues. Nous pouvons tout au plus supposer qu'il s'agirait des tribus du Maramureş et de Slovaquie d'une part, de celles de Galicie et de la Haute-Moldavie de l'autre, incluant probablement aussi des populations d'une autre origine, telles que les Bastarnes par exemple, qui, après leurs premiers conflits avec Oroles, étaient arrivés à un équilibre avec les Géto-Daces et même à une étroite collaboration, constamment manifestée aux IIe—Ier siècles av.n. ère contre les Romains.

A laquelle des quatre unions de tribus avait appartenu Burébista à ses débuts? Les deux formations anonymes supposées du nord doivent être exclues d'emblée, vu leur caractère périphérique et leur manque d'importance historique jusqu'alors. Restent l'union des *Gètes* et celle des *Daces*. Sous l'impression de la position centrale de cette dernière, dans la couronne de montagnes de la Transylvanie (*corona montium* comme l'appelle Jordanès), centre de l'unité naturelle du territoire de la Dacie, et mus par le sentiment de grandeur imposé par la solidité de l'Etat dace de l'époque de Décébale et sa résistance épique à la conquête romaine, certains auteurs sont enclins à voir dans Burébista un ancêtre de celui-ci [22] et dans la mesure où le problème se pose, à lui attribuer comme lieu d'origine les montagnes de Sarmizegetusa. Cependant, cette opinion est difficile à soutenir. Bien plus, si nous nous affranchissons de l'obsession du centre géométrique de la Dacie, lequel n'est pas nécessairement son centre économique, politique, culturel — et l'histoire l'a prouvé par la position même de la capitale roumaine d'aujourd'hui — si nous tenons compte du fait que les impressionnantes places fortes daces de Transylvanie sont pour la plupart postérieures à Burébista, et la plus ancienne, Sarmizegetusa Regia, ne saurait être reculée dans le temps beaucoup plus loin que son époque, et si, enfin, nous ne perdons pas de vue l'individualité régionale de chacune des deux unions, gète et dace, et nous renonçons à voir dans les Gètes et les Daces un amalgame politique indistinct, il ne nous reste plus aucun argument valable en faveur de l'origine dace de l'adversaire de César.

[22] C. Daicoviciu, *loc. cit.*, p. 56—59; idem, dans *Istoria României*, I, p. 294—295; H. Daicoviciu, *Dacii*, 2e éd., Bucarest, 1968, p. 124—130. Il ne résulte nullement du texte conservé de Jordanès (inspiré probablement de l'œuvre perdue de Dion Chrysostome) que la dynastie dace finie avec Décébale descendrait directement de Burébista; on pourrait tout au plus déduire une continuité depuis Décénée. Mais le même texte (*Get.*, 11) précise que ce collaborateur religieux de Burébista n'était pas Gète, mais il était venu d'ailleurs chez les Gètes. Aura-t-il été un Dace des montagnes, prophète d'un sanctuaire antérieur à Burébista que celui-ci avait réussi à prendre pour associé en vue de la grande action d'unification qu'il préparait? Ce ne serait que dans la logique normale des choses.

https://biblioteca-digitala.ro

Par contre, tout concorde à voir sa patrie dans l'aire de l'union de tribus *gètes* de la plaine du Bas-Danube. Burébista n'aurait pas réussi à accomplir si ponctuellement les grands actes de son règne s'il n'avait pas été le réalisateur des conditions qui non seulement les favorisait, mais les imposait. Or, de pareilles conditions, si longuement préparées et si mûres, n'existaient alors nulle part en Dacie comme c'était le cas dans l'est gète, dont l'évolution historique avait atteint le moment où l'on n'attendait plus que la capacité d'un grand organisateur pour que la formation politique des Gètes devienne la base de l'unification de tout le peuple géto-dace.

D'autre part, la tendance à l'unité était dans l'atmosphère générale du temps. L'expansion de Mithridate autour du Pont Euxin et celle d'Arioviste dans l'ouest germano-celtique le prouvent. C'était la seule voie à suivre pour faire face au danger romain qui inquiétait tous les peuples. Ce n'est que sous l'impulsion de cette grave menace que Burébista put si rapidement convaincre tous les Géto-Daces d'accepter son pouvoir, ce qu'il aurait obtenu bien plus difficilement rien que par la force des armes. En revanche, il a pu d'autant plus irrésistiblement utiliser cette force à la tête de tous les Géto-Daces après la réalisation de l'union, en écrasant les ennemis extérieurs de chacune des forces unies qui, seules auparavant, n'avaient pu le faire. C'est ainsi que, partant du Bas-Danube, le Gète est arrivé jusqu'aux Alpes, aux Balkans, à Olbia.

Pour pouvoir contester l'origine gète de Burébista, il faudrait non seulement forcer le sens des assertions des sources écrites, mais encore nier sans raison la valeur des témoignages qu'elles apportent. C'est ainsi qu'en dépit des essais esquissés dans cette direction [23], on ne peut logiquement faire abstraction de l'affirmation de Strabon qui tient à présenter Burébista comme ἀνὴρ Γέτης « homme gète ». Cette expression précise aurait certainement été différente si cette personnalité avait été originaire des montagnes des Daces. Comme on l'a vu, le géographe ancien connaissait bien la distinction régionale entre Gètes et Daces en la définissant exactement et en en tenant compte conséquemment [24]. Au demeurant, les autres sources citées font aussi tout le temps cette distinction, y compris les sources romaines, qui ne généraliseront que plus tard le nom des Daces en y incluant les Gètes. A l'occasion de sa victoire remportée sur les Thraces des Balkans et les Gètes de Dobroudja des années 29—28 av.n. ère, après la mort de Burébista, le proconsul romain M. Licinius Crassus n'obtiendra pas son triomphe sur les Daces, mais *ex Thraecia et Geteis*,

[23] C'est ce que fait notamment, avec une infatigable insistance, H. Daicoviciu, dans ses différents ouvrages, dont le plus récent est *Dacia de la Burebista la cucerirea romană* (v. ci-dessus, note 14). Sa critique concernant notre point de vue sur l'origine gète, extracarpatique de Burébista se réduit à la négation des faits qui l'imposent, sans acune argumentation réelle à l'appui de l'origine dace transylvaine, qu'il soutient sans aucune indication documentaire. Une attitude plus retenue est manifestée par I.-H. Crișan, qui, dans sa monographie *Burebista și epoca sa*, p. 110—127, après avoir examiné les deux thèses, leur accorde une considération égale, en déclarant que, dans le stade actuel de l'information, on ne saurait prendre un parti. Et pourtant on devrait tenir compte du poids que présentent les indices favorables à la thèse gète, contrastant avec leur absence totale dans l'hypothèse dace.

[24] Nous avons vu ci-dessus, dans les textes cités par Lucain, concernant la guerre civile entre César et Pompée, combien nette était cette distinction, même au milieu du Ier siècle de n. ère.

https://biblioteca-digitala.ro

selon l'expression des «Fastes triomphaux» conservés jusqu'à nos jours [25]. Ce n'est que dans le testament d'Auguste (*Res gestae Divi Augusti*) [26], écrit en l'an 13 de n. ère, que nous verrons pour la première fois remplacer le nom des Gètes par celui des Daces. Mais à cette date l'unité des tribus gètes du Bas-Danube, en tant que formation politique, avait cessé d'exister. Et si les auteurs grecs des époques ultérieures emploient parfois (assez rarement) le procédé inverse, consistant à étendre aux Daces le nom des Gètes, ce ne sera qu'en vertu d'une tradition livresque, le sens de la distinction régionale entre les deux branches du même peuple étant depuis longtemps perdu. Il en était toutefois autrement au temps de Burébista, lorsqu'une telle généralisation abstraite aurait semblé une confusion contredite par les réalités. Celui qui était appelé alors Gète, ne pouvait certainement pas être Dace.

D'autre part, l'inscription d'Acornion de Dionysopolis, document direct, exprimant des notions courantes de ce temps, montre que Burébista était devenu « le premier et le plus grand roi de Thrace », ce qui n'aurait pas pu être dit d'un roi dace de Transylvanie, étranger à la Thrace balkanique, mais était très naturel pour un chef des Gètes du Danube, qui vivaient dans un contact étroit avec les tribus thraces du sud dès le début du Ve siècle av.n. ère, quand ces tribus avaient formé sous les dynastes odryses, l'Etat de Thrace, étendu jusqu'aux bouches du fleuve.

Un indice en plus en faveur de l'origine gète de Burébista résulte de l'information de Strabon sur l'extirpation des vignes que ce roi, avec l'appui de l'ascendant religieux de Décénée, avait imposée à ses sujets de sa région d'origine avant d'avoir entrepris l'œuvre d'unification et de conquête. Or, autant il est naturel d'accepter la culture intense de la vigne dans la Valachie gète dont le climat est favorable encore de nos jours à cette plante d'origine exotique, importée alors assez récemment, des Grecs et des Thraces balkaniques, autant ne pourrait-on l'imaginer poussant dans les montagnes de Sarmizegetusa et même la voir introduite dans les régions plus propices de l'intérieur de la Transylvanie avant la conquête romaine. Le fait que le vin était consommé dans la plaine valaque en grandes quantités résulte également du nombre considérable d'amphores qu'on y trouve, récipients spécifiques du transport de ce liquide apprécié, contrastant avec leur absence en Transylvanie. Sans doute, nous devons avoir en vue la difficulté du passage de ces vases au-delà des montagnes et l'éventualité de leur remplacement par d'autres moyens de transport [27], mais leur absence n'en est pas moins un indice de consommation relativement réduite. Et l'apparition des amphores de fabrication gète, imitées des amphores de Rhodes et très souvent découvertes dans les stations du centre de la Valachie justement à l'époque de Burébista, peut être considérée comme une preuve de la vinification locale. Dans une de

[25] CIL, I², 478 = *Inscr. It.*, XIII, 1, p. 87, fragm. XLI, 27.

[26] Toutefois, comme on le voit aussi dans l'œuvre de Lucain (*Phars.*, II, 54; 296; III, 95), ainsi que dans beaucoup d'autres auteurs, la distinction a continué à être faite, mais seulement rétrospectivement.

[27] Victoria Eftimie, dans Dacia, N.S. III, 1959, p. 206, note 44; R. Vulpe, *Aşezări getice din Muntenia* (Stations gètes de Valachie), Bucureşti, 1966, p. 42.

https://biblioteca-digitala.ro

ces stations, à Popeşti, on a même trouvé sur un morceau de torchis brûlé, la trace imprimée d'une feuille de vigne [28].

Au demeurant, l'agglomération gète de Popeşti (commune de Novaci-Vlaşca — départ. d'Ilfov) située pas loin de l'actuelle capitale de la Roumanie, sur un long saillant de la terrasse de la rive gauche de l'Argeş, présente une signification de premier ordre pour le développement de la civilisation gète au temps de Burébista. Les fouilles exécutées là-bas durant plusieurs années ont prouvé qu'il s'agissait d'un important centre économique et politique des IIe—Ier siècles av.n. ère, mettant au jour, entre autres, les vestiges d'une cour « princière » très étendue (occupant plus de 2000 m²), comprenant de nombreuses pièces aux destinations différentes, construites selon un plan compliqué reflétant une influence hellénistique, mais suivant la technique rustique traditionnelle, en bois et en torchis, la pierre étant totalement absente dans cette région. En ce qui concerne l'inventaire mobilier de l'agglomération, il contient, outre des objets d'importation directe (des amphores de Rhodes et de Cos, des vases grecs fins, de la verrerie, des ornements en métal, des monnaies de Thasos, Dyrrachium et Apollonia, Odessos, Maronée, Amisos, des deniers romains républicains), une grande proportion d'éléments travaillés dans les ateliers locaux selon la technique et les formes hellénistiques, tels de grandes jarres *(pithoi)*, des bols de type délien avec décor en relief, des amphores, des tuiles, des outils de fer, des imitations de monnaies reproduisant des prototypes macédoniens, des bijoux en bronze, en or et en argent. Aucune autre localité gète de la même époque ne témoigne d'un développement si avancé des métiers et des échanges de produits, ni d'une assimilation si profonde des influences méridionales. La station de Popeşti était, dans l'aire gète, le principal centre de production des jarres à provisions (nulle part si fréquentes), des bols mentionnés, avec décor en relief, des amphores d'imitation, à cachets anépigraphiques et la seule où les tuiles étaient couramment employées pour les toits des habitations.

La primauté qualitative de cet *oppidum* et sa situation centrale dans la zone boisée d'autrefois du milieu de la Plaine Roumaine, à un endroit significatif de la vallée de l'Argeş, jusqu'où les marchandises venues sur le Danube pouvaient continuer à être transportées sur l'eau, par des embarcations légères, pour être portées plus loin en amont par des moyens terrestres, nous ont suggéré l'hypothèse de son identification avec *Argedava*, résidence du prédécesseur de Burébista, mentionnée dans l'inscription d'Acornion de Dionysopolis. Une série d'autres indices concordent pour justifier une pareille identification [29].

La vallée de l'Argeş représente, parmi les vallées des nombreux affluents du Danube qui arrosent la plaine de la Valachie, la route économique la plus importante et la plus fréquentée. Traversant en diagonale

[28] R. Vulpe, *op. cit.*, p. 31, d'après une information inédite de D. V. Rosetti, qui a fait des fouilles dans cette station entre les années 1936 et 1948. L'information a été consignée parmi les matériaux inédits du « Répertoire archéologique » de l'Institut d'Archéologie de Roumanie.

[29] Nous avons amplement exposé ce problème dans notre étude *Argedava*, dans les Mélanges offerts à Constantin Daicoviciu *(Omagiu lui Constantin Daicoviciu)*, Bucureşti, 1960, p. 557—566; v. ci-dessous, p. 69—79

https://biblioteca-digitala.ro

la Plaine Roumaine du nord-ouest au sud-est, cette route permettait la communication la plus directe entre le Danube et les principaux cols des Carpates, facilitant les rapports des tribus gètes avec d'une part, les tribus daces de Transylvanie et, de l'autre, les cités grecques du Pont Gauche, surtout avec celles du sud de la Dobroudja et du littoral de la Bulgarie. En prolongeant au-delà du Danube sa direction en diagonale, par les voies terrestres de la Dobroudja méridionale, on arrivait à Dionysopolis, c'est-à-dire qu'on faisait exactement le trajet le plus court que devaient suivre, en sens inverse, les missions dirigées par l'infatigable Acornion, pour arriver à la résidence des rois gètes. L'idée de chercher cette résidence quelque part dans la vallée de l'Argeş s'est d'abord imposée à Vasile Pârvan qui, comme il le montre dans *Getica*, avait en vue d'une part la primauté accordée par Burébista à sa politique pontique, exigeant un séjour plus long vers le Bas-Danube, et d'autre part la coïncidence toponymique d'*Argedava* avec le nom de la rivière *Argeş*, laquelle, comme l'avait bien démontré toujours le grand savant dans une étude antérieure [30], avait dû s'appeler presque comme de nos jours **Argesis*, la forme « Ordessos », transmise par Hérodote comme nom de la rivière (IV, 48), ne représentant qu'une altération helléno-scythique. Se ralliant à cette idée en ce qui concerne sa partie géographique, C. Daicoviciu, plus récemment, préconisait la localisation d'*Argedava* quelque part sur le cours supérieur de l'Argeş, vers la montagne [31], sans pour autant préciser un point. Mais là-bas n'existe aucune agglomération gète assez importante pour convenir à une résidence royale, même l'emporium de Cetăţeni dans le défilé de la Dîmboviţa ne correspondant pas à un tel rôle. Il en est tout autrement sur le cours inférieur de l'Argeş, où l'importante station de Popeşti réunit les conditions exigées pour une identification avec la localité ancienne en question, aucun endroit connu jusqu'ici dans l'aire gète ne pouvant les offrir avec la même concordance et au même degré de probabilité.

Bien entendu, nous n'oublions pas que nous avons affaire à une hypothèse, laquelle, aussi étayée qu'elle soit du complexe des circonstances, n'en est pas moins dépourvue d'une preuve péremptoire, que seule la précision d'un témoignage écrit pourrait apporter. Jusqu'à la production d'un pareil témoignage que nous pouvons espérer d'une découverte épigraphique accidentelle dans l'avenir, mais sur laquelle nous ne pouvons compter pour le moment, il ne nous reste qu'à constater qu'au stade actuel des informations, l'*oppidum* de Popeşti se présente comme l'endroit le plus indiqué pour la résidence du prédécesseur de Burébista

[30] V. Pârvan, *Nume de riuri daco-scitice* (Noms de rivières daco-scythes), Bucureşti, 1923, p. 12—16; idem *Getica*, p. 81.

[31] C. Daicoviciu, *Ţara lui Dromichaites* (Le pays de Dromichaetès), dans les Mélanges *Kelemen Lajos*, Cluj, 1957, p. 181—182. La correction « le roi des Ordessiens » (βασιλεὺς τῶν Ὀρδησσῶν) que C. Daicoviciu, dans cet ouvrage, propose au titre « le roi des Odryses » (βασιλεὺς τῶν Ὀδρυσῶν) donné par Polybe (fragm. 102) à Dromichaetès, ainsi que l'intégration du nom mutilé *Sensii* (Σένσιοι), d'une tribu mentionnée par Ptolémée (*Géogr.*, III, 8, 3), en **Ordessenses* (*Ὀρδησσένσιοι), ne représentent, aussi ingénieuses qu'elles soient, que des hypothèses discutables. Elles ne peuvent en aucun cas constituer des preuves en faveur du caractère gète authentique de la forme *Ordessos* transmise par Hérodote pour le nom de l'Argeş, comme le soutient H. Daicoviciu, *Dacii*, 2e éd., p. 112—114 (rejetant sans d'autres arguments la forme **Argesis* reconstituée par V. Pârvan), vu que ces hypothèses elles-mêmes ont besoin d'être prouvées.

https://biblioteca-digitala.ro

but du premier voyage d'Acornion chez les Gètes, berceau de Burébista lui-même.

Une fois arrivé à la tête de tous les Géto-Daces, la première pensée de Burébista fut de consolider son pouvoir et de faire de la grandiose formation territoriale réalisée, un Etat unitaire, organisé et durable, selon le modèle des monarchies hellénistiques, à même de tenir tête avec succès à la formidable puissance romaine. Ces aspirations ressortent assez clairement de l'inscription d'Acornion, dans laquelle l'habile diplomate grec est montré non seulement comme le représentant de la politique étrangère du roi gète, mais aussi avec le titre de « premier et le plus grand ami » de celui-ci, exprimé par une formule habituelle du protocole d'alors des rois hellénistiques. Conséquent avec de pareilles tendances centralisatrices, il était naturel que Burébista eût changé sa vieille capitale de la plaine gète pour une autre, construite dans un endroit choisi à dessein, ayant une position inexpugnable, retirée, mais à une distance convenable de toutes les frontières de son vaste royaume. Cet endroit a été trouvé dans les montagnes du sud-ouest de la Transylvanie, au cœur du massif d'Orăştie. Là, à Grădiştea Muncelului, sur des hauteurs qui n'avaient pas vu d'agglomérations humaines auparavant, il a fondé *Sarmizegetusa*, refuge suprême, grand quartier général de son armée, abri de ses richesses qui ne cessaient pas de croître, sanctuaire religieux de tout le peuple géto-dace. *Argedava* du pays des Gètes avait créé Burébista, lui, il créa *Sarmizegetusa* du pays des Daces. Ce n'est que de cette manière que peut être posé le problème du rapport entre la priorité gète de jusqu'alors et la priorité dace ultérieure : comme une succession d'hégémonies régionales déterminée, en vertu de la force des choses, par l'unification politique sous Burébista et favorisée par les circonstances créées après la chute de ce roi, lorsque l'union des Gètes de la Plaine Roumaine, affaiblie par la dispersion de ses forces, réduite à la suite du démembrement géto-dace d'après Burébista, gravement frappée par l'installation de l'Empire romain au Bas-Danube, est entrée dans la pénombre, pour être bientôt radicalement supprimée par les Romains [32], tandis que l'union dace des montagnes, héritant de la formidable Sarmizegetusa, a continué seule les progrès de la civilisation géto-dace et d'un État libre, faisant glorieusement face, durant encore plus d'un siècle, à la puissance romaine.

Aucun document écrit ne mentionne l'événement du transfert du centre de Burébista. Toutefois, étant donné que les débuts des forteresses des montagnes d'Orăştie ne semblent pas antérieurs au milieu du Ier siècle av.n. ère, les chercheurs, à commencer par V. Pârvan, sont unanimement d'accord pour les attribuer hypothétiquement au grand unificateur gète. Le matériel archéologique découvert au cours des vastes fouilles qui ont eu lieu là-bas ne contiennent aucun élément certainement plus ancien [33], pour confirmer les essais de considérer Burébista comme ori-

[32] Cf. nos articles dans SCIV, VI, 1955, n°s 1—2, p. 263 et dans Dacia, N.S., IV, 1960, p. 317—320 (v. ci-dessous, p. 124—129).

[33] Les objets cités par H. Daicoviciu, *Dacii*, 2e éd., p. 102, comme preuves d'antériorité de Sarmizegetusa par rapport à l'époque de Burébista, sont loin de la valeur chronologique qu'on leur attribue, car la céramique noire polie travaillée à la main persiste dans toutes les stations géto-daces, jusqu'aux premières années de notre ère et la céramique primitive poreuse encore plus, jusqu'au IVe siècle de n. ère. Quant au denier romain émis en 80 av. n. ère, d'après

https://biblioteca-digitala.ro

ginaire de cet endroit et d'y situer également ses prédécesseurs avec Argedava elle-même. Il ne saurait non plus s'agir d'un grand trafic économique aux origines de Sarmizegetusa, laquelle, par sa position écartée, dans des montagnes difficilement accessibles, loin des grandes routes et des terrains agricoles, prouve qu'elle n'est née que de considérations politiques, militaires et religieuses et que, si elle a été ultérieurement peuplée, ce n'est pas dû à des conditions économiques naturelles, mais seulement au fait qu'elle était la résidence stratégique d'un roi et le sanctuaire principal d'un culte.

Quant à l'essai passager, d'Hadrian Daicoviciu d'identifier éventuellement la résidence du prédécesseur de Burébista, Argedava, avec une forteresse-satellite des montagnes d'Orăştie, comme celle de Costeşti, c'est une supposition dépourvue de fondement. D'abord, Argedava n'était pas une forteresse accessoire, mais une capitale. Et il ne saurait s'agir de Grădiştea Muncelului, même en partant d'une conjecture hasardeuse, car cette forteresse principale avait son propre nom de *Sarmizegetusa*. Développant sa thèse, le jeune et doué auteur du récent livre *Dacii* (Les Daces) imaginait aussi dans le décret de Dionysopolis l'éventualité d'un nom [*S*]*argedava*, au lieu d'Argedava, supposant qu'il aurait pu exister un *S* initial dans la partie mutilée de l'inscription. Et ce nom factice, ainsi créé, rappellerait celui de la rivière *Sargetia* sous le lit de laquelle, suivant une anecdote transmise par Dion Cassius (LXVIII, 14), Décébale aurait caché son trésor et qui s'identifierait avec Apa Grădiştii (le Ruisseau de Grădişte) de Grădiştea Muncelului et de Costeşti [34]. La supposition n'est pas seulement très fragile en soi, mais tout à fait inutile, car il y a toutes les chances qu'une rivière du nom de Sargetia n'ait pas existé en Dacie. Dion Cassius, qui a écrit vers le début du IIIe siècle de n. ère sur les événements qui eurent lieu en l'an 106 et qui savait que Trajan avait pris à Sarmizegetusa le trésor de Décébale (ce qu'on voit aussi sur la Colonne Trajane), a cédé à la tentation purement littéraire d'appliquer à ce cas les fioritures d'une version lue chez l'historien antérieur Diodore de Sicile (Ier siècle de n. ère), où il s'agissait du roi Audoléon de Péonie (du nord de la Macédoine) lequel, lors d'une guerre qui eut lieu vers l'an 300 av.n. ère, aurait enterré ses trésors sous le lit d'une rivière de l'endroit, appelée *Sargentia* (avec *-n-*). Le motif des trésors cachés sous le lit des rivières est un lieu commun dans les légendes de beaucoup de peuples anciens et comme tel il n'a pas à être pris en considération ici, mais une rivière nommée *Sargentia* a pu exister dans les Balkans, car on trouve un endroit du nom de *Sergentzion* au sud de la Thrace [35]. Dion Cassius, en suppri-

lequel aurait été imité le médaillon d'argile du sanctuaire de Sarmizegetusa Regia (cf. aussi I.-H. Crişan, *Ceramica daco-getică*, Bucureşti, 1968, p. 51), il ne prouve rien, étant donné que les deniers consulaires, même beaucoup plus anciens, ont circulé en Dacie jusqu'à la fin du Ier siècle de n. ère.

[34] H. Daicoviciu, SCIV, XIII, 1962, n° 1, p. 14; *Dacii*, 2e ed., p. 116 (moins catégorique que dans la Ière édition, Bucureşti, 1965, p. 104—105); « Steaua », XIX, 1968, n° 2, p. 83. Tout en enregistrant cette conjecture (puisqu'elle est déjà publiée), nous considérons de notre devoir de mentionner que, dans son dernier ouvrage *Dacia de la Burebista la cucerirea romană*, p. 46, note 150, l'auteur l'abandonne catégoriquement.

[35] Cf. V. Pârvan, *Getica*, p. 230. Pour le problème de la Sargetia dace dans son entier, mais avec admission de son existence, voir S. Lambrino, dans les Mélanges à Nicolas Iorga *(Închinare lui Nicolae Iorga)*, Cluj, 1931, p. 223—228.

https://biblioteca-digitala.ro

mant du nom seulement le *n* du milieu, a déplacé la rivière, avec sa légende, près de Sarmizegetusa, où lui seul la mentionne.

Lors de la chute de Burébista, sa résidence devait être à Sarmizegetusa. Strabon ne donne d'autre précision, sur sa fin, que celle qu'il «a été renversé par des insurgés» (ἔφθη καταλυθεὶς ἐπαναστάντων αὐτῷ τινων). Il ne parle pas d'un assassinat, mais il faut croire qu'un chef puissant comme Burébista n'aurait pu être renversé de son trône d'une autre façon. L'exemple de la suppression de César aura dû inspirer ses meurtriers. Sa mort est certainement survenue après celle de son rival romain. Autrement, après le démembrement de l'Etat daco-gète, le projet de César de commencer par les Gètes son expédition orientale, en mobilisant contre eux des forces aussi considérables que celles concentrées en Macédoine, peu avant d'avoir été tué, n'aurait plus eu de sens. Et ni la panique entretenue à Rome, tout de suite après la mort de César, causée par les bruits d'une invasion des Gètes en Macédoine, si habilement spéculée par Marc-Antoine, ne serait explicable, si Burébista n'avait pas été en vie et si la puissance géto-dace n'avait pas été unitaire. En revanche, en l'an 42, lorsque, dans la guerre civile d'Octavien et de Marc-Antoine contre Brutus, les Gètes (ou les Daces) interviennent du côté de ce dernier, ils ne sont plus commandés par le grand roi gète, mais par un certain Coson. Donc Burébista a dû mourir entre les années 44—42 av.n.ère. L'assertion de Strabon, selon laquelle l'événement s'est produit « avant que les Romains eussent entrepris leur expédition contre lui », ne contredit pas cette datation, son sens étant seulement que l'expédition projetée par César n'a plus eu lieu.

« Les insurgés » qui supprimèrent le roi gète devaient être les chefs des trois unions de tribus régionales qui, après avoir accepté l'union avec sa formation gète, voulaient maintenant s'en séparer. Les raisons essentielles de cette rebellion ne sont pas difficiles à deviner. La tendance de Burébista à renforcer son autorité sous des formes monarchiques et d'organiser un Etat centralisé a dû créer de profonds mécontentements dans un monde qui n'avait connu jusque là que l'autonomie tribale. Par ailleurs l'assassinat de César et les perspectives de nouvelles guerres civiles à Rome semblaient des signes suffisants que la menace romaine n'était plus si imminente pour justifier l'union du peuple géto-dace au prix du sacrifice des intérêts particuliers des différentes tribus. Les aristocraties tribales surtout avaient dû être très sensibles à la perspective de voir diminuer leurs privilèges au bénéfice d'une autorité centrale.

◆

L'énorme formation politique gouvernée par Burébista avait été créée trop rapidement pour pouvoir durer et tout à fait prématurément pour être transformée en un Etat au niveau des monarchies hellénistiques ou de l'Etat romain, où le stade de la démocratie militaire à base tribale et gentilice, encore vivant chez les Géto-Daces, avait été depuis longtemps dépassé. La discordance entre les buts de Burébista et les limites des circonstances qui l'avaient élevé au pouvoir était trop grande pour se laisser surmonter par la seule volonté d'un homme, même si celui-ci s'était avéré comme l'une des plus fortes personnalités de l'histoire.

https://biblioteca-digitala.ro

Néanmoins une telle personnalité ne pouvait traverser la vie d'un peuple sans conséquences fondamentales. Burébista a posé les bases de l'Etat géto-dace embryonnaire [36], en lui imprimant ses pensées, en lui indiquant les buts, en lui forgeant la force. Il a déterminé le transfert du centre de gravité de cet Etat dans l'espace géographique de l'union de tribus daces. Nous ne savons pas si dans la conspiration qui l'a renversé l'aristocratie de cette union n'aura pas joué un rôle essentiel et si sa mort n'aura pas même été l'occasion du passage de l'étape gète à l'étape dace de l'État de Sarmizegetusa. Toujours est-il que la nouvelle dynastie des rois daces a pris en main le gouvernement de cet État, sur une étendue plus restreinte, mais plus uniforme, qu'elle continuera dignement son héritage, dans des circonstances de plus en plus difficiles, jusqu'à la chute sublime de Décébale, et que la civilisation géto-dace, formée aux origines au Bas-Danube et vigoureusement haussée dans l'essor du temps de Burébista, sera encore élevée par les Daces des montagnes de Transylvanie jusqu'au seuil d'une phase des plus prometteuses, lorsqu'elle sera brusquement brisée par la victoire de Trajan, pour faire place à la civilisation supérieure des conquérants et à la profonde et solide romanisation du peuple géto-dace [37].

[36] Cf. C. Daicoviciu, dans *Istoria României*, I, p. 278—285. Nous avons aussi débattu ce problème dans « Dacia », N.S. I, 1957, p. 143—164 (v. ci-dessous, p. 103—123).

[37] La présente étude fut publiée d'abord en roumain *(Getul Burebista, conducător al întregului neam geto-dac)* dans le périodique « Studii şi Comunicări » du Musée de Piteşti, I, 1968, p. 33—55. Une partie de son texte est parue, sans appareil critique, sous le titre *Burebista, unificatorul neamului geto-dac* (Burébista, l'unificateur du peuple géto-dace), dans le volume collectif *Ştiinţa, prietena noastră : Materiale în ajutorul educării ştiinţifice a tineretului* (La science notre amie : Matériaux pour aider à l'éducation scientifique de la jeunesse), Bucarest, 1967, p. 303—326.

https://biblioteca-digitala.ro

DÉCÉNÉE, CONSEILLER INTIME DE BURÉBISTA

Seuls deux auteurs anciens nous ont fait parvenir des informations sur la personnalité de Décénée. L'un est Strabon, le célèbre géographe grec d'Amasia du Pont qui, né à l'époque de Burébista, a, entre autres, l'avantage d'être contemporain des faits qu'il narre. L'autre est Jordanès, évêque goth du VIe siècle de n.ère qui, se basant sur de vagues et fortuites ressemblances entre le nom de « Goth » et celui de « Gète », attribua par erreur à son peuple tout ce qu'il avait lu dans des sources plus anciennes sur les Géto-Daces. C'est ainsi qu'il nous a transmis en latin, sur ces derniers, de précieuses informations extraites d'ouvrages aujourd'hui perdus, tel, pour commencer, celui du rhéteur romain d'origine grecque Dion Chrysostome (30—115 de n.è.). Ce dernier, hôte à un moment donné à la cour de Décébale (où il était arrivé durant son exil de Rome sous le règne de Domitien), avait connu, y ayant pris part, la vie, les mœurs et les traditions géto-daces, un siècle et demi environ après Décénée et Burébista. Tant Strabon que Dion Chrysostome (par Jordanès) nous fournissent donc sur Décénée des informations compétentes et d'autant plus dignes de foi qu'elles concordent entre elles sur les points essentiels, quoique les deux auteurs, qui ont vécu à des époques différentes, aient écrit indépendamment l'un de l'autre. Bien entendu, tous les deux mentionnent aussi des détails secondaires, dénués de fondement et faciles à écarter après un examen critique. Mais laissons-les parler. [1]

Dans sa *Géographie*, VII, 3, 5, Strabon écrit :

« On rapporte qu'un Gète nommé Zamolxis, étant au service de Pythagore, puisa chez ce philosophe des connaissances astronomiques, ainsi qu'en Égypte, où il avait aussi voyagé. De retour dans son pays, il jouit d'une grande considération de la part du peuple et de ceux qui le gouvernaient, à cause des prédictions qu'il savait tirer de l'état du ciel ; et enfin il sut persuader au roi de se l'associer au pouvoir, comme organe de la volonté des cieux. Il aurait commencé par se faire prêtre du dieu le plus honoré parmi les Gètes ; ensuite il fut adoré lui-même comme dieu : retiré dans une caverne inaccessible, il y vivait, n'ayant guère de commerce au dehors, si ce n'est avec le roi et avec ses ministres. Le roi lui-même collaborait avec lui, voyant que, grâce à l'ascendant de ce prêtre, ses sujets lui obéissaient plus volontiers que par le passé, persuadés qu'il ne leur ordonnait rien que par le conseil des dieux. Cet usage s'est conservé jusqu'à présent ; car il se trouvait toujours quelque personnage de ce caractère qui assistait le roi en qualité de

[1] Le présent essai, paru d'abord en roumain, dans « Magazin istoric », IV, 6 (36), 1970, p. 60—65, est étroitement lié à l'étude précédente sur Burébista (ci-dessus, p. 39—61).

https://biblioteca-digitala.ro

conseiller sacral et que le peuple appelait dieu. La montagne même (où Zamolxis s'était retiré) passe pour sacrée ; on l'appelle *Cogaionon*, du même nom que le fleuve qui coule près de cette montagne. Du temps que Burébista, contre lequel César préparait une expédition, régnait sur les Gètes, l'honneur d'être conseil du roi était dévolue à Décénée *(Decaineos, Decaeneus)*. Et les Gètes conservèrent l'usage que Zamolxis, qui l'aura pris chez Pythagore, leur avait transmis, de s'abstenir de la chair des animaux ».

Sans doute, ce que Strabon nous raconte sur l'origine humaine de Zamolxis et sur ses relations avec Pythagore et avec l'Égypte, n'a aucun fondement réel ; il ne s'agit que d'une interprétation evhémeriste [2] des Grecs en général qui, disposés à voir même dans l'explication anthropomorphe de leurs propres dieux la divinisation d'êtres humains d'époques reculées, ne pouvaient comprendre qu'ainsi le principal concept religieux des Gètes. En fait, comme l'a montré Vasile Pârvan (*Getica*, p. 151—152), à base d'une analyse pénétrante de toutes les sources, Zamolxis n'était qu'une divinité gète abstraite, à laquelle les Gètes n'attribuaient même pas de figure humaine, ce nom n'étant qu'un qualificatif. Cependant, du passage de Strabon que nous avons cité et qui se répète sommairement aussi dans un autre endroit de son œuvre (XVI, 2, 39), il convient de retenir que tout ce qu'il nous transmet sur Zamolxis, comme supposé prêtre et astrologue, conseiller des rois gètes, vivant isolé sur une montagne sacrée, n'est que la projection rétrospective d'une suprême dignité religieuse qu'effectivement le géographe ne connaissait qu'en relation avec son contemporain Décénée.

Dans un autre passage (VII, 3, 11), Strabon fait la narration suivante qui se rapporte tout spécialement aux relations entre Décénée et Burébista :

« Burébista *(Boirebistas)*, gète de naissance (ἀνὴρ Γέτης), s'étant mis à la tête de sa nation, commença à instruire son peuple encanaillé par des luttes intestines interminables et il le releva par l'exercice, par la sobriété et par l'obéissance des ordres, au point qu'en peu d'années il se créa un puissant règne et soumit aux Gètes la plupart des peuples voisins » (. . .) [3]. « Pour se faire obéir, il s'adjoignit *Décénée*, "homme sorcier" (ἀνὴρ γοής), qui avait voyagé en Égypte et y avait appris certains signes prémonitoires, laissant croire que les mystères divins lui étaient connus. Au bout de quelque temps, il passa même pour un dieu, comme nous l'avons dit en parlant de Zamolxis [4]. Un exemple de cette obéissance que Burébista obtint des Gètes, était de leur avoir persuadé d'arracher leurs vignes et de se passer de vin ».

Ce passage laisse voir la grande autorité morale dont jouissait Décénée et l'aide décisive qu'il apporta à Burébista dans son œuvre de réformation. Conséquent avec ce qu'il avait dit précédemment sur Zamolxis imaginé comme personnage historique, Strabon répète l'affirmation

[2] D'Evhémère *(Euhemeros)*, érudit grec du IVe s. av. n. ère, qui soutenait que les dieux et les autres personnages mythologiques avaient été, à l'origine, des hommes réels, passés ensuite dans la légende.

[3] Pour la suite de cette phrase, concernant seulement les faits d'armes de Burébista, v. ci-dessus, p. 40.

[4] Dans le passage VII, 3, 5, reproduit ci-dessus, au début du présent article.

https://biblioteca-digitala.ro

concernant le voyage en Égypte, la rapportant aussi à Décénée, comme si tout représentant suprême de la religion gète devait obligatoirement s'être inspiré au préalable des croyances du lointain pays du Nil, avec lequel en fait les Gètes n'avaient jamais eu de relation. Quant à l'épithète de « sorcier » (γοής), ce n'est que l'effet d'une interprétation grecque — non seulement sceptique, cette fois, mais même méprisante — d'une dignité religieuse qui en réalité avait pour les Gètes une signification beaucoup plus élevée.

Passons maintenant à Jordanès. Dans le livre V (39—41) de son ouvrage *De rebus Geticis*, nous trouvons à peu près les mêmes idées générales sur Zamolxis et Décénée que chez Strabon : ils étaient également considérés par les deux auteurs comme des êtres humains. Après quoi, l'historien goth précise :

« Ainsi, les Gètes n'ont pas manqué d'hommes qui leur enseignent la sagesse. C'est pourquoi les Gètes sont toujours restés supérieurs en philosophie à tous les autres barbares et presque semblables aux Grecs *(Graecis pene consimiles)*, comme le relate *Dion* (Chrysostome) qui a rédigé leur histoire et leurs annales en forme grecque *(Graeco stylo)*. Il nous dit que ceux qui étaient de meilleure souche s'appelaient au début *tarabostes*, ensuite *pileati*, et c'est parmi eux que les rois et les prêtres étaient désignés ».

Ce passage nous fournit la précieuse information que Jordanès a puisé ses connaissances sur la supériorité culturelle des Gètes dans les écrits de Dion Chrysostome sur ce peuple, que le rhéteur avait connu de près. En fait, il arrive à Jordanès de traduire *ad litteram* les phrases de cet écrivain grec du temps de Domitien et de Décebale, ce que nous aurons tout de suite l'occasion de constater dans le passage suivant (livre XI, 67—72) :

« Lorsque *Burvista* (Burébista) régnait sur les Gètes, Dicineus (Décénée) est venu en Gétie, au temps où Sylla avait conquis la première place à Rome. Ayant reçu ce Dicineus, Burvista lui octroya une puissance quasi-royale *(pene regia potestas)* ; sur ses conseils, les Gètes dévastèrent les terres des Germains, que détiennent à présent les Francs ».

Nous interrompons la citation pour expliquer cette dernière assertion introduite par Jordanès, car elle se réfère au VIe siècle de n.ère, époque à laquelle il écrivait, lorsque la domination des Francs s'étendait jusqu'au cours supérieur du Danube, à travers la Bavière et l'Autriche, pays limitrophes au domaine de jadis des Celtes Taurisques vaincus par Burébista, comme nous l'avons vu chez Strabon. Les noms « Gètes » et « Gétie » sont exprimés par Jordanès sous les formes *Goths* et *Gothie*, conformément à la confusion caractéristique qu'il faisait. Quant à Sylla, sa dictature se plaçait entre 82 et 79 av. n. ère, date à laquelle Burébista n'était pas encore roi, mais il est fort possible que Décénée ait établi un premier contact avec la cour gète sous son prédécesseur immédiat.

Plus loin, après avoir loué la force des Gètes et leur résistance face à l'expansion romaine, Jordanès passe à la description de leurs qualités spirituelles, reproduisant le texte même de Dion Chrysostome, facile à reconnaître d'après son style vif et loquace, entièrement étranger à l'historien goth :

https://biblioteca-digitala.ro

« Ce qui était à l'avantage des Gètes, ce qui leur était facile, ce qu'ils désiraient, c'était d'accomplir ce que leur conseiller Dicineus leur avait appris à poursuivre par tous les moyens, considérant que c'était à leur avantage. Quant à lui, remarquant que, dans le fond de leur âme, ils étaient prêts à lui obéir en tout et qu'ils avaient une intelligence naturelle, il les initia dans presque toute la philosophie : car c'était un maître entendu en cette matière. Leur enseignant l'éthique, il tempéra leurs mœurs barbares; leur transmettant la physique, il les fit vivre conformément aux lois mêmes de la nature (que les Goths conservent encore par écrit, sous le nom de *belagines*) ; les intruisant dans la logique de l'esprit, il les rendit plus habiles que d'autres peuples : leur donnant des exemples pratiques, il les incita à vivre dans le bien ; en leur démontrant la théorie, il leur enseigna à contempler les douze signes du zodiaque et, au moyen de ceux-ci, à étudier le cours des planètes et toute l'astronomie ; il leur expliqua de quelle manière le disque de la lune croît ou décroît ; il leur montra aussi combien le globe de feu du soleil dépasse en mesure la rotondité de la terre et il leur expliqua sous quel nom et sous quels signes les 346 étoiles passent rapidement du levant vers le couchant, s'approchant ou s'éloignant du pôle céleste. Quelle joie pouvait donc éprouver, je me le demande, des hommes aussi intrépides — alors qu'entre les guerres ils avaient à peine quelques loisirs—à s'abreuver encore de doctrines philosophiques? On pouvait voir l'un examinant l'aspect du ciel, un autre les propriétés des herbes et des fruits, celui-ci étudiant les croissances et les décroissances de la lune, cet autre les travaux du soleil et la manière dont, par la rotation du ciel, se hâtant d'atteindre la région orientale, il est ramené vers la partie occidentale. Et l'on pouvait voir encore comment, après s'être rendu compte de ces phénomènes, ils se calmaient. Dicineus, enseignant aux Gètes ces choses et beaucoup d'autres puisées dans sa science, leur apparut comme un être extraordinaire, de telle sorte que les hommes du commun n'étaient pas les seuls à être conduits par lui, mais les rois également. Car il choisit alors parmi ces hommes les plus nobles et les plus sages et, leur enseignant la théologie, il les incita à vénérer certaines divinités et sanctuaires et il en fit des prêtres, leur donnant le nom de *pileati*, à mon avis parce qu'ils accomplissaient les sacrifices sacrés la tête couverte d'une tiare, qu'ils appelaient encore *pilei*. Quant au reste du peuple, il ordonna qu'on les appelle *capillati* (un nom que les Goths, le tenant en grande estime,mentionnent encore aujourd'hui dans leurs chansons). »

Les parenthèses qui se rapportent aux véritables Goths de son temps ont été intercalées par Jordanès. De même, l'avant-dernière phrase, sur les *pileati* et les *capillati*, où il donne une interprétation impropre à la calotte aristocratique des Géto-Daces en en faisant une tiare de culte, n'est qu'une conjecture qui lui est propre. En ce qui concerne la « grande estime » dans laquelle est tenu, dans les chansons gothiques, le nom latin de *capillati*, qui se rapportait en réalité à une classe sociale géto-dace de rang inférieur, il s'agit probablement d'une confusion avec quelque ancien terme germanique que nous ne connaissons pas. Pour le reste, le passage que nous avons cité, étant extrait directement de l'œuvre de Dion Chrysostome, il est particulièrement précieux pour l'impressio nde remarquable spiritualité que les habitants de la Dacie produisirent sur ce rhéteur lors

https://biblioteca-digitala.ro

de son séjour dans ce pays. Nous ignorons si, dans l'original de Dion qui a été perdu, ces habitants étaient nommés *Daces*, ce qu'ils étaient en réalité, ou s'il les a englobés aussi dans la dénomination de *Gètes*, comme le faisaient également d'autres écrivains grecs. De toute façon, dans son ouvrage, Jordanès ne parle que de «Goths », dénomination dans laquelle il confond aussi les Daces, en tant que frères de leurs prétendus homonymes, les « Gètes ».

Les appréciations enthousiastes de Dion Chrysostome sur les préoccupations philosophiques et scientifiques des Gètes de Décénée, qu'il décrit avec un siècle et demi de recul, ne sauraient être prises *ad litteram*. Quelque disposés que nous soyions à admettre que l'ancienne pénétration hellénistique à la gauche du Danube a conduit à l'expansion de connaissances supérieures dans la société géto-dace, nous ne saurions parler, dans le stade du développement de cette société à l'époque, d'un niveau à ce point élévé de ses progrès spirituels et d'une philosophie systématiquement classée comme celle d'Aristote. Les exagérations verbales proviennent autant de la déformation professionnelle du rhéteur accoutumé à tirer des effets d'hyperboles et de contrastes, que de sa surprise de rencontrer, dans un monde rustique et belliqueux, des raffinements de l'esprit dignes de la philosophie grecque. Toutefois, ces raffinements, les Géto-Daces les détenaient tout d'abord de leurs propres traditions de sagesse populaire et d'une riche expérience dans l'utilisation des simples et dans la consultation du ciel. En effet, nous savons qu'ils étaient renommés dans l'antiquité pour la qualité de leur médecine empirique. En ce qui concerne leurs connaissances astronomiques, jaillies des besoins quotidiens, elles ont servi aux prêtres qui auront pratiqué l'astrologie avec une pieuse conviction et dans des buts divinatoires.

Nous serions dans l'erreur si nous interprétions les témoignages de Dion Chrysostome dans le sens que le trésor intellectuel et les connaissances de Décénée auraient été mis à la portée de tous les Géto-Daces. Il n'était, en fait, transmis qu'à cette catégorie théologique spécialement recrutée, comme dit la citation, « parmi les hommes les plus nobles et les plus sages », c'est-à-dire parmi les *pileati*. C'était une corporation sacrée, qui avait des analogies avec l'ordre des druides celtiques, des mages iraniens, des brahmanes hindous, des flamines, des augures, des frères arvales et d'autres très anciens collèges romains, représentant une institution religieuse indo-européenne caractéristique qui maintenait la cohésion morale des divers peuples et qui exerçait son influence sur leur existence. Si les prêtres géto-daces ont atteint une renommée et une estime plus grandes que les membres des sacerdoces similaires d'autres peuples, c'est sans doute parce qu'ils ont su maintenir plus haut et plus ferme leur prestige sur le peuple qu'ils dirigeaient et qui, incité par eux, accomplit des actions dont l'écho dans l'histoire fut considérable.

L'activité de Décénée a contribué en grande mesure aux plus grandioses de ces actions que l'histoire a associées au nom de Burébista. Tout ce que nous disent les sources nous font arriver à la conclusion que Décénée n'a pas été le simple détenteur d'une dignité sacerdotale qui conférait par elle-même une grande autorité, mais qu'il a été lui-même une personnalité exceptionnelle. Il ne s'agit pas seulement de l'abondance de son érudition, ni de son talent à convaincre le peuple et le roi de l'essence

https://biblioteca-digitala.ro

divine de ses conseils, mais surtout de sa rare capacité de lire, mieux même que dans les étoiles, dans l'âme des hommes et dans le sens des événements. Il fut par excellence un visionnaire politique, qui, pour réaliser ses desseins grandioses, a eu la chance de trouver un roi tel Burébista, chef d'armée énérgique et éclairé, qui suivit ses conseils avec une compréhension parfaite, avec ardeur et efficacité. Il est bien entendu que l'on ne pourrait attribuer à l'initiative de Décénée toutes les actions du roi gète, mais sans doute elles ont toutes eu sa collaboration à la base. Une réalisation aussi difficile que l'union politique des tribus géto-daces sous le commandement de Burébista, union qui s'est accomplie si rapidement et presque spontanément, malgré les traditions d'autonomie enracinées qui séparaient ces tribus, ne pourrait s'expliquer sans Décénée qui, exerçant son autorité sur tout le peuple géto-dace, réussit à convaincre les chefs de tribus de la nécessité impérieuse de cette solidarité ethnique.

Burébista n'était, à l'origine, que le chef de l'union de tribus des Gètes de la Plaine du Danube. En échange, Décénée n'avait pas, dès le début, appartenu à cette formation politique régionale. Nous avons vu que tant Strabon que Dion Chrysostome le présentent comme étant venu d'ailleurs à la cour du roi gète. Évidemment, il était venu non pas de l'impossible voyage égyptien, que lui attribue la fantaisie du Grec Strabon, mais des montagnes plus proches, du sanctuaire de Zamolxis sur le Cogaionon. C'est là qu'il s'était retiré du monde, ne prenant contact qu'avec les chefs des différentes tribus qui lui demandaient conseil et qui, à leur tour, l'informaient sur ce qui se passait dans le pays. Lorsqu'il se rendit compte des qualités exceptionnelles de Burébista, il descendit le rejoindre, soit de sa propre initiative, soit appelé par lui, pour le guider et le soutenir dans ses grandes réalisations. Il se pourrait que le début de la collaboration entre ces deux personnalités ait été la première étape de ces réalisations : l'union des Daces des Carpates avec les Gètes du Bas-Danube.

Nous ignorons où se trouvait le mont Cogaionon, que nous ne pouvons considérer qu'en relation avec Décénée, mais il est naturel que nous songions à l'identifier, hypothétiquement, avec la formidable position de Grădiştea Muncelului où s'élévera Sarmizegetusa. Les sanctuaires de pierre qui s'y trouvent ne sont pas antérieurs à l'époque de Décénée, mais ce lieu avait sans doute depuis longtemps un caractère sacré.

Aucune source ne nous donne la plus vague indication sur le déplacement de la résidence de Burébista de sa patrie gète de la plaine dans les montagnes de Sarmizegetusa ; cependant, les débuts de cette forteresse de Transylvanie coïncidant avec l'apogée de son règne, nous sommes tenté de supposer que ce changement a vraiment eu lieu. Après avoir réalisé l'union de toutes les tribus géto-daces et avoir étendu sa domination à quelques vastes territoires voisins, il a dû ressentir le besoin d'avoir une résidence dans une position centrale inexpugnable et prestigieuse en même temps, comme celle de la montagne sacrée d'où Décénée était descendu. Sur le conseil de ce dernier, Burébista quitta son Argedava sur l'Argeş et contruisit une nouvelle forteresse, Sarmizegetusa Regia, à côté de l'endroit le plus vénéré des Géto-Daces, dont il concrétisa la signification sacrée en construisant les sanctuaires en andésite.

Après la chute de Burébista, suivie du démembrement de la grande union de tribus qu'il avait dirigée, Décénée resta seul maître à Sarmi-

https://biblioteca-digitala.ro

zegetusa ; à cette date (environ 44—42 av. n. ère) il ne put plus empêcher le démembrement de l'unité politique à la création de laquelle il avait contribué de manière aussi décisive, mais qui, dans les conditions du stade tribal de la société géto-dace et vu les contradictions inhérentes entre les tribus, ne pouvait durer. En échange, Décénée assura la continuité des progrès de son peuple en confiant à l'union des tribus daces de Transylvanie la résidence politique créée par le Gète Burébista et en même temps les buts que celui-ci avait poursuivis et qui étaient tout d'abord les siens propres : consolider un Etat central. Le descendant de Décénée, Comosicus, cumulant la dignité de grand prêtre avec celle de roi, a été le premier dirigeant de cet État dans sa forme dace, État qu'au bout de plus d'un siècle, Décébale défendra avec héroïsme ici, dans cette même Sarmizegetusa, jusqu'au sacrifice suprême, sur la voie de l'éthique jadis prêchée par Décénée.

Des considérations auxquelles nous a conduit l'analyse des informations antiques sur Décénée se détache la conclusion que cet homme a été l'une des personnalités les plus dynamiques et les plus créatrices de l'histoire du peuple géto-dace, s'élevant de beaucoup au-dessus du rôle de simple conseiller d'un roi et même au-dessus de sa propre autorité sacerdotale, qu'il n'a pas maintenue dans l'inertie d'une occupation traditionnelle, mais qu'il a utilisée pour l'élévation de son peuple.

https://biblioteca-digitala.ro

ARGEDAVA

Parmi les informations fournies par le décret bien connu de Dionysopolis en l'honneur d'Acornion fils de Dionysios pour l'époque de Burébista[1], celle qui se rapporte à la localité *Argedava* n'a pas encore été élucidée. Le renseignement se trouve dans l'exposé des motifs du décret, dans une phrase très mutilée qui nous apprend qu'Acornion, à la tête d'une ambassade dionysopolitaine, voyagea jusqu'à la localité *Argedauon* pour y rencontrer un personnage important, un « roi » sans doute, dont le nom ne figure pas dans la partie conservée intacte de l'inscription, mais qui est indiqué comme étant le « père » de quelqu'un, peut-être de Burébista, comme on l'admet très souvent[2]: [. . .]σαν τοῖς ἰδίοις δαπανήμασι[ν . . .] | [. . . μετ]ὰ τῶν συναποδ [η]μῶν ἀπή[ρ]ατ[ο . . .] | [. . . εἰ]ς Ἀργέδαυον πρὸς τὸν πατέρα α[ὐτοῦ?] | [. . παραγε]νόμενος δὲ καὶ συντυχὼν ἅμα [. . .] | ([τὴν] μὲν εὔνοια]ν τὴν ἀπ'αὐτοῦ κατεκτήσατο τῆ[ς δὲ] | [. . . ἀπέ]λυσεν τὸν δῆμον, etc. Plus tard, lorsque Burébista lui-même devint roi, « le premier et le plus grand parmi tous les rois du monde thrace », c'est encore Acornion qui fut dépêché chez lui, obtenant cette fois-ci non seulement des faveurs pour ses concitoyens de Dionysopolis, mais devenant même le conseiller du roi gète et son intermédiaire auprès de Pompée, qui, en pleine guerre à ce moment contre César, se trouvait à Héraclée Lyncestis en Macédoine[3].

En raison du dernier événement mentionné, l'inscription a été datée avec précision de l'année 48 av.n.ère. Cependant, la rencontre entre Acornion et le père éventuel de Burébista est indiquée comme un événement beaucoup plus ancien, sensiblement antérieur à l'hivernage de C. Antonius Hybrida à Dionysopolis, qui est mentionné dans l'inscription et qui est datable de façon certaine de l'année 62 av.n.ère.[4]. La mission

[1] W. Dietenberger, *Sylloge*[2], 342 = *Sylloge*[3], 762; E. Kalinka, *Antike Denkmäler in Bulgarien*, Vienne, 1906, n° 95; G. Mihailov, IGB, I, Sofia, 1970, n°13.

[2] Excepté G. Seure, *Archéologie thrace*, I, Paris, 1914, p. 25, note 2, qui soutient qu'il s'agirait de Burébista même, ce qui ne s'accorde cependant pas avec les termes du texte; cf. G. G. Mateescu, *Două lecţii de epigrafie* (Deux leçons d'épigraphie), AINC, IV, 1926—1927, p. 325—329; C. Daicoviciu, SCIV, VI, 1955, 1—2, p. 52; G. Mihailov, *op. cit.*, p. 55.

[3] Des commentaires importants ont été faits en Roumanie sur cette inscription par: G. G. Mateescu, *o.c.*, p. 323—336; V. Pârvan, *Getica*, p. 78—81; C. Daicoviciu, *l.c.*, p. 51—54; et plus récemment, après la première parution de notre présent ouvrage, par: H. Daicoviciu, *Dacia de la Burebista la cucerirea romană*, p. 32—39; I. -H. Crişan, *Burebista şi epoca sa*, p. 72—97. V. aussi notre étude sur Burébista, ci-dessus, p. 43—58. Une traduction de l'inscription, en roumain, a été publiée par G. Popa-Lisseanu, *Cetăţi şi oraşe greco-romane*, Bucureşti, 1914, p. 24—27; idem, *Dacia in autorii clasici*, II, Bucureşti, 1942, p. 172.

[4] Entre l'ambassade auprès du père supposé de Burébista et les quartiers d'hiver de C. Antonius, l'inscription présente Acornion comme occupant à Dionysopolis diverses fonctions dont l'accomplissement successif impliquait plusieurs années.

https://biblioteca-digitala.ro

d'Acornion à 'Αργέδαυον doit avoir eu lieu environ entre 80 et 72 av.n.ère, c'est-à-dire avant que Dionysopolis et d'autres cités pontiques aient été temporairement soumises par L. Licinius Varro Lucullus.

Le nom de la localité a été déchiffré à un moment donné 'Αργέδαρον[5], l'antépénultième lettre ayant été interprétée comme un P dont la partie supérieure a été endommagée. Ultérieurement, à la suite d'un examen attentif de la stèle de marbre, conservée aujourd'hui au Musée National de Sofia, sur laquelle le décret a été écrit, on a constaté qu'il s'agissait d'un Υ, de sorte que ce qui avait passé pour ΑΡΓΕΔΑΡΟΝ doit être lu ΑΡΓΕΔΑΥΟΝ [6]. Du reste le nom d'Αργέδαυον, désignant la résidence d'un roi gète, est on ne peut plus normal. Il ne représente que la forme grecque d'un toponyme *Argedava*, composé avec l'élément *-dava*, par excellence caractéristique aux régions peuplées par les Géto-Daces. Cet élément avait dans la langue dace le sens de « ville, bourg, cité » et il se traduit en grec par πόλις[7]. La première partie, *Arge-*, n'est pas isolée non plus dans la toponymie thrace : elle se retrouve dans des noms tels qu'*Argamum* en Scythie Mineure [8], 'Αργανόκιλι dans la vallée du Timok, Ἄργιλος à l'embouchure du Strymon [9]. Toutefois, le nom entier *Argedava*, exactement en cette forme, avec *-ge*, n'est mentionné dans aucune autre source. On connaît une forme rapprochée, 'Αργίδαυα, en fait *Arcidava*, dont nous parlerons plus loin.

En ce qui concerne le problème essentiel d'*Argedava* : son identification sur le terrain, nous ne disposons que des indications très vagues données par l'inscription. Les termes συναποδημῶν et ἀπέρατο nous font comprendre que cette localité se trouvait loin de Dionysopolis, et le fait que le messager dionysopolitain y ait rencontré le père supposé de Burébista nous permet de déduire qu'elle représentait un centre important à l'intérieur du pays gète au nord du Danube. C'est tout ce que le texte de la source nous laisse savoir dans ce problème, qui est resté jusqu'à présent dans le domaine des conjectures. Et il y restera tant qu'on ne découvrira pas un nouveau document, plus précis. L'investigation scientifique doit cependant continuer sur cette voie également, d'autant plus qu'il s'agit d'une capitale de roi à l'époque de la plus grande expansion géto-dace. Même si, momentanément, nous n'avons pas encore la certitude en vue, force nous est de chercher l'hypothèse qui a le plus de chances de probabilités.

Les chercheurs modernes, attirés par la similitude entre le nom d'*Argedava* et celui d'*Arcidava* d'une localité située dans le Banat et mentionnée à l'époque romaine par Ptolémée (*Geogr.*, III, 8, 4), par la Table de Peutinger et par le géographe Ravennate [10], sur la route entre Lederata et Tibiscum, se sont hâtés de conclure à leur identité, situant ainsi le

[5] E. Kalinka, *l.c.*

[6] Dittenberger, *Sylloge*[3], 762; G. Mihailov, *o.c.*, p. 53.

[7] Hésychius, v. Λέβα (=Δέβα). Cf. W. Tomaschek, *Die alten Thraker*, II, 1, Vienne, 1894, p. 9.

[8] *Dominium Argamensium* dans l'horothésie d'Histria du règne de Trajan : V. Pârvan, *Histria*, IV, nº 16, p. 28 et suiv. Chez Procope, *De aed.*, IV, 11 : Ἀργαμώ. Cf. D. Detschew, *Die thrakischen Sprachreste*, Vienne, 1957, s.vv..

[9] G. G. Mateescu, ED, I, 1923, p. 105 et suiv.; idem, *Graniţa de apus a tracilor* (La frontière du couchant des Thraces), AINC, III, 1924—1925, pp. 391, 405, 466, 479; idem, *Două lecţii de epigrafie*, p. 330; I. I. Russu, *Limba traco-dacilor*, 2e éd., Bucureşti, 1967, p. 91.

[10] K. Miller, *Itineraria Romana*, Stuttgart, 1916, col. 543 et suiv.

https://biblioteca-digitala.ro

but du premier voyage gète d'Acornion précisément dans la vallée du Caraş, à Vărădia, où *Arcidava* a été localisée[11]. L'identification semblait d'autant plus plausible que, chez Ptolémée, le nom de la localité romaine paraissait sous la forme Ἀργίδαυα. À Vărădia, dans la vallée, se trouve un camp fortifié romain, exploré en 1933 par Gr. Florescu qui n'y trouva pas de vestiges qui fussent de façon certaine datables avant le IIe siècle de n. ère[12]. En échange, sur l'une des hauteurs du voisinage, on a signalé les restes d'un établissement préromain, encore non exploré[13]. Le nom dace *Arcidava* doit avoir appartenu au début à cet établissement et les Romains l'adoptèrent ensuite pour l'attribuer au camp construit par eux.

L'identité *Argedava* — *Arcidava* parut longtemps parfaitement satisfaisante et devint un lieu commun pour tous les chercheurs[14]. Vasile Pârvan fut le premier qui pensa à l'éventualité d'une autre solution. Sans renoncer à la possibilité d'une identification avec l'*Arcidava* du Banat[15], il émit aussi l'hypothèse qu'*Arcidava* se trouvait « quelque part sur la rivière dont le nom lui ressemble, l'Argeş, *Arge-sis*, *Arge-dava* », insistant sur la nécessité où se trouvait Burébista d'avoir sa résidence « au sud ou au sud-ouest des Carpates », dans le voisinage du Danube, pour pouvoir intervenir au plus vite et directement dans les grands événements qui se déroulaient dans le monde romain. L'idée sur l'antiquité du nom actuel de la rivière *Argeş*, sous sa forme reconstituée **Argesis* avait été argumentée par Pârvan quelques années auparavant, à base d'un matériel informatif convaincant, considérant la forme Ὀρδησσός transmise par Hérodote (IV, 48) comme une déformation due à l'obsession des toponymes cariens en -σσος[16].

Le problème d'*Argedava* a été repris par Constantin Daicoviciu. Abandonnant entièrement l'ancienne idée qu'on se faisait sur l'identité avec l'*Arcidava* du Banat, il adhéra catégoriquement à la dernière suggestion faite par Vasile Pârvan de situer ce centre gète quelque part sur l'Argeş. Il tenta même d'avancer d'un pas, préconisant de limiter l'espace, où il s'agit de chercher *Argedava*, au cours supérieur de la rivière, sur le versant sud des Carpates, dans la région où, au Moyen Âge, se développèrent les premières capitales de la Valachie. Située dans cette partie montagneuse, en quelque sorte symétriquement à *Sarmizegetusa Regia* sur le versant transylvain, *Argedava* aurait servi de capitale aux rois gètes dès l'époque de Dromichaitès, la localité *Helis*, mentionnée par Diodore en relation avec ce dernier et en-

[11] Cf. l'historique de cette hypothèse chez Gr. Florescu, « Istros », I, 1934, 1, p. 61.

[12] Gr. Florescu, *l.c.*, p. 60—72.

[13] G. G. Mateescu, *Două lecţii de epigr.*, p. 330; Gr. Florescu, *l.c.* Lors d'une enquête sur place, en 1964, nous y avons constaté seulement une céramique hallstattienne, sans rien de l'époque de Burébista.

[14] Cf., *e.g.*, C. Patsch, *Beiträge zur Völkerkunde von Südosteuropa*, V, 1, Vienne, 1932, p. 46, note 1 : « ohne Zweifel identisch ».

[15] V. Pârvan, *Getica*, pp. 81 et 262.

[16] V. Pârvan, *Consideraţiuni asupra unor nume de riuri daco-scitice*, p. 12—16; idem, *Getica*, pp. 42, 81, 235; idem, *Dacia : An Outline*, etc., p. 97 (= 5^e^ éd. roumaine, Bucureşti, 1972, p. 95).

https://biblioteca-digitala.ro

core non identifiée, ne représentant qu'un centre secondaire situé dans la plaine [17].

Écartant ces dernières conjectures, qui nous éloignent trop du minimum d'indications offertes par les documents, nous considérons que l'attitude adoptée par C. Daicoviciu devant la solution entrevue par V. Pârvan concernant la localisation d'*Argedava* sur l'Argeș est justifiée. En effet l'identification plus ancienne avec *Arcidava* implique des objections sérieuses qui, plus difficiles à observer dans le passé, s'imposent à nous avec de plus en plus de force à la lumière des amples recherches archéologiques effectuées dans la dernière décennie sous les auspices de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie. Les explorations dirigées par C. Daicoviciu dans les forteresses daces des montagnes d'Orăștie et celles de Zimnicea reprises par I. Nestor, de même que nos propres fouilles de Poiana et de Popești, ont mis en lumière le fait que le monde gète s'était fermement tourné vers l'Orient hellénistique, même avant Burébista [18]. Les établissements mentionnés au sud et à l'est des Carpates, vers le Danube, — auxquels il faut ajouter aussi la station de Piscul Crăsanilor, investiguée il y a plus longtemps par I. Andrieșescu sur l'initiative de V. Pârvan — présentent d'abondants indices de progrès culturels décisifs et d'une intense activité économique géto-hellénistique, tant sous l'aspect des importations de marchandises méridionales, que sous celui de la production locale d'objets imitant des modèles grecs. C'est précisément aux IIe —Ier siècles av. n. ère que l'on constate le plus grand épanouissement de la pénétration hellénistique dans les centres de la plaine, qui culminent à l'époque de Burébista. L'influence hellénistique semble d'autant plus riche et plus active que nous nous rapprochons davantage du Danube.

Si la vie économique et culturelle géto-dace gravitait naturellement vers l'Orient, les principales préoccupations politiques de Burébista et de son prédécesseur ne pouvaient pas non plus se concentrer dans une autre direction. Ces préoccupations étaient déterminées par les relations avec les cités pontiques et par les grands événements qui se passaient dans le proche Orient et dans les Balkans. Le début du Ier siècle av. n. ère avait vu naître l'empire pontique de Mithridate Eupator, dont le prestige irradiait aussi sur les villes grecques de la Dobroudja. La réaction romaine contre le monarque pontique avait eu pour résultat la première apparition des légions aux bouches du Danube et la soumission éphémère de ces villes par Licinius Varro Lucullus en 72 av. n. ère. Les rois gètes ne pouvaient rester indifférents face à de si grandes agitations dans le voisinage de la Dacie. Il n'y a donc rien d'étonnant ni à la participation des Gètes à la coalition qui vint à bout de C. Antonius Hybrida en 61 av. n. ère, près d'Histria, ni à

[17] C. Daicoviciu, *Țara lui Dromichaites* dans les Mélanges *Kelemen Lájos*, Cluj 1957, p. 181—182; idem, « Steaua », Cluj, VIII, 1957, 12, p. 95—98. Cf. aussi SCIV, VI, 1955, 1—2, p. 52, note 1.

[18] Cf. I. Nestor, Studii, II, 1949, 1, p. 119 et suiv.; idem, SCIV, I, 1950, 1, p. 94 et suiv.; C. Daicoviciu, SCIV, I, 1950, 1, p. 147; VI, 1955, 1—2, p. 47—59; idem, *Cetatea dacică de la Piatra Roșie*, București, 1954, p. 122—136; idem, dans *Nouvelles études d'histoire*, București, 1955, p. 122—137; R. Vulpe, SCIV, VI, 1955, 1—2, p. 260—262; « Dacia », N. S., I, 1957, p. 143—164 (v. ci-dessous, p. 103 — 123).

https://biblioteca-digitala.ro

la réalisation précipitée de l'immense union des tribus gètes sous Burébista, ni à la suprématie directe de ce dernier sur les cités pontiques et ni à son immixtion dans la guerre civile entre Pompée et César, qui devait trouver son dénouement dans la péninsule Balkanique [19]. Lorsqu'il soutenait que, dans de telles circonstances, la résidence des rois gètes devait se trouver le plus près possible du Danube, Vasile Pârvan avait raison, mais seulement dans la mesure dans laquelle il pensait aux régions au sud des Carpates et non pas lorsqu'il étendait ses considérations aussi sur le versant banatien des montagnes. Établis à Vărădia, les rois gètes auraient pu surveiller tout au plus la route de la Morava, qui conduisait vers la Macédoine ; en revanche, comme c'était au-delà des Portes de Fer, ils auraient élevé eux-mêmes des obstacles des plus ardus dans la voie des relations avec les cités pontiques, qui les intéressaient alors au plus haut degré.

La tentative d'identifier *Argedava* avec *Arcidava* se basait exclusivement sur le rapprochement toponymique, surtout avec la variante Ἀργίδαυα de Ptolémée. Toutefois, une telle similitude est loin d'être probante par elle seule. Même en admettant que la forme Ἀργίδαυα correspondrait à une réalité et qu'elle ne serait pas le résultat d'une simple erreur de copiste, ce qui semble avoir été le cas, nous ne serions tout de même pas obligés par là à l'identifier avec Ἀργέδαυον de l'inscription d'Acornion. La toponymie antique nous fournit assez d'exemples de doublets toponymiques, même dans le monde thraco-dace, pour qu'il ne soit plus nécessaire d'insister. Ne fut-ce que l'exemple de *Sucidava* dans la Scythie Mineure et celui de *Sucidava* dans la Dacie Inférieure. Quant à la forme *Arcidava*, plus certaine pour la localité du Banat, étant attestée par des sources différentes, elle ne peut en aucun cas être considérée comme une variante d'*Argedava*, car elle se réfère à la famille d'un radical toponymique daco-thrace différent, *Arc-*, évident dans des appellations telles que Ἀρκίννα et Ἀρκοβάδαρα en Dacie, Ἀρκοῦνες dans les Balkans [20].

Entre les deux thèses exposées jusqu'à présent sur la localisation d'*Argedava*, la seule qui reste dans le domaine des probabilités est celle qui se rapporte à l'Argeș. La vallée de cet affluent danubien, qui traverse la Valachie en diagonale du NO vers le SE, du voisinage des défilés carpatiques les plus praticables, Cîineni et Bran, jusqu'à la Dobroudja méridionale, est indiquée par la nature même à servir de voie principale pour les relations daco-pontiques. C'est par là que communiquaient les forteresses daces des montagnes d'Orăștie avec les villes grecques de la Scythie Mineure. En prolongeant idéalement la ligne de l'Argeș au delà du Danube, vers le sud-est, nous arrivons exactement à Dionysopolis, la patrie d'Acornion. Il ne serait donc nullement surprenant que le représentant de la ville pontique, cheminant en sens

[19] V. nos considérations sur la personnalité de Burébista et sur ses actions, ci-dessus, p. 39—61.

[20] Cf. G. G. Mateescu, *Două lecții de epigr.*, p. 330 ; *Granița de apus a tracilor*, p. 457 ; V. Pârvan, *Getica*, p. 256 ; D. Detchew, *o.c.*, s. vv. C'est à ce groupe toponymique que doit se rapporter aussi le *vicus Arcidava* du nord de la Dobroudja, attesté dans une inscription fragmentaire récemment découverte à Histria et publiée par Al. Suceveanu (*À propos d'Argedava à la lumière d'une inscription inédite*, Revue roumaine d'histoire, XIV, 1975, 1, p. 111—118.

https://biblioteca-digitala.ro

inverse, ait suivi cette ligne même pour arriver à la localité où ledit père de Burébista avait sa résidence. D'autant plus qu'il est fort probable que, dès lors, les territoires de la rive droite du Danube, de ce côté, étaient tombés sous l'autorité du roi gète et qu'un voyage sur terre depuis Dionysopolis vers l'Argeş pouvait se faire, pour un ambassadeur ami, en pleine sécurité. Il semble que la ville même de Dionysopolis avait reconnu la suprématie gète avant le règne de Burébista. C'est du moins ce que l'on pourrait déduire de ce qui reste de l'expression [... ἀπέ]λυσεν τὸν δῆμον — «il dégagea le peuple (de l'obligation de payer le tribut)» — de la fin de la phrase tronquée du décret dionysopolitain, où il est question de l'ambassade d'Acornion auprès du père de Burébista [21]. Toujours est-il que, un peu plus tard, lorsqu'il entreprit de soumettre le littoral pontique, Burébista sera amicalement reçu à Dionysopolis. Parmi toutes les cités de la mer Noire dont l'attitude vis-à-vis du conquérant gète est précisée dans les sources, la patrie d'Acornion seule paraît avoir accepté sa protection de bon gré.

Vasile Pârvan a eu le mérite de remarquer pour la première fois le rôle éminent joué par la vallée de « la rivière par excellence gète » de l'Argeş dans le processus de pénétration hellénistique au nord du Danube [22]. Sa remarque est d'autant plus appréciable que, à l'époque où il écrivait, il ne disposait que de données peu nombreuses, qui ne consistaient qu'en découvertes isolées de monnaies et de tessons d'amphores. Des recherches assidues ont été faites depuis et leurs résultats non seulement confirment d'une manière éclatante les points de vue de Pârvan, mais nous permettent de constater dans cette vallée, plus que partout ailleurs en Dacie, et précisément à l'époque des événements mentionnés dans l'inscription d'Acornion, une intense et efficace pénétration hellénistique.

Une fois que l'idée de chercher *Argedava* sur l'Argeş a été acceptée comme la solution qui s'accordait le mieux avec la conjoncture économique, culturelle et politique du siècle dans lequel cette résidence des rois gètes est attestée, force a été de procéder à son identification précise le long de cette rivière. Vasile Pârvan n'a rien suggéré à cet effet. C. Daicoviciu, sans avoir lui-même indiqué une localité, a proposé, comme nous l'avons vu, de la chercher sur le cours supérieur de l'Argeş, vers la montagne, ce qui, *a priori*, ne serait pas exclu. Toutefois, pratiquement, nous ne voyons pas comment cette hypothèse pourrait être vérifiée sur le terrain. Jusqu'ici nous n'avons aucun renseignement sur une éventuelle cité dace importante de ce côté. Si une telle station avait existé en amont sur l'Argeş, elle aurait été un tant soit peu signalée, même sans explorations archéologiques. Du reste, le cours supérieur de la rivière conduisant, sans issue, vers la portion la plus difficilement accessible des Carpates méridionales, présentait moins d'intérêt que le cours inférieur. L'intense circulation sur la partie plane de la vallée de l'Argeş bifurquait vers les défilés de l'Olt et de Bran par l'extrémité sud de la zone des collines. On allait à Bran le long de la Dîmboviţa.

[21] Cf. G. G. Mateescu, *Două lecţii de epigr.*, *l.c.*

[22] V. Pârvan, *La pénétration hellénique et hellénistique dans la vallée du Danube*, Bucureşti, 1923, p. 16—18; idem, *Dacia: An Outline*, etc., p. 97 (= 5e éd. roumaine, p. 95—96).

https://biblioteca-digitala.ro

Sur le cours supérieur de cet affluent, à proximité du passage vers la Transylvanie, on connaissait déjà du temps de Pârvan la forteresse de Stoieneşti avec ses vestiges gètes, aux pieds de laquelle, près de Cetăţenii din Vale, des recherches ont été effectuées ultérieurement et où de nombreux restes d'amphores rhodiennes et cnidiennes [23] ont été découverts. Il ne s'agit toutefois que d'un fortin et d'une petite station commerciale, peu en accord avec l'importance d'un centre tel qu'*Argedava*, sans compter qu'il est difficile de situer sur la Dîmboviţa un établissement qui, selon la thèse judicieuse de Pârvan, admise aussi par C. Daicoviciu, porte le nom de l'Argeş.

Nous sommes forcés d'abandonner la région montagneuse et de tourner notre attention vers la plaine. Or, de ce côté, sur la rive droite de l'Argeş, à environ 70 km de son embouchure, non loin de la capitale de Roumanie, au milieu de cette zone sylvestre et fertile nommée Vlăsia, nous avons l'oppidum gète de *Popeşti* qui, surtout depuis 1954, a fait l'objet d'intenses explorations. Situé sur un long promontoire, le plus imposant éperon de terrasse qui existe le long de toute la vallée de l'Argeş, naturellement fortifié par la plaine marécageuse qui l'entoure de trois côtés et artificiellement défendu par rien moins que trois fossés transversaux ainsi que par un rempart de terre, et caractérisé par une couche de culture de près de 2 m d'épaisseur, dont 1,50 m ne contenant que des dépôts de l'âge du fer, cet oppidum représente l'un des centres gètes les plus importants de la Dacie. L'existence de la phase géto-hellénistique de l'établissement de Popeşti date des IIe—Ier siècles av.n.ère, c'est-à-dire précisément de l'époque à laquelle a trait le décret de Dionysopolis. À notre avis, que nous formulons à la lumière des impressions acquises pendant les dix années de fouilles que nous avons dirigées dans cette station, c'est ici que se trouve l'endroit le plus indiqué pour être identifié avec *Argedava*. C'est le seul site qui satisfasse les conditions exigées par les données de l'inscription d'Acornion et celles qui sont imposées par l'examen de la situation générale de la Dacie de cette époque. Cette station gardait la voie principale des relations daco-pontiques, voie qui conduisait surtout à Dionysopolis ; elle se trouvait dans le champ d'activité directe du commerce grec et dans la zone des intérêts primordiaux des rois gètes, à une distance du Danube propre à faciliter les communications sur la rivière Argeş. Navigable jusqu'ici dans certaines conditions [24], elle était bien défendue tant par les avantages de la position locale, que par les forêts dont elle était entourée [25] ; elle constituait un centre de premier ordre pour l'activité économique et possédait les qualités nécessaires pour servir de résidence à un dirigeant.

Les effets de la pénétration hellénistique sur les progrès de la culture gète [26] n'ont été surpris nulle part ailleurs en Dacie d'une manière

[23] V. Pârvan, *La pénétration*, etc., p. 17 ; idem, *Dacia : An Outline*, etc., *l.c.* Cf. aussi R. Vulpe, *Aşezări getice din Muntenia* (Stations gètes de Valachie), Bucureşti, 1966, p. 38—42.

[24] R. Vulpe, SCIV, VI, 1955, 1—2, p. 260 ; idem, *Aşezări getice din Muntenia*, p. 27—38.

[25] Les forêts se trouvent aujourd'hui à une bonne distance de Popeşti, mais il faut tenir compte des défrichements intensifs qui ont été pratiqués dans la région de Vlăsia, spécialement autour de Bucarest, dans le courant de l'histoire et surtout dans les trois derniers siècles.

[26] Voir nos rapports préliminaires dans SCIV, VI, 1955, 1—2, p. 243—262 Materiale, III, 227—242 ; V, p. 337—345 ; VI, 307—321 ; VII, p. 321—338 ; VIII, p. 457—461 ; *Aşezări getice în Muntenia*, *l.c.*

https://biblioteca-digitala.ro

aussi impressionnante. Ces effets sont évidents surtout dans la production de la céramique. En dehors de la céramique grisâtre travaillée au tour selon des types traditionnels et d'après des modèles grecs, commune à l'époque respective à toute la Dacie, on a trouvé ici des imitations de bols déliens à ornements en relief, plus nombreux que partout ailleurs, de même que des moules pour leur fabrication. À côté des amphores hellénistiques d'importation, provenant surtout de Rhodes et de Cos, on a découvert de nombreuses amphores pseudo-rhodiennes de facture locale, portant des estampilles anépigraphiques, article connu seulement dans le voisinage de la vallée de l'Argeş et nulle part en aussi grand nombre quà Popeşti. Les jarres qui servaient à conserver les grains *(pithoi, dolia)*, rares dans d'autres stations gètes, ont été trouvées ici *in situ* à chaque pas. Malgré la technique exigeante que comportait la confection de récipients aussi volumineux, il est certain qu'ils n'étaient pas importés, mais que les potiers locaux les imitaient avec une remarquable habileté d'après les modèles thraco-hellénistiques. Popeşti est le seul établissement de la Plaine du Danube où on a trouvé, en quantités massives, des tuiles en terre cuite, travaillées sur place. Nous insistons sur les produits céramiques car, par leur durabilité et leur abondance, ils semblent plus caractéristiques ; nous faisons, toutefois, des constatations analogues en ce qui concerne d'autres métiers locaux, tel le travail du métal et surtout celui du fer [27]. La monnaie, en tant que moyen d'échange, était ici, comme en d'autres endroits de la Dacie, d'usage courant. A côté des mauvaises imitations daces d'après les modèles macédoniens et des banales pièces de Thasos, de Dyrrhachium ou de Rome républicaine, on a trouvé des monnaies provenant d'Odessos, de Maronée et d'Amisos (la capitale de Mithridate), significatives pour l'orientation du commerce sur l'Argeş aux IIe —Ier siècles av. n. ère.

Dans les fouilles effectuées entre 1957 et 1959, on a mis au jour, dans l'angle sud-est de la forteresse, sur une surface de plus de 800 m^2, les fondations d'une vaste demeure qui, quoique construite dans la manière traditionnelle en bois et en pisé — les tuiles utilisées sur le toit marquant seules un progrès — présente un plan complexe et régulier, d'aspect hellénistique, avec diverses chambres, des corridors, des resserres à provisions, des cuisines pourvues de fours, des salles du culte. L'une de ces salles présente un côté courbe comme une abside, contenant à l'intérieur un âtre ornementé dans le style de ceux de Seuthopolis dans la Thrace hellénistique [28]. Dans le même endroit, à un niveau un peu plus ancien, on a trouvé les traces d'une clôture, absidale également, analogue à la construction du centre de la grande enceinte sacrée de Grădiştea Muncelului [29]. Il s'agit en somme d'un véritable « palais », qui abritait la demeure d'un chef important, avec sa cour,

[27] À la lumière de telles constatations, les appréciations sceptiques de V. Pârvan (*Dacia : An Outline*, etc., p. 109 = 5^{e} éd. roumaine, p. 102) sont à réviser en ce qui regarde le degré d'efficacité de la pénétration hellénistique sur la formation de la culture gète. C'est précisément dans la céramique et en métallurgie, où Pârvan voyait surtout une orientation vers le monde celtique (*o.c.*, p. 130 et suiv. = 5^{e} éd. roum., p. 118 et suiv.), que les Gètes travaillaient par excellence sous l'impulsion des influences grecques.

[28] D. P. Dimitrov, dans SA, N.S., 1957, 1, p . 208 et fig. 10—13.

[29] C. Daicoviciu, SCIV, III, 1952, p. 283—287, fig. 3.

https://biblioteca-digitala.ro

et où l'on officiait aussi les rites exigés par la religion géto-dace. La forme absidale du sanctuaire du culte, qui rappelle l'abside mystique du principal temple cabirique de Samothrace, semble représenter une influence hellénistique reliée aux dieux honorés dans cette île égéenne, similaires en essence aux Dioscures grecs et aux divinités solaires gètes et particulièrement adorés dans les cités du Pont Gauche [30]. Notons en passant que l'inscription d'Acornion mentionne également, comme étant l'une des dignités les plus importantes occupées par lui à Dionysopolis, celle de prêtre à vie du temple dédié par la cité aux dieux de Samothrace.

Le « palais » de Popești n'a, jusqu' à présent, pas de réplique dans quelque autre station gète. C'est, pour l'époque, une demeure digne d'un « prince » tribal en passe d'adopter la civilisation hellénistique. Ses vestiges les mieux conservés, à partir du second niveau inférieur de la couche gète, correspondent, selon nos estimations chronologiques, au début du Ier siècle av.n.ère, c'est-à-dire approximativement au règne du père supposé de Burébista, qui, selon les indications du décret de Dionysopolis, habitait *Argedava*.

Le document dionysopolitain ne mentionne Argedava qu'en relation avec ce personnage au nom inconnu. Il ne contient aucune précision sur la capitale de Burébista même, en l'année 48 av. n. ère, lorsque ce dernier reçut Acornion, ce qui, selon l'interprétation ordinairement admise, signifie qu'il s'agit d'une seule et même localité. Du reste, dans le cas de l'identité avec Popești, les conditions qui imposaient au père de Burébista le choix de cet établissement comme lieu de résidence étaient également valables pour son illustre fils et successeur et même dans une mesure plus grande. Nous ne pourrions cependant pas soutenir qu'Argedava fût une capitale permanente des rois gètes. Comme l'a fait remarquer Vasile Pârvan, la résidence d'un conquérant tel que Burébista, dont le vaste territoire l'obligeait à circuler sans cesse, changeait selon l'endroit où il se trouvait [31]. Argedava ne devenait sa résidence que lorsqu'il devait s'occuper des affaires orientales, ce qui, il convient de le rappeler, arrivait très souvent. Lorsqu'il éprouva le besoin d'avoir un centre permanent, comme refuge suprême en cas de danger et comme abri pour ses richesses et pour les sanctuaires du peuple géto-dace, il se fixa dans les montagnes d'Orăștie, à Sarmizegetusa Regia de Grădiștea Muncelului, qui, selon toutes les apparences, avait été fondée par lui [32]

[30] Nous avons insisté sur ce rapprochement aussi dans notre communication *L'origine delle costruzioni daciche ad abside nell'età preromana*, dans les *Atti del settimo Congresso internazionale di Archeologia classica (1958)*, Rome 1961, p. 87—103, mais nous devons tenir compte aussi de l'apparition de constructions absidales tout pareilles à celle de Popești dans les stations de l'âge du bronze de la péninsule Balkanique, par ex. à Nova Zagora et dans différentes autres localités de Bulgarie, de Grèce et de Yougoslavie (cf. R. Katinčarov, Thracia, I, 1972, p. 43—55 et fig. 5—6). Il s'agit donc d'une vieille tradition sud-est européenne, à laquelle se rattachent aussi les temples à absides de Samothrace et d'autres localités helléniques.

[31] V. Pârvan, *Getica*, p. 51. Cf. aussi C. Patsch, *l.c.*; C. Daicoviciu, SCIV, VI, 1955, 1—2, p. 51.

[32] C. Daicoviciu, *Cetatea dacică de la Piatra Roșie*, p. 123; idem, dans *Nouvelles études d'histoire*, 1955, p. 135; SCIV, VI, 1955, 1—2, p. 55; idem, *Dacica*, Cluj-Napoca, 1970, p. 80—82.

https://biblioteca-digitala.ro

Une question se pose encore : si *Argedava* doit être localisée sur l'Argeş et non à *Arcidava* dans le Banat, comment peut-on expliquer l'absence d'un centre aussi important parmi les localités indiquées par la Géographie de Ptolémée dans l'espace qui correspond à la Valachie d'aujourd'hui ? La réponse la plus normale ne pourrait être que le manque de continuité d'*Argedava* sur l'Argeş, qui, au IIe siècle de n. ère, lorsque le géographe d'Alexandrie écrivait, n'existait plus. Sa vie doit avoir été interrompue beaucoup plus tôt, avant même l'époque de Marin de Tyr, l'auteur principal dont s'est inspiré Ptolémée et qui vécut vers la fin du Ier siècle de n. ère. Si Marin avait mentionné une Argedava sur l'Argeş, il est peu probable que Ptolémée l'aurait omise [33].

Mais une telle réponse vient s'ajouter comme un argument en plus à l'appui de l'identification d'Argedava avec la forteresse de Popeşti, car les résultats des fouilles ont prouvé sans l'ombre d'un doute que l'existence de cet établissement a été brusquement interrompue au début de notre ère. Malgré l'étendue des surfaces explorées et malgré l'abondance du matériel récolté, on n'a trouvé à Popeşti aucune monnaie de date plus récente que le Ier siècle av. n. ère [34] et aucun objet spécifique au Ier siècle de n. ère. Tenant compte des constatations analogues à Piscul Crăsanilor et à Zimnicea, nous avons fait un rapprochement entre cette fin précoce et l'expédition d'Aelius Catus qui, dans la dernière décennie du règne de l'empereur Auguste, a mis fin à la puissance gète dans la plaine au nord du Danube, en créant une zone presque déserte comme mesure de protection pour la frontière de ce côté de l'Empire [35]. Dans ces circonstances, la vallée de l'Argeş même perdait son rôle d'autrefois, celui d'axe par excellence des relations daco-pontiques, qui, du reste, avaient été interrompues auparavant par l'inclusion définitive de la Scythie Mineure, avec toutes les cités helléniques, dans le système politique romain. Ptolémée ne trouve même pas nécessaire d'inclure la rivière Argeş parmi les données de sa géographie, quoiqu'il le fît pour l'Olt ou pour le Siret [36]. Il est fort possible que même les localités qu'il situe au centre de la Valachie — Σόρνον inclus, qui selon ses coordonnées très élastiques semblerait à première vue correspondre à la station de Popeşti [37] — ne se rapportent

[33] En fait, la Géographie de Ptolémée est l'œuvre même de Marin, légèrement modifiée et pas toujours dans le bon sens ; cf., *e.g.*, Gr. Tocilescu, *Dacia înainte de romani*, Bucureşti, 1880, p. 431 et suiv. ; G. Schütte, *Ptolemy's Maps of Northern Europe*, Copenhague, 1917, p. 10—11 ; V. Pârvan, *Getica*, p. 220 ; Honigmann, *Marinos von Tyros*, P.-W., *Real-Enc.*, s.v., col 1770 et suiv.

[34] Pour être plus précis, la dernière monnaie consiste en un denier d'argent d'Auguste à l'effigie de Jules César, trouvé il y a longtemps (1932—1947) par D. V. Rosetti dans les fouilles entreprises dans la station, pour le Musée municipal de Bucarest.

[35] R. Vulpe, SCIV, VI, 1955, 1—2, p. 260—263 ; *Aşezări getice în Muntenia*, p. 37. Cf. aussi V. Pârvan, *Getica*, p. 95—96.

[36] L'explication de cette préférence de Ptolémée pour certains affluents du Danube à l'exclusion des autres, est donnée ci-dessous, p.80—90, dans notre article concernant le ruisseau Rabon.

[37] L'éventualité de l'identification de ces deux localités, que nous avions envisagée, en passant, au début de nos recherches à Popeşti (SCIV, VI, 1955, 1—2, p. 264,) est entièrement exclue dans l'hypothèse que nous proposons dans le présent mémoire. Du reste, entre *Argedava* et Popeşti il y a une parfaite coïncidence chronologique, tandis qu'entre cette station sur l'Argeş et *Sornon* il y a une différence d'environ deux siècles, que l'on ne saurait expliquer sans un enchaînement de conjectures dépourvu de couverture documentaire.

https://biblioteca-digitala.ro

en fait qu'à la région du côté des collines qui, continuant à être peuplée par les Gètes, dépassait la zone évacuée par Aelius Catus. Les conditions historiques et économiques qui avaient présidé à la création d'*Argedava* s'étaient radicalement transformées. Il était naturel qu'avec elles disparût aussi le souvenir de la résidence passée des rois gètes, dont le nom n'a pu être ramené au jour que par la découverte du document épigraphique de Dionysopolis [38].

[38] Depuis l'apparition du présent article, en roumain, dans les Mélanges offerts à C. Daicoviciu à l'occasion de son 60e anniversaire *(Omagiu lui Constantin Daicoviciu cu prilejul împlinirii a 60 de ani)*, Bucureşti, 1960, p. 557—566, le problème de l'identification du toponyme Ἀργέδαυον du décret de Dionysopolis a été largement débattu. H. Daicoviciu soutint d'abord sa localisation, sous la forme de *Sargedava*, autour de Sarmizegetusa Regia en Transylvanie (SCIV, XIII, 1962, 1, p. 14; idem, *Dacii*, Bucureşti, 1965, p. 104—105), mais par la suite il allait renoncer complètement à cette conjecture, pour proposer la recherche d'*Argedava* quelque part dans la Dobroudja méridionale (*Dacia de la Burebista la cucerirea romană*, Cluj-Napoca, 1972, pp. 34 et 46, note 150). N. Gostar *(Sur la résidence du roi dace Burébista*, ASUIş, Istorie, XVI, 1970, 1, p. 57—66), s'évertua à modifier arbitrairement le toponyme sous la forme de *Zargedava* pour l'identifier avec *Zargidava* mentionnée par Ptolémée sur le Hierasus-Siret (probablement à Răcătău). Malgré la totale inconsistance de cette opinion hasardée, I.-H. Crişan *(Burebista şi epoca sa*, p. 97—103) se déclare tenté d'y adhérer. La récente découverte d'une inscription d'Histria où il s'agit d'un *vicus Arcidava* dans le territoire de cette cité hellénique (v. ci-dessus, note 20), loin d'éclaircir le problème, ne fait que le compliquer davantage. Bien que l'éditeur de ce monument épigraphique, Al. Suceveanu, essaie assez ingénieusement d'identifier ce *vicus* avec l'ancienne *Argedava* du décret en honneur d'Acornion, il ne réussit pas à éloigner toutes les difficultés qui s'y opposent. Dans le stade actuel de la discussion, nous trouvons que les motifs qui nous ont déterminé de proposer la localisation d'*Argedava* à Popeşti sur l'Argeş gardent toujours leur vigueur. Il est très possible, sinon sûr, que l'*Arcidava* histrienne ne présente avec notre toponyme qu'une ressemblance fortuite, comme un simple doublet du nom de la localité homonyme du Banat.

https://biblioteca-digitala.ro

RABON, NOM ANTIQUE DU RUISSEAU DRINCEA

Parmi les données cartographiques dont Ptolémée d'Alexandrie, du IIe siècle de n.ère, fait état dans sa *Géographie* par rapport à la Dacie, on voit figurer une rivière du nom de *Rabon* ou *Rhabon* (Ῥάβων, latin *Rhabo)*, comme affluent sur la rive gauche du Danube, situé en Olténie, à l'est de Drobeta (Drobeta-Turnu-Severin) et à l'ouest de la rivière de l'Aluta (Olt) [1]. On ne rencontre son nom que chez Ptolémée. La première idée que suggère ce cours d'eau est de l'identifier à la plus importante des rivières de l'espace respectif, le *Jiu*, qui n'a d'ailleurs pas, à ce que l'on sache, quelque autre nom antique. Cette équivalence semble même ne plus pouvoir être contestée, la plupart des chercheurs l'acceptant comme une chose toute naturelle, qui va sans dire [2]. Même ceux qui l'expriment seulement à titre de probabilité [3] le font plutôt par esprit de prudence à l'égard d'un renseignement trop isolé, que par un doute réel. Nul d'eux n'a en vue quelque autre éventualité.

[1] Ptolémée, *Geogr.*, III, 8, 2. Dans l'un des manuscrits, le nom est reproduit par la variante *Arabon*, sans doute à la suite d'une assimilation faite par le copiste anonyme avec le nom de la rivière *Arabon* (Rába, Raab) de Pannonie, figurant toujours chez Ptolémée (*Geogr.*, II, 11, 3; 14,1 et 15,1). D'où la double forme — tantôt *Rabon-Rhabon*, tantôt *Arabon-Arhabon* —, que les auteurs modernes emploient pour la rivière de Dacie. Mais, ainsi que nous le montrerons plus loin, la première forme est celle authentique.

[2] Cf., *exempli gratia*, C. Gooss, *Studien zur Geographie und Geschichte des Trajanischen Daciens*, Hermannstadt (Sibiu), 1874, dans Programm des evangelischen Gymnasiums in Schässburg (Sighişoara), 1873/4, pp. 10, 15—16; idem, *Zu Corpus Inscription Latinarum III*, dans AEM, I, 1877, p. 116; B. P. Hasdeu, *Istoria critică a românilor*, Bucureşti, 1875, p. 263—264; H. Kiepert, *Lehrbuch der alten Geographie*, Berlin, 1878, 334; idem, CIL, III, suppl., pl. IX; la carte annexe *Illyricum antiquum*; Gr. Tocilescu, *Dacia înainte de romani*, Bucureşti, 1880, p. 428 — 461; D. Onciul, *Teoria lui Roesler*, dans Convorbiri literare, XIX, 1885, p. 183 (réédité par A. Sacerdoţeanu, *Dimitrie Onciul: Scrieri istorice*, I, Bucureşti, 1968, p. 171); M. Besnier, *Lexique de géographie ancienne*, Paris, 1914, v. *Rabon*; G. Schütte, *Ptolemy's Maps of Northern Europe*, Copenhague, 1917, p. 96 et pl. XVI, 17; V. Pârvan, *Getica*, Bucureşti, 1926, p. 225-226; G. Popa-Lisseanu, *Dacia în autorii clasici*: I, *Autorii greci*, Bucureşti, 1943, p. 62; C. Daicoviciu, dans *Istoria României*, I, Bucureşti, 1960, p. 267; Vl. Georgiev, *Bâlgarskata etimologija i onomastika*, Sofia, 1960, p. 113; M. Macrea, *Viaţa în Dacia romană*, Bucureşti, 1969, la carte finale; H. Daicoviciu, *Dacii*, 2e éd., Bucureşti, 1972, p. 16 (v. la carte); idem, *Dacia de la Burebista la cucerirea romană*, Cluj, 1972, p. 64 (v. la carte).

[3] Cf., *ex. gr.*, C. Brătescu, *Dacia şi Moesia după Ptolemaeus*, dans AnD, IV, 1923, no. 4, p. 57; D. Tudor, *Tabula Imperii Romani: Drobeta, Romula, Sucidava*, Bucureşti, 1965, p. 9; I. I. Russu, *Limba traco-dacilor*, Bucureşti, 1969, p. 116. Mais dans son ouvrage de synthèse *Oltenia romană*, 3e éd., Bucureşti, 1968, D. Tudor préfère éviter le problème et il omet complètement le nom de *Rabon* qui, justement dans cet ouvrage spécialement dédié à l'Olténie, eût trouvé à tout prix sa place, quelle que soit son interprétation. On remarque d'ailleurs la même attitude dans d'autres ouvrages généraux concernant la Dacie, dont les auteurs passent sous silence le toponyme *Rabon*.

https://biblioteca-digitala.ro

Seuls quelques rares érudits n'ont pas adhéré à l'idée que le Rabon devrait correspondre à un affluent important du Danube, donc nécessairement au Jiu. En fait, on ne peut citer que deux savants qui se soient opposés à ce point de vue : le philologue français Charles Muller, principal éditeur de la *Géographie* de Ptolémée, et Wilhelm Tomaschek, géographe et historien autrichien. Ils repoussent tous deux l'identification avec le Jiu, comme incompatible avec les précisions de Ptolémée, en se rapportant par contre à un cours d'eau bien plus modeste, le ruisseau *Drincea*, seul affluent danubien d'Olténie qui coïncide avec les indications de l'auteur antique [4]. Bien que plus de neuf décennies se soient écoulées depuis la première formulation de cette thèse, la plupart des chercheurs l'ont négligée, comme indigne d'attention, en continuant jusqu'à ce jour à accorder leur préférence à l'autre. Il semble en effet inconcevable qu'un Ptolémée (auquel une excessive admiration avait apporté au moyen âge l'épithète de « divin géographe ») ait mis en relief un tout petit filet d'eau sans importance, pour passer sous silence l'imposante rivière qu'est le Jiu ! Même le récent *Atlas historique* roumain [5] et la carte internationale *Tabula Imperii Romani* [6] font mention du Rabon en tant que nom antique du Jiu.

Néanmoins, si nous analysons les choses de plus près, par un examen critique des données de Ptolémée, à la lumière de sa conception géographique réelle, qui est loin d'atteindre les dimensions de celle d'une véritable géographie, il nous faut donner raison non pas à la majorité des interprétateurs, mais bien aux deux exceptions isolées.

En effet, il ne faut pas oublier le but poursuivi par l'œuvre respective de Ptolémée, qui n'est pas de faire une description complète du globe, mais seulement d'en délinéer les formes cartographiques des continents, en inscrivant les différents points topographiques dans les coordonnées mathématiques établies sur la base d'observations astronomiques. Ptolémée n'est point du tout un géographe proprement dit, mais il est demeuré, aussi bien dans sa prétendue « *Géographie* » que dans tous ses autres travaux célèbres [7], un astronome par excellence. En fait, le titre qu'il a donné, lui-même à sa « *Géographie* » est « *Orientation en géographie* » (Γεωγραφικὴ ὑφήγησις). Il n'attache de l'intérêt aux localités que dans la mesure où il lui semble que celles-ci peuvent être situées sur des intersections précises de longitudes et latitudes. De même, s'il accorde une attention particulière aux côtes maritimes et à quelques grands fleuves,

[4] Ch. Muller, *Claudii Ptolemaei Geographia*, I, 1, Paris, 1883, p. 443, note 1 chez Ptolem., *Geogr.*, III, 8, 2 ; W. Tomaschek, dans P.-W, *Real-Enc.*, v. *Arabon*, 2. On rencontre une adhésion à leur opinion également chez A. Holder, *Alt-celtischer Sprachschatz*, II, Leipzig, 1904, 1070, v. *Rabon*.

[5] *Atlas istoric* (coordonnateur Şt. Pascu, consultant C. Daicoviciu), Bucureşti, 1971, p. 25—26.

[6] *Tabula Imperii Romani : Aquincum — Sarmizegetusa — Sirmium* (éditée sous les auspices de l'Union académique internationale), L 34, Budapest, 1968, p. 94 et la carte, XI g.

[7] Cf. Gr. Tocilescu, *op. cit.*, p. 427—438 ; A. Rainaud, dans Daremberg-Saglio, *DA*, v. *Geographia*, 1520—1542 ; W. Kubitschek, dans P.-W. *Real-Enc.*, X, col. 2061—2100, v. *Ptolemäus* ; C. Brătescu, *op. cit.*, p. 49—55 ; J. Beaujeu, dans R. Taton, *Histoire générale de la science* : I. *La science antique et médiévale*, Paris, 1957 (traduction roumaine, Bucureşti, 1970, pp. 372—375 et 380—382) ; R. Cantarella, *La letteratura greca dell'età ellenistica e imperiale*, Florence-Milan, 1968, p. 219—220.

https://biblioteca-digitala.ro

c'est seulement pour en reproduire les sinuosités, dont il présente scrupuleusement les coordonnées, allant jusqu'aux minutes. Il ne prend acte des affluents qu'au cas où leurs embouchures peuvent lui servir comme points de repère pour les coudes des fleuves dans lesquels ils se jettent, sans plus se préoccuper de les énumérer minutieusement ou de les grouper selon leur importance. Quant aux montagnes, qui n'ont pu être encadrées dans les coordonnées avec toute l'exactitude voulue, c'est à peine s'il en fait mention dans son œuvre, par quelques fragments épars. Pour ce qui est des peuples, il se contente souvent (par exemple lorsqu'il s'agit de la Dacie et des Mésies) d'indiquer leurs noms à la file, sans aucun élément de fixation cartographique, le seul moyen indirect et fort vague qui nous soit offert pour les localiser [8] étant tout au plus l'ordre dans lequel il en fait mention. Il reconnaît d'emblée son manque d'intérêt à l'égard du « bazar de détails concernant les peuples » [9], incertains et inutiles pour le but de son ouvrage, qui consiste uniquement à contribuer à la reconstitution graphique de l'*oikouméné* à l'aide des données astronomiques. Ce qu'il poursuit dans son texte sommaire, fort aride et rempli de simples toponymes qu'accompagnent les chiffres laborieux des coordonnées, ce n'est que de présenter des éléments pour la construction de cartes. Rappelons encore que, pour une grosse part, il ne fait rien d'autre que reproduire un ouvrage dû à Marin de Tyr, de la fin du Ier siècle de n.ère, dont il se contente de corriger les coordonnées en conformité de son propre système de projection géométrique du globe, assurément original et supérieur aux systèmes antérieurs.

Quant aux coordonnées en soi, établies sur la base d'une appréciation par trop réduite des dimensions de notre planète, à une époque où l'on ignorait les immenses continents et océans du Monde nouveau [10], leur valeur ne peut être que relative, meilleure par rapport aux chiffres fournis par ses devanciers, mais loin d'attendre la rigoureuse exactitude des longitudes et des latitudes actuelles. Par exemple, il place à Odessus (Varna) le 45e parallèle, qui passe, en réalité, par le Delta du Danube et par le Nord de la Valachie et de l'Olténie, et il tire le 47e parallèle par le Delta. D'autre part, les différents éléments géographiques sont rapportés d'une manière fort inégale à ces coordonnées, en raison de l'imperfection des moyens géodésiques de l'époque, exclusivement empiriques, obtenus indirectement et variablement d'après les dires des différents voyageurs. Ptolémée n'a même pas utilisé les mesures si minutieusement vérifiées des routes organisées par l'administration romaine dans les provinces. Alors que son texte redonne d'une manière assez plausible les côtes des mers et les cours des grands fleuves, c'est avec de fréquentes erreurs que les localités y sont fixées à l'intérieur des pays, les renseignements fournis par les voyageurs sur terre étant beaucoup plus incertains que ceux provenant des navigateurs. En conséquence, les cartes reconstituées d'après les chiffres de Ptolémée apparaissent caricaturales par rapport aux formes réelles, quoique, compte tenu de la qualité disparate de ses informations,

[8] Cf. V. Pârvan, *Getica*, p. 248—250.

[9] Ptolémée, *Geogr.*, II, Prolegomena. Cf. A. Rainaud, *l.c.*, p. 1520. Un réquisitoire très sévère est fait à Ptolémée en tant que source géographique par N. Iorga, *Histoire des Roumains et de la romanité orientale*, Bucureşti, 1937, I, 2, p. 198—199.

[10] Cf. C. Brătescu, *o.c.*, p. 54.

https://biblioteca-digitala.ro

elles soient bien supérieures à tant de représentations cartographiques des siècles plus proches de nous, voire à certaines du début du XIXe siècle ! En particulier, les principales sinuosités du Danube sont généralement indiquées de manière satisfaisante, avec l'orientation ouest-est de la portion de Rhétie, Norique et Pannonie, avec le détour brusque nord-sud d'Aquincum (Budapest), le long du pays des Jazyges, avec la portion ouest-est du Banat, avec la courbure vers le sud-est en Olténie, avec la ligne approximative ouest-est le long de la Valachie, avec la courbe vers le nord de la Dobroudja occidentale, avec la brusque flexion à Galatz vers l'est jusqu'au Delta.

A la lumière de ces observations générales sur la « *Géographie* » de Ptolémée, le problème du Rabon ne peut plus être considéré en fonction de la valeur et des dimensions de l'affluent qu'il représente, mais de la mesure où il a servi à l'auteur antique en tant que repère cartographique pour un accident sur le tracé du Danube, quelle que soit sa signification par rapport à d'autres affluents du fleuve. Ceci ressort d'ailleurs clairement du contexte du passage respectif de Ptolémée, formulé dans les termes suivants :

(*Geogr.*, III, 8, 2) Μετὰ τὴν ἐκτροπὴν Τιβίσκου τοῦ ποταμοῦ ἡ πρώτη πρὸς λίβα ἐπιτροφή μζ′ γ″ μδ′ λ″ δ″, ἡ κατὰ (τὴν) Ῥαβῶνος τοῦ ποταμοῦ ἐκτροπήν, ὅς φέρεται ἐπὶ τὴν Δακίαν μϑ′ μγ′ λ″, etc. C'est-à-dire : « *Après la confluence de la rivière de Tibiscus* (chez Ptolémée : Tissa)[11], *le premier détour du Danube vers le sud*[12] *se trouve à 47° 20′ de longitude et 44°45′ de latitude, ensuite à 49° de longitude et 43° 30′ de latitude nous avons le détour de l'embouchure de la rivière Rhabon qui coule de Dacie*[13] », etc. (fig. 1).

Plus loin, le passage fixe les détours, larges et insignifiants, des bouches de la rivière de Ciabrus (Cibar, Ţibra, Ţibriţa) sur la rive droite du fleuve et de l'Aluta (Olt) sur la rive gauche, ensuite le léger détour de la ville d'Oescus (Ghighen) de la Mésie Inférieure (fig. 1—2), le détour plus prononcé de la ville d'Axiopolis (Hinogu près Cernavoda) et, enfin, le

[11] Les coordonnées de l'embouchure de la Tissa sont précisées dans III, 7, 1 : 46° de long. et 44°15′ de lat. D'une manière erronée Ptolémée donne à cette rivière le nom de *Tibiscus*, par confusion avec le cours d'eau Timiş, auquel appartient en fait ce nom (Geogr. Ravennat, IV, 14 ; Jordanès, *Getica*, 178 ; Priscus, *De legationibus*, 131 De Boor) et qui se jette directement dans le Danube très près de l'embouchure de la Tissa (fig. 2). À cause du grand prestige dont a joui la *Geographia* au Moyen Âge et pendant la Renaissance, cette erreur s'est perpétuée. Les Italiens appellent aujourd'hui encore Tissa *Tibisco*. Le nom réel de la Tissa était cependant *Patisus* (Strabon, VII, 5, 2 ; Plinius, *Nat. hist.*, IV, 12, 80) ou *Tisia* (Jordanès, *Get.*, 33 et 178 ; Theophylacte, VIII, 3 : Τισσός ; C. Porphyrogénète, *De admin. Imperio*, 40, 35—44 : Τίτζα). D'ailleurs Ptolémée aussi situe vers le milieu du cours de la Tissa une localité dénommée *Parthiscum*, reproduisant avec une petite variante le nom donné à la rivière par Strabon et par Pline et reproduit comme *Parthiscus* également par Ammien Marcellin, XVII, 13.

[12] Πρὸς λίβα « vers le sud » (littéralement « vers le sud-ouest ») ne peut pas se rapporter au cours général de là-bas du Danube, qui est vers *l'est*, mais il s'agit de la petite portion du coude formé entre l'embouchure de la Tissa (à Titel) et la ville actuelle de Belgrade (Singidunum), qui a en effet la direction approximative nord-sud (n'inclinant pas vers le sud-ouest, mais vers le sud-est), et à partir de Belgrade fait un détour vers l'est. D'ailleurs ce que Ptolémée dit là est très confus, car il localise Singidunum en amont de l'embouchure de la Tissa (fig. 1), alors qu'en réalité c'est le contraire. En échange il aurait raison s'il attribuait au nom *Tibiscus* sa valeur réelle, correspondant au Timiş, qui se jette dans le Danube un peu en aval de Belgrade, à Pancevo (fig. 2). Mais, persistant dans sa confusion, pour lui *Tibiscus* est toujours la Tissa.

[13] C'est-à-dire du nord du Danube, de l'intérieur de l'Olténie, qui formait la province de la Dacie Inférieure.

https://biblioteca-digitala.ro

détour fort accentué de Dinogetia, à l'embouchure de la rivière d'Hierasus (le Siret), aux alentours de Galatz.

Il ressort très clairement que le texte ne s'occupe que des *détours* du Danube (ἐπιστροφαί), le seul élément auquel se rapportent les chiffres des coordonnées précisées, les embouchures des affluents et les noms des villes n'étant utilisés qu'en tant que moyen de précision supplémentaire.

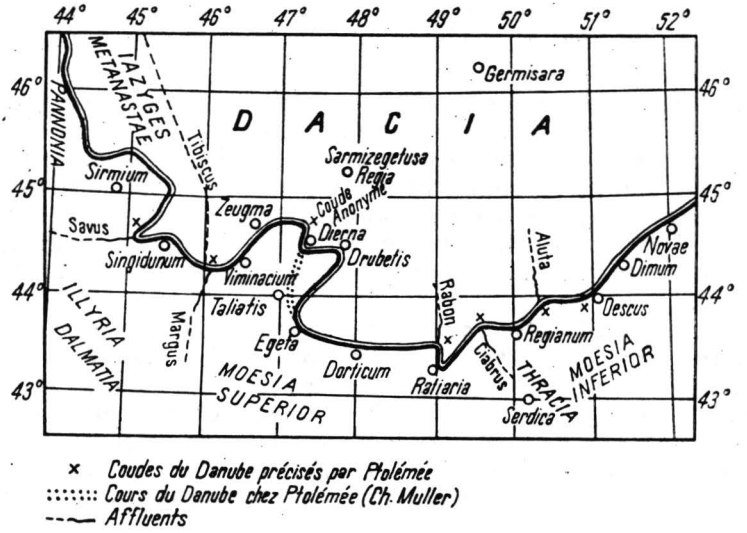


Fig. 1. — Le cours du Danube dans le Banat et en Olténie chez Ptolémée (d'après Ch. Muller).

C'est ce qui résulte également du fait qu'on les mentionne alternativement, tantôt bouches d'affluents, tantôt villes, tantôt sur la rive droite du fleuve, tantôt sur la rive gauche [14], le sujet principal et constant étant seulement la ligne sinueuse de celui-ci. Le passage commence avec la bouche de la Tissa étant donné qu'il est question de la *Dacia*, dont ce grand fleuve constitue la frontière d'ouest, vers la Puszta des Sarmates jazyges [15]. La flexion danubienne sans nom dont fait mention Ptolémée dans le passage cité, en deçà des bouches de la Tissa, d'après ses coordonnées (47° 20′ de long. et 44° 45′ de lat.), quelque peu rapprochées de la ville de Dierna, Orşova d'aujourd'hui (47° 15′ de long., 44° 30′ de lat.)[16], qui se trouve un peu plus à l'est, est sans aucun doute le détour fort prononcé de Sviniţa, aux Cazane [17]. Plus loin, le géographe omet le détour

[14] Cf. Ch. Muller, *l.c.*

[15] Ptol., *Geogr.*, III, 7,1 et 8,1. Le texte les appelle Ἰαζυγες Μετανάσται (« Jazyges transférés ») comme allusion à leur migration de la Sarmatie nord-pontique et leur établissement dans la Puszta entre le Danube et la Tissa au Ier siècle de n.ère.

[16] *Geogr.*, III, 8, 4 : Δίερνα.

[17] Ptolémée ne fait mention d'aucun toponyme en liaison avec cette flexion, car il ne connaissait pas la position exacte de la localité *Taliatis* (*Taliata* dans d'autres sources), qui se trouvait en fait sur la rive droite du fleuve, en Mésie Supérieure, à Milanovac, juste vis-à-vis de Sviniţa (v. la note suivante). En échange, par les coordonnées totalement erronées qu'il lui attribue (47° de long., 44° de lat. ; III, 9,3), il la situe de manière fantaisiste au sud de Dierna, entre Drobeta et Egeta (fig. 1).

https://biblioteca-digitala.ro

d'Ostrovul Corbului, au sud de Drobeta [18] et, après la portion ouest-est du Banat, il donne au fleuve une direction vers le sud-est, le long de l'Olténie, en la maintenant ainsi jusqu'à l'important détour des environs de la ville de Calafat, fixé par le géographe alexandrin à 49° de long. et 43°30′ de lat., près de l'embouchure de la rivière de *Rabon*. Plus loin, le tracé du Danube reprend la direction ouest-est vers la bouche de l'Olt (fig. 1).

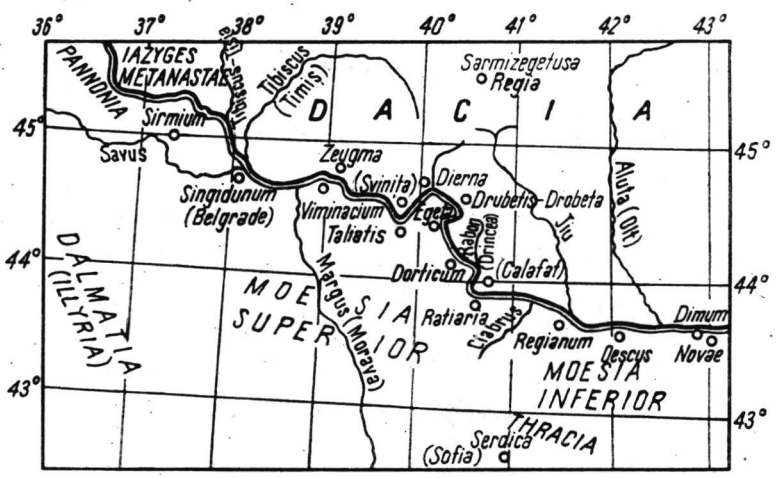


Fig. 2. — Le même cours du Danube sur la carte actuelle.

On ne peut de la sorte chercher la rivière de *Rabon* qu'aux alentours de Calafat. Mais un peu plus au nord de cette ville d'aujourd'hui (c'est-

[18] La carte reconstituée par Ch. Muller présente ici un cours défectueux du Danube, ce à quoi les données de Ptolémée ne l'obligent pas. En effet, après la flexion mentionnée à Svinița, le fleuve passe près de Dierna, ville qui se trouvait sur sa rive (47° 45′ de long., 44° 30′ de lat.), mais il aurait fallu, de la même manière, le tracer vers l'est jusqu'à Drobeta (47° 45′ de long., 44° 30′ de lat.), d'où, en l'orientant au sud-ouest, vers Egeta (à Brza Palanka en Mésie Supérieure, selon Ptolémée 47° 15′ de long., 43° 40′ de lat.), il aurait marqué le grand détour de Ostrovul Corbului, même si l'auteur antique n'en fait pas expressément mention. Il est vrai que, par suite des coordonnées inexactes précisées pour Drobeta, le détour aurait été poussé trop à l'ouest, mais cela eût été tout de même plus plausible que d'isoler Drobeta à une grande distance du Danube, vers l'intérieur de l'Olténie, en dépit du fait qu'en réalité c'était un port du fleuve (fig. 1). Certes, Muller s'est laissé influencer par la carte du manuscrit de Vatopédi du XIIe siècle (la plus ancienne que l'on connaisse jusqu'à présent des cartes élaborées d'après Ptolémée), où le cours du Danube est tracé avec les mêmes erreurs injustifiables pour le texte ptolémaïque (cf. la reproduction de cette carte chez Gr. Tocilescu, *op. cit.*, p. 438). Tout aussi erroné est présenté cet endroit dans d'autres cartes reconstituées d'après Ptolémée (par exemple dans l'exemplaire de 1490 de Rome reproduit par J. Cvijić, *La Péninsule Balkanique*, Paris, 1918, p. 4). On constate encore une grande erreur des données de Ptolémée dans la position qu'il attribue à la localité *Taliatis (Taliata)* au sud de Dierna, entre Drobeta et Egeta (fig. 1), par les coordonnées 47° de long. et 44° de lat. (III, 9, 3), au lieu de la situer à sa place, à Milanovac sur la rive droite du détour danubien de Svinița (Itin. Anton.; Tabula Peuting; Notitia Dign., Or., XLI, 27 et 35; Geogr. Ravenn.; Procope, *De aedif.*, IV, 6; CIL, III, 13814), comme nous l'avons montré dans la note précédente et dans la fig. 2. En constatant les désordres que laisse paraître par endroits la *Geographia*, il nous faut tenir compte aussi des éventuelles déformations introduites par les copistes de cette œuvre, sans plus parler des erreurs qui ont dû figurer même dans le modèle de Ptolémée, l'ouvrage appartenant à Marin de Tyr.

https://biblioteca-digitala.ro

à-dire 15 km à vol d'oiseau), exactement là où commence le détour déterminé par Ptolémée, près de la commune de Cetate, se trouve l'embouchure de la vallée de Drincea, sur le fond de laquelle coule le ruisseau du même nom. C'est le seul affluent danubien des lieux (fig. 2—3). D'une longueur totale d'environ 70 km, ce cours d'eau vient du nord, prenant sa

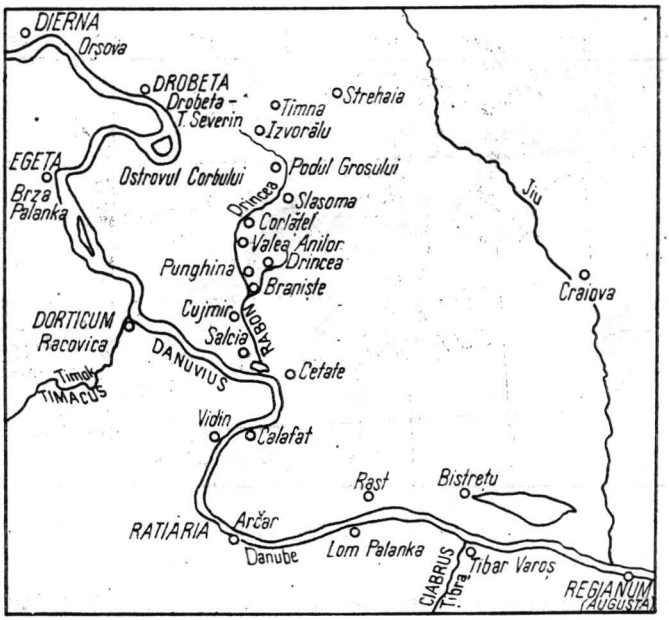


Fig. 3. — Région du ruisseau Rabon-Drincea.

source à l'intérieur de l'Olténie près du village d'Izvorălu (au sud de Tîmna et au sud-ouest de Strehaia) et traversant, sous le nom de Pîrîul Albului, les villages de Podul Grosului, Slaşoma, Corlăţel, Valea Anilor, Recea, Punghina, jusqu'aux étangs de Braniste, où il s'unit avec son affluent l'Oprişor (sur lequel se trouve la commune homonyme de Drincea). Plus loin, reprenant d'une manière constante son nom de Drincea, le ruisseau continue vers le sud à travers les villages de Cujmir, Aurora, Izimşea, pour que, entre les communes de Salcia et de Cetate, il se jette dans le Danube par l'intermédiaire d'un lac situé sur la rive du fleuve et dénommé Balta Ascunsă[19] (fig. 3). Aussi négligeable que cela puisse paraître, c'est là la rivière *Rabon* de Ptolémée.

L'identité Rabon-Drincea est vérifiée aussi par la position de la colonie romaine de *Ratiaria* sur la rive droite du Danube (dans la Mésie Supérieure), que l'auteur antique fixe un peu plus au sud du Rabon, à 49°

[19] Cf. *Marele dicţionar geografic al României*, III, Bucureşti, 1900, p. 254, v. *Drincea (pîrîu)*.

https://biblioteca-digitala.ro

de long, et 43°20′ de lat. [20] (fig. 1), ce qui correspond justement au rapport topographique entre ses ruines d'Arčar (en Bulgarie) et l'embouchure de la rivière de Drincea (fig. 2—3). Tout est clair, logique, sans aucune lacune qui puisse laisser supposer, ici aussi, l'éventualité d'une erreur de la part de Ptolémée et faire place à une interprétation en faveur d'une autre rivière.

Dès lors il ne peut aucunement s'agir du Jiu, dont l'embouchure se trouve à plus de 80 km vers l'est, en un lieu où l'on ne remarque pas le moindre détour du Danube. La légère sinuosité que forme le fleuve vers le nord, à 25—50 km à l'ouest du Jiu, entre les localités de Rast et de Bistreţu en Olténie ou entre Lom Palanka et Cibar Varoš de Bulgarie (fig. 2—3) et qui est considérée comme une flexion par Ptolémée, qui la note par les coordonnées 49°30′ de long. et 43°45′ de lat., est précisée par celui-ci non pas par l'embouchure du Jiu, située trop loin, mais par celle du Ciabre (Cibar), un affluent de la rive droite du fleuve, coulant justement en cet endroit [21] (fig. 1).

Le Jiu est totalement absent de l'œuvre de cet auteur. Cela n'est pas étonnant. Ptolémée a également passé sous silence d'autres affluents de notre Danube, tels que le Prut, la Ialomiţa, l'Argeş, la Cerna, ainsi que des rivières de Transylvanie comme le Mureş, le Someş, les trois Criş, cours d'eau dont certains sont plus importants que le Jiu, mais tout aussi inutiles pour son œuvre, qui n'était qu'une esquisse cartographique, un simple prétexte pour l'application de certaines données mathématiques. De toutes les eaux de Dacie, il ne fait mention, en dehors du Danube, que de quatre : la Tissa (désignée du faux nom de *Tibiscus* par confusion avec le Timiş), Drincea-*Rabon*, Oltul-*Aluta* et Siretul-*Hierasus*, car seules les embouchures de ces rivières se trouvent aux flexions danubiennes qui l'intéressent.

Par hasard, le nom antique de Jiu, dont l'omission par Ptolémée est explicable, ne se rencontre pas non plus dans d'autres sources littéraires, de sorte que pour l'instant il reste totalement inconnu. La tentative qu'on a faite de lui attribuer le nom quelque peu ressemblant de *Gilpil* de Jordanès [22], se heurte à la difficulté que l'auteur goth fait mention de ce nom de rivière en association avec *Marisia* (le Mureş), avec une eau inconnue *Miliare* et avec *Crisia*, qui est le Criş [23], par conséquent ce cours d'eau ne peut être localisé en Olténie, mais loin de là, dans la Crişana. Assurément, il est fort probable que le nom actuel de *Jiu* (que l'on prononce d'ailleurs *Jiiu*) a — comme d'autres noms de cours d'eau d'Olténie (Motru—*Mutria*, Cerna—*Dierna*—*Tierna*, Olt—*Aluta*—*Alutus*) — une

[20] *Geogr.*, III, 9, 3 : Ῥαιτιαρία Μυσῶν κολωνία, « Ratiaria des Mésiens, colonie ».

[21] *Geogr.*, III, 8, 2. Cf. Ch. Muller, *l.c.*

[22] Jordanès, *Get.*, 113. Cf. aussi le Géogr. de Ravenne, IV, 14, qui en fait reproduit uniquement le groupe d'hydronymes de chez Jordanès.

[23] Jordanès, *l.c.* : *quo tempore (Vandali) erant in eo loco manentes, ubi nunc Gepidas sedent iuxta flumina Marisia, Miliare et Gilpil et Grisia, qui omnes supra dictos excedet* (« Les Vandales occupaient alors — au IIIe siècle de n. ère — les lieux où aujourd'hui — la moitié du VIe siècle de n. ère — sont établis les Gépides, près des rivières de Marisia, Miliare, Gilpil et Grisia, qui dépasse toutes les autres mentionnées plus haut »). Ce passage est confus, mais il est évident qu'il n'a jamais pu être question de Vandales ou de Gépides au Jiu.

https://biblioteca-digitala.ro

origine antique, mais celle-ci n'a pas encore été attestée jusqu'à ce jour. B. P. Hasdeu, qui était convaincu d'une telle ancienneté, a cherché à reconstituer le prototype dans **Sil* [24], mais il ne s'agit que d'une conjecture qui n'a pu être maintenue faute de moindre indice tant soit peu acceptable. Par ailleurs, l'illustre linguiste supposait cette forme valable seulement pour le cours supérieur du Jiu, car pour le cours inférieur il adhérait à l'idée erronée de l'identification avec le Rabon [25]. Quant à l'hypothèse plus ancienne, selon laquelle la rivière *Auras* mentionnée par Hérodote et considérée comme faussement localisée par le « Père de l'histoire » sur la droite du Danube [26], serait à identifier au Jiu [27], elle est tout aussi hasardée que l'attribution du même nom par Hasdeu à la rivière Osem de Bulgarie [28], qui en réalité s'appelait Asamus. Pour savoir quel était le nom du Jiu dans l'antiquité, il nous faut espérer qu'une heureuse découverte épigraphique future dévoilera cette énigme.

En conclusion, l'examen critique du texte de Ptolémée concernant *Rabon* ne peut conduire qu'à l'identité de cette rivière avec l'actuelle Drincea. Le Jiu est exclu de ce problème. Aucune des nombreuses assertions qui l'ont maintenu jusqu'à présent en discussion ne se fonde sur quelque argument valable et d'autant moins sur des fondements comparables à ceux qui imposent la Drincea comme étant le seul équivalent possible du Rabon. L'idée de l'identité Rabon-Jiu doit être totalement abandonnée, comme définitivement caduque.

Revenir à l'opinion d'un Ch. Muller et d'un W. Tomaschek est chose impérieusement nécessaire. Ce n'est d'ailleurs pas pour la première fois que dans le domaine scientifique les moins nombreux ont une vision meilleure que les plus nombreux et que des opinions depuis longtemps exprimées et demeurées incomprises s'avèrent à la fin les seules justes.

Le nom de *Rabon*, dont la forme n'a pas subi d'altérations notables de la part des divers copistes du texte de Ptolémée [29], est d'origine dacothrace. On lui retrouve des affinités par exemple dans le nom de rivière *Rebas* (Ῥήβας—Ῥηβάντος) de Bithynie, dans les noms de personnes thraces *Rabocentus*, *Raebucentus*, *Rebucenthus* (Ῥηβουκένθος), *Rebula* (Ῥήβουλας) [30] et dans le nom de localité *Rabestum* (Ῥαβεστόν) de Dar-

[24] B. P. Hasdeu, *op. cit.*, p. 255.

[25] *Ibidem*, pp. 263—265 et 289.

[26] Hérodote, IV, 49.

[27] P. J. Schafarik, *Slawische Allertümer*, I, Leipzig, 1843, 473, note 9; G. Goos, *op. cit.*, p. 10 (tentative d'identifier comme forme le nom *Auras* avec *Arabon-Rabon*). Cf. Gr. Tocilescu, *op. cit.*, p. 408, note 95.

[28] B. P. Hasdeu, *op. cit.*, p. 206.

[29] Les manuscrits conservés présentent les variantes suivantes : κατὰ Ῥαβῶνος; κατὰ Ῥαβῶνα; καταραβῶνος (d'où *scissio Catarabonis* d'une version latine); κατὰ Ῥαβωσον (avec la version en latin *scissio ad Rhabosum fl.*); κατ' Ἀραβῶνος. Cf. Ch. Muller, *l.c.*, qui retient à juste raison comme authentique la forme Ῥάβων.

[30] D. Dečev, *Die thrakischen Sprachreste*, p. 388, s.vv.; I. I. Russu, *Limba traco-dacilor*, 2e éd., p. 116—117, dérive ces noms du radical indo-européen **rebh-* « bouger », « se mouvoir », rencontré dans les termes dialectaux allemands *reben* « bouger », *rebisch* « alerte ». Vl. Georgiev, *op. cit.*, p. 113, se rapporte à la même étymologie, rappelant, en dehors des exemples allemands cités par I. I. Russu aussi les formes sanskrites *rabhas-* « violence, force » et *rahbasa* «violent,

https://biblioteca-digitala.ro

danie, mentionné par Procope [31]. Récemment, dans l'Olténie même, dans l'oppidum gète d'Ocniţa sur l'Olt (probablement la Burridava préromaine), on a constaté, sur des tessons de céramique gète du Ier siècle av.n.ère, des graffiti portant les syllabes en lettres latines REAB et REB [32], représentant éventuellement des abréviations ou des prononciations locales de certains anthroponymes de la même famille onomastique. En ce qui concerne le nom *Arabon* ou *Arrabon* de la rivière actuelle Rába ou Raab, mentionné toujours par Ptolémée en Pannonie Supérieure [33], comme affluent du Danube, ayant son embouchure à un point où d'autres sources mentionnent une ville du même nom : *Arrabo* ou *Arrabona* (aujourd'hui Györ, en allemand Raab) [34], la ressemblance de ce nom avec *Rabon* pourrait bien exprimer une simple affinité d'ordre général indo-européen, sans se rapporter nécessairement à une seule et même origine thrace [35]. Etant donné qu'il se trouve dans un pays habité surtout par les Illyriens et par les Celtes, sa liaison avec la toponymie illyrienne ou celtique serait plus naturelle [36].

Le nom actuel de *Drincea*, qui a remplacé celui du *Rabon* d'Olténie à une certaine époque du moyen âge, est un toponyme d'origine slave à l'acception de « bocage de cornouillers », ayant des analogies dans les vocabulaires bulgare et serbo-croate *(dren, drien* « cornouille » et les dérivés *drenka, drenika, drenik, drenov, drenovište, drenovica, drenak, drienjak)*.

turbulent, sauvage ». Pour une rivière l'idée de « mouvement » est naturelle, pour les personnes, c'est l'autre terme, de « force », qui convient. Cf. aussi A. Walde — J. Pokorny, *Vergleichendes Wörterburch der indogermanischen Sprachen*, II, Berlin—Leipzig, 1927, pp. 341 (**rab-*) et 370 (**rebh-*, 1).

[31] Procope, *De aed.*, IV, 4. Vl. Georgiev. *Văprosi na bălgarskata etimologija*, Sofia 1958, p. 80, était enclin à un moment donné à considérer ce nom du VIe siècle de n. ère comme slave, en le rapprochant de toponymes actuels tels que *Равнище* et *Росище*, mais il semble qu'il a renoncé à cette conjecture, qui ne réapparaît plus dans son ouvrage ultérieur mentionné ci-dessus. Pour le thracisme du nom cf. G. G. Mateescu, *Graniţa de apus a tracilor*, dans AINC, III, 1924—1925, pp. 456 et 465.

[32] D. Berciu, dans le supplément spécial du journal Orizontul de R.-Vîlcea, de décembre 1972, p. 19, ainsi que dans Magazin Istoric, VIII, 1974, 2(83), p. 5—6 et dans SCIVA, 25, 1974, 3, p. 381.

[33] *Geogr.*, II, 11,3 ; II, 14,1 ; II, 15,1. Cf. aussi *Tabula Peutingeriana*.

[34] *Itin. Anton.* ; *Tabula Peutingeriana*, segm. IV, B ; *Notitia Dign.*, Occid., XXXIV, 5, 15, 16 et 27 ; Géogr. de Ravenne ; C.I.L., III, pp. 546 et 1769 ; cf. M. Besnier, *op. cit.*, v. *Arrabona*.

[35] Bien que le fait d'ajouter un *a* prosthétique ne constituât pas un phénomène rare dans l'onomastique daco-thrace (par exemple : *Asamus — Samus, Amutria-Mutria, Amadokos-Medokos* etc.) ; cf. V. Pârvan, *Getica*, p. 225.

[36] Analogies illyriennes : *Arabu-nis, Arrabaeus, Arba, Arbanoi, Arbon* ; analogies celtiques : *Aravisci (Eravisci), Arabus*, etc. H. Krahe, *Die alten balkan-illyrischen geographischen Namen*, Heidelberg, 1925, p. 51, note 3, doute de l'origine illyrienne du nom *Arrabon-Arrabona*, inclinant vers son origine celtique. V. Pârvan, *l.c.*, d'un commun accord avec W. Tomaschek, *Die alten Thraker*, II, 2, et suivi par I. I. Russu, *op. cit.*, p. 116, l'attribue à l'onomastique daco-thrace, en le considérant de la même famille que le mot dace *Rabon*. Il est étrange que D. Dečev, *op. cit.*, ne prenne acte ni du nom d'*Arrabon*, ni de *Rabon*, sans doute comme suite à sa conviction qu'aucune de ces formes n'appartiendrait au trésor onomastique thrace, ce qui, au moins pour *Rabon* d'Olténie, représente une erreur évidente. On constate la même attitude dans les travaux du thracologue roumain G. G. Mateescu, qui ne consigne pas le nom *Rabon* comme thraco-dace. Quant à A. Holder, il inclut dans son *Alt-celtischer Sprachschatz* comme celtique non seulement le nom d'*Arrabon* de Pannonie, mais également *Rabon* d'Olténie (auquel il attribue au moins la juste identité avec Drincea).

https://biblioteca-digitala.ro

On le rencontre fréquemment dans la toponymie roumaine de provenance slave : *Dranov*, *Dranovăţ*, *Drencova*, *Drinova*, *Drencea*, *Drînceni*, etc.[37]. Il est fort probable que le nom de *Drincea* a appartenu tout d'abord au village homonyme, créé, assurément à l'époque antérieure à la fondation des Principautés, sur un lieu recouvert d'un bocage de cornouillers. Par la suite, on l'aura donné au ruisseau, dont la vallée faisait la liaison entre le village et le Danube (fig. 3). On s'explique ainsi pourquoi, malgré toute son homonymie, le village ne se trouve pas sur le lit même de ce ruisseau, mais à une distance d'environ 9 km, sur un de ses petits affluents [38].

[37] Cf. I. Iordan, *Toponimia românească*, Bucureşti 1963, p. 65.

[38] La présente étude fut d'abord publiée en roumain *(Rabon, numele antic al pîrîului Drincea)*, dans l'annuaire « Drobeta » du Musée des Portes de Fer à Drobeta-Turnu-Severin, I, 1974, p. 35—45.

https://biblioteca-digitala.ro

LE NOM DE SERDICA[1]

A l'époque antique, la capitale actuelle de la Bulgarie s'appelait *Serdica* ou *Sardica*. Sous la forme slavisée de *Sredetz* (Срѣдьць)[2], que les sources byzantines transformèrent en Τριάδιτζα [3], ce nom s'est perpétué pendant tout le moyen âge, jusqu'au XIVe siècle, quand il commença à faire place à celui de *Sofia*, le seul qu'on emploie aujourd'hui.

La forme proprement dite du nom antique était Serdica (Σερδική). C'est ainsi qu'il figure dans la plupart des sources littéraires [4], dans les inscriptions [5], ainsi que sur les monnaies frappées par la ville respective à l'époque impériale romaine [6]. La variante Sardica (Σαρδική) n'apparaît que chez Ptolémée et chez certains auteurs de la basse époque [7], surtout

[1] Paru d'abord dans le vol. *Studia in Honorem Acad. D. Dečev (Izledvanija v čest na Akad D. Dečev)*, Sofia 1958, p. 93—104.

[2] C. Jireček, *Fürstentum Bulgarien*, p. 361 sq.; Oberhummer, dans P.-W., *Real-Enc.* v. *Serdica*, 2, col. 1671; A. Iširkov, dans Izvestija — Bulletin du Musée National d'Ethnographie de Sofia, II (1922), pp. 4 et 10; I. Ivanov, *Srednovekovna Sofija* (Sofia médiévale), dans le vol. *Jubilejna kniga (1878—1928)*, Sofia, 1928, p. 31 sqq.; St. Mladenov, *Imenata na sedem bâlgarski stolini* (Les noms de sept capitales bulgares), dans « Bâlgarska misâl » II (1927), 7—8, p. 487 sq.

[3] Forme explicable par une confusion entre la prononciation slavonne *Sryádetz* (Сръдьць) et l'expression grecque 'ς 'Τριάδιτζα < Τρίάδα: cf. St. Mladenov, *Geschichte der bulgarischen Sprache*, Berlin-Leipzig, 1929, p. 8; Oberhummer, *lieu cité*; E. Polaschek, dans P.-W., *Real-Enc.*, v. *Triaditza*, col. 2354.

[4] Itin. Ant., 135 (cf. K. Miller, *Itineraria Romana*, Stuttgart, 1916, p. LVIII); Itin. Burdig. (cf. K. Miller, *ouvr. cité*, p. LXIX, 567); Ammien Marcellin, XVI, 8, 1; XXI, 10,3; XXXI, 16,2; Anon. Vales., 3, 8 *(Mon. Germ. hist., Auct. antiq.*, IX, I, p. 8; Jul. Honor., 32 (A. Riese, *Geogr. Lat. min.*, Heilbrunn, 1878, p. 43); Priscus Panitès, dans FHG, IV, p. 78,8; Suidas, V. Σερδική; Jordanès, *Rom.*, 298 et 360.

[5] CIL VI 2386 (= 32625); 2397 (= 32628); 2605; 2819 (=32567; 3314; 32523; 32561; 32563; 32628; 32634; X, 1754; N. Vulić, dans Spomenik (Académie royale serbe), LXXVII (1934), p. 53, n° 51 (Οὐλπία Σερδική); Jahresh., XIV (1911), p. 131. Cf. G. I. Katzarov, *Prinos kâm starata istorija na Sofija*, p. 18 sq.

[6] Les monnaies de la ville, appartenant à la période comprise entre les règnes de Marc-Aurèle et de Gallien, présentent les légendes ΣΕΡΔΩΝ ou ΟΥΛΠΙΑΣ ΣΕΡΔΙΚΗΣ. À partir de Gallien, l'atelier monétaire de Serdica ne frappe que des monnaies impériales à légendes latines. Après Constantin, l'activité de l'atelier cesse. Cf. L. Ruziczka. *Die Münzen von Serdica*, Wien, 1915 (tirage à part de « Numismatische Zeitschrift », XLVIII, 1915), p. 9 sqq.; N. A. Mušmov, *Monetite i monetarnicite na Serdika — Les monnaies et les ateliers monétaires de Serdica* (dans *Materiali za ist. na Sofija*, VI), Sofia, 1926, pp. 1 sqq., 193 sqq.; idem, *Monetarnicite na Serdika*. dans *Jubil. kn. (1878—1928)*, p. 28 sqq.

[7] Ptolémée, *Geogr.*, III, II, 8 et 12; Athanase, *Apol. contra Arianos*, 37—49 (Migne, *P. G.*, col. 312 sqq.); Hiéroclès, *Synecd.*, 654, 3 (et Append., 53 et 77); Anon., dans FHG, IV, p. 199 (fgm. 15); Procope, *Bell. Goth.*, VII, 40,1 et 5; id., *De aed.*, IV, 1, 31; IV. 4 (éd. Haury); Priscus Panitès, dans FHG, IV, p. 76, fgm. 7: Σαρδική et p. 78, fgm. 8: Σερδική; Saint-Alexandre, chez D. P. Dimitrov, *Le voyage de Saint Alexandre de Rome à travers la Thrace*, dans « Izvestija — Bulletin de l'Inst. archéol. bulg., Sofia », VIII (1934), pp. 152, 5 et 161. Les seules sources latines qui présentent la forme *Sardica* au lieu de *Serdica* sont Eutrope, IX, 22 et une inscription de Colchester: *Pago Sardi(co)*, cf. G. I. Katzarov, dans « Izvestija — Inst. », V (1928—1929), p. 318 sq.; RA., 1928, II, p. 395, n° 156.

https://biblioteca-digitala.ro

grecs. Quoique l'alternance des voyelles *e* et *a* ne soit pas un phénomène rare ni dans les régions thraces [8], ni ailleurs, il est très probable que l'apparition de cette variante fut déterminée par la ressemblance avec le nom de la célèbre capitale de la Lydie, *Sardes*, bien plus familier aux auteurs anciens que celui de *Serdica* [9]. Quant aux formes *Sertica* ou *Sergica*, transmises par quelques sources isolées, au lieu de *Serdica*, elles ne représentent que des corruptions [10].

Le nom Serdica, de même que sa variante *Sardica*, se rapporte également à la localité et à la région environnante [11]. Il dérive de celui des Serdes *(Serdi*, Σερδοί, Σαρδοί*)*, qui habitaient la dépression de Sofia avant la conquête romaine. Ce peuple est mentionné pour la première fois par Dion Cassius (LI, 25), à l'occasion de son récit des campagnes de M. Licinius Crassus, en 29—28 av.n.è., dans les Balkans. Son nom se retrouve sur les monnaies de Serdica (Σερδῶν) [12], dans les inscriptions [13], ainsi que dans le texte de l'Apologétique de Saint Athanase, où cette ville s'appelle Σαρδῶν πόλις [14].

Les Serdes étaient incontestablement des Thraces. L'essai de leur attribuer une origine celtique [15] ne repose pas sur des données péremptoires, car ni le simple voisinage des *Meldi* [16], dont le caractère celtique est d'ail-

[8] Cf. P. Kretschmer, *Einl. in. d. Gesch. d. gr. Spr.*, p. 221 sq.; G. I. Katzarov, *Prinos* (Contribution à l'histoire ancienne de Sofia), 1910 (dans *Materiali za istorija na Sofija*, I), p. 20.

[9] Kalopothakes, *De Thracia provincia Romana*, p. 45; apud G. I. Katzarov, *lieu cité*.

[10] Tab. Peut., VII, 5 (cf. K. Miller, *It. Rom.*, col. 533) et Geogr. Rav., IV, 7 (J. Schnetz, *Itineraria Romana*, II, Leipzig, 1940, p. 50): *Sertica;* CIL VI 2570: *Sergica.* — On a vu le nom de *Serdica* aussi dans l'expression τὴν Σεγετικὴν καλουμένην,, qui figure dans un passage de Dion Cassius, LI, 23, à propos de la campagne de M. Licinius Crassus, en 28 av. n. è., contre les Thraces et les Bastarnes: Th. Mommsen, *Röm. Gesch.*, V, Berlin, 1886, p. 12, n. 1; C. Cichorius, *Die römischen Denkmäler in der Dobrudscha*, Berlin, 1904, p. 14, n. 3; C. Patsch. *Beiträge z. Völkerk, v. Südosteur.*, V, 1, Wien, 1932 (Sitzungsber. d. Ak. d. Wiss., Wien, phil.-hist. Kl., CCXIV, 1), p. 71. K. Müllenhoff, dans « Hermes » II (1867), p. 319; E. Roesler, dans Sitzungsber. d. Ak. d. Wiss. Wien, phil-hist. Kl., XLV (1864), p. 322 W. Tomaschek, *ibidem*, CXXVIII (1893), p. 86 *(Die alten Thraker*, I), et V. Pârvan, *Getica*, p. 86, inclinent à croire qu'il s'agit de Σελετική. En tout cas, Σεγετική représente une faute de copiste.

[11] CIL V 12605 et X 1754 : *regio Serdica*; VI 2819 : *regio Serdicensis*; G. I. Katzarov, dans « Izvestija — Inst. », V (1928—1929), p. 319; Oberhummer, *Serdica*, I, dans P.-W., *Real-Enc.*, s.v.; V. Beševliev, *Epigrafski prinosi*, Sofia, 1952, p. 33, n° 55; *per fines civitatis Serdensium.*

[12] L. Ruziczka, *lieu cité*; N. A. Mušmov, *Monet. i monetarnicite*, p. 193 sqq.; Th. Gherasimov, dans « Izvestija-Inst. », XX (1955), p. 582.

[13] Cf. RA, 1928, II, p. 398, n° 165: *domo Serdus*; V. Beševliev, *Epigrafski prinosi*, p. 30, n° 42 et G. Mikhaïlov, dans « Godišnik — Univ. Sofia, Faculté de Philol. », XLVIII (1952/53), p. 252, n° 31: Αὐρ.Τειμόθε[ος καὶ Νί]γερ Σέρδος. Le nom Σέρδων, qui fait son apparition dans une inscription fragmentaire de Kočagovo près de l'antique Bessapara (G. I. Katzarov, dans « Izvestija — Inst. », IV (1926—1927), pp. 88 et 318), ne semble pas se rapporter aux Serdes. Il doit représenter le nominatif d'un nom de personne, d'origine occidentale, comparable à Σέρδων Ῥωμαῖος de Délos (cf. G. I. Katzarov, *ibidem*). Pour le nom romain *Serdius*, cf. P.-W., *Real-Enc.*, s.v. — Le nom de *Serdica* sous la forme Σερδῶν πόλις, dans les inscriptions: R. Cagnat, IGRR, I, 685; 687—689; 691; 693 (= AEM, X, 1886, pp. 238, n° 1; 241, n° 5; XIV, 1895, pp. 155, n° 30; 156, n° 41; 157, n° 43); 691 (= Dumont-Homolle, *Mélanges*, p. 315, *k*); E. Kalinka, *Ant. Denkm. in Bulg.*, n°s 26, 39, 45, 52, 54, 107; « Izvestija — Inst. », VI (1930—1931), p. 302; N. Vulič, dans Spomenik (Acad. serbe), LXXV (1933), p. 62 sq., n° 184. — Sous la forme Σερδίων πόλις: IGRR, I, 692 (= AEM, XV, 1892, p. 92, n° 3). Cf aussi G. I. Katzarov, *Prinos* etc., pp. 77, n° 1; 79, n° 12; 85 sqq., n°s 51—55, 57, 59—60.

[14] *Apol. contra Arianos*, 37, 44—45 (Migne, *P.G.*, col. 312, 324—325, 329).

[15] G. I. Katzarov, *Prinos*, etc., p. 6; id., dans *Jubil. kn. (1878—1928)*, p. 16.

[16] Dion Cassius, LI, 25. Cf. Tomaschek, *Die alten Thraker*, I, p. 91; G. I. Katzarov, *ouvr. cité*, p. 5 sq.; idem, *Keltite vâ stara Trakija i Makedonija* (Les Celtes dans la Thrace et la Macé-

https://biblioteca-digitala.ro

leurs aussi douteux que l'aspect de leur nom, qui paraît dans certains manuscrits de Dion Cassius sous les formes Μαίδοι et Μέρδοι [17], ni la ressemblance fortuite du nom ethnique *Serdi* avec le nom gaulois de personne *Serdus (civis Parisius)*, d'une inscription romaine de Bordeaux [18] ne peuvent avoir plus de poids que les sources littéraires, qui ne font aucune distinction entre les Serdes et les autres Thraces balkaniques, ni plus d'autorité que les matériaux onomastiques et toponymiques du pays serdien, qui accusent un caractère thrace par excellence, sans aucune immixtion celtique, pas même à titre d'exception [19]. Quant aux objets de type Latène découverts dans les tombes de Baïlovo, près de Sofia [20], ils sont si peu nombreux et si peu typiques, que leur apparition dans la masse de l'inventaire archéologique contemporain de la même contrée ne peut être qu'accidentelle. Cet inventaire présente, en général, le même facies hallstattien imbu d'influences helléniques que dans les autres pays thraces des Balkans [21].

Nous ne saurions pas non plus accéder à l'opinion de H. Krahe [22], qui, s'appuyant sur la présence du suffixe *-ic(a)* dans la toponymie illyrienne *(Tarsatica, Lopsica,* Κύλικες, Καυλικοί*)*, ainsi que sur le radical *sard-* du nom des *Sardeates* (Σαρδιόται) de Dalmatie [23], prête un caractère illyrien aussi au nom *Serdica*, qu'il préfère lire exclusivement sous la forme *Sardica*. Pour expliquer la terminaison *-ica* de *Serdica*, il n'est point besoin de sortir de l'aire thrace. Il suffit de se rappeler que ce nom désignait en même temps une région et une ville et de savoir que le sens régional en est certainement plus ancien, vu que la ville *Ulpia Serdica* fut fondée

doine antiques), dans Spisanie na Bâlg. Akad. na nayk., XVIII, kl. ist.-fil., 10, Sofia, 1919, p. 61 sq.

[17] On insiste sur la forme Μέλδοι à cause de la station *Meldia*, qui figure dans les itinéraires, cf. Miller, *It. Rom.*, pp. LVIII, 135 ; LXIX, 566 et col. 533), sur la route Naissus-Serdica, au col de Dragoman et dont le nom a un aspect celtique plausible (cf. A. Holder, *Alt-celt. Sprachsch.*, s. v. *Meldi Meldae*). Mais, comme un peuple du nom de *Meldi*, dans les régions thraces, n'apparaît dans aucune autre source, il faut préférer à cette forme celle de Μαίδοι, la seule des trois variantes offertes par les mss. de Dion Cassius qui correspond à un peuple thrace connu (cf. l'éd. Boissevain). Il s'agit donc des Mèdes, qui habitaient dans la vallée de la Strouma et qui ont joué un rôle important dans l'histoire thrace, en opposant une vive résistance aux Romains. Cf. aussi E. Roesler, *lieu cité*, p. 325, n. 33 ; E. Gros — V. Boissée, *Histoire romaine de Dion Cassius*, VII, Paris, 1865, p. 190, n. 4 (LI, 25) ; C. Patsch, *ouvr. cité*, V, 1, p. 74.

[18] CIL XIII 626 (on y a lu aussi *Sendrus*) et 10002, 468 (timbre sur amphore : SERDI). Cf. A. Holder, *ouvr. cité*, v. *Serdus*.

[19] Des 95 inscriptions recueillies par G. I. Katzarov, *Prinos*, etc., pp. 77—92, dans le territoire de la ville et la stratégie de Serdica, il n'y a qu'une seule pièce faisant mention d'un Celte : c'est un étranger de provenance gauloise, un *civis Ambianensis*, qui faisait son service de *signifer* dans le *numerus Divitiensium* (Kalinka, *Ant. Denkm. in Bulg.*, n° 403). En échange on constate, dans le recueil de Katzarov, plus de 25 inscriptions contenant des noms thraces des plus caractéristiques. Cf aussi Izvestija-Inst., VII (1932—1933), p. 314 ; XII (1940—1942), p. 256 sq. ; XV (1946), p. 228. Dans Izvestija-Société, V (1915), p. 190, n. 2, B. Filov exprime aussi son scepticisme par rapport à l'origine celtique des Serdes.

[20] R. Popov, dans Izvestija-Inst., I (1921—1922), p. 68 sqq. Les seuls objets d'aspect Latène de cette nécropole sont l'épée en fer reproduite à la p. 80, fig. 78 et les fragments d'épée du même métal, de la p. 75, fig. 60, A.

[21] Cf. notre *L'âge du fer dans les régions thraces de la Péninsule Balcanique*, Paris, 1930, p. 149 sqq.

[22] H. Krahe, *Die alten balkanillyrischen geographischen Namen*, Heidelberg, 1925, p. 72, 97 et 113.

[23] Ptolémée, *Geogr.*, 11, 17,8 ; Pline. *Nat. hist.*, III, 26. Cf. Vulić, dans P.-W., *Real-Enc.*, v. *Sardiates*.

https://biblioteca-digitala.ro

à peine sous le règne de Trajan [24], tandis que la région administrative *Serdica*, une des quatorze « stratégies » de la Thrace [25], date au moins dès la transformation de ce pays en province romaine, en 46 de n.ère. Mais il est très probable que la division de la Thrace par stratégies remonte encore plus haut, à l'époque du royaume sapéen des Odryses, voire à l'époque de la domination macédonienne [26]. Or, toutes ces stratégies, y compris *Serdica*, portent des noms dérivés de ceux des populations thraces par l'addition du suffixe *-ica* : *Dentheletica*, *Usdicesica*, *Selletica*, *Maedica*, *Drosica*, *Coeletica*, *Sapaica*, *Carpillica*, *Caenica*, *Bessica*, *Bennica*, *Samaica*, *Astica* [27]. Si ce suffixe représente un élément thrace [28], commun aussi à d'autres langues indo-européennes, comme le grec, le latin, le celtique, etc., ou bien une adaptation grecque ou latine [29] par voie administrative, c'est là une question à discuter. Toujours est-il que le final de *Serdica* n'a rien à voir avec les analogies illyriennes envisagées par H. Krahe. Quant au radical de ce nom, il ne présente pas non plus un caractère spécifiquement illyrien. En Illyrie on ne le rencontre d'une façon certaine qu'une seule fois, dans le nom des *Sardeates* cité par H. Krahe, sous la forme *sard-*, dont l'identité avec *serd-* est loin de représenter un axiome [30]. D'autre part, même sous la forme *sard-*, ce radical se retrouve aussi dans l'aire de l'expansion thrace. Outre les *Sardi-Serdi* et *Sardica-Serdica*, dans la région de Sofia, on a un *vicus Sardes* (Σάρδεις) dans le territoire rural de la ville de Callatis, en Dobroudja [31]. On pourrait plutôt renverser le pro-

[24] Peut-être sur l'emplacement d'un établissement thrace dont on ignore le nom : cf. C. Jireček, *Das Fürstenthum Bulgarien*, p. 360 ; G. I. Katzarov, *Prinos*, etc., pp. 3 et 18 ; idem, dans *Jubil. kn. (1878—1928)*, p. 17 ; B. Filov, *ouvr. cité*, p. 177 et 205 ; Fluss, *Serdica*, 2, dans P.-W., *Real-Enc.*, s.v., col. 1669. Pourtant, sur l'emplacement de la ville de Serdica on n'a trouvé, jusqu'à présent, aucune trace antérieure à l'époque de Trajan. En échange, dans les environs de Sofia, les restes archéologiques préromains sont très fréquents : G. I. Katzarov, *ouvr. cité*, p. 3 ; R. Popov — G. I. Katzarov — I. Gospodinov, *Predistoričeski i starohristianski pametnici ot Sofija i okolnostta* (Monuments préhistoriques et paléo-chrétiens de Sofia et des environs), Sofia, 1921 (dans *Materiali za ist. na Sofija*, V), p. 23 sqq. Cf aussi Izvestija — Inst., VII (1932—1933), pp. 358, 371—378 ; VIII (1934), p. 449 : XI (1937), p. 196 ; XIII (1939), p. 307—311 ; XIV (1940—1942), p. 209 sq. ; XV (1946), pp. 237, 243.

[25] Ptolémée, *Geogr.*, III, 11, 8—10.

[26] C. Jireček, *ouvr. cité*, p. 359 ; G. I. Katzarov, *Prinos*, etc., p. 15 sqq. — Entre Pline, *Nat. hist.*, IV, 18 et Ptolémée, *lieu cité*, il y a désaccord sur le nombre de ces divisions administratives de la Thrace : tandis que Pline parle de 50 stratégies, Ptolémée n'en énumère que 14. L'exagération se trouve probablement du côté de Pline, qui prend de simples cantons ethniques pour des stratégies.

[27] Ptolémée, *lieu cité*. Du reste, il n'y a pas que ces 14 stratégies qui aient des noms dérivés de ceux des peuples thraces au moyen du suffixe *-ica* ; on constate des cas analogues dans les pays thraces de la province de Macédoine : *Sintica*, *Odomantica*.

[28] Cf. par ex. *Burticum*, *Dorticum* (Δορτικόν), Σούρικον, Γούρβικον (W. Tomaschek, *ouvr. cité*, II, 2, pp. 62, 73). G. G. Mateescu, *lieu cité*, pp. 460 sq., 479, 481, met ce suffixe ensemble avec toutes les différentes terminaisons thraces en *-k-* (Διάκον, Τίμακον, Ἴδακος, Αὐλαρκηνός, Ἀρτακηνός).

[29] Cf. P. Skok, dans « Zeitsch. f. Ortsnamenforsch. », VII (1931), p. 35, note 1.

[30] H. Krahe, *ouvr. cité*, pp. 34 et 97, ajoute aussi un nom Σάρδος, «πόλις Ἰλλυρίας», ainsi que son dérivé Σαρδηνοί, tous les deux cités par Étienne de Byzance, s.v. Mais, dans le passage respectif du grammairien antique, il s'agit très probablement de *Serdica* et de ses habitants (cf. W. Pape, *Wörterb. d. gr. Eigenn.*, Braunschweig, 1884, v. Σαρδική).

[31] CIL III, 14214, 33 (= Gr. Tocilescu, dans AEM, XIX, 1896, p. 103 sq., n° 59). — V. Pârvan, *Getica*, pp. 245 et 748, y ajoute le nom d'un peuple *Sardi*, que Pline, *Nat. hist.*, IV, 12, (26), 83, mentionne dans la presqu'île nommée Ἀχιλλέος δρόμος à l'endroit de l'embouchure du Borysthène, dans une région de la Scythie où les éléments thraces n'étaient pas rares. Cepen-

https://biblioteca-digitala.ro

blème posé par H. Krahe, en considérant les *Sardeates*, à l'instar de V. Pârvan [32], comme des anciens Thraces illyrisés, ce qui coïnciderait avec une foule d'autres vestiges thraces des contrées adriatiques [33].

Sous le rapport du radical *sard-* on serait tenté de comparer *Serdica* aussi aux nombreux noms d'apparence similaire attestés dans les régions occidentales de l'Asie Mineure, comme *Sardes* (Σάρδεις, capitale de la Lydie), *Sardiana* (Σαρδιανή), dans la région de Sardes, *Sardemisus* (montagne en Pamphylie), Σαρδησσός (ville en Mysie), Σαρδήνη (montagne près de Kymé, en Mysie) [34]. Mais, dans ces pays, malgré les influences thraces représentées par les Phrygiens et les Mysiens, il faut compter surtout avec un vieux fonds de caractère pré-indo-européen. Certains des noms mentionnés, comme *Sardessus* (en Mysie) et *Sardemisus*, présentent même des suffixes égéens caractéristiques [35]. Entre l'élément *sard-* des pays thraces et ces noms de l'Asie Mineure, il n'y a probablement qu'une ample homonymie extérieure, sans aucun rapport d'origine ou de signisication [36]. Même conclusion s'impose encore en ce qui concerne les noms fie l'île de Sardaigne et de ses habitants (Σαρδῶ, *Sardinia*, *Sardi*) [37], de nom *Sardenus* d'une localité d'Aquitaine [38], celui de la *regio Sardonum* ldans la Narbonnaise [39] ou celui de la rivière de *Sardabal* en Maurétanie [40].

S'en tenant exclusivement à leur forme propre, avec *e*, les noms *Serdi* et *Serdica* n'ont pas d'analogie toponymique connue, ni dans le domaine thrace, ni ailleurs, ce qui n'est pourtant pas de nature à diminuer la portée des raisons qui plaident pour leur caractère thrace. Sauf les opinions susmentionnées de G. I. Katzarov et de H. Krahe, ce caractère leur est, d'ailleurs, généralement reconnu.

Un problème important en relation avec ces noms thraces est celui de leur étymologie. Pour la signification du nom des *Serdi*, dont celui de *Serdica* est dérivé, le lexique indo-européen nous offre deux radicaux, semblables en apparence, très différents au fond. L'un est **ĥerd-* 'cœur'. L'autre est **ĥerdh(o)-* 'file, troupeau' ('Reihe, Herde') [41]. Du premier proviennent les formes lat. *cor*, *cordis*, gr. καρδία et κῆρ (= **κῆρδ-*), v.-irl. *cride*, cymr. *craidd* 'cœur, milieu', bret. *kreiz* 'milieu', goth. *hairto* (allem. *Herz*, angl. *heart*), hitt. *kardiš*, véd. *hrdaḥ*, av. *zereda*, v.-sl. *srъdьce* 'cœur', et *srĕda* 'milieu' (russe *среда*), lith. *šerdis* 'mœlle d'arbre' et *širdis* 'cœur',

dant, ce nom est sujet à caution, car on ne le constate pas dans les autres auteurs et même parmi les manuscrits de l'œuvre de Pline ce n'est qu'une partie qui en font mention. Pour les erreurs géographiques de Pline par rapport à ces régions, cf. V. Pârvan, dans Riv. di filol. e di istr. class., I (1923), p. 333 sqq.

[32] *Getica*, pp. 229 et 745.

[33] C. Patsch, *Thrakische Spuren an der Adria*, dans Iahresh., X (1907), p. 169 sqq.

[34] Bürchner, dans P.-W., *Real-Enc.*, v. *Sardeis* etc., col. 2476 et 2479. Cf. aussi C. Daicoviciu, « Dacia », VII—VIII (1937—1940), p. 302; id., *La Transylv. dans l'antiq.*, p. 154 sq.

[35] Brandenstein, *Kleinasiatische Ursprachen*, dans P.-W., *Real-Enc.*, Spplbd. VI, s. v., col. 174.

[36] W. Pape, *op. cit.*, vv. Σαρδική et Σάρδεις, faisait dériver à tort *Serdica* du nom de la ville lydienne de *Sardes*.

[37] Cf. Philipp, dans P.-W., *Real-Enc.*, v. *Sardinia*, col. 2484.

[38] A. Holder, *Altcelt. Spraschsch.* s.v.; cf. aussi Keune, dans P.-W., *Real-Enc.*, s.v.

[39] Pline, *Nat. hist.*, III, 5.

[40] Méla, I, 6; Pline, *Nat. hist.*, V, 1; cf. Dessau, dans P.-W., *Real-Enc.*, s.v.

[41] A. Walde—J. Pokorný, *Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen*, I, Berlin, 1930, p. 423 sq., s. vv.

https://biblioteca-digitala.ro

lett. *sîrds* et *serde*, arm. *sirt*. Au second se rattachent les termes suivants : goth. *hairda* (allem. *Herde* 'troupeau', *Hirt* 'berger'), v.-irl. *crod* 'bétail, fortune', cymr. *cordd* 'groupe, troupeau', v.-pruss. *kērdan* 'temps < succession des jours, file', lith. *kerdžius* (*skerdžius* aussi) 'berger', sanscr. *çardhas* 'troupeau', v.-bulg. *črěda* 'file, succession des jours' et 'troupeau', russ. *чередá* 'file, troupeau' [42].

Le premier qui essaya de tirer parti de ces données de la linguistique comparée, au sujet des *Serdi*, fut W. Tomaschek. Après avoir établi l'origine thrace des Serdes, il fait l'affirmation suivante par rapport à leur nom : « der Name könnte etwa „ die Trotzigen Ragenden" bedeutet haben, von der Wurzel *k'er* + *dh*, skr. *çardh-* » [43]. Il se rapporte, ainsi, à un dérivé, d'ailleurs peu sûr [44], du radical **k̂erdh(o)-*, attesté par les termes gr. κόρθυς 'Haufe', κορθύομαι 'erhebe mich', κορθύνω 'häufe auf, an', sanscr. *çardhati* 'tritt keck, trotzig auf', *çardha-* 'frech, trotzig'. Par conséquent, le nom *Serdi* représenteraient une qualification d'ordre moral, une allusion aux vertus guerrières de ce peuple balkanique, 'opiniâtre, acharné', 'fier'.

La question fut reprise par St. Mladenov, qui, repoussant l'étymologie suggérée par W. Tomaschek, en proposa à son tour une autre, reposant également sur le radical **k̂erdh(o)-*, dans son acception principale de 'troupeau ; berger'. D'après sa démonstration, le nom des Serdes signifierait « bergers » et celui de *Serdica* 'lieu des bergers', tout comme *Ovčarci* ou *Ovčepolje* dans la toponymie slave actuelle de la Péninsule Balkanique. En faveur de cette signification plaiderait aussi le renom dont jouit actuellement le fromage produit dans la région de Sofia [45].

Le problème, limité cette fois à la signification du dérivé *Serdica*, fut atteint aussi par G. Tzenoff [46], mais son opinion, encadrée dans la tendance étrange de considérer les Thraces comme des Protobulgares et viciée par de graves défauts de méthode, ne représente qu'une conjecture hasardée. Aussi son essai d'expliquer *Serdica* par le vieux-bulgare *grad* 'place-forte' et celui de *Sredetz* par le thrace *Tyrodiza*, qui à son tour représenterait toujours un terme du vieux-bulgare, n'est-il pas du domaine des probabilités scientifiques.

La discussion ne peut donc porter que sur les opinions de W. Tomaschek et de St. Mladenov, qui ont leur point de départ dans le même radical indo-européen **k̂erdh(o)-*. La première de ces opinions nous semble la

[42] *Ibidem*. Cf. aussi Fr. Miklosich, *Etym. Wörterb. d. slav. Spr.*, p. 292, v. *serdo* ; Fr. Kluge, *Etym. Wörterb. d. deutsch. Spr.*, p. 206, v. *Herz* ; S. Feist, *Etym. Wörterb. d. gotisch. Spr.*, p. 172 sq., vv. *hairda* et *hairto* ; A. Ernout- A. Meillet, *Dictionn. étym. de la l. latine*, p. 211, v. *cor, cordis*.—Entre les deux radicaux, **kerd-* 'cœur' se conforme à cette règle d'une façon bien plus nette, tandis que la plupart des exemples des dérivés de **k̂erdh(o)-* 'troupeau' puisés dans les langues satem n'ont pas subi l'assimilation de la gutturale initiale, v. -pruss. *kerdān*, lith. *kerdžius*, v. bulg. *črěda*, ce qui s'explique, sans doute, par l'influence d'une langue kentum, éventuellement le germanique ; cf. Walde-Pokorný, *ouvr. cité*, p. 424 ; S. Feist, *ouvr. cité*, p. 172. En échange, la forme sanscrite *çardhas* est normale.

[43] W. Tomaschek, *Die alten Thraker*, I, p. 91.

[44] Walde-Pokorný, *ouvr. cité*, I, p. 424, v. *k̂erdh(o)-*.

[45] St. Mladenov, *Imenata na sedem bâlg. st.*, dans *Bâlgarska misâl*, II (1927), 7—8, p. 487 ; idem, dans Balkan-Archiv, IV (1928), p. 186. Cf. aussi G. I. Katzarov, *Prinos* etc., p. 20. St. Mladenov, dans Balkan-Archiv, *l.c.*, attribue la même étymologie au nom de la rivière albanaise *Sarda*, par la variante, i-eur. **k̂ordh-* (gr. κόρθυς 'Haufe').

[46] G. Tzenoff, *Die Abstammung der Bulgaren und die Urheimat der Slaven*, Berlin-Leipzig. 1930, p. 249.

https://biblioteca-digitala.ro

moins plausible. Pour aboutir à l'idée de 'trotzig', 'ragend', en partant de la notion de 'file, troupeau' contenue dans **ḱerdh(o)-*, il est besoin d'un processus compliqué, par la filière des notions 'amas', 'élévation', 'fierté', que l'on constate dans le vieil-indien, mais qu'on n'a pas le moyen de déduire en ce qui concerne le thrace. La simple comparaison du nom des *Serdi* et du mot *çardha-* ne suffit pas pour attribuer aussi au thrace une évolution sémantique dont le dernier chaînon a toutes les chances de n'appartenir qu'au sanscrit.

La thèse de St. Mladenov, limitée à l'acception primitive du terme **ḱerdh(o)-*, 'troupeau', 'berger', accuse, sans doute, une méthode comparative bien plus rigoureuse. Pourtant, cette thèse n'est pas non plus à l'abri de toute objection. En traduisant le nom des Serdes par 'bergers', elle ne se rapporte pas à un caractère spécifique de cette population. L'élevage était trop répandu sur l'étendue montagneuse des Balkans pour que, parmi les nombreux peuples thraces, il déterminât le nom d'un seul et précisément de celui qui présentait un caractère montagnard et pastoral moins obligé. Comme habitants en première ligne de la plaine de Sofia, qui représente la dépression la plus large et la plus fertile de l'ouest de la chaîne balkanique, les Serdes étaient des campagnards et des laboureurs au moins dans la même mesure qu'ils pouvaient être des montagnards et des bergers comme maîtres des hauteurs environnantes.

À notre avis, leur nom devait cacher tout autre chose qu'une allusion à leur qualités morales ou à leur métier prédominant. Puisqu'il s'agit d'une population attachée à un territoire, nous considérons qu'il faut diriger notre attention aussi vers les particularités géographiques de ce dernier. C'est ce qu'on a perdu de vue dans le problème des Serdes, bien que les noms ethniques inspirés par la géographie ne soient pas rares. En revenant aux deux radicaux indo-européens mentionnés plus haut, nous constatons que **ḱerd-* > *serd-* 'cœur', examiné de ce point de vue, acquiert un intérêt spécial, qu'on n'a pas remarqué jusqu'à présent. Ce radical ne contient pas seulement la notion anatomique de 'cœur', mais aussi le sens dérivé de 'milieu', 'centre', ce qui résulte des doublets slavons *srьdьce* 'cœur' et *sr̀da* 'milieu', de ceux lithuaniens *širdìs* 'cœur' et *šerdis* 'moelle d'arbre', ou de ceux celtiques : v.-irl. *cride* 'cœur', bret. *kreiz* 'milieu', cymr. *craidd* 'cœur' et 'milieu'. D'ailleurs, même sans produire de tels mots jumeaux, l'association des idées de 'cœur' et de 'milieu' est l'une des plus élémentaires, dans n'importe quelle langue et dans tous les temps. Il est vrai qu'au cours de l'argumentation de sa thèse *Serdi* = 'bergers', St. Mladenov a prévu l'éventualité d'une traduction 'Mittelstadt' pour *Serdica*, analogue à celle de la forme médiévale *Sredetz* (cf. sl. *sr̀da* 'milieu'), mais il s'est empressé de la repousser d'emblée [47]. Certainement, ce n'est pas *Serdica* 'la ville des Serdes' et d'autant moins son adaptation slavonne *Sredetz* qui constitue le noyau du problème, mais le nom même des *Serdi*, dont *Serdica* n'est qu'un adjectif dérivé. C'est ce nom ethnique qu'il faut expliquer par le sens du radical **ḱerd-* > *serd-* 'cœur', 'milieu', rapporté à la position centrale du pays. Or, en suivant précisément cette méthode, nous arrivons à la conclusion que le nom des *Serdi* devait signifier 'les habitants du cœur du pays', 'les centraux', 'les méditerranéens'.

[47] Dans Balkan-Archiv, *l.c.*

https://biblioteca-digitala.ro

La situation géographique de *Serdica* s'accorde parfaitement avec cette acception. En effet, ce qui caractérise cette région avant tout et ce qui lui valut son importance historique c'est justement sa position centrale par excellence. Considéré sous n'importe quel point de vue, le territoire des Serdes évoque l'idée de 'centre'. Comme dépression fertile et peuplée, il se trouve au milieu de hauteurs imposantes qui l'enveloppent de toutes parts, telles *Vitoša*, *Ljulin*, *Lozena*. D'autre part, ces montagnes représentent le faîte de partage des eaux de quatre réseaux hydrographiques, qui couvrent toute la moitié thrace de la Péninsule Balkanique. C'est d'ici que prennent leurs sources les eaux de l'*Isker (Oescus)*, se jetant dans le Danube, celles de la *Nišava (Naissus)*, tributaires de la *Morava (Margus)*, celles de la *Strouma (Strymon)* et celles de la *Maritza (Hebrus)*, qui, partant dans des directions différentes, se dirigent vers l'Égée. Les mêmes montagnes laissent entre elles assez de passages obligés pour que les vallées divergeantes de ces eaux constituent autant de routes de première importance, dont le point d'entrecroisement se trouve précisément dans la région de *Serdica* [48]. C'est là, par exemple, que la grande voie impériale de Belgrade à Constantinople [49], suivant les vallées de la Morava, de la Nišava et de la Maritza, se rencontre avec la route qui, longeant la Strouma et l'Isker, relie l'Egée au Danube. La situation centrale de cette région se révèle jusque dans les chiffres des distances qui la séparent des obstacles naturels formant le contour de l'espace balkanique. Entre Serdica et le Pont-Euxin, il y a, ainsi, la même distance, d'env. 400 km. à vol d'oiseau, qu'entre cette ville et le littoral adriatique. Ce n'est pas sans une raison profonde que la province romaine du nom de *Dacia*, créée après Aurélien dans cette contrée et ayant pour capitale *Serdica*, reçut l'épithète de *Mediterranea* [50]. Dans ce surnom il ne faut pas voir seulement un moyen de distinguer la *Dacie* « intérieure » de sa sœur *Ripensis* du côté du Danube, mais aussi un reflet de sa position centrale par rapport à tout le territoire romain compris entre l'Adriatique et la mer Noire.

D'ailleurs, on n'est pas obligé de se limiter à l'époque d'Aurélien pour constater que les anciens se rendaient très bien compte de cette situation du pays des Serdes. La position « méditerranée » de ce pays était connue, voire célèbre, bien avant l'époque romaine. Des auteurs grecs et romains en parlent avec insistance, comme d'un fait remarquable qui était déjà entré dans la légende. Aussi Polybe, dans un passage mentionné par Strabon, fait-il mention d'une montagne de la chaîne de l'Hémus d'où l'on pouvait apercevoir simultanément le Pont-Euxin et l'Adriatique. En citant cette assertion, Strabon la rejette pour le motif que du côté de l'Adriatique il y a un espace très large et des hauteurs nombreuses qui empêchent la vue [51]. Tite-Live, qui raconte avec luxe de détails l'expédi-

[48] F. Kanitz, *Donau-Bulgarien u.d. Balkan*, II, pp. 296 et 301 ; C. Jireček, *Die Heerstrasse von Belgrad nach Constantinopel und die Balkanpässe*, Prague, 1877, pp. 1 sqq., 25 ; H. Kiepert, *Lehrbuch d. alt. Geogr.*, pp. 322 et 329 ; G. I. Katzarov, *Prinos* etc., p. 20 sqq. ; idem, dans *Jubil. kn. (1878—1928)*, p. 21 ; C. Patsch, *Der Kampf um den Donauraum unter Domitian und Trajan*, Wien, 1937 (Sitzungsber. d. Ak. d. Wiss. in Wien, phil.-hist. Kl., CCXVII, 1), p. 206 ; J. Todorov, *Le grandi strade romane in Bulgaria*, Rome, 1937, p. 20 sqq.

[49] C. Jireček, *Die Heerstr.*, etc., p. 1 sqq. ; K. Miller, *It. Rom.*, col. 528 sqq.

[50] Cf. Brandis, *Dacia*, dans P.-W., *Real-Enc.*, s.v., col. 1975 sq.

[51] Strabon, VII, 5, 1. Cf. H. F. Tozer, *A History of Ancient Geography*, Cambridge, 1935, p. 322 sq.

https://biblioteca-digitala.ro

tion aventureuse que Philippe V fit, en 181 av. n.ère, dans les régions de l'Hémus précisément à la recherche de la montagne dont il s'agit, fournit des renseignements qui permettent de l'identifier [52]. Hanté par la croyance, très répandue alors, que dans ces parages thraces il y avait une hauteur d'où la vue pouvait embrasser d'un seul coup le Pont-Euxin, l'Adriatique, le Danube et même les Alpes et persuadé qu'il pourrait en tirer profit pour étudier un nouveau plan de campagne contre les Romains, du côté de l'Illyrie, le roi macédonien se mit en marche, à la tête d'une armée, en partant de *Stobi (Ištip)* et, après avoir parcouru, sept jours durant, le territoire des *Mèdes (Maedi)* et les contrées « inhabitées » *(solitudines)* qui séparent celui-ci de l'Hémus, il arriva au pied de la montagne qu'il cherchait. Il en entreprit l'ascension avec une poignée d'hommes et, après trois jours de fatigue, aux prises avec les pires difficultés, il arriva au sommet, d'où, naturellement, il ne put apercevoir aucun des horizons promis. Il dut se contenter du seul résultat d'avoir vérifié, de ses propres yeux, l'irréalité d'un racontar qui lui avait joué un si mauvais tour, en le déterminant à une entreprise aussi pénible que ridicule. Tite-Live ne lui fait pas grâce de ses ironies et ajoute ses objections sceptiques en ce qui concerne la possibilité de voir du même point des mers, des montagnes et des fleuves situés à de grandes distances les uns des autres [53].

On peut reconstituer l'itinéraire du roi macédonien de la façon suivante : marche de *Stobi* aux Mèdes par les vallées de la Stroumitza et de la Strouma, traversée des régions « désertes » — c'est-à-dire peu peuplées et pauvres en possibilités de ravitaillement —, au Sud du mont *Ryla (Dunax)* [54], descente de la vallée supérieure de l'Isker jusque dans le pays des Serdes [55]. Ce parcours, d'env. 175 km au total, divisé par les 25 km de marche quotidienne, d'après l'allure normale de toute infanterie [56], correspond exactement aux sept jours précisés par l'historien romain pour la durée de l'expédition à l'aller. Que l'objectif de celle-ci se trouvait dans la région des Serdes cela résulte aussi de l'itinéraire suivi par le roi à son retour. Afin de nourrir ses troupes épuisées par la marche et par la disette, Philippe, en quittant la montagne de ses désillusions, se décida à éviter les régions pauvres de l'est et du sud du Ryla et prit une autre route, par le pays des Denthélètes, que, faute de vivres, il se vit forcé de laisser saccager, malgré l'alliance qui le liait à ce peuple [57]. Or ce pays, situé dans la vallée supérieure de la Strouma, était voisin de celui

[52] Tite-Live, XL, 21—22.

[53] *Ibidem*, XL, 22.

[54] Polybe *apud* Strabon, IV, 6. 12; Δοῦναξ (acc. Δοῦναχα); Tite-Live, XL, 58: *Donuca*. Cf. G. I. Katzarov *Prinos* etc., pp. 2 et 10; D. Dečev. *Prinos kâm antičnata geografija na Bâlgarija* (Contribution à la géographie antique de la Bulgarie), dans Izvestija na ist. druž.; Sofia IV (1915), pp. 23 sqq.; idem, *Antičnoto ime na Ryla* — Le nom antique de Ryla, dans Izvestija — Inst., III (1925), p. 234 (à propos de l'expression *domo Dinace* concernant le domicile d'un *miles Leg. XIII Geminae*, dans une inscription de Carnuntum); C. Patsch, *Beiträge*, V, 1, p. 12; St. Mladenov, *Die Ortsnamenforschung bei den Bulgaren 1914—1915*, dans Zeitschr. f. Ortsnamenforsch., III (1927), pp. 138, 140 (y compris les opinions de Dečev sur l'étymologie thrace du nom *Ryla*); idem, dans Spisanie na Bâlg. akad. na Nauk, XIV, kl. ist. fil., XIV, 9, Sofia 1918, p. 94 sqq.

[55] Tite-Live, XL, 22: *Philippus Maedicam primum, deinde solitudines interiacentes Maedicae atque Haemo transgressus septimis denum castris ad radices montis pervenit.*

[56] P. Monceau, dans Daremberg-Saglio, DA, v. *exercitus*, p. 904.

[57] Tite-Live, XL, 22.

https://biblioteca-digitala.ro

des Serdes. Il est évident que la montagne qui avait tant stimulé la curiosité de Philippe et dont les auteurs anciens font si grand cas, ne pouvait se trouver qu'entre ces deux pays. D'ailleurs, on l'a déjà identifiée au massif de *Vitoša* [58] (probablement Σκόμιος ou Σκόμβρος) [59] qui, avec les 2291 m de son altitude et avec son aspect majestueux, domine toute la région de Sofia. On ne saurait s'arrêter, malgré son nom, au massif de la *Sredna Gora* 'la montagne centrale', qui se trouve à env. 80 km au sud-est de Sofia. Sa position s'accorde mal avec les données de Tite-Live. Entre ce massif et les territoires des Mèdes et des Denthélètes, il y avait d'autres populations thraces, comme les Besses et les Serdes, que Philippe aurait dû rencontrer et que l'auteur romain, malgré le caractère minutieux de sa narration, ne mentionne pas. D'autre part, la marche de Philippe vers la Sredna Gora aurait duré plus de sept jours, à moins qu'il n'ait porté les étapes jusqu'à 35—50 km par jour, ce qui, tenant compte des difficultés du terrain et du caractère paisible de l'expédition, ne paraît pas du tout probable. En outre, ce massif, boisé et sauvage, n'offre pas de hauteurs comparables à la Vitoša ni par leur altitude, ni par leur aspect. Quant à l'acception de 'montagne centrale', qui est celle de son nom slave actuel, ce n'est que l'effet d'une coïncidence fortuite qui prouve que, sans distinction de langues et de peuples, même à de considérables distances dans le temps, la situation géographique d'une région peut suggérer à la toponymie des notions semblables. De même, entre les limites d'une même région montagneuse, l'endroit considéré comme «le milieu» peut varier d'une époque à l'autre, selon les divers points de vue locaux.

On a également essayé d'identifier la montagne de Philippe avec les massifs de la *Stara Planina* 'vieille montagne' (le *Balkan* proprement dit) et du *Ryla* (2925 m) [60], mais ces tentatives sont restées isolées, parce qu'elles ne correspondent pas aux données du récit de Tite-Live. Les cimes les plus importantes du premier (Vežen : 2197 m, Yumroukčal : 2875 m) se trouvent trop loin, au nord et au nord-est de la Sredna Gora. Le second est situé, par contre, trop près de la Macédoine, au sud du pays des Denthélètes. Quant au nom d'*Haemus* que Tite-Live donne à la montagne cherchée par le roi macédonien, il a souvent une acception trop large pour obliger à une identification précise. Servant, en général, à désigner la chaîne balkanique, on pouvait l'étendre aussi à la Vitoša.

Par sa position, bien plus centrale que celle de la Sredna Gora ou de la Stara Planina, ainsi que par son isolement orographique et par son élévation imposante, la Vitoša est la seule hauteur du nord de la Thrace qui pouvait inspirer une légende comme celle qui séduisit la crédulité de Philippe V. La formation de cette légende, qui se maintint même après

[58] C. Jireček, *Das Fürst. Bulg.*, p. 374 ; Al. Philippide, *Originea Românilor*, I, Iași, 1923, p. 206.

[59] Thucydide, II, 96 (Σκόμιος) ; Aristote, *Meteor.*, 1, 13 (Σκόμβρος) ; Pline, *Nat. hist.*, IV, 10, (17) ; *Scopius*. Cf. G. I. Katzarov, *Prinos*, etc., p. 2 ; G. I. Katzarov- D. Dečev, *Izvori za star. istor. i geogr. na Trakija i Maked.*, pp. 32 et 129 ; Oberhummer, dans P.-W., *Real-Enc.*, v. *Skomios* ; D. Dečev, dans Izvestija na ist. družestvo, Sofia, IV (1915), p. 32 sqq. ; cf. aussi St. Mladenov, dans Zeitschr. f. Ortsnamenforsch., III (1927), p. 139 (y compris l'opinion de D. Dečev sur l'origine thrace du nom *Vitoša*) — Contra : (*Ryla* = *Scomius* et *Vitoša* = *Dunax*) : C. Jireček, *Die Heerstr.*, etc., p. 25 ; idem, *Das Fürst. Bulg.*, p. 374 ; W. Tomaschek, *Die alten Thraker*, III, p. 89.

[60] Oberhummer, *Haimos*, dans P.-W., *Real-Enc.*, s. v., col. 2222.

https://biblioteca-digitala.ro

l'expérience faite par ce roi, comme le prouve son insertion dans la Géographie de Méla [61], est d'autant plus explicable que la Vitoša se trouve précisément au milieu de la distance qui sépare la mer Noire de l'Adriatique, distance qui, dans la mentalité antique, était même concrétisée dans l'idée, fausse, d'une chaîne continue de montagnes réunissant les deux mers [62]. L'exagération représentée par la croyance dans la visibilité des deux mers d'un seul point est née probablement dans les milieux gréco-macédoniens, à l'époque hellénistique, comme un effet de l'ignorance des proportions réelles de l'espace balkanique, ajoutée à la tendance de l'imagination populaire vers le fabuleux [63]. Mais, sous cette exagération, il faut voir un fait réel qui, dans le monde thrace, devait être depuis longtemps et généralement connu. C'est la situation centrale non seulement de la Vitoša, mais aussi de la plaine voisine, où se trouvait, depuis des temps immémoriaux, un des plus importants carrefours de la Péninsule. Le nom des habitants locaux, les *Serdi*, avec son acception de 'méditerranés', maintenait en évidence la célébrité de cette situation géographique exceptionnelle.

Il y aurait encore une possibilité d'expliquer le nom des Serdes par des facteurs géographiques, en revenant au thème **ĵkordh-(<*ĵkerdh-)* 'troupeau' utilisé par W. Tomaschek pour son étymologie susmentionnée, mais en se limitant au sens matériel du terme grec κόρθυς 'Haufe', 'amas', dont on pourrait continuer l'évolution vers des notions orographiques, comme 'tertre', 'éminence', 'montagne'. Cependant cette hypothèse, qui mènerait éventuellement à la traduction de *Serdi* par l'épithète trop général de 'montagnards', se heurte aux mêmes difficultés d'ordre phonétique que l'étymologie proposée par Tomaschek. La forme κόρθυς, dans le cas où elle dériverait de **kerdh- < *ĵkordh-*, ce qui n'est pas du tout certain, appartient à une évolution différente de celle que représenterait le nom des Serdes et on n'a pas de motifs spéciaux d'étendre au thrace l'acception de 'Haufe', 'amas', qui n'est attestée que pour le grec.

Notre conclusion concernant la dérivation du nom thrace *Serdi* du radical **ĵkerd- > serd-* 'cœur', 'milieu', soulève aussi la question de la continuité toponymique entre ce nom et celui de *Sredetz-Srjadec* (Срѣдьць), que les Slaves du moyen âge avaient donné à la ville de *Serdica* et qui dans la langue slavonne avait une signification analogue : 'ville centrale', 'Mittelstadt', comme un dérivé de *sr̆eda* 'milieu', remontant au même radical indo-européen [64].

Comme un contact direct entre les langues thrace et slavonne, à l'époque où les premiers Slaves s'installèrent dans les Balkans, n'est pas à priori exclu, vu qu'il y a des indices de la persistance des parlers thraces

[61] Méla, II, 2 : *e quis Haemos in tantum altitudinis abit ut Euxinum et Hadriam ex summo vertice ostendat.*

[62] Strabon, VII, 5, 1 et VII, fgm. 10. Cf. J. Cvijić, *La Péninsule Balkanique*, Paris, 1918, p. 2 sq.

[63] Une légende analogue existait au sujet du mont *Argaeus*, dans l'Est de l'Asie Mineure, dans une région qu'on considérait également comme médiane, entre le Pont-Euxin et la Méditerranée : Strabon, XII, 2, 7 (538). Cf. Hirschfeld, dans P.-W., *Real-Enc.*, v. Ἀργαῖον ὄρος ; H. F. Tozer, *ouvr. cité*, p. 323.

[64] Fr. Miklosich, *Etym. Wörterb. d. sl. Spr.*, pp. 292, v. *serdo* et 293, v. *sr̆dьčь*.

https://biblioteca-digitala.ro

jusqu'après le VIe siècle [65], il est possible que la signification slavonne du nom de *Sredetz* fût influencée par celle de la forme antique *Serdica*. Il s'agirait ainsi d'une transmission sémantique directe, analogue à celle que St. Mladenov a constatée au sujet d'*Edessa*, ville d'origine thrace de la Macédoine orientale, dont le nom contient la même notion d'eau' qu'il y a dans le nom slave actuel de *Vodena (Воденъ)* [66] de la même localité.

Il est vrai qu'à l'apparition des Slaves dans les Balkans la ville de Serdica représentait un important centre romain et que ses habitants devaient être romanisés depuis de longues générations, mais, comme le prouve l'abondante toponymie locale, de caractère éminemment thrace, transmise par Procope vers la même époque [67], l'élément thrace s'était suffisamment maintenu dans les contrées rurales environnantes, pour pouvoir conserver le souvenir de la signification toponymique de *Serdi* et de *Serdica*. Même le nom romain de la province *Dacia Mediterranea*, expression d'une position géographique renommée, aurait pu naître, comme nous l'avons déjà dit, sous l'influence de ce souvenir.

Toujours est-il que les Slaves ont facilement saisi le sens contenu dans le radical du nom de *Serdica*, qui correspondait à une forme semblable de leur langue, d'essence toujours *satem* [68], ainsi qu'à une acception identique et qui s'accordait excellemment avec la situation géographique, militaire et politique de la ville respective, d'un caractère central évident à toute époque. Comme il arrive souvent quand des peuples apparentés viennent en contact, ils adaptèrent le vieux nom thrace à leur langue, par une traduction qui modifia un peu sa forme, mais qui ne changea rien à sa signification originelle [69].

[65] Al. Philippide, *ouvr. cité*, I, p. 450 sqq.; L. Niederle, *Manuel de l'antiquité slave*, I, p. 70; St. Mladenov, *Gesch. d. bulg. Sprache*, p. 3 sq.

[66] St. Mladenov, dans Bâlgarska misâl, II (1927), 7—8, pp. 488 sq. et 493.

[67] Procope, *De aed.*, IV, 4 (éd. Haury, p. 121); cf. Al. Philippide, *ouvr. cité*, I, p. 440 sqq.; G. G. Mateescu, dans AINC, III (1924), p. 456 sqq. (pour les régions situées à l'ouest de Serdica); I. I. Russu, dans AISC, IV (1941—1943), p. 112 sqq. (pour les mêmes régions).

[68] D. Dečev, *Prinos kâm trako-slavjanskite ezikovi otnošenija* — Contribution aux rapports linguistiques thraco-slaves, dans *Jubileen godišnik* — Annuaire jubilaire de la Bibl. nat. à Plovdiv, 1925, p. 311—317.

[69] Le magistral onomasticon de l'académicien D. Dečev, *Die thrakischen Sprachreste*, Vienne, 1957 (Oesterr. Akad. d. Wiss., philos.-hist. Kl., Schr. d. Balkankomm., XIV), est paru lorsque le présent article se trouvait déjà à l'imprimerie pour paraître dans le volume de *Mélanges* en son honneur *(Izsledovanije-Studia in Honorem Acad. D. Dečev)*. Ce n'est qu'au moyen de cette note finale qu'il nous fut possible d'en faire mention. Cf. spécialement son paragraphe Σερδοί — Σερδική contenant une liste complète des sources et une critique documentée de la thèse illyrienne de H. Krahe au sujet de Serdica (cf. ci-dessus, p. 93—95). En ce qui concerne l'origine du nom, l'illustre savant bulgare se rapporte à la thèse de W. Tomaschek concernant le radical **k̑erdh(o)*.

https://biblioteca-digitala.ro

LA CIVILISATION GÉTO-DACE ET SES PROBLÈMES À LA LUMIÈRE DES DERNIÈRES FOUILLES DE POIANA, EN BASSE-MOLDAVIE

Située sur la rive escarpée qui domine, à gauche, la vallée du Siret, près du confluent de cette rivière avec le Trotuș (fig. 1), la station protohistorique de Poiana, en Basse-Moldavie (départ. de Galați), dénommée « Cetățuia » (la « forteresse »), constitue l'un des points archéologiques les plus importants de toute la partie est de la Dacie. En vertu de sa position stratégique et économique de premier plan, et grâce à sa situation géographique qui en faisait l'articulation essentielle de la voie de communication la plus courte existant entre les Carpates et les bouches du Danube, cette station a joui d'une longue existence et d'un développement remarquable. Aussi son évolution reflète-t-elle l'histoire même des populations de race thrace qui ont séjourné en Dacie depuis la première moitié du deuxième millénaire avant notre ère et jusqu'à l'époque de la conquête romaine.

Les premières recherches effectuées à Poiana datent de l'an 1913, quand Vasile Pârvan procéda à une reconnaissance des lieux et à des sondages sommaires. Il crut d'abord que l'on se trouvait en présence d'un camp romain établi sur les vestiges d'un habitat plus ancien [1]. Plus tard, à l'époque où Pârvan rédigeait le remarquable ouvrage qu'est *Getica* [2], le site de Poiana devait l'intéresser à nouveau à cause justement de ces restes archéologiques. Sur son initiative, une série de fouilles furent pratiquées sur les lieux en 1926 par Gh. Ștefan [3], puis en 1927 par l'auteur de ces pages en collaboration avec Ecaterina Vulpe. Les fouilles de 1927 eurent lieu peu après la mort prématurée de l'éminent savant qui en avait élaboré le projet. Les résultats de ces travaux ont été publiés dans un mémoire spécial [4]; ils apportaient la preuve que Poiana n'avait jamais été un camp romain, mais une agglomération indigène, laquelle, fondée en plein âge du bronze et encore habitée dans la période hallstattienne, avait représenté, au second âge du fer et jusqu'à l'époque romaine, un centre très actif de la culture géto-dace. Dans une étude parue en 1931 nous avons essayé d'identifier cette station avec *Piroboridava* [5]. Nos fouilles se sont continuées à Poiana entre les années 1928 et 1940 avec des moyens

[1] V. Pârvan, *Castrul de la Poiana și drumul roman prin Moldova de Jos*, dans ARMSI, Bucarest, XXXVI, 1914, p. 93–103 et 124–126.

[2] V. Pârvan, *Getica: O protoistorie a Daciei*, Bucarest, 1926 (publié aussi dans ARMSI, IIIe série, III, passim.

[3] Quelques objets découverts à l'occasion des fouilles de 1926 ont été reproduits par V. Pârvan, *Getica*, pl. XXI, fig. 1–2 et pl. XXII, fig. 1.

[4] R. Vulpe et Ec. Vulpe, *Les fouilles de Poiana, campagne de 1927*, Dacia, III–IV, 1927–1932, p. 253–351.

[5] R. Vulpe, *Piroboridava: La station protohistorique et daco-romaine de Poiana dans la Moldavie inférieure*, RA, XXXIV, 2, 1931, p. 237–276.

https://biblioteca-digitala.ro

réduits et au cours d'une série de campagnes écourtées dont les résultats sont restés jusqu'ici inédits [6].

Après la dernière guerre, les travaux y ont été repris et la « Cetăţuia » est devenue l'un des objectifs de la vaste activité archéologique qui se déploie sous les auspices de l'Académie Roumaine. L'important appui de cette dernière nous a donné la possibilité d'explorer avec des moyens amples et d'une façon systématique, au cours de trois grandes campagnes menées de 1949 à 1951, plus de la moitié de l'étendue de la station. Les résultats de ces fouilles n'ont été consignés jusqu'ici que dans des rapports

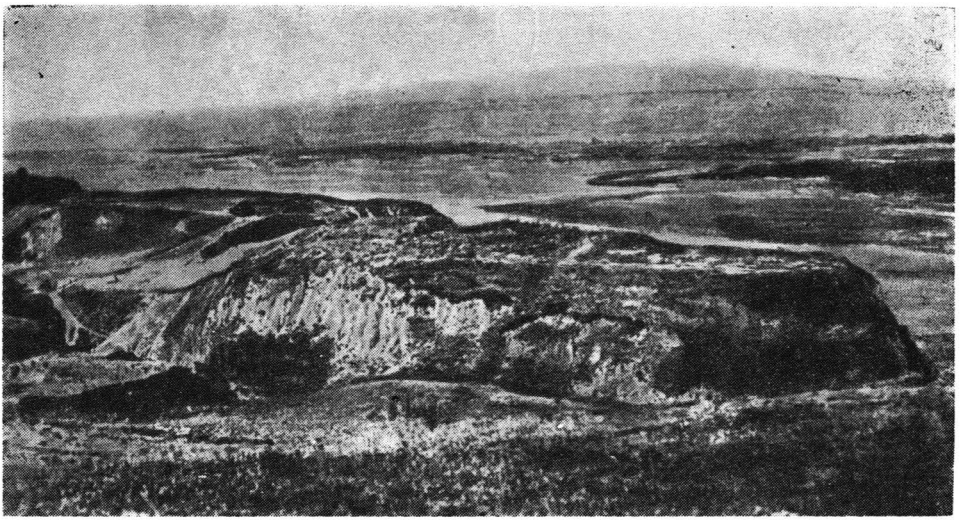


Fig. 1. — Vue générale de la station de Poiana.

préliminaires assez brefs [7]; un travail d'ensemble sur le matériel mis au jour, y compris celui dégagé entre 1928 et 1940, est seulement en cours de préparation. Etant donné que ce matériel présente une abondance et une variété peu communes, l'étude qui lui sera consacrée ne pourra être achevée d'ici quelques années. C'est pourquoi nous estimons utile d'essayer de présenter ici, ne fût-ce qu'en nous appuyant sur des observations brutes, un compte rendu des principaux éléments nouveaux mis au jour par les dernières fouilles de Poiana, par rapport aux différents problèmes que pose la civilisation géto-dace dans son ensemble.

◆

A l'époque de sa prospérité ancienne, la « Cetăţuia » de Poiana s'élevait sur le saillant très vaste d'une côté abrupte dominant la vallée du Siret à une hauteur de 200 m. A la suite des érosions, encore actives,

[6] A l'exception de quelques informations partielles : R. Vulpe, *op. cit.*, p. 237—257 ; idem, dans AnD, XII, 1931, p. 257—262 ; Ec. Dunăreanu-Vulpe, *Un tezaur de denari romani găsit la Piroboridava*, dans le vol. *În memoria lui Vasile Pârvan*, Bucarest, 1934, p. 126—133 ; idem, *La nécropole de l'âge du bronze de Poiana*, Dacia, V—VI, 1935—1936, p. 151—167.

[7] SCIV, I, 1, 1950, p. 47—52 ; II, 1, 1951, p. 177—214 ; III, 1952, p. 191—210 et 220—230.

https://biblioteca-digitala.ro

qui ont effrité la masse de lœss et d'alluvions qui constitue le terrain, le saillant a disparu dans sa plus grande partie (fig. 2). Ce qui en reste est représenté par une bande périphérique de moins de 2 ha, d'une longueur de 300 m et d'une largeur qui varie entre 5 m et 100 m. Les vestiges archéologiques apparaissent sur de grandes étendues, tout le long des ravins, même en dehors du saillant de la « Cetățuia ». Des évaluations sommaires ont montré que l'établissement ancien de Poiana s'étendait, aux temps de son plus grand développement au deuxième âge du fer, sur une superficie qui dépassait 1 km².

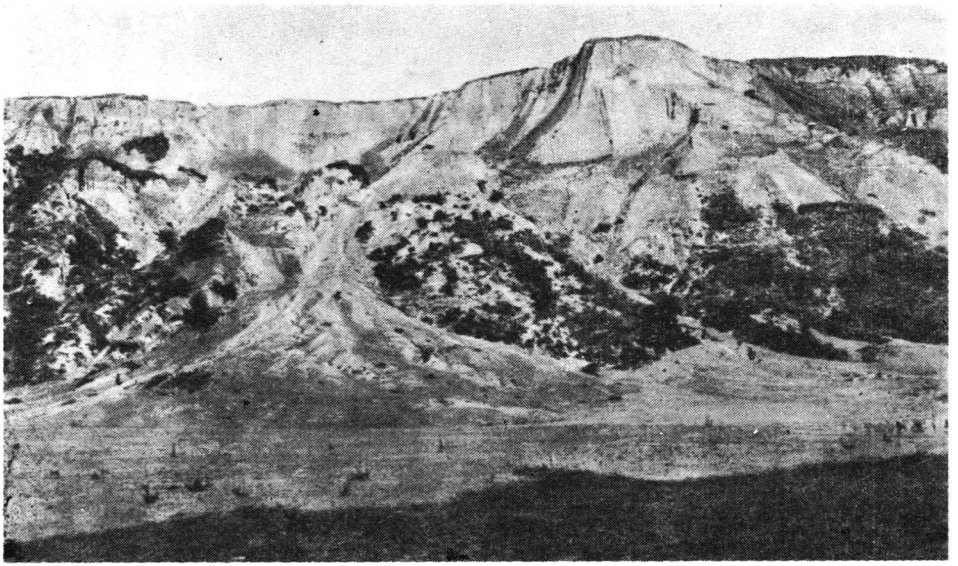


Fig. 2. — Le promontoire sur lequel se trouve la station de Poiana

Les fouilles ont été exécutées le long de la bande qui subsiste de cet ancien saillant ; la couche anthropozoïque y présente une épaisseur de plus de 3 m et une composition des plus compliquées qui atteste une habitation très prolongée et très intense. Le schéma stratigraphique que nous avions esquissé sur la base de nos premières constatations [8], en 1927 et 1928, a subi par la suite une série de modifications imposées par les indications plus précises qui nous ont été fournies au fur et à mesure de l'extension des travaux. Cependant, les données et matériaux rassemblés n'ayant pas été examinés et coordonnés d'une manière minutieuse, on peut s'attendre à des précisions supplémentaires à l'occasion de leur étude définitive en cours de préparation. C'est pourquoi nous ne saurions présenter, pour le moment, en ce qui concerne la stratigraphie de Poiana, autre chose qu'un schéma sommaire offrant une nomenclature provisoire et des évaluations chronologiques approximatives. Les niveaux d'habitation figurant dans ce schéma, que nous avons établis sur la base d'observations

[8] R. Vulpe, Dacia, III—IV, 1927—1932, p. 345—346 ; idem, *Pirobridava*, p. 238—245.

https://biblioteca-digitala.ro

faites sur toute l'étendue explorée de la station, sont au nombre de neuf. Envisagés à partir du sol vierge pour remonter jusqu'au niveau végétal, donc dans un ordre chronologique direct, ces niveaux sont les suivants [9] :

Poiana I 1. Civilisation de Monteoru ; âge du bronze.

Poiana I 2. Civilisation de Basarabi, spécifique de la période hallstattienne dace ; VIIe et VIe siècles avant notre ère.

Poiana I 3. Civilisation géto-dace de la fin de la période hallstattienne ; V^e^ et IVe siècles avant notre ère.

Poiana II 1. Civilisation géto-dace ; IVe et IIIe siècles avant notre ère.

Poiana II 2. Civilisation géto-dace : IIe et Ier siècles avant notre ère.

Poiana III 1—2. Civilisation géto-dace : Ier siècle avant notre ère.

Poiana IV 1. Civilisation géto-dace ; Ier siècle de notre ère.

Poiana IV 2. Civilisation géto-dace ; IIe et IIIe siècles de notre ère.

La date que nous assignons au dernier niveau mentionné ci-dessus n'est pas sûre. Ce niveau comprend des éléments appartenant au IIe siècle de notre ère, alors que les données se rapportant au IIIe siècle sont matière à discussion. Observons aussi que les six derniers habitats désignés par les chiffres romains allant de II à IV présentent une étroite continuité typologique et chronologique en tant qu'ils appartiennent à une civilisation unitaire qui caractérise le second âge du fer dans la Dacie toute entière. C'est la civilisation des peuples thraces ayant vécu au nord du Danube, et qui nous sont connus par les sources écrites sous les noms de *Gètes* ou de *Daces*. On rencontre aussi des prototypes de cette civilisation parmi les vestiges des civilisations hallstattiennes des habitats Poiana I 2—3 que l'on doit attribuer aux mêmes populations. Du reste, la civilisation Monteoru elle-même, qui se trouve à l'étage I 1 et se situe à un intervalle éloigné des niveaux hallstattiens, se rapporte, selon toutes probabilités, à des ancêtres thraces des Géto-Daces. Parmi les nombreuses stations de Roumanie appartenant à l'âge du fer, la « Cetăţuia » de Poiana est la seule jusqu'ici qui soit susceptible de fournir des documents pour l'évolution de la civilisation géto-dace en son entier.

Les niveaux II—IV se rapportant à cette civilisation sont les plus riches de toute la station, leur épaisseur, leur complexité et leur étendue dépassant considérablement celles des niveaux Poiana I 1—3. Cette profusion s'explique par la grande prospérité de l'établissement entre le IVe siècle avant notre ère et le premier siècle de notre ère, comme une conséquence de l'essor pris par la Dacie toute entière dans cet intervalle de temps, lorsque des noms de chefs géto-daces, tels que Dromichètes, Burébista, Décébale, s'imposent à l'historien du fait de la puissance considérable que représentait l'union des tribus qu'ils avaient sous leurs ordres. Aux temps des niveaux Poiana I 1—3, à l'âge du bronze et au premier âge du fer, la population y fut moins dense, si bien que l'éperon sur lequel se trouvait la station ne fut intensément habité à cette époque que vers sa pointe. Cette partie fut entièrement détruite au cours des temps, et les vestiges de cette époque ne se conservent que dans la zone périphérique, faiblement habitée, la seule qu'il nous ait été possible d'explorer. En revanche, durant le second âge du fer, la vie s'intensifia dans cette partie

[9] Cf. R. Vulpe, SCIV, II, 1, 1951, p. 179—181.

https://biblioteca-digitala.ro

de la station et l'établissement finit, ainsi que nous l'avons montré, par dépasser les limites de la « Cetăţuia ».

La « Cetăţuia » de Poiana constitue un habitat fortifié, du type rudimentaire appelé « éperon barré » ; sa défense y était assurée surtout par la nature, grâce aux pentes abruptes qui entourent le promontoire, l'intervention de l'homme se réduisant à couper transversalement la surface de celui-ci par un fossé doublé d'un rempart de terre. C'est là un type de fortification caractéristique pour la grande majorité des habitats géto-daces ; nous le rencontrons par exemple à Crăsani, à Zimnicea, à Tinosul, à Popeşti ou à Sighişoara, mais nulle part nous ne lui voyons prendre cet aspect de position dominante qu'il revêt à Poiana [10].

Les habitations gètes de « Cetăţuia », édifiées sur un plan rectangulaire, se serraient les unes contre les autres, laissant entre elles des espaces exigus, de forme irrégulière. A toutes les époques, la technique de ces constructions resta des plus rudimentaires, les maisons étant construites en bois et en branchages recouverts d'argile.

Les tombes de la population gète de Poiana se trouvaient ordinairement en dehors de l'agglomération ; elles étaient placées dans une zone funéraire que signale la présence de plusieurs tumuli. Ces tumuli toutefois ne représentent nullement le type le plus caractéristique des sépultures de l'endroit qui étaient généralement au ras du sol. En ce qui concerne le rite, l'incinération y prédominait dans les tumuli, aussi bien que dans les tombes plates. En divers endroits de la station, parmi les restes des habitations appartenant au niveau II 1, on a découvert des squelettes d'adultes et d'enfants dont les corps avaient été jetés parfois dans les fosses sans aucun ménagement, alors qu'il est visible que d'autres corps ont été enterrés conformément à un rite établi, dans l'attitude accroupie, portant des ornements et entourés de vases. Ces derniers se rapportent aux IVe et IIIe siècles avant notre ère. Les squelettes du premier groupe peuvent être les restes des victimes de guerre ensevelies sous les ruines de leurs habitations, mais ils évoquent, d'autre part, l'idée des sacrifices humains dont les auteurs anciens font état quand ils parlent des croyances religieuses des Géto-Daces [11].

◆

Ce qui frappe particulièrement dans les découvertes faites à Poiana, c'est l'exceptionnelle abondance de la céramique, des outils, des armes et des ornements corporels. Dans la contribution apportée par cette sta-

[10] Contrairement à nos opinions de jadis (*Piroboridava*, p. 255—257, 273—274 ; *Histoire ancienne de la Dobroudja*, Bucarest, 1938, p. 123), que nous partagions avec V. Pârvan (*Castrul de la Poiana*, p. 27—28 et 37—38 ; *Getica*, p. 128 et 733), le *vallum* en terre qui parcourt la Basse-Moldavie depuis le Siret jusqu'au Prut (cf. C. Schuchhardt, AEM, IX, 1885, p. 202—207 et 224) n'a rien à voir avec la station de Poiana. A la suite des recherches que nous avons faites, entre 1948 et 1951 (SCIV, II, 2, 1951, p. 167—174, III, 1952, p. 215—220 et 228) au long de son tracé, nous sommes arrivé à la conclusion qu'il s'agit d'un ouvrage de fortification remontant à la fin de l'antiquité et destiné à défendre le plateau central de la Moldavie contre une attaque venant du Sud. Son identité avec le « mur » qu'Athanaric avait fait construire en 376, lors de l'invasion des Huns, *a superciliis Gerasi fluminis ad usque Danubium* (Ammien Marcellin, XXXI, 3, 7), nous semble très probable (cf. SCIV, II, 2, 1951, p. 162 et suiv. ; Materiale, I, 1953, p. 504) ; cf. R. Vulpe, *Le vallum de la Moldavie inférieure et le « mur » d'Athanaric*, La Haye, 1957, p. 24—51.

[11] Hérodote, IV, 94 ; Jordanès, *Get.*, V, 41.

https://biblioteca-digitala.ro

tion à la connaissance de la civilisation géto-dace, le rôle de tous ces objets est des plus importants. Leur étude rend compte des particularités de cette civilisation, de sa genèse, de ses progrès, des influences qu'elle a subies, ainsi que du niveau qu'elle a atteint. Nous avons pu établir sur ces bases que les principales occupations des Gètes de Poiana étaient l'agriculture et l'élevage. Nous y avons découvert, en effet, de nombreux outils en fer servant au travail de la terre, tels que des socs de charrue

Fig. 3. — *Poiana.* Outils en fer : 1, coutre ; 2, soc de charrue ; 3, faucille ; 4—5, haches à trou transversal ; 6, hache à tube longitudinal prismatique.

(fig. 3/2), des coutres (fig. 3/1), des bêches, des faucilles (fig. 3/3), des pics, de même que des moulins primitifs en grès, ou des moulins rotatif en tuf volcanique (fig. 4) et, d'autre part, des grains de blé ou de millet calcinés. Les nombreuses fosses découvertes à proximité des habitations

https://biblioteca-digitala.ro

étaient destinées en grande partie aux provisions de céréales. La chasse et la pêche, qui trouvaient aisément un aliment dans les vastes forêts avoisinantes et dans les eaux du Siret, n'étaient pratiquées que fortuitement.

A côté des occupations requises par les nécessités de l'alimentation, nous voyons différents métiers se développer à l'époque gète à Poiana. Leur essor graduel, en ce qui concerne plus particulièrement la céramique

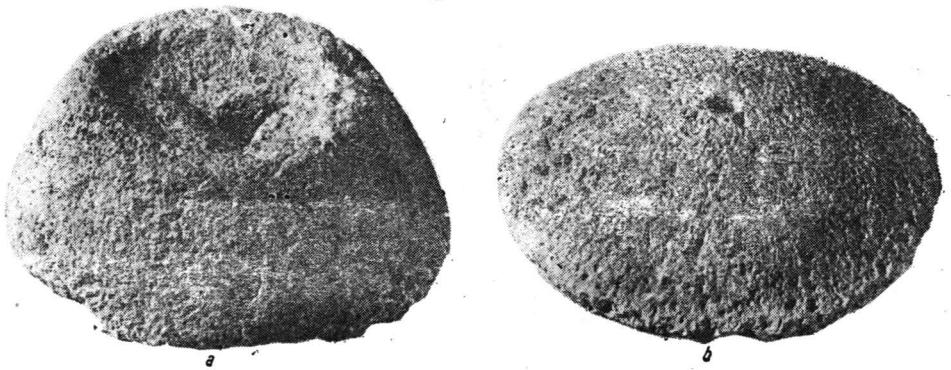


Fig. 4. — *Poiana. Catillus* (a) et *meta* (b) d'une meule rotative en tuf volcanique.

et le travail des métaux, est attesté avec évidence lorsqu'on remonte d'un niveau à l'autre. C'est ainsi qu'on y a découvert un grand nombre de creusets d'argile qui servaient à fondre le bronze, d'importantes quantités de résidus de fer et de cuivre, des morceaux de bronze à l'état brut, des objets de bronze et d'argent en cours de travail et non achevés, de même que des outils de fer très variés utilisés dans la métallurgie, tels que marteaux, petits marteaux d'orfèvre, pinces, ciseaux et poinçons destinés au découpage et au percement du fer. La fabrication sur place de la céramique est attestée par des restes de fours découverts à l'intérieur de la station et par de nombreux polissoirs d'argile qui servaient à donner du lustre à la poterie. En ce qui concerne le travail du bois, il faut croire quil connaissait un grand développement à Poiana, si l'on en juge d'après les différents outils de fer qui y ont été découverts et qui appartiennent à cette branche, tels que haches (fig. 3/4—5), herminettes, planes, ciseaux de charpentier, gouges, etc.

Les vêtements s'agrafaient avec des fibules, dont on a découvert un grand nombre à Poiana. La plupart étaient en bronze, mais on en a trouvé quelques-unes en argent ou en fer. Caractéristiques pour le niveau Poiana II 1 sont les fibules du type thrace qui représentent une variante carpato-balkanique du type Certosa (fig. 5/1), et, pour les niveaux Poiana II 2 et III 1—2, les fibules des types Latène II et III (fig. 5/2), mais, plus particulièrement, les fibules à cuiller, rappelant jusqu'à un certain point le type Nauheim, en usage entre le Ier siècle avant notre ère et le Ier siècle de notre ère (fig. 5/3—4). Dans les couches III et IV, ce sont des fibules

https://biblioteca-digitala.ro

du type Latène III et des différents types en usage dans les provinces romaines qui prédominent et plus particulièrement le type à nœud sur

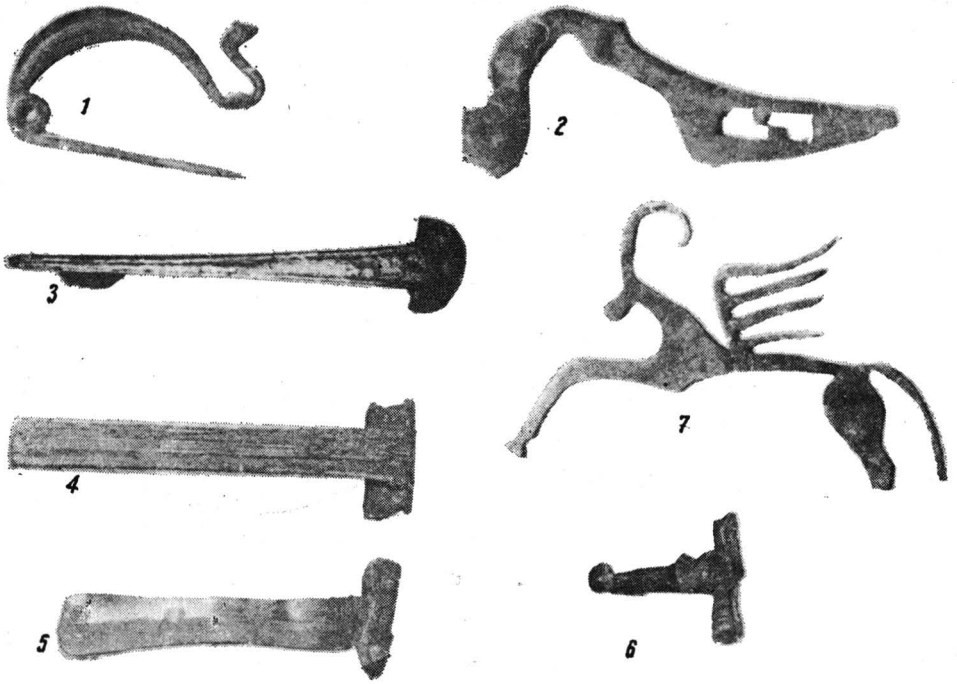


Fig. 5. — *Poiana*. Objets de parure : 1—6, fibules (1, type thrace du IIIe siècle avant notre ère ; 2, type Latène III ; 3—4, type à arc en forme de petite cuiller ; 5, type à yeux sur l'arc, IIe siècle de notre ère ; 6, type à nœud sur l'ar, (Ier siècle de n. ère) ; 7, applique découpée en forme de capridé ailé. 1—2 et 4—7, bronze ; 3, argent).

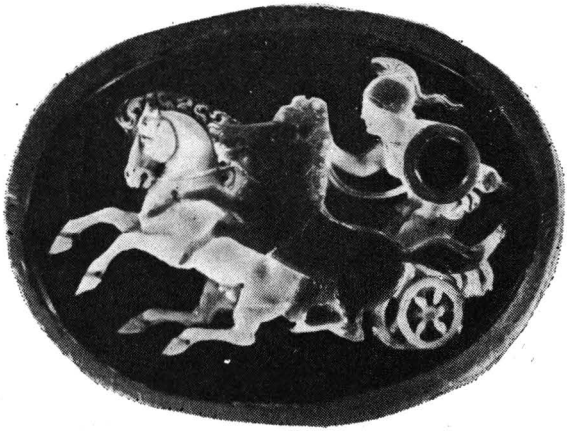


Fig. 6. — *Poiana*. Camée en sardonyx serti dans une bague en or. Objet d'importation romaine. Une fois et demie la grandeur naturelle.

l'arc (fig. 5/6). Signalons, d'autre part, la grande abondance d'autres accessoires vestimentaires et ornements, en bronze et en argent, tels que pendentifs, chaînettes, bagues, boucles d'oreilles, bracelets, colliers. Abondance aussi

https://biblioteca-digitala.ro

d'épingles à cheveux, en os ou en bronze et de perles en verre coloré ou en cristal de roche. Un grand nombre de bagues comportent un chaton

Fig. 7. — *Poiana*. Céramique locale travaillée à la main : 1—3, catégorie primitive, lustrée en noir ; 4, catégorie primitive poreuse. — Céramique travaillée au tour : 5, grande coupe grisâtre ; 6, grande cruche grisâtre à anse en torsade et à décoration formée de lignes lustrées.

en métal ou en verre, parfois serti de gemmes ou de camées (fig. 6). En fait d'objets de toilette, il nous faut mentionner les petits miroirs en métal blanc, découverts à profusion, des peignes en os, de petites boîtes cylin-

https://biblioteca-digitala.ro

driques en os pour les fards, enfin de petits vases d'importation en verre, pour les parfums et les onguents.

Les armes sont représentées dans l'inventaire archéologique de Poiana par des épées droites de fer, à deux tranchants, généralement courtes (approx. 0^m 60), se rapprochant des glaives romains ; elles ont des manches en os et des fourreaux garnis de bouterolles. Signalons aussi des fers de lance et des pointes de javelots en fer, une grande quantité de pointes de flèches, en bronze et en fer ; au niveau Poiana II les pointes de flèches

Fig. 8. — *Poiana*. Céramique grisâtre d'origine locale et travaillée au tour.

en bronze du type « scythe », pyramidal à trois arêtes, sont très fréquentes ; dans les niveaux plus récents ces pièces sont en fer.

Les habitants de cette station pratiquaient le commerce sur une grande échelle, en utilisant couramment la monnaie comme moyen d'échange. A Poiana, ainsi que dans d'autres centres, les Daces frappaient des monnaies dont les types imitaient des modèles étrangers. Nous y avons découvert un certain nombre de pièces d'argent daces qui reproduisent les tétradrachmes macédoniens ; d'autre part, on y a mis au jour une matrice pour la frappe des deniers républicains romains, de même qu'une pastille d'argent qui n'était pas encore poinçonnée. Parmi les exemplaires de provenance étrangère, Poiana nous offre fréquemment, aux niveaux II 1—2, des monnaies grecques d'Histria et de Callatis et, aux niveaux III 1—2 et IV 1, des deniers romains républicains et impériaux du Ier siècle de notre ère.

Mais, du point de vue des résultats de nos fouilles, la première place revient à la céramique, tant par la profusion que par la variété des types

https://biblioteca-digitala.ro

représentés. Tout comme dans les autres stations constatées sur le territoire de l'ancienne Dacie et appartenant au second âge du fer, la poterie des niveaux gètes de Poiana présente quatre catégories de vases. Deux d'entre elles dénotent une technique encore primitive et comprennent, d'une part, des vases noirs polis, travaillés à la main dans une pâte épurée (fig. 7/1—3) et, de l'autre, des vases d'aspect mat et poreux, également modelés à la main (fig. 7/4). Les deux autres catégories, renfermant des poteries d'une technique supérieure, façonnées au tour, concernent une poterie grise, à pâte fine (fig. 7/5—6 et fig. 8), faite sur place et des récipients grecs ou romains d'importation (fig. 9).

La céramique d'importation, le plus souvent de provenance grecque, est représentée en premier lieu par des amphores, lesquelles attestent un commerce florissant de vins et d'huile. Le type dominant est celui des amphores hellénistiques aux anses bicylindriques. Les amphores estampillées, appartenant à d'autres types, proviennent en majorité de Thasos. En dehors de ces dernières, on rencontre très fréquemment à Poiana des fragments de vases grecs de luxe, généralement de petites dimensions. Nous avons enregistré ainsi divers vases à glaçure noire appartenant aux IVe et IIIe siècles avant notre ère et de nombreux tessons hellénistiques et romains à la couverte rouge ou à lignes rouges et blanches (fig. 9/7—8), soit décorés de figures en relief (fig. 9/1), ou à engobe vitrifié.

De ces quatre catégories de céramique, la poterie primitive poreuse, plus propre aux nécessités pratiques, et la poterie d'importation sont les seules que l'on retrouve à tous les niveaux de la civilisation géto-dace. Les deux autres catégories n'apparaissent que successivement et corrélativement, en ce sens que la céramique primitive lustrée (fig. 7/1—3), seule présente dans la couche Poiana II 1, cède quelque peu le pas, au niveau II 2, à la céramique grisâtre travaillée au tour, qui lui emprunte en partie ses formes traditionnelles et finit par disparaître dans les couches III—IV, où elle est définitivement supplantée par l'autre. Cela indique que la technique supérieure hellénique est adoptée par les potiers indigènes au IIe siècle avant notre ère, ou tout au plus un siècle plus tôt. La nouvelle technique reproduit, à côté des formes traditionnelles, de nombreux modèles de vases hellénistiques parmi lesquels les coupes déliennes décorées de figures en relief (fig. 9/3 et 6).

Les principales remarques suscitées par l'analyse de la céramique gardent leur valeur pour toutes les catégories d'objets découverts à Poiana. Partout, les modèles d'importation, bien supérieurs, viennent s'ajouter aux éléments traditionnels et ils finissent par s'imposer et même par être reproduits par les autochtones. C'est le cas des outils et des instruments en fer du cultivateur et de l'artisan, des meules primitives qui sont complètement remplacées, aux niveaux Poiana III—IV, par des moulins rotatifs d'importation en tuf volcanique ; c'est le cas également des accessoires servant à l'habillement et à la parure, tels les fibules, les boucles d'oreilles, les bracelets, d'argent ou de bronze, travaillés sur place dans les ateliers, et aussi des pièces de monnaie daces en argent imitées d'après les pièces macédonniennes, et des deniers de la Rome républicaine que les indigènes reproduisaient par des moyens mécaniques, etc. Outre ce perfectionnement qualitatif, il y a lieu de signaler, d'une couche à l'autre, un accroissement quantitatif remarquable des produits, dans tous les domaines.

https://biblioteca-digitala.ro

Fig. 9. — *Poiana*. Céramique hellénistique des IIIe — Ier siècles avant notre ère. 1, tesson de vase à décor en relief représentant un *Eros* ; 2, base d'une statuette représentant en relief une joueuse de *tibia* et un chien ; 4, lampe décorée d'un aigle en relief ; 5, cul de lampe à l'inscription Απελλήους ; 8, débris de vase hellénistique à décor peint et en relief ; 9, tasse à décor floral en relief ; 3 et 6, débris de vases grisâtres ornés de reliefs : imitations locales des coupes déliennes du Ier siècle avant notre ère ; 7, tesson de vase de facture locale, peint en rouge (Ier s. av. n.ère).

https://biblioteca-digitala.ro

Cette élévation du niveau de production caractérise l'évolution de la civilisation géto-dace tout entière. Issue des traditions hallstattiennes, cette civilisation a connu un développement exceptionnel sous l'influence de la civilisation hellénique, avec laquelle elle est entrée en contact par l'intermédiaire des colonies grecques déjà florissantes au VIIe siècle avant notre ère sur la côte pontique de la Dobrogea. En revanche, les influences scythes et sarmates venant des pays de l'est et l'influence occidentale celtique sont demeurées à l'état isolé et sporadique. Quant à la pénétration romaine, elle s'est manifestée en Dacie avec beaucoup de force, comme une conséquence de l'expansion de la puissance de Rome dans les régions danubiennes après le Ier siècle avant notre ère. Mais loin de représenter une perturbation dans les relations des Géto-Daces avec la civilisation hellénique, la conquête romaine en marque l'affermissement, étant donné que tous les pays du monde hellénistique étaient devenus des provinces romaines ; si bien que, dans son essence, l'intervention de Rome dans l'évolution de la civilisation dace s'est soldée par une continuation et un accroissement des vieilles influences grecques.

Ce serait, cependant, une erreur de croire que le développement de la civilisation géto-dace se résume à une accumulation des influences gréco-romaines, passivement acceptées par les tribus habitant ces régions. Bien au contraire, les autochtones ont réagi, en assimilant ces influences, en les adaptant à leurs propres besoins et en les transposant dans l'esprit de leurs traditions. Ce qui arrive dans les pays géto-daces, nous rappelle ce qui s'est passé presque à la même date dans les pays celtes de l'Ouest ; la greffe grecque a créé des civilisations nouvelles : d'un côté, la civilisation Latène bien connue, de l'autre, la civilisation géto-dace. Ces deux civilisations, qui affectent un même niveau et une même époque, accusent certaines affinités qui s'expliquent par la présence d'éléments grecs qui leur sont communs et, sans doute, aussi par certaines pénétrations celtiques en Dacie. Mais il n'est nullement question d'identité ; la civilisation géto-dace présente des traits spécifiques, qui sont complètement étrangers à la civilisation Latène de l'Occident.

◆

Les fouilles effectuées à Poiana et ailleurs sur le territoire de l'ancienne Dacie, attestent un remarquable développement de la civilisation géto-dace dans le domaine de la vie matérielle. En revanche, les manifestations portant sur la superstructure y dénotent un retard visible ; elles se maintiennent au niveau des traditions rustiques des peuplades locales. C'est ainsi que l'écriture y est en général inconnue. A part les inscriptions succinctes que portent les monnaies grecques ou romaines, et des caractères estampillés sur les amphores grecques, ainsi que les différents noms griffonnés sur d'autres vases d'importation (fig. 9/5), on n'a trouvé à Poiana nulle trace de l'utilisation d'un alphabet par les indigènes [12].

[12] Les signes alphabétiformes maladroitement tracés à l'aide de lignes polies sur le rebord d'une fruitière grisâtre trouvée à Poiana (R. Vulpe et Ec. Vulpe, Dacia, III—IV, 1927—1932, p. 341—342, fig. 123 ; Fr. Altheim, Germania, Heft 2, 1939, p. 51—56, fig. 1—3) ne représentent que précisément la tentative manquée d'un potier gète illettré d'imiter l'inscription d'un modèle céramique grec. L'interprétation de Fr. Altheim, qui y voit des runes germaniques, n'est pas plausible.

https://biblioteca-digitala.ro

Dans le domaine religieux, le traditionalisme géto-dace s'est maintenu intact. Les découvertes archéologiques ne nous permettent pas davantage que les sources littéraires de supposer que quelque conception religieuse du monde grec ou romain se soit transplantée dans l'idéologie géto-dace. Les sanctuaires de Grădiştea Muncelului demeurent une énigme précisément à cause de leur caractère original et de la résistance qu'ils opposent à toute tentative d'interprétation par la méthode comparative [13]. Du reste, à l'exception de ces sanctuaires, la religion géto-dace n'a laissé aucune trace palpable, à moins que l'on ne confère un caractère religieux à toutes les babioles de signification magique, expression de certaines superstitions primitives, tels les simulacres d'argile très rudimentaires reproduisant des figures humaines ou diverses amulettes, dont certaines étaient importées.

Dans le domaine de l'art, les Géto-Daces se sont montrés plus accessibles aux influences gréco-romaines, mais dans la mesure seulement où le champ artistique se trouvait inclus dans celui des métiers, en général. En même temps qu'ils ont appris la technique de la céramique et celle de l'orfèvrerie en argent et en bronze, les artisans autochtones ont emprunté aux Grecs certains motifs et certains procédés décoratifs qu'ils ont mis en valeur avec habileté et parfois en leur imprimant une nuance originale. Les exemples que nous pourrions donner à ce sujet, parmi les découvertes de Poiana, sont les protomes céramiques en forme de tête de bouc, de taureau ou de cheval, une plaque de bronze découpée en forme de capridé ailé (fig. 5/7), des bracelets aux extrémités terminées en têtes de serpent, d'autres bracelets portant des palmettes gravées, enfin des coupes du type délien (fig. 9/3 et 6), dont le décor en relief comporte souvent, à côté des motifs imitant des modèles grecs, une part d'invention locale. En ce qui concerne, par contre, la reproduction des figures humaines, on n'a enregistré à Poiana que des terres cuites (fig. 9/2) ou des vases ornés de figures en relief (fig. 9/1) importés directement des pays gréco-romains ; les artisans locaux n'ont guère été attirés par ce genre de travail difficile entre tous et lorsqu'ils se sont trouvés dans l'obligation de représenter la figure humaine, comme dans le cas des simulacres magiques, ils n'ont réussi à produire que des images schématiques et excessivement primitives. L'art géto-dace s'est manifesté de préférence dans la direction traditionnelle du dessin géométrique ; ce genre, traité avec une extrême minutie dans la gravure fine des objets en os, a dû certainement être utilisé à grande échelle dans la décoration des objets en bois ainsi, d'ailleurs, que dans les tissages.

◆

On s'est préoccupé avec insistance, durant ces derniers temps, du problème du stade social auquel étaient parvenus les Géto-Daces à l'époque

[13] D. M. Teodorescu, *Cercetări arheologice în munţii Hunedoarei*, Cluj, 1923 ; idem, *Cetatea dacă de la Grădiştea Muncelului*, dans ACMIT, 1930–1931, p. 60 ; V. Pârvan, *Getica*, p. 370, 634, 801 ; C. Daicoviciu, SCIV, II, 1, 1951, p. 98–121 et 125 ; III, 1952, p. 283–296, 306–307 et 309–310 ; IV, 1–2, 1953, p. 153–164 et 214–216.

https://biblioteca-digitala.ro

de leur indépendance, c'est-à-dire avant la défaite de Décébale [14]. On est unanime à reconnaître que ces populations ont connu une ascension rapide après le IIIe siècle avant notre ère et surtout dans l'intervalle délimité par le règne de Burébista et celui de Décébale, et le seul problème qui se pose encore a trait à l'importance proportionnelle des traditions primitives subsistant dans leur organisation sociale en regard des progrès réalisés. Devant l'insuffisance des sources historiques laissées par l'antiquité, lesquelles ne nous fournissent que des indications sommaires et de peu de valeur, on doit recourir aux résultats des recherches archéologiques. Les observations se rapportant aux fouilles de Poiana contribuent pour leur part à l'éclaircissement de ce problème. Corroborées par les découvertes faites dans d'autres sites daces, à Grădiştea Muncelului, à Piscul Crăsanilor, à Popeşti, à Zimnicea, à Tinosul et ailleurs et complétant les rares informations fournies par les auteurs anciens, elles nous autorisent à conclure que, entre le Ier siècle avant notre ère et le Ier siècle de notre ère, les populations géto-daces étaient en possession des principaux éléments de progrès qui caractérisent une société esclavagiste par opposition à une société exclusivement primitive. Ces éléments sont : le développement des forces de production, celui de la production des marchandises, l'accentuation du processus de la division du travail, la propriété privée, le travail des esclaves, l'apparition des différences de classes et la formation de l'Etat.

Rien n'est plus visible en effet, à la lumière des constatations archéologiques résumées plus haut, que le développement à Poiana des forces de production et de la production des marchandises. La « Cetăţuia » de Poiana, née de nécessités stratégiques, s'est transformée avec le temps en un centre économique remarquable, le plus important de toute la région et l'un des plus florissants de toute la Dacie. La grande richesse et l'exceptionnelle variété de l'inventaire des objets d'importation ou de fabrication locale et, d'autre part, sa position au carrefour de voies naturelles, qui offraient de larges possibilités d'échanges avec les cités pontiques, avec l'intérieur de la Transylvanie et avec le territoire tout entier de la Moldavie jusqu'à la Galicie, désignent cette station comme un entrepôt de marchandises et un centre d'activité artisanale. Nous ne faisons pas abstraction de la présence de commerçants grecs de passage à Poiana, mais des preuves suffisamment fortes nous font conclure sans hésitation que la vie

[14] Le problème a été amplement débattu à l'occasion de la Session scientifique de la Section des Sciences historiques, philosophiques, économiques et juridiques de l'Académie Roumaine tenue entre le 21 et le 24 décembre 1953 à Bucarest. Les mémoires et les comptes rendus des discussions, dus à un grand nombre de participants, ont été publiés dans les deux volumes de *Studii şi Referate privind istoria României*, Bucarest, 1954, p. 29—40 ; 81—193 ; 1839—1840 ; 1848—1850 ; 1857—1863 ; 1871—1873 ; 1876—1884 ; 1894—1900 ; 1905—1915 ; 1936—1937 ; 1990—1995. Les principaux mémoires au sujet du stade social chez les Daces sont dus à M. Macrea, *Procesul separării oraşului de sat la daci*, p. 119—146 ; à Iudita Winkler, *Expansiunea economică a Romei in Dacia inainte de cotropirea ei*, p. 147—158 et à C. Daicoviciu, *Poziţia antiştiinţifică a istoriografiei burgheze române cu privire la daci*, p. 159—179. Cf. aussi nos comptes rendus parus dans Studii, VIII, 4, 1955, p. 137—139 ; 142—157. Une étude concernant le problème de l'Etat dace a été récemment publiée par C. Daicoviciu dans le vol. *Nouvelles études d'histoire présentées au Xe Congrès des sciences historiques, Rome 1955*, Bucarest 1955, p. 121—137 (*Le problème de l'Etat et de la culture des Daces à la lumière des nouvelles recherches*) ; cf. le même auteur, dans SCŞ Cluj, I, 1, 1950, p. 120 et suiv. et dans SCIV, VI, 1—2, 1955, p. 47—60.

https://biblioteca-digitala.ro

économique de la place était entre les mains surtout des autochtones. Ce sont ces derniers, sans aucun doute, qui emmagasinaient les marchandises importées en échange de matières premières et qui les distribuaient à l'intérieur du pays ; et ce sont encore eux qui travaillaient, dans leurs ateliers, les armes et les outils en fer, les parures d'argent et de bronze et, à côté de la poterie traditionnelle, la céramique grisâtre dénotant une technique supérieure, sans compter qu'ils confectionnaient aussi les accessoires en os, les différents objets en pierre et en bois, les vêtements et les fourrures.

Poiana a connu une grande prospérité économique pendant la période gète. Les preuves de cette prospérité sont innombrables. La grande quantité d'outils en fer, utilisés pour la culture de la terre ainsi que pour l'exercice des arts et des métiers, constitue un indice éloquent du développement qu'y avaient atteint les forces de production. L'emploi, sur une vaste échelle, de la monnaie atteste lui aussi une activité commerciale d'un type supérieur ; que les Géto-Daces aient adopté intégralement ce moyen d'échange et de thésaurisation, c'est ce qui ressort de la nécessité où ils se sont trouvés de frapper des monnaies d'argent dans leurs propres ateliers.

Mais le développement des forces de production jusqu'au niveau constaté dans le site de Poiana implique la division sociale du travail. Si pour les opérations simples, conformes aux vieilles traditions, comme l'étaient la construction des habitations rustiques, le tissage, la préparation des fourrures et des peaux, la confection des vêtements, l'on peut supposer que l'industrie et l'habileté de n'importe quel habitant de Poiana entraient seules en ligne de compte, comme cela se passe encore aujourd'hui chez les paysans, il n'en est plus de même pour les métiers plus compliqués, comme la fabrication de la céramique de qualité supérieure et le travail des métaux, qui exigeaient des ouvriers spécialisés se consacrant entièrement à ces travaux.

Pour traiter le problème de l'esclavage chez les Géto-Daces, l'archéologie ne peut nous être d'aucun secours direct. Mais, logiquement, nous sommes obligés d'admettre que ce peuple faisait lui aussi usage d'esclaves pour divers travaux. Les Géto-Daces ont emprunté un grand nombre d'arts supérieurs aux Grecs et aux Romains. Ne serait-il pas étonnant qu'ils aient évité d'adopter aussi le moyen précisément grâce auquel ces arts s'étaient développés dans leurs pays d'origine ? Au surplus, le trafic des esclaves était une des branches principales du commerce entre les Géto-Daces et les Grecs ou les Romains ; il est difficile de croire que les autochtones, qui ont constamment procuré des esclaves aux marchands étrangers, ne s'en soient pas servis pour leurs propres besoins économiques qui allaient toujours croissant. Il faut reconnaître aussi que les formidables murailles des forteresses daces des monts d'Orăştie n'ont pu être édifiées qu'avec le concours d'un grand nombre de bras que seuls les esclaves pouvaient fournir. Enfin, nous ne manquons pas de sources écrites concernant le travail des esclaves, même dans le domaine de l'agriculture, chez les peuples se trouvant au même niveau de développement que les Géto-Daces, comme par exemple les Dardaniens [15].

[15] C. Daicoviciu, dans *Studii şi Referate privind istoria României*, II, p. 1897. Peu importe si les « esclaves » des Dardaniens ne se trouvaient pas dans la même situation juridique que les esclaves des Grecs et des Romains (cf. T. D. Zlatkovskaïa, dans. VDI, n°2, 1955, p. 85—86).

https://biblioteca-digitala.ro

Le développement des forces de production et de la production de marchandises, comme une conséquence des influences grecque et romaine, nous oblige à admettre aussi l'existence chez les Daces de la propriété privée. Les ateliers, nombreux et spécialisés tels que ceux de Poiana, ne pouvaient être des possessions collectives. Et le commerce intensif pratiqué avec les Grecs et les Romains par les habitants de ces établissements n'aurait pu florir au sein d'une société figée dans les traditions de la commune primitive. Les intérêts individuels, stimulés par les échanges avec une civilisation supérieure fondée sur la propriété privée, devaient finir par s'imposer à la communauté géto-dace. Les nombreux trésors monétaires découverts à Poiana, dans les restes des habitations, ne pouvaient appartenir qu'à des particuliers.

La propriété privée et l'esclavagisme impliquent des distinctions de classe. D'ailleurs, l'existence des classes sociales chez les Géto-Daces, tout au moins par suite de la différenciation d'une aristocratie (*tarabostes* ou *pileati*) d'avec la masse populaire (*comati*), nous est clairement attestée par les sources littéraires, comme aussi par les bas-reliefs de la Colonne Trajane [16].

On a bien souvent contesté l'existence d'un Etat dace. Même les imposantes formations territoriales qui furent l'œuvre d'un Burébista ou d'un Décébale ont été considérées comme de simples unions éphémères de tribus [17]. Nous ne saurions souscrire à ces vues. Tout ce que nous connaissons des Géto-Daces au temps de ces chefs nous incite à penser qu'ils formaient un seul peuple et qu'ils constituaient une unité économique, culturelle et morale. Les historiens grecs et romains soulignent, chaque fois qu'ils ont l'occasion d'en faire mention, la solidarité religieuse et souvent même politique de ce peuple, ainsi que sa puissance militaire, et l'archéologie nous fait découvrir que les mêmes formes caractérisent leur civilisation à travers toute l'étendue de la Dacie. Les unions de tribus géto-daces s'étaient transformées depuis longtemps en des formations durables qui présentaient les éléments essentiels d'un Etat et qui embrassaient des espaces géographiques bien déterminés. Lorsque la gigantesque formation politique réalisée par Burébista, laquelle englobait tout le bassin danubien, depuis la Bohême de nos jours et jusqu'au Pont-Euxin, se fut désagrégée à la mort du chef gète, nous constatons qu'au lieu d'une poussière de tribus isolées résultant de cette désagrégation, comme cela devait se produire en cas d'absence de toute cohésion intertribale, on n'a vu apparaître que quatre, ou — tout au plus — cinq divisions autonomes sur les ruines de cette formation, ce qui prouve que, sur de grandes portions de l'espace territorial habité par les Géto-Daces il y avait des communautés solidement charpentées et capables de se maintenir dans les moments critiques. Le rôle historique important qui sera dévolu ultérieu-

Toujours est-il qu'il s'agissait d'hommes qui n'étaient pas tout à fait libre de disposer ni de leur propre personne, ni de leur travail.

[16] G. Kazarow, *Beiträge zur Kulturgeschichte der Thraker*, Sarajevo, 1916, p. 16 ; V. Pârvan, *Getica*, p. 147—148. Pour l'interprétation des reliefs de la Colonne Trajane, cf. C. Cichorius, *Die Reliefs der Trajanssäule*, Berlin, 1896—1900 ; R. Paribeni, *Optimus princeps*, I, Messine, 1926, p. 198—199.

[17] T. D. Zlatkovskaïa, *Plemennoj sojuz getov pod rukovodstvom Birebisty* (*I v. do n.e.*), dans VDI, 1955, 2, p. 73—91.

https://biblioteca-digitala.ro

rement à quelques-unes d'entre elles (et c'est le cas des formations dirigées par Cotison ou par Dicomès), confirme cette conclusion. Plus tard, à l'époque de Décébale, il est hors de doute qu'il existait un Etat dace possédant une organisation unitaire à laquelle ne manquaient ni la hiérarchie, ni l'autorité, ni la discipline. Sans ces éléments indispensables à un Etat proprement dit, la résistance active et prolongée que Décébale opposa aux forces romaines n'aurait pas été possible. Les fortifications imposantes du sud-ouest de la Transylvanie, qui formaient un système vaste et savamment organisé d'après les exigences de la technique militaire la plus perfectionnée de ce temps [18], ne pouvaient être réalisées que dans le cadre d'un Etat digne de ce nom. Ces villes fortifiées, de même que la résidence royale et les sanctuaires de Grădiştea Muncelului qu'elles avaient à défendre, étaient uniques dans toute la Dacie en raison de leur importance. C'est dans cette zone, donc, que se trouvait le centre politique, religieux et militaire d'une organisation unitaire qui couvrait toute l'étendue des pays géto-daces. Quant à la solidarité du peuple géto-dace autour d'une religion unique, comme fondement d'une organisation à caractère d'Etat, la collaboration de Burébista avec le grand prêtre Décénée en est un témoignage décisif.

Mais le problème comporte encore un autre aspect. Tout en reconnaissant les éléments marquant un progrès réel qui se manifestent au sein de la société géto-dace, il nous faut tenir compte également de la persistance des traditions, lesquelles ont affirmé leur rôle essentiel jusqu'à la période finale de la civilisation dace. Lorsque nous avons présenté les principaux résultats des fouilles de Poiana, et celles de leurs conclusions valables pour la civilisation géto-dace tout entière, nous avons montré que les éléments nouveaux, d'ordre supérieur, quelque importants qu'ils aient été quantitativement et qualitativement, n'ont jamais cessé de coexister avec les facteurs traditionnels sur lesquels ils se sont greffés. Aussi bien, en examinant les progrès intervenus dans l'organisation sociale du peuple géto-dace, nous ne devons pas oublier qu'il y est question de phénomènes appartenant au processus de transformation d'une société gentilice patriarcale se trouvant au stade de la démocratie militaire et que ces phénomènes n'ont pas présenté la même intensité dans toutes les régions habitées par les Géto-Daces [19]. La cohésion du peuple géto-dace est impressionnante si nous la comparons à l'émiettement que nous observons à la même époque dans d'autres parties de l'Europe ; il n'en est pas moins vrai que cette cohésion, aussi durable qu'elle ait été, n'a fait que rattacher les unes aux autres des tribus qui gardèrent malgré tout une organisation propre, qui eurent leurs chefs, leurs territoires et leurs centres politiques, militaires et économiques. La « Cetăţuia » de Poiana, à l'instar d'autres stations contemporaines, comme celles de Popeşti, de Crăsani, de Zimnicea ou de Sighişoara, représente un centre tribal de cette espèce,

[18] V. Pârvan, *Getica*, p. 472—482 ; C. Daicoviciu—Al. Ferenczi, *Aşezările dace din munţii Orăştiei*, Bucarest, 1951, *passim* ; C. Daicoviciu, SCIV, I, 1, 1950, p. 137—148 ; II, 1, 1951, pp. 95—108 et 121—125 ; III, 1952, p. 288—292, 303—307 et 309—310 ; IV, 1—2, 1953, pp. 173—187 et 214—217 ; V, 1—2, 1954, p. 123—159 ; VI, 1—2, 1955, p. 195—238 ; idem, *Cetatea dacică de la Piatra Roşie*, Bucarest, 1955, *passim*.

[19] Cf. Em. Condurachi, dans *Studii şi referate privind istoria României*, II, p. 1872.

https://biblioteca-digitala.ro

quand bien même elle aurait rayonné, du point de vue économique et culturel, sur un espace géographique étendu, englobant plusieurs tribus.

◆

Un établissement de l'importance de celui de Poiana, qui s'est développé à une époque où le contact des Géto-Daces avec les civilisations méditerranéennes était des plus étroits, n'a pas pu demeurer inconnu aux auteurs grecs et romains. Son nom antique doit figurer dans le tableau des nombreuses localités daces qui nous a été transmis par Ptolémée. La seule parmi celles-ci qui corresponde topographiquement à la « Cetăţuia » de Poiana est *Piroboridava*, que le géographe antique place auprès du Siret (παρὰ τὸν Ἱέρασον ποταμόν), sur la rive gauche, dans le sud de la Moldavie, à une bonne distance du Danube [20]. Ce nom de *Piroboridava* est encore mentionné dans un papyrus publié par A. S. Hunt [21]. Ce document date de l'époque de Trajan, peut-être de la veille des guerres daciques et présente un état de la dislocation de la cohorte *I Hispanorum veterana quingenaria equitata* qui tenait garnison dans la Mésie Inférieure et dont un détachement se trouvait justement cantonné en ce lieu transdanubien (*Piroboridavae in praesidio*).

Cette identification de Piroboridava avec la « Cetăţuia » de Poiana, que nous avons déjà soutenue en 1931, nous apparaît encore aujourd'hui, après les fouilles que nous y avons effectuées, comme la seule possible. Si l'on excepte le camp romain de Bărboşi, dont la position dans le voisinage immédiat du Danube contredit les indications données par Ptolémée pour Piroboridava [22], il n'existe sur tout le cours inférieur du Siret aucun autre établissement antique — même de moindre importance que Poiana — qui puisse être pris en considération. La même absence de correspondance topographique exclut de toute discussion l'hypothèse de la localisation

[20] Ptolémée, *Geogr.*, IV, 10, 8.

[21] A. S. Hunt, *Register of a Cohort in Moesia*, dans *Raccolta di scritti in onore di Giacomo Lumbroso*, Milan, 1925, p. 265 et suiv. ; cf. G. Cantacuzène, *Un papyrus latin relatif à la défense du Bas-Danube*, dans Aegyptus, IX, 1928, p. 63 et suiv. et dans la RHSEE, V, 1928, p. 38 et suiv. ; R. Vulpe, *Muntenia şi Moldova de Jos în timpul lui Traian, în lumina unei noi lecturi a papirului Hunt*, St. cl., II, 1960, p. 337–357.

[22] Malgré les nombreuses inscriptions trouvées dans les ruines de ce camp romain de la rive gauche du Danube, on n'en connaît pas encore le nom antique. On lui attribuait autrefois le nom de *Dinogetia*, mentionné par Ptolémée (*Geogr.*, III, 8, 2) comme la localité près de laquelle la rivière d'*Hierasus* se jetait dans le Danube (cf. C. Schuchhardt, AEM, IX, 1885, p. 226–227 ; Gr. Tocilescu, *Monumente epigrafice şi sculpturali*, Bucarest, 1902, p. 109, 184, 333). Mais, comme toutes les autres sources et même Ptolémée, dans un autre endroit de sa *Géographie* (III, 10, 1 et 5), situaient *Dinogetia* sur la rive opposée du Danube, on a fini par identifier cette localité antique avec les ruines constatées dans l'île de Bisericuţa près de Garvăn en Dobrogea, vis-à-vis de Bărboşi (J. Weiss, *Die Dobrudscha im Altertum*, Sarajevo, 1911, p. 51–52 ; V. Pârvan, *Castrul de la Poiana*, p. 119 ; Gh. Ştefan, Dacia, VII–VIII, 1937–1940, p. 401). Il est possible que le nom de *Dinogetia* fût donné, à tour de rôle, aux deux forteresses danubiennes ; d'abord à celle de la rive gauche, puis à celle de Garvăn. Les recherches archéologiques de Gh. Ştefan ont prouvé que la forteresse de Garvăn ne contient des monuments importants qu'à partir de la fin du IIIe siècle de notre ère (Dacia, VII–VIII, 1937–1940, p. 424), exactement à l'époque où le camp de Bărboşi cessait d'exister (Dacia, V–VI, 1935–1936, p. 349). Quant à l'hypothèse selon laquelle ce dernier camp se serait appelé *Polonda* (C. Patsch, *Der Kampf um den Donauraum unter Domitian und Trajan*, Vienne, 1937, p. 151), elle n'est pas soutenable. *Polonda* est située par Ptolémée (*Geogr.*, III, 8, 4) du côté de la rive droite du Siret (*Hierasus*) et encore bien loin de cette rivière, tandis que Bărboşi se trouve sur la rive gauche au bord même de l'eau.

https://biblioteca-digitala.ro

de Piroboridava sur le Prut, sans parler de l'impossibilité où l'on se trouve d'attribuer à cette dernière rivière le nom antique de *Hierasus* [23]. En ce qui concerne la date des sources citées, qui appartiennent au IIe siècle de notre ère [24], elle correspond à la chronologie du site de Poiana, qui fut encore habité après la conquête de Trajan. L'absence, dans nos fouilles, de monnaies se rattachant au IIe siècle de notre ère, est un pur accident et ne peut susciter de difficulté à cet égard. Entre le niveau IV 1, dans lequel on a trouvé les monnaies les plus récentes, du temps de Vespasien, et l'époque où la station a été abandonnée définitivement, il y a encore un niveau d'habitation, le IV 2, où le hasard a fait qu'on n'ait découvert aucune monnaie, mais qui est indubitablement postérieur à l'époque de Vespasien. Le risque qu'il y aurait à forger une hypothèse quelconque fondée sur des constatations numismatiques négatives, lorsqu'il est question d'intervalles de temps minimes, est illustré par le cas d'un trésor contenant des deniers romains découvert en 1949 dans le voisinage immédiat de la « Cetăţuia » et contenant des pièces du règne de Titus, complètement absentes de l'inventaire constaté jusqu'à présent à l'intérieur de la station. D'ailleurs, le reste de cet inventaire comprend des objets d'autre nature, datant du IIe siècle de notre ère ; et, parmi les pièces de monnaie découvertes fortuitement à Poiana, en dehors de nos fouilles, l'on nous signale une pièce à l'effigie de Marc-Aurèle trouvée dans les ravins qui entourent la « Cetăţuia », ainsi que deux pièces appartenant au IIIe siècle, à l'effigie de l'empereur Tacite [25].

Chez Ptolémée, *Piroboridava*, de même que les autres lieux dont il est fait mention au nord du Danube, est qualifiée de πόλις, « ville ». Même qualificatif est accordé aux centres géto-daces par d'autres auteurs grecs [26]. Hésychius va jusqu'à préciser que la terminaison *-dava* (*-deva*) dans la toponymie thrace (en fait géto-dace) se traduit en grec par πόλις [27]. Si nous nous rapportons au seul aspect extérieur des établissements géto-daces, l'application de ce terme à des agglomérations rustiques, comprenant des habitations primitives, comme c'est le cas de Poiana, semble excessive et ne pourrait s'expliquer que par une ignorance livresque des réalités. En fait, les auteurs cités se rendaient parfaitement bien compte de la pauvreté édilitaire qu'offrait l'aspect de ces habitats barbares qu'ils dénommaient unanimement πόλις, mais cet aspect les intéressait beaucoup moins que la *fonction* sociale de ces agglomérations, qui était bien celle remplie par des villes [28]. Du moment qu'elles faisaient office de centres

[23] Les noms *Tiarantos, Hierasos, Gerasus, Seretos*, que porte le Siret dans les diverses sources antiques, représentent des phases d'une évolution phonétique unitaire : cf. V. Pârvan, *Consideraţiuni asupra unor nume de râuri daco-scitice*, ARMSI, IIIe série, I, Bucarest, 1923, p. 10—11 et 29.

[24] Les informations de Ptolémée, puisées dans les écrits de Marin de Tyr, qui était renseigné à son tour par la *Forma Orbis* d'Agrippa, remontent, en général, au Ier siècle av. notre ère. Mais, en ce qui concerne la Dacie, elles contiennent aussi des données ultérieures se rapportant surtout à l'époque des guerres de Trajan ; V. Pârvan, *Getica*, p. 220.

[25] C. Solomon, BCMI, XX, 1927, p. 105 ; M. Dimitriu, CNA, XIV, 113—114, 1939, p. 136.

[26] *E. g.*, Diodore, XXI, 12 ; Arrien, *Anab.*, I, 4, 4—5.

[27] Hésychius, v. Λέβα (forme erronée pour Δέβα).

[28] Le question a été discutée d'un point de vue opposé par M. Macrea, *op. cit.*, p. 119 et suiv. *Contra* : C. Daicoviciu, *Studii şi referate privind istoria României*, II, p. 1897—1899 ; I. Nestor, *ibidem*, p. 1880 ; D. Berciu, *ibidem*, p. 1905—1907 ; M. Roller, *ibidem*, p. 1993—1994 ; ; R. Vulpe, *ibidem*, p. 1859—1869 ; idem, Studii, VIII, 4, 1955, p. 148—149.

https://biblioteca-digitala.ro

militaires, politiques, religieux, économiques, elles détenaient au milieu des tribus environnantes le même rôle que les centres urbains les plus brillants avaient au sein du monde gréco-romain. Au surplus, la vie économique intense à laquelle étaient parvenus certains de ces centres géto-daces pouvait masquer aux yeux des contemporains l'aspect primitif des habitations, tout comme l'extraordinaire profusion de produits d'un caractère supérieur importés ou fabriqués sur place oblige l'archéologue moderne à assimiler ces stations aux villes gréco-romaines, en dépit de l'absence des maisons en pierre et des inscriptions. La « Cetăţuia » de Poiana est l'un des sites géto-daces les plus impressionnants à cet égard [29].

[29] La présente étude parut d'abord dans Dacia, N.S., I, 1957, p. 143—164.

https://biblioteca-digitala.ro

LES GÈTES DE LA RIVE GAUCHE DU BAS-DANUBE ET LES ROMAINS

A l'époque du développement de la civilisation géto-dace et surtout aux derniers siècles avant notre ère, les plaines de la rive gauche du Danube appartenant à la Valachie (Munténie) et à la partie méridionale de la Moldavie ont joui d'une situation prépondérante par rapport aux autres régions carpato-danubiennes. L'un des plus remarquables mérites de Vasile Pârvan c'est d'avoir pour la première fois mis ce fait en évidence, dans *Getica*, son ouvrage fondamental sur l'histoire de la Dacie préromaine [1]. C'est aussi cette priorité que les recherches archéologiques, commencées il y a environ quarante ans par Pârvan même et amplement intensifiées depuis, n'ont cessé de montrer, en éclaircissant, de plus en plus, les indications des auteurs antiques. Il s'agit surtout des explorations exécutées dans les oppidums gètes de Piscul Crăsanilor, de Tinosul, de Zimnicea, de Poiana sur le Siret, de Popeşti sur l'Argeş.

Il est évident aujourd'hui que les Géto-Daces réalisèrent leurs progrès décisifs à partir du côté du Bas-Danube. C'est là que les premiers éléments caractérisant la civilisation géto-dace du second âge du fer firent leur apparition dès le Ve siècle avant notre ère, tandis qu'en Transylvanie, par ex., les formes de l'époque hallstattienne allaient se prolonger jusqu'au IIIe siècle av. n. ère [2]. C'est là aussi que les influences helléniques et hellénistiques, provenant directement des cités pontiques ou par l'entremise des Thraces balkaniques, trouvèrent un terrain des plus propices, dans une société locale arrivée au stade de la démocratie militaire et suffisamment avancée pour accueillir et assimiler avec empressement les formes d'une activité économique d'ordre supérieur [3]. C'est encore là que l'histoire enregistra la première union des tribus géto-daces à caractère durable. Il s'agit de cette importante force politique des Gètes du Bas-Danube et notamment de la Valachie, que l'on vit se manifester d'une façon imposante et à plusieurs reprises, au cours du IVe siècle et au début du IIIe siècle av.n.ère, d'abord en résistant, vers l'an 339, sous la conduite d'un *Histrianorum rex* [4], à la ruée des Scythes d'Athéas, puis en essayant, en 335,

[1] V. Pârvan, *Getica*, p. 1—851.

[2] *Ibidem*, p. 460 et suiv., 775 ; D. Berciu, *A propos de la genèse de la civilisation de Latène chez les Géto-Daces*, dans Dacia, N. S., I, 1957, p. 133—141 ; R. Vulpe, dans *Istoria României*, I, Bucarest, 1960, p. 216—223.

[3] V. Pârvan, *La pénétration hellénique et hellénistique dans la vallée du Danube*, Bucarest, 1923 (dans BSH, X, pp. 23—47), p. 26 et suiv. ; idem, *Dacia : An Outline*, etc., p. 74—109 = *Dacia : Civilizaţiile străvechi din regiunile carpato-danubiene*, éd. 5e, Bucarest, 1972, p. 83—102 (avec annotations par R. Vulpe, p. 177—191) ; R. Vulpe, Dacia, N.S., I, 1957, p. 157—162 ; idem, dans *Istoria României*, I, p. 216 et suiv.

[4] Justin-Trogue, IX, 2 ; cf. V. Pârvan, *Getica*, p. 51—53. L'interprétation qui voit dans cet *Histrianorum rex* le chef des Gètes danubiens est plus probable que l'hypothèse qui en fait un roi des Mixhellènes du territoire de la ville d'Histria.

https://biblioteca-digitala.ro

de s'opposer à Alexandre le Grand lors de son passage au nord du Danube dans la plaine valaque, ensuite, en 326, en infligeant à Zopyrion, le général d'Alexandre, une défaite désastreuse au nord des Bouches du Danube, enfin, vers l'an 300 et en 292, sous son chef Dromichètes, en remportant des succès retentissants sur Lysimaque [5], dans les steppes de la Valachie.

La même union des tribus, survivant aux invasions celtiques et bastarnes des IIIe—IIe siècles av. n. ère. [6] et continuant à développer une civilisation à caractères propres sous l'influence de l'hellénisme, reprit son essor dans la première moitié du Ier s. av. n. ère, quand elle atteignit son apogée, en devenant la base des grandes actions guerrières et diplomatiques de *Burébista*. Ce puissant roi gète, qui réussit à ranger sous son pouvoir la totalité des populations daco-gètes, depuis les Balkans et la mer Noire jusqu'à la Slovaquie et à la Pannonie et qui fit subir son ascendant même aux villes grecques du Pont Gauche [7], fut au début le chef de l'union des tribus du Bas-Danube. Sa résidence, qui avait été aussi celle d'un prédécesseur anonyme, supposé son père, auquel une inscription de Dionysopolis fait allusion [8], se trouvait à Argedava, qu'il convient de localiser dans la vallée homonyme de l'Argeș (**Argesis*, *Ordessos*) [9]

[5] Cf. V. Pârvan, *Getica*, pp. 43—50, 55—65 et 730—731.

[6] *Ibidem*, pp. 65—73, 459 et suiv., 731, 774 et suiv.; idem, *Dacia, An Outline*, etc., p. 110—148 = *Dacia, civ. străv.* [5], p. 105—128 (annotations aux p. 191—203). Pour les découvertes archéologiques concernant les Bastarnes de la Moldavie centrale, cf. R. Vulpe, *Săpăturile de la Poienești*, dans Materiale, I, 1953, p. 491—496; idem, *Le problème des Bastarnes à la lumière des découvertes archéologiques en Moldavie*, dans *Nouvelles études d'histoire présentées aux Xe Congrès des Sciences historiques, Rome, 1955*, Bucarest, 1955, p. 103—119; idem, dans *Istoria României*, I, Bucarest, 1960, p. 243 et suiv.; G. B. Fedorov, *Descoperirile arheologice din R. S. S. Moldovenească privind mileniul I al e.n.*, dans SCS Iași, VIII, 1—2, 1955, p. 159—160; idem, *Lukaševskij mogilnik* (La nécropole de Lukaševka), dans KS, 68, 1957, p. 51—62; idem, *Sovmestnye raboty rumynskih i sovetskih arheologov* (Les travaux communs des archéologues roumains et soviétiques), dans VAN, 2, 1958, p. 81—82. Cf. aussi SCIV, VI, 1—2, 1955, p. 183—187.

[7] Cf. V. Pârvan, *Getica*, pp. 78—84 et 732; C. Daicoviciu, *La Transylvanie dans l'antiquité*, Bucarest, 1945, p. 46—49; idem, *Le problème de l'Etat et de la culture des Daces à la lumière des nouvelles recherches*, dans *Nouvelles études d'histoire*, 1955, p. 135—137; idem, SCIV, VI, 1—2, 1955, p. 51—56; idem, dans *Istoria României*, I, p. 286—288; R. Vulpe, *Histoire ancienne de la Dobroudja*, Bucarest, 1938 (dans *La Dobroudja*, Académie Roumaine, série *Connaissance de la terre et de la pensée roumaines*, IV, p. 35—454), p. 97—101; T. V. Blavatskaïa, *Zapadnopontijskie goroda v VII—I vekah do našej ery* (Les villes de l'ouest du Pont-Euxin aux VIIe—Ier siècles av. notre ère), Moscou, 1952, p. 172—178; Em. Condurachi, *Burebista și orașele pontice*, dans SCIV, IV, 3—4, 1953, p. 515—523; T. D. Zlatkovskaïa, dans VDI, 2, 1955, p. 73—91; I. T. Kruglikova, *Dakija v epohu rimskoj okkupacij* (La Dacie sous l'occupation romaine), Moscou, 1955, p. 34; M. Macrea, *Burebista și cetățile de la Dunărea de mijloc*, dans SCIV, VII, 1—2, 1956, p. 119—136.

[8] E. Kalinka, *Antike Denkmäler in Bulgarien*, Vienne, 1906, n° 95; W. Dittenberger, *Sylloge*[3], 762; R. Cagnat, IGRR, I, 662; G. Mihailov, IGB, I, 2e éd., Serdica (Sofia), 1970, p. 51. n° 13. Cf. V. Pârvan, *Getica*, p. 78—79; G. G. Mateescu, AINC, IV, 1926—1927, p. 323—336.

[9] V. Pârvan, *Considerații asupra unor nume de riuri daco-scitice*, București, 1923 (dans ARMSI, IIIe série, tom. I, mém. 1), p. 12—16; idem, *Getica*, p. 81; C. Daicoviciu, *Țara lui Dromichaites*, dans *Mélanges offerts à Kelemen Lajos*, Cluj, 1957, p. 181—182. On ne saurait maintenir l'identification avec *Arcidava*, localité mentionnée par Ptolémée (*Geogr.*, III, 8, 4), par la Table de Peutinger et par le Géographe de Ravenne, au sud du Banat, à Vărădia (cf. Gr. Florescu, Istros, I, 1934, 1, p. 60—72), car cette localité se trouvait trop loin vers l'ouest, dans une région *dace*, tandis que Burébista était un *Gète*, dont les principaux intérêts gravitaient vers l'est.

https://biblioteca-digitala.ro

et même d'identifier, d'une façon hypothétique, avec la station de Popeşti [10], un des nombreux oppidums gètes dont les plaines de la Valachie et de la Basse-Moldavie étaient parsemées à cette époque.

Les fouilles que nous avons pratiquées dans cet établissement, situé sur l'Argeş non loin de la ville actuelle de Bucarest [11], ont révélé un important centre économique et politique des IIe—Ier siècles av.n. ère, présentant, entre autres, les restes d'une cour princière très étendue, aux chambres nombreuses, construites selon la technique primitive traditionnelle, en bois et en torchis, mais suivant un plan compliqué d'inspiration hellénistique. Quant à l'inventaire meuble de la station, il contient, à côté des objets grecs d'importation directe, une grande proportion d'éléments travaillés dans les ateliers locaux selon la technique et les formes hellénistiques, tel, par exemple, des jarres, des bols à décor en relief, des amphores, des tuiles, des outils en fer, des monnaies reproduisant des prototypes macédoniens, des bijoux en bronze ou en argent [12]. Aucune autre localité gète contemporaine n'accuse un développement aussi avancé des métiers et des échanges commerciaux, ni une assimilation aussi profonde des influences méridionales.

Parmi les voies naturelles représentées par les vallées des affluents du Danube qui arrosaient la Valachie, en reliant les cités grecques du Pont Gauche aux oppidums de l'intérieur de la Dacie, la plus importante et la plus fréquentée était alors la vallée de l'Argeş. Cette voie parcourait la plaine valaque en diagonale du nord-ouest au sud-est, facilitant les relations des tribus gètes avec leurs sœurs daces de Transylvanie, d'une part, et avec les villes pontiques, de l'autre [13]. Il est significatif de constater qu'en remontant le cours de l'Argeş vers ses sources et en franchissant les Carpates par le plus commode de leurs défilés, celui de l'Olt (*Aluta*), on arrivait au massif montagneux de Sebeş-Orăştie, au sud-ouest de la Transylvanie, où, exactement à l'époque de Burébista allait surgir la citadelle de Grădiştea Muncelului (la *Sarmizegetusa basileion*) [14]. D'autre part,

[10] R. Vulpe, *Argedava*, dans *Omagiu lui Constantin Daicoviciu*, Bucarest, 1960, p. 557—566 (v. ci-dessus p. 69—79). L'opinion de M. Macrea, *op. cit.*, p. 121—123, que Burébista serait originaire de Transylvanie, ne repose sur rien. Par contre, le minimum d'indications qu'on pourrait trouver à ce propos dans les sources nous renvoient aux contrées du Bas-Danube. L'opinion de Macrea est constamment soutenue par H. Daicoviciu (v. ci-dessus, p. 54)

[11] R. Vulpe, SCIV, VI, 1—2, 1955, p. 239—269 ; idem, Materiale, III, 1957, p. 227—246 ; V, 1959, p. 339—349 ; VI, 1959, p. 307—324 ; VII, 1961, p. 321—338 ; VIII, 1962, p. 457—461 ; idem, *L'origine delle costruzioni daciche ad abside nell'età preromana*, dans les *Atti del VII Congresso internazionale di Archeologia classica, Roma-Napoli 1958*, Rome, 1960, p. 94—110.

[12] Outre les matériaux résultant des explorations que nous dirigeons à Popeşti depuis 1954 sous les auspices de l'Académie Roumaine, il y en a d'autres, très abondants, provenant des fouilles pratiquées par D. V. Rosetti dans le même oppidum entre 1932 et 1947. Encore inédits, ces matériaux se trouvent au Musée d'Histoire de la ville de Bucarest.

[13] V. Pârvan, *La pénétration hellénique et hellénistique dans la vallée du Danube*, p. 16—18 ; idem, *Dacia : An outline*, etc., p. 97—99 = *Dacia : Civ. străv.*[5], p. 95—96 (annotations à la p. 186) ; Cf. D. Tudor, *Amfore elenistice descoperite în adîncul teritoriului R.P.R.*, dans *Studii şi referate privind istoria României*, I, Bucarest, 1954, p. 81—88 ; Victoria Eftimie, *Imports of stamped Amphorae in the Lower Danubian regions and a draft Rumanian Corpus of Amphora Stamps*, dans Dacia, N.S., III, 1959, p. 205—211.

[14] V. Pârvan, *Getica*, pp. 468 et suiv., 776 et suiv. ; D. M. Teodorescu, ACMIT, 1930—1931, p. 45—68 ; C. Daicoviciu, SCIV, II, 1, 1951, p. 95—126 ; III, 1952, p. 128—307 ; idem, *Cetatea dacică de la Piatra Roşie*, Bucarest, 1954, p. 23—136.

https://biblioteca-digitala.ro

en suivant le cours de la même rivière en aval et en continuant dans la même direction au delà du Danube, à travers la Dobroudja méridionale, on parvenait à Dionysopolis, la ville grecque qui avait entretenu des rapports d'amitié avec les Gètes de Valachie au moins dès le commencement du Ier s. av. n. ère. Situé au milieu de cette route cardinale, l'oppidum de Popești occupait précisément la position que devait avoir eu l'Argedava comme capitale d'une organisation intertribale consolidée, dont l'orientation économique, culturelle et politique était depuis des siècles déterminée par les relations avec les villes grecques de la mer Noire.

Après une si longue existence, cette organisation avait acquis une structure consistante et possédait même des éléments caractérisant un véritable Etat. Il résulte de l'inscription déjà citée de Dionysopolis qu'il y avait une résidence précise du chef gète, que celui-ci avait adopté des formules de cour employées par les souverains hellénistiques [15], qu'il engageait des personnages grecs pour mener ses négociations diplomatiques. A supposer que le territoire de cette organisation gète du Bas-Danube comprît seulement la Valachie et les contrées méridionales de la Moldavie, ce qui ne représente qu'un minimum, il n'en était pas moins considérable. Sa population était nombreuse. Dans ce territoire, les établissements de l'époque de Burébista se retrouvent à chaque pas et leurs restes témoignent d'une vie économique développée, stimulée par le commerce avec les Grecs. Les débris d'amphores hellénistiques, sans parler d'autres objets d'importation, constituent l'élément le plus banal de l'inventaire de ces établissements. Il est permis de conclure que parmi les diverses unions intertribales de la Dacie, celle d'où est issu Burébista présentait d'emblée la primauté en évolution politique, force et richesse.

Cependant, ces conditions sont loin d'expliquer à elles seules la soudaineté, l'ampleur et la rapidité des succès qui, dans l'espace de quelques années, firent de ce prince, résidant à Argedava, le chef de toutes les tribus géto-daces et le souverain de la côte pontique. Quelque appréciables que fussent ses qualités militaires et quelque imposantes les forces armées dont il disposait, il n'aurait pu réaliser son vaste « empire » seulement à la pointe de son épée. Au moins en ce qui concerne l'intérieur du monde daco-gète, il dut recourir à la persuasion et, s'il réussit, c'est qu'il y avait un danger commun assez imminent pour convaincre les chefs des tribus de la nécessité de se soumettre à un commandement unique. Ce danger venait du côté des Romains, qui s'étaient solidement établis en Macédoine, qui avaient fini victorieusement leurs guerres avec Mithridate et qui avaient déjà manifesté leur tendance à se rendre maîtres de la rive droite du Danube jusqu'au Delta, ce qui devait entraver les rapports daco-pontiques — si essentiels pour la prospérité économique des tribus géto-daces [16] — et menaçait gravement leur indépendance même.

[15] M. Holleaux, *Études d'épigraphie et d'histoire grecques*, Paris, 1938, I, p. 285—287; C. Daicoviciu, *Le problème de l'État et de la culture des Daces à la lumière des nouvelles recherches*, p. 135—136; idem, SCIV, VI, 1—2, 1955, p. 52—54.

[16] Dans cette prospérié, malgré l'hostilité permanente des Géto-Daces à l'égard de l'expansion politique de Rome, le rôle de la pénétration pacifique du commerce romain était devenu considérable. A partir du IIe s.av.n.ère, les deniers romains tiennent une place prépondérante dans l'inventaire numismatique des pays géto-daces (cf. B. Mitrea, *Penetrazione commerciale e circolazione monetaria nella Dacia prima della conquista*, dans ED, X, 1945,

https://biblioteca-digitala.ro

C'est le développement de ce danger dans la direction de la Valachie et de la Basse-Moldavie, jusqu'à son résultat définitif, qui constitue l'objet du présent mémoire. Cet argument fut excellemment traité dans l'œuvre de V. Pârvan [17]. Mais au cours des trente années et plus qui se sont écoulées depuis l'achèvement de celle-ci, de nouveaux faits et de nouvelles interprétations sont venus en confirmer ou modifier les conclusions. Ce n'est que sur les problèmes comportant de pareilles révisions que nous avons l'intention d'insister ici.

Les Géto-Daces avaient depuis longtemps pressenti la menace que représentait pour eux l'extension de la puissance de Rome dans la péninsule des Balkans. Aussi avaient-ils constamment participé aux guerres par lesquelles la Macédoine d'abord et, après la chute de celle-ci, les Illyriens, les Thraces, les Scordisques, les Dardaniens, les Triballes avaient tenté de résister à cette expansion [18]. Le IIe siècle av. n. ère est rempli de l'écho des interventions géto-daces contre les Romains au sud du Danube. Mais ceux-ci avaient fini par vaincre toutes les difficultés et maintenant s'étaient montrés sur les rives mêmes de ce fleuve.

La première apparition des légions romaines devant les Portes de Fer, en 74 av. n. ère, avec C. Scribonius Curio et la soumission de toutes les villes grecques du Pont Gauche, deux ans plus tard, par Terentius Varro Lucullus [19] — qui eut même à combattre des Gètes sur la rive droite du Danube [20] — durent alarmer au plus haut point les populations de la Dacie. Il n'y a donc point lieu de s'étonner de la présence des Gètes et même de leur prééminence dans la coalition gréco-géto-bastarne qui vainquit C. Antonius Hybrida, l'an 61 av.n.ère, dans les environs d'Histria [21]. Ces Gètes appartenaient à l'union des tribus du Bas-Danube, dont le pouvoir suprême venait déjà d'être hérité par Burébista. Toujours est-il que celui-ci dut bientôt concentrer ses efforts à l'ouest, afin d'entamer son œuvre d'unification. Ses succès extérieurs du côté de l'Europe centrale, où il écrasa les formations politiques des Celtes, durent

p. 79 et suiv., 100—124 ; idem, *Legături comerciale ale geto-dacilor din Muntenia cu republica romană, reflectate in descoperiri monetare*, dans SCN, II, 1958 , p. 123—238 ; Iudita Winckler, *Expansiunea economică a Romei in Dacia înainte de cotropirea ei*, dans *Studii şi referate privind istoria României*, I, Bucarest, 1954, p. 147—158 ; idem, dans SCŞCluj, VI, 1955, p. 13—180). Les deniers étaient apportés aussi bien par les commerçants romains mêmes (cf. V. Pârvan, *Getica*, p. 611 et suiv. ; idem, *Dacia : An outline*, etc., p. 138—140 = *Dacia : Civ. str.*[5], p. 122—123 ; B. Mitrea, dans ED, X, 1945, p. 121 et suiv. ; SCN, II, 1958, p. 193—194), que par l'entremise des marchands grecs ou balkaniques à la faveur des vieux courants économiques qui reliaient la Dacie aux pays hellénistiques devenus presque tous des provinces romaines (cf. nos considérations, de SCIV, VI, 1955, n°s 1—2, p. 262—263, de Dacia, N.S., I, 1957, p. 157=ci-dessus, p. 103—123, et de *Istoria României, I*, p. 247—248). C'est surtout de cette dernière façon qu'on peut expliquer la fréquence de la monnaie romaine aux IIe—Ier s.av.n. ère en Valachie où les deniers de l'époque républicaine sont connus jusqu'à présent dans plus de 40 localités (sans l'Olténie) : cf. B. Mitrea, dans SCN, II, 1958, p. 123—238.

[17] V. Pârvan, *Getica*, pp. 68—130 et 731—735 ; idem, *Dacia : An Outline*, etc., p. 149 et suiv. = *Dacia : Civ. str.*[5], p. 131 et suiv. (annotations à la p. 203 et suiv.).

[18] Cf. V. Pârvan, *Getica*, p. 68—78.

[19] Florus, I, 39, 6 : *(C. Scribonius Curio) Dacia tenus venit, sed tenebras saltuum expavit* ; Eutrope, VI, 10 ; cf. G. Zippel, *Die römische Herrschaft in Illyrien*, Leipzig, 1877, p. 163 et suiv. ; V. Pârvan, *Getica*, p. 75 et suiv. ; R. Vulpe, *Histoire ancienne de la Dobroudja*, p. 95 ; idem, dans *DID*, II, Bucarest, 1968, p. 25—26 ; D. M. Pippidi, *ibidem*, I, Bucarest, 1965, p. 276—281. T. V. Blavatskaïa, *op. cit.*, p. 164—169.

[20] Cf. V. Pârvan, *op. cit.*, p. 76.

[21] *Ibidem*, p. 76—78.

https://biblioteca-digitala.ro

lui assurer l'adhésion spontanée des tribus daces de la Transylvanie, du Banat, de la Slovaquie [22]. Ce n'est qu'après avoir considérablement accru de cette manière ses forces et consolidé son prestige qu'il revint à l'est, où il entreprit la conquête des villes pontiques, afin de les empêcher de retomber sous l'autorité romaine et afin de tirer parti de leurs richesses. Sauf quelques-unes, comme Dionysopolis, avec laquelle il entretenait depuis longtemps des relations d'amitié, ces villes lui résistèrent, ce qui ne l'empêcha pas de s'en emparer. Il dévasta Olbia, qui était trop loin pour être englobée dans son système politique, mais qu'il ne voulait pas laisser prospérer au seul profit des Sarmates ou intriguer avec les Romains à son détriment. Quant aux villes du Pont Gauche, depuis Tyras jusqu'à Apollonie [23], après en avoir mis à sac quelques-unes comme Histria [24], il finit par leur imposer un tribut et sa protection. En même temps, il étendit sa suprématie vers le Sud jusqu'à la chaîne des Balkans, en serrant de près la province romaine de Macédoine et en poussant la terreur de ses déprédations jusqu'à l'Adriatique.

Aussi la puissance géto-dace devint-elle à son tour un formidable danger pour Rome. Les guerres civiles offrirent à Burébista l'occasion de se mêler même dans les rivalités intestines qui déchiraient le monde romain. Il se rangea du côté de Pompée, qui représentait l'Orient hellénistique et dont il pouvait espérer la reconnaissance de ses intérêts pontiques. C'est d'Argedava, qu'il envoya son ami et sujet dionysopolitain Acornion, en 48 av.n.ère, à Héraclée Lyncestis en Macédoine, auprès du triumvir romain, pour entamer des pourparlers. Maís la victoire de Pharsale fut décidée avant que le poids de l'intervention gète pût se faire sentir. Le vainqueur, Jules César, ne resta pas moins préoccupé de cette force constamment menaçante. Ce n'est que les ides de mars qui firent échouer son projet d'en venir à bout par une expédition grandiose dont les apprêts étaient déjà mis au point [25].

Peu après la mort de son adversaire romain, Burébista fut probablement assassiné, lui aussi, par ses associés daces [26], mécontents peut-être de ses prétentions à une autorité centralisatrice que les circonstances rendaient nécessaire. L'orientation préférentielle de Burébista vers la côte pontique aurait également pu indisposer les tribus de Transylvanie, dont les intérêts économiques étaient déjà attirés plutôt par les relations avec les marchands romains et gréco-adriatiques. C'est l'époque où les drachmes de Dyrrhachium et d'Apollonie, à côté des deniers romains,

[22] Cf. M. Macrea, *op. cit.*, p. 121 et suiv. Pour les preuves archéologiques de l'extension des Daces en Slovaquie cf. A. Točik, dans AR, XI, 1959, pp. 841—874.

[23] Dion Chrysostome, XXXVI, 4.

[24] Dittenberger, *Sylloge*[3], 708 ; cf. D. M. Pippidi, *Contribuţii*[2], p. 270—286 ; idem, *Scythica Minora*, Bucarest, 1975, pp. 53—33 et 198—199.

[25] Strabon, VII, 3, 5 ; Suétone, *Caesar*, 44 ; *Octav.*, 8, 2 ; Velleius Paterculus, II, 59,4 ; Appien, *Illyr.*, 13 ; *Bell. civ.*, II, 110. C'est au même projet de guerre contre les Gètes et les Parthes que font allusion Tite-Live, *Per.*, CXVII et Dion Cassius, XLIII. Cf. V. Pârvan, *Getica*, p. 80 ; E. S. Goloubtzova, *Severnoe Pričernomor'e i Rim na rubežë našej ery* (Le nord de la mer Noire et Rome à l'aube de notre ère), Moscou, 1951, p. 82—84. V. ci-dessus, p. 49.

[26] Strabon, le seul qui parle de cet événement (VII, 3, 11) ne précise pas la façon dont la suprématie de Burébista fut renversée, mais, comme il fait mention d'un soulèvement et d'un démembrement de l'État gète, il est probable qu'il s'agit d'un assassinat.

https://biblioteca-digitala.ro

avaient envahi le marché dace et surtout la Transylvanie [27]. La disparition de Burébista fut suivie du démembrement de l'énorme formation géto-dace qu'il avait réalisé. Mais, loin d'un éparpillement anarchique en tribus isolées, ce démembrement ne comporta qu'une division en quatre parties (ultérieurement devenues cinq) [28], ce qui signifie que sur de grands espaces les organisations politiques régionales s'étaient suffisamment consolidées pour résister à des crises de ce genre.

Parmi les quatre ou cinq organisations en question, celle des Gètes de Valachie et de la Basse-Moldavie, qui avait constitué la base des actions de Burébista, continua à représenter une force importante, mais sa primauté n'était plus aussi catégorique qu'auparavant. La civilisation commençait à revêtir d'une teinte uniforme toute l'étendue du territoire dominé par Burébista. Les progrès connus autrefois seulement au Bas-Danube s'étaient propagés maintenant à toutes les tribus géto-daces. Le centre de gravitation de la Dacie glissait vers la Transylvanie. Déterminé par des raisons stratégiques, Burébista y avait transféré sa résidence, en faisant construire, dans les montagnes de Sebeș-Orăștie, le sanctuaire principal de la religion géto-dace, ainsi que de nombreuses places-fortes. Après sa mort, cette résidence centrale échut à l'organisation des tribus daces des montagnes, qui allait de plus en plus se consolider et accéder elle aussi au premier plan de la scène historique [29]. Son chef, Cotison, entra même en pourparlers avec Octavien, qui avait besoin de son concours en vue de son propre conflit avec Marc-Antoine. Les négociations échouèrent, peut-être à cause des prétentions matrimoniales du roi dace, qui entendait traiter sur pied d'égalité avec le triumvir romain et sceller leur alliance, selon les mœurs daces, par un double mariage, les deux chefs devant épouser réciproquement leurs filles, ce qui du point de vue romain était difficilement acceptable [30].

[27] Cf. B. Mitrea, *Penetrazione commerciale e circolazione monetaria nella Dacia prima della conquista*, dans ED, X, 1945, p. 79 et suiv., 100—124.

[28] Strabon, VII, 3, 11.

[29] La formation d'une puissance régionale dace en Transylvanie, à la différence de l'organisation gète de Valachie, semble avoir eu lieu à partir du début du IIe s.av.n.ère. C'est à cette date au plus tard que, d'après sa place dans le texte, doit se rapporter le renseignement fourni par Justin-Trogue au sujet d'un certain *Rubobostes*, par l'œuvre de qui les Daces commencèrent leurs progrès *(Prol.*, XXXII: *incrementa Dacorum per Rubobosten regem)*. La même source, dans le texte, établit la différence entre Gètes et Daces: *Daci quoque suboles Getarum sunt* (XXXII, 3, 16) et affirme que les Gètes se trouvaient du côté du Bas-Danube (XXV, 1, 3). C. Daicoviciu, qui dernièrement s'est occupé de ces renseignements (dans *Nouvelles études d'histoire, 1955*, p. 135; SCIV, VI, 1—2, 1955, p. 50—51), repousse avec raison l'identité de ce Rubobostes avec Burébista, presque généralement soutenue jusqu'à présent, et en fait un personnage réel, antérieur de plus d'un siècle au roi d'Argedava. *Contra:* Vl. Iliescu, St. cl., X, 1968, p. 115—122.

[30] Suétone, *Aug.*, 63, 2. Cf. V. Pârvan, *Getica*, p. 84. On a tort de douter de l'existence de ces démarches pour la seule raison qu'elles figurent dans un pamphlet de Marc-Antoine contre Octavien (N. Jorga, *Histoire des Roumains et de la romanité orientale*, I, 2, Bucarest, 1937, p. 51; Em. Condurachi, dans Studii, 1948, 1, p. 230—234). Il devait s'agir de faits bien connus des contemporains. Le caractère diffamatoire du pamphlet ne résidait pas dans les faits mêmes, qui devaient être vrais, mais dans leur interprétation tendancieuse et déformante. L'adversaire d'Octavien voulait présenter ce dernier comme un ambitieux sans scrupules, qui n'avait pas hésité à friser le scandale, en faisant de sa fille, encore trop jeune, l'objet de combinaisons matrimoniales basées sur des intérêts politiques, en l'offrant même à un « barbare » et étant lui-même sur le point d'épouser à son tour une « barbare ».

https://biblioteca-digitala.ro

Le successeur de Burébista au trône de l'organisation gète de Valachie fut, sans doute, Dicomès [31], qui essaya d'intervenir dans la deuxième guerre civile de Rome, en faveur de Marc-Antoine. Fidèle à la politique de son grand prédécesseur, il s'était déclaré pour celui des belligérants romains qui défendait les intérêts de l'Orient hellénique. Mais, cette fois aussi, le dénouement de la guerre se produisit avant que la contribution des forces gètes devînt effective.

Le vainqueur d'Actium se montra décidé à régler définitivement la situation des pays transadriatiques et à fixer la frontière de l'Empire romain sur le Danube. Une grande migration des Bastarnes dans les Balkans, favorisée par Dicomès, lui fournit bientôt l'occasion de mettre ce dessein en exécution. Son général, M. Licinius Crassus, après avoir vaincu les Thraces de l'Hémus et anéanti les masses bastarnes en plusieurs batailles, entreprit la conquête de la Dobroudja, où il y avait trois roitelets gètes, probablement des chefs des tribus restées indépendantes après la chute de Burébista [32]. Celui qui régnait dans la partie méridionale du pays et dans la future Mésie Inférieure, Rolès, entra de son plein gré dans l'alliance romaine, par haine des Bastarnes. Les deux autres, Dapyx et Zyraxès, furent battus après une résistance soutenue. La guerre avait duré deux ans (29—27 av.n.ère). Les Bouches du Danube marquaient maintenant la limite extrême de l'Empire dans ces régions. Ce n'était pas encore une domination romaine directe. La Dobroudja et tout le territoire compris entre les Balkans et le Danube furent confiés d'abord à Rolès, puis aux rois sapéens des Odryses, en leur qualité de clients de Rome. Les villes grecques du Pont Gauche reconnurent aussi leur dépendance de l'Empire.

C'était un grave coup porté à la vieille organisation gète de Valachie. Privés de leurs possessions et de leurs relations sur la rive droite du Danube, surveillés par les Odryses, pressés par ailleurs par les Sarmates, qui venaient précisément d'étendre leur domaine jusqu'aux Bouches du Danube, les Gètes de la plaine danubienne se voyaient presque partout investis et menacés. Leurs perspectives devenaient sombres. Ils réagirent par des coups de surprise qu'ils effectuaient surtout pendant l'hiver, quand ils pouvaient passer le Danube gelé comme sur un pont, en déjouant la vigilance des garnisons odryses. Aussi maintenaient-ils une terreur permanente dans les régions protégées par les Romains et notamment autour des villes pontiques. Ils en revenaient toujours chargés de proies et de captifs, qu'ils vendaient ensuite comme esclaves. Ovide, dont l'exil à Tomis eut lieu approximativement à cette époque, fut témoin de ces incursions transdanubiennes dont il nous a transmis un tableau impressionnant [33].

Les Romains, inquiétés en même temps par les actions des Daces de l'ouest, qui poussaient leurs randonnées jusqu'en Macédoine et en Dalmatie, passèrent à des mesures plus énergiques. Un commandement spécial

[31] Cf. V. Pârvan, *Getica*, p. 84—85.

[32] Dion Cassius, LI, 23 et suiv. Cf. V. Pârvan, *Getica*, p. 85—90.

[33] Ovide, *Tristia*, III, 10, 5—8, 50—70; IV, 66—84; V, 2, 31—32; 2 b, 25—28; X, 15—27; *Ex Ponto*, I, 2, 15—24; 8, 5—10; III, 1, 25—28. Cf. V. Pârvan, *Getica*, p. 97—100; N. Lascu, dans le vol. *Publius Ovidius Naso*, Bucarest, 1957, p. 176—191; R. Vulpe, *Tomi al tempo di Ovidio*, dans Studi Romani, VI, 1958, p. 642—645 = *Ovidio nella città dell'esilio*, dans *Studi Ovidiani*, Rome, 1959, p. 55—58.

https://biblioteca-digitala.ro

de la Mésie, dépendant de la province de Macédoine, fut institué, en l'an 6 de notre ère, en face du Banat et de l'Olténie. Quelques années plus tard ce commandement allait prendre les formes d'une province à part [34]. C'est vers la même époque que l'on doit placer la razzia entreprise par Cn. Cornelius Lentulus, le gouverneur de la Pannonie, qui repoussa les Daces au-delà du Danube et interdit aux Sarmates les approches du fleuve [35] et l'expédition d'Aelius Catus, peut-être le gouverneur de la nouvelle province de Mésie, qui déporta 50 000 Gètes sur la rive droite du Danube [36]. La date précise des deux événements est sujet de controverses ; cependant il n'y a pas de doute qu'il s'agit du règne de l'empereur Auguste, notamment des douze premières années de notre ère. V. Pârvan proposait comme date l'an 6 environ de n.ère pour l'expédition de Catus et l'an 11 de n.ère pour celle de Lentulus [37]. Selon R. Syme, les deux généraux auraient agi simultanément et en collaboration, entre l'an 2 et l'an 4 de notre ère [38]. C. Daicoviciu [39] admet cette collaboration mais en la rapportant à l'an 11 ou 12. Il est utile de mentionner à ce propos les arguments de T. D. Zlatkovskaïa, qui ne trouve possibles les exploits des deux chefs romains contre les Gètes qu'après la pacification de la révolte pannonienne de l'an 9 de n.ère [40].

Indifféremment de la solution définitive de ces questions, le fait est que l'action d'Aelius Catus fut d'une portée décisive pour l'histoire de l'union des tribus gètes du Bas-Danube, car elle marqua la fin de cette glorieuse organisation, qui pendant plus de quatre siècles avait représenté la principale force de la Dacie et la base de sa civilisation.

Sur cet important événement on n'a, comme document direct, qu'un bref passage de Strabon : ἔτι γὰρ ἐφ' ἡμῶν Αἴλιος Κάτος μετῴκισεν ἐκ τῆς Περαίας τοῦ Ἴστρου πέντε μυριάδας σωμάτων παρὰ τῶν Γετῶν, ὁμογλώττου τοῖς Θραξὶν ἔθνους, εἰς τὴν Θράκην· καὶ νῦν οἰκοῦσιν αὐθότι Μοισοὶ καλούμενοι [41]. Il n'en ressort que le nom d'*Aelius Catus*, sans autre précision, ainsi que la transplantation forcée de cinquante mille Gètes dans cette partie de la Mésie qui appartenait au royaume vassal de Thrace. Rien sous le rapport de l'identité et du rôle du général romain, rien concernant la région précise d'où ces Gètes provenaient ou les circonstances dans lesquelles l'événement se produisit. Cependant tout le monde est d'accord que le personnage cité doit être un seul et même personnage avec Sextus Aelius Catus, le consul de l'an 4 de notre ère. Ce dernier avait agi ou bien en qualité de proconsul de la Macédoine (le dernier qui eut le droit de commander des légions) ou bien comme

[34] Cf. A. v. Premerstein, *Die Anfänge der Provinz Moesien*, dans Jahresh., I, 1898, Beibl., V, p. 167 et suiv. ; V. Pârvan, *Getica*, p. 95 et suiv. ; R. Syme, *Lentulus and the origin of Moesia*, dans JRS, XXIV, 1934, p. 113 et suiv. ; T. D. Zlatkovskaïa, *Mëzija v I—II vekah našej ery*, p. 41—46.

[35] Florus, IV, 12, 20 : *prohibere Danuvio satis fuit*. Cf. V. Pârvan, *Getica*, p. 96 ; R. Syme, *loc. cit.*

[36] Cf. V. Pârvan, *Getica*, pp. 94—95 et 733.

[37] *Ibidem*, p. 96.

[38] R. Syme, *loc. cit.*

[39] C. Daicoviciu, dans *Istoria Românei*, I, p. 289—290.

[40] T. D. Zlatkovskaïa, *op. cit.*, p. 42 et suiv.

[41] Strabon, VII, 3, 10.

https://biblioteca-digitala.ro

le premier *legatus Augusti pro praetore* de la nouvelle province de Mésie [42]. La région d'où ces Gètes furent enlevés ne pourrait être que la Valachie. Les parties occidentales de la Dacie sont exclues, vu le nom de *Gètes* que les sources de l'époque attribuaient notamment aux habitants du Bas-Danube [43]. Selon V. Pârvan, qui jugeait aussi inadmissible leur origine de la Dacie occidentale, ces déportés gètes auraient été transplantés dans la région des rivières Oescus (Isker), Utus (Vid), Asamus (Osem) et Iaterus (Iantra) [44].

Quant aux circonstances de la déportation, on ne saurait penser qu'à une guerre, dont l'initiative appartint aux Romains. Ceux-ci étaient résolus d'en finir avec les harcèlements gètes et à mettre de l'ordre sur la frontière qu'ils s'étaient fixée sur le Danube. La meilleure solution était d'affaiblir, sinon d'exterminer, la puissance gète dans son propre repaire. C'est dans ce but qu'Aelius Catus dut passer le fleuve, attaquer les Gètes chez eux et, après les avoir vaincus, procéder à leur évacuation massive et à la création d'une zone déserte dans les plaines de la rive gauche du Danube, comme un espace de sûreté pour les garnisons de leurs mandataires odryses.

Cette interprétation, que Vasile Pârvan avait formulée dans ses *Getica* seulement par déduction logique [45], est excellemment confirmée par les constatations archéologiques. Les oppidums gètes de la plaine valaque qui ont été explorés jusqu'à présent d'une manière systématique, à savoir *Zimnicea* sur le Danube vis-à-vis de Svištov (Novae), *Popești* sur l'Argeș et *Piscul Crăsanilor* sur la Ialomița, sont tout à fait dépourvus de restes dépassant l'époque d'Auguste [46]. Leur évolution s'arrête brusquement vers le début de notre ère. A Popești, par ex., les monnaies d'importation les plus récentes datent de l'époque d'Auguste [47], les dernières fibules appartiennent aux types de Latène III, la date des autres objets va aussi au plus tard jusqu'au commencement de notre ère. On n'y a trouvé rien de spécifique du plein Ier siècle de notre ère. Les fibules provinciales romaines à nœud sur l'arc et à bouton terminal, si fréquentes dans les stations daces à partir de la première moitié dudit siècle, y font complètement défaut. Les mêmes observations sont valables pour Zimnicea et Piscul Crăsanilor. Par contre, dans les oppidums gètes que nous avons explorés au nord de la Valachie, à Tinosul sur la Prahova [48] et à Poiana *(Piroboridava)* sur le Siret en

[42] Cf. R. Syme, *loc. cit.*; T. D. Zlatkovskaïa, *loc. cit.*, p. 41 et suiv.

[43] Cf. Strabon, VII, 3, 2 et 12—13; Dion Cassius, LXVII, 6, 6.

[44] V. Pârvan, *Getica*, p. 94. Cf. aussi T. D. Zlatkovskaïa, *op. cit.*, p. 42.

[45] *Ibidem*, p. 95.

[46] Cf. R. Vulpe, dans SCIV, VI, 1 — 2, 1955, p. 259—269. On ne saurait considérer comme péremptoire la date d'env. 100 av. n.ère que I. Nestor (dans Studii, II, 1, 1949, p. 119; SCIV, I, 1, 1950, p. 95) est enclin à attribuer à la dernière couche de l'oppidum de Zimnicea. L'inventaire en est identique à celui de Popești, dont la date *ante quem* coïncide à coup sûr avec la fin du Ier siècle avant notre ère ou au plus tard avec le commencement de nore ère. La même observation est valable pour Piscul Crăsanilor (I. Andrieșescu, *Piscul Crăsani*, Bucarest, 1923, dans ARMSI, IIIe s., III, mém. I, pp. 90 et 107—108; V. Pârvan, *Getica*, pp. 193, 204—205, 740—743).

[47] Cf. B. Mitrea, SCN, II, 1958, p. 167; il s'agit de pièces encore inédites, communiquées à l'auteur par D. V. Rosetti.

[48] R. et Ec. Vulpe, dans Dacia, I, 1924, p. 166—223.

https://biblioteca-digitala.ro

Basse-Moldavie[49], le Ier siècle de notre ère est abondamment attesté. À Poiana, où les fibules provinciales citées existent en quantité, associées à des monnaies qui se succèdent jusqu'au règne de Vespasien, on n'a trouvé la céramique noire lustrée travaillée à la main, de vieille tradition gète, qu'à une profondeur de plus de 1 m dans la couche du Ier s.av.n. ère, tandis qu'à Popești elle fait son apparition dès la surface du sol[50].

Il s'ensuit que les plaines de la Valachie, comprenant aussi bien les steppes du voisinage de Zimnicea et de Piscul Crăsanilor que la grande forêt au milieu de laquelle se trouvait Popești, furent abandonnées sur une large zone par leurs habitants vers le commencement de notre ère. C'était, évidemment, le résultat des déportations imposées par Aelius Catus, qui, par cette mesure radicale, frappait au cœur même de la puissance gète du Bas-Danube. Parmi les centres qu'il venait de détruire il y avait aussi *Argedava*, l'ancienne capitale de Burébista si l'on accepte la localisation de cette cité sur l'Argeș et son identité avec Popești.

Des opérations couronnées d'un résultat si net seraient inconcevables sans que les Romains aient eu à vaincre une résistance acharnée de la part des Gètes. Les successeurs de Burébista et de Dicomès n'étaient pas des hommes à se laisser disloquer à la simple apparition des légions romaines. De fait, il y eut des batailles sanglantes. C'est ce qu'un renseignement de Suétone, concernant le règne d'Auguste, permet de conclure : *coercuit et Dacorum incursiones, tribus eorum ducibus cum magna copia caesis* (Il réprima aussi les incursions des Daces, trois de leurs chefs étant tués avec beaucoup de leurs gens)[51]. L'information est répétée sous une forme plus concise par Eutrope : *vicit autem proeliis Dacos* (Il vainquit aussi les Daces dans plusieurs combats)[52]. D'ailleurs, on peut reconnaître une allusion à cet événement aussi dans le Testament d'Auguste : *postea trans Danuvium ductus exercitus meus Dacorum gentes imperia populi Romani perferre coegit* (Ensuite, mon armée, passée au-delà du Danube, contraignit les populations daces à se soumettre à la domination du Peuple Romain)[53]. Certes, les textes son imprécis quant à la date. En principe ils seraient rapportables aussi bien aux succès de Tibère (le futur empereur) sur les Daces à l'ouest, qui avaient envahi la Pannonie entre 12 et 10 av. n. ère. Cependant là il ne s'agissait que d'un épisode secondaire de la guerre illyrienne, tandis qu'ici on est devant une action principale. C'est à juste raison que V. Pârvan avait incliné à mettre ces renseignements en liaison avec l'expédition d'Aelius Catus[54]. Mais les doutes que, par précaution, il laissait encore subsister à cet égard, n'ont plus de fondement aujourd'hui, quand les constatations archéologiques nous font

[49] R. et Ec. Vulpe, dans Dacia, III—IV, 1927—1932, p. 253—351 ; R. Vulpe, RA, 1931 (2), p. 237—276 ; SCIV, I, 1, 1950, p. 47—52 ; II, 1, 1951, p. 177—216 ; III, 1952, p. 191—230 ; idem, *La civilisation dace et ses problèmes à la lumière des dernières fouilles de Poiana, en Basse-Moldavie*, dans Dacia, N. S., I, 1957, p. 143—164 v. ci-dessus, p. 103—123.

[50] R. Vulpe, SCIV, II, 1, 1951, pp. 180—181, 189 ; III, 1952, p. 193 ; VI, 1—2, 1955, p. 263.

[51] Suétone, *Aug.*, 21, I.

[52] Eutrope, VII, 9.

[53] *Monum. Ancyr.*, c. 30.

[54] V. Pârvan, *Getica*, p. 95.

https://biblioteca-digitala.ro

voir non seulement la réalité de cette expédition, mais aussi l'ampleur de ses effets.

Le territoire valaque dépeuplé à cette occasion et assigné à la surveillance odryse était de beaucoup plus étendu que ce brin de terre qu'envisageait V. Pârvan entre le Danube et le vallum en terre de la steppe du Burnaz vulgairement nommé « Brazda lui Novac de Sud » (Le Sillon de Novac du Sud) ou « Troian »[55]. La limite septentrionale de ce territoire devait passer près de Tinosul, qu'elle n'englobait pas et continuer jusqu'au Siret en Basse-Moldavie. L'oppidum de Poiana lui échappait aussi. Pour ce qui concerne son extrémité occidentale, en Olténie, on ne saurait se prononcer pour le moment, faute de recherches. Cette limite n'était pas marquée sur le terrain par une ligne matérielle. Le vallum mentionné, situé bien plus au sud, entre le lac de Greaca et le village de Viespeşti sur l'Olt, sans aucun prolongement en Olténie vers Calafat, comme il semblait à Pârvan, est ultérieur à l'époque d'Auguste[56].

Les Gètes qui restaient en Valachie après la débâcle ne pouvaient plus représenter la force de naguère. Peu nombreux, resserrés dans les contrées des collines, désorganisés, communiquant difficilement entre eux, séparés du Danube par la large zone déserte, ils n'avaient d'autres ressources que de se résigner à un rôle effacé. Ils ne pouvaient agir que tout au plus en relation avec les Géto-Daces de l'Olténie, de la Transylvanie ou de la Moldavie. Il est peu probable qu'ils aient participé aux grandes attaques gètes, couronnées de succès, des années 12 et 15 de notre ère, contre *Aegyssus* (Tulcea) et *Troesmis* (Iglița), dont Ovide fait mention[57]. Vu la position de ces points stratégiques de la défense odryse, dans le nord de la Dobroudja, il faut penser plutôt aux Gètes de la Moldavie et du Boudjak, que l'action d'Aelius Catus n'avait pas atteints, mais que le sort subi par leurs frères de Valachie mettait en devoir de réagir. Les deux forteresses odryses, occupées momentanément par les Gètes, furent finalement reconquises grâce à l'intervention des troupes romaines. La conséquence en fut un pas important en avant dans l'affermissement de la domination romaine sur le Bas-Danube, car la province de Mésie, désormais gouvernée par un légat de rang consulaire, reçut deux légions et une flotte militaire fut créée pour patrouiller sur toute la longueur du fleuve jusqu'à la mer. Un *praefectus orae maritimae* fut institué pour

[55] *Ibidem*, pp. 127—128 et 733.

[56] Ce vallum dut être construit par les Romains au début du IIe s. de notre ère comme un barrage dressé en face du camp de la légion I Italica de *Novae* (Svishtov). Vers l'ouest, le vallum ne dépasse pas l'Olt, comme l'avait supposé V. Pârvan. Cf. D. Tudor, *Oltenia romană*, IIe éd., Bucarest, 1958, p. 206—207; R. Vulpe, dans *Istoria Românei*, I, p. 524; idem, *Les valla de la Valachie, de la Basse-Moldavie et du Boudjak*, dans *Actes du IXe Congrès international d'Études sur les Frontières romaines, Mamaia 1972*, Bucarest, 1974, p. 271—272.

[57] Ovide, *Ex Ponto*, I, 8, 11—20; IV, 7, 19—54; 9, 76—80. Cf. V. Pârvan, *Getica*, p. 97 et suiv. Quant à l'étrange conjecture de Em. Condurachi, dans *Burebista și orașele pontice*, (SCIV, IV, 3—4, 1953, p. 520). selon laquelle ce siège d'Aegyssus aurait eu lieu sous Burébista, ce n'est qu'une fâcheuse inadvertance, que notre confrère aurait pu facilement éviter s'il avait lu attentivement au moins le texte dont il fait mention (*Ex. P.*, I, 8), sinon cette autre épître d'Ovide, qu'il passe sous silence, dédiée à Vestalis même, le vainqueur des Gètes à Aegyssus, devenu *praefectus orae maritimae* pendant l'exil du poète à Tomis. Il ne s'agit que d'événements contemporains à cet exil, tandis que Burébista avait régné sur la côte pontique plus de soixante ans avant.

https://biblioteca-digitala.ro

la protection des villes pontiques [58]. Le Danube devenait une artère tout à fait romaine. Créée par la volonté des Romains et dans leur intérêt, et constamment soumise à leur vigilance, la zone déserte que formaient les plaines de la Valachie représentait dès à présent leur possession de fait. Le long chapitre gète de l'histoire de ce pays était bien clos ; c'est le chapitre romain qui venait de commencer.

Le cordon romain autour de la Valachie devint encore plus fort à partir de l'an 46, quand le royaume des Odryses fut supprimé [59] et quand la province de Mésie s'étendit, avec son administration directe et avec son armée, jusqu'aux Bouches du Danube. Désormais, la rive droite du fleuve, le long de la Valachie, était gardée par des garnisons romaines permanentes, qui, pour le moment, étaient composées seulement de troupes auxiliaires. Les légions de la province restaient dans leurs camps de Ratiaria et de Viminacium, à l'ouest, face à l'Olténie et au Banat, où le danger représenté par la puissance dace de Transylvanie, en plein développement, était devenu bien plus pressant que du côté des plaines valaques. D'ailleurs, dans la direction de ces plaines c'était toujours les Daces de la Transylvanie qui pouvaient donner des inquiétudes, au cas où ils passaient les Carpates en masse et s'évertuaient à parcourir les longues distances de la zone inhabitée pour arriver au Danube.

La principale attention du commandement romain de la Mésie était attirée maintenant par les problèmes des Bouches du Danube et du littoral septentrional de la mer Noire, qui venaient de passer sous son autorité. Sous l'empereur Néron, qui concevait une politique orientale à visées très lointaines [60], Ti. Plautius Silvanus Aelianus, le titulaire de ce commandement, entreprit, dans cette direction, une vaste action militaire et diplomatique, dont un compte rendu substantiel nous a été transmis par son épitaphe trouvée à Tivoli [61]. Il y est question d'un mouvement sarmate qu'il étouffa en germe, de différents roitelets locaux qui vinrent au bord du Danube pour faire soumission devant les enseignes romains, de membres des dynasties bastarnes, daces et roxolanes capturés par leurs ennemis et libérés par Plautius Aelianus, d'otages qu'il reçut de quelques-unes de ces dynasties, de l'obligation qu'il imposa à un roi scythe de lever le siège de la ville de Chersonèse en Crimée, de cent mille « Transdanubiens » qu'il transféra avec leurs femmes, leurs enfants, leurs chefs, leurs rois, à l'intérieur de la province afin d'en accroître les revenus : *plura quam centum millia ex numero Transdanuvianorum ad praestanda tributa cum coniugibus ac liberis et principibus aut regibus sui transduxit.* L'inscription ajoute que, par ces mesures, il affermit et répandit la paix de la province *(pacem provinciae et confirmavit et protulit)*. Le général

[58] Cf., D. M. Pippidi, *Contribuții*[2], 2e éd., pp. 376, 381—382, 563 (= SCIV, VII, 1—2, 1956, pp. 150, 153—154) ; R. Vulpe, DID, II, p. 43.

[59] C'est la date traditionnelle, transmise par la Chronique d'Eusèbe, mais A. Stein, *Römische Reichsbeamte der Provinz Thracia*, Sarajevo, 1920, p. 3, considère que cet événement a dû avoir lieu déjà en l'an 45.

[60] W. Schur, *Die Orientpolitik des Kaisers Nero*, Leipzig, 1923 (Klio, Beiheft, XV), p. 85—91 ; E. Gren, *Kleinasien und der Ostbalkan in der wirtschaftlichen Entwicklung der römischen Kaiserzeit*, Uppsala, 1941, p. 111 et suiv. ; V. P. Gaïdukévitch, *Bosporskoe carstvo* (Le royaume bosporan), Moscou, 1949, p. 330—332 ; T. D. Zlatkovskaïa, *op. cit.*, p. 57—61 ; D. M. Pippidi, *op. cit.*, p. 169.

[61] CIL, XIV, 3608.

https://biblioteca-digitala.ro

y est loué aussi pour avoir contribué au ravitaillement de Rome en y expédiant pour la première fois de grandes quantités de blé produit par les terres de Mésie.

Ces événements eurent lieu dans l'espace du commandement de Plautius Aelianus, lequel, supposé autrefois entre 52 et 53 de notre ère [62], est placé aujourd'hui, en vertu de meilleurs arguments, entre 57 et 67 de notre ère [63]. Qu'elle comportât une seule action ou plusieurs, il est évident que toute l'activité mentionnée dans l'inscription se déroula au nord des Bouches du Danube, depuis la Moldavie jusqu'en Crimée. Ce ne peut être que de ces régions que devaient provenir les 100 000 « Transdanubiens » transplantés au sud du fleuve. Le fait a reçu, néanmoins, des interprétations diverses. V. Pârvan soutenait que cette masse d'immigrants était composée d'éléments hétérogènes : Bastarnes, Sarmates, Gètes (Daces) — ce que nous trouvons exact — , mais il y faisait entrer aussi les Gètes de la Valachie. Hanté par les lignes des vallums en terre qui, parallèles au Danube, silonnent les plaines de la rive gauche de ce fleuve et par l'idée d'annexion territoriale qu'il croyait voir dans l'expression *pacem provinciae et confirmavit et protulit*, il s'imaginait une longue zone que Plautius Aelianus, à l'exemple d'Aelius Catus, aurait dépeuplée, réunie à l'empire et démarquée par ces grands remparts à fossé qu'on aurait construit sur ses ordres. Aussi le long vallum connu sous le nom de « Brazda lui Novac de Nord », qui, partant de la berge du Danube, à Hinova, au sud de Drobeta-T.-Severin, traverse l'Olténie tout entière et la Valachie jusqu'à l'est de la ville de Ploieşti, serait-il l'œuvre de ce général romain. La même origine était attribuée par l'auteur de *Getica* au vallum de la Moldavie inférieure qui relie le Siret au Prut entre Ploscuţeni et Stoicani — il disait Adjud-Folteşti — , ainsi qu'au vallum du Boudjak qui va de Vadul lui Isac sur le Prut jusqu'au liman maritime de Sassyk près de Tatarbounar [64]. Les recherches ultérieures qu'on a faites sur le terrain ont infirmé cette série d'hypothèses. Aujourd'hui c'est chose reçue que ces vallums datent du IVe s. de n. ère [65] et qu'ils ne sont pas tous romains. Le vallum de la Moldavie inférieure, orienté

[62] V. Pârvan, *Histria* IV, pp. 567—569 et 711—712 ; idem, *Getica*, pp. 102—105 et 733 ; idem, *Dacia* : *An outline*, etc., pp. 176 et 180—181.

[63] Voir D. M. Pippidi, SCIV, VI, 3—4, 1955, p. 357—364 ; VII, 1—2, 1956, p. 147 ; idem, DID, p. 309—313 ; *Contribuţii*[2], pp. 287—328 et 372.

[64] V. Pârvan, *Getica*, p. 128—129. Pour le tracé de ces vallums cf. C. Schuchhardt, dans AEM, IX, 1885, pp. 202—207, 216—217, 218 ; C. Uhlig, dans PZ, XIX, 1928, p. 197—202 ; R. Vulpe, *La date du vallum romain de la Bessarabie inférieure*, dans les Mélanges offerts à *Gavril Katzarov*, Izvestija-Inst., XVI, 1950, p. 89—98 ; idem, *Le vallum de la Moldavie inférieure et le « mur » d'Athanaric*, La Haye, 1957, p. 5—18 ; D. Tudor, *Oltenia romană*[3], p. 251—264 ; R. Vulpe, dans les *Actes du IXe Congrès international d'Etudes sur les Frontières romaines*, *Mamaïa 1972*, p. 267—276.

[65] D. Tudor, dans RIR, XI—XII, 1941—1942, p. 143 et suiv. ; R. Vulpe, les ouvrages cités à la note précédente. A l'extrémité est du vallum du Boudjak (entre Vadul lui Isac et Tatarbounar), à l'occasion des fouilles poursuivies par G. B. Fëdorov en 1954—1955, on a trouvé, dans le fossé du vallum, de la céramique grisâtre du IVe s., avec neuf monnaies romaines en bronze datant de la même époque ; cf. *Učenye Zapiski Instituta istorii, jazyka i literatury Moldavskogo Filiala Akademii Nauk SSSR* (Mémoires scientifiques de l'Institut d'histoire, de langue et littérature de la Filiale Moldave de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S.), VI, série historique, Kishinev, 1957, p. 243 ; G. B. Fëdorov, *Rimskie i rannovizantijskie monety na territorii Moldavskoj SSR* (Monnaies romaines et byzantines anciennes du territoire de la R.S.S. Moldave), dans *Omagiu lui Constantin Daicoviciu*, Bucarest, 1960, p. 180.

https://biblioteca-digitala.ro

vers le sud, fut élevé par une population du plateau central de la Moldavie. Nous l'avons identifié avec cette fortification qu'Athanaric, le roi des Visigoths, fit ériger « de la berge du Siret en direction du Danube » *(a superciliis Gerasi fluminis ad usque Danuvium)* [66], à l'occasion de l'invasion des Huns en 376.

Plus récemment, notre collègue D. M. Pippidi, en procédant à une analyse critique de l'épitaphe de Plautius Aelianus, a repris le problème des 100 000 « Transdanubiens », qu'il cherche à résoudre dans un sens unilatéral, en identifiant ces populations uniquement avec les Gètes de la Valachie et en séparant leur déportation des autres actions accomplies par le général romain. Tout en reconnaissant la caducité des conjectures de Pârvan concernant la date des vallums cités, il retient et essaye même de généraliser la thèse de ce dernier par rapport à une action de Plautius Aelianus en Valachie [67]. Il s'appuie principalement sur notre supposition de 1924 que l'oppidum de Tinosul aurait été définitivement évacué par ses habitants gètes à l'occasion de cette action [68]. Nous estimons de notre devoir d'observer que cette hypothèse, fondée sur une médaille de l'empereur Claude, la seule monnaie romaine trouvée dans la station, est trop faible par elle-même pour soutenir le poids d'une conclusion si grave que celle que le prof. Pippidi a énoncée. D'ailleurs nous y avons renoncé depuis longtemps et surtout après les résultats de nos fouilles à Poiana et à Popeşti [69]. Il est fort probable que l'établissement de Tinosul dura, de même que celui de Poiana, jusque vers la fin du Ier s. de n. ère, vu la similitude de l'inventaire romain d'importation des deux oppidums gètes.

Si au temps de V. Pârvan on pouvait encore admettre la création pe la zone romaine de sécurité en Valachie en deux étapes, l'une par

[66] R. Vulpe, *Le vallum de la Moldavie inférieure et le « mur » d'Athanaric*, p. 23—51. C'est bien à tort que feu Gr. Florescu continuait à considérer ce monument antique comme romain et à en faire un prolongement du vallum du Boudjak (SCIV, II, 1951, 2, p. 132 ; Dacia, N. S., I, 1957, p. 240 ; *Omagiu lui Constantin Daicoviciu*, p. 228—230). Il est vrai que notre regretté collègue n'avait jamais vu de ses propres yeux ces fortifications qui accusent de nettes différences d'orientation et d'aspect. Tandis que le vallum du Boudjak a son fossé orienté au nord et présente des dimensions imposantes et même une large berme, celui de la Moldavie inférieure, d'une facture très simple et de dimensions plutôt médiocres, a le fossé vers le sud. Ce sont là des particularités essentielles que C. Schuchhardt *(loc. cit.)* avait déjà remarquées en 1885 et que nous avons nous-même constatées lors des reconnaissances auxquelles nous nous sommes livrés le long de ces remparts depuis le Siret jusqu'au liman de Sassyk, entre 1943 et 1951.

[67] D. M. Pippidi, *Contribuţii la istoria veche a României*, 2e éd, p. 306. Cf. aussi Em. Condurachi, SCIV, IX, 1, 1958, p. 119—130, qui reprend, d'une façon surprenante, la thèse de A. Alföldi (*Die Roxolanen in der Walachei*, dans les Comptes redus du VIe Congrès International d'archéologie classique, Berlin, 1939, p. 528—538) sur l'occupation de la Valachie par les Sarmates dès le Ier siècle de notre ère. A cette thèse que C. Daicoviciu a réfutée avec succès (AISC, III, 1936—1940, p. 211 ; Dacia, VII—VIII, 1937—1940, p. 456—463 ; *La Trans. dans l'antiquité*, p. 82, note 2 ; idem, dans *Istoria României*, I, p. 292), Em. Condurachi n'y contribue avec rien de nouveau. Il n'essaie pas même de discuter les nombreux arguments qui s'y opposent. Bien plus, il passe complètement sous silence les excellents ouvrages de C. Daicoviciu concernant cette question. Il néglige aussi les constatations archéologiques d'après lesquelles les formes caractéristiques de la civilisation des Sarmates en Valachie font complètement défaut avant le IIIe s. de n. ère.

[68] R. et Ec. Vulpe, dans Dacia, I, 1924, p. 222—223.

[69] R. Vulpe, SCIV, VI, 1955, 1—2, p. 263. Cf aussi les observations critiques de M. Macrea — I. Berciu, dans Apulum, I, 1939—1942, p. 199—200.

https://biblioteca-digitala.ro

l'action d'Aelius Catus, l'autre par celle de Plautius Aelianus, maintenant, après les constatations faites à Popeşti, Zimnicea et Piscul Crăsanilor, où la vie humaine cessa simultanément au début de notre ère, une pareille thèse est catégoriquement exclue. L'évacuation de cette zone eut lieu une seule fois, à l'époque d'Auguste. Plautius Aelianus n'avait plus à s'occuper d'une opération de ce genre en Valachie : le terrain y était déjà nettoyé.

C'était maintenant le tour de la Moldavie et des pays du nord pontique. C'est là que se déploya toute l'activité exposée dans l'inscription de Tivoli. Une zone romaine de sécurité, dépeuplée, fut probablement instituée, à cette occasion, sur la rive gauche du Danube moldave et dans le Boudjak également, mais bien plus étroite que celle de la Valachie. L'oppidum gète de Poiana, situé à environ 80 km du Danube, restait en dehors de cette zone. Mais dans l'activité de Plautius Aelianus la méthode diplomatique l'emporta de beaucoup sur les actions militaires, dont il se servit le moins possible. Aussi Pârvan avait-il raison de soutenir que le déplacement des 100 000 Transdanubiens s'était produit d'une manière paisible [70]. Il est même probable que le général romain n'avait fait qu'acquiescer à leur propre demande. D'autre part, sur une grande étendue au nord des Bouches du Danube, les populations locales, comme les Daco-Gètes de la Moldavie et comme les Bastarnes et les Sarmates, qui dès l'époque d'Auguste avaient recherché l'amitié de Rome, avaient conclu des pactes par lesquelles elles s'engageaient à respecter le nouvel ordre établi aux frontières extrêmes du nord-est de l'Empire. Toujours est-il que les intérêts romains de ce côté furent assurés et que les villes grecques du littoral septentrional du Pont Euxin acceptèrent la protection du gouverneur de la Mésie [71].

Certes, l'expression *pacem provinciae et confirmavit et protulit* de l'inscription n'implique pas nécessairement l'idée d'annexion territoriale dont V. Pârvan faisait cas ; à ce propos nous devons reconnaître la justesse des objections de R. Syme et de D. M. Pippidi [72], mais seulement du point de vue de la signification littérale de ce document. Quant à l'interprétation des circonstances générales liées à l'activité du légat de Néron, ce que nous avons déjà dit relativement à la zone dépeuplée par Aelius Catus en Valachie, constituant en fait une possession romaine, est valable aussi pour la zone du sûreté créée au sud de la Moldavie et du Boudjak. Il serait utile à cet égard de rappeler les renseignements de Ptolémée, qui attribue à la province de la Mésie Inférieure les contrées méridionales de ces pays, ainsi qu'une bande de terre le long de la côte pontique entre les limans du Dniester (Tyras) et du Dniéper (Borysthène) [73]. Comme ce géographe ne fait que reproduire les données de Marin de Tyr du Ier s. de n. ère, il est très probable que la situation indiquée remontait à l'ordre établi par Plautius Aelianus. On n'a donc pas tort de dater dès l'époque de ce gouverneur l'entrée de la ville de Tyras sous la protection romaine. D'ailleurs, il est généralement reconnu

[70] V. Pârvan, *Getica*, p. 104.

[71] V. F. Gaïdukévitch, *op. cit.*, p. 330 et suiv. ; T. D. Zlatkovskaia, *op. cit.*, p. 57—61 ; D. M. Pippidi, *op. cit.*, p. 322—328.

[72] R. Syme, dans JRS, XXIV, 1934, p. 115—116 ; D. M. Pippidi, *op. cit.*, p. 314—319.

[73] Ptolémée, *Géogr.*, III, 10, 7—9.

https://biblioteca-digitala.ro

que la date de 57 de n. ère avec laquelle commençait la nouvelle ère de cette ville, était en relation avec un semblable événement [74]. Tout en acceptant cette relation, D. M. Pippidi s'inscrit en faux contre l'idée de l'appartenance de Tyras à la province de Mésie avant la fin du règne de Trajan [75]. Il s'appuie notamment sur le papyrus Br. Mus. 2851, censé être de l'an 117 de n. ère, dans lequel A. S. Hunt, son premier éditeur, avait cru lire le nom de cette ville sous la rubrique *extra provinciam (Moesiae Inferioris)*, parmi les localités occupées par des garnisons romaines [76]. Mais, à la lumière d'un nouvel examen de ce document, on a constaté, depuis peu, qu'à l'endroit respectif le nom de Tyras n'existe point [77]. Au surplus, Hunt même ne l'avait supposé qu'avec de grandes réserves. Ainsi, l'objection essentielle de notre collègue Pippidi tombe. Pour ce qui est de la ligne du Bas-Danube, qui est indiquée dans les sources concernant la seconde moitié du Ier s. de n. ère comme limite de l'Empire, l'argument ne présente aucun poids, car le fleuve conserva cette fonction à toutes les périodes de l'histoire romaine de ces régions, même quand la présence des troupes sur sa rive gauche était hors de discussion. Aux frontières de l'Empire, une province ne comprenait pas que son territoire situé derrière les garnisons du limes, mais aussi les espaces extérieurs soumis à l'autorité de son commandement, sans nécessité d'une organisation administrative romaine ou d'une occupation militaire directe.

Le papyrus Hunt, dont nous venons de parler, représente une source de première importance pour la position des plaines valaques et moldaves par rapport à l'Empire romain au commencement du IIe s., voire à la fin du Ier s. de n. ère. Il s'agit d'un *pridianum*, c'est-à-dire d'un état d'effectifs d'une troupe auxiliaire, la *cohors I Hispanorum veterana quingenaria equitata*, qui, délogée d'Égypte, fut encadrée dans l'armée de la Mésie Inférieure, sous le règne de l'empereur Trajan. En enregistrant la dispersion des effectifs de cette cohorte sous la rubrique *intra provinciam (Moesiae Inferioris)*, le texte du papyrus fait mention de plusieurs détachements envoyés au nord du Danube pour y tenir garnison *(Piroboridavae in praesidio, Buridavae in vexillatione)*, pour lever et transporter l'annone *(ad annonam defendendam)*, pour faire des reconnaissances *(exploratum)*, pour participer à une expédition *(trans Danuvium in expeditionem)* [78]. Toutes ces actions concernent le territoire de la Valachie et de la Basse-Moldavie. *Buridava*, localité attestée par la Table de Peutinger [79], se trouvait sur l'Olt *(Aluta)*, près du village

[74] CIL, III, 781.

[75] D. M. Pippidi, *op. cit.*, p. 322—325 ; idem, dans Athenaeum, XXXVI, 1958, p. 267—268.

[76] A. S. Hunt, *Register of a Cohort in Moesia*, dans *Raccolta di scritti in onore du Giacomo Lumbroso*, Milan, 1925, p. 265—272 ; cf. G. Cantacuzène, *Un papyrus latin relatif à la défense du Bas-Danube*, dans RHSEE, V, 1928, p. 38—74 (= Aegyptus, IX, 1928, p. 63—96).

[77] R. O. Fink, *Hunt's pridianum : British Museum Papyrus 2851*, dans JRS, XLVIII, 1958, p. 102—116. L'endroit où l'on croyait lire *Tyras* se trouve à la ligne 57, d'après Hunt = 21, col. II, d'après Fink. Celui-ci, trouvant impossible le nom de *Tyras*, propose, toujours hypothétiquement, de le remplacer par *Kastra (loc. cit.*, p. 107).

[78] R. O. Fink, *op. cit.*, pp. 104 (col. II, lignes 27—33), 107—108 ; cf. R. Vulpe, *Muntenia şi Moldova de Jos în timpul lui Traian, în lumina unei noi lecturi a papirului Hunt*, dans St. cl., II, 1960, p. 337—357.

[79] Cf. K. Miller, *Itineraria Romana*, Stuttgart, 1916, p. 554. La population des Βουρδαυήνσιοι mentionnée par Ptolémée, *Geogr.*, III, 8, 3, porte le nom de cette localité ; cf.

https://biblioteca-digitala.ro

actuel de Stolniceni, à l'ouest de la Valachie. *Piroboridava* figure aussi dans la Géographie de Ptolémée [80], qui précise son emplacement sur le cours inférieur du Siret *(Hierasos)*, à hauteur de l'ancien oppidum gète de Poiana, avec lequel nous avons essayé de l'identifier [81].

Il est donc évident qu'au moment des actions mentionnées dans ce *pridianum*, les pays qui avaient jadis constitué l'union des tribus gètes appartenaient déjà à la province de Mésie Inférieure et étaient même traités comme des territoires intérieurs de cette province. Ils étaient occupés par des garnisons romaines et on y levait un tribut régulier en vivres. Naturellement, ces vivres ne provenaient pas de la zone évacuée par Aelius Catus où, même s'il y avait eu encore des habitants, ils ne pouvaient être qu'extrêmement rares, mais de la région des collines. Les Gètes qui y étaient restés venaient donc d'être soumis à l'autorité romaine directe, comme des pérégrins provinciaux.

La portée de ces conclusions dépend de la date précise du papyrus, qui fait encore l'objet de disputes. Du texte, il résulte d'une façon indubitable qu'il s'agit du règne de Trajan, mais tandis que certains savants songent à la période finale de ce règne (environ 110—117) [82], d'autres inclinent pour l'époque des guerres avec Décébale [83]. Tout récemment, R. O. Fink, en reprenant la lecture minutieuse du document, a cru avoir déchiffré le nom du consul suffecte Faustinus de l'an 99, ce qui donnerait à l'interprétation du papyrus une tournure inattendue, car il faudrait admettre l'annexion des contrées orientales de la Dacie à l'empire romain avant la première guerre de Trajan contre Décébale [84]. Malheureusement, l'abréviation *cos*, associée au cognomen *Faustinus* n'est pas suffisamment assurée, à cause du mauvais état de conservation du papyrus précisément à cet endroit. En contestant cette abréviation et en admettant Faustinus seulement en sa qualité de gouverneur de la Mésie Inférieure de l'an 105, R. Syme, dans un article qu'il vient de dédier à l'étude de Fink, rejette la date proposée par lui et essaye de plaider pour l'intervalle 105—108 de n. ère [85]. Cependant ses arguments, qui ne reposent que sur des constructions conjecturales, sont loin de

V. Pârvan, *Getica*, pp. 223 (note 3), 249, 271. La *Buridava* dace vient d'être plausiblement identifiée avec l'oppidum d'Ocnița, à env. 8 km du camp romain homonyme de Stolniceni ; D. Berciu, SCIV, 24, 1973, 4, p. 611—619.

[80] Ptolémée, *Geogr.*, III, 10,8.

[81] R. Vulpe, *Piroboridava* : *La station protohistorique et daco-romaine de Poiana dans la Moldavie inférieure*, dans RA, 1931, 2, p. 257—270 (= *Piroboridava* : *Considerațiuni arheologice și istorice asupra Cetățuii de la Poiana în Moldova de Jos*, Bucarest, 1931, p. 17—30, réimprimé d'après Viața Românească, XXXII, 1930, 9—10, p. 297—310; XXXIII, 1931, 5—6, pp. 162—170 et 239—247); idem, dans Dacia, N.S., I, 1957, p. 162—163.

[82] Cf. G. Cantacuzène, *op. cit.*, p. 42.

[83] C. Daicoviciu, *Dacica: În jurul unor probleme din Dacia romană*, dans AISC, II, 1933—1935, p. 251, note 1 ; R. Syme, *The Lower Danube under Trajan*, dans JRS, XLIX, 1959, p. 33 ; J. F. Gilliam, *The Moesian "Pridianum"*, dans *Hommages à Albert Grenier*, Bruxelles 1962, II, p. 747—756 ; D. M. Pippidi, *op. cit.*, p. 322.

[84] R. O. Fink, *op. cit.*, pp. 105 (col. I, l. 30), 110, 113 et suiv. La seule objection que le texte du papyrus aurait comporté contre cette date était l'*exercitus Dacicus*, que Hunt croyait voir mentionné à la ligne 44 (= 8, col. II, d'après Fink) et qui aurait exigé une date ultérieure au début des guerres daciques de Trajan. Cependant, Fink a montré, d'une façon incontestable, qu'il ne s'agit en aucun cas de *Dacicus*, mais très probablement de *Pannonicus*.

[85] R. Syme, *op. cit.*, p. 26—33 ; v. aussi J. F. Gilliam, *l. c.*

https://biblioteca-digitala.ro

porter un coup décisif à la leçon concernant le consul cité, laquelle, pour être incertaine, n'en est pas moins possible. Les conclusions qui en découlent relativement à l'occupation romaine de la Valachie et de la Basse-Moldavie avant les guerres daciques de Trajan n'on rien d'invraisemblable. Par contre, elles sont dans un accord logique avec la situation de ces pays après Aelius Catus et Plautius Aelianus.

En effet, du moment que les Romains avaient pris pied sur la rive gauche du Bas-Danube, en disposant des espaces de sécurité qu'ils y avaient créés, les Gètes restés au delà de ces zones, du côté des collines valaques et à l'intérieur de la Basse-Moldavie, devaient entrer, sous une certaine forme, dans la dépendance du gouverneur de la Mésie. On ne connaît pas leur attitude pendant la guerre de Domitien contre Décébale. Mais, indifféremment qu'ils s'étaient résignés à leur sort ou avaient essayé de se solidariser avec leurs frères de Transylvanie, il est évident qu'ils causèrent des préoccupations au commandement romain. Ce n'est pas sans une profonde raison qu'en 86, au début de la guerre, Domitien fit diviser la Mésie, en instituant la province de la Mésie Inférieure, formée dans sa majeure partie des régions jadis gouvernées par les rois odryses et douée d'une armée spéciale comprenant au moins deux légions [86]. La flotte du Danube, désormais connue sous le nom de *classis Flavia Moesica*, fut réorganisée. Ainsi affermie, l'autorité romaine au Bas-Danube dut s'exercer sur les pays de la rive gauche du fleuve d'une façon bien plus effective qu'auparavant. C'est ce qui explique le caractère opiniâtre des réactions de Décébale et la direction de ses attaques, dont la plupart eurent pour objectif la Mésie.

La guerre finie en faveur de Domitien, grâce aux victoires de son général Tettius Julianus, les Romains n'avaient aucun motif de renoncer aux positions qu'ils avaient gagnées en Valachie et dans la Basse-Moldavie. Aussi la paix de 89 dut-elle consacrer l'occupation de ces pays par l'armée romaine et leur incorporation à la province de la Mésie Inférieure. C'est la conclusion judicieuse de Fink [87]. Elle correspond au point de vue exprimé bien avant par V. Pârvan, selon qui cette paix, outre le compromis politique relativement favorable à Décébale, devait contenir aussi des clauses territoriales assurant aux Romains la possession de la rive gauche du Danube [88]. Si les auteurs anciens n'en parlent pas, c'est, d'abord, parce qu'ils tenaient à présenter Domitien seulement sous un mauvais jour et, à notre avis, aussi parce que, en général, les territoires en cause étaient regardés comme appartenant déjà depuis longtemps à l'Empire.

Ces considérations trouvent une importante confirmation dans les faits archéologiques. Nous avons montré, ci-dessus, que les objets les plus récents de Tinosul, vers le nord de la Valachie, sont postérieurs

[86] St. Gsell, *Essai sur le règne de l'empereur Domitien*, Paris, 1894, pp. 135–136, 159, 215–216; V. Pârvan, *Getica*, p. 112. C. Patsch, *Der Kampf um den Donauraum unter Domitian und Trajan*, Wien, 1937, p. 46, incline à croire que dès cette époque il y avait un camp légionnaire à Durostorum (Silistra), qu'il suppose avoir appartenu à la Légion V Alaudae. Cf. R. Syme, *op. cit.*, p. 32.

[87] R. O. Fink, *op. cit.*, p. 115.

[88] V. Pârvan, *Getica*, p. 121.

https://biblioteca-digitala.ro

aux règnes de Claude et de Néron. Cependant rien ne prouve le prolongement de la vie de cet oppidum gète jusqu'à l'époque de Trajan. C'est une constatation semblable que nos dernières fouilles de Poiana (1949—1951) nous ont imposée, en nous obligeant à ajuster nos impressions antérieures. Malgré l'étendue considérable de ces fouilles et malgré les abondants matériaux qui en ont résulté, nous n'avons trouvé pas un seul objet indubitablement datable du début du IIe siècle de notre ère [89]. L'inventaire numismatique nous offre, à cet égard, des renseignements caractéristiques. Sur un total de plus de 800 monnaies qu'on a découvertes à diverses occasions à Poiana, la plupart datant de l'époque romaine, aucune pièce ne dépasse les règnes flaviens. Les dernières pièces en sont des deniers en argent de l'an 71 de n. ère, à l'effigie de l'empereur Vespasien ou de son fils Titus [90]. Rien se rapportant à Trajan ou à ses successeurs. Il est vrai que la couche contenant les monnaies de Vespasien n'est que la pénultième, tandis qu'au dernier niveau, immédiatement sous la surface du sol, on n'a découvert, encore, aucun témoignage numismatique. Cependant les autres objets appartenant à ce niveau n'attestent pas non plus une date sûrement postérieure à la fin du Ier siècle de n. ère. Il est vrai aussi qu'on a de Poiana une monnaie en bronze de Marc Aurèle et deux de l'empereur Tacite, ainsi que quelques autres menus objets de la fin des IIe et IIIe siècles, mais ce sont là des éléments épars, sans rapport avec la stratigraphie de la station. Même si l'on en tient compte, il n'en reste pas moins dans la vie de cet habitat un hiatus impressionnant, dont le point de départ se rattache aux derniers lustres du Ier s. de n. ère. Force nous est de conclure que l'oppidum gète de Poiana fut abandonné, à l'instar de son pendant de Tinosul, avant Trajan.

On n'en saurait trouver l'explication que dans les mesures prises par les Romains à l'occasion de la guerre de Domitien [91]. Afin de couper à Décébale toute possibilité de s'appuyer sur les populations gètes de la Valachie et de la Basse-Moldavie, il fallait supprimer les centres de vie autonome de ces populations et pousser la domination directe jusqu'aux montagnes. Par endroits les Romains durent aller même au delà de cette limite. Il est très possible qu'après la paix de 89 une garnison romaine fût établie à Breţcu *(Angustia)* [92], dans la Transylvanie orientale, à l'entrée de l'important col d'Oituz. C'était d'ailleurs une précaution indispensable pour compléter l'encerclement de Décébale et intercepter ses communications avec les Sarmates. A la lumière de ces considérations, le diplôme militaire de Breţcu, appartenant à un soldat de la *classis*

[89] R. Vulpe, SCIV, II, 1, 1951, p. 192; III, 1952, p. 209; idem, Dacia, N.S., I, 1957, p. 163. Notre estimation chronologique à ce propos a évolué depuis 1931, au fur et à mesure que les progrès de nos fouilles nous obligeaient à constater l'hiatus qui sépare les dernières monnaies du Ier siècle de Poiana des objets épars du IIIe s.

[90] B. Mitrea, dans SCIV, VIII, 1957, pp. 166—173 et 181.

[91] L'hypothèse de B. Mitrea, *loc. cit.*, pp. 177 et 182, qu'il s'agirait d'une évacuation imposée aux Gètes de Poiana par Rubrius Gallus, le gouverneur de la Mésie à partir de l'an 70, ne repose sur aucune indication des sources. Les mesures que ce légat avaient prises pour défendre le limes du Danube ne concernent que la rive droite du fleuve.

[92] Pour l'identité avec cette localité qui figure chez Ptolémée, *Geogr.*, III, 8, 4, cf. notre étude *Angustia*, dans *În Amintirea lui Constantin Giurescu*, Bucarest, 1944, p. 551—559.

https://biblioteca-digitala.ro

Flavia Moesica congédié en 92 par Domitien [93], acquiert une signification nouvelle. Ce vétéran a pu s'y établir dès le moment de sa libération [94].

La paix dura plus d'une dizaine d'années, ce qui s'explique non seulement par le contentement de Décébale, qui, bénéficiant des gros subsides romains, avait de bonnes raisons pour se tenir tranquille, mais aussi par l'efficacité des garanties stratégiques prises par Domitien. Enfermé à l'intérieur de la couronne des montagnes de Transylvanie et contenu de toutes parts par les forces romaines, il ne restait pour le moment au roi dace que l'alternative de courir à sa perte en brusquant la situation ou de continuer à tirer le maximum de profit de sa qualité de client de l'Empire et de consolider ses forces en vue d'une grande occasion que l'avenir pouvait lui réserver. Les formidables ouvrages de fortification qu'il fit construire dans les montagnes de Sebeş-Orăştie, autour de sa capitale *Sarmizegetusa basileion* (Grădiştea Muncelului), en complétant le système jadis ébauché par Burébista [95], prouvent qu'il n'entendait pas gaspiller son temps en vain. Mais c'est justement cette activité laborieuse du roi dace qui détermina Trajan, dès son avènement au trône, à rompre l'équilibre, pour en finir une fois pour toutes avec cette source d'inquiétudes.

La guerre fut préparée par les Romains méthodiquement et sur une grande échelle. La date de 99, que Fink a attribuée d'une façon plausible au papyrus de Hunt, correspond à ces préparatifs. C'est l'année à laquelle eut lieu l'inspection que le nouvel empereur fit dans les provinces balkaniques, où allaient se concentrer les troupes prévues par le plan des opérations. Les faits mentionnés dans le *pridianum* de la *cohors I Hispanorum veterana quingenaria equitata* et qui concernent la dispersion de cette seule unité militaire, reflètent précisément une prise de positions avant le commencement de la guerre. La cohorte citée venait à peine d'être transférée d'Égypte. Bien que versée à l'armée de la Mésie Inférieure, où elle est mentionnée aussi par un diplôme militaire datant exactement de l'an 99 [96], cette troupe était provisoirement logée, avec son commandement, dans le camp de Stobi, en Macédoine [97]. Ses détachements envoyés en Valachie et dans la Basse-Moldavie avaient la mission de renforcer les troupes d'occupation de ces pays déjà incorporés à l'Empire. Un détachement semblable devait compléter la garnison de Buridava *(in vexillatione)*, située à un point de la route qui, longeant la vallée de l'Olt, menait directement de la région des camps légionnaires d'Oescus et de Novae

[93] CIL, XVI, 37 (= III, p. 858, dipl. 15 et p. 1966, dipl. 22).

[94] Cette possibilité a été envisagée depuis longtemps par Al. Philippide, *Originea Rominilor*, I, Jassy, 1925, p. 47.

[95] D. M. Teodorescu, *Cercetări arheologice în munţii Hunedoarei: II. Cetăţile antice din munţii Hunedoarei*, Cluj, 1923, p. 7—24; idem, dans ACMIT, 1930—1931, p. 45—68; V. Pârvan, *Getica*, pp. 468 et suiv., 776 et suiv.; idem, *Dacia: An outline*, etc., p. 117 et suiv. (= *Dacia: Civ. străv.*[5], p. 110—111, annotations aux pp. 195—203); C. Daicoviciu—Al. Ferenczi, *Aşezările dacice din munţii Orăştiei*, Bucureşti, 1951, p. 5—116; C. Daicoviciu, dans SCIV, I, 1, 1950, p. 137—148; II, 1, 1951, p. 95—126; III, 1952, p. 128—307; IV, 1—2, 1953, p. 153—187; V, 1—2, 1954, p. 123—125; VI, 1—2, 1955, p. 195—232; idem, *Cetatea dacică de la Piatra Roşie*, Bucarest, 1954, pp. 23—136. Cf. aussi Materiale, III, 1957, p. 255—277; V, 1959, p. 379—399; VI, 1959, p. 331—358.

[96] CIL, XVI, 44.

[97] R. O. Fink, dans JRS, XLVIII, 1958, pp. 111 et 116; R. Syme, dans JRS, XLIX, 1959, p. 29—30.

https://biblioteca-digitala.ro

au défilé de Turnu Roşu, par où l'on avait un accès direct à la capitale de Décébale. Un autre détachement, posté à Piroboridava, avait mission de surveiller à lui seule *(in praesidio)* le confluent du Trotuş et du Siret, c'est-à-dire une importante articulation de la route qui rattachait les Bouches du Danube au col d'Oituz [98]. Des patrouilles parcouraient le pays pour prévenir des émeutes. Des provisions étaient escortées *(ad annonam defendendam)* et mises en dépôt dans les navires de la flotte danubienne *(in navario ad naves frumentarias)*. Quant à l'expédition à laquelle la cohorte citée contribuait avec un centurion, 23 cavaliers et un nombre non précisé de fantassins *(trans Danuvium in expeditionem, in is centurio I, decuriones* [...], *equites XXIII, sesquiplicarii peditum II, pedites*[...]), il s'agit probablement d'une razzia de petite envergure du côté de la Basse-Moldavie, destinée à détourner quelque danger naissant du côté de l'est. À la veille d'une guerre imminente, l'atmosphère était aussi agitée dans un camp que dans l'autre. Décébale cherchait déjà, sans doute, à nouer alliance avec les Sarmates et avec les Germains du voisinage.

Une question se pose au sujet de la localisation de *Piroboridava*, que nous avons dès 1931 identifiée avec l'oppidum de Poiana. Puisque cet oppidum gète avait cessé d'exister avant Trajan et que Prioboridava était occupée par une troupe romaine juste à l'époque de cet empereur, il s'ensuivrait que l'identité des deux localités ne pourrait plus être soutenue [99]. Pourtant, il nous semble que l'aspect déterminant du problème est d'ordre topographique et qu'à cet égard on ne saurait négliger les données de Ptolémée, selon qui *Piroboridava* se trouvait sur la rive gauche du Siret *(Hierasos)* à appréciable distance du Danube [100], c'est-à-dire dans une région où, malgré des recherches insistantes, on n'a trouvé d'autre établissement antique que l'oppidum gète de Poiana. D'ailleurs, les informations de Ptolémée, remontant à Marin de Tyr, datent d'une époque où cet oppidum était encore florissant. L'apparition du nom de *Piroboridava* dans le papyrus de Hunt s'expliquerait par le fait que ce nom survécut à l'habitat gète, en continuant à désigner le territoire afférent, ce qui n'est pas rare dans l'histoire des provinces romaines. Le camp du détachement qui, à l'époque de Trajan, montait la garde dans ce territoire et dont aucune trace ne s'est conservée, aurait existé ou sur la pointe du promontoire de l'ancien établissement, aujourd'hui disparu par suite des érosions naturelles, ou bien dans la vallée, où au cours des siècles les inondations l'auraient complètement effacé [101]. Toujours est-il que ce

[98] Pour cette route cf., plus récemment, G. Forni, *Contributo alla storia della Dacia Romana*, Athenaeum, XXXVI, 1958, p. 203–204.

[99] B. Mitrea, dans SCIV, VIII, 1957, pp. 179 et 182.

[100] Ptolémée, *Geogr.*, III, 10, 8 : Πόλεις δὲ εἰσὶ καὶ ἐν τῇ πλευρᾷ ταύτῃ μεσόγειοι παρὰ μὲν τὸν Ἱέρασον ποταμόν Ζαργίδαυα (54° 40′, (47° 45′), Ταμασίδαυα (54° 20′) (47° 30′), Πιροβορίδαυα (54°) (47°). Selon le même auteur (*Geogr.*, III, 8, 2), le confluent du Siret (Hierasos) se trouvait à Dinogetia, dont les coordonnées étaient 53° et 46° 40′.

[101] Cf. aussi M. Macrea, dans AISC, IV, 1941–1942, p. 250, note 55, qui a raison de rejeter le nom de « camp » que V. Pârvan avait donné, avant les fouilles, à l'oppidum de Poiana (*Castrul de la Poiana şi drumul roman prin Moldova de Jos*, dans ARMSI, IIe série, XXXVI, Bucarest, 1913, p. 94 et suiv.). Cf. R. et Ec. Vulpe, dans Dacia, III–IV, 1927–1932, p. 349–351. — Le cognomen *Perburdavensis*, figurant dans une inscription de Novae, du IIe s. (D. Dečev, dans Jahresh., XXXI, 1939, Beibl., col. 130; St. Stéfanov, dans Izvestiia-Inst., XIII, 1939, p. 320), a été mis en relation avec *Piroboridava* (cf. aussi C. Daicoviciu, dans

https://biblioteca-digitala.ro

camp, improvisé en terre et destiné à une troupe d'effectif modeste, qu'on ne saurait estimer à plus de 30 hommes, probablement des cavaliers, devait avoir des dimensions très réduites et une structure très peu durable.

Lorsque la guerre fut déclenchée en 101, Trajan pouvait croire que la Valachie et la Basse-Moldavie et à plus forte raison le limes du Danube étaient suffisamment surveillés pour n'avoir rien à craindre de ce côté. Il s'engagea avec toutes ses forces dans l'ouest de la Dacie, pour arriver par la voie la plus courte à l'objectif essentiel, qui était la capitale de Décébale. Mais il avait sous-estimé les ressources de son adversaire, qui n'était pas seulement favorisé par une situation géographique exceptionnelle, mais disposait aussi d'une armée vaillante et instruite à la romaine. En plus, c'était un véritable homme de guerre, doué d'une grande capacité de stratège. Alors que Trajan, déjà déçu par la durée des opérations, se trouvait en Transylvanie, occupé à assiéger les Daces dans leurs innombrables montagnes fortifiées qui barraient l'accès de *Sarmizegetusa basileion*, Décébale conçut une manœuvre de large envergure, destinée à mettre l'empereur romain dans la plus dangereuse des postures. Pendant l'hiver de 101—102, des masses imposantes de Géto-Daces, Sarmates, Germains [102] se ruèrent, à travers la Valachie et la Basse-Moldavie, sur les contrées orientales de la Mésie Inférieure, bousculant les faibles garnisons romaines rencontrées et avançant vers le Sud. Les lignes des communications de l'armée romaine avec ses bases étaient directement menacées. Averti, l'empereur dut interrompre ses actions à l'ouest, en y laissant le minimum de troupes nécessaires à maintenir les résultats obtenus et avec le reste il se mit en marche, dans la plus grande hâte, pour parer au danger. Au prix d'efforts pénibles, après des combats extrêmement sanglants, il réussit à vaincre les envahisseurs [103]. Le monument triomphal d'Adamclissi, qu'il fit ériger sur le principal de ces champs de bataille, témoigne non seulement de l'importance décisive de sa victoire, mais aussi de la gravité du péril qu'il avait couru [104]. Voyant son grand coup raté et pressé qu'il était de plus en plus par l'offensive

AISC, III, 1936—1940, p. 233). Cependant il semble se rapporter plutôt à une autre localité, inconnue, **Perburidava*, que Vl. Géorgiev, *Văprosi na bălgarskata etimologija* (Problèmes de l'étymologie bulgare), Sofia, 1958, p. 91 ; idem, *Bălgarska etimologija i onomastika* (L'étymologie et l'onomastique bulgares), Sofia, 1960, p. 180 (la carte), incline à placer, comme simple supposition, en Valachie, quelque part près du cours inférieur de l'Olt.

[102] Les sources ne parlent que des Daces et des Sarmates (ou « Scythes ») comme envahisseurs de la Mésie Inférieure en 101—102 ; Ammien Marcellin, XXXI, 5,15 ; Jordanès, *Get.*, XVIII ; Eusèbe, *Chron.*, *apud* Migne, *P.G.*, XIX, p. 551 ; Casiodore, *Chron.*, *apud* Migne, *P.L.*, LXIX, p. 123 ; S. Jérôme, *apud* Migne, *P.L.*, XXVII, p. 462 ; Aurélius Victor, *Caes.*, XIII ; cf. Gr. Tocilescu etc., *Das Monument von Adamklissi*, p. 125 ; V. Pârvan, *Getica*, p. 119—120 ; R. Vulpe, HAD, 137. On pourrait cependant envisager aussi les Germains, vu leur voisinage avec les deux autres peuples et en raison de leur apparition sur les reliefs d'Adamclissi et sur la Colonne Trajane (parmi les populations négociant avec Trajan après la première guerre de Dacie). Cf. Cichorius, *Die Reliefs der Trajanssäule*, Berlin, 1900, III, p. 148, segm. C ; V. Pârvan, *op. cit.*, p. 123.

[103] C. Cichorius, *op. cit.*, II, p. 146—207 et pl. XXV—XXXII ; R. Paribeni, *Optimus Princeps: Saggio sulla storia e sui tempi dell'imperatore Traiano*, I, Messine, 1926, p. 253 et suiv. ; C. Patsch, *op. cit.*, p. 66—70.

[104] Gr. Tocilescu-O. Benndorf-G. Niemann, *Das Monument von Adamklissi: Tropaeum Traiani*, Vienne, 1895, p. 124. Pour les détails architectoniques de ce monument cf. aussi le livre de F.-B. Florescu, *Das Siegesdenkmal von Adamklissi: Tropaeum Traiani*, Bucarest—Bonn, 1965, p. 45—345.

https://biblioteca-digitala.ro

renouvelée de l'ennemi, Décébale demanda la paix. L'empereur se trouvant lui aussi à bout de forces, dut l'accorder, mais après avoir imposé au vaincu des conditions très dures [105]. D'après Dion Cassius, une des clauses que Décébale devait exécuter fut « la libération du pays jusqu'au Danube », ce qu'on a interprété comme concernant la Valachie et la Basse-Moldavie, occupées par les Daces à l'occasion de leur grande campagne de Mésie [106].

La paix conclue n'était qu'un armistice, car d'une part et de l'autre on se préparait pour un réglement définitif des comptes. Cette fois Trajan, qui avait compris à son propre risque la grande valeur militaire des régions du Bas-Danube, y porta sa principale attention. Les camps de la rive droite du fleuve furent multipliés. Le nombre des légions de la Mésie Inférieure fut porté à trois, dont deux, la *Legio XI Claudia* et la *Legio V Macedonica*, prirent leurs cantonnements en Dobroudja, à *Durostorum* et à *Troesmis* [107], face aux steppes orientales de la Valachie et à la Basse-Moldavie. A l'intérieur même de ces annexes transdanubiennes de la Mésie Inférieure, les garnisons romaines furent consolidées. C'est dès lors probablement que fut institué l'important centre militaire de Bărboşi, à l'embouchure du Siret, station de premier ordre de la *classis Flavia Moesica* et place-forte de la *cohors II Mattiacorum* [108]. L'Olténie

[105] Cf. R. Paribeni, *op. cit.*, pp. 263—264 ; C. Daicoviciu, *La Transylvanie dans l'antiquité*, p. 86 ; idem, dans *Istoria Românieĭ*, I, p. 307—308. Pour l'importante contribution des cavaliers maures à la décision de la première guerre dacique de Trajan cf. A. Iordănescu, *Lusius Quietus*, Bucarest, 1941, p. 24—28. Quant à l'opinion de C. Patsch (*op. cit.*, p. 70), reprise par feu Gr. Florescu (dans *Omagiu lui Constantin Daicoviciu*, p. 228 et suiv.) que les Daces auraient été attaqués par une deuxième colonne romaine commandée par Laberius Maximus en traversant la Valachie, il ne s'agit que d'une conjecture dépourvue de probabilité.

[106] Dion Cassius, LXVIII, 9 : τῆς χώρας τῆς ἐαλωκυίας ἀποστήναι. R. Paribeni, *op. cit.*, I, p. 263, note 108, cherche à démontrer contre E. Petersen (*Trajans dakische Kriege nach den Säulenreliefs erzählt*, II, Leipzig, 1903, p. 3—5) que dans cette affirmation il ne s'agirait que de l'obligation de Décébale « de se tenir loin » des territoires conquis par les Romains pendant la guerre. V. Pârvan, *Getica*, p. 121, revient à l'interprétation de Petersen, en démontrant que c'est, par contre, une allusion aux conquêtes faites par les Daces sur les territoires de la rive gauche du Danube devenus déjà romains depuis Domitien, mais il se rapporte surtout à l'Olténie. R. O. Fink, dans son ouvrage cité, p. 115, va plus loin, soutenant qu'il est question de toute la plaine danubienne, y compris la Valachie et la Basse-Moldavie. C'étaient, en effet, précisément les régions que les troupes daces avaient dû occuper pendant l'hiver de 101—102, comme bases de leur attaque sur la Mésie Inférieure. Après avoir fait échouer cette diversion du roi dace, Trajan s'était contenté de renforcer le limes mésien, sans s'occuper pour le moment de la rive gauche du fleuve, qui dut probablement rester encore quelques mois sous l'occupation dace, jusqu'à la décision de la guerre dans les montagnes de Transylvanie.

[107] B. Filow, *Die Legionen der Provinz Moesia*, Leipzig, 1906, p. 63 et suiv. ; V. Pârvan, *op. cit.*, pp. 118—119 et 735.

[108] V. Pârvan, *Castrul de la Poiana şi drumul roman prin Moldova de Jos*, pp. 106—122 et 127—129 ; idem, *Începuturile vieţii romane la gurile Dunării*, Bucarest, 1923, p. 128 et suiv. (2e éd.. Bucarest 1975, p. 85—90) ; idem, *Getica*, pp. 119 et 735 ; Gh. Ştefan, dans Dacia, V—VI, 1935—1936, p. 341—349. On ne connaît pas le nom de la forteresse de Bărboşi. Les données de Ptolémée (*Geogr.*, III, 8,2 ; 10,8) s'opposent à son éventuelle identité avec *Piroboridava*. De même à celle avec *Polonda*, (C. Patsch, *op. cit.*, p. 151) ; cf. Dacia, N. S., I, 1957, p. 162, note 22 (v. ci-dessus, p. 121). En raison du renseignement livré par Ptolémée (*Geogr.*, III, 8, 2), que le fleuve Hierasos se jetait dans le Danube à *Dinogetia*, on a essayé d'identifier cette localité avec le camp de Bărboşi (*e.g.*, C. Schuchhardt, dans AEM, IX, 1885, p. 226—227). Cependant le même auteur place Dinogetia sur la rive droite du fleuve (III, 10,5) en Dobroudja. D'où notre hypothèse, qu'il y aurait eu deux *Dinogetia* successives, se rapportant au même gué important du Danube : une, la plus ancienne, à Bărboşi, l'autre à Bisericuţa près de Garvăn, en Dobroudja (*Le vallum de la Moldavie inférieure et le « mur » d'Athanaric*, p. 30, note 8 ;

https://biblioteca-digitala.ro

fut également organisée comme une annexe de la Mésie Inférieure et remplie de troupes. Ce n'est qu'à l'abri de ces mesures que Trajan put faire construire, entre 102—105, le pont grandiose de Drobeta (Turnu-Severin) [109].

La seconde guerre éclata en 105, sur l'initiative désespérée de Décébale, à qui il ne restait d'autre chance que d'essayer par la surprise un coup de main. S'étant emparé de la personne du préfet Longinus, il fixa pour sa rançon la restitution du pays jusqu'au Danube. Il s'agissait probablement de ces mêmes territoires qui avaient fait l'objet des conditions préliminaires posées par Trajan à la fin de la première guerre. Les hésitations de l'empereur, qui cherchait à temporiser, furent tranchées par le prisonnier lui-même, qui se donna la mort. Les Romains, passant à une offensive foudroyante, parvinrent à investir Décébale dans son propre refuge de Grădiştea Muncelului *(Sarmizegetusa basileion)*, qu'ils finirent par emporter d'assaut. La guerre se termina par le suicide héroïque du roi dace et par la transformation de son royaume en province romaine.

On ne saurait préciser le rôle des régions du Bas-Danube pendant la seconde guerre, mais il est sûr qu'elles servirent de base aux mouvements destinés à encercler complètement Décébale. Outre les routes de l'Olténie et du Banat, les forces romaines durent emprunter les voies de la Valachie et de la Basse-Moldavie pour pénétrer à l'intérieur des Carpates [110]. En ce qui concerne la route du Siret et du col d'Oituz, on pourrait en avoir une preuve dans la toponymie de la Transylvanie orientale, où Ptolémée fait mention de la localité de *Praetoria Augusta* [111], dont on ne saurait expliquer le nom que par les opérations de cette guerre conduites par l'empereur en personne. Les routes de la Ialomiţa et de l'Argeş, aboutissant, par les cols de Bratocea et de Bran à la dépression transylvaine de la Bîrsa, auraient dû servir elles aussi [112]. L'accès des défilés mentionnés était gardé par l'important camp romain de Drajna et par celui, en *murus caespiticius*, de Mălăieşti, dont les origines remontent au moins à l'époque de Trajan [113], ainsi que par le bourg de Scări-

Dacia, N. S., I, 1957, p. 162, note 22; ci-dessus, p. 121). Cette hypothèse est partagée aussi par notre collègue Gh. Ştefan, qui, peu après, lui a consacré un article (*Dinogetia — A problem of ancient topography*, dans Dacia, N.S., II, 1958, p. 329).

[109] R. Paribeni, *op. cit.*, p. 263; V. Pârvan, *Getica*, p. 121; D. Tudor, *Oltenia romană*, 3e éd., pp. 33, 60—72.

[110] Gr. Tocilescu etc., *op. cit.*, p. 125 et suiv.; V. Pârvan, *op. cit.*, p. 119 et suiv.; C. Daicoviciu, dans AISC, II, 1933—1935, p. 253; idem, *La Transylvanie dans l'antiquité*, p. 88 et suiv.

[111] Ptolémée, *Geogr.*, III, 8,4. Cf. V. Pârvan, *op. cit.*, pp. 251, 259 et 750.

[112] Les preuves précises font toutefois défaut. D'ailleurs, après la conquête de la Dobroudja par Licinius Crassus et l'évacuation de la Valachie par Aelius Catus, la vallée de l'Argeş avait perdu l'importance qu'elle avait eue à l'époque de Burébista. Les conditions politiques et économiques avaient changé. Dans cette partie de la Valachie, la primauté était passée à la voie de l'Olt. Le long de la Ialomiţa devait passer la route qui menait de Carsium au camp de Drajna (R. Vulpe, *Bărăganul în antichitate*, BSRG, XLI, 1922, p. 6 du tirage à part; V. Pârvan, *Începuturile vieţii romane la gurile Dunării*, p. 57—59 = 2e éd., p. 53). Le problème de cette voie fut repris par feu Gr. Florescu (Dacia, N. S., I, 1957, p. 241—242), qui la faisait aboutir à Capidava, par Borduşani et à travers toute la zone marécageuse de l'île de Borcea, au lieu de la diriger vers Carsium, par le gué de Gura Ialomiţei, comme il serait naturel. Les raisons topographiques invoquées à l'appui du tracé proposé sont loin de représenter des faits indiscutables.

[113] Cf. Gh. Ştefan, *Le camp romain de Drajna-de-Sus*, dans Dacia, XI—XII, 1945—1947, p. 115—144; Gr. Florescu—E. Bujor, *Săpăturile arheologice de la Mălăieşti*, SCIV, VI, 1—2, 1955, p. 271—279.

https://biblioteca-digitala.ro

şoara près de Rucăr [114]. Au-delà des montagnes, ces routes convergeaient vers le camp de *Cumidava* (Rîşnov) [115], qui dut être fondé à la même époque.

Le pouvoir des Daces anéanti et l'autorité de Rome installée au cœur des Carpates, il n'y avait plus d'espoir pour les populations gètes de la Valachie et de la Basse-Moldavie — si tant est qu'elles en avaient encore nourri — de recouvrer leur liberté. Elles durent se résigner à leur sort et s'adapter définitivement au nouvel état de choses, sans autre aspiration que celle de jouir de la paix romaine et de profiter, comme leurs sœurs de la rive droite du Danube et d'au delà des Carpates, de l'éclatante civilisation des conquérants, même au prix de leur exploitation à elles aussi. Pourtant ces perspectives n'allaient guère s'accomplir que par leur côté négatif, car les plaines danubiennes qui formaient autrefois le noyau de la puissance de Burébista, devaient continuer à rester en dehors de la protection directe du *limes* [116], bien qu'annexées à l'empire. Les problèmes de ces territoires n'étaient plus considérés que du point de vue des intérêts d'un empire méditerranéen, étrangers, voire opposés à l'unité naturelle des terres géto-daces. Mais c'est toucher là à un sujet que nous nous proposons de traiter à une autre occasion [117].

[114] D. Tudor, SCIV, VI, 1—2, 1955, p. 90—97.

[115] M. Macrea, *Cumidava*, dans AISC, IV, 1941—1943, pp. 234—261 et 325—326.

[116] Gr. Florescu, SCIV, II, 2, 1951, p. 133 et suiv., soutenait l'annexion de la Valachie et de la Basse-Moldavie à l'Empire romain et même leur organisation provinciale dans le cadre de la Mésie Inférieure, mais à partir de Trajan seulement.

[117] Nos principales opinions à cet égard ont été déjà exposées dans notre contribution au traité *Istoria României*, I, p. 517—530. — Notre étude présente fut publiée d'abord dans « Dacia »; N. S., IV, 1960, p. 309—332. Une autre étude, *La Valachie et la Basse-Moldavie sous les Romains*, lui fit suite dans « Dacia », V, 1961, p. 365—393 (v. ci-après, p. 150—179).

https://biblioteca-digitala.ro

LA VALACHIE ET LA BASSE-MOLDAVIE SOUS LES ROMAINS [1]

La situation des régions extracarpatiques de la Dacie à l'époque romaine est mal connue. Il est certain que la Valachie [2] et la Moldavie ne faisaient pas partie de la nouvelle province créée par l'empereur Trajan à la place de l'ancien royaume de Décébale et qu'elles restaient en dehors aussi du *limes* de la Mésie Inférieure, qui ne fut jamais déplacé de la rive droite du Danube. Mais on ne saurait en conclure que l'Empire romain ait abandonné ces pays à leur propre sort. Par contre, d'évidentes traces archéologiques, représentées par des vestiges de camps militaires et de constructions diverses, prouvent que la Valachie tout entière et la Moldavie dans sa partie méridionale furent occupées par des troupes de la Mésie Inférieure et que l'autorité romaine s'y manifesta aussi effectivement que dans n'importe quelle autre annexe territoriale de l'Empire. Cependant une foule de questions se présentent quant au caractère et à la durée de cette occupation.

Ce sont-là des problèmes embrouillés qui jusqu'à présent n'ont pas reçu de solution satisfaisante. La faute en est, d'abord, à la pénurie des documents, car les auteurs anciens ne fournissent aucune indication à ce propos et les recherches archéologiques concernant les vestiges romains de la Valachie et de la Basse-Moldavie sont encore peu avancées. Mais il y a aussi une erreur de méthode. En attaquant ces problèmes, on a pris comme point de départ la conquête de la Dacie par Trajan, sans prêter attention aux circonstances antérieures à cet événement, qui ne fut, au fond, que le terme d'un long processus commencé au moins dès le Ier siècle av.n.ère. On oublie trop souvent que les premières régions de la Dacie qui subirent la pression romaine furent précisément celles dont il est question et qu'au moment de la chute de l'État dace de Transylvanie, elles se trouvaient déjà dans la dépendance de l'Empire. Trajan ne fit que tenir compte d'une situation de fait lorsqu'il organisa la nouvelle province de Dacie sans y englober la Valachie et la Basse-Moldavie.

Ces régions, comprenant les vastes plaines de la rive gauche du Bas-Danube et les collines du versant extérieur des Carpates, avaient eu, avant leur soumission par les Romains, une histoire mouvementée et

[1] Cette étude, faisant suite à notre mémoire, *Les Gètes de la rive gauche du Bas-Danube et les Romains*, publiée dans Dacia, N.S., IV, 1960, p. 309—332 (v. ci-devant, p. 124—149), parut pour la première fois dans le même périodique, V, 1961, p. 365—393.

[2] Dans le présent travail, nous entendons par ce nom seulement la Grande Valachie, c'est-à-dire le territoire qui s'étend à l'est de la rivière de l'Olt *(Aluta)*, nommé *Muntenia* par les Roumains. Pour la Petite Valachie, située à l'ouest de l'Olt, nous employons le nom d'« Olténie » (roumain *Oltenia*).

https://biblioteca-digitala.ro

fameuse, vieille de plusieurs siècles. C'était la patrie par excellence de ces Gètes qui, habitant les deux rives du Bas-Danube, s'étaient fait remarquer par la résistance, qu'ils avaient opposée à des personnages célèbres de l'histoire, comme Darius, Alexandre, Lysimaque et qui avaient atteint le faîte de leur puissance et de leurs progrès économiques, sociaux et politiques au Ier siècle av.n.ère, sous Burébista [3]. C'est toujours de Valachie [4] qu'était issu ce grand chef gète le réalisateur d'une immense union de tous les Géto-Daces.

Dans une étude précédente [5], nous avons examiné le développement de l'expansion romaine sur les territoires gètes du Bas-Danube depuis les premières prises de contact jusqu'aux guerres de Décébale. Il s'agit d'une évolution d'à peu près deux siècles, dans laquelle on distingue une phase où la résistance gète se manifesta brillamment, faisant place à une autre étape, où les Romains réussirent à anéantir la force politique des Gètes et à se rendre réellement maîtres de la Valachie et de la Basse-Moldavie.

La première de ces deux phases correspond à l'époque du grand essor que prirent les Géto-Daces sous le règne de Burébista. Après la défaite subie par le proconsul C. Antonius Hybrida en Dobroudja, en l'an 61 av.n.ère, les Romains qui, onze ans avant, s'étaient montrés pour la première fois sur les bords du Bas-Danube et qui avaient soumis les villes grecques du Pont Gauche, furent contraints de battre en retraite. Ils firent place, dans ces régions, à une hégémonie gète qui, pendant plus de trente ans, leur occasionna de sérieuses inquiétudes. Les forces romaines étaient alors absorbées par les guerres civiles, dont les rois gètes ne manquèrent pas de profiter. Burébista d'abord, Dicomès ensuite, cherchèrent à s'immiscer dans les rivalités des chefs romains, se rangeant le premier du côté de Pompée contre César, le second, de celui de Marc Antoine contre Octavien.

La victoire de ce dernier à Actium, mettant fin à la crise romaine, eut des conséquences presque immédiates sur la suprématie gète au nord des Balkans. Après une guerre acharnée, le proconsul M. Licinius Crassus vainquit les Gètes de Dobroudja en 28 av.n.ère et établit définitivement la frontière du jeune Empire romain sur le Bas-Danube, en en confiant la garde, pour le moment, aux rois clients de Thrace. Les Gètes de Valachie, coupés de leurs relations transdanubiennes et pressés de près par le danger romain, réagirent par de nombreuses attaques et incursions qui entretenaient une terreur permanente dans les territoires assujetis à l'autorité de Rome.

C'est ce qui détermina l'empereur Auguste à une mesure radicale. Dans les premières années de notre ère, son légat Aelius Catus passa le Danube et, après de sanglantes batailles, fit évacuer tous les *oppida* gètes de la plaine de Valachie, en déportant en même temps une masse de 50.000 Gètes dans le territoire romain de Mésie. Une large zone de couverture, systématiquement dépeuplée, fut ainsi créée devant la fron-

[3] Cf. V. Pârvan, *Getica*, pp. 41—84, 729—731; *Istoria României*, I, Bucarest, 1960, p. 216—296.

[4] Cf. notre étude *Argedava*, dans *Omagiu lui Constantin Daicoviciu*, Bucarest, 1960, p. 557—566; v. ci-dessus, p. 69—79,

[5] R. Vulpe, *lieu cité* ci-devant, note 1. Cf. V. Pârvan, *op. cit.*, pp. 75—96, 731—733.

https://biblioteca-digitala.ro

tière danubienne de l'Empire, sur la rive gauche de fleuve. La vieille formation gète de Bas-Danube avait vécu [6].

C'est la seconde phase qui commençait dans l'histoire de ces régions. Désormais elles se trouvaient à la merci de l'autorité romaine. Tout d'abord cette autorité continua à être exercée indirectement, par l'entremise des rois clients de la Thrace ; puis, après l'an 45 de n.ère, elle fut assurée par l'armée de la province de Mésie, dont la compétence fut prolongée jusqu'au Pont-Euxin. La zone dépeuplée de la plaine de Valachie, interdite aux populations gètes restées au nord, dans les contrées des collines, constituait de fait une possession romaine.

Elle fut complétée vers l'est, sur une moindre largeur, jusqu'au nord des bouches du Danube et même au-delà, à l'occasion des razzias que le commandant de la Mésie, Plautius Silvanus Aelianus, accomplit dans cette direction-là. Il fit se plier devant les enseignes romaines de nombreux chefs des Daces, des Bastarnes et des Sarmates roxolans, qui habitaient l'intérieur de la Moldavie actuelle et la steppe nord-pontique. Plus de 100.000 de ces « Transdanubiens » furent alors colonisés au sud du Danube, dans la province de Mésie [7], à l'instar de ces Gètes déportés par Aelius Catus un demi-siècle avant.

Toutes les régions orientales transcarpatiques de la Dacie, tenues en respect par l'armée de Mésie, se trouvaient d'une façon ou d'une autre réduites à l'obéissance de Rome. Ce n'est que les Daces de Transylvanie qui, organisés depuis la mort de Burébista en un puissant État, avaient conservé une pleine indépendance. Aussi étaient-ils devenus le principal objectif de la politique romaine de ce côté de l'Empire. La gravité du danger qu'ils représentaient se fit vivement sentir sous le règne de Domitien, en l'an 85, quand leur roi Décébale, par une attaque brusquée, passa le Danube et infligea aux troupes romaines de Mésie une désastreuse défaite, dans laquelle le gouverneur même de la province, Oppius Sabinus, trouva la mort. Allarmé, l'empereur accourut sur les lieux, à la tête d'une nombreuse armée, qu'il confia à Cornelius Fuscus. Celui-ci, après avoir repoussé les envahisseurs, avec le concours de L. Funisulanus Vettonianus, le nouveau gouverneur de la Mésie Supérieure, passa le fleuve et, avançant imprudemment vers les montagnes, tomba dans un guet-apens et fut massacré à son tour avec toutes ses troupes [8]. C'est

[6] R. Vulpe, *Histoire ancienne de la Dobroudja*, Bucarest, 1938, p. 106—107 ; idem, SCIV, VI, 1—2, 1955, pp. 263, 265, 268 ; idem, Dacia, N.S., IV, 1960, p. 316—319 (ci-dessus, p. 131—135).

[7] CIL, XIV, 3608 ; cf. V. Pârvan, *op. cit.*, pp. 103—105 et 733 ; D. M. Pippidi, *Contribuţii*[2], p. 287—328 (=SCIV, VI, 3—4, 1955, p. 355—383) ; R. Vulpe, dans Dacia, N. S., IV, 1960, p. 320—324 (ci-dessus, p. 136—140).

[8] Cf. St. Gsell, *Essai sur le règne de l'empereur Domitien*, Paris, 1894, p. 209—215 ; V. Pârvan, *op. cit.*, pp. 110—117 et 734 ; C. Patsch, *Der Kampf um den Donauraum unter Domitian und Trajan*, Vienne, 1937, p. 5—13. En ce qui concerne l'hypothèse, improbable à notre avis, que l'autel commémoratif d'Adamclissi (auprès du célèbre Trophée de Trajan) fut érigé comme cénotaphe à la mémoire de ce Cornelius Fuscus, cf. C. Cichorius, *Die römischen Denkmäler in der Dobrudscha*, Berlin, 1904, p. 18—38 et, plus récemment, J. Colin, *Le préfet du prétoire Cornelius Fuscus : un enfant de Pompéi*, dans Latomus, XV, 1956, p. 57—82 ; Emilia Doruţiu, dans le présent volume, p. 345—363 et, plus récemment, Em. Condurachi, dans Cercetări istorice Iaşi, II, 1971, p. 129—141. *Contra* : R. Syme, dans JRS, XXVIII, 1928, p. 40—55 ; AJPh, LVIII 1, 1937, p. 7—18 ; Germania, XXII, 1938, p. 200 ; CAH, XI, p. 270 ; D. M. Pippidi, SCIV, XII, 1, 1961, p. 26—28. Ce monument doit se rapporter à un autre personnage et à une bataille qui eut lieu sur place, sous le règne de Trajan, auteur du Trophée voisin et fondateur de la ville de Tropaeum ; cf. Gr. G. Tocilescu, *Fouilles et recherches archéologiques en Roumanie*,

https://biblioteca-digitala.ro

à cette époque que Domitien, afin de mieux parer aux actions daces qui s'étaient manifestées particulièrement à travers la Valachie et l'Olténie, avait fait diviser la Mésie en deux provinces distinctes, dont la Mésie Inférieure reçut tous les territoires de l'ancienne *Ripa Thraciae*, depuis le confluent de Ciabrus (Tzibritza) en face de l'Olténie, jusqu'à la mer. La zone déserte de la rive gauche du Danube, longeant la Valachie, la Basse-Moldavie et le Boudjak, y fut attribuée. C'est au commandement de la nouvelle province qu'échut aussi la charge de surveiller la fidélité douteuse des populations alliées habitant au nord de cette zone.

Une nouvelle armée romaine, mise sous le commandement d'un général capable, Tettius Julianus, reprit l'offensive en 89, pénétra en Transylvanie et réussit à obliger Décébale à demander la paix [9]. Le roi dace, encerclé de toutes parts, ne pouvait fonder de grands espoirs sur une résistance poussée à bout. D'autre côté, l'empereur Domitien, qui venait d'éprouver des revers chez les Marcomans, était las, lui aussi, d'une guerre qui lui avait coûté de si gros sacrifices. On arriva à une solution de compromis, Décébale se reconnaissant client de l'Empire romain en échange d'importants subsides.

A l'exception de quelques poètes de cour, les auteurs anciens sont unanimes à blâmer cette paix qui épargnait au vaincu ses ressources et était loin de donner une réparation convenable à l'orgueil romain, si douloureusement humilié par les désastres du début de la guerre. Cette opinion défavorable persiste aussi dans le jugement des historiens modernes [10]. On aurait dû pourtant envisager les choses d'un oeil plus circonspect, car il s'agit là aussi de cette tendance de l'historiographie antique de décrier Domitien sans merci, par effet de la haine implacable que cet empereur despotique s'était attirée de la part de ses contemporains et surtout de la classe sénatoriale [11]. De fait, la paix de 89 n'était pas si préjudicieuse à l'Empire. Certes, on n'avait pas obtenu une solution nette du problème dace, mais il est incontestable que Décébale avait beaucoup perdu de son indépendance et qu'il se trouvait engrené dans le

Bucarest, 1900, p. 63—78; T. Antonescu, *Le Trophée d'Adamclissi*, Iassi, 1904, p. 212—216; idem, *Columna Traiană*, Iassi, 1910, p. 172—180; R. Paribeni, *Optimus princeps*, pp. 257 et 328; R. Vulpe, HAD, p. 144; DID, II, Bucarest 1968, pp. 75—76, 89—91. V. ci-dessous, pp. 218 (note 37), 244—245, 256—257, 264.

[9] Cf. St. Gsell, *op. cit.*, p. 218—221; V. Pârvan, *op. cit.*, p. 114—117; C. Patsch, *op. cit.*, p. 27—32. C'est à ce moment que doit se rapporter l'inscription de Baalbek, du règne de Domitien, faisant mention d'un officier romain qui avait participé à une expédition contre les Marcomans, les Quades et les Sarmates Jazyges *per regnum Decebali regis Dacorum* (Jahresh., VII, 1904, Beibl., p. 23 et suiv.); il s'agit d'un mouvement de flanc contre les Jazyges de la plaine de la Tissa et contre les Quades de la Slovaquie, excellemment favorisé par la présence d'une armée romaine au cœur de la Transylvanie (cf. V. Pârvan, *op. cit.*, p. 116—117; R. Paribeni, *op. cit.*, I, p. 208, note 64).

[10] Cf., *e.g.*, Th. Mommsen, *Römische Geschichte*, V, p. 201 (= *Das Weltreich der Caesaren*, Leipzig, Phaidon-Verlag, 1933, p. 202); R. Paribeni, *op. cit.*, I, pp. 117, 191, 208—209. Par contre, N. Iorga, *Histoire des Roumains*, Bucarest, 1937, I, 2, p. 130—143, adopte une attitude favorable à Domitien. Pour la signification politique de la paix de l'an 89, cf. J. Klose, *Roms Klientel-Randstaaten am Rhein und an der Donau*, Breslau, 1934, p. 124—126.

[11] Cf., *e.g.*, St. Gsell, *op. cit.*, pp. 229, 333 et surtout 339—349; L. Homo, *Le Haut-Empire*, Paris, 1933 (dans *Histoire générale* de G. Glotz), pp. 378—389, 393—399; N. Iorga, *op. cit.*, I, 2, p. 141—142; C. Patsch, *op. cit.*, p. 44—45; C. Daicoviciu, *La Transylvanie dans l'antiquité*, Bucarest, 1945, p. 83—84; idem, dans *Istoria României*, I, p. 299.

https://biblioteca-digitala.ro

système politique romain [12]. Toujours est-il que la paix fut efficace et que pendant plus de dix ans, jusqu'aux guerres que Trajan allait recommencer, l'Empire n'eut plus de désagréments de ce côté-là [13].

Pour expliquer cette durable tranquillité, le simple contentement du roi dace avec les subsides qu'il recevait ne suffit pas. Il faut penser aussi aux forces romaines qui étaient dans les régions environnantes, telles que le Banat, l'Olténie, la Valachie, la Basse-Moldavie, et qui le surveillaient de près. Il n'est pas concevable qu'après la paix de 89 les troupes victorieuses de Tettius Julianus se fussent retirées de toutes les positions occupées pendant les opérations de la guerre. Si les Romains eussent abandonné des territoires garantissant l'encerclement du vaincu, la faute stratégique eût été si lourde que les dénigrateurs de Domitien n'auraient pas omis de la dénoncer. Or les sources gardent, à ce propos, un significatif silence. Il est vrai qu'elles ne parlent pas non plus ouvertement d'un accroissement du territoire romain, mais c'est parce qu'il s'agissait de contrées qui se trouvaient déjà depuis longtemps dans une certaine dépendance de l'Empire. Seulement, cette dépendance devait prendre maintenant la forme d'une occupation militaire permanente, donc d'une annexion.

Comme nous l'avons fait remarquer dans notre étude précédente, Pârvan avait déjà formulé des considérations dans ce sens [14], au moins en ce qui concerne le Banat et l'Olténie, mais sans en exclure la validité éventuelle pour la Valachie. A l'égard de cette dernière région, le problème a été soulevé, dernièrement, par R. O. Fink, qui, en reprenant l'étude du papyrus de A. S. Hunt (British Museum 2851) [15], est arrivé à la conclusion catégorique que l'appartenance de la Valachie et de la Basse-Moldavie à la province de Mésie Inférieure, manifestement prouvée par

[12] L'acte de soumission à Domitien n'ayant pas été accompli par Décébale en personne, mais par son délégué Diegis, on en a conclu, dès l'antiquité (Dion Cassius, LXVII, 7), que cette formalité ne fut qu'une comédie, n'engageant pas sérieusement le roi dace ; cf., *e.g.*, Th. Mommsen, *l.c.* ; V. Pârvan, *op. cit.*, p. 116 ; R. Paribeni, *op. cit.*, I, pp. 117, 191. Toutefois il faut souligner le témoignage de Martial, V, 3, 5, qui précise que Diegis était le frère même de Décébale. Or, dans un milieu encore prédominé par les traditions patriarcales, agnatiques par excellence, comme la société dace du Ier siècle de notre ère, ce fait revêtait une importance particulière, car, dans l'ordre agnatique à la succession au trône, c'est aux frères que revenait normalement la priorité. Nous avons eu ailleurs l'occasion de mettre ce principe en évidence pour ce qui concerne les dynasties de Thrace et de Macédoine (dans le vol. *În Memoria lui Vasile Pârvan*, Bucarest, 1934, p. 313—323 ; *La succession des rois odryses*, dans Istros, I, 2, 1934, p. 230—248 = ci-dessus, p. 22—38). Plus récemment, C. Daicoviciu (*L'État et la culture des Daces*, dans le vol. *Nouvelles études d'histoire*, Bucarest, 1955, p. 137 ; SCIV, VI, 1—2, 1955, p. 57) en a décelé des traces dans la succession des rois daces, dont les relations généalogiques nous sont moins connues. À la lumière de ces considérations, nous croyons qu'il faut voir en Diegis l'héritier présomptif de Décébale et, par conséquent, son représentant le plus indiqué, muni de pleins pouvoirs pour traiter avec l'empereur romain et prendre des engagements au nom de l'État dace. V. aussi ci-dessus, p. 18—20.

[13] C. Patsch, *op. cit.*, p. 31—32.

[14] V. Pârvan, *op. cit.*, pp. 121, 735. Cf. aussi R. Paribeni, *op. cit.*, I, p. 206 et N. Iorga, *op. cit.*, I, 2, p. 145. L'hypothèse que la paix de 89 aurait stipulé comme frontière les eaux du Danube, sans aucune annexion romaine sur la rive gauche (J. Klose, *op. cit.*, p. 126 ; D. Tudor, *Oltenia romană*, 3e édition, Bucarest, 1968, p. 31) ne repose sur aucune indication des sources et ne correspond pas à l'état réel des choses. Cf. aussi C. Patsch, *op. cit.*, p. 45.

[15] A. S. Hunt, dans *Raccolta di scritti in onore di Giacomo Lumbroso*, Milan, 1925, p. 265—272 ; G. Cantacuzène, dans Aegyptus, IX, 1928, p. 63—96 ; idem, dans RHSEE, V, 1928, p. 38—74.

https://biblioteca-digitala.ro

cet important document, avait ses origines à l'époque de Domitien [16]. Il s'appuie surtout sur la date de 99 de n.ère, qu'il attribue au papyrus sur des indices qui, pour être imparfaitement conservés, ne sont pas moins sérieux [17].

Nous trouvons ses conclusions en accord avec les faits archéologiques constatés dans les oppidums gètes de Tinosul en Valachie et de Poiana sur le Siret en Moldavie, lesquels, ayant échappé aux évacuations radicales imposées par Aelius Catus et Plautius Aelianus, succombèrent à leur tour vers la fin du Ier siècle de n.ère [18]. Aussi l'occupation romaine des collines de la Valachie et de la Basse-Moldavie jusqu'au faîte des Carpates fut-elle achevée avant Trajan. Les garnisons romaines mentionnées par le papyrus Hunt à *Buridava* sur l'Olt et à *Piroboridava* sur le Siret (auprès de l'ancien oppidum gète de Poiana) [19] existaient déjà à la veille des guerres daciques de cet empereur. Et, sans doute, il y en avait d'autres encore. Rien ne s'oppose à dater dès le règne de Domitien les camps romains de la Valachie du nord, comme Drajna, Mălăieşti, Rucăr-Scărişoara, qu'on considère ordinairement, sans l'appui d'une preuve concrète, comme des fondations de Trajan. Ces camps, occupés par des troupes de la Mésie Inférieure et destinés à garder les points d'accès vers cette province par les cols des Carpates méridionales (Alpes de Transylvanie), ne pouvaient correspondre à une vraie nécessité par rapport à ce rôle qu'à une époque où les pays du versant opposé des montagnes étaient encore tenus par le roi dace. Dans le camp de Drajna, où l'on a fait des fouilles plus insistantes, on a découvert de nombreuses monnaies antérieures à Trajan, dont plusieurs bronzes de Domitien et de Nerva [20]. C'est toujours sous Domitien, peut-être, que fut construit le camp de Breţcu (*Augustia* [21]), occupé aussi par des troupes de la Mésie Inférieure, et qui est situé sur le versant transylvain des Carpates moldaves, à l'entrée du col d'Oituz, où l'on a trouvé, depuis longtemps, un diplôme militaire de l'an 92, émis par cet empereur [22].

[16] R. O. Fink, dans JRS, XLVIII, 1958, p. 102–116 (v. ci-dessus, p. 142). À la lumière de cette constatation, acquiert un sens plus exact aussi l'assertion de Martial (VI, 76, 5) qu'après la victoire de Domitien sur Tettius Julianus, les dépouilles de Cornelius Fuscus, restées naguère en Dacie, ne se trouvaient plus en pays ennemi. Fuscus avait subi son désastre au nord du Danube (Jordanès, *Get.*, XIII, 77), peut-être dans le défilé de l'Olt (cf. V. Pârvan, *op. cit.*, p. 113–114).

[17] R. Vulpe, dans St. cl., II, 1960, p. 337–357; Idem, dans Dacia, N.S., IV, 1960, p. 324–326 (v. ci-dessus, p. 140–142). *Contra* : R. Syme, dans JRS, XLIX, 1959, p. 26–33; J. F. Gilliam, dans *Hommages à Albert Grenier*, II, p. 747–756.

[18] R. Vulpe, dans SCIV, II, 1, 1951, p. 192; III, 1952, p. 209; idem, dans St. cl., II, 1960, pp. 348–349, 355–356; Dacia, N.S., IV, 1960, p. 326–327 (ci-dessus, p. 142–144); B. Mitrea, dans SCIV, VIII, 1957, p. 165–182.

[19] Cette identité que nous avons proposée en 1931 (RA, 1931, II, p. 257–265), partant des données topographiques de Ptolémée (*Geogr.*, III, 10, 8), peut être maintenue même après les dernières constatations archéologiques faites à Poiana (Dacia, N.S., IV, 1960, p. 329). V. ci-dessus, pp. 121–123 et 145–146.

[20] Gh. Ştefan, dans Dacia, XI–XII, 1945–1947, p. 138–140.

[21] Pour cette localisation, cf. C. Patsch, *op. cit.*, p. 146; R. Vulpe, *Angustia*, dans le vol. *În amintirea lui Constantin Giurescu*, Buc., 1944, p. 551–559.

[22] CIL, XVI, 37. Certes, ce document ne représente pas en soi une preuve décisive de la fondation du camp de Breţcu par Domitien (cf. notre étude *Angustia*, *loc. cit.*), mais, corroboré par l'examen des circonstances générales à la lumière des nouvelles constatations concernant la Basse-Moldavie, son appartenance à un vétéran établi près de ce camp avant Trajan devient possible. Cf. aussi A. Buday : DolgCluj, VII, I, 1916, pp. 9–18 et 22–27.

https://biblioteca-digitala.ro

Si étroitement environné par des garnisons romaines, Décébale était contraint de se tenir paisible. L'étendue de son royaume était réduite à ce que Trajan allait transformer ultérieurement en province romaine, c'est-à-dire à la Transylvanie. Il est peu probable qu'il lui restât quelque territoire au-delà de la couronne des montagnes de ce pays. La majeure partie de l'Olténie était occupée par les troupes de la Mésie Inférieure. Quant au coin occidental de cette région et au Banat, la garde en incombait à l'armée de la Mésie Supérieure [23].

Il est utile de noter que la première guerre dacique de Trajan ne fut nullement provoquée par le roi dace. C'est l'empereur romain qui en eut l'initiative. Une fois attaqué, en 101, Décébale réagit vigoureusement, en développant toutes ses qualités de véritable homme de guerre et en tirant le meilleur parti des chances qui pouvaient encore le favoriser. Dès la première année des hostilités, lorsque le gros de l'armée romaine était retenu devant les positions daces de Transylvanie, il déchaîna une partie de ses forces sur la Valachie et la Basse-Moldavie, qu'elles occupèrent, et sur la Mésie Inférieure où, soutenues par les Sarmates et par certaines tribus germaniques [24], elles assaillirent les camps auxiliaires du *limes* danubien. La prompte intervention de Trajan finit par faire rater ce grave coup, mais les régions de la rive gauche du Danube durent rester au pouvoir des Daces jusque vers la fin de l'an 102, quand, en vertu de la paix demandée par Décébale, elles furent rétrocédées aux Romains [25]. Deux ans plus tard, lorsque la seconde guerre éclata, cette fois brusquée par le désespoir du roi dace, c'est toujours ces « pays jusqu'au Danube » [26] que celui-ci prétendait comme condition principale de son ultimatum. Naturellement, Trajan n'en voulut rien entendre et, procédant avec rapidité, il réussit à remporter, enfin, la victoire décisive.

Les guerres daciques de Trajan avaient été dures, ce qui est de nature à disculper Domitien des reproches que les contemporains et la postérité lui firent pour la façon concessive dont il traita Décébale. Dans les circonstances données, il est peu probable que Trajan eût agi autrement. La preuve en est la paix qu'il dut, lui aussi, accorder en 102 aux Daces, malgré sa résolution initiale d'en finir d'un seul coup [27]. C'est

[23] C. Daicoviciu, *La Trans. dans l'ant.*, p. 91 ; *Citeva cuvinte în legătură cu organizaţia Daciei*, dans Transilvania, 73, 1942, n° 12, p. 5 du tirage à part.

[24] En relation avec cette diversion en Mésie, les sources littéraires ne parlent que des Daces et des Sarmates (ou «Scythes»). Quant à la participation des Germains et notamment des Bastarnes, on ne fait que la supposer, en raison des reliefs d'Adamclissi, qui représentent, parmi les ennemis des Romains, de nombreux guerriers à caractères germaniques. Comme les Bastarnes étaient la plus orientale des populations germaniques, habitant dans la Haute-Moldavie et en Galicie, les hypothèses se sont fixées sur eux. Mais on pourrait penser plutôt aux Bures, une population également germanique (*Contra* : V. Pârvan, *op. cit.*, p. 223 et suiv., note 3) qui habitait aussi dans les Carpates septentrionales et que Dion Cassius (LXVIII, 8) présente parmi les alliés de Décébale pendant la première guerre avec Trajan. V., pour notre point de vue, ci-dessous, p. 199 et suiv.

[25] Dion Cassius, LXVIII, 9 (καὶ τῆς χώρας τῆς ἑαλωκυίας ἀποστῆναι : une des conditions imposées au roi vaincu). Cf. V. Pârvan, *op. cit.*, p. 121 ; R. O. Fink, *loc. cit.*, p. 115 et notre étude de Dacia, N.S., IV, 1960, p. 330, note 106, (ci-dessus, p. 147).

[26] Dion Cassius, LXVIII, 12 (τὴν τε χώραν μέχρι τοῦ Ἴστρου).

[27] L'opinion que Trajan n'eut pas l'intention, au début, de supprimer le royaume de Décébale et que le témoignage d'Ammien Marcellin (XXIV, 3, 9) à cet égard est caduque (cf. aussi R. Paribeni, *op. cit.*, I, p. 192) est totalement dépourvue de fondement. Sans cette intention, la guerre, avec les énormes efforts qu'elle comportait, devenait totalement inutile.

https://biblioteca-digitala.ro

qu'il se heurta aux mêmes difficultés locales qui embarrassèrent Domitien, à savoir aux conditions géographiques, à la vaillance, à la cohésion et à la discipline du peuple dace, à l'énergie et à l'intelligence de Décébale [28]. Et pourtant Trajan était un excellent militaire, qui commandait à une armée nombreuse et bien mise au point. Il n'eut pas à subir, comme Domitien, l'initiative de l'ennemi, car c'est lui qui avait déclenché la guerre, au moment voulu. Il eut aussi toute sa liberté d'action, car il ne fut pas tracassé par des complications arrivées simultanément sur les autres frontières de l'Empire. Mieux encore, il bénéficia d'emblée d'un dispositif stratégique favorable, qu'il trouva tout forgé, précisément par le mérite de Domitien. Au moment où ce dernier avait été attaqué par Décébale, en 85, la Mésie n'était pas encore divisée, l'effectif des troupes du Bas-Danube s'élevait à moins de la moitié de ce qu'il allait représenter ensuite et aucune garnison romaine n'était encore logée au nord du fleuve. Ce sont des améliorations que Domitien introduisit au fur et à mesure des difficultés qu'il rencontra. L'encerclement de la Dacie avait été beaucoup plus lâche en 85 qu'il ne le fut après la paix de 89, quand les troupes romaines cantonnaient à même les cols des Carpates.

Loin de diminuer l'importance du succès final de Trajan, faire justice à Domitien c'est tirer au clair la vérité que la chute de l'Etat dace fut préparée de loin, par toute une série d'efforts successifs, dont ceux du dernier des empereurs Flaviens furent parmi les plus efficaces. Les étapes de cette longue action se rapportent en premier lieu à l'occupation progressive de la Valachie (y compris une partie de l'Olténie) et de la Basse-Moldavie. La possession de ces contrées eut un rôle décisif dans le développement du conflit que l'Empire romain avait engagé avec le plus dangereux de ses ennemis d'Europe.

◆

Le lendemain de la victoire qui le rendait maître de l'*universa Dacia* [29], Trajan dut donner de son temps à l'organisation des territoires conquis [30]. Là, sa besogne fut plus simple qu'on ne le pense d'habitude, car il n'eut à s'occuper spécialement que de la Transylvanie. Ce n'est que de ce noyau de l'ancien royaume de Décébale qu'il fit une province nouvelle. Les régions extérieures de la Dacie avaient déjà leur statut dans le cadre de l'Empire, comme annexes des provinces danubiennes voisines. Le Banat et l'Olténie occidentale (avec la ville de Drobeta) appartenaient alors à la Mésie Supérieure, tandis que le reste de l'Olténie, la Valachie, la Basse-Moldavie et, probablement, une bande de territoire dans la Transylvanie du sud-est, le long de la vallée de l'*Aluta* (Olt) — depuis le col de la Tour Rouge jusqu'au col d'Oituz — , relevaient de la Mésie Inférieure [31].

[28] Dion Cassius, LXVII, 6. Cf. Em. Panaitescu, ED, I, 1923, p. 387—413 ; V. Pârvan, *Memoriale*, Bucarest, 1923, p. 166 et suiv., idem, *op. cit.*, p. 112 ; R. Paribeni, *op. cit.*, I, p. 207 ; C. Daicoviciu, dans *Istoria Românei*, I, p. 297.

[29] AnnEp, 1934, n° 2.

[30] Après sa victoire, Trajan resta encore presque toute une année en Dacie ; cf. A. Degrassi, dans Rendiconti della Pontificia Accademia Romana di Archeologia, XII, 1936, p. 179—184.

[31] D. Tudor, *Oltenia romană* [3], p. 162—163, B. Gerov, Klio, XXXVII, 1959, p. 210. C. Daicoviciu, dans le vol. *Din istoria Transilvaniei*, I, Bucarest, 1961, p. 45.

https://biblioteca-digitala.ro

On s'en tint d'abord à cette situation. Ce n'est que plus tard, vers la fin du règne de Trajan, que le Banat, l'Olténie et la portion transylvaine de la vallée de l'Aluta furent incorporés à la Dacie, à l'exception de la Basse Moldavie et de la plus grande partie de la Valachie, qui restèrent constamment en dehors des limites de cette province [32].

Il est évident qu'à l'organisation des anciens pays géto-daces, devenus possessions romaines, ne présida pas un plan d'ensemble, résultant d'une étude préalable des faits. Trajan ne fit que s'adapter à une situation héritée, sans essayer de refaire à son profit l'unité naturelle, si harmonieuse [33], de l'ancienne patrie des Géto-Daces et d'en créer d'emblée une seule grande province. Si l'idée de cette unité se fit jour ultérieurement, ce n'est que par la force des réalités et jamais complètement. C'est surtout le traitement réservé à la Valachie et à la Basse-Moldavie qui fait ressortir l'imperfection du régime établi par les Romains au nord du Bas-Danube. Il est tout à fait étonnant que ces contrées, si importantes pour les communications les plus directes de la Dacie avec la Mésie Inférieure et notamment avec les ports du Pont-Euxin, ne furent pas colonisées, ni organisées à l'instar des régions voisines.

Pour expliquer ce fait étrange, on a cherché des solutions diverses, comme l'horreur des steppes, innée chez les Romains [34], l'hostilité de la population gète locale [35], la cession présumée de ces pays aux Sarmates roxolans [36] et ainsi de suite. Aucune ne résiste à l'examen. D'abord, il ne s'agissait pas que des steppes. Le centre de la plaine valaque est couvert d'une large zone de forêts et son sous-sol présente une nappe phréatique très abondante. Les vallées qui parcourent cette plaine sont très fertiles et commodes. Puis, il y avait les collines subcarpatiques, qui sont très hospitalières. D'autre part, les populations locales, de beaucoup diminuées depuis Aelius Catus et habitant presque seulement du côté de ces collines, se trouvaient dans la dépendance des Romains depuis déjà un siècle et leur humeur envers la domination romaine ne pouvait être pire que celle des Daces de Transylvanie ou celle des Thraces balkaniques. Quant à l'occupation sarmate, c'est une conjecture hasardée, dont nous allons discuter plus loin l'inanité.

A notre avis, on ne réussira pas à comprendre, l'attitude des Romains à l'égard de la Valachie tant que l'on perdra de vue la sécurité du *limes* danubien, le véritable mobile de leur politique dans ces parages. C'est afin de couvrir cette frontière qu'ils avaient dépeuplé les plaines de la rive gauche de Bas-Danube dès leur installation sur ce fleuve. C'est à ce but qu'ils subordonnèrent tout ce qui suivit, y compris la conquête de la Dacie et son organisation en tant que bastion avancé.

Il est vrai que cette organisation leur posait un problème très embarrassant, dont l'objet était précisément la Valachie avec son annexe, la Basse-Moldavie. Nécessairement appuyé sur des obstacles continus et

[32] On ne saurait, à l'état actuel des recherches, préciser la limite orientale de la zone de Valachie appartenant à la Dacie Inférieure, mais elle est à supposer approximativement sur la ligne du futur *limes Transalutanus*.

[33] Cf. T. Morariu, dans *Monografia geografică a Republicii Populare Române*, I, Bucarest, 1960, p. 95—103.

[34] V. Pârvan, *Dacia : An Outline*, etc., p. 191.

[35] D. Tudor, *op. cit.*, p. 170—172.

[36] Voir ci-dessous, p. 166 et note 75.

https://biblioteca-digitala.ro

difficilement franchissables, comme le cours du Danube et la chaîne des Carpates méridionales, le *limes* de l'Empire ne pouvait englober de semblables régions de plaines, tout à fait exposées aux menaces du nord et du nord-est, qu'au prix des plus graves risques. D'autre part, c'est exactement ces pays ouverts qui, comme nous l'avons déjà dit, assuraient les relations indispensables entre les provinces de Dacie et de Mésie Inférieure par les voies les plus courtes. On ne pouvait donc s'en désintéresser. L'Empire essaya de résoudre ce problème de différentes manières, sans réussir jusqu'à la fin à lui trouver une solution satisfaisante. Au fait, toute l'histoire de la Valachie et de la Basse-Moldavie à l'époque romaine se résume dans l'effort de l'Empire de maintenir ces territoires sous son autorité sans affaiblir l'efficacité du *limes* danubien [37]. Or, c'était concilier des prémisses contradictoires, car il était impossible de coloniser des pays qui ne se trouvaient pas derrière une frontière fortifiée.

Partant de la nécessité de conserver tous les territoires que les Romains avaient conquis au nord du Danube et de resserrer les liens de sa nouvelle province carpatique avec la Scythie Mineure, Trajan dut manifester l'intention de donner une organisation provinciale aussi à la Valachie. L'idée de souder la Dacie à la Mésie Inférieure sur toute la longueur de celle-ci, afin de créer un espace continu, était par trop attrayante pour qu'on n'en tentât la mise en pratique. Mais la difficulté de garantir cette jonction par une ligne défensive du côté nord-est, qui fût aussi efficace que celle du Danube, était insurmontable.

Certes, les inflexions des Carpates orientales à Focşani et du Danube à Galatz s'y rapprochent considérablement, ne laissant entre elles qu'une trouée d'environ 80 km de large, mais cette lacune ne constituait pas moins une dangereuse porte aux invasions, qu'aucune fortification artificielle n'aurait pu boucher effectivement. La portion longitudinale de la vallée du Siret, dans la direction nord-sud, tombant perpendiculairement sur un pareil système défensif, l'aurait désarticulé, en facilitant la pénétration de l'agresseur. Quant à la portion inférieure de la vallée, bien que présentant une direction transversale, ouest-est, elle était défavorable aussi, à cause de sa rive gauche, haute, escarpée, presque surplombant la rivière, ce qui n'avantageait que l'ennemi. Plus au nord les conditions topographiques étaient, du point de vue romain, encore pires [38].

[37] Nous avons exposé ces considérations aussi dans notre contribution à la synthèse collective *Istoria Românieĭ*, I, p. 517—523.

[38] On ne saurait plus maintenir aujourd'hui l'opinion — très répandue autrefois (*e.g.*, C. Schuchhardt, AEM, IX, 1885, p. 224 et suiv.; V. Pârvan, *Castrul de la Poiana şi drumul roman prin Moldova de Jos*, pp. 119—120, 129—130; idem, *Gelica*, p. 128 et suiv.) et qu'à un certain moment nous avons nous même exprimée (RA, 1931, II, pp. 264, 273; HAD, p. 123) — selon laquelle le vallum qui traverse la Basse-Moldavie depuis Ploscuţeni (non loin d'Adjud), sur le Siret, jusqu'à Stoicani (près de Folteşti), sur le cours inférieur du Prut, représente un *limes* romain prolongé vers l'est par le vallum méridional du Boudjak qui s'étend entre Vadul lui Isac, sur la berge gauche du Prut, jusqu'aux environs de Tatarbounar sur le liman de Sassyk. Nos recherches sur les deux remparts antiques nous ont convaincu de leur nette différence d'orientation, de facture, d'aspects et d'origines. Le vallum Ploscuţeni—Stoicani, présentant son fossé du côté du sud, n'est pas du tout romain et nous avons exposé ailleurs (*Le vallum de la Moldavie inférieure et le « mur » d'Athanaric*, La Haye, 1957, p. 41—51) les raisons qui plaident pour son identité avec ce *murus* qu'Athanaric fit ériger en 376 *a supercìliis Gerasi fluminis ad usque Danubium* pour se défendre contre les Huns (Ammien Marcellin, XXXI, 3, 7), tandis que le vallum du Boudjak, orienté vers le nord, présentant une facture imposante et par endroits muni d'une berme, a vraiment

https://biblioteca-digitala.ro

C'est pourquoi l'empereur dut se résigner à la prudence. Loin de penser à changer la ligne du *limes* danubien de la Mésie Inférieure, il la consolida, en fixant sur la rive droite du fleuve pas moins de trois légions (*I Italica* à Novae, *XI Claudia* à Durostorum et *V Macedonica* à Troesmis) avec de nombreux corps d'auxiliaires et en y faisant bâtir des camps permanents en pierre. Il fit élever aussi de semblables fortifications le long de la vallée de l'Olt, en reliant par ce *limes Alutanus* la frontière du Bas-Danube avec celle des Carpates du sud-est de la Transylvanie. D'ailleurs, cette dernière partie du *limes*, se trouvant sur le versant intérieur des montagnes, ne faisait que continuer la même ligne de l'Olt en amont, au-delà du col de la Tour Rouge, par le camp de Cincșor dans la dépression de Făgăraș, par celui de Hoghiz dans la dépression du Homorod et plus loin jusqu'au Pîrîul Negru, que le *limes* suivait jusqu'au camp de Breţcu, au col d'Oituz[39]. Toutes les troupes qui montaient la garde sur cette ligne sinueuse de l'Olt, en Transylvanie et en Olténie, appartenaient, au début, à l'armée de la Mésie Inférieure[40], ce qui est une preuve de son antériorité par rapport à l'institution de la province de Dacie.

Mais Trajan ne négligea pas non plus la Valachie, bien que situeé en dehors du *limes*. Il maintint les garnisons qui s'y trouvaient, probablement, dès l'époque de Domitien et accrut leur nombre. Les camps de Rucăr-Scărișoara[41] et de Drajna[42], postés devant les défilés des Carpates, furent maintenant, peut-être, rebâtis en maçonnerie. D'autres, comme celui de Mălăiești, situé en aval de Drajna, gardèrent leurs remparts en *murus caespiticius*[43]. Faute de recherches, on ne connaît pas encore la date du camp de Pietroasa, construit en pierre et en mortier au pied de la montagne d'Istrița, mais, vu sa position importante, dans le voisinage de la vallée du Buzău, on pourrait envisager l'éventualité de son origine trajane, malgré l'aspect tardif de certains éléments de sa construction, ajoutés peut-être ultérieurement[44]. Des camps romains,

été créé par les Romains, mais à une basse époque (cf. notre exposé dans *Serta Kazaroviana*, I, Sofia, 1950, « Izvestiia-Institut », XVI, pp. 89—98). Dans son fossé, vers l'extrémité est, G. B. Fëdorov, *Naselenie prutsko-dnestrovkogo meždureč'ja v I tysjačeletii n.erya*. (La population de la Mésopotamie pruto-dniestrovienne du Ier millénaire de n.ère), MIA, n° 89, Moscou, 1960, p. 72—73) a découvert des tessons et des monnaies du IVe s. (cf. aussi Dacia, IV, 1960, p. 332, note 65; ci dessus, p. 137). Quant au vallum situé au nord de celui-ci, entre Leovo sur le Prut et Chircăiești près de Bender sur le Dniester, bien qu'orienté toujours vers le nord, il n'a pas un caractère romain, comme on l'a supposé autrefois. A présent, son identité avec le *Greuthungorum vallum*, mentionné par Ammien Marcellin (XXXI, 3, 5, éd. Clark) à l'occasion de son récit de l'invasion hunnique de l'an 376, nous semble très probable (cf. C. Uhlig, PZ, XIX, 1928, p. 244; R. Vulpe, *Verhnij val Bessarabii i problema greutungov k zapadu ot Dnestra* (Le vallum supérieur de la Bessarabie et le problème des Greuthunges à l'ouest du Dniester), dans le vol. collectif MIA, roum.-sov., Kishinev, 1960, p. 259—275). Cf. aussi mon rapport, dans *Actes du IXe Congrès international d'Études sur les Frontières romaines. Mamaia 1972*, Bucarest, 1974, p. 267—276.

[39] E. Ritterling, P.-W., *Real-Enc.*, s.v. *Legio*, col. 1719—1720; C. Daicoviciu, AISC, II, 1933—1935, p. 250, note 1; idem, *La Trans. dans l'ant.*, p. 95; M. Macrea, SCIV, II, 1, 1951, p. 287—296; idem, dans *Istoria României*, I, p. 355.

[40] B. Gerov, *loc. cit.*, p. 201—210.

[41] D. Tudor, SCIV, VI, 1—2, 1955, p. 90—97; idem, *Oltenia romană* [3], p. 304.

[42] Gh. Ștefan, Dacia, XI—XII, 1945—1947, p. 116—124.

[43] Gr. Florescu-E. Bujor, SCIV, VI, 1—2, 1955, p. 271—279. Cf. aussi C. Zagoritz, *Castrul roman de la Mălăiești*, Ploiești, 1940, p. 4—14.

[44] Al. Odobescu, *Le trésor de Pétrossa*, III, p. 20—21; R. Vulpe, SCIV, III, 1952, p. 217; Gr. Florescu, dans *Omagiu lui Constantin Daicoviciu*, p. 225—231.

https://biblioteca-digitala.ro

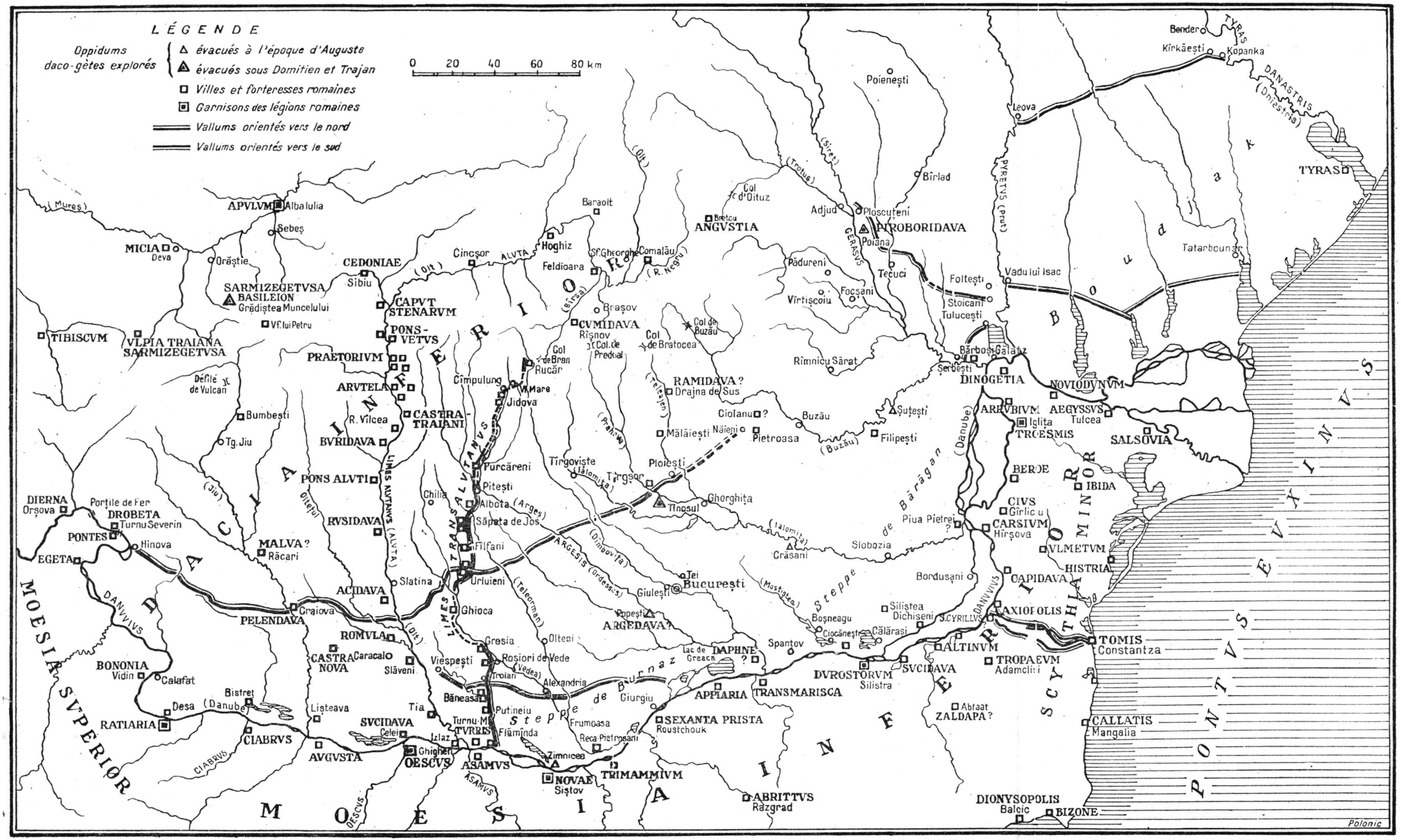


Fig. 1 — Carte du Bas-Danube à l'époque romaine (Ier s.av.n.ère — IVe s. de n.ère).

https://biblioteca-digitala.ro

https://biblioteca-digitala.ro

qu'on n'a pas encore vérifiés, ont été également signalés en divers points de l'intérieur de la Valachie [45]. D'autres, jouant le rôle de têtes de ponts du *limes* mésien, ont été constatés sur la rive gauche du Danube, comme, par exemple, à Reca-Pietroşani, à peu près en face de *Trimammium* et de *Novae*, ou à Dichiseni devant *Altinum* (Oltina) et *Durostorum* [46]. Procope fait mention d'une forteresse du nom de *Turris*, que Trajan avait fait bâtir sur la rive gauche du Danube [47]. On incline à l'identifier avec les ruines d'une grosse tour romaine explorée près de Turnu Măgurele, non loin de l'embouchure de l'Olt [48]. Dans la Basse-Moldavie, le même empereur fit dresser l'important château fort de Bărboşi, au confluent du Siret, comme une tête de pont du *limes* de la Scythie Mineure [49].

Toutes ces fortifications étaient occupées par des troupes de la Mésie Inférieure représentées aussi bien par des corps auxiliaires que par des vexillations légionnaires. Dans le camp de Bărboşi, dont le nom à cette époque-là était, peut-être, celui de *Dinogetia* [50], outre la *cohors II Mattiacorum* et les marins de la *Classis Flavia Moesica*, instituée au moins dès l'époque de Domitien, il y avait des détachements envoyés par la *Legio V Macedonica* de Troesmis et la *Legio I Italica de* Novae [51]. Dans le camp de Drajna, hypothétiquement identifié avec *Ramidava* [52], on a trouvé des briques aux estampilles de la *cohors I Commagenorum* et des légions *I Italica*, *V Macedonica et XI Claudia* [53]. Des briques provenant de cette dernière légion ont été découvertes aussi à Tîrgşor sur la Prahova, où l'on est en train de trouver les traces d'un camp romain [54]. Dans le bourg de Rucăr-Scărişoara, à l'entrée du col de Bran, dans la vallée supé-

[45] Par exemple, à Filipeşti dans la vallée inférieure du Buzău, à Ciolan dans la portion supérieure de la même vallée, à Năieni et à Şarînga aux pieds des montagnes de Buzău, à Tîrgşor près de Ploieşti, à Gherghiţa près du confluent de la Prahova, à Siliştea dans la steppe du Bărăgan. Une partie de ces localités ont été enregistrées sur la carte de Gr. G. Tocilescu, *Fouilles et recherches*, p. 118. Pour les restes romains de Tîrgşor, cf. Gh. Diaconu, *Tîrgşor, necropola din secolele III—IV e.n.*, Bucarest, 1965, p. 11—12.

[46] D. Tudor, *Oltenia romană* [3], pp. 171, 297, 320. D'autres têtes de ponts ont été signalées, sans avoir été vérifiées, à Piua Petrei (à l'embouchure de la Ialomiţa), à Ciocăneşti (à l'ouest de la ville de Călăraşi), à Spanţov (à l'est d'Olténiţa).

[47] Procope, *De bello Gothico*, III, 14, 32 (éd. Bonn, p. 336, 13—14).

[48] Gr. G. Tocilescu, *Monumentele epigrafice şi sculpturali*, p. 248—251; Gr. Florescu, *Turnul antic de la Turnu Măgurele*, Bucarest, 1937 (dans le vol. des Mélanges *C. Kiriţescu*), p. 5 du tirage à part; idem, RIR, XV, 1945, p. 432—464. Cf. D. Tudor, *op. cit.*, p. 314—315.

[49] V. Pârvan, ARMSI, IIe série, XXXVI, p. 106—123, 127—130; Gh. Ştefan, Dacia, V—VI, 1935—1936, p. 341—342.

[50] Comme un doublet du nom de la forteresse de Garvăn sur la rive opposée du Danube; cf. R. Vulpe, *Le vallum de la Moldavie inférieure et le « mur » d'Athanaric*, p. 30, note 8; idem, Dacia, N.S., I, 1957, p. 162, note 22; IV, 1960, p. 331, note 108 (v. ci-dessus, pp. 121 et 147); Gh. Ştefan, Dacia, N.S., II, 1958, p. 317—329.

[51] CIL, III, 7514 (=778); 7517; 7618; 7620 (= 785 [2]). Cf. V. Pârvan, *loc. cit.*, p. 114—116, 128—129; Gh. Ştefan, Dacia, V—VI, 1935—1936, p. 344—345.

[52] Ptolémée, *Geogr.*, III, 8, 4. M. Macrea, AISC, IV, 1941—1943, p. 251 = *Cumidava*, dans *Serta Kazaroviana*, I, p. 66; R. Vulpe, Balcania, VII, I, 1944, p. 183; Gh. Ştefan, Dacia, XI—XII, 1945—1947, p. 144; Gr. Florescu, SCIV, II, 2, 1951, p. 132 : il est très peu probable que le *vicus Ramid*[...] mentionné dans l'inscription de Girliciu en Dobroudja comme lieu natal d'un soldat de l'*ala II Aravacorum* et de sa femme (p. 126—127) soit identique à cette *Ramidava* de Valachie, comme le croyait l'auteur (cf. nos objections dans Studii, VIII, 4, 1955, p. 150).

[53] CIL, III, 12530; Gh. Ştefan, Dacia, XI—XII, 1945—1947, p. 123—124.

[54] G. Cantacuzino, Materiale, V, 1959, p. 624—625; N. Constantinescu, Materiale, VII, 1961, p. 637—638. Cf. Gh. Diaconu, *op. cit.*, ci-dessus, note 45.

https://biblioteca-digitala.ro

rieure de la Dîmboviţa, il y avait un détachement de la *cohors II Flavia Bessorum* [55]. De Giurgiu on a un diplôme de l'an 134, appartenant à un vétéran de la *cohors I Claudia Sugambrorum*, mais sa provenance locale n'est pas sûre [56]. Quant à l'inscription d'un signifère du *numerus Surorum sagittariorum*, qu'on donne comme découverte à Piua Petrei auprès du confluent de la Ialomiţa, sa provenance est aussi très douteuse. Cette unité faisait partie de l'armée de la Dacie Inférieure et il est très peu probable qu'un de ses détachements reçût une mission bien loin vers l'est, à un important gué de la Mésie Inférieure, en face de *Carsium* (Hîrşova). Comme on l'a déjà montré, ce monument épigraphique, qui a fait partie d'une collection privée avant d'entrer au Musée National des Antiquités de Bucarest, doit provenir d'Olténie, où la présence du *numerus Surorum sagittariorum* est clairement attestée [57].

Les communications des diverses garnisons de l'intérieur de la Valachie avec celles du *limes* du Danube, de l'Olt et de Transylvanie étaient effectuées par des routes dont on n'a pas trouvé de traces, mais qu'on pourrait indiquer hypothétiquement [58].

La Valachie et la Basse-Moldavie formaient, ainsi, une large poche à l'intérieur du *limes* mésien et dacique, dont la ligne sinueuse l'encerclait presque de toutes parts. Pourtant, elles avaient un régime similaire à celui des provinces, car elles étaient soumises à l'annone et peut-être même au recrutement [59]. Jusqu'à un certain point leur situation était comparable à celle des *Agri Decumates*, cet angle de la Germanie Supérieure compris entre le Rhin et le Haut-Danube, qui, laissé d'abord en dehors des frontières de l'Empire et dépeuplé, y fut ensuite incorporé et protégé par la ligne artificielle d'un nouveau *limes*, car entre temps une nombreuse population paisible de roturiers gallo-germano-romains s'y était établie spontanément sous les yeux indulgents du commandement romain [60].

On pourrait s'imaginer que la Valachie et la Basse-Moldavie, qui, en fait, appartenaient déjà depuis longtemps à l'Empire comme territoires provinciaux, auraient fini par accéder à une vie romaine aussi prospère que celle de la Transylvanie ou de la Dobroudja, si la politique offensive de Domitien et de Trajan eût été poursuivie jusque dans ses dernières conséquences. Remplies, comme nous venons de le voir, de garnisons romaines et des canabes afférentes et constamment parcourues par des courriers, des fonctionnaires, des marchands, etc., qui circulaient

[55] D. Tudor, SCIV, VI, 1–2, 1955, p. 92–94.

[56] CIL, XVI, 78; cf. C. Patsch, *op. cit.*, p. 184. Le diplôme fut trouvé en 1855 dans la ville de Giurgiu sur le bord même du Danube, dans les ruines d'une forteresse du moyen âge. Comme on a découvert, dans ce lieu, des pierres sculptées et des briques romaines apportées de Ruse–Roustchouk (*Sexaginta Prista*), de l'autre rive du fleuve, comme matériaux de construction, il est permis de suspecter aussi la provenance locale du diplôme.

[57] Pour l'inscription, dans l'idée de sa provenance de Piua Petrei, cf. CIL, III, 7493; Gr. G. Tocilescu, AEM, VIII, 1884, p. 34, nº 4; idem, *Monumentele epigrafice şi sculpturali*, p. 283; V. Pârvan, ARMSI, IIe série, XXXV, p. 478; XXXVI, p. 674 = AA, 1913, col. 392. Pour la contestation de cette provenance, D. Tudor, *Oltenia romană* [3], pp. 171, 353.

[58] Gr. Tocilescu, *Fouilles et recherches*, p. 118–127.

[59] E. Gren, *Kleinasien und der Ostbalkan in der wirtschaftlichen Entwicklung der römischen Kaiserzeit*, Uppsala 1941, p. 138–139; Gr. Florescu, SCIV, II, 1, 1951, p. 130–134.

[60] Tacite, *Germ.*, 29. Cf. St. Gsell, *op. cit.*, p. 190 et suiv.; L. Homo, *Le Haut-Empire*, pp. 367, 400–402.

https://biblioteca-digitala.ro

entre la Dacie et la Mésie Inférieure, les terres fertiles de ces pays intermédiaires, bien qu'en grande partie désertes, n'eussent pas tardé d'attirer une population romaine suffisamment nombreuse pour y faire naître une vie urbaine et pour imposer à l'État romain la nécessité d'abréger sa frontière de ce côté par un second *limes*, à l'instar de celui des *Agri Decumates*.

Mais les circonstances n'étaient plus favorables à une telle politique. À l'apogée de son épanouissement, l'Empire commençait à éprouver les premiers symptômes de la fatigue. Les immenses efforts exigés par les guerres daciques et par les guerres ultérieures en Orient avaient touché aux limites de ses ressources [61]. La mort de Trajan, en 117, environ dix ans à peine après la création de la province de Dacie, arriva juste au moment où de graves complications avaient surgi dans les diverses parties du monde romain, périclitant le sort de ses dernières acquisitions territoriales.

Un trouble s'était produit dans le voisinage même de la Dacie. Les Roxolans, qui avaient conclu un pacte avec Trajan après la première guerre dacique de celui-ci et avaient observé la neutralité pendant la seconde, se soulevèrent à la nouvelle de la mort de l'empereur, en prétendant à son successeur l'augmentation des subsides que l'Empire leur payait [62]. Il semble que, de conserve avec leurs congénères de l'ouest, les Jazyges sarmates de la plaine de la Tissa, ils attaquèrent les frontières de la Dacie et de la Mésie Inférieure, en pénétrant, peut-être, dans la Valachie, dont l'accès était plus facile. Hadrien, le nouvel empereur, réagit promptement, en les repoussant et en ramenant leur roi dans la dépendance de Rome. Celui-ci pourrait être ce *P. Aelius Rasparaganus, rex Roxolanorum*, qui figure, avec les siens, dans deux inscriptions de Pola, en Istrie [63]. On l'y avait déporté probablement plus tard, après avoir été détrôné par l'empereur en faveur d'un autre chef sarmate, plus docile [64]. Son nom de citoyen romain était une conséquence de sa qualité de client d'Hadrien.

Malgré l'attitude énergique qu'il sut montrer en cette circonstance, Hadrien rompit avec les entreprises belliqueuses de son prédécesseur et pratiqua, en général, une politique défensive par excellence. Il n'abandonna pas la Dacie [65], comme il l'avait fait avec les provinces que Trajan avait fondées en Orient, mais il renonça à toute velléité d'englober la Valachie et la Basse-Moldavie dans le système administratif direct de l'empire et de les coloniser. L'attaque roxolane, qui faillit se produire notamment dans la direction de ces plaines extra-carpatiques, avait

[61] Cf. L. Homo, *loc. cit.*, pp. 486 et suiv., 518.

[62] SHA, *Hadr.*, 6, 8 : *cum rege Roxalanorum, qui de inminutis stipendiis querebatur, cognito negotio pacem conposuit.* Cf. Gr. G. Tocilescu, *Monum. epigr. şi sculpt.*, p. 104 et suiv. ; W. Weber, *Untersuchungen zur Geschichte des Kaisers Hadrianus*, Leipzig, 1907, p. 71—73 ; V. Pârvan, *Getica*, p. 120 ; J. Klose, *op. cit.*, p. 127—130 ; C. Patsch, *op. cit.*, p. 157—164 ; D. Tudor, *Răscoale şi atacuri « barbare » în Dacia romană*, Bucarest, 1957, p. 13—21 ; C. Daicoviciu, Steaua, IX, 6, 1958, p. 117—118 ; M. Macrea, dans *Istoria României*, I, pp. 349, 448.

[63] CIL, V, 32 ; 33. Cf. W. Weber, *op. cit.*, p. 73, note 253 ; R. Paribeni, *op. cit.*, I, p. 339 ; C. Patsch, *op. cit.*, p. 162—163 ; M. Macrea, dans *Istoria României*, I, p. 448 ; idem, *Viaţa în Dacia romană*, Bucarest, 1969, p. 43.

[64] L. Homo, *op. cit.*, p. 492 ; J. Klose, *op. cit.*, p. 129.

[65] C'est à tort que la rumeur publique, dont Dion Cassius, LXVIII, 13 et Eutrope, VIII, 6, se firent l'écho, lui attribua cette intention. On avait, sans doute, mal interprété ses mesures restrictives à l'égard des garnisons de la Valachie ; M. Macrea, dans *Istoria României*, I, p. 350.

https://biblioteca-digitala.ro

attiré l'attention sur leur grande vulnérabilité. Il ne pouvait plus être question d'un abrègement du *limes* à travers la trouée de la Moldavie méridionale. C'était un effort supplémentaire par trop coûteux et superflu au cas où l'on eût maintenu les forces de la ligne du Danube et un risque extrêmement périlleux au cas où cette ligne efficace eût été abandonnée pour l'illusion d'un tracé plus court, mais bien précaire.

Le *limes* resta définitivement fixé sur le Danube, sur l'Olt et à l'intérieur des Carpates et fut sensiblement renforcé. Les territoires daces protégés par cette frontière militaire furent profondément réorganisés. L'Olténie tout entière et le brin de territoire du sud-est de la Transylvanie étaient entrés déjà dès la fin du règne de Trajan dans les limites d'une nouvelle province, la *Dacia Inferior*, qu'on avait posée d'abord sous le commandement d'un *praefectus* [66]. Puis, Hadrien la confia à un *procurator Augusti cum iure gladii*, qui reçut le commandement des troupes auxiliaires locales séparées de l'armée de la Mésie Inférieure, à laquelle elles avaient appartenu. La province de Dacie proprement dite, fondée par Trajan en Transylvanie et augmentée du Banat, devint la *Dacia Superior*, sous l'autorité d'un *legatus Augusti pro praetore* de rang prétorien [67]. Il n'y a pas eu, donc, une « division » de la Dacie Trajane, comme on s'exprime souvent, mais un redoublement, par la création d'une nouvelle province, taillée dans l'espace dépendant jusque là de la Mésie Inférieure.

Quant à la Valachie et à la Basse-Moldavie, elles furent dégarnies de la plupart de leurs troupes. Dans les camps qu'on y a explorés jusqu'à présent, du côté des Carpates, à Rucăr-Scărişoara, à Drajna, à Mălăieşti, on n'a trouvé aucun vestige ultérieur à Hadrien.

Une constatation tout à fait différente a été faite, en échange, sur la place forte de Bărboşi, qui continua son existence bien au-delà du règne de cet empereur. Appuyée sur le Danube, occupée par des troupes nombreuses et située à un point stratégique de premier ordre, d'où elle contrôlait aussi bien l'importante route de la vallée du Siret vers le col d'Oituz que l'accès à l'intérieur de la Valachie, cette forteresse devait désormais accomplir presque à elle seule la mission de surveiller, de l'intérieur, les plaines de la rive gauche du Bas-Danube. C'est précisément à cette époque qu'elle fut renforcée par une série de murs parallèles à fossés, barrant l'accès de sa porte [68].

[66] L'organisation des deux Dacies est généralement liée à l'activité d'Hadrien (cf. C. Daicoviciu, AISC, II, 1933—1934; p. 75—76; idem, *La Trans. dans l'ant.*, p. 93; R. Syme, DissPann, IIe série, n° 10, 1938, p. 18; Gr. Florescu, Balcania, VII, 1, 1944, p. 45—55; D. Tudor, *Oltenia romană*[3], pp. 37—38, 161—167; B. Gerov, Klio, XXXVII, 1959, p. 210; M. Macrea, *Ist. Rom.*, p. 354; *Viaţa în Dacia romană*, p. 43—54). Mais il semble que cet empereur ne fit qu'achever une œuvre déjà entamée vers la fin du règne de son prédécesseur. En effet, une inscription provenant de Césarée de Mauritanie (AnnEp, 1946, n° 113) parle d'un *praefectus provinciae Daciae Inferioris* dans la première moitié de l'an 117, quand donc Trajan était encore en vie. Cf. C. Daicoviciu, Steaua, IX, 6, 1958, p. 118. — Après avoir longtemps combattu l'idée de E. Ritterling (RE, s.v. *Legio*, col. 1719—1720) et de C. Daicoviciu (AISC, II, 1933—1935, p. 250, note 1 et *La Trans. dans l'ant.*, p. 95) que la portion transylvaine de la vallée de l'Olt ait appartenu à la Dacie Inférieure, D. Tudor (cf. RIR, XIV, 2, 1944, p. 157—164) y adhère maintenant (*Oltenia romană*[3], p. 172), par suite des preuves décisives apportées par le diplôme de Palamartzia en Bulgarie (B. Gerov, *loc. cit*).

[67] Cf. C. Daicoviciu, *La Trans. dans l'ant.*, p. 94; idem, *Din istoria Transilvaniei*, I, p. 45; M. Macrea, *Ist. Rom.*, p. 354—355; *Viaţa în Dacia Romană*, p. 43—51.

[68] Une monnaie d'Hadrien vient d'être trouvée à la base d'un de ces murs, à l'occasion des fouilles de 1961 (information inédite fournie par N. Gostar).

https://biblioteca-digitala.ro

Des têtes de ponts d'une moindre valeur, représentées par des camps construits en terre, furent conservées aussi en d'autres points de la rive gauche du fleuve [69]. Il faut compter dans leur nombre aussi le camp de Reca-Pietroşani, situé à l'embouchure de la Vedea, où l'on a découvert des briques de la *Legio I Italica*, qui tenait garnison de l'autre côté du Danube, à *Novae* (Sviştov) [70].

C'est à l'établissement de ce siège de légion, remontant probablement au temps de Domitien ou aux guerres daciques de Trajan, qu'il faut rapporter le vallum en terre dit « Troian » ou « Brazda lui Novac de Sud » (= « Le sillon de Novac du Sud »), attribué par V. Pârvan, bien à tort, à Aelius Catus [71]. Parmi les diverses fortifications semblables du nord du Danube, c'est la plus ancienne. Sur son tracé il n'y avait ni tours, ni bourgs, ni d'autres ouvrages. Destiné à fermer un espace de sûreté en face du camp de Novae, ce rempart représentait un simple barrage matériel entravant l'accès des cavaliers ennemis et des véhicules qui seraient apparus par surprise venant du côté de la steppe du Burnaz. Constituant la corde d'un large arc que la ligne du Danube fait dans cette région, il s'appuyait à l'ouest sur la haute berge de l'Olt, à Viespeşti, et du côté est, sur le bord de l'étang de Greaca [72]. Il formait un système avec le *limes* alutain. Au temps d'Hadrien, ce vallum, qui traversait un pays romain, n'avait aucune signification politique. Ce n'était qu'un ouvrage d'importance locale, servant à la sécurité de la *Legio I Italica*.

Le maintien de l'importante place forte de Bărboşi prouve que la Basse-Moldavie et la Valachie n'avaient nullement cessé de faire partie de l'Empire. Sauf une zone de l'ouest de la Valachie qu'on doit supposer réservée à la Dacie Inférieure pour assurer les communications entre les deux versants des Carpates appartenant à cette nouvelle province, le reste de ces pays continuait à dépendre de la Mésie Inférieure, de même que le Boudjak ou la côte septentrionale du Pont-Euxin [73]. En essence, Hadrien n'avait apporté aucun changement à la souveraineté de l'Empire sur les territoires antérieurement acquis au nord du Danube. Par la suppression des garnisons intérieures de la Valachie il n'avait fait qu'une économie des forces. Ces garnisons, placées devant les cols des Carpates

[69] L'inscription du *numerus Surorum sagittariorum* (CIL, III, 7493), censée provenir de Piua Petrei à l'embouchure de la Ialomiţa (voir ci-dessus, p. 162, note 57) date, vraisemblablement, d'une époque ultérieure au règne de Trajan.

[70] CIL, III, 12522. Cf. D. Tudor, *Oltenia romană* [3], p. 297.

[71] V. Pârvan, *Getica*, pp. 127—128, 733. Cf. notre étude de Dacia, N.S., IV, 1960, p. 319 (v. ci-dessus, p. 135).

[72] D. Tudor, *op. cit.*, p. 256—258. Ce vallum ne continuait pas à l'ouest de l'Olt, comme le supposait V. Pârvan, *loc. cit.*

[73] Cf. C. Patsch, *op. cit.*, p. 190; V. F. Gaïdoukévitch, *Bosporskoe carstvo* (Le Royaume du Bosphore), Moscou, 1949, p. 319 et suiv.; T. D. Zlatkovskaïa, *Mězija v I—II vekah našej ery* (La Mésie aux Ier—IIe siècles de n.ère), Moscou, 1951, pp. 59—61, 80—82, 122—124; idem, SA, 1959, 2, p. 68; D. B. Shélov, *Antičnyj mir v severnom Pričernomor'je* (Le monde antique au nord de mer Noire), Moscou, 1956, p. 142—158; A. N. Zograf, *Monety Tiry* (Les monnaies de Tyras), Moscou, 1957, p. 13—18; *Narysy starodavnoj istorij ukrajnskoj RSR* (Études sur l'Histoire ancienne de la R. S. S. d'Ukraine), Kiev, 1957, pp. 264—266, 274—276, 286—290, 307—310; *Vsemirnaja istorija* (Histoire universelle), II, Moscou, 1956, p. 691—697; G. B. Fëdorov, MIA, nº 89, pp. 57—84, 230—231; D. Tudor, dans MIA-Kishinev, 1960, p. 241—252. Pour les restes romains du Boudjak cf. aussi P. Nicorescu, ED, II, 1924, p. 378—415; Dacia, III—IV, 1927—1932, p. 557—601; ARMSI, IIIe série, XIX, p. 217—255; XXVI, p. 501—510; G. Năstase, BSRG, LV, 1937, p. 137—158.

https://biblioteca-digitala.ro

à l'époque de Domitien ou au plus tard au cours des guerres de Trajan, étaient superflues du moment que la Transylvanie était devenue un pays romain. La Valachie était complètement pacifiée et les nombreuses garnisons du *limes*, qui l'entouraient de toutes parts, suffisaient à en assurer la défense [74]. Quant à la trouée de la Basse-Moldavie, elle était surveillée d'un côté par le camp d'*Angustia* (Breţcu), devenu un poste avancé de la Dacie Inférieure et de l'autre par la forteresse de Bărboşi, tête de pont appartenant à la Mésie Inférieure.

Il s'agit donc de simples modifications de détail dans la distribution interne des troupes du Bas-Danube, correspondant à une attitude défensive définitivement arrêtée. C'est bien loin de l'abandon de la Valachie, dont on parle trop souvent et d'autant plus d'une cession de ce pays aux Roxolans, comme on le soutient parfois [75]. Une telle hypothèse, que rien ne justifie, se trouve en contradiction aussi bien avec la capacité militaire et politique du successeur de Trajan qu'avec le prestige de la puissance romaine à cette époque. C'eût été une chose extrêmement grave si, par suite d'un acte de rébellion, les Romains avaient accepté l'établissement de la population insubordonnée au cœur même du système défensif de leur frontière et précisément dans ces plaines de la Valachie qu'ils s'étaient efforcés, depuis plus d'un siècle, de maintenir désertes pour la sûreté de leurs garnisons danubiennes. En réalité, l'affaire roxolane de l'an 118 ne fut guère plus qu'une agitation de petite envergure, dépourvue de prétentions territoriales. Après avoir été vaincus par Hadrien, les Roxolans demeurèrent tranquilles pour longtemps dans leurs steppes nord-pontiques, fidèles au pacte de dépendance stipendiée que l'empereur leur avait octroyé. D'ailleurs, au-delà des Bouches du Danube et sur les côtes septentrionales du Pont-Euxin, il y avait assez des forces romaines pour les surveiller [76]. Toujours est-il que, tant que les Romains purent faire respecter l'ordre qu'ils avaient établi sur le Bas-Danube, les Sarmates ne pénétrèrent pas en Valachie. Les traces archéologiques de leur présence y ont complètement défaut avant le IIIe siècle.

L'ancienne population gète de la Valachie et de la Basse-Moldavie était maintenue du côté des collines subcarpatiques, dans des villages ...ersés, comme tributaire de l'Empire. A la faveur des nouvelles cir...tances, elle descendit, probablement, vers les plaines, mais très ...diquement. L'autorité romaine n'avait rien à craindre de sa part. ...nés, désorganisés, surveillés par les armées romaines du *limes* qui ...ourait et considérés comme des pérégrins provinciaux, les Gètes ...erritoires se tenaient calmes. Leur prétendue solidarité avec les ... [77], à l'occasion des troubles de l'an 118, n'est nullement prouvée.

...h, *op. cit.*, p. 172—175.
...scussion chez C. Daicoviciu, Dacia, VII—VIII, 1937—1940, p. 456—463; ...ns *l'ant.*, p. 82, note 2. Cf. aussi nos observations dans Dacia, N. S., IV, ... (v. ci-dessus, p. 138).
..., *Iranians and Greeks*, Oxford, 1922, p. 154 et suiv. C'est grâce à la ...idée au Bas-Danube qu'Hadrien put se permettre, pendant sa guerre ...ver des vexillations sur les trois légions de la Mésie Inférieure; cf.

...2, 1951, p. 79; B. Mitrea, SCIV, V, 3—4, 1954, p. 474; D. Tudor, ...; idem, *Răscoale şi atacuri « barbare »*, p. 16—18; idem, dans ...Daicoviciu, Steaua, IX, 6, 1958, p. 118; M. Macrea, dans *Istoria*

https://biblioteca-digitala.ro

C'est plutôt le contraire qu'il faut supposer. Ces Gètes se trouvaient depuis de longues générations sous l'autorité de Rome, avec laquelle ils s'étaient suffisamment accoutumés et en changer le joug pour celui des nomades sarmates ne présentait à leurs yeux rien de tentant.

Leur contact quotidien avec les représentants de la vie romaine qui fleurissait dans les provinces voisines ne pouvait rester sans effet sur leur civilisation rurale. Les preuves archéologiques de la pénétration romaine en Valachie et en Basse-Moldavie, après Trajan et Hadrien, sont très fréquentes. Les monnaies impériales et les objets de provenance romaine, associés à une céramique de tradition locale travaillée à la main ou au tour s'y trouvent un peu partout [78]. Si la vie des laboureurs et des pâtres gètes de ces pays se manifesta seulement sous des formes modestes, rustiques, sans maisons en pierre ou en briques et sans laisser des inscriptions, il n'en est pas moins vrai que la civilisation romaine, qui avait profondément conquis leurs frères d'au-delà du Danube et des Carpates, dut les gagner, jusqu'à un certain degré, eux aussi [79].

Un foyer actif de civilisation romaine existait, d'ailleurs, même sur la rive gauche du Bas-Danube, puisque dans le voisinage du centre militaire de Bărboşi se développa une vie romaine intense, de caractère urbain, égale à celle qui brillait dans la Dobroudja voisine. Sur une grande étendue autour de cette place forte on a découvert des restes de maisons en maçonnerie, des traces d'aqueducs, des statues, des pièces architectoniques provenant d'édifices de caractère public [80]. Au point de vue juridique il ne s'agissait que d'un *vicus*, mais ses aspects étaient déjà ceux d'une ville importante. Ce centre civil était administré par un *ordo decurionum*, dirigé par un magistrat élu pour cinq ans, *magister quinquennalis*, dont l'autorité s'étendait aussi sur le territoire rural afférent. Dans ce territoire, à Şendreni, on a découvert un autel votif érigé par un pareil

[78] On pourrait citer plus d'une centaine de localités de la Valachie à l'est de l'Olt où l'on a trouvé jusqu'à présent, sans les rechercher, des objets romains précisément datables aux IIe—IIIe siècles de notre ère. Leur liste n'est pas encore publiée. Rappelons ici une garniture frontale pour cheval, en bronze, à décor historié, trouvée dans le quartier Giuleşti de la ville de Bucarest, avec une hache et un glaive en fer, une fibule et un poinçon en bronze, un morceau de plaque du même métal portant les lettres [...] R.LX [...] et avec des monnaies en bronze d'Élagabale, de Gordien III et de Philippe l'Arabe. Ces objets, découverts fortuitement dans la carrière de terre glaise d'une briqueterie, semblent appartenir à la tombe d'un cavalier. Dans la même carrière on a déblayé une tombe à inhumation renfermant une cruche romaine et deux deniers d'Hadrien. Cf. D. V. Rosetti, dans PMMB, n° 2, Bucarest, 1935, p. 73—76. Cependant il est vrai qu'en raison de la densité réduite de la population (cf. C. Patsch, *op. cit.*, p. 173), les découvertes semblables sont moins nombreuses qu'ailleurs (en Moldavie, par ex.). Cf. B. Mitrea, SCIV, VII, 1—2, 1956, p. 159—177; VIII, 1957, p. 175; Silvia Popescu-Ialomiţa et Vl. Zirra, AUB, 1956, 5, Istorie, p. 79 et suiv.; C. Preda, SCN, III, 1960, p. 487—491. Voir aussi la chronique des découvertes archéologiques et numismatiques tenue par Dorin Popescu et B. Mitrea dans SCIV, à partir du vol. VIII, 1957 et dans Dacia, N.S., à partir du vol. I, 1957.

[79] A Chilia, dans l'ouest de la Valachie, dans la vallée de la Vedea, on vient d'explorer une nécropole à incinération du IIIe s. de n.ère, dont les urnes et l'inventaire, analogues à ceux d'Olténie, dénotent la civilisation d'une population locale à traditions géliques développées sous des influences romaines. Cf. S. Morintz, Materiale, VII, 1961, p. 441—448; idem, Dacia, V, 1961, p. 395—414. Des urnes similaires ont été trouvées sporadiquement aussi à l'intérieur de la Valachie, par exemple à Măgurele et à Tei, en marge de Bucarest, ainsi qu'à Tîrgşor près de Ploieşti (Gh. Diaconu, *op. cit.*, pp. 11, 126).

[80] V. Pârvan, ARMSI, IIe série XXXVI, pp. 103—123, 126—129; idem, *Începuturile vieţii romane la Gurile Dunării*, Bucarest, 1923, p. 128—138 = 2^{e} éd., Bucarest, 1974, p. 85—90.

https://biblioteca-digitala.ro

quinquennalis, dont le nom de citoyen romain à sobriquet géto-thrace, *L. Iulius Iulianus qui et Rundacio*, trahit un indigène romanisé [81]. La population civile de Bărboşi était très bigarrée. Outre les Gètes locaux et les vétérans provenant de la garnison voisine, il y avait de nombreux marchands, surtout des Grecs, qui tiraient profit de la position de cette localité à l'embouchure du Siret, favorable à un trafic commercial très actif [82].

Cet épanouissement de la civilisation romaine dans un lieu des plus exposés eût été impossible sans la longue période de paix qui fit suite à l'équilibre établi par Hadrien. C'est à l'abri de ce calme que les provinces carpato-danubiennes connurent un rapide essor.

Sous le règne d'Antonin le Pieux on constate une réorganisation de l'*universa Dacia*, qui fut divisée en trois parties. En fait, il s'agissait de la création d'une troisième province, la *Dacia Porolissensis*, taillée — dès l'époque d'Hadrien, comme il résulte d'un diplôme militaire récemment découvert à Gherla [83] — dans l'ancienne Dacie Supérieure, dont le reste, constituant la partie la plus importante, allait recevoir le nom de *Dacia Apulensis* [84]. Puisqu'il n'y avait plus une Dacie Supérieure, on changea aussi le nom de la Dacie Inférieure, qui devint la *Dacia Malvensis* [85]. Celle-ci, dépouillée de ses territoires d'outre-monts, qu'on avait affectés à l'Apulensis, fut réduite aux limites de l'Olténie actuelle et, probablement, aux parties occidentales de la Valachie. Les liens administratifs et militaires entre les trois Dacies devinrent plus étroites que ceux qui unissaient auparavant la Dacie Supérieure et la Dacie Inférieure. Le gouverneur de la Dacie Apulensis, *legatus Augusti pro praetore*, exerçait son autorité sur les deux autres provinces aussi, dont les procurateurs présidiaux étaient, jusqu'à un certain point, ses subordonnés [86]. C'était , malgré la division formelle, un renforcement effectif de l'unité de la Dacie. Cependant la Basse-Moldavie et la plus grande partie de la Valachie n'y furent pas intégrées cette fois non plus, continuant à relever du commandement de la Mésie Inférieure.

La paix réalisée par Hadrien aux Bouches du Danube fut durable. Pendant plus d'un demi-siècle aucun trouble sérieux ne vint rompre

[81] N. Velichi, BCMI, V, 1912, p. 120—122 ; V. Pârvan, *ibidem*, p. 122—124 ; idem, ARMSI, IIe série, XXXVI, p. 103—106.

[82] On y a trouvé un gros sarcophage provenant d'Asie Mineure et portant une inscription peinte : Ἐπὶ Ἀλφ(ίου) Μοδέστου Ἀσιάρχου ; cf. C. Moisil, BCMI, III, 1910, pp. 82, 86 ; V. Pârvan, ARMSI, XXXVI, p.112—113 ; idem, *Începuturile vieţii romane la Gurile Dunării*, p. 89.

[83] D. Protase, Steaua, XI, 11, 1960, p. 123. Il s'agit d'un diplôme du 2 juillet 133 délivré à un soldat de la *coh. I Britannica milliaria* appartenant à l'armée de la *Dacia Porolissensis* ([...] *et sunt in Dacia Porolis*[*sensi*]), que dirigeait, à ce moment-là, le procurateur Flavius Italicus. Cf. aussi C. Daicoviciu, dans *Din istoria Transilvaniei*, I, p. 47 ; C. Daicoviciu—D. Protase, JRS, LII, 1962 ; M. Macrea, *Viaţa în Dacia romană*, p. 51—54.

[84] Ce nom pourtant n'apparaît qu'à partir de l'an 158. Le nom de *Dacia Superior* figure, pour un certain temps, encore après 133, pour ce qui en resta après la séparation de la *Dacia Porolissensis*.

[85] L'ancien nom de *Dacia Inferior* se retrouve dans le diplôme de l'an 140 publié par B. Gerov, Klio, XXXVII, 1959, p. 196 et suiv., tandis que le nouveau, *Dacia Malvensis*, fait sa première apparition dans une inscription de l'an 168 (CIL, VI, 1449). Cf. D. Tudor, *Oltenia romană*[3], p. 168.

[86] Pour les rapports réciproques des trois Dacies cf. F. Horovitz, SCIV, II, 2, 1951, p. 103—114 ; C. Daicoviciu, dans *Din istoria Transilvaniei*, I, p. 47 ; I. Berciu, SCIV, XII, 1, 1961, p. 99.

https://biblioteca-digitala.ro

l'équilibre établi dans ces régions. Ce n'est que vers l'an 170, pendant les guerres marcomanniques de Marc Aurèle, que se produisit la retentissante invasion des Costoboces qui, partant de leurs sièges des Carpates septentrionales, se ruèrent, à travers la Moldavie, sur la Mésie Inférieure et les autres provinces de la Péninsule Balkanique, saccageant tout ce qu'ils rencontraient sur leur chemin [87]. Pourtant, même cette tempête soudaine, malgré son ampleur et les ravages qu'elle fit à l'intérieur des provinces, ne fut qu'un événement éphémère, dont les centres romains ne se ressentirent pas pour longtemps.

Les Costoboces, contraints de rentrer chez eux, durent accepter la vassalité romaine et donner des otages [88]. Leurs voisins et associés, les Bastarnes, qui avaient participé à leur attaque contre l'Empire, reçurent les mêmes conditions. Le pacte qu'Hadrien avait jadis imposé aux Roxolans — qui s'étaient aussi agités pendant les derniers événements, mais sans aller jusqu'à déclencher une invasion [89] — fut renouvelé par Marc Aurèle. Leurs frères de la plaine de la Tissa, les Jazyges, reçurent le droit de communiquer avec eux à travers la Dacie, sous le contrôle du gouverneur de cette province [90]. Dans cette concession il ne faut pas voir une abdication du prestige romain, mais un moyen de lier les deux peuples sarmates à l'Empire par leurs intérêts réciproques. La seule voie directe par laquelle les Jazyges et les Roxolans pouvaient maintenir un contact était celle qui passait par le col d'Oituz. C'est probablement la route mentionnée par l'Anonyme de Ravenne entre Tyras et Porolissum, dont le tracé parcourait la Basse-Moldavie [91].

L'alliance avec les Roxolans devait être jugée comme bien sûre du moment que Marc Aurèle ne voyait aucun inconvénient à priver la Dobroudja de sa *Legio V Macedonica*, qui fut définitivement transférée dans la *Dacia Apulensis*. Maintenant, le danger pour l'Empire venait surtout du côté des Carpates septentrionales, où des populations germaniques et daces, poussées par les Goths scandinaves qui avaient passé la Baltique,

[87] A. v. Premerstein, P.-W., *Real.-Enc.*, s.v. *Kostoboken*, col. 1504—1507; R. Vulpe, HAD, p. 245—249; N. Gostar, *Ramura nordică a Dacilor: Costobocii*, dans BUCS, I, 1—2, 1956, p. 183—199; O. V. Koudriavtzev, *Issledovanija po istorii balkano-dunajskih oblastej v period rimskoj imperii i stat'i po obščim problemam drevnej istorii* (Recherches sur l'histoire des régions balkano-danubiennes à l'époque de l'Empire romain et articles concernant des problèmes d'histoire ancienne), p. 13—100; I. I. Russu, Dacia, N.S., III, 1959, p. 341—352.

[88] Des membres de la famille royale des Costoboces sont mentionnés comme résidant à Rome, par l'inscription CIL, VI, 1801 : *Ziai, Tiati fil(iae) Dacae, uxori Piepori regis Coisstobocensis Natoporus et Drilgisa aviae cariss(imae) b(ene) m(erenti) fecer(unt)*. Un objet de bronze portant la marque de la *coh. I Hispanorum milliaria* de Dacie, trouvé à Myszków en Galicie (W. Demetrykiewicz et J. Zingerle, Jahresh., VII, 1904, Beibl., col. 149—158), pourrait représenter, éventuellement, le témoignage d'une razzia romaine chez les Costoboces ou, par contre, un reste du butin pris par ceux-ci à l'occasion de leur invasion dans l'Empire. Pour la pénétration du commerce romain dans cette direction-là, cf. K. Majewski, *Importy rzymskie na zemiach słowiańskich* (Les importations romaines dans les pays slaves), Wrocław, 1949, *apud* J. Wielowiejski, dans Archeologia (Varsovie), VIII, 1956, p. 76—103.

[89] Il n'y a qu'une seule source (SHA, *Vita Marci*, 22, 1) qui fasse mention des Roxolans parmi les populations qui, habitant au delà du *limes*, avaient conspiré contre l'Empire sous Marc-Aurèle, mais aucune action de leur part n'est précisée. Cf. J. Klose, *op. cit.*, p. 130.

[90] Dion Cassius, LXXI, 19; cf. V. Pârvan, *Getica*, p. 110, 734; idem, *Dacia* : *An Outline* etc., p. 193; M. Macrea, dans *Istoria României*, I, p. 453.

[91] Géogr. Ravenn., IV, 5 (J. Schnetz). Cf. V. Pârvan, ARMSI, IIe série, XXXVI, p. 119—123, 129—130; C. Patsch, *op. cit.*, p. 130—131; R. Vulpe, *Angustia*, p. 557.

https://biblioteca-digitala.ro

s'entassaient menaçant la province fondée jadis par Trajan. Le commandement suprême des trois Dacies, disposant de deux légions, fut confié à un légat de rang consulaire.

La paix rétablie par Marc Aurèle sur le Bas-Danube dura jusqu'au IIIe siècle. Mais au nord l'horizon s'assombrissait de plus en plus. L'agitation provoquée par l'apparition des Goths se dirigeait lentement, mais fermement vers l'est. Sa pression se faisait déjà sentir dans les parties septentrionales de la Moldavie. Une réorganisation de la frontière romaine au nord du Bas-Danube devenait nécessaire.

C'est dans le cadre de ces considérations qu'à l'époque de Septime Sévère le *limes* de la Dacie Malvensis fut doublé par une nouvelle ligne de fortifications, à une distance variant de 10 à 50 km à l'est de l'Aluta, dans les régions occidentales de la Valachie. Ce *limes Transalutanus* reliait le *limes* mésien à celui des Carpates méridionales, depuis Flămînda sur le Danube jusqu'au col de Bran. Il s'agit d'une chaîne de douze *castella* en terre (Flămînda, Putinei, Băneasa, Roşiori, Gresia, Ghioca, Urluieni, Fîlfani, Săpata, Albota, Purcăreni, Jidova)[92], dont quatre (Băneasa, Urluieni, Săpata et Jidova) étaient doublés par des camps plus grands construits en pierre, probablement dans une seconde étape[93]. Entre le Danube et la zone des collines, jusqu'à l'endroit de la ville actuelle de Piteşti, cette série de camps était protégée vers l'est par un vallum continu en terre, présentant maintenant, à la surface, du bousillage calciné. Plus loin, vers la montagne, ce vallum fait de nouveau son apparition, mais seulement sur des portions sporadiques et courtes, à Valea Mare et à Rucăr. Le bourg de Scărişoara, situé au nord de cette dernière localité, reste à l'est de ce vallum, avec lequel il n'a rien à faire. Au moment de l'érection du vallum, ce bourg était abandonné depuis déjà 80 ans[94]. Au nord de Băneasa, le *limes Transalutanus* rencontre le vallum transversal dit « Brazda lui Novac de Sud », déjà mentionné, qu'il interrompt, ce qui est une preuve de sa date ultérieure[95]. Par contre, plus au nord, dans les environs du village d'Urluieni, c'est ce *limes* de l'époque des Sévères qui est coupé par le second vallum transversal dit « Brazda lui Novac de Nord », dont la date tardive, probablement le IVe siècle[96], est ainsi prouvée.

[92] Gr. Tocilescu, *Fouilles et recherches*, p. 122—124 et fig. 64—77 ; D. Tudor, *Oltenia romană* [3], p. 260—264 ; idem, *Nouvelles recherches archéologiques sur le Limes Alutanus et le Limes Transalutanus*, dans les *Actes du IXe Congrès sur les Front. romaines, Mamaia 1972*, p. 235—246 ; Ioana Bogdan-Cătăniciu, *Nouvelles données sur le Limes Transalutanus, ibidem*, p. 259—265 ; R. Vulpe, *ibidem*, p. 268—272.

[93] Les camps de Băneasa, de Săpata de Jos et de Jidova ont fait l'objet d'explorations archéologiques : cf. G. Cantacuzène, Dacia, IX—X, 1941—1944, p. 441—472 ; Istros, I, 2, 1934, p. 73—80 ; Dacia, V—VI, 1935—1936, p. 435—474 ; *Istoria militară a Daciei romane*, p. 147—154 ; *Le limes romain de la Valachie*, dans le vol. *VIIe Congrès international des Sciences historiques : Résumés des communications présentées au Congrès*, Varsovie, 1933, I, p. 72—73 ; D. Tudor « Bucureşti », II, 1—2, 1936, p. 89—117 ; BMM, IV, 7—8, 1940—1941, p. 98—101 ; BCMI, XXXVII, 1944, p. 77—82 ; idem, *Oltenia romană* [3], *loc. cit.* ; Emilian Popescu—Eugenia Popescu, *Castrul roman Jidava-Cîmpulung*, « Studii şi Comunicări du Musée de Piteşti », I, 1968, p. 67—79. Le camp de Frumoasa sur le cours inférieur de la Vedea, est en réalité d'origine médiévale, comme l'ont prouvé les recherches de N. Constantinescu.

[94] D. Tudor, SCIV, VI, 1—2, 1955, p. 92—93 ; idem, *Oltenia romană* [3], p. 304.

[95] *Ibidem*, p. 258.

[96] D. Tudor, *op. cit.*, pp. 255, 258, idem, RIR, XI—XII, 1941—1942, p. 135—148.

https://biblioteca-digitala.ro

Le rôle du *limes Transalutanus* était de renforcer le *limes Alutanus*, qui fut maintenu [97], d'assurer une zone de protection pour les nombreux centres civils qui s'étaient développés dans la vallée de l'Olt autour des camps et des mansions et de couvrir la route qui reliait la Mésie Inférieure à la *Dacia Apulensis* par le col de Bran, en débouchant au camp de *Cumidava* (Rîşnov), dans la dépression de Braşov. Cet élargissement du territoire protégé par le *limes* fut déterminé avant tout par l'essor de la civilisation romaine qui s'était développée dans la *Dacia Malvensis*, ainsi que par l'intensité de la circulation à travers la Valachie. C'était une première dérogation à l'ordre fixé par Hadrien et un premier pas — que les progrès spontanés de la vie romaine imposaient à l'officialité — vers une colonisation de toute la Valachie.

Mais ce premier pas fut aussi le dernier. Les circonstances allaient bientôt démentir cette velléité offensive. Les Carpes, d'origine dace, arrivant à la tête d'une forte union des tribus de la Moldavie et du nord des Carpates et s'alliant aux Goths, attaquèrent en 238 le *limes*, faisant irruption dans la Mésie Inférieure et en Thrace [98]. Dorénavant leurs attaques allaient se répéter, de plus en plus fréquentes et impétueuses [99]. La Basse-Moldavie et la Valachie étaient les premiers territoires qu'ils trouvaient sur leur chemin ; elles en devaient subir les premiers chocs. Des jours sombres commençaient pour la domination romaine sur le Bas-Danube. Entre temps les Goths entrèrent eux-mêmes en scène. En étendant rapidement leur suprématie sur les vastes plaines de l'actuelle R.S.S. d'Ukraine et en grossissant considérablement leurs rangs avec les contingents des Roxolans et des autres populations soumises à leur pouvoir, ils réussirent à créer une force formidable, qui allait peser lourd sur les frontières de l'Empire romain. Vers le milieu du IIIe siècle, ils finirent par occuper le littoral septentrional du Pont-Euxin, avec Tyras et Olbia, que les Romains ne purent pas sauver [100]. Le prestige romain au-delà

[97] D. Tudor, *Oltenia romană* [3], p. 263—264. Les noms de *limes Alutanus* et *limes Transalutanus* sont conventionnels.

[98] On date généralement la première apparition des Carpes sur le Danube mésien en 214, sous Caracalla en raison de l'inscription CIL, III, 14416, d'Oescus, où l'on lit l'expression *[adv]ersus hostes C[arpos]* (cf., *e.g.*, M. Besnier, *L'empire romain de l'avènement des Sévères au concile de Nicée*, Paris, 1937, p. 74 ; R. Vulpe, HAD, p. 258). Mais depuis peu, D. Tudor, Latomus, XIX, 1960, p. 350—356, en reprenant l'examen de ce monument épigraphique, qui se trouve au Musée archéologique de Sofia, a rétabli le passage en question dans la forme *[adv]ersus hostes C[ennos]*. Il ne s'agirait donc pas des Carpes, dont les sources littéraires concernant le règne de Caracalla ne font aucune mention, mais des Cennes, une population du Rhin, que cet empereur combattit, aux dires de Dion Cassius, LXXVII, 14. Cependant B. Gerov, *Die Invasion der Carpen im Jahre 214*, dans *Acta of Fifth Epigraphic Congress 1967*, Cambridge, 1972, p. 431—436, s'oppose à cette lecture, en soutenant, à l'aide d'une autre inscription, trouvée aussi à Oescus, qu'il s'agit toujours de *C[arpos]*.

[99] Pour les attaques carpiques et gothiques sur le Bas-Danube à cette époque, cf., *e.g.*, B. Rappaport, *Die Einfälle der Gothen in das römische Reich*, Leipzig, 1899, p. 27—108 ; L. Schmidt, *Geschichte der deutschen Stämme, Die Ostgermanen*, Munich, 1934, p. 200 et suiv. ; R. Vulpe, HAD, p. 260—280 ; F. Altheim, *Die Soldatenkaiser*, Berlin, 1937, pp. 78—95, 116—124 ; A.M. Rémennikov, *Bor'ba plemen severnogo Pričernomor'ja s Rimom v III veke* (La lutte des populations du nord de la mer Noire contre les Romains au IIIe siècle), Moscou, 1954, p. 7—146 ; I. T. Krouglikova, *Dakija v epohu rimskoj okkupacii* (La Dacie à l'époque de l'occupation romaine), Moscou, 1955, pp. 138—142, 152—159 ; M. Macrea, dans *Istoria României*, I, p. 456—467.

[100] Les dernières monnaies frappées par ces villes pontiques datent du règne de Sévère Alexandre ; cf. A. N. Zograf, *Monety Tiry*, p. 17, qui remarque avec raison, que la fermeture des ateliers monétaires de Tyras et d'Olbia ne dénote pas la fin même de ces villes, mais seule-

https://biblioteca-digitala.ro

des Bouches du Danube s'était éclipsé. Il allait recevoir des coups même à l'intérieur des provinces.

Entre Goths germaniques et Carpes daciques s'établit une entente, dans laquelle la primauté revint d'abord à ces derniers, comme plus puissants [101]. Ainsi associés, ils forcèrent la frontière du Danube, entre 236 et 238. Mais repoussés, plutôt par l'effet des intrigues de la diplomatie romaine que par la force des armes, les deux peuples se séparèrent. Les Carpes entreprirent de nouvelles aggressions, mais à leur propre compte. En 245, durant le règne de Philippe l'Arabe, la Dacie et notamment la Valachie et l'Olténie furent le principal objectif de leurs attaques furieuses. Le *limes Transalutanus*, construit à l'époque de Septime Sévère, fut pris d'assaut et complètement détruit avec toutes ses garnisons [102]. Sous les ruines du camp de Jidova on a retrouvé les dépouilles des derniers défenseurs de la place, abandonnées sans sépulture [103]. Les envahisseurs passèrent dans la Mésie, qu'ils ravagèrent et où ils écrasèrent plusieurs armées romaines. C'est à peine en 247 que l'empereur Philippe réussit à les battre et à leur imposer la paix. Mais les fortifications du *limes Transalutanus* ne furent plus relevées. La frontière fut de ce côté ramenée sur l'Olt. C'était le premier recul de la défense romaine en Dacie.

Cette invasion fut aussi la dernière grande entreprise des Carpes. Désormais la priorité dans le *Barbaricum* de l'Europe orientale passera aux Goths, qui, en augmentant leur nombre par l'adhésion d'autres populations germaniques à leur coalition, comme les Taïphales, les Hasdinges, les Bastarnes, et en consolidant leur domination sur les tribus sarmates, prirent à leur charge les attaques contre l'Empire. A peine sorties des ravages effectués par les Carpes, les provinces du Bas-Danube se trouvèrent, l'année suivante, en 248, de nouveau envahies par l'énorme masse de ces forces conduites par les Goths. Pendant plus de trois ans les villes de la Mésie Inférieure et des autres provinces balkaniques furent en grande partie mises à sac, les campagnes dévastées, les armées locales vaincues. L'empereur Dèce, essayant de faire face au danger, trouva la mort sur le champ de bataille d'*Abrittus* (Razgrad) [104]. Les Goths ne se retirèrent qu'en vainqueurs, en 251, après une paix humiliante que le successeur de

ment le début d'une crise économique, comme à Tomis et dans les autres cités helléniques du Pont Gauche, qui cessent aussi de battre monnaie vers la même époque, sous Gordien III et sous Philippe l'Arabe, sans cesser toutefois d'exister (cf. Em. Condurachi, dans *Istoria României*, I, p. 517). A Olbia on a trouvé des traces de vie locale en relation avec l'Empire jusqu'à l'époque de Philippe l'Arabe. Quant à Tyras, les fouilles qu'on y a effectuées jusqu'à présent n'ont pas non plus fourni de documents ultérieurs à la première moitié du IIIe s. (cf. L. D. Dimitrov, dans *Narysy starodavnoj istorij ukrajns'koj RSR*, p. 274–276).

[101] Petrus Patricius, FHG, IV, p. 186, fr. 8.

[102] B. Mitrea, SCIV, IV, 3–4, 1953, p. 619–627 ; idem, dans *Nouvelles études d'histoire*, Bucarest, 1955, p. 149–160 ; idem, dans *Istoria României*, I, p. 644 ; D. Tudor, *Oltenia romană* [3], p. 263–264.

[103] D. Tudor, *loc. cit.*

[104] Dans les ruines romaines de Hisarlâk, près de Razgrad, dans la Bulgarie du nord-est, on vient de découvrir plusieurs inscriptions portant le nom d'*Abrit(t)us* (T. Ivanov, dans *Serta Kazarovlana*, II, Sofia, 1955, Izvestija-Inst., XIX, p. 169–186). C'est donc là qu'il faut désormais localiser cette ville de la *Moesia Secunda* (après Dioclétien), qui était identifiée autrefois, sur de simples suppositions, avec la place forte d'Abtaat-Kalessi (auj. Abrit), dans la Dobroudja méridionale. Le site de cette dernière convient beaucoup mieux à la ville de *Zaldapa*, qui appartenait à la province de Scythie (cf. nos observations dans SCIV, VI, 3–4, 1955, p. 939).

https://biblioteca-digitala.ro

Dèce, Trebonianus Gallus, dut leur concéder, en leur payant de gros subsides et en les laissant partir avec leur immense butin et avec les captifs qu'ils avaient pris sur la population romaine des provinces.

Après ce désastre qui sema de ruines et remplit de désolation les pays de l'intérieur même de l'Empire au sud du Danube, on ne pouvait plus songer au rétablissement de l'autorité romaine en Valachie et en Basse-Moldavie. Ces pays et, peut-être, les dépressions orientales de la Transylvanie aussi, devinrent la proie des nouveaux venus. Les fouilles archéologiques pratiquées à Poieneşti [105], Vîrtişcoiu [106], Pădureni, Gabăra, Butnăreşti-Cucoşeşti, Dulceşti, Văleni, etc. [107] ont démontré qu'à cette époque les Carpes, possédant une civilisation reposant sur de vieilles traditions géto-daces et profondément imbue d'influences romaines [108], étaient les maîtres de la Moldavie et s'étaient même établis, après 245, en Valachie, où les restes de leur civilisation spécifique ont été découverts, ces dernières années, en plusieurs endroits, par exemple à Tîrgşor, Bucarest, Măgurele, Olteni, etc. [109].

Mais la trouée de la Basse-Moldavie, désormais indéfendable, devint un corridor pour l'infiltration des Goths et surtout de leurs associés en sous-ordre, les Sarmates, qui virent, enfin, les steppes danubiennes de la Valachie s'ouvrir largement devant eux. C'est maintenant à peine, à la remorque des Goths et faute de toute possibilité pour les Romains de s'y opposer, que les Roxolans purent occuper les plaines de ce pays [110].

La Valachie et la Basse-Moldavie étaient bel et bien perdues pour l'Empire. Même la tête de pont de Bărboşi, dangeureusement menacée par le flot débordant des envahisseurs, finit par être abandonnée. Les dernières monnaies découvertes dans les ruines de cette forteresse datent du règne de l'empereur Claude II [111]. La province de Dacie était presque complètement coupée de la Mésie Inférieure. C'est précisément ce qu'entend Eutrope par l'assertion *Dacia amissa*, qu'il exprime, suivi par d'autres auteurs anciens, à propos du règne de Gallien (260—268) [112]. On a tâché

[105] R. Vulpe, *Săpăturile de la Poieneşti din 1949*, Bucarest, 1953 (Materiale, I), p. 280—503.

[106] Gr. Aniţescu, AArh, 3, 1929, p. 13—21; L. Neagu, *ibidem*, 5—6, p. 45—51; O. Tafrali, *ibidem*, 9—10, 1933—1934, p. 54.

[107] Pădureni (près Focşani): S. Morintz-Gh. Bichir, Materiale, VI, 1959, p. 487—495; Gabăra (arr. de Roman): I. Antonescu, Materiale, VI, 1959, p. 473—485; VII, 1961, p. 449—459; Gh. Bichir, SCIV, XII, 2, 1961, nos 253—271. Pour les autres localités de cette catégorie, cf. Gh. Bichir, *Cultura carpică*, Bucarest, 1973, pp. 13—19 et 29—30.

[108] R. Vulpe, *op. cit.*, p. 497—502; idem, *Izvoare* (cité ci-dessous, note 118), p. 314—315; B. Mitrea, dans *Istoria României*, I, p. 637—647; Gh. Bichir, *op. cit.*, p. 177—185.

[109] Cf. B. Mitrea, *loc. cit.*, pp. 638, 647; I. Nestor, dans *Istoria României*, I, p. 676; Gh. Bichir, *op. cit.*, p. 163.

[110] Zosime, II, 21. Les Sarmates roxolans s'établirent même, à cette occasion, dans les Carpates de Valachie et de la Basse-Moldavie. Athanaric les y trouvera lors de ses tentatives de se réfugier devant l'expédition de Valens en 367, dans les *montes Serrorum* (population alano-sarmate) ou, devant l'invasion des Huns en 376, dans la *Caucalanda (Sarmatis inde extrusis)*: Ammien Marcellin, XXVII, 5, 2; XXXI, 4, 13. Pour le problème des traces archéologiques sarmates en Valachie et en Basse-Moldavie, cf. S. Morintz, Dacia, N.S., III, 1959, p. 451—470; IV, 1960, p. 553—560; I. Nestor, dans *Istoria României*, I, p. 674—681: Gh. Bichir, SCIV, XII, 2, 1961, p. 253—271; Gh. Diaconu, *ibidem*, p. 273—289; idem, *Tîrgşor*, p. 19—29 et passim.

[111] Information inédite due à N. Gostar, qui vient de faire de nouvelles fouilles à Bărboşi.

[112] Eutrope, IX, 8; *Dacia, quae a Traiano ultra Danubium fuerat adiecta, amissa est*; Aurelius Victor, *De Caes.*, 33; Orose, VII, 22; Rufius Festus, 8; Jordanès, *Romana*, 217.

https://biblioteca-digitala.ro

d'interpréter cette affirmation comme un témoignage concernant l'évacuation totale ou partielle de la Dacie avant Aurélien. Il n'en est rien [113]. Mais l'isolement de cette province trajane, par suite de l'interception de ses communications avec le Danube à travers la Valachie et la Basse-Moldavie, semblait si grave, qu'aux yeux des auteurs cités il équivalait à un abandon [114]. Tant il est vrai que ces régions intermédiaires avaient gardé jusqu'au dernier moment leur importance cardinale dans l'unité géographique de l'ancienne patrie des Géto-Daces. Il s'ensuit aussi que c'était la première fois que les Romains se trouvaient forcés d'envisager leur abandon, sans y recourir pour le moment.

D'ailleurs la perte de la Valachie et de la Basse-Moldavie devait entraîner la ruine de toutes les possessions romaines au nord du Danube. En effet, l'évacuation de la province jadis créée par Trajan dans les Carpates n'allait pas trop tarder. L'empereur Aurélien l'effectuera délibérément entre 271 et 275, après avoir écrasé une invasion des Carpes en Dobroudja, puis les forces des Goths en Valachie, afin d'avoir les mains libres [115]. Il put procéder tranquillement et systématiquement à la translation des citadins, des fonctionnaires, de l'armée de Dacie et de la plupart des citoyens au sud du Danube, dans une nouvelle province qu'il tailla dans les deux Mésies et dans le nord-ouest de la Thrace et qu'il continua d'appeler *Dacia*, pour donner le change à l'opinion et surtout parce que son armée et son appareil administratif étaient exactement ceux de la province évacuée [116].

Pourtant (ce qui est bien plus significatif), le biographe de Gallien de l'*Histoire Auguste*, Trebellius Pollio, malgré sa mauvaise humeur envers cet empereur et en dépit de son abondante verbosité, ne souffle pas mot d'une telle évacuation de la Dacie.

[113] Cf. M. Macrea, AISC, III, 1936—1940, p. 271—305 ; idem, dans *Istoria României*, I, p. 459—465 ; idem, *Viaţa in D. rom.*, p. 443—453 ; C. Daicoviciu, *La Trans. dans l'ant.*, p. 172—185 ; D. Marin, dans Buletinul Institutului de Filologie Română — Iaşi, X, 1943, p. 3—12 du tirage à part ; F. Horovitz, SCIV, VIII, 1—2, 1957, p. 333—338.

[114] C. Daicoviciu, *op. cit.*, p. 184—185 et *Din istoria Transilvaniei*, I, p. 54, pense à l'éventualité d'une confusion entre Gallien et Trebonianus Gallus faite par la source, aujourd'hui perdue, dont se sont inspirés Eutrope et les autres auteurs qui parlent de l'*amissio Daciae*. Cf. aussi M. Macrea, dans *Istoria României*, I, pp. 457, 464 et I. Nestor, *ibidem*, p. 684. Vu le caractère désastreux de la paix conclue par Gallus avec les Goths, en 251, cette opinion présente toutes les chances d'être dans le vrai. Mais l'on ne saurait admettre une cession formelle de la Valachie avant Gallien, car dans ce cas on aurait dû renoncer aussi à la place forte de Bărboşi, qui dura pourtant jusqu'après Gallien.

[115] Eutrope, IX, 15 ; Vopiscus, *Vita Aureliani*, 39, 7 (SHA) ; Rufius Festus, 8 ; Jordanès, *Romana*, 299. Cf. A. D. Xenopol, *Istoria Românilor*, I, 3e édition, Bucarest, 1925, p. 214—235 ; L. Homo, *Essai sur le règne de l'empereur Aurélien (270—275)*, Paris, 1904, p. 313—321 ; V. Pârvan, Rivista di Filol. e d'Istr. class., N.S., II, 1924, p. 322 ; C. Daicoviciu, AISC, III, 1936—1940, p. 42—57 ; idem, *La Trans. dans l'ant.*, pp. 185—187, 191 et suiv. ; R. Vulpe, HAD, p. 275—278 ; D. Marin, *loc. cit.*, p. 12—27 ; M. Macrea, dans *Istoria României*, I, p. 465—467.

[116] Eutrope, IX, 15 ; Vopiscus, 39, 7. De fait, il y a eu, dès le règne d'Aurélien, deux provinces ; *Dacia Ripensis* sur le Danube et *Dacia Mediterranea* dans les Balkans ; cf. N. Vulić, *Les deux Dacies*, dans Musée Belge, 1923, p. 253—259 ; M. Besnier, *op. cit.*, p. 244 ; H. Vetters, *Dacia Ripensis*, Wien, 1950, p. 19 ; Gh. Ştefan, dans *Istoria României*, I, p. 579—580 ; V. Velkov, St. cl., III, 1961, p. 242 (la carte) ; idem, *Gradût v Trakija i Dakija prâz kâsnata antičnost — Die Stadt im spätantiken Thrakien und Dakien*, Sofia, 1959, passim ; Dacoromania : Jahrbuch für östliche Latinität, Freiburg i.B., 1973 (articles de Vl. Iliescu, A. Bodor, R. Vulpe, Em. Popescu, K. Horedt, D. Tudor, M. Petrescu-Dîmboviţa, etc. concernant l'évacuation de la Dacie). Pour le rapport sémantique entre le nom de *Dacia Mediterranea* et celui de sa capitale *Serdica*, qui dérive d'un terme thrace ayant l'acception de « milieu, centre », cf. notre étude de *Studia in Honorem Acad. D. Dečev*, Sofia, 1958, p. 93—104 (v. ci-dessus, p. 98—102).

https://biblioteca-digitala.ro

Par la force des choses, cet événement était devenu inévitable. La Valachie, que les Romains s'évertuèrent pendant tant de siècles à maintenir faiblement peuplée et par endroits même quasi déserte, se trouva brusquement occupée par les masses des Carpo-Daces, des Sarmates, des Goths. Les découvertes archéologiques concernant cette époque-là y attestent une impressionnante densité démographique. Outre les vestiges de la civilisation carpo-dace de Poienești-Vîrtișcoiu, du IIIe siècle, que nous avons déjà mentionnée, il s'agit de la civilisation gotho-sarmate de Tcherniakhov ou Sîntana-de-Mureș (= Izvoare IV), datant de la fin du IIIe siècle et surtout du plein IVe siècle, dont les restes se rencontrent en Moldavie et en Valachie, aussi bien dans les régions des collines que dans les steppes, avec une fréquence extraordinaire [117].

C'est une civilisation développée, la plus avancée qui fût issue du *Barbaricum* de cette partie de l'Europe. Dans la complexité de ses éléments caractéristiques, on décèle de fortes influences romaines greffées sur des traditions daces, bastarnes, sarmates, voire vénèdes, remontant surtout aux civilisations de l'époque de Latène du nord des Carpates [118]. A l'époque de son plus grand essor, aux IIIe—IVe siècles, cette civilisation s'est répandue sur un espace énorme, correspondant à la vaste expansion des Sarmates et des Goths. Au fond, la civilisation de Tcherniakhov reflète l'irradiation de la civilisation romaine des provinces danubiennes sur les populations daco-bastarno-roxolanes du nord des Carpates et du Pont-Euxin, que l'Empire sut tenir dans sa dépendance politique et économique pendant plus de trois siècles, depuis Plautius Aelianus jusqu'à Valens. Les Goths, tout en ébranlant l'autorité romaine au nord du Danube, n'en annihilèrent pas les conséquences. Par contre, ils s'assimilèrent

[117] D. V. Rosetti, Germania, XVIII, 3, 1934, p. 206—213 ; Gh. Ștefan, Dacia, VII—VIII, 1937—1940, p. 217—221 ; B. Mitrea, SCIV, IV, 1—2, 1953, p. 228—238 ; idem, dans *Studii, și referate privind istoria României*, I, p. 105—118 (cf. aussi notre compte rendu dans Studii, VIII, 4, 1955, p. 144—146) ; idem, Dacia, N.S., III, 1959, p. 473—483 ; G. Rădulescu—M. Ionescu, SCIV, VI, 1—2, 1955, p. 297—302 ; M. Anghelescu, SCIV, VI, 1—2, 1955, p. 323—324 ; C. Preda, Materiale, V, 1959, p. 167—173 ; VII, 1961, p. 503—511 ; idem, SCIV, X, 2, 1959, p. 355—369 ; I. T. Dragomir, Materiale, V, 1959, p. 475—484 ; VI, 1959, p. 497—508 ; Eugenia Zaharia, Materiale, VI, 1959, p. 897—902 ; B. Mitrea—N. Anghelescu, Materiale, VII, 1961, p. 495—501 ; B. Mitrea—C. Preda, *Necropole din secolul al IV-lea e.n. în Muntenia*, Bucarest, 1966, passim ; Gh. Diaconu, Materiale, V, 1959, pp. 622, 625—626, 628—629 ; VII, 1961, p. 638—644 ; SCIV, XI, 1, 1960, p. 55—68 ; idem, *Tîrgșor*, passim ; N. Constantinescu, Materiale, VI, 1959, p. 740—744.

[118] Pour les généralités concernant la civilisation de Tcherniakhov, cf., *e.g.*, M. Smishko, dans Arheologija, Kiev, II, 1948, p. 98—129 ; idem, KS, n° 44, 1952, p. 67—82 ; A. A. Spitzyne, SA, X, 1949, p. 53—72 ; P. N. Trétiakov, *Vostočnoslavjanskie plemena* (Les populations slaves de l'Est), Moscou, 1953, pp. 116, 157—161 ; M. I. Braïtchevski, dans *Narysy starodavnoj istorij Ukrajns'koj RSR*, p. 322—327 ; M. A. Tikhanova, *Lokal'nye varianty černjahovskoj kul'tury* (Les variantes locales de la culture de Tcherniakhov), SA, n° 4, 1957, p. 168—194 ; E. A. Symonovitch, SA, I, 1958, p. 248—252 ; E. A. Rikman, SA, I, 1958, p. 187—200 ; G. B. Fëdorov, MIA, n° 89, pp. 57—172, 231—232 ; E. A. Rikman—N. Chetraru, Izvestija-Kishinev, n° 4 (70), 1960, p. 3—21 ; I. S. Vinokour, dans *Praci kompleksnoj ekspedicij černiveckogo deržavnogo Universiteta* (Travaux de l'expédition complexe de l'Université d'État de Czernowitz), VIII, 1 (série archéologique), p. 5 et suiv. Parmi les contributions roumaines à la discussion des problèmes de cette civilisation, cf. B. Mitrea, Dacia, N.S., III, 1959, p. 473—483 ; C. Preda, SCIV, X, 2, 1959, p. 355—369 ; Gh. Diaconu, SCIV, XI, 1, 1960, p. 55—68 ; XII, 2, 1961, p. 273—289 ; idem, Dacia, N.S., V, 1961, p. 415—428 ; I. Nestor, dans *Istoria României*, I, p. 687—694. Nous avons ébauché nos idées concernant ces problèmes dans Studii, VIII, 4, 1955, p. 144—146 et dans nos ouvrages *Săpăturile de la Poienești* (Materiale, I), p. 499—500 et *Izvoare : Săpăturile din 1936—1948*, Bucarest, 1957, pp. 310—317, 347—348, 358—359, 380—381.

https://biblioteca-digitala.ro

la civilisation de leurs sujets carpato-pontiques, contribuèrent à la formation de ses aspects caractéristiques et en facilitèrent la diffusion. Loin d'interrompre la pénétration des influences romaines vers le nord, ils en aidèrent le progrès, indifféremment que leurs rapports politiques avec l'Empire aient été hostiles ou paisibles. D'ailleurs, les auteurs anciens racontent que pour les Goths du IVe siècle le commerce romain était devenu une nécessité courante [119].

Aurélien eut beau redresser l'Empire et restaurer ses forces sur le Bas-Danube. Il ne pouvait plus déloger les nouveaux venus qui s'étaient entassés si massivement entre le Danube et les Carpates. A cette fin il eût fallu de vastes actions offensives, dont l'Empire n'était plus capable. L'équilibre des forces s'y était décidément rétabli au détriment des Romains. Il ne restait à l'empereur qu'à renoncer aussi à l'Olténie et à la Transylvanie, dont la position était dans ces conditions intenable et à revenir à la frontière strictement danubienne d'avant Aelius Catus.

Le sort de la Dacie Trajane resta jusqu'à la fin en dépendance des territoires de la Valachie et de la Basse-Moldavie, dont les problèmes contradictoires se montrèrent constamment au-dessus des possibilités qu'avaient les Romains de les résoudre. La nature des choses se montra plus forte que la volonté des hommes, fussent-ils les meilleurs chefs d'un des plus grands empires que l'antiquité ait connus.

◆

Le bastion romain de la Dacie, créé et maintenu avec tant d'efforts, s'était écroulé. L'œuvre de défense du *limes* danubien du côté de la rive gauche était toute à reprendre. Pour le moment, Aurélien se contenta de renforcer les garnisons de la rive droite avec les deux légions et les nombreuses troupes auxiliaires retirées de Dacie. Mais c'était une pure illusion que de croire que les seules eaux du fleuve suffiraient à assurer la liberté d'action de cette armée, quand la rive opposée regorgeait de populations guerrières et hostiles. Il fallait prendre des mesures pour les contenir. Il semble qu'Aurélien lui-même se ménagea quelques points d'appui sur la rive gauche du Danube, en Olténie. Toujours est-il qu'après sa mort on y constate des têtes de ponts [120]. Les successeurs d'Aurélien s'efforcèrent de répéter les opérations transdanubiennes accomplies autrefois par un Aelius Catus, un Lentulus, un Plautius Aelianus. L'empereur Probus déporta au sud du fleuve 100.000 Bastarnes [121]. C'est la même chose que fit un peu plus tard l'empereur Galère avec les Carpes, dont la plupart furent dispersés dans les diverses provinces de l'Empire [122].

[119] Ammien Marcellin, XXVII, 5, 7. Cf. C. Patsch, *Bis zur Abwanderung der Goten und Taifalen aus Transdanuvien*, Vienne, 1928, pp. 47, 52 ; Gh. Ştefan, *Lucrările Sesiunii generale ştiinţifice a Acad. R.P.R. din iunie 1950*, p. 1563 ; R. Vulpe, *Săpăturile de la Poieneşti*, p. 503—504.

[120] D. Tudor, *Oltenia romană* [3], p. 425 et suiv. ; idem, *Contribuţii privitoare la armata Daciei Ripensis*, SCIV, XI, 2, 1960, p. 335—363. L'affirmation de l'auteur *(Oltenia romană* [3], *loc. cit.)* que l'abandon de la Dacie fut effectué à la suite d'une convention conclue avec les Goths n'est pas du tout prouvée. Elle est même très improbable.

[121] Vopiscus, *Vita Probi*, 18, 1 (SHA).

[122] Aurelius Victor, *Caes.*, 39,43 *(Carporum natio translata omnis in nostrum solum, cuius fere pars iam tum ab Aureliano erat)* ; Jordanès, *Romana*, 229. D'après Ammien Marcellin, XXVIII, 1, 5, une partie de ces Carpes fut établie en Pannonie. Mais le reste trouva asile dans la province de Scythie où, sur la foi du même auteur (XXVII, 5, 5), il y avait, à l'époque de

https://biblioteca-digitala.ro

L'empereur Constantin réussit à s'imposer même aux tribus gothosarmates de la Valachie, qu'il réduisit à l'obéissance [123]. La large zone de protection du *limes* danubien fut refaite, comme à l'époque d'Aelius Catus. Cette fois il semble qu'elle fut démarquée par le long retranchement en terre nommé « Brazda lui Novac de Nord » qui, depuis Hinova sur le Danube, près de Turnu Severin, jusqu'à l'est de la ville de Ploieşti, parcourt l'Olténie et la Valachie sur une longueur de plus de 400 km, séparant les plaines des collines [124]. La zone limitée par le vallum ne fut pas dépeuplée [125], cette fois, mais les populations qui s'y étaient installées durent accepter l'autorité romaine. Dans la portion occidentale de cette zone, en Olténie, correspondant à une partie de l'ancienne *Dacia Malvensis*, on réintroduisit même l'administration provinciale directe, par l'extension de la province de *Dacia Ripensis*, une des deux divisions de la Dacie Aurélienne. Un pont fut construit de ce côté, sur le Danube, entre la ville d'*Oescus* (Ghighen), redevenue entre temps siège de la *Legio V Macedonica*, et la ville de *Sucidava* (Celei), qui fut rebâtie et transformée en une importante place forte [126]. L'ancienne route romaine qui de cette localité se dirigeait vers le nord pour atteindre l'Olt aux approches du vallum mentionné, fut également refaite [127]. A l'est de l'Olt, Constantin n'essaya pas de procéder de la même façon, mais il fit ériger une forte tête de pont à *Daphne*, aux environs de l'embouchure de l'Argeş [128]. Cette rivière avait repris son rôle économique et stratégique d'autrefois [129].

C'est à cette époque que fut reconstruite aussi la tour romaine de Turnu Măgurele [130], identifiée hypothétiquement avec cette *Turris* trajane dont parle Procope (voir ci-dessus). Sur les ruines de l'ancienne place forte de Bărboşi, près de Galaţi, à l'embouchure du Siret, on avait élevé, peut-être déjà avant Constantin, une tour semblable, ayant la même fonction

la guerre de Valens contre Athanaric, un *Carporum vicus*, probablement dans les environs de Carsium, à *Cius* (Hisarlic-Cetate). C'est de cette localité que provient une inscription faisant allusion précisément à la guerre gothique de cet empereur (CIL, III, 7494). Dans cette contrée, à Frecăţei, près de l'antique place forte de Beroë, on a exploré une nécropole romaine contenant des tombes à caractères transdanubiens du IVe s., rappelant la civilisation de Tcherniakhov (A. Petre, Dacia N.S., VII, 1963, p. 346—347).

[123] Cf. C. Patsch, *Die Völkerbewegung an der unteren Donau in der Zeit von Diokletian bis Heraklius*, Vienne, 1928, p. 13—31.

[124] Cf. D. Tudor, RIR, XI—XII, 1941—1942, p. 138—148 ; idem, *Oltenia romană* [3], pp. 251 et suiv., 458. L'extrémité orientale de ce vallum est tout à fait incertaine (cf. C. Zagoritz, *Valurile din Pannonia, Dacia şi Peninsula Balcanică*, Ploieşti, 1938, p. 20 ; D. Krândžalov, *Un vallum « prabulgare » qui n'a jamais existé*, dans Izvestija-Bulletin de la Société historique bulgare, XXI, 1945, p. 33—66). Il pourrait s'arrêter, éventuellement, dans la région de Mizil, en s'appuyant sur les collines d'Istriţa. Il aurait ainsi un rapport avec le camp de Pietroasa, si la date tardive de ce dernier était confirmée (cf. ci-dessus, p. 160).

[125] C'est précisément à l'intérieur de cette zone qu'on a constaté les vestiges les plus abondants de la civilisation de Tcherniakhov.

[126] D. Tudor, *Oltenia romană* [3], p. 425—449.

[127] D. Tudor, dans *Serta Hofflerlana*, Zagreb, 1940, p. 241—247 ; idem, *Oltenia romană* [3], 431—432 ; idem, *Les ponts romains du Bas-Danube*, Bucarest, 1974, p. 135—166.

[128] Procope, *De aedif.*, IV, 7. Cf. D. Tudor, *Oltenia rom.* [3], p. 451—452. C. Daicoviciu, dans *Din ist. Trans.*, I, p. 60, y suppose un pont en bois ; pourtant les sources n'en font pas mention et des traces archéologiques on n'en a pas trouvé. La forteresse n'a pas été encore identifiée sur le terrain.

[129] Cf. R. Vulpe, *Argedava*, p. 560—561 et 564 ; idem, Dacia, N.S., IV, 1960, pp. 311 et 332. V. ci-dessus, pp. 74, 126—127, 148.

[130] Cf. D. Tudor, *op. cit.*, p. 314—315.

https://biblioteca-digitala.ro

de tête de pont [131]. C'est toujours entre les règnes d'Aurélien et de Constantin qu'il faut placer la date du vallum entourant ce poste romain, entre Şerbeşti sur le Siret et Tulucești sur le Prut [132]. Ce vallum constituait un système avec celui du Boudjak qui, tracé vers la même époque, partait de Vadul-lui-Isac sur le Prut et aboutissait au liman de Sassyk près de Tatarbounar, en fermant l'accès du *limes* de la Scythie Mineure [133]. Le retour de la domination romaine sur la rive gauche du Bas-Danube après Aurélien se borna à ces mesures défensives par excellence. Leur efficacité fut, sans doute, réelle, car les Romains purent s'assurer une paix effective, que les Goths respectèrent longtemps. Cependant il ne fut plus question d'une reconquête de la Dacie carpatique [134] ou d'une suprématie romaine sur ses nouveaux habitants, comparable à l'autorité qu'un Trajan ou un Hadrien avaient exercée sur les Roxolans ou sur les autres populations d'au-delà du *limes*. Les Goths entretenaient des relations très suivies avec l'Empire, mais ils prétendaient être traités d'égal à égal. Le conflit de l'empereur Valens avec Athanaric, le chef de la branche thervinge des Goths, c'est-à-dire des Visigoths de la Moldavie et de l'est de la Valachie, n'apporta aucun changement important dans ces rapports. Après des va-et-vient de l'armée romaine, qui se succédèrent presque sans combat à travers la Valachie et le Boudjak trois ans durant (367—369), la paix fut renouvelée sur la base du *statu quo* [135].

Ce n'est qu'en 376 que l'équilibre au nord du Bas-Danube fut définitivement renversé. L'invasion soudaine des Huns, qui jeta le désarroi parmi toutes les populations de l'Europe orientale [136], poussa les Visigoths à demander asile dans l'Empire romain, où ils ne tardèrent pas à provoquer la guerre. A la bataille d'Andrinople (378), où Valens trouva la mort, l'armée romaine fut écrasée. La débâcle fut lourde de conséquences, car le nouvel empereur, Théodose Ier, dut admettre l'établissement des vainqueurs dans les provinces danubiennes en qualité de fédérés. C'est à eux que fut confiée la défense du *limes* de la Mésie et de la Scythie Mineure.

[131] Fouilles inédites faites par N. Gostar en 1959. Dans les ruines de cette tour, on a trouvé une monnaie en bronze à l'effigie de Maximien.

[132] R. Vulpe, dans *Serta Kazaroviana* (Izvestija-Inst., XVI, 1950), p. 97—98 ; idem, dans *Actes du IXe Congrès sur les Front. romaines, Mamaia 1972*, p. 275—276.

[133] R. Vulpe, *Serta Kazarov.* p. 89—98 ; idem, *Actes* cités, p. 274—276. Voir ci-dessus, p. 159, note 38.

[134] L'expression *Dacia restituta* contenue dans l'éloge de Constance Chlore (*Panegyrici Latini*, IV (VIII), 3), ainsi que le titre de *Dacicus Maximus* accordé à Constantin (« Notizie degli Scavi », 1933, p. 489—490 ; AnnEp, 1934, n° 158), de même que l'affirmation de l'empereur Julien (*Convivium*, XXIV) que Constantin reconquit les pays soumis jadis par Trajan, ne représentent que des exagérations d'une réalité bien plus modeste. Cf. D. Tudor, RIR, XI—XII, 1941—1942, pp. 134—135, 147 ; I. I. Russu, AINC, XI, 1946—1947, p. 412—415. Pour le titre de *Carpicus* attribué à Constantin par une inscription d'Afrique (CIL, VIII, 8412), cf. E. Ferrero dans Atti della R. Accademia delle Scienze di Torino, XXXII, 1896—1897, p. 658—662.

[135] Ammien Marcellin, XXVII, 5, 6. Pour les Greuthunges que Valens rencontra, à cette occasion, au nord des Bouches du Danube, cf. nos ouvrages *Le vallum de la Moldavie inférieure et le « mur » d'Athanaric*, p. 47, note 50, et *Verhnij val Bessarabii i problema greutungov k zapadu ot Dnestra* (Le vallum supérieur de la Bessarabie et le problème des Greuthunges à l'ouest du Dniester), MIA, Kishinev, 1960, p. 272—274. La mention des Greuthunges dans cette circonstance n'est pas une faute d'Ammien Marcellin, comme l'affirme C. Patsch, *op. cit.*, p. 52, note 2, mais il s'agit d'une réelle expansion greuthunge dans le Boudjak.

[136] Ammien Marcellin, XXXI, 3—4.

https://biblioteca-digitala.ro

L'autorité de l'Empire sur sa frontière du Bas-Danube était devenue presque une simple fiction. Ce n'étaient plus les Romains qui tenaient maintenant des têtes de pont en Valachie on en Basse-Moldavie, mais c'étaient, au contraire, les Huns qui, maîtres de tous les pays de la rive gauche du fleuve, avaient posté des garnisons dans les villes romaines de la rive droite, comme à *Carsium* (Hîrşova), devant l'embouchure de la Ialomiţa, ou à *Noviodunum* (Isaccea), au plus important des gués du côté du Boudjak [137]. L'Empire se trouvait presque à leur discrétion, ce qui allait revêtir des formes très humiliantes au cours du Ve siècle, quand l'empereur Théodose II dut leur payer un tribut formel.

C'était pour la première fois depuis Auguste que la garde romaine sur le Bas-Danube défaillait et qu'aucun lambeau de la Valachie et de la Basse-Moldavie ne se trouvait plus sous l'autorité de l'Empire. Au VIe siècle, les Romains reviendront, sans doute, sur ce fleuve, avec leurs forces réorganisées et Justinien y fera rebâtir des forteresses et reconstruire des têtes de pont sur la rive gauche, comme à *Drobeta* (devenue *Theodora*), à *Sucidava* (Celei), à *Daphné* [138], mais ce retour ne représentera qu'une velléité éphémère. Pas plus loin qu'à la fin du même siècle l'Empire, cédant sous les coups incessants des Avares et des Slaves, devra renoncer définitivement à tout rêve de restauration du *limes* danubien. L'histoire romaine de ces régions était bien close.

[137] Priscus Panitès, dans FHG, IV, p. 72 et les *excerpta* de HGM. Cf. E. Polaschek, P.-W., *Real-Enc.*, s.v. *Noviodunum*, col. 1193. Pour les objets de caractère hunnique trouvés en Valachie et en Olténie, cf. D. Berciu, *Arheologia preistorică a Olteniei*, Craiova, 1939, p. 233—235 ; D. Tudor, RIR, XV, 2, 1945, p. 149—155 ; *Oltenia romană* [3], p. 460—461 ; C. S. Nicolăescu-Plopşor et I. Nestor, Germania, XXI, 3, 1937, p. 178—182 ; J. Werner, *Beiträge zur Archäologie des Attila-Reiches*, München, 1956, pp. 22, 55, 58, 60—61, 117 et pl. 28 et 64, 18—21 ; Vl. Dumitrescu, SCIV, XII, 1, 1961, p. 55—63. Voir aussi les articles de Vl. Dumitrescu, B. Mitrea et D. Nicolăescu-Plopşor, dans Dacia, N.S., V, 1961.

[138] Procope, *De aed.*, IV, 7,7. Cf. D. Tudor, *Oltenia romană* [3], p. 461—474.

https://biblioteca-digitala.ro

LES POPULATIONS SUD-ORIENTALES DE L'EUROPE ET L'EMPIRE ROMAIN[1]

Considérées sous leur aspect historique, les deux péninsules voisines des Apennins et des Balkans sont étroitement liées, car la mer Adriatique les réunit plus qu'elle ne les sépare. Depuis des temps reculés, à partir même de l'âge néolithique, l'Italie reçut toutes sortes d'impulsions venues d'au-delà de cette mer. La céramique peinte des Pouilles et de la Basilicate représente un écho de la céramique néolithique de l'Epire et de la Thessalie. Les vestiges de l'expansion mycénienne se retrouvent en Sicile et à Tarente. Même les populations ombro-sabelliques et latines, les plus nombreuses et les plus caractéristiques de l'Italie, étaient venues des régions danubiennens pendant l'âge du bronze. Et dès le début du Ier millénaire av. n. ère les côtes adriatiques de la péninsule des Apennins furent massivement peuplées par les différentes tribus illyriennes, depuis les Messapiens et les Iapyges de l'Apulie jusqu'aux Liburnes du Picenum et jusqu'aux Vénètes. D'autre part, la colonisation hellénique se manifesta en Italie, de même qu'en Sicile, si tôt et si intensivement, que toute la partie méridionale de cette péninsule est restée dans l'histoire sous le nom de Grande-Grèce. Quant aux énigmatiques Etrusques, malgré certaines théories modernes qui tendent à les faire venir en Italie aussi de l'est de l'Adriatique, nous préférons nous en tenir, en général, aux vieux renseignements d'Hérodote concernant leur origine asiatique. C'est dans ce sens que plaident les indices historiques, archéologiques et linguistiques les plus concordants. Néanmoins il est utile de remarquer que ce peuple, qui créa la première civilisation de type supérieur au cœur de l'Italie, ne fit à cet effet que fructifier, avec des nuances qui lui sont propres, les éléments de la civilisation grecque qu'il embrassa et assimila d'emblée.

En résumé, l'Italie joua pendant de longs millénaires un rôle passif dans ses rapports avec la péninsule des Balkans dont elle subit constamment le considérable ascendant. Elle ne fut en état de prendre sa revanche qu'à partir du développement de la civilisation étrusque. C'est alors que les premières influences italiques rayonnèrent vers les régions danubiennes par l'entremise des civilisations de Villanova et d'Este, succursales périphériques de la civilisation étrusque. D'ailleurs , la civilisation étrusque même, conjointe à la pénétration grecque dans la Méditerranée occidentale, exerça une profonde influence, notamment sur les populations d'au-delà des Alpes, ce qui eut pour conséquence la formation d'une base spirituelle commune aux divers pays d'Occident. C'est cet esprit occidental de

[1] Rapport pour la séance plénière du Ier Congrès international des Etudes balkaniques et sud-est européennes, Sofia, 1966, publié d'abord dans la brochure préliminaire, *Les peuples de l'Europe du Sud-Est et leur rôle dans l'histoire (Antiquité)*, Sofia, 1966, p. 36—59, ainsi que dans les *Actes* du Congrès, Sofia, 1970, II, p. 31—48.

https://biblioteca-digitala.ro

souche italique, concrétisé dans les formes caractéristiques de la civilisation de La Tène, que les Celtes diffusèrent, à la faveur de leur vaste expansion, dans toute l'Europe centrale et orientale, jusqu'au centre de la Péninsule Balkanique, voire jusqu'en Asie Mineure. Mais ce ne fut qu'un prélude. Le triomphe durable de l'Occident en général, de l'Italie en particulier, dans les territoires du Sud-Est européen, devait être l'œuvre des Romains.

Rome à ses débuts représente la fusion de l'énergie et des traditions latines avec les valeurs spirituelles développées par les Grecs et par les Etrusques. L'essor de sa force date du moment où elle secoua le joug de l'Etrurie, après en avoir adopté la civilisation. Ce qui assura son ascension unique dans l'histoire ce fut plus que sa solide organisation militaire et politique et que sa ténacité morale, son incomparable capacité de s'adapter aux circonstances, ainsi que sont art de maintenir un juste équilibre entre la dureté implacable du vainqueur et la souple habileté de l'organisateur. *Parcere subjectis et debellare superbos* n'était pas la devise d'un orgueil vain et aveugle, mais l'expression d'une attitude constructive et réaliste, dans laquelle la volonté de vaincre et de dominer, imposée toujours par la nécessité, allait de conserve avec l'esprit de solidarité humaine et avec le respect des libertés et des particularités locales. *Virtus belli et sapientia pacis* [2] furent les secrets de cette puissance par laquelle elle réussit non seulement à conquérir des pays et à écraser des résistances, mais à assimiler des peuples et à gagner leur collaboration dévouée à la consolidation de son gigantesque empire.

L'agrandissement du domaine romain ne résulta pas d'un plan préconçu, mais c'était l'effet d'un concours des circonstances. Obligée de vaincre pour survivre, de conquérir pour se défendre, Rome ne fit que se plier devant la force des choses. Son empire se forma par une fatalité inexorable, à l'instar d'un phénomène naturel. Sa force s'accrut au fur et à mesure de ses succès. Les petites victoires que Rome remporta toute seule, au début, sur ses voisins de Latium, lui coûtèrent bien plus d'efforts que la soumission du monde au moment où elle disposait des ressources humaines et matérielles de toute l'Italie [3].

L'expansion romaine à l'est de l'Adriatique eut son point de départ dans la conquête inévitable de l'Italie même. La soumission de la Grande Grèce entraîna Rome dans le guêpier du monde hellénistique. L'initiative du conflit vint, une fois de plus, du côté oriental de l'Adriatique. Sous prétexte de secourir Tarente assiégée par les Romains, l'aventurier épirote Pyrrhus débarqua en Italie, avec des rêves dignes d'un Alexandre le Grand, mais après quelques succès, dont la précarité est restée proverbiale, il finit par échouer définitivement. Sa défaite à Bénévent ne décida pas que du sort de l'Italie méridionale, mais aussi du rapport des forces entre les deux péninsules circumadriatiques. C'en était fait de la vieille prépondérance balkanique. Rome n'attendait que la première occasion pour régler la question de l'Adriatique, afin d'assurer les côtes orientales de

[2] *La Satire de Sulpicia*, v. 20—21. Sur cette satire anonyme et énigmatique, cf. W. S Teuffel, *Geschichte der römischen Literatur*, II, Leipzig—Berlin, 1920 (7e éd.), p. 316—317; E. Paratore, *La letteratura latina dell'età imperiale*, Florence—Milan, 1969, p. 234.

[3] Cf. L. Homo, *L'Italie primitive et les débuts de l'impérialisme romain*, Paris, 1938, p. 415—419.

https://biblioteca-digitala.ro

l'Italie. Cette occasion lui fut offerte par les agressions des pirates illyriens sur les villes grecques. Le conflit qui s'ensuivit avec la reine Teuta, puis avec le Grec Démétrios de Pharos, attira pour la première fois les forces romaines sur le littoral adriatique de la Péninsule Balkanique, dans les contrées de l'Albanie actuelle et dans les îles dalmates. Les cités helléniques d'Epidamnos et d'Apollonie furent les premières de ces parages à accepter la protection de Rome. La piraterie illyrienne fut entravée, sinon anéantie. Pour le moment Rome s'en tint là.

Il fallut une nouvelle initiative transadriatique pour l'obliger à sortir de cette attitude prudente. Il s'agissait, cette fois, de la Macédoine, dont le roi Philippe V, mécontent de la suprématie romaine récemment établie sur l'Illyrie, offrit son alliance à Hannibal, lorsque celui-ci se trouvait en Italie pendant la deuxième guerre punique. Il est vrai que les Romains se montrèrent capables d'empêcher la jonction de leurs ennemis et de mener la guerre simultanément sur les deux fronts ; ils réussirent même à contraindre le roi macédonien à une paix de compromis, mais ils se trouvaient déjà profondément engagés dans les affaires compliquées du monde hellénistique, d'où ils ne purent plus se retier. La guerre punique à peine finie avec la défaite d'Hannibal à Zama (202 av. n. ère), les Romains durent reprendre les hostilités en Grèce. Ils culbutèrent la phalange de Philippe V à Cynoscéphales (197) et leur consul Flamininus proclama généreusement la liberté des Grecs. Une nouvelle victoire, sur les Syriens d'Antiochus III, à Magnésie (189), établit l'autorité romaine sur l'Asie Mineure. Menacée d'être cernée, la Macédoine provoqua une troisième guerre contre Rome, mais le désastre de son roi Persée à Pydna (168) la livra à la merci des vainqueurs qui, vingt-deux ans plus tard, en firent une province, dans laquelle ils englobèrent aussi l'Illyrie méridionale. Rome s'installait directement, enfin, au-delà de l'Adriatique. En même temps, la chute de Carthage lui ouvrait la voie à l'empire méditerranéen. Le rythme de ses conquêtes autour du *Mare Internum* se précipitait.

Cependant les Romains n'avancèrent pas dans les Balkans de la même allure. Ils avaient mis moins d'un siècle à se rendre maîtres de la Macédoine : ils en mirent davantage pour venir à bout des différentes populations illyriennes, thraces, celtiques de la péninsule, avant d'atteindre le Danube, bien qu'aucune d'elles ne représentât une grande puissance disposant de ressources immenses et des meilleures armées, comme le royaume de Philippe V et de Persée. C'est, qu'en échange, ces populations guerrières, dont l'organisation militaire s'identifiait à leur propre structure sociale, avaient de leur côté, outre le grand nombre et l'esprit d'indépendance, les conditions géographiques d'un vaste espace montagneux. Il y avait en plus, et ce n'était pas le moindre de leurs avantages, l'appui constant des populations d'outre-Danube, parmi lesquelles les Géto-Daces se trouvèrent constamment à côté des ennemis de la puissance romaine établie en Macédoine.

Il ne s'agissait pas que d'une résistance passive des peuples balkaniques, mais aussi de leurs attaques incessantes contre la Macédoine romaine. C'est ainsi qu'en 141 av. n. ère, un lustre à peine après la constitution de cette province, une armée romaine fut battue par les Scordisques, une population celtique de l'embouchure de la Save. D'auttres attaques de leur part sont signalées en 135 et en 117. En 114, une contre-

https://biblioteca-digitala.ro

offensive du gouverneur C. Porcius Cato finit par un échec et les Scordisques ravagèrent les possessions romaines d'Illyrie jusqu'à l'Adriatique. Le succès de M. Livius Drusus, qui, en 112, réussit à imposer la paix aussi bien à ces Celtes qu'à leurs associés thraces, ne fut que très éphémère. Peu de temps après les Romains se virent obligés de soutenir de nouvelles guerres, très sanglantes, aussi bien dans les régions thraces de l'est de la province, que dans les contrées scordisques et sans aucun résultat durable. En 97, les Mèdes (Maedi) de la vallée du Strymon et les Dardaniens de la Morava attaquèrent la Macédoine et dans les années suivantes ils la traversèrent d'un bout à l'autre, jusqu'en Epire, où ils pillèrent le sanctuaire de Dodone.

Les Romains se rendirent très bien compte du rôle essentiel des Géto-Daces dans ces troubles sans fin, mais pour le moment ils étaient loin de pouvoir les affronter directement. Ce n'est qu'en 74 av. n. ère que C. Scribonius Curio, après avoir battu les Dardaniens, poussa son expédition jusqu'au Danube, aux environs des montagnes boisées des Portes de Fer, sans oser toutefois passer le fleuve : *Dacia tenus venit, sed tenebras saltuum expavit* (Florus, I, 39, 6). Presque en même temps, en 72, pendant la dernière guerre de Mithridate, une armée romaine, commandée par M. Terentius Varro Lucullus, avança pour la première fois le long du rivage pontique de la Péninsule Balkanique, en soumettant toutes les villes grecques de ce « Pont Gauche », jusqu'aux bouches du Danube. Mais, onze ans plus tard, en 61, ces villes se révoltèrent et infligèrent une grave défaite à l'armée de C. Antonius Hybrida, près d'Histria, à l'aide des Bastarnes et des Gètes. Ces derniers eurent le principal bénéfice de la victoire, car à la suprématie romaine sur les villes pontiques, ils substituèrent la leur, sous la conduite du roi Burébista. Dans le but d'opposer aux Romains une force efficace, celui-ci avait réussi à persuader les nombreuses tribus géto-daces de se réunir sous son commandement et de se plier à une discipline sévère, si bien que, en peu de temps, il s'était vu à la tête d'une formidable formation politique, dont les territoires s'étendaient depuis l'ouest de la Slovaquie jusqu'au Boug méridional et depuis les Carpates du Nord jusqu'aux Balkans. Il avait exterminé les Etats celtiques de l'ouest de la Dacie et tenait en alerte l'autorité romaine de Macédoine par ses invasions incessantes au sud du Danube. Selon Strabon, il pouvait mobiliser, au besoin, une armée de 200 000 hommes, chiffre qui, vu l'étendue énorme de son domaine, n'est pas exagéré [4].

Le danger que cette force présentait pour les Romains était d'autant plus menaçant que juste en ce temps-là Rome était en proie aux guerres civiles. Burébista ne laissa pas passer cette occasion de contribuer à l'affaiblissement de son ennemie. Entre les deux belligérants romains, César et Pompée, il se rangea du côté de ce dernier qui, représentant l'Orient, pouvait mieux garantir, en cas de victoire, ses propres intérêts. Il entra donc en pourparlers avec Pompée, en lui envoyant le Grec Acornion de Dionysopolis avec la mission de traiter une alliance militaire. La bataille de Pharsale décida de l'issue de la guerre avant que le poids de l'intervention gète pût se faire sentir. César n'oublia pourtant pas la gravité du risque dont cette intervention l'avait menacé. Aussi forma-t-il le

[4] V. ci-dessus, p. 41.

https://biblioteca-digitala.ro

projet d'une grande expédition destinée à trancher définitivement le problème gète. Les considérables préparatifs étaient prêts lorsque les ides de Mars mirent fin à toute l'entreprise. Peu après Burébista périt, victime lui aussi d'une conspiration et son vaste « empire », formé trop soudainement pour présenter une cohésion durable, se divisa en plusieurs formations séparées qui, malgré leur importance, ne donnaient plus aux Romains les mêmes soucis.

Dans les circonstances préliminaires de la seconde guerre civile, le rôle principal revint toujours à la Péninsule Balkanique. Cette fois, l'héritier de César, le jeune Octavien, porta son attention d'abord sur les régions illyriennes du nord de l'Adriatique que les Romains avaient presque totalement négligées avant. Il est vrai qu'après avoir complété la conquête de l'Italie par la Gaule Cisalpine et par la Vénétie, ils avaient poussé dans cette direction jusqu'en Histrie, qu'ils avaient soumise en 178 av. n. ère, mais ils n'allèrent pas plus loin. Ce n'est qu'en 129 av. n. ère que le consul C. Sempronius Tuditanus avait fait la guerre aux Taurisques et aux Iapodes, sans annexer toutefois autre chose que la côte liburne, afin d'assurer la possession romaine de tout le pourtour de l'Adriatique. Une province d'*Illyricum*, comprenant seulement la côte dalmate, avait été instituée en 45 av. n. ère. Pendant une dure campagne de trois ans (35—33 av. n. ère), Octavien soumit les Iapodes et avança dans la vallée de la Save jusqu'à Siscia, mais le conflit avec Marc-Antoine l'obligea d'interrompre les opérations.

Dans la nouvelle guerre civile romaine, Dicomès, l'héritier de Burébista dans les pays gètes du Bas-Danube, garda la même attitude que son illustre prédécesseur, en se déclarant pour le belligérant qui représentait l'Orient. Cette fois aussi les opérations se précipitèrent et la bataille d'Actium mit fin à la guerre avant l'arrivée du contingent gète attendu par Marc-Antoine. Le vainqueur, Octavien, dès qu'il devint empereur en prenant le nom d'Auguste, conçut le dessein de porter la frontière de son Empire sur le Danube. Du côté balkanique l'occasion de résoudre ce problème lui fut presque aussitôt offerte par une grande migration des Bastarnes qui, aidés par Dicomès, passèrent le fleuve et se ruèrent sur les pays thraces. Le gouverneur de la Macédoine, M. Licinius Crassus, après une campagne de deux ans (29—28 av. n. ère), finit par les écraser, en venant à bout aussi des résistances acharnées des tribus thraces et en soumettant successivement toutes les tribus gètes du nord de l'Hémus, jusqu'au nord de la Dobroudja. La garde des territoires conquis fut confiée aux rois odryses de la Thrace, clients de Rome, qui fixèrent leurs garnisons sur le fleuve. Le même Crassus occupa la Mésie, du côté de la Serbie actuelle, en la rattachant à la province de Macédoine.

Du côté illyrien, la marche vers le Danube fut reprise par Agrippa et par M. Vinicius, qui, dès l'an 19 av. n. ère, occupèrent la Pannonie, Vinicius procédant même à une démonstration au nord de fluve, en Slovaquie, où il battit des tribus germaniques et celtiques, comme les Quades, les Bastarnes, les Cotini et les Anartes. Une invasion des Pannoniens et des Noriques jusqu'en Histrie, en l'an 16 av. n. ère, détermina une contre-offensive romaine qui aboutit à l'annexion du Norique. Enfin, après une longue guerre (12—9 av. n. ère), conduite par le futur empereur Tibère, la Pannonie et les contrées intérieures de la Dalmatie furent pacifiées.

https://biblioteca-digitala.ro

En l'an 9 de n. ère, la Pannonie devint une province romaine sur toute son étendue. L'autorité romaine n'y fut bien consolidée qu'après l'apaisement de la grande insurrection dalmato-pannonienne, qui imposa à Tibère et à Germanicus trois ans de très durs combats (6—9 de n. ère). Le Danube était, enfin, sur toute sa longueur, depuis la source jusqu'au Pont-Euxin, la frontière militaire de l'Empire.

Devant les attaques ennemies, ce fleuve constituait un obstacle imposant, sans doute, et les longs efforts des Romains de s'en rendre maîtres étaient bien justifiés, mais son efficacité n'était pas absolue. Les populations de la rive gauche ont fini toujours par le forcer, surtout l'hiver, quand le gel le transformait en un pont très commode. C'est pourquoi l'organisation de sa défense fut, pour l'Empire, un problème constamment ardu. Les longues guerres que les Marcomans, les Quades, les Jazyges sarmates, les Daces imposèrent à Domitien, en sont une première preuve.

Ce sont les Daces surtout qui plus d'une fois avaient démontré, par leurs attaques retentissantes , la vulnérabilité de cette frontière. A l'abri de leurs montagnes, disposant de richesses accumulées et d'une organisation militaire assez avancée, appuyés sur un vaste système de châteaux forts et conduits par un homme de guerre de la valeur d'un Décébale, ils gênaient au plus haut point la domination romaine sur l'Europe sud-orientale. Ne pouvant leur imposer l'ordre par la force, Domitien finit par acheter leur tranquillité au prix de subsides (89 de n. ère). Mais ce moyen, couramment utilisé dans les rapports de l'Empire avec ses voisins, était, dans le cas des Daces, si disproportionné à leur puissance qu'il semblait plutôt un tribut onéreux et humiliant. Aussi Trajan, à peine venu au trône de l'Empire, prit-il le parti d'en finir radicalement avec eux. Mais, malgré sa capacité éprouvée et malgré l'ampleur des moyens, il n'atteignit ce but qu'après deux guerres extrêmement difficiles (101—102 et 105—106). Finalement, la Dacie fut transformée en province romaine, la seule que les Romains instituèrent sur la rive gauche du Danube. Cet événement marque l'apogée de l'Empire romain qui enregistra alors sa plus grande extension territoriale.

L'Europe sud-orientale, depuis les Alpes jusqu'au delta du Danube, se trouvait complètement sous la domination de Rome. Non moins de onze grandes provinces romaines : la Grèce *(Achaia)*, l'Epire, la Macédoine, la Dalmatie, le Norique, les deux Pannonies, la Dacie, les deux Mésies, la Thrace, se partageaient sa vaste étendue, arrosée par le Danube et ses affluents. Le nom d'*Illyricum*, qui au début avait désigné seulement la province de Dalmatie, s'était étendu maintenant, comme simple expression géographique dépourvue de signification ethnique, à presque tout cet espace. Ce n'est que la Grèce, la Macédoine, l'Epire et la Thrace qui en étaient exceptées. Cette exception a d'ailleurs son explication, car il s'agissait là de l'aire de l'hellénisme, sous le nom d'*Illyricum* étant groupées seulement les provinces de civilisation romaine.

Les Romains ont assuré le cohésion de leur Empire par une organisation administrative, juridique et militaire, à laquelle correspondait une parfaite unité de vie économique. Mais pour ce qui est des formes de civilisation, on était loin d'une uniformité. Rome n'eut pas d'ambition à ce sujet. Elle laissa la parole à l'évolution naturelle des choses. Très res-

https://biblioteca-digitala.ro

pectueux des valeurs supérieures de la civilisation hellénique, les Romains ne cherchèrent pas à imposer les formes spécifiques de la civilisation italique là où ils avaient été précédés par l'hellénisme. Ces formes n'eurent prise que dans les régions rustiques de l'Europe occidentale et danubienne, où les populations des pâtres et des laboureurs ne connurent chez eux une civilisation supérieure, de type urbain, que par les Romains qui, à leurs origines, étaient eux-mêmes, d'ailleurs, des agriculteurs par excellence. Il en résulta dès le début une grande division spirituelle de l'Empire entre romanisme et hellénisme, base de la division politique qui finira, à la basse époque, par la séparation définitive de la partie grecque, l'Empire d'Orient, de la partie latine, l'Empire d'Occident. La limite des deux zones se trouvait dans la Péninsule des Balkans qui, complètement dominée par la Péninsule des Apennins au point de vue politique, ne le fut que partiellement du point de vue de la civilisation.

En revanche, là où le romanisme réussit, son succès fut rapide et profond. Cependant, on y remarque aussi des nuances qualitatives, variant selon les conditions géographiques, les prédispositions des populations locales, le degré de leurs progrès antérieurs. Aussi est-il utile de se rappeler que le romanisme le plus pur s'est développé dans les contrées où les Romains avaient été précédés par l'expansion celtique du second âge du fer. Ce sont des faits que le savant roumain Vasile Pârvan a magistralement mis en évidence dans ses derniers ouvrages et surtout dans son livre posthume *Dacia : An Outline of the Early civilizations of the Carpatho-Danubian countries*, paru à Cambridge en 1928, dans lequel il présente une analyse des résultats de la romanisation des différentes provinces situées à l'est de l'Adriatique [5].

C'est dans le territoire initial de la Mésie, c'est-à-dire dans la partie qui constituera à partir de Domitien la province de Mésie Supérieure, correspondant *grosso modo* à la Serbie actuelle et au coin nord-est de la Bulgarie, que les Romains instituèrent pour la première fois un commandement militaire sur le Danube. Dépendant d'abord de la province de Macédoine, puis, à partir de l'an 15 de n.ère, constituant une province à part, cet ancien pays des Scordisques, des Mésiens et des Triballes, situé dans le bassin de la Morava (Margus) et de celui du Timok (Timacus), était le premier que les Daces devaient traverser pour attaquer la Macédoine. Aussi les Romains lui accordèrent-ils une attention spéciale. Pourtant, sa population, formée de pâtres guerriers et très conservateurs : Thraces, Illyriens et Scordisques (un mélange illyro-celtique), résista longtemps au romanisme. Le fond thrace n'y disparut jamais complètement. C'est dans cette Mésie qu'on constate le plus fréquemment des cognomina thraces portés par les indigènes romanisés, ainsi que des inscriptions accusant un latin vulgaire très corrompu. Mais, même dans ces formes imparfaites et malgré la lenteur de son rythme, leur romanisation fut durable. Le romanisme une fois accepté, ces pâtres thraces et illyriens le conserveront avec la même opiniâtreté qu'ils avaient montrée à lui résister.

On constate le même esprit conservateur chez les pâtres, les bûcherons et les mineurs illyriens de l'intérieur de la province de Dalmatie, cor-

[5] Dans le chapitre *Carpatho-Danubians and Romans*, p. 149—202.

https://biblioteca-digitala.ro

respondant actuellement à la Bosnie, à l'Herzégovine, au Monténégro, ainsi qu'à une partie de la Croatie et de la Serbie. Ces régions contrastaient avec la côte adriatique de la même province, où le romanisme avait poussé si rapide et si pur que cette contrée maritime semblait plutôt un prolongement transadriatique de l'Italie que l'ancienne patrie des pirates illyriens. Cependant les habitants de l'intérieur de la province finirent aussi par se romaniser profondément. Très laborieux et très braves, ils fourniront d'excellents soldats à l'armée romaine et seront d'autant plus fidèles au romanisme qu'ils avaient été plus lents à l'adopter [6].

Tout autre fut le rythme et l'intensité du romanisme dans le Norique et dans les deux Pannonies, pays dont le fond ethnique était aussi illyrien, mais amplement submergé par des tribus celtiques. Ici les armées de l'Empire avaient été devancées depuis longtemps par une foule de marchands romains qui menaient leurs affaires paisiblement, sans l'appui de l'Etat et qui, avec leurs marchandises, y introduisirent les éléments de la civilisation romaine, en préparant ainsi la voie à la romanisation future. C'est, d'ailleurs, ce qui s'était passé aussi, dans des proportions diverses, dans les autres pays danubiens, comme les Mésies et la Dacie. D'autre part, le Norique et la Pannonie avaient subi intensivement les vieilles influences italo-étrusques. A l'instar de la côte dalmate, ces pays danubiens étaient des prolongements naturels de l'Italie. Pour s'y rendre, à travers la Vénétie et les Alpes Juliennes, les différents *cives Romani negotiandi causa consistentes* n'avaient à craindre aucun obstacle. Le chemin qui, à l'époque romaine, passait par Aquilée, Tergeste (Trieste), Emona (Ljubljana), remontait à des temps reculés. C'était aussi la voie de l'ambre baltique de l'âge du bronze. A la lumière de ces considérations, il n'y a plus lieu de s'étonner devant le témoignage de Velleius Paterculus (II, 110) qui raconte que, quinze ans à peine après la soumission de la Pannonie par Tibère, au temps d'Auguste, ses habitants étaient déjà familiarisés avec la civilisation romaine et qu'ils parlaient et écrivaient le latin. Aussi le romanisme s'y développa-t-il très rapidement et dans les formes les plus authentiques [7].

Jusqu'ici la marche du romanisme avait joui de l'appui de la géographie. On était encore dans l'aire illyrienne de l'Adriatique, où la diffusion de la civilisation romaine ne faisait que répéter, dans un sens inverse, la vieille osmose ethnique et spirituelle entre les rivages de cette mer. Mais, en poussant plus loin, vers le Bas-Danube et vers la moitié orientale de la Péninsule des Balkans, c'est à une situation toute différente que le romanisme se heurtait. Là c'était le grand domaine de la nation thrace, qui, par ses innombrables tribus, groupées principalement d'un côté et de l'autre de la chaîne balkanique, en Thraces méridionaux et en Géto-Daces, occupaient un espace immense, depuis les plaines occidentales de l'Ukraine et depuis la Slovaquie jusqu'en Asie Mineure. A la différence des Illyriens, ces deux groupes avaient montré, plus d'une fois, leur tendance à prendre la forme de grandes unités politiques, comme les royaumes successifs de la Thrace odryse au sud du Danube ou comme l'Etat constitué par la formidable union géto-dace réalisée par Burébista au

[6] *Ibidem*, p. 160–167.
[7] *Ibidem*, pp. 150 et 167–175.

https://biblioteca-digitala.ro

nord, héritée plus tard par l'Etat moins étendu, mais plus affermi, de Décébale. Nous avons fait mention, ci-dessus, des énormes difficultés que les Romains eurent à vaincre avant de se rendre maîtres de ces pays peuplés par des tribus aguerries et conscientes de la force de leur solidarité. Mais il y avait une entrave bien plus grave pour le romanisme : la vieille accoutumance de ces populations aux influences de la civilisation hellénique. Les nombreuses villes grecques qui parsemaient le littoral égéen de la Thrace et le littoral pontique, ainsi que le voisinage du royaume de Macédoine, avaient fait des régions thraces un véritable domaine de l'hellénisme, où la civilisation romaine paraissait n'avoir aucune perspective de succès.

Pourtant la différence que nous venons de souligner, entre Thraces balkaniques et Thraces carpato-danubiens, autrement dit les Géto-Daces, atténua considérablement cet obstacle. C'était une fissure dont le romanisme profita largement. Dans les deux grandes divisions du monde thrace, le rayonnement hellénique présentait des intensités tout à fait inégales. Tandis que la Thrace méridionale fut si puissamment pénétrée par la civilisation grecque qu'elle en devint même un des piliers les plus solides, les régions géto-daces, tout en assimilant aussi les influences helléniques, n'y sacrifièrent rien de leurs fonds traditionnels, ni de leurs tendances spirituelles propres, pour beaucoup redevables aux réminiscences de la pénétration iranienne du premier âge du fer. Plus intensives dans les plaines gètes des deux côtés du Bas-Danube, les influences grecques arrivaient très diluées dans les montagnes des Daces, où elles s'éclipsaient devant la forte pénétration occidentale exercée par les Celtes de Pannonie, ainsi que par ceux qui, avant Burébista, s'étaient infiltrés à l'intérieur même de la Dacie.

La province où le romanisme montra au maximum sa force de séduction fut la Mésie Inférieure. La plupart du territoire de cette province, depuis Dimum (entre Oescus et Novae) jusqu'au Pont-Euxin, formant une bande étroite entre le Danube et les pieds des Balkans, sous le nom de *Ripa Thraciae*, avait appartenu, pendant de longs siècles, au royaume hellénisant des Odryses. Apparemment, nulle chance pour le romanisme. D'autant moins que son littoral pontique, où fleurissaient les vieilles cités d'Histria, Tomis, Callatis, Dionysopolis, Odessos, représentait un foyer actif de la civilisation grecque. L'autorité romaine, persuadée de l'inutilité de tout effort en faveur du romanisme, crut de son devoir, par contre, d'y encourager l'hellénisme. Et même, lorsque l'empereur Trajan — à qui cette province devait son grand essor — se vit dans la nécessité d'y créer de nouvelles villes, comme Nicopolis ad Istrum et Marcianopolis, il leur octroya des constitutions de *poleis* grecques, tout comme il fit dans la province voisine de Thrace, où l'hellénisme était chez lui. Il ne donna de titre romain pas même à la cité de *Tropaeum Trajani*, qu'il avait fondée toutefois avec des citoyens romains sur le lieu de sa victoire la plus glorieuse. Et pourtant, les conditions de tranquillité et de prospérité qu'il assura à la Mésie Inférieure, en y établissant trois légions sur la rive du Danube et de nombreuses troupes auxiliaires, suffirent pour y attirer un grand nombre de vétérans et d'agriculteurs civils romanisés, désireux d'exploiter les terres fertiles de cette province. Aussi la vie romaine s'y développa-t-elle avec une rapidité et une spontanéité qui démentirent

https://biblioteca-digitala.ro

totalement les prévisions pessimistes de l'officialité [8]. Les laboureurs indigènes, Gètes et Thraces, vivant dans un contact quotidien avec les nouveaux-venus, furent promptement gagnés au romanisme, dont les progrès furent si catégoriques, que l'hellénisme dut reculer, pour s'enfermer entre les murailles de cités du Pont-Gauche ou entre les limites de la province voisine de Thrace, qui continua à représenter jusqu'à la fin un pays de civilisation grecque par excellence.

Le sort de la Mésie Inférieure fut étroitement lié à celui de la Dacie. Elle ne reçut son organisation définitive et les conditions favorables au développement d'une vie romaine qu'après la conquête du pays de Décébale et en rapport direct avec la nouvelle province créée dans les Carpates. Il y a cependant une différence. Tandis que le romanisme de la Mésie Inférieure surgit spontanément, voire en opposition avec la politique impériale, celui de la Dacie fut, par contre, fermement soutenu par l'empereur Trajan qui voulut y forger de toutes pièces une vie parfaitement romaine. C'est, peut-être, de toute l'histoire romaine, le seul exemple d'immixtion officielle directe dans un processus de romanisation. Des masses de provinciaux romanisés furent amenées *ex toto orbe Romano* pour y former une population romaine compacte et peupler les nombreuses villes romaines fondées aussitôt au centre de la province. Tandis qu'en Mésie Inférieure, malgré son romanisme de bonne qualité, il n'y avait qu'une seule *colonia*, fondée par Trajan à *Oescus* et seulement quatre *municipia (Novae, Durostorum, Troesmis, Tropaeum Trajani)* institués à peine sous Marc-Aurèle [9], la Dacie reçut jusqu'à la fin environ une dizaine de *coloniae*, dont une, *Ulpia Trajana (Sarmizegetusa)*, fut bâtie dès le premier jour de la province. Mais cette différence ne concernait que les calculs bureaucratiques. En réalité, dans les deux provinces le romanisme fut également florissant et vigoureux. Aussi fut-il le plus durable. De toutes les provinces romanisées de l'Empire à l'est de l'Adriatique, ce n'est que dans les régions carpato-danubiennes, sur les terres des anciennes provinces de Dacie et de Mésie Inférieure, qu'une population romane subsista jusqu'à nos jours, tandis qu'en Dalmatie, dans le Norique, en Pannonie, le romanisme fut peu à peu anéanti par les migrations de la fin de l'Antiquité.

L'Empire romain représenta une réalité grandiose, qu'aucun de ses défauts ne pourrait obscurcir : ni la brutalité de ses conquêtes, ni l'étroitesse de sa fiscalité, ni sa prédilection pour les classes riches. On a beau ergoter autour de tous ces aspects négatifs, voire les exagérer, il n'en demeure pas moins vrai que ce vaste Etat assura à tout un monde la paix la plus longue qu'on eût jamais connue et qu'il répandit largement les bienfaits de son organisation, en créant un ample réseau de routes que nul pays n'avait vu auparavant, en facilitant une vaste circulation économique, en rapprochant les peuples les plus divers, en nivelant les différences de leur degré spirituel, de mœurs, de mentalité, en généralisant sa discipline juridique exemplaire. Il ne faut pas non plus oublier son éminent

[8] V. Pârvan, *o. c.*, p. 179—188 ; idem, *I Primordi della civiltà romana alle foci del Danubio*, Ausonia, X, 1921, p. 187—209 ; idem, *Începuturile vieții romane la gurile Dunării*, 2e éd., Bucarest, 1974, p. 156—130 (annotations par R. Vulpe).

[9] V. ci-dessous, p. 289—314.

https://biblioteca-digitala.ro

mérite d'avoir élevé aux lumières d'une civilisation supérieure tant de peuples qui, sans son intervention, auraient végété indéfiniment dans une existence primitive et stérile.

La civilisation romaine procède, certes, de la civilisation grecque et c'est, sans doute, le prolongement de cette brillante civilisation classique qu'elle représente dans l'histoire, mais elle y ajouta les inclinations de son propre génie, en développant la préférence pour le solide et le pratique, en introduisant de nouvelles préoccupations, en étendant considérablement le besoin de construire. D'un esprit par excellence quantitatif, la civilisation de l'Empire romain aima dans ses constructions la hardiesse des conceptions, les proportions amples et monumentales . Dans l'art, les Romains firent preuve de moins d'originalité que les Grecs — cela est évident — mais ils s'y affirmèrent avec un net penchant pour le réalisme, que leur avait légué le vieil art étrusque. C'est un trait particulier de la mentalité italique, manifesté plus discrètement dans les produits des ateliers auliques de tradition grecque, pour se développer en toute liberté dans l'art provincial, qui constitue un des chapitres les plus intéressants, quoique le moins étudié, de la civilisation romaine. Le goût des images sculptées, ainsi que des inscriptions, s'était tellement répandu dans tous les coins de l'Empire que, faute d'artistes qualifiés, concentrés en Italie et dans les métropoles grecques d'Orient, on dut recourir à des artisans locaux, improvisés, totalement ignorants des secrets des ateliers auliques, mais souvent animés d'une vraie impulsion créatrice et d'un vif sentiment du réel, qu'ils réussissaient à exprimer, malgré l'extrême pauvreté de leurs moyens, avec une sincérité communicative. A ce point de vue, les provinces balkano-danubiennes offrent d'innombrables monuments, surtout des stèles funéraires et des icônes des divinités, mais les plus remarquables, parfois de véritables chefs-d'œuvre de l'art provincial romain, en sont les reliefs du Trophée de Trajan à Adamclissi (inauguré en 109), représentant des scènes de combat entre les soldats romains et une coalition des Daces, des Germains (Bures) [10] et des Sarmates dont les types ethniques et les mouvements y sont rendus avec un vérisme dynamique et expressif, en dépit de la naïveté primitive du dessin [11].

On soutient souvent que les considérables apports des Romains au progrès de l'humanité ne furent tous que le prix d'une dure exploitation des peuples au profit d'une seule cité. On ne saurait le nier. Mais c'est s'arrêter à l'étape initiale de l'expansion romaine, à l'époque de la République, quand la série précipitée des conquêtes remplissait Rome d'immenses butins et d'innombrables esclaves. Pourtant l'histoire ultérieure évolua dans une direction différente, l'Empire tendant à prospérer au profit de tous ses sujets et avec leur concours. En dépit des apparences, l'Etat romain ne poursuivait pas seulement des rapines et de la gloire ; son but était principalement de garantir l'ordre et le bien-être sur toute l'étendue de son domaine. D'autre part, les besoins de son organisation et de sa défense l'ont contraint à faire appel de plus en plus aux énergies des provinces. Ainsi, par la force des choses, l'immense Empire cessa-t-il de représenter une possession de Rome pour devenir graduellement un organisme

[10] V. ci-dessous, p. 199 et suiv.

[11] S. Ferri, *Arte romana sul Danubio*, Milan, 1963, p. 372—378. V. aussi ci-dessous, p. 222—224.

https://biblioteca-digitala.ro

politique en soi, voire le maître de sa capitale. Le plus glorieux des empereurs romains, Trajan, fut aussi le premier provincial élevé à cette dignité suprême. Il est vrai que, tout en provenant d'une colonie romaine d'Espagne, de même que son héritier Hadrien, il descendait d'une vieille famille italique. Mais un siècle ne se sera pas écoulé que le trône écherra à l'Africain Septime Sévère et à ses successeurs syriens qui ne pourront se réclamer d'une pure origine romaine. Et, dans la suite, la série des empereurs issus des provinces et soutenus par une énorme armée recrutée hors d'Italie sera presque ininterrompue. Le Sénat romain même, l'âme du pouvoir central de Rome et de ses traditions, finira par se transformer de fait, sous le nombre croissant de ses membres d'origine provinciale, dans un corps représentatif de l'Empire tout entier.

Naturellement, cet organisme gigantesque, formé par une adaptation graduelle aux nécessités, avait des faiblesses, dont on se rendait peu compte à l'époque de grande floraison du Haut-Empire, mais que la crise soudaine du IIIe siècle mettra en évidence sous les aspects les plus dangereux. La dualité qu'Auguste avait établie entre le Sénat de Rome, comme autorité civile d'essence républicaine, et la dictature du *princeps*, comme chef de l'armée, resta constamment l'expression d'un équilibre entre deux forces contradictoires de l'État romain. Aussi fut-elle toujours précaire. Ses principaux défauts consistaient en l'absence de toute norme concernant la succession du trône, ainsi qu'en la liberté qu'elle permettait à l'armée de dire son mot lors de l'avènement d'un empereur. Tant que ce privilège de fait fut limité à la garde prétorienne et à des légions recrutées en Italie, les conséquences n'en avaient rien de trop grave. Mais les choses se compliquèrent considérablement lorsque l'armée, y compris les cohortes prétoriennes, fut composée presque seulement de provinciaux et surtout quand, à partir de Septime Sévère, les légions devinrent des troupes régionales, recrutées sur place et ayant le droit de former des familles légales. Dans les circonstances exceptionnellement critiques qui suivirent la mort de Sévère Alexandre, en 235, quand les frontières de l'Empire gémissaient sous la pression massive, incessante et simultanée des peuples en migration, cette stabilité territoriale des armées engendra l'anarchie militaire. Chaque armée régionale, devant faire continuellement face à des forces supérieures en nombre et se jugeant mal soutenue par le pouvoir central, tendait à accaparer les ressources de l'Empire en sa faveur, en lui imposant un empereur de son choix. Le risque pour l'unité de l'Empire était bien grave, mais personne ne s'en doutait. Tout empereur acclamé par l'armée d'une frontière se croyait sûr de l'emporter sur ses rivaux érigés en même temps sur les autres frontières et de refaire l'ordre à son profit.

Dans ces circonstances, les provinces balkano-danubiennes eurent un rôle de première importance. L'armée du Danube, qui était la plus grande de l'Empire, avec ses douze légions distribuées sur *le limes* depuis le Norique jusqu'en Mésie Inférieure et en Dacie et à laquelle incombait la défense de la frontière la plus périclitée, fit preuve d'une énergie intarissable et d'un fort attachement à l'unité et à la romanité de l'Empire. Ce n'est pas d'elle que partit le signal de l'anarchie, mais de l'armée du Rhin. Si le brave soldat Maximin le Thrace, l'empereur que celle-ci acclama contre le gré du Sénat, provenait du Bas-Danube, d'une famille

https://biblioteca-digitala.ro

pérégrine de la Mésie Inférieure, d'origine gète, ce n'est qu'un cas particulier, confirmant tout au plus la valeur des militaires recrutés dans ces régions. Mais l'attitude de l'armée danubienne se maintint d'abord assez disciplinée. Ce n'est qu'en 248, sous Philippe l'Arabe, que, mécontente de cet empereur oriental et ne pouvant plus tenir tête aux énormes masses des populations carpes et gothiques qui se ruaient sur les provinces balkaniques, elle se rebella pour la première fois, en acclamant comme empereur d'abord Pacatien et, peu après, l'envoyé du Sénat, le consul Dèce, originaire de la Pannonie Inférieure. Celui-ci tomba en héros, en 251, en combattant les Goths près d'Abritus (récemment identifié avec Razgrad).

Dans les années qui suivirent, la crise atteignit son comble. Les invasions étaient devenues endémiques et, par surcroît, la population des provinces était affreusement ravagée par la peste. L'anarchie militaire battait son plein. Valérien, acclamé par les troupes du Danube supérieur et reconnu au premier moment dans tout l'Empire, partagea le pouvoir avec son fils Gallien, en confiant à celui-ci la défense de l'Occident et des provinces danubiennes et en se réservant l'Orient pour lui-même. Valérien mort en 260 dans la captivité des Perses, Gallien se vit obligé d'accepter un *modus vivendi* avec des rivaux érigés en empereurs, entre-temps, dans les diverses parties de l'Empire, se contentant pour lui-même de l'Italie et des provinces danubiennes dont les armées lui restèrent au fond constamment fidèles.

Son successeur, Claude le Gothique, natif de Dardanie, obtint une victoire éclatante en 269 à Naissus (Niš), où il écrasa une énorme coalition germanique conduite par les Goths, mais bientôt il mourut de la peste. Les troupes proclamèrent à sa place Aurélien, originaire des provinces mésiennes, qui en peu de temps réussit enfin à refaire l'unité de l'Empire et à entraver l'anarchie. Il réorganisa la défense du limes danubien au prix de l'abandon de la Dacie, dont la position avancée, dans le nouveau rapport des forces du côte ennemi, ne correspondait plus aux nécessités militaires de l'Empire. Pour donner le change à l'opinion, mais aussi parce qu'il s'agissait de la même armée et des mêmes organes administratifs, il attribua le nom de Dacie à une nouvelle province, créée sur la rive droite du Danube, dans laquelle furent installés les citadins riches, les organes officiels, les troupes et les agriculteurs plus aisés, retirés de la province abandonnée. Cependant la plus grande partie de la population de l'ancienne Dacie, romaine ou romanisée, préféra rester sur ses terres, n'ayant aucun motif de les quitter. Après tant d'invasions continuelles, elle s'était habituée à se débrouiller toute seule au milieu des Barbares.

La crise touchait à sa fin. Elle avait profondément secoué l'Etat romain, dont le salut exigeait une réorganisation radicale. C'est toujours un empereur issu d'au-delà de l'Adriatique, le salonitain Dioclétien (284—305), qui assuma cette tâche extrêmement difficile. Dernier produit d'un *pronunciamiento*, cet ancien commandant du limes mésien, énergique et intelligent, eut le courage de rompre avec les traditions périmées et de tirer des réalités qui s'étaient imposées au cours de la crise les conclusions nécessaires. Le besoin d'autorité et de prestige, conditions indispensables à la stabilité du trône et au rétablissement de l'ordre, le détermina à transformer l'ancien Principat dualiste en un Dominat, où l'autorité suprême relevait seulement du souverain. D'autre part, la nécessité de

https://biblioteca-digitala.ro

faire face aux attaques ennemies sur différentes frontières, cause principale de l'anarchie militaire, l'obligea de recourir à une décentralisation, comme à l'époque de Valérien et de Gallien, mais cette fois rationnellement organisée. C'est ainsi que fut créé la tétrarchie, avec deux Augustes secondés de deux Césars qui, tout en représentant une unité, se partageaient le vaste espace de l'Empire. Le système prévoyait une rigoureuse hiérarchie entre les quatre empereurs, en leur imposant un ordre de succession. Dioclétien, le premier des deux Augustes, ayant comme César le vaillant Galère, qui provenait d'une famille de Daces romanisés, se réserva la moitié orientale de l'Empire avec les provinces balkano-danubiennes. Il laissa l'Italie et l'Occident à son collègue Maximien et au César Constance Chlore, celui-ci originaire de la Mésie Supérieure.

Une harmonie entre l'idée d'unité et le besoin de décentralisation fut envisagée aussi dans la réorganisation des provinces, dont le nombre fut largement augmenté au dépens de leur étendue, mais en même temps elles furent groupées en douze grands diocèses. C'est toujours l'enseignement fourni par l'expérience de la crise récente qui inspira Dioclétien dans la réforme de l'armée. Outre l'armée de frontière, *milites limitanei*, il fonda une armée intérieure, *milites comitatenses*, tenue à la disposition immédiate de l'empereur, comme une force mobile utile aussi bien contre les attaques extérieures, que pour prévenir les caprices des *limitanei*. Les légions, principaux foyers de l'anarchie précédente, furent beaucoup diminuées dans leurs effectifs, ainsi que dans leur rôle opératif. Toujours dans le but de réduire l'indépendance des organes locaux, on sépara, dans les provinces, l'administration civile de leur commandement militaire.

Si le système de la tétrarchie, par trop abstrait pour résister à l'examen des réalités, n'attendit pas la mort de son créateur (313) pour faire faillite par suite des guerres civiles d'où allait sortir l'Empire monarchique héréditaire de Constantin le Grand (306—337), les autres réformes réalisées par Dioclétien s'avérèrent, par contre, très judicieuses et durables. Dans le cadre de la réorganisation administrative qu'il appliqua à l'Empire, les pays de l'Europe balkano-danubienne furent divisés en vingt-deux provinces (au lieu de onze), groupées en trois diocèses : *Thraciae*, *Moesiae* et *Pannoniae*. Dans le *diocesis Thraciarum* entraient les anciennes provinces de Thrace et de Mésie Inférieure, remplacées maintenant par six provinces plus restreintes : Europe (autour de Byzance), Hémimont, Rhodope, Thrace, Moesia Secunda (Mésie Inférieure) et Scythie (Dobroudja actuelle). Le *diocèse des Mésies*, comprenant tous les territoires de l'ancienne Mésie Supérieure, de la Macédoine, de l'Epire et de la Grèce, venait d'être divisé en onze provinces : Mésie Margensis, Mésie Supérieure, Dacie (fondée au sud du Danube par Aurélien), Dardanie, Prévalitane (au sud de l'ancienne province de Dalmatie), Epirus Vetus, Epirus Nova, Macédoine, Thessalie, Achaïe, Crète. Le *diocèse des Pannonies*, avec Sirmium pour capitale, comprenait sept provinces : Pannonie Inférieure, Pannonie Supérieure, Pannonie Savensis, Valeria, Dalmatie, Noricum Ripense, Noricum Mediterraneum, taillées dans les anciennes provinces occidentales de l'Illyricum : le Norique, les deux Pannonies, la Dalmatie.

Le diocèse des Mésies subit une autre réforme sous Constantin le Grand qui en était originaire. Les provinces furent partagées entre deux

https://biblioteca-digitala.ro

nouveaux diocèses : *Dacia* et *Macedonia*. Le premier fut constitué par la Mésie Supérieure, la Margensis, la Dardanie, la Prévalitane et la Dacie d'Aurélien, celle-ci divisée à son tour en *Dacia Ripensis* sur le Danube et la *Dacia Mediterranea* [12], dans les montagnes des Balkans autour de *Serdica* (l'actuelle Sofia). Cette ville était aussi la capitale du diocèse. A la *Macedonia* restèrent les six autres provinces de l'ancien diocèse des Mésies, la capitale étant à Thessalonique. Cette réforme constantinienne, déterminée essentiellement par des raisons administratives et militaires, ne correspondait pas moins à une réalité d'ordre spirituel, car la limite entre les deux nouveaux diocèses coïncidait avec la ligne de partage entre les aires du romanisme et de l'hellénisme.

Le besoin de se trouver en même temps à proximité des frontières du Bas-Danube et de l'Euphrate, dont les événements du IIIe s. avaient démontré la vulnérabilité, poussa Costantin à créer la ville de Constantinople, entre 324 et 330, par l'agrandissement considérable de la vieille cité mégarienne de Byzance qui se vit subitement transformée en une « Nouvelle Rome ». Située sur la rive thrace du Bosphore, dans une position stratégique d'une importance unique, cette métropole était vouée à un brillant avenir. Sa fondation marqua le déplacement sans appel du centre de gravité de l'Empire du côté de l'Orient, dont la richesse économique fournissait à l'Etat romain la plupart de ses ressources. C'était aussi un revirement du rôle historique de la péninsule Balkanique, qui, par la force de la nécessité, était arrivée non seulement à égaler en importance la péninsule des Apennins, mais même à la laisser dans l'ombre. Et tout cela sous l'effet singulier de l'évolution d'un tout-puissant Empire d'origine italique ! On pourrait voir les choses d'une autre façon aussi, comme un apogée de la suprématie romaine à l'est de l'Adriatique, s'il n'y avait tant d'indices que c'est, par contre, son déclin qui s'amorçait.

Dans l'Etat réorganisé par Dioclétien, le processus du nivellement entre les provinces et la capitale de l'Empire était déjà parvenu à ses dernières conséquences. L'Italie perdait sa situation privilégiée d'antan, pour devenir un simple diocèse tout comme les autres, parcellé à son tour en une dizaine de petites provinces. Rome même, réduite seulement au rôle de capitale de l'Occident, n'avait pas attendu d'être éclipsée par sa rivale orientale, Constantinople, pour descendre de sa position éminente de jadis, en devenant la résidence d'un Auguste en sous-ordre.

L'Empire allait garder son unité pendant tout le IVe s. avec un ou deux Augustes, mais le geste de Théodose Ier de le partager définitivement entre ses fils Arcadius et Honorius, comme une solution devant la ruée des peuples germaniques et la menace obsédante des Huns, lui fut fatal. L'Empire d'Occident, dévolu à Honorius, réussit à repousser l'invasion d'Attila par la victoire des Champs Catalauniques (451), dernier éclat de la gloire romaine, obtenue par le général Aëtius, originaire de Durostorum. Mais, déjà désagrégé sous la multitude des fédérés germaniques établis dans toutes ses provinces et même en Italie, cet Empire occidental devait succomber sous leurs coups, en 476. Les contemporains ne se sont pas aperçus de l'importance de cet événement. La déposition du dernier empereur de Rome, Romulus Augustule, leur parut comme

[12] Pour le sens de ce nom, v. ci-dessus, p. 98—102.

https://biblioteca-digitala.ro

une extension de l'autorité de l'empereur de Constantinople, Zénon, car à l'instar de tous les fédérés, les auteurs de cet acte, les Hérules d'Odoacre, étaient censés appartenir à un Empire dont personne ne pensait à discuter l'unité théorique, quoiqu'en réalité il n'y eût plus d'Etat romain qu'en Orient. C'en était fait, cette fois pour de bon, de la prépondérance apennine sur les Balkans. Les provinces de l'Europe sud-orientale étaient restées à l'Empire d'Orient, à l'exception du Norique, occupé par des peuples germaniques et de la majeure partie de la Pannonie, soumise aux Huns.

Après la réorganisation de l'Empire sous Dioclétien, le romanisme, parfaitement consolidé dans les provinces de l'ancien Illyricum et jusqu'aux bouches du Danube, avait enregistré une vigoureuse offensive aussi sur les provinces hellénisantes de la péninsule des Balkans à la faveur de l'organisation rigoureuse du Dominat et de la longue série des empereurs qui depuis le milieu du IIIe s. étaient fournis presque seulement par les provinces latinophones de l'Illyricum. Il semblait que la fondation de Constantinople et le transfert de l'autorité suprême de l'Empire dans cette ville de l'Orient hellénique allait trancher résolument la rivalité des deux formes de civilisation dans l'espace balkanique au profit du romanisme. Il n'en fut rien. C'est en vain que Constantin essaya de donner à sa création une allure romaine par excellence, dans le but d'en faire une copie exacte de Rome. C'est en vain que les empereurs du IVe s., issus pour la plupart de provinces illyriennes, imposèrent l'usage uniforme du latin dans les actes officiels ; que des écrivains de langue latine firent leur apparition parmi les intellectuels grecs d'Orient, que les formes latines de l'État et la langue latine de l'armée allaient se prolonger jusqu'au début du VIIe s. Rien ne fut changé au caractère foncièrement hellénique de cette partie de l'Empire. Constantinople même, fondée comme une ville éminemment romaine, finira vite par devenir une métropole totalement grecque, en attendant le moment où, sous l'empereur Héraclius (610—641), le grec deviendra la langue officielle de l'Empire d'Orient. Le latin sera définitivement chassé d'un Etat qui, dans son unique langue — le grec — continuera pourtant à s'appeler « romain ».

D'autre part, le christianisme, qui depuis l'édit de tolérance, émis par Constantin le Grand en 313, était devenu la religion dominante de l'Empire, ne modifia en rien le rapport entre les deux langues. L'Eglise employa le grec dans l'aire de l'hellénisme, le latin dans celle du romanisme, ne cherchant à ses débuts qu'à se faire comprendre de ses prosélytes.

De son effort suprême de s'imposer au monde hellénique, le romanisme sortait vaincu. L'effort était d'ailleurs bien tardif. L'Empire d'Occident qui, avec Rome et l'Italie, représentait sa base, n'avait pas attendu la fin du Ve s. pour s'effondrer. La structure de l'ancien Empire romain, refaite par Dioclétien, allait se perpétuer dans sa moitié orientale pour mille ans encore, mais seulement en faveur de l'hellénisme et sur un espace toujours plus rétréci. Les dernières des provinces latines qui se trouvèrent sous la protection d'une autorité impériale furent celles de la Péninsule Balkanique. Après l'assassinat du vaillant empereur Maurice (601), leur dernier défenseur, elles furent aussi abandonnées, l'Empire d'Orient reportant sa frontière, de ce côté, sur le faîte de l'Hémus.

https://biblioteca-digitala.ro

Le romanisme oriental, privé de toute protection impériale, en était réduit à sa propre vigueur. Par un curieux paradoxe, il ne réussira à en donner une preuve durable que là où il avait eu le moins de temps bénéficié de l'appui officiel : à savoir en Dacie. Au lieu de lui être fatal, son isolement précoce assura au romanisme dace sa force de résistance. Abandonnée à son sort, dans les Carpates, à un moment où tout autour d'elle l'Empire continuait à garder la plénitude de ses énergies et le rayonnement de son prestige, la population de laboureurs et de pâtres qui restèrent en Dacie après Aurélien put consolider continuellement sa latinité grâce au contact qu'elle maintint avec la vie de l'Empire, mais en même temps elle sut s'accommoder aussi des dominations successives des Carpes, des Sarmates, des Goths, des Huns. Lorsque l'Empire disparut de son voisinage, le romanisme dace était si durci et si adapté à la résistance dans les conditions de la domination étrangère, que les nouvelles migrations qui se suivirent autour de lui ne pouvaient plus l'ébranler.

◆

L'Europe sud-orientale joua un rôle considérable dans le développement du phénomène romain. C'est là que Rome réalisa la jonction de l'Occident et de l'Orient et qu'elle montra le plus effectivement la valeur de ses vertus créatrices dans les circonstances les plus hostiles. C'est là encore que l'Empire romain prouva au plus haut point la force de sa cohésion et de sa vitalité et qu'il rendit les plus grands services à la civilisation. Les deux formes de vie supérieure qui se rencontrèrent dans les Balkans, le romanisme et l'hellénisme, furent également favorisées par l'Empire qui, devant cet antagonisme spirituel, garda toujours l'attitude neutre d'un Etat universel. Si le romanisme trouva un large champ de développement dans les provinces de la frontière danubienne, l'hellénisme des régions sud-balkaniques, à l'instar de l'hellénisme tout entier, ne dut pas moins à l'organisation impériale romaine son unité sans précédent, ainsi que sa merveilleuse longévité.

À leur tour, les provinces de l'Europe sud-orientale contribuèrent très activement à la force et à la grandeur de l'Empire et, aux moments critiques, à son salut. Ce sont les populations daco-thraces et illyriennes qui fournirent à l'armée romaine ses meilleurs soldats. Outre les nombreuses cohortes et ailes portant, en souvenir de leur premier recrutement, les noms des Dalmates, des Pannoniens, des Breuques, des Noriques, des Thraces, des Daces, des Besses, des Dardaniens, il y avait une multitude de soldats de provenance danubienne et balkanique dans toutes les unités militaires de l'Empire, depuis les diverses *auxilia* jusqu'à la garde prétorienne de Rome. Le personnel de la flote militaire de Ravenne était assuré en grande partie par les Liburnes et les marins transadriatiques n'étaient pas non plus rares dans la flotte de Misène. Quant aux légions qui montaient la garde le long du Danube, leur effectif était recruté presque exclusivement parmi les habitants des provinces illyriennes et daco-thraces, dont elles constituaient la garnison. On a vu ci-dessus de quel poids elles influèrent sur l'évolution de la crise du IIIe s. en en déterminant la fin et en contribuant à sauvegarder l'unité de l'Empire.

Le patriotisme local des provinces balkano-danubiennes resta toujours puissamment uni au sentiment de solidarité avec le sort de l'Em-

https://biblioteca-digitala.ro

pire tout entier. C'est de ces provinces que s'élevèrent les empereurs les plus énergiques et les plus capables qui surent tirer l'Empire des situations les plus désespérées. Ce sont les empereurs danubiens qui affrontèrent le plus vaillamment les grands périls du IIIe s. Ce sont eux aussi qui réorganisèrent l'Etat romain en lui assurant encore un siècle de ferme unité. Après la chute de sa partie occidentale, ce sont toujours les empereurs de provenance balkanique, régnant sur l'Orient, qui s'efforcèrent de la récupérer. Marcien (450—457), l'empereur d'Orient, qui sut imposer son prestige aux Huns d'Attila, était né en Thrace, de même que son successeur Léon Ier. Anastase, le réorganisateur de la défense du Bas-Danube au début du VIe s., provenait d'Illyrie. Le grand empereur Justinien (527—565), qui réussit à reconquérir l'Italie et l'Afrique, était né en Dardanie de même que son prédécesseur Justin Ier (518—527) et que son successeur Justin II (568—578). Ces Dardaniens furent aussi les derniers et les plus ardents défenseurs du latin comme langue officielle de l'Empire d'Orient, un moment avant son inévitable remplacement par le grec.

Un phénomène si ample que l'Empire romain, auquel l'Europe sud-orientale fut étroitement attachée pour plus de six siècles (sans parler du prolongement byzantin), ne pouvait pas disparaître sans y laisser des traces durables. On a, à ce propos, les restes archéologiques, qui dans les pays balkano-danubiens se retrouvent à chaque pas, avec leur vertu d'évoquer directement la civilisation la plus constructive que le monde eût jamais connue. Mais il y a encore les traces vivantes, que le souvenir de Rome laissa dans les langues et les traditions des peuples actuels du Sud-Est de l'Europe. De l'ancienne romanité des provinces balkano-danubiennes survit la nation roumaine des Carpates et du Bas-Danube, avec les enclaves des Aroumains, disséminées à travers la Péninsule Balkanique jusqu'en Macédoine et dans l'Epire. Les Roumains s'appellent eux-mêmes, depuis toujours, *Români*, c'est-à-dire *Romani*, de même qu'ils donnent à leur langue le nom de *limba românească*, forme dérivée de l'expression *lingua romanisca* du latin vulgaire. Les étrangers leur conservent le nom de *Valaques* (avec diverses variantes : *Wallachen*, *Vlakhi*, *Vlaši*, *Oláh*, *Volokhi*, etc.), semblable à celui qu'ils donnent aux Italiens et aux autres peuples romans et que dès l'Antiquité les populations d'au-delà du limes rhénano-danubien rattachaient à tous les Romains. Dans la langue roumaine, foncièrement latine, d'innombrables termes rappellent le souvenir de la civilisation romaine. L'ancienne notion spéciale de *pavimentum*, urbaine par excellence, est devenue en roumain *pământ*, signifiant d'abord « terre sur laquelle on marche » puis généralement « terre » dans n'importe quelle acception, tandis que le mot *terra*, modifié en *ţeară*, *ţară*, fut réduit au sens spécial de « pays », « contrée », « Etat ». Le roumain *bătrîn* « vieux », dérivé du latin *veteranus*, constitue un excellent témoignage de l'importance que l'élément militaire eut dans la formation du romanisme carpato-danubien. Comme preuve de l'origine romaine aussi du christianisme bas-danubien, malgré son appartenance ultérieure à l'Eglise grecque, la plupart des termes religieux du roumain remontent aux premiers missionnaires de langue latine du IVe s. : *băserecă* — *biserică* (dérivé de *basilica*) « église », *cruce* « croix », *Dumnezeu* (de *Dominus Deus*) « Dieu », *înger* « ange », *rugăciune* (de *rogatio,-nis*) « prière », *duminică*

https://biblioteca-digitala.ro

« dimanche », *Crăciun* (de *creatio -nis*) « Noël », *Rusalii* (de la fête païenne des *Rosalia*) « Pentecôte », *Păresimi* (de *Quadragesima*) « Carême », *preot* (de *prebyter — presbyter*) et aussi *popă* (du païen *popa* christianisé) « prêtre », etc.

Mais l'héritage romain persiste abondamment dans toutes les langues balkaniques, aussi bien en grec — langue de circulation universelle dans la moitié orientale du vieil Empire romain, puis langue officielle de l'État byzantin — que dans l'albanais, antique idiome illyrien rempli de termes latins, ainsi que dans les langues slaves méridionales, qui assimilèrent une énorme part du romanisme balkano-danubien. Dans le folklore slave, le souvenir de la grandeur romaine s'est concrétisé dans le nom de *Troïan* qui, rappelant l'illustre conquérant de la Dacie, est devenu le nom d'un dieu du panthéon païen des vieux Slaves. Mais, en même temps, généralisé comme un mot commun, *troïan* signifie, dans les langues slaves et en roumain, tout reste de construction monumentale très ancienne qui, dans la mentalité populaire de l'Europe sud-orientale, ne pourrait être attribuée qu'aux Romains. Comme un écho du prestige romain même chez les peuples slaves septentrionaux et orientaux, il est intéressant de relever l'expression russe *tropa Troiana* du vieux « Chant de la troupe d'Igor », dont l'acception commune de « sentier de Trajan », prise comme telle, n'évoque rien, tandis que, selon la judicieuse interprétation récemment formulée par l'archéologue soviétique B. A. Rybakov, il s'agit d'un lointain souvenir du Trophée de Trajan *(Tropaeum Traiani)*, dont on voit encore l'imposante ruine à Adamclissi, dans la Dobroudja. Ce colossal monument, avec ses bas-reliefs si expressifs dont nous avons fait mention ci-dessus, dut impresssionner profondément les diverses populations transdanubiennes qui le rencontrèrent sur leur chemin à l'occasion de leurs innombrables incursions dans l'Empire romain, en commençant par l'invasion costoboce du temps de Marc Aurèle et par les ataques carpes et gothiques du IIIe s., pour culminer avec les ravages des Avars et avec les grandes migrations slaves. Tout naturellement, le renom d'un tel vestige de la gloire de Trajan dut résonner amplement parmi les peuples du nord du Danube et du Pont-Euxin.

Il n'y a pas que les Roumains à perpétuer le nom des Romains dans l'Europe sud-orientale. Les Grecs, héritiers ethniques de la partie orientale de l'antique Empire romain, se donnent eux-mêmes le nom de *Roméi* (Ῥωμαῖοι *et* Ῥωμιοί), que le nom classique d'Hellènes (Ἕλληνες), ressuscité à l'époque moderne, n'a pas encore réussi à supplanter complètement. Aussi la langue grecque populaire s'appelle-t-elle couramment *romaïki* (ῥωμαϊκή). Lors de leur installation en Asie Mineure, au XIVe s., les Turcs-Ottomans donnèrent à la partie européenne de l'Empire byzantin auquel ils allaient finalement substituer le leur, le nom de *Roum-Ili*, « Pays des Romains », d'où l'expression géographique de *Roumélie*, encore employée pour désigner certaines régions de l'ancienne Thrace et de la Grèce.

Sous des aspects infinis, l'empreinte de Rome est partout présente dans cette Europe balkano-danubienne qu'elle domina et modela, en lui consacrant le meilleur de son génie, mais dont, à son tour, elle ne cessa jamais de dépendre : pour les germes de sa civilisation aux temps reculés de ses débuts, pour la solidité de son Empire à l'époque de sa gloire, pour la survivance de ses valeurs aux jours de son déclin.

https://biblioteca-digitala.ro

LES BURES ALLIÉS DE DÉCÉBALE DANS LA PREMIÈRE GUERRE DACIQUE DE TRAJAN [1]

En dépit de leur grand retentissement et de leurs conséquences importantes, les guerres daciques de Trajan sont mal connues. Certes, elles sont représentées sur le relief continu de la Colonne Trajane de Rome dans la succession de toutes leurs phases et des images concernant certains de leurs épisodes se retrouvent aussi, en grand nombre, parmi les sculptures du Trophée d'Adamclissi dans la Dobroudja, mais les sources littéraires, sans lesquelles l'interprétation de semblables monuments archéologiques reste à la discrétion des conjectures, sont extrêmement pauvres.

Par un singulier hasard, tous les nombreux écrits que les guerres daciques ont inspirés se sont perdus dès l'antiquité. La seule exception serait l'« Histoire romaine » de Dion Cassius, mais de ce remarquable ouvrage c'est précisément le livre LXVIII (consacré au règne de Trajan) qui nous est parvenu très mutilé, seulement par l'intermédiaire d'un pauvre résumé fait au XIe siècle par le moine byzantin Xiphilin [2].

Parmi les passages de ce compendium, un des moins clairs et des plus controversables est celui qui se trouve en tête du récit de la première guerre, où il est question d'un message envoyé à Trajan par les Bures *(Buri)*, l'exhortant de renoncer aux hostilités contre les Daces. C'est la phrase avec laquelle commence le chapitre 8 du livre LXVIII (éd. Boissevain) : στρατεύσαντι δὲ τῷ Τραιανῷ κατὰ τῶν Δακῶν καὶ ταῖς Τάπαις, ἔνθα ἐστρατοπέδευον οἱ βάρβαροι, πλησιάσαντι μύκης μέγας προσεκομίσθη, γράμμασι Λατίνοις λέγων ὅτι ἄλλοι τε τῶν συμμάχων καὶ Βοῦροι παραινοῦσι Τραιανῷ ὀπίσω ἀπιέναι καὶ εἰρηνῆσαι.

En traduction : « lorsque Trajan était en marche contre les Daces et s'approchait de Tapae où étaient campés les barbares, un grand champignon lui fut apporté, sur lequel il était écrit, en lettres latines, que *les Bures et les autres alliés* [3] conseillent à Trajan de rebrousser chemin et de faire la paix ».

Faisant suite immédiatement à ce passage, le texte raconte que l'empereur romain, sans faire attention à la note reçue, se précipita avec toutes ses forces sur les Daces, en livrant la première bataille de la guerre, extrêmement sanglante, dans laquelle les pertes romaines furent si lourdes

[1] Cette étude parut d'abord dans St. cl., V, 1963, p. 223—247.

[2] Cf. Schwartz, dans P.-W. *Real-Enc.*, v. *Cassius Dio*, col. 1720—1721 ; U. Ph. Boissevain, préfaces aux vol. I—III de son *Cassii Dionis Cocceiani Historiarum Romanarum quae supersunt*, Berlin, 1895—1898, vol. I, pp. I—II et LXXXIX—CVI ; vol. II, p. I—XXIII ; vol. III, p. I—XIII et p. 187—201, notes.

[3] À la lettre : « les autres alliés et les Bures », ce qui revient au même, car dans le texte il n'est spécifié que le nom des Bures, le seul donc auquel peut se référer la corrélation exprimée par le mot ἄλλοι.

https://biblioteca-digitala.ro

que, faute de chiffons suffisants, Trajan lui-même dut déchirer ses vêtements afin de procurer des bandages aux soldats blessés. Les Daces finirent par se retirer, mais sans doute en bon ordre, ce qui détermina le prolongement de la guerre dans les montagnes.

Dans le reste de l'œuvre de Dion Cassius, telle qu'elle nous est parvenue, on ne trouve plus de référence à la dépêche des Bures, de sorte que les différentes questions soulevées par ce détail restent sans réponse. Qui étaient ces Bures et « les autres alliés »? Quelle était la signification et la portée de leur note à l'empereur romain? Quelle fut la conséquence du mépris avec lequel celui-ci passa outre leur « conseil »? Le texte transmis par Xiphilin ne nous en dit rien. D'autre part, dans aucune autre source littéraire ne figure la moindre allusion à un tel épisode. Aussi le passage en question, que Xiphilin tira de l'oubli au prix du sacrifice de considérables parties du contexte original, reste-t-il tout à fait suspendu, dissonant d'une façon bizarre dans toute la narration des deux guerres daciques de Trajan.

Cependant on n'a pas non plus le droit de douter de sa réalité, ni de prêter une autre acception aux paroles transmises par Xiphilin [4]. L'épisode a été reconnu sur la Colonne Trajane dès le XVIIe siècle, par R. Fabretti et, à notre époque, par la plupart des historiens des guerres daciques [5]. Dans la planche X, scène IX, segm. 25, de la monographie que Cichorius a consacré à la Colonne Trajane [6], on observe une scène curieuse : devant Trajan, qui est représenté debout, sur une petite hauteur, entouré de son état-major et précédé par des *bucinatores* et des *cornicines*, se voit, descendu d'un mulet et tombé par terre, un barbare, dont l'aspect et le costume diffèrent de ceux des Daces. Son attitude est bizarre : couché sur le dos, la tête et un pied relevés, il tient dans sa main gauche un grand objet plat, rond, qu'il tend vers l'empereur, en en montrant à celui-ci la face extérieure. Le revers de l'objet, présentant un rebord retroussé, est parsemé de petits points (fig. 1). L'intention du sculpteur de rendre l'image d'un « grand champignon » (μύκης μέγας) est évidente. Il est clair aussi que la scène tout entière correspond au passage tiré de Dion Cassius. Le barbare au mulet n'est que le porteur du message

[4] J. Dierauer, *Beiträge zu einer kritischen Geschichte Trajans*, Leipzig, 1868, p. 83, note 3, suivi par C. De La Berge, *Essai sur le règne de Trajan*, Paris, 1877, p. 43, note 9, et par N. Iorga, *Histoire des Roumains et de la romanité orientale*, I, 2, Bucarest, 1937, pp. 124 et 163, croit que, dans le texte de Dion Cassius, le terme μύκης n'aurait pas son acception normale de « champignon », mais celle de « garde d'épée », ce qui est tout à fait invraisemblable. Ce n'est pas à la garde d'une épée qu'une acception métaphorique de μύκης pourrait être appliquée, mais au pommeau ou à la bouterolle (en ce sens Hérodote, III, 64). Or le texte parle d'un μύκης μέγας, ce qui ne convient qu'à un champignon proprement dit.

[5] R. Fabretti, *De Columna Traiani syntagma*, Rome, 1683, p. 17—18; W. Froehner, *La Colonne Trajane*, Paris, 1865, p. 79; C. Cichorius, *Die Reliefs der Traianssäule*, II, Berlin, 1896, p. 50—55; Victoria Vaschide, *Histoire de la conquête romaine de la Dacie et des corps d'armée qui y ont pris part*, Paris, 1903, p. 40; E. Petersen, *Trajans dakische Kriege nach den Säulenreliefs erzählt*, Leipzig, 1899, I, p. 17; H. Stuart Jones, *The historical Interpretation of the Reliefs of Trajan's Column*, dans Papers of the British School at Rome, V, 1910, p. 439; R. Paribeni, *Optimus princeps: Saggio sulla storia e sui tempi dell'imperatore Traiano*, I, Messine, 1926, p. 243; C. Patsch, *Der Kampf um den Donauraum unter Domitian und Trajan*, Vienne, 1937, p. 54—55.

[6] C. Cichorius, *op. cit.*, II, p. 50—55 et pl. X.

https://biblioteca-digitala.ro

des Bures et de leurs alliés [7]. Son étrange attitude n'est qu'une forme de salut, dont on trouve des analogies chez les populations primitives de différentes époques, comme une manifestation élémentaire du complet désarmement et d'une disposition pacifique. On retrouve un cas semblable chez Ammien Marcellin [8], qui parle d'un personnage sarmate, lequel, se présentant devant l'empereur Constantin, le salue en se précipitant à terre comme mort.

Quant à l'écriture sur un champignon, ce n'est pas non plus un fait anormal chez les tribus primitives [9]. Ce qui nous paraît plus intéressant c'est que parmi les populations dont il est question il y avait des individus qui savaient écrire et qui connaissaient le latin. Mais à cet égard on rencontre aussi des analogies, dans diverses régions au-delà du limes et, entre autres, même en Dacie, avant Trajan [10].

Le messager des Bures est vêtu sommairement, le tronc presque nu, à peine couvert d'une tunique rassemblée en écharpe. Ses jambes et ses cuisses sont aussi nues. Ses cheveux et sa barbe sont taillés court, ce qui contraste avec la chevelure abondante des Daces. Incontestablement, il n'appartenait pas à la race de ceux-ci. D'autre part, le mulet dont il se sert paraît indiquer le représentant d'une population montagnarde.

[7] G. A. Davies, *Trajan's First Dacian War*, JRS, VII, 1917, p. 84, tout en interprétant cette scène, lui aussi, comme la présentation d'un message, se prononce contre son identification avec l'épisode du message des Bures, pour des raisons par trop subtiles pour être convaincantes. Les trois objections qu'il soulève ne tiennent pas. Tout d'abord, il n'y a aucun désaccord topographique entre le texte et la Colonne : dans ces deux documents l'épisode a lieu également pendant la marche entre le Danube et Tapae. En deuxième lieu, l'invraisemblance de l'attitude du courrier n'est qu'une question d'habileté de la part du sculpteur (celui-ci, ayant l'intention de représenter le barbare se prosternant et en même temps montrant à l'empereur le message peint sur le champignon, a recouru à cet expédient conventionnel de le faire tomber sur le dos au lieu de le figurer à plat ventre ; le pied relevé n'est que le geste réflexe inhérent à cette chute instantanée à la renverse ; voir notre article, *Solul cu ciuperca scrisă* — Le messager au champignon écrit — dans Viaţa militară, Bucarest, 1967, 3, p. 20). Enfin, l'absence du *nodus* suève dans la chevelure du messager n'exclut pas du tout son origine bure, mais tout au plus son appartenance à une classe libre (Tacite, *Germ.*, 38 : *sic Sueuorum ingenui a seruis separantur*). D'ailleurs, son costume très sommaire serait un indice de sa basse condition. Mais à quoi bon insister, du moment qu'il faut tenir compte, avant tout, de l'arbitraire avec lequel l'artiste, ignorant des détails, dut représenter un type dont il n'avait qu'une très vague idée ? Un autre essai de nier le rapport de cette scène avec les Bures a été fait par J. H. Pollen, *A description of the Trajan Column*, Londres, 1874, p. 114 (*apud* Reinach), qui, suivi par S. Reinach, *La Colonne Trajane au Musée de Saint-Germain*, Paris, 1886, p. 44, suppose qu'il s'agirait d'un esclave tombé de son mulet, avec un engin de cuisine et non pas avec un champignon, sous la peur que le son des trompettes lui aurait provoquée. Une interprétation dans le même genre burlesque a été formulée par K. Lehmann-Hartleben, *Die Trajanssäule : ein römisches Kunstwerk zu Beginn der Spätantike*, Berlin-Leipzig, 1926, p. 117, qui s'imagine que l'individu tombé par terre serait un pauvre paysan de la région, surpris par l'apparition soudaine de l'empereur et que l'objet discoïdal et pointillé qu'il tient dans sa main gauche représenterait un gros fromage. Nous estimons inutile de démontrer l'impossibilité de telles interprétations, dont la frivolité est en évident contraste avec la gravité que présentent tous les autres épisodes de la Colonne, sans exception.

[8] Ammien Marcellin, XVII, 12. Cf. R. Paribeni, *op. cit.*, p. 244.

[9] Ces tribus emploient, pour y peindre ou graver des messages, toutes sortes de matières fournies directement par les plantes ; cf. J. Lips, *Les origines de la culture humaine*, Paris, 1951, p. 203 et suiv. C. Cichorius, *op. cit.*, p. 53, note 1, rapporte l'assertion du professeur américain Longden qu'en Amérique les populations indiennes se servent très souvent de l'écorce séchée des champignons pour y faire des dessins. Nous précisons que l'espèce la plus indiquée pour de tels usages est le champignon nommé « foie-de-bœuf ».

[10] Cf. C. Daicoviciu, dans *Istoria Românieĭ*, I, Bucarest, 1960, p. 327—329.

https://biblioteca-digitala.ro

Fig. 1. — Colonne Trajane. La présentation du message des Bures écrit sur un champignon. D'après C. Cichorius, *Die Reliefs der Traianssäule*, pl. X.

Fig. 2. — Colonne Trajane. Scène de la bataille près des chariots, en Mésie Inférieure. D'après Cichorius, *op. cit.*, pl. XXIX (× : type germanique présumé).

https://biblioteca-digitala.ro

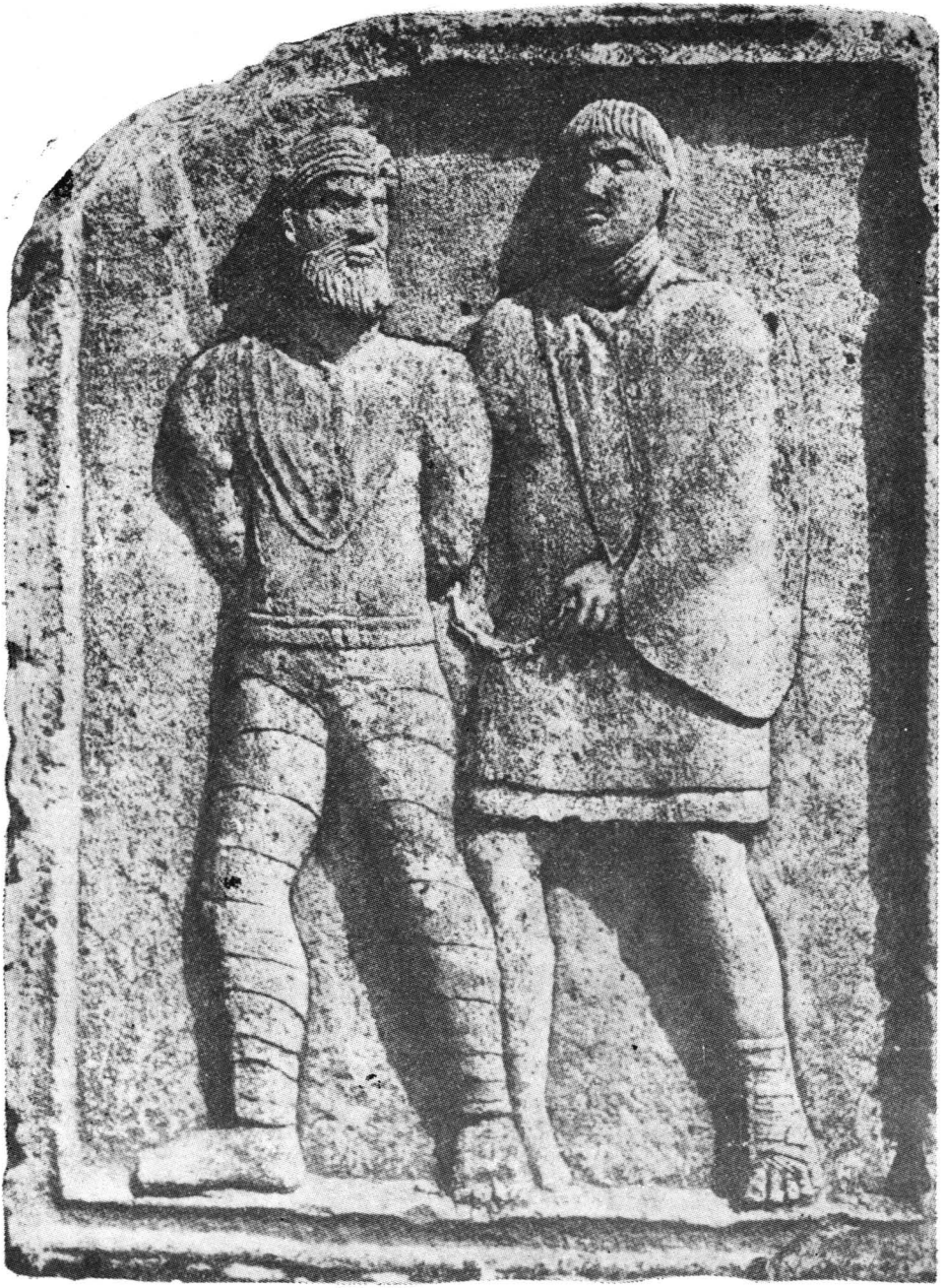


Fig. 3. — Trophée d'Adamclissi. Guerrier germanique capturé par un soldat romain.

https://biblioteca-digitala.ro

Fig. 4. — Trophée d'Adamclissi. Germain captif.

https://biblioteca-digitala.ro

L'identité de cette scène avec l'épisode raconté par Dion Cassius est d'autant plus assurée que même la place dans le récit en est la même : tout au début de la guerre, avant le commencement des hostilités. La scène est précédée seulement des épisodes de la marche des armées romaines se dirigeant du Danube vers l'intérieur de la Dacie. La première rencontre avec les Daces a lieu plus tard, à peine après 15 autres scènes concernant l'avancement tranquille des troupes romaines. D'autre part, cette rencontre est figurée comme un combat vif, mais bien moins sanglant que celui dont parle Dion Cassius. L'importance en est marquée, toutefois, par l'apparition allégorique de Jupiter Tonans comme participant à la mêlée, du côté des Romains [11].

On a cherché des solutions différentes aux problèmes soulevés par l'épisode au message des Bures et des « autres alliés ». Tout d'abord au problème de leur identité. Si pour les annonymes ἄλλοι τε τῶν συμμάχων, on ne saurait répondre que pas des conjectures, en ce qui concerne les Bures on dispose d'une série de renseignements littéraires qui les localisent du côté des Carpates septentrionales. La plus ancienne et la plus explicite des sources qui en font mention c'est la *Germania* de Tacite, œuvre consciencieuse et bien informée [12], écrite à la veille même de la première guerre dacique de Trajan, en l'an 98. Dans le chap. 43 de cet ouvrage, les Bures sont présentés comme une peuplade germanique, laquelle, d'après son parler et sa façon de vivre, relevait des Suèves *(sermone cultuque Sueuos referunt)*. Ils y sont cités en queue d'une série de populations qui, en commençant par les Marcomans et les Quades, se succédaient de l'ouest à l'est tout au long de la Tchécoslovaquie actuelle. Aussi les Bures devaient-ils occuper une région correspondant aujourd'hui approximativement aux parties orientales de la Slovaquie, à l'Ukraine transcarpatique et au Maramureş. Cette position concorde avec les données ultérieures des sources. Ainsi, par ex., environ quatre-vingts ans après l'épisode de Tapae, sous Marc Aurèle et sous Commode, ils seront attestés par Dion Cassius (LXXI, 18 et LXXII, 2—3) comme voisins des Jazyges et des Daces libres, occupant donc un espace autour du cours supérieur de la Tisa (Theiss), immédiatement au nord de la province romaine de Dacie. Par suite de la paix que Commode leur imposera en 180, ils seront contraints, de même que leurs voisins, à respecter, le long de la frontière septentrionale de cette province, une zone déserte de 40 stades de largeur (env. 7 km) dans laquelle il ne leur était permis ni de s'établir, ni de faire paître leurs troupeaux [13].

Quant aux données de Ptolémée (*Geogr.*, II, 11, 10), qui, sous le nom hybride de Λοῦγοι οἱ Βοῦροι, fait loger les Bures à l'ouest des sources de la Vistule, au nord des Carpates, jusqu'en Silésie, elles ne peuvent s'expliquer, comme l'a bien montré Vasile Pârvan [14], que par

[11] C. Cichorius, *op. cit.*, pl. XIX, scène 24 et texte, II, pp. 113 et 116—117. La description que le texte de Dion Cassius donne de cette bataille est suspecte : Xiphilin y a probablement introduit des éléments se rapportant à la bataille ultérieure, bien plus acharnée, d'Adamclissi ; v. ci-dessous, p. 218, note 37. Cf. notre étude, *Fulgerul lui Iupiter de la Tapae* (La foudre de Jupiter à Tapae), Apulum, IX, 1971, p. 571—584.

[12] Cf. Schwabe, dans P.-W., *Real-Enc.*, v. *Cornelius Tacitus*, col. 1573—1574.

[13] Dion Cassius, LXXII, 2.

[14] V. Pârvan, *Getica*, p. 223, note 3.

https://biblioteca-digitala.ro

une confusion entre deux populations différentes et bien éloignées l'une de l'autre, dont on a fait un seul peuple imaginaire. De telles méprises ne sont pas rares dans l'œuvre du géographe alexandrin [15]. Confrontée avec les renseignements plus sûrs d'un Tacite, la place attribuée par Ptolémée à ses « Bures Lugiens » correspond seulement au territoire des Lugiens, une population germanique ou, peut-être, slave, qui, en effet, habitait entre la Vistule et l'Oder. Pour ce qui est des Bures, ils restent, sans aucun doute, liés à l'espace que leur assignent les autres sources, c'est-à-dire au nord de la province romaine de Dacie.

Il paraît que leur identité avec les auteurs du message envoyé à Trajan à la veille de la bataille de Tapae ne comporte plus de controverse. Toutefois, l'existence d'un oppidum du nom de *Buridaua*, sur l'Olt *(Aluta)*, attesté par la Table de Peutinger et, depuis une quarantaine d'années, par le papyrus Hunt (Br. Mus. 2851) [16], ainsi que par un nom dérivé Βουριδαυήνσιοι (= *Buridauenses)*, appartenant à une tribu mentionnée par Ptolémée (*Geogr.*, III, 8, 3) dans la même partie de la Dacie, a fait naître l'hypothèse selon laquelle il y avait d'autre *Buri*, cette fois d'origine dace, établis dans le nord-ouest de la Valachie et dans le nord-est de l'Olténie, approximativement dans les contrées d'Argeş et de Vîlcea [17]. *Buridaua* aurait, ainsi, l'acception de « bourgade des Bures ». Suivant Brandis et Pârvan, ce sont ces Bures de l'Olt et non pas ceux du nord qu'aurait représenté ce messager qui avait apporté à Trajan le champignon écrit.

Pârvan a essayé de montrer que même les Bures du nord de la Dacie seraient, à leur origine, des Daces émigrés du sud dans le cadre d'une expansion accusée par des doublets de certains noms des tribus thraco-daces, comme ceux des Costoboces, des Carpes, des Biesses, des Racates, des Piégètes, qu'on rencontre aussi bien dans les Carpates septentrionales qu'à l'intérieur de la Dacie et même dans les Balkans. Selon l'auteur des « Getica », Tacite aurait caractérisé les Bures septentrionaux comme Suèves en raison de leur voisinage avec les Quades (toujours des Suèves) et de leur éventuel mélange avec ceux-ci. À l'appui de l'origine dace des Bures, Pârvan invoque le caractère thraco-dace par excellence de l'élément *bur-*, rencontré dans des noms comme *Burebista*, *Burus*, Βουρκέντιος, etc. [18].

Grâce à son argumentation entraînante, son point de vue sur les Burès et Buridava a prévalu dans l'historiographie roumaine [19]. Néanmoins il faut observer que cette argumentation n'a à sa base que des hypothèses, qui, si vraisemblables qu'elles puissent paraître à un certain

[15] Cf. G. Schütte, *Ptolemy's Maps of Northern Europe*, Copenhague, 1917, p. 10–15.

[16] A. S. Hunt, *Register of a Cohort in Moesia*, dans le vol. *Raccolta di scritti in onore di Giacomo Lumbroso*, Milan, 1925, p. 265–272; G. Cantacuzène, Aegyptus, IX, 1928, p. 63–96; R. O. Fink, *Hunt's pridianum*, JRS, XLVIII, 1958, p. 105, colonne II, ligne 28.

[17] Brandis, dans P.-W., *Real-Enc.*, v. *Dacia*, col. 1950; V. Pârvan, *loc. cit.*

[18] V. Pârvan, *loc. cit.*; G. G. Mateescu, I, 1923, p. 174–175; D. Dečev, *Die thrakischen Sprachreste*, Vienne, 1957, s.vv., p. 80.

[19] Cf., *e.g.*, D. Berciu, *Burii-Buridava-Burebista*, Craiova, 1931, p. 6–27 (qui persiste encore à soutenir cette thèse : SCIV, 24, 1973, 4, p. 614; 25, 1974, 3, p. 381, note 1); Const. C. Giurescu, *Istoria Românilor*, I, Bucarest, 1935, pp. 80 et 90; D. Tudor, *Oltenia romană*, 2e éd., Bucarest, 1958, p. 117 (dans la 3e éd., 1968, p. 141, tout en acceptant l'existence des Bures daces, l'auteur conteste la relation avec le message envoyé à Trajan); C. Daicoviciu, dans *Istoria Românieĭ*, I, p. 266. Une opinion semblable se retrouve chez I. T. Krouglikova, *Dakija v epohu rimskoj okkupacii*, Moscou, 1955, p. 37.

https://biblioteca-digitala.ro

moment, ne peuvent pas se substituer aux témoignages directs de l'antiquité. Or l'assertion si catégorique de Tacite que les Bures présentaient les caractères des Suèves germaniques ne pourrait pas être éclipsée par une conjecture destinée à créer autour de l'Olt d'autres Bures, qui, de fait, ne sont attestés par aucune source. Le terme *buri-* de *Buridaua* ne représente pas nécessairement un élément ethnique. Tout aussi bien et mieux encore il pourrait contenir une notion du langage commun, comme *bur-* de *Burebista*, de *Burcentius*, etc. [20]. S'il y avait eu une population du nom de *Buri* dans les contrées de Vîlcea et d'Argeş, Ptolémée l'aurait appelée de ce nom, comme les Βοῦροι des Carpates septentrionales, et non pas avec celui de Βουριδαυήνσιοι, qui n'est qu'un dérivé latin *(Buridauenses)* du nom d'une localité.

Évidemment, il n'y a eu qu'une seule population des Bures : celle du nord de la Dacie. Son origine était suève, comme l'atteste cette source d'autorité qui est la *Germania* de Tacite, la seule, d'ailleurs, qui touche à ce problème. C'est à ces Bures qu'appartenait l'envoyé au champignon écrit, représenté sur la Colonne Trajane. Son costume sommaire, son buste presque nu, ainsi que sa chevelure taillée court, se rapprochent plutôt de l'aspect ordinaire des Germains, en restant tout à fait étranger à celui des Daces. Une telle reproduction, tout en tenant compte des imperfections des connaissances ethnographiques de l'artiste, aurait été impossible pour représenter une tribu dace de la région de l'Olt moyen. D'autre côté, ni l'écriture sur un champignon, ni la façon de saluer en se précipitant par terre sur le dos ne s'accordent avec le degré de civilisation auquel nous savons qu'étaient arrivées les populations de la Dacie sud-carpatique, bien avant l'époque de Trajan [21]. En échange, de telles particularités primitives étaient normales pour une population germanique émigrée depuis trop peu dans les Carpates septentrionales, encore obstinée dans ses traditions simples et peu atteinte par l'influence des civilisations méridionales.

Les Bures, inconnus d'un Strabon ou d'un Pline, bien que ces auteurs du Ier siècle av. n. ère et du Ier s. de n. ère fassent mention de beaucoup de populations des régions carpato-baltiques de leur temps, ne sont arrivés à une notoriété qu'à l'époque où ils sont cités par Tacite. Leur établissement au nord de la Dacie dut se produire au cours du Ier s. de n. ère, à la faveur de ce mouvement germano-suève qui occasionna aussi l'établissement des Marcomans et des Quades dans la Bohême, la Moravie et la Slovaquie actuelles [22]. Du point de vue archéologique, la culture qui leur correspondrait n'a pas encore été déterminée, faute de recherches. Toujours est-il que leur expansion vers les territoires de la Slovaquie et du Maramureş, occupés auparavant par les Daces, dut les mettre en con-

[20] Cf. ci-dessous, p. 208—209, note 26.

[21] Pour la civilisation géto-dace, en général, cf. V. Pârvan, *op. cit.*, pp. 130—173, 459—646, 735—740, 774—804 ; idem, *Dacia : An Outline*, etc., p. 93—148 ; C. Daicoviciu, *Cetatea dacică de la Piatra Roşie*, Bucarest, 1954, p. 122—136 ; idem, dans *Istoria României*, I, p. 316—338 ; R. Vulpe, SCIV, VI, 1955, 1—2, p. 243—269 ; idem, Dacia, N.S., I, 1957, p. 143—164 (v. ci-dessus, p. 103—123) ; idem, dans *Istoria României*, I, pp. 216—231 et 237—251.

[22] Cf. J. Eisner, *Slovensko v pravěku*, Bratislava, 1933, p. 198 : V. Ondrouch, *Územie Československa v Geografii Klaudia Ptolemaia*, dans Naša veda, V, 1958, p. 14—22 (résumé dans Bibliotheca classica orientalis, VI, 3, 1961, col. 147—152) ; idem, dans le vol. *Limes Romanus Konferenz Nitra*, Bratislava, 1959, p. 84 et suiv.

https://biblioteca-digitala.ro

tact avec la culture spécifique de ceux-ci. Ils englobèrent les populations locales, sans doute, dans l'union des tribus qu'ils dirigeaient. On ignore la façon dont leur voisinage fut accueilli par les Daces de Transylvanie, qui à cette époque étaient déjà organisés sous les formes d'un commencement d'État [23], mais il est à supposer qu'après une série de conflits au premier moment, les deux forces finirent par s'équilibrer et, sous la menace des dangers communs, elles durent même s'entendre. C'est ainsi qu'elles arrivèrent à cette alliance dont l'intervention des Bures au début de la première campagne de Trajan en Dacie nous fournit une indication.

Il va de soi qu'entre les limites du temps où les sources en font mention, c'est-à-dire environ un siècle durant, les Bures ont dû jouer un rôle politique proéminent au sein d'une coalition hétérogène formée par les populations d'origines différentes, daces, illyriennes, celtiques, germaniques, sarmates, qui habitaient dans les Carpates septentrionales [24]. Dans la bigarrure ethnique de cette région, de telles unions de tribus, dirigées par l'une d'elles qui réussissait pour un certain temps à imposer son hégémonie, n'était que dans l'ordre naturel des choses. On pourrait même envisager cette interprétation comme une règle pour les noms des populations barbares qui font une apparition brusque sur la scène de l'histoire pour disparaître aussi de façon inattendue. À cet égard, l'analogie avec l'éclat si éphémère des Costoboces au temps de Marc Aurèle [25] est édifiante.

En ce qui concerne la ressemblance du nom *Buri* avec des noms daco-thraces comme *Buridaua*, *Burebista*, *Burcentius*, *Burus*, *Mucabur*, etc., qui tient une place essentielle dans l'hypothèse caduque concernant l'origine dace des Bures et l'existence des Bures dans la Dacie Inférieure, ce n'est qu'une simple coïncidence, explicable par la persistance, dans deux langues indo-européennes différentes, d'un vieux terme commun à toutes les deux. Dans le cas présent, on pourrait se référer à certaines racines indo-européennes à l'acception de « force », « fortune », « bravoure », comme * *bhūri* « riche », « beaucoup », « fort » ou * *bhr-no-s* « viril », qui persistent jusqu'aujourd'hui dans le lithuanien *buris* « troupeau », c'est-à-dire « richesse en bétail », dans l'albanais *burrë* « homme », « mâle » ou

[23] C. Daicoviciu, *Cetatea dacică de la Piatra Roşie*, pp. 129—136, 142—151, 158—165; idem, SCIV, VI, 1955, 1—2, p. 47—60; idem, *L'État et la culture des Daces à lumière des nouvelles recherches*, dans le vol. *Nouvelles études d'histoire, 1955*, Bucarest, 1955, p. 121—137; idem, dans *Istoria României*, I, p. 255—341; R. Vulpe, Dacia, N.S., I, 1957, p. 158—164 (v. ci-dessus, p. 119—120). Sur le problème de l'État dace cf. aussi le vol. *Studii şi Referate privind istoria României*, Bucarest, 1953, I, pp. 119—158, 168—169; II, p. 1839—1994 *passim*.

[24] Pour cette mosaïque ethnique des deux côtés des Carpates septentrionales, cf., *e.g.*, V. Pârvan, *Getica*, pp. 220—289, 665—675, 743—754; I. Andrieşescu, dans le vol. *Închinare lui N. Iorga cu prilejul împlinirii vîrstei de 60 de ani*, Cluj, 1931, p. 1—11; L. Schmidt, *Geschichte der deutschen Stämme*: I. *Die Ostgermanen*, *passim*; A. D. Oudaltzov, dans Sovetskaja Etnografija, 1946, 2, p. 45 et suiv.; K. Jażdżewski, *Atlas to the Prehistory of the Slavs*, Łódź, 1948, p. 50—80 et planches 97—106; P. N. Trétiakov, *Vostočnoslavjanskie plemena* (Les peuples slaves orientaux), Moscou, 1953, p. 97—106; V. Ondrouch, dans *Limes Romanus Konferenz Nitra*, p. 63—116.

[25] Pour les Costoboces, cf. N. Županić, dans *Niederlouv Sbornik* (Obzor Praehistorický, IV), Prague, 1925, p. 236—242; V. Pârvan, *op. cit.*, pp. 221—223, 240—242, 747; O. V. Koudriavtzev, *Issledovanija po istorii balkano-dunajskih oblastej v period rimskoj imperii* (Recherches sur l'histoire des régions balkano-danubiennes dans la période de l'Empire romain), Moscou, 1957, p. 13—100; N. Gostar, dans BUCS, I, 1—2, 1956, p. 183—199; I. I. Russu, Dacia, N.S., III, 1959, p. 341—352.

https://biblioteca-digitala.ro

dans l'allemand *Bauer* (holl. *boer*) « paysan », « homme » [26]. Chacune de ces notions est indiquée pour entrer dans la formation des noms ethniques de n'importe quelle origine [27].

Un autre problème soulevé par l'épisode au champignon écrit, c'est le rapport des Bures avec les deux belligérants principaux. Leur titre d'« alliés » se rapporte-t-il aux Daces ou aux Romains? Les opinions sont partagées, à cause de l'expression ἄλλοι τε τῶν συμμάχων, qui, faute de précisions, peut être interprétée aussi bien dans un sens que dans l'autre. Le terme σύμμαχοι, qui correspond au latin *socii*, semble, dans un message adressé à l'empereur, se rapporter à une alliance avec les Romains. Mais du ton arrogant et comminatoire du contenu de ce message, c'est exactement le contraire qui résulterait. En effet, comment et dans quel but de vrais *socii* se seraient-ils permis, notamment dans la situation donnée, en plein déploiement de la campagne, de donner à l'empereur un conseil inattendu, dont l'acceptation aurait signifié ni plus ni moins qu'un honteux renoncement à une guerre à visées grandioses et longuement préparée? Un tel « conseil » impératif, équivalant à un véritable ultimatum, ne pouvait venir que de la part des alliés de Décébale, car ce n'est qu'à celui-ci qu'il eût convenu que Trajan se sentît troublé devant la menace de complications imprévues, telle que l'intervention des Bures et d'autres populations à côté des Daces et qu'il se résolût à bouleverser son plan de campagne, ce qui, même sans impliquer une retraite, aurait déterminé un ralentissement des opérations et, par conséquent, la perte de l'avantage tactique que constitue, au début d'une guerre, la rapidité des mouvements et les coups de surprise.

Il est hors de doute que les ἄλλοι τε τῶν συμμάχων, καὶ Βοῦροι étaient des associés de Décébale et que pour Trajan leur démarche ne représentait qu'un acte hostile. Néanmoins le terme σύμμαχοι pouvait, même en ce cas, garder l'acception de *socii populi Romani*, si c'étaient des peuples de la clientèle romaine qui rompaient maintenant leur « alliance » avec Rome, se déclarant solidaires avec Décébale. Celui-ci, d'ailleurs, était lui-même un *socius* pareil, en vertu du fameux traité conclu avec

[26] Cf. W. Tomaschek, *Die alten Thraker*, II, 2, dans Sitzungsberichte d. oesterr. Akademie d. Wissensch., philos.-hist. Classe, CXXXI, 1894, p. 16—17; A. Walde — J. Pokorny, *Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprache*, II, Berlin, 1927, p. 153 et suiv., v. *1. bher*; F. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, Berlin — Leipzig, 1934, v. *Bauer*; D. Dečev, *Harakteristika na trakijskijat ezik — Charakteristik der thrakischen Sprache*, Sofia, 1952, p. 99; idem, *Die thrakischen Sprachreste*, p. 80, v. βουρ-; V. Georgiev, *Trakijskijat ezik* (La langue thrace), Sofia, 1957, p. 60; idem, *Văprosi na bălgarskata etimologija* (Problèmes d'étymologie bulgare), Sofia, 1958, p. 91; J. Pokorny, *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch*, I, Berne—Munich, 1959, p. 128—132, v. *1. bher*; I. I. Russu, *Limba traco-dacilor*, Bucarest, 1959, p. 61.

[27] Quant à la thèse de K. Jaždźewski, *op. cit.*, p. 66—78, que les Bures au champignon écrit ne fussent que des Slaves émigrés dans le Banat au Ier s. de n. ère, il suffit, pour en souligner l'inconsistance, d'observer qu'elle repose seulement sur l'assertion confuse de Ptolémée sur les Λοῦγοι οἱ Βοῦροι, en passant complètement sous silence le témoignage explicite de Tacite sur la diversité nette des deux populations et sur l'origine suève des Bures. Aussi le caractère slave des Lugiens, pour avoir certaines chances de probabilité, n'est-il pas moins le résultat d'une déduction moderne, car Tacite, *Germ.*, 43, range ce peuple parmi les Germains. Cf. K. Tymieniecki, *Ziemie polskie wo starożytności : Ludi i kultury najdawniejsze*, Poznan, 1951, pp. 634—640, 773, 788, 795—802; W. Antoniewicz, K. Tymieniecki, etc., dans le vol. *Pierwsza Sesja archeologiczna Inst. hist. kult. mater. Polskiej Akad. Nauke, Warszawa 4.V.—8.V.1955*, Wrocław, 1957, pp. 140, 167—170, 221. Pour ce qui est d'une migration slave dans le Banat au Ier s., ce n'est qu'une pure conjecture, dépourvue de toute base documentaire.

https://biblioteca-digitala.ro

l'empereur Domitien en l'an 89 [28]. Du point de vue des Daces et de leurs associés, la rupture était justifiée, car la guerre avait été provoquée exclusivement par les Romains.

Les populations qui se trouvaient dans une certaine dépendance de Rome étaient nombreuses autour de la Dacie. Mais, même s'ils en fussent du nombre, ce qui ne résulte pas clairement du texte de Dion Cassius, les Bures ne pouvaient se considérer trop étroitement liés par un éventuel pacte d'alliance avec les Romains. Peu accessibles à la menace des forces romaines et forts de leurs positions reculées dans les montagnes et de l'union des tribus qu'ils dirigeaient, ils gardaient de fait toute leur liberté d'action.

En ce qui concerne les ἄλλοι τε τῶν συμμάχων, on ne saurait essayer de les identifier que tout vaguement, par un calcul des probabilités. Il faut en exclure d'emblée les Jazyges sarmates de la plaine hongroise actuelle, parce qu'au cours de la guerre ils n'ont pas eu une attitude amicale à l'égard des Daces. De même, les Marcomans et les Quades, dont on sait qu'ils se sont maintenus dans la neutralité. Pour ce qui est des tribus géto-daces du Banat, de l'Olténie et de la Valachie, elles ne comptent pas, vu qu'elles étaient depuis longtemps affaiblies et à la discrétion de l'empire romain, dont les troupes du limes danubien les surveillaient de près. Il y avait d'ailleurs des garnisons romaines à l'intérieur même de ces pays danubiens, postées là dès avant le commencement de la première guerre de Trajan, comme il résulte du papyrus Hunt (Br. Mus. 2851), daté de l'an 99 et contenant l'état des effectifs de la *cohors I Hispanorum ueterana quingenaria equitata* de la Mésie Inférieure [29]. Entre autres, il y est question d'un détachement de cette cohorte fixé à Buridava même, ce qui représente une preuve de plus que les Bures au message écrit sur un champignon ne pouvaient pas provenir de cette localité.

La seule direction dans laquelle, à ce moment-là, se trouvaient des populations susceptibles de se solidariser avec Décébale était vers le nord et l'est de la Dacie, où, outre les Bures, il y avait des tribus daces, bastarnes et sarmato-roxolanes, qui avaient reconnu la suprématie romaine dès l'époque de l'expédition de Plautius Aelianus, sous Néron [30], sans que cela eût représenté une entrave sérieuse à leur liberté. Les Romains les tenaient dans leur alliance plutôt par des subsides [31] que par les menaces, qu'ils auraient difficilement pu, d'ailleurs, rendre efficaces dans des régions si éloignées et d'un accès malaisé.

Pour comprendre toute l'importance de l'ultimatum envoyé à Trajan au nom des Bures et des « autres alliés », il faut penser à la situa-

[28] Dion Cassius, LXVII, 7. Cf. V. Pârvan, *op. cit.*, pp. 115–116, 121–122; C. Daicoviciu, dans *Istoria României*, I, p. 298–299; R. Vulpe, Dacia, N.S., IV, 1960, p. 325–328 (v. ci-dessus, p. 142–144); V, 1961, p. 368 (ci-dessus, p. 153).

[29] Cf. ci-dessus, p. 206, note 16. La date de 99, proposée par R. Fink; JRS, XLVIII, 1958, pp. 104 (col. I, l. 30), 105, 110, et contestée par R. Syme, JRS, XLIX, 1959, p. 26–33, et par J. F. Gilliam, dans *Hommage à Albert Grenier*, Bruxelles, 1963, II, p. 747–756, nous paraît en accord avec les dernières constatations archéologiques concernant la fin de l'oppidum de Poiana-Piroboridava (cf. St. cl., II, 1960, p. 343–350; Dacia, N.S., IV, 1960, p. 324–327; ci-dessus, p. 140–146).

[30] CIL XIV 3608. Cf. V. Pârvan, *op. cit.*, p. 102–105; D. M. Pippidi, *Contribuții* [2], p. 287–328; R. Vulpe, Dacia, N.S., IV, 1960, p. 321–324 (v. ci-dessus, p. 136–140).

[31] Les Roxolans se soulèveront en 117, lors de la mort de Trajan, pour demander au successeur de celui-ci l'augmentation des subsides que l'Empire leur payait auparavant (SHA, *Hadr.*, 6, 8).

https://biblioteca-digitala.ro

tion réelle de Décébale au moment où il se vit attaqué par le successeur de Nerva. Dans ses rapports avec l'Empire romain, le roi dace se trouvait sous le régime du traité conclu avec Domitien en 89, comme un client stipendié. On a tout à fait tort de croire que ce traité lui fut entièrement favorable et que, pour les subsides qu'ils lui payaient en argent, ainsi que pour les engins de guerre et les ingénieurs qu'ils lui procuraient, les Romains n'eussent obtenu aucun profit et qu'ils n'eussent pris aucune garantie. Il ne faut pas oublier que c'est Domitien qui avait imposé ce traité à Décébale, en vainqueur, à la suite d'une victoire franche, quand l'armée romaine commandée par Tettius Iulianus se trouvait encore au cœur de la Dacie [32]. Si l'empereur romain, sous la pression des complications jazygo-marcomanniques, fut contraint de ménager au vaincu d'appréciables avantages, il n'est pas moins vrai que celui-ci avait beaucoup perdu de son indépendance et qu'il se trouvait étroitement encerclé par les forces romaines, réduit à disposer seulement de la partie intérieure de la couronne de montagnes que constitue la Transylvanie. Il ne pouvait plus agir à son aise du côté du Banat, de l'Olténie, de la Valachie et de la Basse-Moldavie, qui se trouvaient sous la surveillance directe des armées romaines des deux provinces de Mésie [33]. Ses relations extérieures étaient entravées presque de toutes parts. C'est ainsi que s'explique pourquoi il respecta si rigoureusement et si longtemps la paix, jusqu'au moment où Trajan la rompit sans être provoqué.

Bien sûr, Décébale ne s'était pas résigné à son sort, ni ne resta inactif. Il mit amplement à profit les subsides reçus de l'Empire pour équiper et instruire ses troupes et pour se faire bâtir des places fortes, en guettant patiemment une occasion favorable qui lui permît de recouvrer sa liberté d'action. Cependant, au lieu de cette occasion, c'étaient de sombres perspectives qui surgissaient à l'horizon. Il était loin d'ignorer les intenses préparatifs de guerre que Trajan avait entamés contre lui dès le jour de son avènement à l'empire. Si considérables que fussent les progrès de ses propres forces, Décébale se sentait encore trop faible devant ces menaces. Il devait suppléer à son infériorité par de vastes actions extérieures destinées à paralyser l'initiative romaine. Dans ce but, il avait besoin d'alliés, qu'il chercha désespérément dans toutes les directions, sans hésiter de faire des avances même au roi parthe Pacorus [34]. Mais ses tentatives de

[32] Dion Cassius, LXVII, 10, Cf. V. Pârvan, *op. cit.*, p. 114–117.

[33] V. Pârvan, *op. cit.*, p. 121; R. Fink, *loc. cit.*, p. 114–116; R. Vulpe, St. Cl., II, 1960, p. 345–356; idem, Dacia, N.S., IV, 1960, p. 317–332; V, 1961, p. 368–372. (ci-dessus, pp. 132–149, 153–157).

[34] Pline le Jeune, *Epitres à Trajan*, 74 (éd. Hardy). Cf. J. Guey, *Essai sur la guerre parthique de Trajan (114–117)*, Bucarest, 1937, p. 29; D. Tudor, *Istoria sclavajului in Dacia Romană*, Bucarest, 1957, p. 61–66. La lettre de Pline date de l'an 112. Il y s'agit d'un esclave nommé Callidromos, qui avait appartenu à M'. Laberius Maximus, le gouverneur de la Mésie Inférieure en 100–102 et qui, ayant été capturé par *Susagus*, allié sarmate de Décébale, fut offert à Pacorus par le roi dace, avec une mission de confiance. Sa capture eut lieu, sans doute, à l'occasion de la première guerre dacique, en 101–102, mais les présents envoyés au roi parthe impliquent des relations antérieures entre Décébale et celui-ci. Cet épisode attesté par Pline représente une preuve en plus de l'étroite corrélation, délibérément conçue, entre les actions de Décébale et celle de ses alliés au Bas-Danube, toutefois mise en doute par feu Jean Baradez (*Tropaeum Trajani*, dans *Provincialia: Festschrift für Laur-Belart*, Basel-Stuttgart, 1968, p. 201–213; *Le Trophée d'Adamclissi témoin de deux politiques et de deux stratégies*, Apulum, IX, 1971, p. 505–522), qui, tout en adhérant aux autres aspects de notre thèse sur la première guerre dacique de Trajan, considérait que l'invasion de la Mésie Inférieure

https://biblioteca-digitala.ro

nouer des alliances se heurtaient presque partout à la vigilance organisée de l'Empire.

Il ne restait à l'habile roi dace que de mettre à profit, de la façon la plus efficace, ses relations septentrionales, avec les tribus du nord de la Dacie (Maramureș), de la Slovaquie orientale, de l'Ukraine transcarpatique, de la Galicie, de la Haute-Moldavie, les seules qu'il pouvait organiser commodément, loin de la surveillance romaine. En réalisant une coalition de ces tribus daces, germaniques et sarmates, prêtes à diriger leurs forces réunies, au moment le plus propice, dans la direction la plus vulnérable pour l'Empire, Décébale augmentait considérablement ses ressources et pouvait espérer devenir maître de la situation. Certes, les tratatives du roi dace ne restèrent pas tout à fait inconnues à Trajan, qui ne pouvait pas non plus en sous-estimer l'importance, mais celui-ci comptait, sans doute, sur une action foudroyante, avec des forces supérieures et parfaitement mises au point, par laquelle, en écrasant du premier coup la résistance dace, il serait arrivé au cœur du royaume de Décébale avant que les alliés de celui-ci se fussent décidés à entrer en ligne. La balance de la guerre une fois inclinée en faveur des Romains, aucun allié des Daces n'eût bougé. Mais la capacité diplomatique et militaire du chef dace déjoua ces calculs. Au moment où l'armée romaine se trouvait profondément engagée à l'intérieur du pays dace et lorsque l'on espérait surprendre Décébale tout seul, voilà la coalition des amis septentrionaux de celui-ci déjà formée et prête à intervenir. C'était là la grave menace que le messager au champignon écrit portait à la connaissance de Trajan. En fin psychologue, Décébale n'envoya pas ce message par un Dace, mais par un Bure, qui, en raison de son aspect primitif et de ses allures singulières, devait impressionner l'empereur romain encore davantage, en lui faisant voir quelles forces nouvelles et presque inconnues venaient de s'ajouter à la résistance dace et combien compliquée et périlleuse commençait à devenir la campagne qu'il avait prévue d'une façon bien plus simple.

Pour les Romains, naturellement, il était trop tard pour modifier leur dispositif stratégique en l'adaptant aux nouvelles conditions. C'est pourquoi ils accélérèrent l'allure de leur marche, en forçant, par le furieux combat de Tapae, la route qui menait vers Sarmizegetusa. Ils ne se heurtèrent nulle part, pourtant, dans leur chemin, aux Bures ou aux « autres alliés ». Il semblait que leur ultimatum n'avait été qu'un stratagème raté, une simple manœuvre d'intimidation dissimulant en réalité l'incapacité de ces barbares lointains de mobiliser et de concerter leurs forces en temps utile. Trajan pouvait encore se flatter de gagner bientôt la guerre. Les Daces de Décébale se trouvaient seuls devant lui, contraints à défendre leur système de fortifications des montagnes d'Orăștie, représentant leur principal réduit.

Mais, tout à coup, vers la fin de l'an 101, en plein hiver, l'empereur romain reçoit des nouvelles très alarmantes. De considérables forces barbares, de diverses origines, ont passé le Danube par la Dobroudja et par la Valachie ; une partie d'elles donnent l'assaut aux camps des faibles *auxilia* laissés pour la garde de la Mésie Inférieure, tandis que le gros

par la coalition daco-buro-sarmate en 102 se produisit spontanément, à l'insu du roi dace (cf. nos explications dans l'article *À la mémoire de Jean Baradez: Le Trophée d'Adamclissi et la stratégie de Décébale*, Apulum, IX, 1971, p. 523–526).

https://biblioteca-digitala.ro

Fig. 5. — Trophée d'Adamclissi. Combat entre un soldat romain et deux guerriers barbares : un Dace et un Germain.

https://biblioteca-digitala.ro

Fig. 6. — Trophée d'Adamclissi. Dace comate captif. (Cliché S. Ferri).

https://biblioteca-digitala.ro

Fig. 7. — Trophée d'Adamclissi. Soldat romain escortant deux Daces piléates captifs.

https://biblioteca-digitala.ro

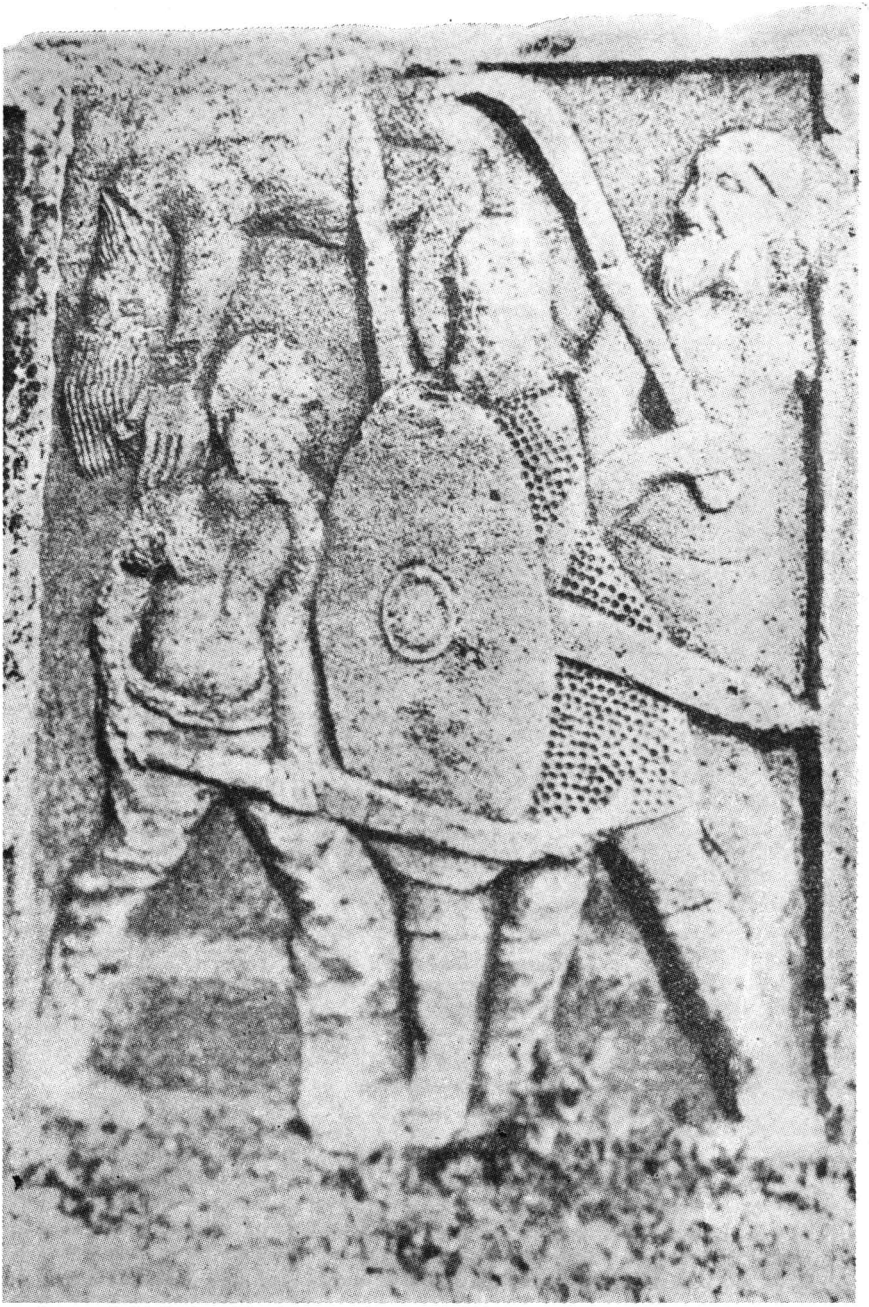


Fig. 8. — Trophée d'Adamclissi. Combat entre un soldat romain et des guerriers daces à costume germanisant.

https://biblioteca-digitala.ro

Fig. 9. — Trophée d'Adamclissi. Sarmate captif.

https://biblioteca-digitala.ro

s'avance vers l'intérieur des provinces balkaniques, dévastant tout ce qu'ils rencontrent devant eux et menaçant les communications de l'armée romaine, engagée loin, aux approches de Sarmizegetusa. La situation de Trajan devenait de beaucoup plus grave qu'il n'eût pu s'imaginer. Un désastre sans précédent l'attendait s'il ne réussissait pas à réagir promptement et à rétablir les choses en Mésie. Son adversaire dace s'était montré, par l'organisation et l'exécution de cette ample manœuvre, un stratège de haute classe.

Le résumé anémique de Xiphilin ne contient pas un mot sur ce tournant de la guerre, mais le relief de la Colonne Trajane en présente le récit tout entier [35]. On y voit les cavaliers daces passant le Danube à la nage et, de conserve avec les cataphractaires sarmates [36], donnant l'assaut, avec des archers, des frondeurs, des « béliers », à un camp romain. On y voit comment l'empereur, après avoir laissé dans les montagnes daces les troupes nécessaires pour maintenir les positions conquises, revient au Danube avec le gros de ses forces, qu'il fait embarquer, sûrement à Drobeta. Après un trajet en aval du fleuve, il débarque dans une ville romaine de la Mésie Inférieure, peut-être à Novae. Ensuite on le voit, à cheval, à la tête de ses troupes, courant à l'encontre des envahisseurs. Le premier combat a lieu entre la cavalerie romaine et le corps des cataphractaires sarmates, qui finissent par prendre la fuite. Après, on assiste à une attaque nocturne des Romains, qui surprennent une partie des Daces et de leurs alliés autour de leurs chariots et réussissent à les mettre en déroute. Enfin, c'est le contact avec la masse principale de l'infanterie barbare, laquelle n'est vaincue qu'après une série de combats acharnés. C'est la seule scène de la Colonne où sont figurés des soldats romains blessés et celle où l'artiste a tenu plus qu'ailleurs à représenter un vrai carnage [37]. Après la victoire, l'empereur, heureux d'avoir échappé de justesse au grand danger qu'il

[35] C. Cichorius, *op. cit.*, II, p. 146—222 et planches XXIII—XXXV, scènes 31—48. Cf. aussi R. Paribeni, *op. cit.*, I, p. 253—257.

[36] C'est à l'occasion de cette première attaque de la cavalerie daco-sarmate que dut être pris cet esclave Callidromos dont parle Pline le Jeune (voir ci-dessus, p. 211, note 34). *Susagus*, qui en avait fait la capture pour le livrer ensuite à Décébale, doit être, d'après son nom évidemment iranien (cf. M. Vasmer, *Skythen*, dans Ebert's *Reallex. d. Vorgesch.*, s.v., p. 244—247, noms scytho-sarmates en *-agos* et *-akos*), le chef des cataphractaires sarmates. Cf. aussi C. De La Berge, *op. cit.*, p. 39; D. Tudor, *op. cit.*, p. 61—63; C. Daicoviciu, dans *Istoria României*, I, p. 306.

[37] C. Cichorius, *op. cit.*, II, p. 197—210 et planches XXX—XXXII, scènes 40—41. Très probablement, c'est à cette bataille que se rapportent certains détails du texte de Dion Cassius (LXVIII, 8) mis en relation avec le combat de Tapae. Xiphilin a fait fusionner les récits de deux actions différentes en supprimant tous les passages intermédiaires. C'est par cette immense coupure que s'explique l'absence apparente d'allusion à la campagne de Mésie dans ce qui nous est parvenu de l'œuvre de Dion Cassius. Le détail concernant la multitude exceptionnelle des blessés romains va bien mieux avec ce grand combat de la Mésie Inférieure qu'avec celui de Tapae. D'autre part, le texte sauvé par Xiphilin parle d'un autel érigé sur place à la mémoire des soldats morts. Or, c'est précisément un autel pareil qu'on a constaté à Adamclissi, tout près du Trophée (Gr. Tocilescu, *Fouilles et recherches archéologiques en Roumanie*, pp. 63—78 et 87—89; CIL III 14214). La thèse de C. Cichorius, *Die römischen Denkmäler in der Dobrudscha*, Berlin, 1904, p. 18—41, renouvelée par J. Colin, dans Latomus, XV, 1956, p. 57—82 et par d'autres chercheurs (cf. *e.g.*, Emilia Doruțiu, dans Dacia, N.S., 1961, V, p. 345—363; Em. Condurachi, Cercetări istorice, Iași, II, 1971, p. 129—141), suivant laquelle cet autel aurait été destiné à commémorer la défaite de Cornelius Fuscus sous Domitien, ne s'accorde pas avec les circonstances historiques, ni avec les témoignages des sources littéraires, ni avec l'ambiance des monuments archéologiques d'Adamclissi.

https://biblioteca-digitala.ro

a couru, revient sur le théâtre de guerre de Dacie, en remontant le Danube avec sa flotte, tandis que Décébale, déçu par l'échec de son grand coup et se trouvant désormais vraiment seul devant son puissant ennemi, se voit contraint, après une autre série de batailles perdues, à demander la paix. Trajan, se trouvant lui aussi au bout des forces, s'empresse à y accéder. C'est de cette façon que sa première guerre dacique prit fin. Dans la seconde, terminée avec l'héroïque suicide de Décébale et avec la réduction de la Dacie en province romaine, le roi dace ne sera plus assisté par ses alliés.

L'interprétation des scènes de la Colonne relatives à la campagne de Mésie Inférieure, dans le sens que nous venons d'exposer, n'a pu prendre consistance qu'après l'exploration du Monument triomphal d'Adamclissi par l'œuvre de Tocilescu et de ses collaborateurs [38]. Ce n'est qu'après avoir constaté que ce Trophée colossal avait été érigé par Trajan et que ses reliefs se rapportaient aux guerres daciques [39] qu'on a eu l'explication du nom de *Nicopolis ad Istrum* [40] donné à une importante ville fondée par cet empereur devant le plus important col de l'Hémus et qu'on a compris la valeur réelle de certaines allusions des chronographes anciens non seulement aux guerres avec les Daces, mais aussi à ses combats contre les « Sarmates » ou « Scythes » [41]. C'est alors, à peine, qu'on s'est rendu compte de toute l'ampleur et de la complexité des opérations de la première de ces guerres et qu'on a pu déceler la vraie signification des scènes de la Colonne concernant la diversion bas-danubienne. Pour se faire une idée des proportions du danger que cette diversion avait représenté et de l'importance décisive que Trajan attribuait à la victoire qui l'en a sauvé, il suffit de savoir que le Trophée d'Adamclissi est l'unique monument qu'il fit construire sur un champ de bataille pour glorifier ses victoires.

On n'a pas essayé jusqu'à présent d'établir un rapport entre la coalition barbare qui envahit la Mésie Inférieure en l'an 101—102 et l'épisode au message envoyé à Trajan par les Bures avant la bataille de Tapae. Cet épisode est resté en l'air, tel qu'il fut transmis par le passage lacuneux de Xiphilin. On ne s'est pas demandé : qu'est-ce qu'ont fait les Bures et les ἄλλοι τε τῶν συμμάχων après le refus que l'empereur opposa à leur ultimatum ? Se sont-ils mis à l'écart, laissant à Décébale de se débrouiller tout seul ou, par contre, ont-ils réagi, en cherchant à soutenir leur allié ? Ce qui paraît plus étrange c'est qu'on ne s'est posé ces questions

[38] Gr. Tocilescu — O. Benndorf — G. Niemann, *Das Monument von Adamklissi : Tropaeum Traiani*, Vienne, 1895. Pour les discussions ultérieures sur ce monument cf. T. Antonescu, *Le Trophée d'Adamclissi*. Jassy, 1905, *passim* ; R. Vulpe, HAD, p. 143—155 ; Em. Condurachi, dans *Istoria României*, I, p. 531—538 ; F.-B. Florescu, *Monumentul de la Adamklissi : Tropaeum Traiani*, 2e éd., Bucarest, 1961, *passim* ; *Das Siegesdenkmal von Adamklissi, Tropaeum Traiani*, Bucarest—Bonn, 1965, passim.

[39] Gr. Tocilescu etc., *op. cit.*, p. 103—127 ; idem, *Fouilles et recherches*, pp. 5—55 et 81—87 ; CIL III 12467 ; T. Antonescu, *op. cit.*, p. 159—250.

[40] Ammien Marcellin, XXXI, 5, 14 ; Jordanès, *Get.*, 18.

[41] Cf. ci-dessous, p. 230, notes 78—81 et p. 231, notes 82—84. Il ne nous semble pas acceptable que la population locale de la Mésie Inférieure eût participé, à cette occasion, aux actions daco-sarmates (cf. T. D. Zlatkovskaĭa, *Mëzija v I—II vekah našej ery* (La Mésie aux Ier—IIe siècles de notre ère), Moscou, 1951, p. 77—78) ; aucune indication des sources ne vient à l'appui d'une telle hypothèse et, d'autre part, les territoires de cette province étaient soudés à l'Empire depuis plus d'un siècle, de sorte que ses habitants avaient perdu toute possibilité et même la velléité de s'unir aux envahisseurs.

https://biblioteca-digitala.ro

élémentaires pas même lorsqu'il fut établi qu'en Mésie Trajan n'eut pas à combattre que des Daces, mais aussi de grandes forces de leurs alliés.

Si dans le texte mutilé de Dion Cassius l'épisode au champignon écrit pouvait être pris pour une anecdote d'importance secondaire, que Xiphilin avait sauvé de l'oubli seulement pour son aspect curieux, ce n'est pas de la même manière qu'on aurait dû considérer son apparition parmi les images sélectionnées de la Colonne Trajane. Sur ce monument de Rome l'épisode ne pouvait figurer qu'en raison de son importance particulière dans le cours de la narration, présentant une certaine relation avec les faits ultérieurs. Comme nous l'avons montré, la signification du message envoyé à Trajan était de prévenir celui-ci sur les graves complications qui le menaçaient s'il poursuivait la guerre, en lui faisant savoir que Décébale disposait d'alliés nombreux et puissants. Mais, comme leur ultimatum avait été repoussé, il était normal que ces alliés entrassent en scène. Or la seule partie du relief de la Colonne qui se rapporte à une intervention des amis de Décébale est la campagne de Mésie. C'est donc dans cette diversion que consistait le danger dont le champignon au message des Bures avertissait l'empereur romain et que celui-ci ne comprit réellement qu'un instant avant d'être trop tard.

Il s'ensuit que, parmi les reproductions sculpturales concernant la campagne mésienne, il faudrait retrouver les Bures et les ἄλλοι τε τῶν συμμάχων. Cela est, cependant, assez compliqué, car il y a une grande différence entre la distribution des types ethniques représentés sur la Colonne Trajane et celle des types figurés sur les reliefs du Monument d'Adamclissi. Sur la Colonne, dans les scènes de combats relatives à cette campagne, on ne voit que de nombreux Daces et des cataphractaires sarmates. Le type germanique, caractérisé par la nudité du torse et par la chevelure ramassée sur une des tempes, n'y apparaît pas parmi les alliés des Daces. Au contraire, comme dans toutes les scènes de batailles reproduites sur ce monument, les Germains ne sont figurés que combattant à côté des Romains. Mais ce sont des auxiliaires irréguliers, armés de massues [42], recrutés peut-être pendant le séjour de Trajan à la frontière du Rhin.

C'est tout au plus dans la scène du combat nocturne auprès des chariots, de la scène XXXVIII de l'ouvrage de Cichorius, qu'on pourrait distinguer, éventuellement, un Germain luttant à côté des Daces, en Mésie. Il s'agit d'un guerrier de haute taille, au maintien fier, à la chevelure taillée autrement que chez les Daces. Son aspect somatique est évidemment nordique, sans que son torse soit à découvert (fig. 2). Pourtant son costume n'est pas tout à fait dace ; il ne possède pas le sagum dont sont vêtus les Daces au milieu desquels il se trouve et que portent, en général, tous les Daces figurés sur la Colonne. Sans doute, cet individu indique la présence d'un élément étranger [43] à côté des Daces, mais c'est bien peu en comparaison de ce qu'on voit sur le Trophée d'Adamclissi.

[42] Cf. C. Cichorius, *op. cit.*, II, pp. 120, 177, 186, 205 ; R. Paribeni, *op. cit.*, I, p. 235—236.

[43] On serait tenté d'attribuer une origine germanique aussi au captif assis et ligoté, de la planche XXX (scène 40) de Cichorius, qu'un auxiliaire romain tient par les cheveux et dont le tronc est partiellement nu. Mais il faut reconnaître que, sauf cette particularité voulant exprimer plutôt le désordre vestimentaire produit par la lutte, son costume et son aspect hirsute se rattachent à ceux des Daces.

https://biblioteca-digitala.ro

Sur les métopes et les créneaux historiés de ce monument, les auxiliaires germaniques de l'armée romaine font complètement défaut. En échange, on est particulièrement frappé par la grande proportion des guerriers de type germanique qui y sont représentés dans les rangs des Daces, hauts de taille, au tronc nu, aux cheveux noués sur une des tempes, portant autour du cou une pénule (fig. 3—5) [44]. Ils sont armés d'un bouclier, d'un glaive, d'une lance, mais jamais du sabre recourbé. Ils diffèrent manifestement de leurs alliés daces figurés sur les mêmes reliefs [45], qu'on reconnaît, par contre, d'après leur sabre recourbé (fig. 5), d'après leur chevelure abondante et libre (fig. 6), leur chemise fendue sur les flancs (fig. 7), leur coiffure, qui ne consiste pas dans un bonnet mou et pointu comme celui des Daces de Décébale, mais en une calotte rigide, probablement en feutre, comme celle qui caractérise le costume des Albanais actuels (fig. 5 et 7) [46]. Naturellement, cette coiffure est portée, sur les reliefs d'Adamclissi, par des piléates, car là il y a aussi des Daces qui en sont dépourvus, les comates (fig. 6). Les Daces y présentent donc les mêmes traits essentiels avec lesquels ils sont figurés sur la Colonne. Sur les reliefs d'Adamclissi, en dehors de ce type, on discerne souvent une autre catégorie de Daces, se servant aussi d'un long sabre recourbé et portant toujours la calotte des piléates, mais présentant le tronc nu (fig. 8), à l'instar de leurs compagnons germaniques [47]. Ce type hybride ne se rencontre jamais sur la Colonne Trajane, à l'exception d'une seule scène, celle des ambassades, dont nous reparlerons plus loin. Il est évident qu'ici il s'agit de certaines tribus daces habituées à vivre en communauté avec les Germains, auxquels ils ont emprunté certaines particularités.

Une autre différence entre les deux monuments comparés se rapporte au sabre recourbé, une arme dace par excellence, qui à Adamclissi présente la forme et les dimensions d'une faux énorme, étant maniée à deux mains (fig. 5 et 8), tandis que sur la Colonne elle n'est que de la grandeur d'une faucille et on la tient par une seule main. Aussi les Daces de la Colonne portent-ils régulièrement un bouclier dans la main gauche (fig. 2), tandis que ceux d'Adamclissi en sont toujours dépourvus. Il y a, enfin, à Adamclissi, un quatrième type barbare, moins fréquent que les autres, caractérisé par une espèce de kaftan long, ouvert au devant (fig. 9), qu'on ne retrouve nulle part sur la Colonne. Ce type figure seulement parmi les captifs reproduits sur les créneaux du Trophée [48]. On l'attribue d'habitude aux Sarmates roxolans, en raison de ce vêtement d'aspect iranien [49]

[44] Gr. Tocilescu — O. Benndorf — G. Niemann, *op. cit.*, p. 52 et suiv., les métopes 17, 20, 23, 47 et le créneau de la fig. 114; F.-B. Florescu, *Das Siegesdenkmal*, les métopes VI, VII, XVII, XXI, XXVI, XXXIX, LII et les créneaux I, XVII, XXIII, XXV (l'auteur a énormément tort en considérant daces tous les types barbares reproduits sur le Trophée).

[45] Tocilescu — Benndorf — Niemann, *op. cit.*, p. 66 et suiv., métopes 45, 46, 48 et les créneaux des fig. 119—122; F.-B. Florescu, *op. cit.*, les métopes XXI, XXVI, L, LI et les créneaux V—VII, XIII—XV, XIX, XXII, XXIV.

[46] Cf. F.-B. Florescu, *op. cit.*, p. 591.

[47] Tocilescu — Benndorf — Niemann, *op. cit.*, p. 46 et suiv., métopes 6, 9, 16, 18—20, 22, 23, 33—35; F.-B. Florescu, *op. cit.*, les métopes XVII, XIX, XX, XXIII, XXIV, XXVIII, XXXVII, XLI—XLIII.

[48] Tocilescu — Benndorf — Niemann, *op. cit.*, p. 95—96, fig. 116—118; F.-B. Florescu, *op. cit.*, créneaux II, IV, XI, XVI, XVIII, XXVI.

[49] T. Antonescu, *op. cit.*, p. 171—175; V. Pârvan, *Getica*, p. 124—125 (type « sarmate » ou « généralement daco-scythe »).

https://biblioteca-digitala.ro

et aussi de son visage, qui, en certains cas, diffère de ceux des Daces et des Germains [50]. Quant aux cataphractaires, reproduits sur la Colonne, ils font tout à fait défaut sur le Trophée d'Adamclissi, où l'on ne voit, d'ailleurs, pas de cavaliers barbares, sauf, très problématiquement, sur une seule métope, très endommagée [51].

Les différences entre les images d'Adamclissi et les scènes correspondantes de la Colonne de Rome sont de nature à recevoir des explications controversées, surtout dans l'état actuel des recherches. Cependant, pour arriver à une solution réaliste, il faudra tenir compte, avant tout, de la dissemblance de concepts, de méthodes, d'habileté, de routine, qui sépare les sculpteurs des deux monuments, ainsi que de la diversité des problèmes techniques auxquels ils devaient faire face [52]. Sur la Colonne on a affaire à un relief continu se rapportant à la totalité des épisodes des deux guerres daciques. Si étendu que fût l'espace dont il disposait, l'artiste était forcément obligé de recourir à des compositions synthétiques, en se résignant à une sélection et à une généralisation des types les plus représentatifs du répertoire des esquisses prises, peut-être, pendant les guerres de Dacie [53]. On ne saurait lui prétendre une exactitude rigoureuse ni pour les différences de costumes et d'armement, ni pour les types ethniques, ni pour leurs proportions numériques. Aussi doit-on s'attendre de sa part à des ommissions et à des méprises. Il ne reproduisait pas de scènes et de types humains vus de ses propres yeux, mais il se bornait à une documentation indirecte et sommaire, comme l'illustrateur d'un livre. D'ailleurs, il est bien probable que le relief de la Colonne ne fait que transposer en images le texte des Commentaires rédigés par Trajan même et perdus depuis [54]. D'autre part, il est sûr que pendant les guerres on n'a pas pensé à leur commémoration par une colonne décorée d'une narration sculpturale. La Colonne Trajane fut érigée, en 113, seulement comme un témoin de la hauteur qu'avait eu la colline rasée pour faire place au Forum de Trajan. L'inscription qu'elle porte (CIL VI 960) le dit clairement, sans faire aucune allusion aux guerres daciques. Sa surface fut conçue d'abord comme lisse. Ce n'est que ultérieurement, au fur et à mesure de la construction, que, pour des raisons plutôt esthétiques, on y sculpta le relief racontant ces guerres [55].

C'est une toute autre situation à Adamclissi. Là il s'agit d'une œuvre conçue d'emblée avec son but, son caractère, son décor historié.

[50] Par ex. les types figurés sur les créneaux II, X, XI de F.-B. Florescu, *op. cit.*

[51] Métope 30 : cf. Tocilescu — Benndorf — Niemann, *op cit.*, p. 58, fig. 78 ; F.-B. Florescu, *op. cit.*, fig. 209.

[52] Tocilescu — Benndorf — Niemann, *op. cit.*, p. 127—142 ; T. Antonescu, *op. cit.*, pp. 136—137, 154—157, 223—229, 243—246.

[53] R. Paribeni, *op. cit.*, I, p. 217 ; K. Lehmann-Hartleben, *op. cit.*, p. 145 ; I. A. Richmond, *Trajan's Army on the Trajan's Column*, Papers of the British School at Rome, XIII, p. 2—5.

[54] T. Antonescu, *op. cit.*, I, p. 222 ; Th. Birt, *Die Buchrolle in der Kunst*, Leipzig, 1907, p. 269—272 ; V. Christescu, *Istoria militară a Daciei romane*, Bucarest, 1937, p. 17 ; C. Daicoviciu, dans *Istoria Românîei*, I, p. 304 ; H. Daicoviciu, *Osservazioni intorno alla Colonna Traiana*, Dacia, N.S., III, 1959, p. 322—323.

[55] G. Lugli, *Il triplice significato : topografico, storico e funerario della Colonna Traiana*, Bucarest, 1943 (Académie Roumaine : Memoriile secţiunii istorice, ser. III, tom. XXV), p. 835—842.

https://biblioteca-digitala.ro

Les scènes de guerre y sont isolées, car elles ne font qu'orner des éléments architectoniques. A la différence du relief de la Colonne de Rome, ces scènes ne se réfèrent pas à toutes les phases des guerres daciques, pas même à la campagne bas-danubienne tout entière, mais seulement aux circonstances d'une seule bataille, la plus importante et la plus décisive de cette campagne, celle qui eut lieu sur l'emplacement même du Trophée [56]. C'est pourquoi on n'y voit pas les cataphractaires sarmates de la Colonne Trajane, qui ne se manifestèrent qu'à l'occasion des combats préliminaires, livrés ailleurs.

D'autre part, les reliefs d'Adamclissi ne relèvent pas d'un art supérieur, comme celui de la Colonne de Rome, mais ils sont de modestes produits d'un art provincial, élémentaire, dû a des sculpteurs plutôt improvisés, qui suppléaient à leur inhabileté technique et à leur inexpérience par une sincérité scrupuleuse et par un puissant sentiment de la réalité. Le vérisme et le dynamisme de leurs sculptures ne sont pas guidés par des canons esthétiques, ni dénaturés par des raffinements d'atelier. Ils ont fait de leur mieux pour transmettre ce qu'ils connaissaient et ce qu'ils avaient vu. Entre les ans 103 et 109, quand le Monument d'Adamclissi fut bâti [57], il devait exister, dans la contrée, de nombreux témoins oculaires des actions figurés, lesquelles s'étaient passées seulement quelques années auparavant. C'est alors que la ville voisine de *Tropaeum Traiani*, qui porte le nom de ce monument, fut fondée avec des vétérans de Trajan [58]. Il n'est pas exclu, d'ailleurs, que même les masses d'esclaves employés à la construction du Trophée et de la ville fussent formées en premier lieu des captifs barbares pris à l'occasion de la bataille commémorée.

Partant de ces considérations, on est en droit de voir dans les reliefs d'Adamclissi des documents de la campagne de Trajan en Mésie Inférieure bien plus fidèles, pour les aspects particuliers, que les scènes de la Colonne de Rome. Mais, en ce cas, il est utile de retenir la proportion impresionnante des types germaniques et germanisants sur les sculptures du Trophée [59], ainsi que leur rôle proéminent dans les épisodes représentés, ce qui

[56] T. Antonescu, *op. cit.*, p. 209—222 ; R. Vulpe, HAD, p. 155.

[57] L'inscription du Trophée date de l'an 109 (CIL III 12467). D'autre part, la construction de ce monument n'a pu commencer qu'après la paix de 102.

[58] La plus ancienne inscription de cette ville est une dédicace faite à Trajan par les habitants locaux, *Traianenses Tropaeenses*, en 115—116 (CIL III 12470). Mais sa construction dut commencer en même temps que celle du Monument voisin, c'est-à-dire peu après la victoire locale de l'an 102. T. Antonescu, *op. cit.*, p. 211—212, a tort de croire qu'Ammien Marcellin et Jordanès, dans leurs notices concernant la fondation de Nicopolis ad Istrum par Trajan, auraient fait une confusion avec la ville de Tropaeum Traiani. Les deux villes ont été également bâties par Trajan, pour commémorer deux batailles différentes de la même campagne mésienne de 101—102. Comme la grande bataille d'Adamclissi fut la dernière de cette campagne, il s'ensuit que la ville qu'on voit en voie de construction, sur la Colonne, dans une scène immédiatement précédente (Cichorius, *op. cit.*, pl. XXX, scène 39), ne peut pas être celle de Tropaeum Traiani, comme le soutient T. Antonescu, mais bien Nicopolis ad Istrum, la seule qu'on eût pu construire avant la fin de la campagne.

[59] Tenant compte seulement des reliefs suffisamment clairs, nous y constatons 43 figures germaniques ou germanisantes pour 21 figures manifestement daces. Parmi les 43 individus vêtus à la germaine, c'est-à-dire au torse nu, nous discernons 31 Germains proprement dits, caractérisés par le *nodus* et la pénule, tandis que les autres 12 portent la calotte dace et combattent au sabre recourbé. Parmi les 21 Daces complètement habillés, il y a 15 piléates et 6 comates. Quant aux Sarmates portant le kaftan, ils sont en nombre de quatre.

https://biblioteca-digitala.ro

impose la conclusion que l'élément dirigeant de la coalition barbare qui livra la bataille d'Adamclissi fut d'origine germanique.

Qui étaient-ils, ces Germains? On les identifie couramment avec les Bastarnes. Cette identification est entrée dans la tradition comme un fait bien établi, que personne n'a cru nécessaire de mettre en doute [60]. Cependant elle ne repose sur aucun témoignage des textes. Les sources ne font pas la moindre mention des Bastarnes par rapport aux guerres daciques. On ignore complètement leur attitude pendant ces guerres. On ne connaît pas non plus leur aspect physique, ni leur costume, pour les comparer effectivement avec le type d'Adamclissi au torse nu, à pénule et à *nodus*. Pis encore, le premier essai d'identifier ce type avec les Bastarnes a été fait seulement pour les besoins d'une théorie dont l'inanité a été depuis longtemps et généralement reconnue. Il s'agit de la fameuse thèse de A. Furtwängler que le Trophée d'Adamclissi aurait été érigé à l'époque d'Auguste pour glorifier la victoire de M. Licinius Crassus sur les Bastarnes et les Gètes en 29—28 av. n. ère et que Trajan y aurait ajouté son inscription seulement par abus [61]. La théorie, évidemment fausse, a disparu de la circulation, car personne n'a plus essayé de la faire ressusciter, mais l'identification avec les Bastarnes est obstinément restée, bien que les raisons qui la rendaient plausible dans le cadre augustéen de la thèse de Furtwängler n'eussent plus de validité pour l'époque de Trajan, quand les Bastarnes étaient loin du rôle remarquable qu'ils avaient joué cent trente ans plus tôt.

Si cette vaine conjecture a si longtemps survécu à l'effondrement de son point de départ, c'est parce que , par l'effet d'une méprise, on n'a rien vu de mieux pour la remplacer. Puisque la coalition barbare qui envahit la Mésie Inférieure pendant la première guerre dacique de Trajan dut se former à l'est de la Dacie, au voisinage des Sarmates, on a considéré que les seuls Germains, qui, dans ces parages-là, se trouvaient en même temps en contact avec les Daces et avec les Sarmates, étaient les Bastarnes [62]. Or ce raisonnement n'est pas du tout impeccable. Son défaut essentiel est de négliger complètement les Bures, qui étaient aussi des Germains, voire plus authentiques que les Bastarnes [63] et qui, habitant au nord de la Dacie, avaient un contact encore plus étroit avec les populations daces locales, sans leur manquer ni la facilité de communiquer avec les tribus daces de la Moldavie et avec le monde sarmate, par les cols des Carpates dont disposait l'union des tribus hétérogènes qu'ils dirigeaient. C'est par ces cols, du côté de la Galicie, de la Bucovine et de la Moldavie,

[60] Si ce n'est lorsqu'on nie d'emblée leur caractère germanique, comme c'est le cas de F.-B. Florescu, *op. cit.*, p. 649—659, qui, contre toute évidence, les englobe pêle-mêle parmi les Daces.

[61] A. Furtwängler, *Intermezzi : Kunstgeschichtliche Studien*, Leipzig—Berlin, 1896, p. 62—77; idem, *Das Tropaion von Adamklissi*, München, 1903, pp. 465, 481 et suiv.

[62] E. Petersen, Mitteil. d. deutsch. archaeol. Inst., Roemische Abteilung, XI, 1896, pp. 302—303, 315; V. Pârvan, *Getica*, p. 122—123. Jusqu'à un certain moment, nous avons suivi aussi ce point de vue (par ex. dans HAD, p. 148 et suiv.), mais nous avons fini par l'abandonner lorsque nous avons entrevu la possibilité de lui préférer une identification mieux fondée (cf. Dacia, N.S., V, 1961, p. 371, note 24; v. ci-dessus, p. 156).

[63] Sur le caractère mélangé des Bastarnes, malgré leur fond incontestablement germanique, voir Strabon, VII, 3, 15 et 17 (305—306); Tacite, *Germ.*, 46. Cf. notre ouvrage *Le problème des Bastarnes à la lumière des découvertes archéologiques en Moldavie*, dans le vol. *Nouvelles études d'histoire*, Bucarest, 1955, p. 110—113.

https://biblioteca-digitala.ro

qu'ils avaient accès aux mêmes voies vers la Mésie Inférieure que les Bastarnes avaient jadis utilisées dans leurs incursions balkaniques et que les Costoboces suivront lors de leur incursion à l'époque de Marc Aurèle. On a tort de considérer les Carpates orientales comme un obstacle infranchissable. Pour les habitants de ces montagnes, maîtres de leurs passages, cet obstacle n'existe pas. C'est par là, par exemple, que les Roumains du Maramureş descendirent, au XIVe siècle, pour fonder la principauté de Moldavie.

À la différence des Bastarnes, qui ne sont point mentionnés dans les sources par rapport aux guerres de Trajan, les Bures représentent précisément l'élément germanique que Dion Cassius, confirmé par la Colonne Trajane, met en tête de son récit comme le principal allié de Décébale. Comme il résulte de l'enchaînement logique des faits, ce sont ces Bures qui menèrent la diversion mésienne, dont l'épisode le plus dramatique fut la bataille d'Adamclissi. Ce sont donc eux les Germains reproduits, dans une proportion si importante et avec un rôle si éminent, sur les reliefs du Trophée commémorant cette bataille.

Une coïncidence particulière vient à l'appui de cette conclusion. Il s'agit du *nodus*, le trait spécifique des Germains figurés à Adamclissi qu'on retrouve mentionné par Tacite, dans le chap. 38 de la *Germania*, comme une caractéristique par excellence des Suèves [64]. Or, comme nous l'avons déjà signalé, le même auteur, dans le même ouvrage, tient à définir les Bures comme une population d'origine précisément suève.

Cette concordance constitue aussi une excellente preuve de la supériorité des sculptures d'Adamclissi sur la Colonne Trajane sous le rapport de leur valeur documentaire. Mais elle n'en est pas la seule. Nous avons déjà remarqué que les Daces d'Adamclissi, qu'ils soient figurés demi-nus ou complètement habillés, emploient un long sabre recourbé qu'ils tiennent à deux mains (fig. 5 et 8) et que sur la Colonne Trajane ce type d'arme fait complètement défaut, étant partout remplacé par une variante de dimensions plus réduites, maniée à l'aide d'une seule main. En réalité, les deux sortes de sabres recourbés ont existé également chez les Daces. Le type grand, en forme de faux, est attesté par un exemplaire de 0,90 m. de longueur, trouvé à Rupea (Cohalm), dans le sud-est de la Transylvanie, et conservé au Musée Brukenthal de Sibiu (fig. 10) [65]. On pourrait, éventuellement, y rattacher un sabre provenant de Kàloz (comitat de Fejér) en Pannonie, près de Székesfehérvár (Stuhlweissenburg), où il fut dé-

[64] *Insigne gentis obliquare crinem nodoque substringere : sic Sueui a ceteris Germanis, sic Sueuorum ingenui a seruis separantur.* Tacite ajoute que d'autres tribus aussi ont emprunté aux Suèves cette particularité, mais avec un usage rare et seulement pour les jeunes hommes *(in aliis gentibus, seu cognatione aliqua Sueuorum, seu, quod saepe accidit, imitatione, rarum et intra iuuentae spatium)*. Cette assertion suffit à F.-B. Florescu, *op. cit.*, p. 655 et suiv., pour en faire un argument essentiel de sa thèse que le *nodus* ne serait pas spécifique aux Germains et qu'il pouvait appartenir aussi bien à n'importe quelle autre population européenne, y compris les Daces. Or il est évident que la phrase citée ne justifie pas une telle interprétation, car elle ne se réfère qu'à des tribus germaniques, les seules dont l'ouvrage de Tacite s'occupe. D'autre part, l'auteur de la récente monographie sur le Monument d'Adamclissi (dans laquelle les contributions positives font bon ménage avec les commentaires erronés et même avec des bévues élémentaires) ne se soucie pas de la portée des nombreux textes littéraires et reproductions sculpturales, qu'il présente pourtant et qui prouvent, sans exception, que le *nodus* caractérisait seulement les Germains.

[65] V. Pârvan, *op. cit.*, p. 507 et fig. 342.

https://biblioteca-digitala.ro

couvert fortuitement dans une tombe censée du IIe s. de n. ère, mais ses dimensions, diminuées de moitié (0,55 m de longueur) [66], le rapprochent aussi bien du second type, dont la longueur normale varie autour de 0,30—0,40 m, comme on le voit par deux exemplaires [67] trouvés vers le sud-ouest de la Transylvanie [68]. Le sabre long doit représenter une variante régionale, adoptée seulement par les tribus du nord et de l'est de la Dacie. Comme dimensions et mode d'emploi, cette variante accuse, sans doute, une influence sarmate, vu son analogie avec ces *gladii quos praelongos utraque manu regunt*, que Tacite, dans ses *Histoires* (I, 79), atteste pour les cataphractaires roxolans, sans préciser cependant s'il s'agit, là aussi, de lames recourbées [69].

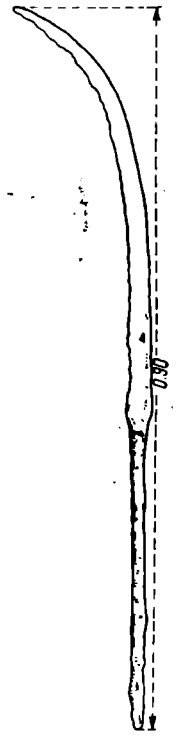


Fig. 10. — Rupea (Cohalm), Transylvanie. Sabre dace recourbé, en fer, destiné à être manié à deux mains. D'après V. Pârvan, *Getica*, fig. 342.

L'absence du sabre long sur la Colonne est un exemple caractéristique de ces omissions qui nous imposent l'obligation d'envisager avec circonspection les détails ethnographiques reproduits sur ce monument de Rome. Les artistes qui y ont travaillé n'ont fait, à cet égard, que généraliser des particularités enregistrées dans une seule région, notamment dans les environs de Sarmizegetusa, où, pendant les deux guerres de Trajan, les forces romaines, avec tout leur état major, firent un séjour plus long. Il ne faut donc pas s'étonner si la campagne de Trajan en Mésie fut transcrite d'une façon si inégale sur la Colonne : l'artiste en connaissait exactement les faits essentiels, avec l'intensité de leur développement, car il les lisait dans les relations officielles, mais pour s'en imaginer les détails il ne disposait que des modèles unilatéraux ou tout à fait inadéquats, qu'on lui avait procuré de la Dacie du sud-ouest. En dépit de leur art puéril, les pauvres tailleurs de pierre d'Adamclissi étaient, sans doute, bien mieux pourvus pour cette besogne, car ils savaient du moins qu'à la bataille qu'ils tenaient à figurer avaient participé des populations diverses et que les Daces qui y avaient combattu, associés à des Bures germaniques et à des Sarmates, provenaient d'une toute

[66] I. Bóna, dans Acta Archaeologica, Budapest, VI, 1955, 1—4, p. 71—77, pl. XVII, 34; XVIII, 4; XX, 2. La présence de cet exemplaire au centre de la Pannonie s'expliquerait, selon l'auteur, par une incursion des Daces septentrionaux.

[67] Le premier fut découvert à Grădiștea Muncelului (Sarmizegetusa): SCIV, IV, 1953, 1—2, p. 169, fig. 22. Le second, à Silivaș: M. Roska, dans PZ, XVI, 1925, p. 210—213, fig. 1, 5; idem, Arhivele Olteniei, Craiova, V, 1926, p. 50 et suiv.; idem, *Erdély régészeti Repertóriuma*, I, *Öskor*, Cluj, 1942, p. 210, n° 33, fig. 249, 5; cf. V. Pârvan, *op. cit.*, p. 779 et pl. XXVI, 1.

[68] On a trouvé de nombreux coutelas, datant des Ve—IVe s.av.n.ère, aussi en Olténie, aux approches du Danube (D. Berciu, *Arheologia preistorică a Olteniei*, Craiova, 1939, p. 211—218; fig. 257, 6 et 9; 259, 2—6; D. Berciu — E. Comșa, dans Materiale, II, 1956, p. 324—454, *passim*), mais, bien plus anciennes que les sabres daces, ces armes relèvent des types, un peu différents, des *sicae* illyriennes, dont l'aire de diffusion couvre surtout la moitié occidentale de la Péninsule Balkanique (cf. notre ouvrage *L'âge du fer dans les régions thraces de la Péninsule Balcanique*, Paris, 1930, pp. 40—41, 129).

[69] Cf. V. Pârvan, *op. cit.*, p. 506.

https://biblioteca-digitala.ro

autre région que les Daces de Sarmizegetusa, dont ils différaient par des particularités de costume et d'armement [70].

C'est de la même façon que nous venons d'expliquer, ci-dessus, l'absence du type germanique à *nodus* dans les rangs des Daces représentés sur la Colonne Trajane par rapport à la campagne bas-danubienne, contrastant avec sa grande fréquence parmi les ennemis des Romains, sur les reliefs d'Adamclissi. On remarque la même absence dans toutes les scènes de batailles représentées sur la Colonne, y compris celles qui furent livrées en Dacie. Les Germains n'y combattent que dans la situation d'auxiliaires romains.

Par exception il y a, toutefois, sur ce monument de Rome, deux épisodes où, en dehors des scènes de combat, on voit des Germains, tout à fait semblables à ceux d'Adamclissi, figurant du côté des Daces. C'est d'abord le cas de la scène XXVII de Cichorius, où, après la bataille de Tapae et avant la campagne de Mésie, donc pendant la marche de Trajan vers Sarmizegetusa, l'empereur reçoit une ambassade symbolisée par des « Daces » comates à pied et à cheval, précédés par deux fantassins germains à torse nu, à pénule et à cheveux ramassés en un *nodus* (fig. 11). Un des Germains porte un bouclier, mais dans l'autre main il ne tient aucune arme. Quant à l'autre Germain et aux cavaliers « daces », ils sont tout à fait désarmés. Leur attitude et surtout celle des « Daces » est très fière ; ils n'ont point l'air de se soumettre, mais de négocier sur le pied d'égalité. On a vu dans les deux Germains des auxiliaires de l'armée romaine escortant les envoyés des « Daces » [71]. Mais l'absence de leurs armes, ainsi que leur position au premier rang devant l'empereur, auquel ils adressent la parole, s'opposent à une telle interprétation. Ils font évidemment partie de cette nouvelle ambassade, dont on ne trouve pas de trace dans le texte de Dion Cassius comprimé par Xiphilin, mais qui fut, à notre avis, envoyée par les Bures et leurs alliés pour avertir Trajan qu'il est encore temps de faire la paix avec Décébale, avant qu'ils ne se vissent obligés de prêter un secours effectif à celui-ci. Les deux Germains doivent être les représentants de ces Bures. Quant aux « Daces », ils ne sont pas des locaux. Le fait même que parmi eux il y a des cavaliers dénote l'intention de l'artiste, de les présenter comme un élément nouveau, étranger à l'armée locale de Décébale, laquelle apparaît toujours formée seulement d'infanterie [72]. Cette intention devient encore plus précise si l'on rapproche cet épisode de celui qui suit peu après, dans la scène XXXI, où l'on voit une masse de cavaliers daces et sarmates franchissant le Danube pour

[70] Il est utile de remarquer que les plus plausibles des analogies que F.-B. Florescu (*op. cit.*, p. 587—644) établit, avec sa compétence d'ethnographe, entre les costumes reproduits sur les reliefs d'Adamclissi et ceux des paysans roumains actuels ,se rapportent d'une façon spéciale aux régions septentrionales de la Transylvanie et de la Moldavie. C'est le cas des braies à fronces (p. 601—606), du kaftan (p. 608—610) — que, malgré les contestations injustifiées de l'auteur il faut considérer d'origine iranienne — , de certaines particularités des sandales rustiques, en roumain *opinca* (p. 615—621), de la chemise féminine à encolure froncée (p. 621—629), de l'emmaillotement des nourrissons (p. 630—632). Il semble que l'auteur ne s'en doute pas, car il tend à nier précisément le corollaire de ces analogies, à savoir l'origine éminemment nord-carpatique et mélangée des barbares figurés à Adamclissi.

[71] C. Cichorius, *op. cit.*, II, p. 137. *Contra* : E. Petersen, *loc. cit.*, p. 303, note 2.

[72] À l'exception des scènes CXLIII—CXLIV de Cichorius, *op. cit.*, où il ne s'agit cependant pas d'une véritable cavalerie dace, mais de la fuite de Décébale et de ses principaux compagnons, qui, montés à cheval, cherchent à échapper à la poursuite des cavaliers romains.

https://biblioteca-digitala.ro

attaquer les garnisons romaines de la Mésie Inférieure. C'est l'épisode avec lequel commence la campagne du Bas-Danube. Par conséquent, la scène concernant l'ambassade des Bures et de la tribu des cavaliers «daces» — qui devaient être, en réalité, des Sarmates — , représente, de fait, un prélude de ce grand coup de surprise que Trajan reçut pendant sa première guerre dacique. L'ambassade, dont les propos furent naturellement repoussés, ne fut qu'une feinte destinée à dissimuler la soudaineté et la direction de ce coup.

L'autre épisode où des Germains font leur apparition à côté des Daces se retrouve dans la scène C (100) de Cichorius, se rapportant au commencement de la seconde guerre, quand Trajan se trouvait à Drobeta, près du fameux pont sur le Danube, qu'il venait d'inaugurer. La scène (fig. 12) représente des délégués des populations voisines des Daces de Décébale, qui sont venus saluer l'empereur romain, en manifestant ainsi la dissolution de leur alliance avec Décébale. A la tête de ce groupe de barbares, de différents types et costumes, se trouvent deux individus auxquels l'artiste a accordé une attention toute spéciale, car ils sont les seuls représentés en train de converser directement avec l'empereur. C'est d'abord un Germain et, immédiatement après lui, un piléate dace. Ils s'adressent à Trajan à titre d'égalité, dans une attitude digne, debout, la tête portée haut, exprimant leurs intentions amicales par des gestes mesurés. L'empereur, tenant un rouleau dans sa main gauche, peut-être le texte du pacte d'amitié, les accueille avec un geste d'acquiescement fait de la main droite. Le Germain, principal personnage de la députation à ce qu'il paraît, est reproduit avec tous les traits caractérisant les guerriers germaniques d'Adamclissi : torse nu, pénule attachée autour du cou, cheveux noués sur la tempe. Tout près de lui, au deuxième plan, il y a un autre Germain, au même costume, moins le *nodus*. Quant au piléate, il est habillé du costume dace commun, caractérisé par la chemise fendue sur les flancs et par le sagum, mais son couvre-chef présente la forme d'un fez tronconique rigide, probablement en feutre, tout à fait différent du bonnet mou et pointu des Daces de Décébale. Derrière lui, se voit un type germanisant, qui ne semble pas participer directement aux négociations, car son regard est porté ailleurs. Sa tête est abîmée, mais ce qui reste de son contour semble se rapporter à un comate dace [73], au reste il présente le costume germanique, avec le torse nu et la pénule.

Dans ces costumes variés, il est impossible de ne pas reconnaître les types principaux rencontrés sur les reliefs d'Adamclissi, c'est-à-dire un type germanique, un autre dace et un troisième à caractères mixtes (fig. 8). Ce n'est que la forme de la coiffure du piléate qui diffère, car le fez des Daces d'Adamclissi présente exclusivement la forme de calotte hémi-

[73] Dans la série des gravures faites d'après la Colonne Trajane par P. Santi Bartoli en 1667 et rééditées par E. Dzur, *Die Traianssäule*, La Haye, 1941, pl. 169, tableau 75, la tête de cet individu apparaît complète et surmontée d'un fez tronconique à l'instar du piléate dace qui le précède. On serait enclin à croire que, à cette époque-là, la tête n'était pas encore cassée, s'il n'y avait pas d'autres dessins, antérieurs, comme celui de la Galerie des Peintures de Modène, du début du XVIe s., où la même tête est représentée d'une autre manière et sans coiffure (M. Macrea, ED, VII, 1937, p. 77—116 et fig. 12). Il s'agit, par conséquent, de reconstitutions différentes dues également à l'imagination des copistes en question. En réalité, l'avarie du marbre, en ce point-là, remonte à une époque bien reculée.

https://biblioteca-digitala.ro

sphérique (fig. 5 et 7—8). Mais c'est un détail peu important [74] du moment qu'il s'agit de la même rigidité, contrastant avec la mollesse du bonnet pointu des piléates de Décébale. Toujours est-il qu'on a affaire à d'autres Daces que ceux-ci et qu'ils font leur apparition constamment en association avec des Germains.

Le quatrième type d'Adamclissi, c'est-à-dire celui des Sarmates au kaftan (fig. 9), est absent du groupe des ambassades figurées sur la Colonne, sauf à l'identifier avec celui des deux individus qui, situés derrière le comate à costume germanique, sont représentés têtes nues et portant d'étranges robes, longues jusqu'aux chevilles [75]. Bien sûr, ce n'est pas le vêtement iranien d'Adamclissi à longue coupure longitudinale en face, mais, comme nous l'avons déjà dit, il ne faut pas trop demander aux sculpteurs de la Colonne en fait d'exactitude des détails. Un troisième individu de ce groupe, figuré au second plan, porte une calotte hémisphérique, comme celle d'Adamclissi.

Derrière les personnages enrobés, il y a deux cavaliers piléates qui terminent la file des délégués du premier plan de la scène. Ils portent le costume dace complet, la tête couverte d'un fez tronconique. Représentés à pied, tenant la bride de leurs chevaux, ils sont armés, à la différence des autres délégués. L'un laisse voir sur son flanc une épée engaînée, l'autre appuie sa main gauche sur un carquois. Dans la file du second plan, on ne discerne que la moitié supérieure de plusieurs individus appartenant surtout aux types dace et germanique [76].

En général, la scène comprend les représentants de toutes les populations que nous avons vu coalisées, pendant la première guerre, en faveur de Décébale. Nous y retrouvons toutes les catégories des guerriers barbares figurés sur les reliefs d'Adamclissi, ainsi que les cavaliers daces que le relief de la Colonne nous a montré passant le Danube et attaquant les forteresses romaines, au début de la campagne mésienne. Ce n'est que les cataphractaires sarmates qui y manquent, ce qui est bien explicable, vu qu'en cette occurrence paisible, leur armure spécifique n'était nullement indiquée. Ils y étaient suffisamment représentés par leurs délégués « en civil », portant de longs vêtements.

Il est utile de retenir que dans la scène des ambassades la place principale est tenue par les Germains, de même que dans la scène antérieure des envoyés des Bures et des cavaliers daces essayant de traiter avec Trajan avant le déclenchement de la diversion de Mésie et de même que dans les scènes de combats reproduites sur les reliefs d'Adamclissi. Ils apparaissent partout comme les dirigeants de la coalition. Ces Germains n'étaient que ces Bures qui avaient expédié à Trajan le message écrit sur un champignon lors du commencement de la première guerre. Leurs compagnons : Daces septentrionaux, Daces de Moldavie, Sarmates roxolans, ne sont que les ἄλλοι τε τῶν συμμάχων, auxquels ce message faisait allusion. Aussi, sur la Colonne, entre tous les épisodes que nous avons

[74] Les artistes du Trophée ont simplifié les lignes d'une coiffure qui, à la suite d'un usage prolongé, avait pris, probablement, une forme quasi-hémisphérique.

[75] Ces types ont été déjà identifiés avec ceux des Sarmates. Cf. C. Cichorius, *op. cit.*, III, p. 150, V. Pârvan, *op. cit.*, p. 120 et 122.

[76] C. Cichorius, *op. cit.*, III, p. 149, croit que les deux personnages du second plan portant une bandelette autour de la tête sont des Grecs du Pont Gauche ou bien des Bosporans.

https://biblioteca-digitala.ro

mentionnés, y-a-t-il une liaison logique que l'inconséquence des artistes à reproduire leurs détails n'a pas réussi à obscurcir.

La scène des ambassades barbares, fermant la série de ces épisodes, symbolise un grand succès politique de Trajan. La coalition des Bures et des « autres alliés », laquelle, pendant la première guerre, avait failli compromettre toute son entreprise, se trouvait maintenant de son côté ou du moins neutralisée. Ce renversement d'attitude à l'égard de Décébale n'eut lieu qu'après l'échec du coup de surprise par lequel celui-ci, essayant de forcer les dures conséquences de sa défaite de 102, avait désespérément provoqué la seconde guerre. La scène des ambassades, sur la Colonne, est précédée d'une série d'épisodes représentant l'offensive dace contre les garnisons romaines, suivie de son insuccès et de la réaction des Romains [77]. Persuadés désormais de la chute inévitable du roi dace et, déjà éprouvés par leurs propres revers de la première guerre, il ne restait aux Bures et aux « autres alliés » que de s'adapter aux circonstances et de reconnaître la suprématie de l'Empire romain au dernier moment opportun.

Devant la prééminence que les reliefs d'Adamclissi, en concordance avec les scènes les plus significatives de la Colonne Trajane, attestent par rapport à un élément germanique au sein de la coalition barbare qui déclencha la diversion de Mésie Inférieure en 101—102, il semble curieux que les sources littéraires faisant mention de cette campagne bas-danubienne ne contiennent aucune allusion, non seulement à la priorité des Germains, mais pas même à leur simple participation à cet événement. Cependant la contradiction entre les deux espèces de sources n'est qu'apparente. Nous en trouvons l'explication dans le caractère laconique et indirect des renseignements littéraires respectifs, qui, datant sans exception d'une basse époque, n'ont fait que transmettre, incidentellement et avec une concision extrême, l'écho d'une tradition vieille déjà depuis plusieurs siècles.

C'est ainsi qu'Ammien Marcellin, narrant l'invasion de la Mésie et de la Thrace par les Goths de son temps, c'est-à-dire sous l'empereur Valens et ayant l'occasion de mentionner la ville de Nicopolis ad Istrum, croit de son devoir d'en expliquer le nom, très vaguement, par une brève allusion à la victoire de Trajan « sur les Daces »[78]. C'est toujours par rapport à l'origine de cette ville que Jordanès, auteur du VIe s., racontant l'invasion gothique du temps de Decius, fait une mention, un peu plus précise, d'une victoire de Trajan « sur les Sarmates » [79]. Dans un passage très succinct de la célèbre Chronique d'Eusèbe, on lit que Trajan triompha « des Daces et des Scythes »[80]. La même assertion se retrouve dans la Chronique d'Hiéronyme avec le renseignement supplémentaire, s'accordant avec les données de la Colonne Trajane, que l'événement eut lieu en l'an 102 [81].

[77] C. Cichorius, *op. cit.*, planches LXVIII—LXX.

[78] Ammien Marcellin, XXXI, 5, 15 : *Nicopolis quam indicium uictoriae contra Dacos Traianus condidit imperator.*

[79] Jordanès, *Get.*, 18 : *(Cniua) Nicopolim accedit quae iuxta Iatrum fluuium est constituta notissima, quam deuictis Sarmatis Traianus et fabricauit et appellauit Victoriae ciuitatem.*

[80] Eusèbe, dans Migne, *P.G.*, XIX, p. 551 : Τραϊανὸς Δάκας καὶ Σκύθας ὑπέταξε καὶ ἐθριάμβευσεν.

[81] Hiéronyme (St. Jérôme), chez R. Helm, *Eusebius Werke*, VII, Berlin, 1956, p. 194, à la IVe année du règne de Trajan (102 de n. ère) : *Traianus de Dacis et Scythis triumphauit.*

https://biblioteca-digitala.ro

Faisant mention toujours de la victoire de Trajan « sur les Daces et les Scythes », Cassiodore la rapporte à l'an 105, date qui ne correspondrait qu'à l'épisode des ambassades de la Colonne Trajane, quand les populations qui avaient participé naguère à la campagne de Mésie, finirent par entrer dans le système politique de l'Empire romain [82]. Il faut ajouter l'assertion de Georges le Syncelle, selon qui Trajan soumit les Daces et les Scythes [83].

Plus compliquée et plus énigmatique est une information d'Aurelius Victor, du IVe s., que l'empereur Trajan aurait soumis, outre « les Daces piléates » avec leur roi Décébale, aussi des « Saces » avec leur chef « Sardonius » [84] : *domitis in prouinciam Dacorum pileatis Sacisque nationibus, Decibalo rege ac Sardonio*. Ce passage est très controversé [85]. L'interprétation la plus probable doit être celle qui considère les noms *Saci* et *Sardonius* comme résultant de certaines coruptèles dans les manuscrits. Le nom *Saci* ne représente, d'ailleurs, qu'une émendation moderne de la forme *satisque*, la seule qui figure dans les manuscrits et qui pourrait aussi bien, voire mieux, représenter le reste d'un mot commun mutilé : *Dacorum pileatis [com]atisque nationibus* [86]. Quant au nom *Sardonius*, qui dans les manuscrits apparaît sous une forme bizarre, à l'accusatif pluriel : *Sardonios*, à une place réclamant toutefois l'ablatif, il est aussi très suspect. On pourrait y voir, avec beaucoup de chances, une corruption du nom des Sarmates *(Decibalo rege ac Sarmatis)*, par analogie avec les exemples des autres auteurs que nous venons de citer [87].

L'apparition si persévérante du nom des Sarmates chez ces auteurs, ainsi que son alternance avec celui des « Scythes », nous offrent la possibilité d'expliquer l'omission des Germains dans leurs très brèves informations. La source dont tous ces auteurs se sont inspirés ne donnait pas des précisions ethniques pour les alliés de Décébale qui avaient attaqué la Mésie Inférieure, mais seulement une indication très générale sur leur provenance, exprimée par un nom collectif, à acception géographique. À l'époque de Trajan on était habitué depuis déjà un siècle à confondre les vastes régions transcarpatiques, aussi bien vers le nord que vers l'est, avec le domaine des Sarmates. Parlant des populations du côté de la Vistule, comme les Bastarnes, les Vénèdes et les Fennes, Tacite incline à les englober parmi les Sarmates à cause de leurs relations fréquentes avec ceux-ci, bien qu'il leur reconnaisse en réalité, d'autres origines [88]. D'autre part, Ptolémée, en décrivant la Sarmatie [89] comme une grande division de l'Europe, y inclut tous les territoires situés à l'est de la Germanie, entre la Mer Baltique et les Carpates septentrionales. Même ces montagnes chez lui s'appellent « sarmatiques » (Σαρματικὰ ὄρη). Il était très naturel,

[82] Cassiodore, *Chron.*, chez Migne, *P.L.*, LXIX, p. 1231 : *His consulibus (Candido et Quadrato) Traianus de Dacis et Scythis triumphauit.*

[83] Georges le Syncelle, I, p. 655, 14 et suiv.

[84] Aurelius Victor, *De Caesaribus*, XIII.

[85] Cf. Tocilescu — Benndorf — Niemann, *op. cit.*, p. 125, note 1 ; V. Pârvan, *op. cit.*, p. 119 ; N. Iorga, *op. cit.*, I, 2, p. 163 ; R. Vulpe, HAD, p. 137 ; DID, II, p. 82—83.

[86] N. Iorga, *loc. cit.* ; idem, *Explicația Monumentului de la Adamclisi*, Bucarest, 1936 (ARMSI, sér. III, tome XVII), p. 208, note 6.

[87] Gr. Tocilescu — Benndorf — Niemann, *loc. cit.*

[88] *Germ.*, 46.

[89] *Geogr.*, III, 5.

https://biblioteca-digitala.ro

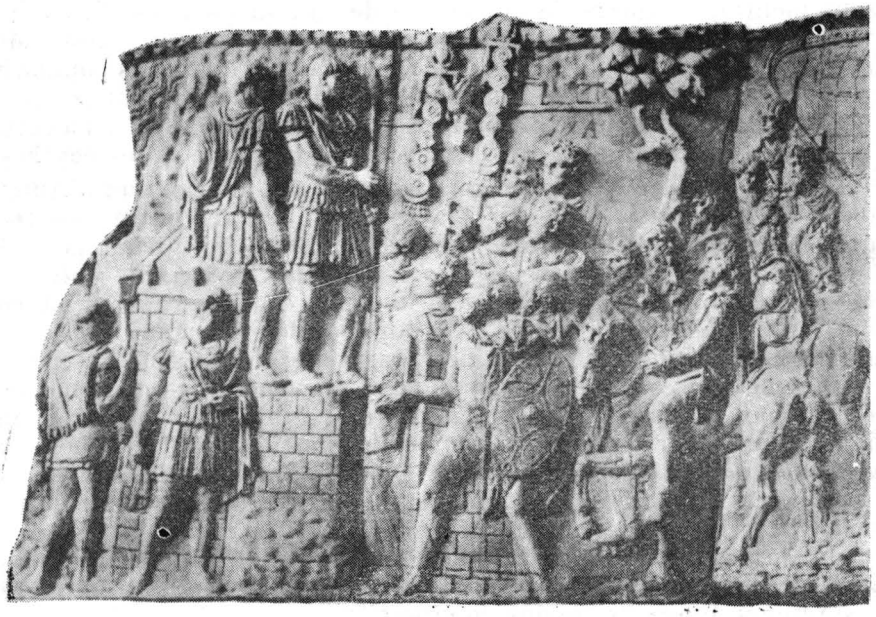


Fig. 11. — Colonne Trajane. Ambassade des alliés de Décébale reçue par Trajan pendant la première guerre dacique, en 101, à la veille de la campagne de Mésie Inférieure. D'après Cichorius, *op. cit.*, pl. XXI.

Fig. 12. — Colonne Trajane. Ambassade des anciens alliés de Décébale, présentant leur soumission à Trajan, en 105, lors de la seconde guerre dacique. D'après Cichorius, *op. cit.*, pl. LXXIII.

https://biblioteca-digitala.ro

surtout quand le besoin de concision l'exigeait, de désigner une coalition des populations hétérogènes de ces contrées par le nom tout court de « Sarmates »[90]. Dans le cas des associés de Décébale, ce n'est donc pas que les Roxolans qu'il faut entendre sous ce nom, mais aussi les Bures et les diverses tribus daciques du nord de la Dacie et de la Moldavie qui avaient agi dans le cadre d'une opération commune. Quant au nom de « Scythes », qu'Eusèbe, Hiéronyme, Cassiodore ont substitué à celui de « Sarmates », par rapport aux alliés de Décébale, son acception géographique est encore plus nette, car, à l'époque de Trajan et à plus forte raison à l'époque tardive des auteurs respectifs, les Scythes, comme élément ethnique proprement dit, ne représentaient plus qu'un vieux souvenir.

[90] C'est sous ce nom que l'invasion des Costoboces de 170—171 est désignée dans une inscription d'Éleusis (IG, II², 3411, v. 3: Σαυροματῶν ἔργον ἄθεσμον). Cf. I. I. Russu, Dacia, N.S., III, 1959, p. 350; J. et L. Robert, REG, LXXV, 1962, p. 151.

https://biblioteca-digitala.ro

DION CASSIUS ET LA CAMPAGNE DE TRAJAN EN MÉSIE INFÉRIEURE

Il est certain aujourd'hui que, pendant la première guerre dacique (101—102), l'empereur Trajan eut à lutter non seulement dans le pays de Décébale, en Dacie, mais aussi sur le sol de l'Empire, en Mésie Inférieure, où il dut faire front à l'irruption d'une masse énorme de guerriers daces, germaniques et sarmates, qui avaient forcé les gués du Bas-Danube [1]. C'était un coup de surprise, que le roi dace avait adroitement conçu et préparé. Profondément engagées dans les montagnes de la Dacie, les forces romaines se voyaient menacées d'être enveloppées. En cas de succès de cette diversion, il ne serait resté à l'empereur romain que de se retirer précipitamment de Dacie ou de subir un désastre sans précédent. Tout dépendait de la rapidité avec laquelle il allait réagir contre les envahisseurs.

Laissant devant Décébale, en Transylvanie, le minimum des troupes nécessaires à maintenir les positions acquises, Trajan, à la tête du gros de son armée, qu'il fit transporter par eau en aval du Danube, se dirigea dans la plus grande hâte vers les contrées orientales de la Mésie Inférieure, d'où venait le danger. Après plusieurs combats qui culminèrent avec une bataille extrêmement sanglante, il réussit, enfin, à écraser les forces ennemies et à sauver une situation des plus graves. Il revint ensuite dans les montagnes de Dacie et, reprenant l'offensive sur Sarmizegetusa, la capitale du roi dace, il accula celui-ci à demander la paix.

Cette page importante de l'histoire des guerres daciques, encore susceptible de perfectionnement dans les détails, mais incontestable

[1] L'étude présente, publiée d'abord dans « Studii clasice », VI, 1964, p. 205—232, reprend, en le développant, le thème de l'article précédent, paru premièrement dans la même revue en 1963. Les deux mémoires constituent un essai de synthétiser, avec une méthode critique, les résultats positifs des efforts déployés jusqu'à présent par les différentes générations de savants, depuis plus d'un siècle, de reconstituer l'histoire de la première guerre dacique de Trajan, d'après les bribes conservées des renseignements écrits et d'après le relief narratif de la Colonne de Rome, auxquels s'ajoutèrent plus tard les informations fournies par l'exploration du Trophée de Trajan à Adamclissi et des monuments voisins. Nous avons abouti à une interprétation concordante de toutes ces sources diverses, en sortant de l'oubli certains aspects que l'on avait trop négligé auparavant, tels le sens important du message des Bures et l'allusion de Dion Cassius à la bataille d'Adamclissi, cachée, dans son texte défectueusement transmis par Xiphilin, sous la confusion avec le combat de Tapae. Évidemment, nos explications, ainsi conçues, sont de nature à heurter bien des préjugés profondément enracinés. Outre des adhésions, elles ont rencontré aussi des objections, dont les plus insistantes ont été formulées par H. Daicoviciu (*Notes sur la première guerre dacique de Trajan*, dans « Acta Musei Napocensis », VII, 1970, p. 115—124; *Dacia de la Burebista la cucerirea romană — La Dacie, de Burébista à la conquête romaine*, Cluj-Napoca, 1972, pp. 303—329, 362, 384). Pour le moment nous nous contentons d'y répondre tout simplement par cette réédition de nos deux études, auxquelles nous ne sommes pas dans la situation d'apporter des modifications de fond.

https://biblioteca-digitala.ro

dans ses lignes essentielles, a été reconstituée à peu près uniquement au moyen des monuments archéologiques [2]. Elle ne figure dans aucune des sources littéraires antiques parvenues jusqu'à nos jours. C'est à peine si l'on peut en déceler un faible écho dans les textes d'Ammien Marcellin (XXXI, 5, 15) et de Jordanès (*Get.*, 18), qui, trouvant nécessaire d'expliquer le nom de la ville de *Nicopolis ad Istrum*, fondée par Trajan au nord des Balkans, le rapportent à une victoire de ce dernier sur les Daces et les Sarmates. C'est également à une victoire de Trajan, aussi bien sur les Daces que sur les Sarmates, mais sans précision topographique, que font allusion certaines assertions de Pline le Jeune (*Epist. ad Tr.*, 74) et d'Aurelius Victor (*De Caesaribus*, XIII), ainsi que les brèves mentions chronographiques transmises par Eusèbe, Saint Jérôme, Cassiodore, Georges le Syncelle [3]. Cependant, tout en estimant plus normale une guerre avec les Sarmates dans les régions du Bas-Danube que dans les montagnes de la Dacie, on n'aurait jamais pu conclure à une campagne de Trajan en Mésie seulement sur ces vagues indications. Une pareille conclusion eût été d'autant plus difficile que, chez Dion Cassius, le seul auteur ancien dont on a, tant bien que mal, un récit sur les guerres daciques, on ne trouve pas le moindre mot indiquant une action développée en dehors des montagnes daces ou une intervention des Sarmates dans le conflit.

L'idée d'une campagne en Mésie Inférieure est apparue seulement à la suite des tentatives d'interpréter le bas-relief de la Colonne Trajane. Sur ce monument, après les premières scènes, se rapportant aux débuts de la première guerre, de l'an 101, on remarque que la poussée des forces romaines en Dacie est interrompue, à un certain moment, par une série d'épisodes dénotant un changement brusque du théâtre des opérations (scènes XXXI—XLIV) [4]. On voit des masses de cavaliers daces et (sarmates, d'un type somatique différant de celui des Daces, passant à la nage un grand fleuve, évidemment le Danube, et donnant l'assaut à

[2] Cf. E. Petersen, *Trajans dakische Kriege nach dem Säulenrelief erzählt*, I, Leipzig, 1899, p. 14—53; T. Antonescu, *Le Trophée d'Adamclissi*, Jassy, 1905, pp. 18—20; 209—222; idem, *Columna Traiană, studiată din punct de vedere arheologic, geografic și artistic*, I, Jassy, 1910, p. 108—180 (le second volume n'a pas paru); R. Paribeni, *Optimus Princeps: Saggio sulla storia e sui tempi dell'imperatore Traiano*, I, Messine, 1926, p. 253—257; R. Vulpe, HAD, Bucarest, 1938, p. 135—155; idem, *Les Bures alliés de Décébale dans la première guerre dacique de Trajan*, St. cl., V, 1963, p. 233—235; v. ci-dessus, p. 212—219.

[3] V. ci-dessus, p. 230—231.

[4] Pour les scènes de la Colonne Trajane, nous suivons la numérotation établie par C. Cichorius, *Die Reliefs der Trajanssäule*, Berlin, 1896—1900, vol. I—II planches + vol. II—III texte (devenus I—II en 1927 à la suite d'un remaniement des couvertures des exemplaires restés dans le dépôt de l'éditeur; nous trouvons plus commode, pourtant, de nous référer aux vieux chiffres de ces volumes, II—III, entrés en circulation déjà depuis longtemps). Les excellentes reproductions du relief de la Colonne y sont numérotées d'après trois critériums à la fois: les planches en chiffres romains, les scènes toujours en chiffres romains et les segments du moulage, en chiffres arabes. Le procédé de citer les planches serait le plus pratique, mais il ne correspond qu'à la facture de l'ouvrage; aussi l'auteur même n'y renvoie-t-il jamais. Suivant son exemple, nous préférons employer la numérotation *par scènes*, parce que c'est la seule qui se rapporte au sujet même, bien qu'en détail la séparation des scènes proposée par Cichorius ne soit pas à l'abri des critiques (cf. T. Antonescu, *Columna Traiană*, p. 5—16; H. Stuart Jones, *The Historical Interpretation of the Reliefs of Trajan's Column*, Papers of the British School at Rome, V, 1910, p. 437; G. A. Davies, *Trajan's First Dacian War*, JRS, VII, 1917, p. 9, note). Là où il nous semble nécessaire d'offrir au lecteur une précision de plus, nous citons, dans les notes, aussi les numéros des planches. Les scènes XXXI—XLIV, dont il s'agit ici, figurent aux planches XXIII—XXXIV de l'ouvrage de Cichorius.

https://biblioteca-digitala.ro

une forteresse romaine située près de ce fleuve (scènes XXXI—XXXII). Suivent les scènes XXXIII—XXXVII, qui représentent l'embarquement de l'empereur avec ses troupes, dans un port danubien, probablement à Drobeta (Turnu-Severin)[5], l'avance des navires, le débarquement près du terrain envahi par l'ennemi, quelque part entre Oescus (Ghigen) et Novae (Svištov) ou, peut-être, Sexaginta Prista (Roussé)[6], puis, immédiatement, la première rencontre de la cavalerie romaine avec les cataphractaires sarmates. On assiste ensuite (scène XXXVIII) à un combat nocturne (précisé par l'image allégorique de Séléné), probablement sur l'emplacement de la future ville de *Nicopolis ad Istrum*, où les fantassins daces, surpris dans leur camp, sont vaincus, après une résistance acharnée. La bataille suivante, figurée dans les scènes XL—XLI, représente le point culminant de la campagne de Mésie (fig. 5—7); elle est la plus atroce de toutes les luttes racontées par la Colonne. C'est le seul épisode où le sculpteur de ce monument fit paraître des soldats romains blessés (fig. 5—6). La série continue avec la harangue et les récompenses de l'empereur à ses troupes victorieuses (scènes XLII—XLIV), avec le rembarquement pour le retour à Drobeta (XLVI—XLVIII) et avec la reprise des opérations dans les montagnes de la Dacie (XLIX—LXXVII).

Certaines de ces scènes ont donné matière à bien des controverses avant de recevoir l'interprétation la plus acceptable. En échange, on y a identifié d'emblée et presque unanimement le grand fleuve avec le

E. Petersen, *op. cit.*, I, p. 40—43, suivi par T. Antonescu, *Columna Traiană* p. 128, y voit la ville de Pontes, en pensant qu'au moment de l'irruption daco-sarmate en Mésie Inférieure, Trajan devait se trouver dans son camp d'hiver, qu'il aurait établi dans ce port danubien de la Mésie Supérieure, situé vis-à-vis de Drobeta. Nous sommes d'accord que le camp d'hiver devait être situé près de la zone des opérations de Dacie et dans une position convenable pour surveiller en même temps les régions en amont et en aval du Danube, mais il nous semble que Drobeta, qui doit avoir hébergé dès ce temps un camp militaire, répondait mieux à ces conditions que Pontes, séparé du théâtre de la guerre par les eaux du fleuve. Cf. aussi B. W. Henderson, *Five Roman Emperors: Vespasian, Titus, Domitian, Nerva, Trajan, A. D. 69—117*, Cambridge, 1927, p. 258. Le développement rapide de Drobeta, qui allait bientôt éclipser sa voisine transdanubienne, après la construction du fameux pont qui les réunissait, plaide dans le sens de cette priorité stratégique, qui dut s'imposer dès le premier moment.

[6] E. Petersen, *op. cit.*, p. 43—44, préfère Novae, la ville romaine la plus proche de Nicopolis ad Istrum (env. 50 km), où d'après Ammien Marcellin et Jordanès, Trajan allait bientôt remporter une de ses victoires. T. Antonescu, qui tendait à concentrer toutes les actions de la campagne de Mésie autour d'Adamclissi, proposa d'abord Durostorum, auj. Silistra *(Le Trophée*, p. 210—211), pour se fixer ensuite sur Axiopolis près de Cernavoda *(Columna Traiană*, p. 130). Pourtant, comme cette campagne comporta plusieurs combats, qu'il ne convient pas d'attribuer à un seul lieu et comme Nicopolis ad Istrum s'impose à l'attention aussi par l'importance stratégique de sa position devant le col de Šipka, il faut retenir Novae comme un des lieux les plus indiqués pour le débarquement de Trajan. Mais nous estimons utile, à titre d'éventualité, d'envisager aussi le port danubien de *Sexaginta Prista*, situé à env. 70 km de Nicopolis ad Istrum. Cette localité, dont le nom (« Soixante Bateaux ») en révèle l'importance pour la navigation sur le Danube, se trouvait en plein essor, comme centre de vie romaine, précisément à la veille de ces événements, comme il résulte de la belle inscription fragmentaire de Roussé, datable en l'an 100, qui vient d'être publiée par V. Velkov, *Iz istorii nižnedunajskogo limesa v konce I v.n.e.* (De l'histoire du limes du Bas-Danube à la fin du Ier s.de n.ère), VDI, 1961, n° 2, p. 69—82). Le nom de ce port danubien pourrait être rapproché aussi de ce *nauarium* de la Mésie Inférieure, qui est mentionné comme dépôt de provisions de l'armée *(ad naues frumentarias)*, par le papyrus Hunt (Br. Mus. 2851), datant avec la plus grande probabilité de l'an 99 (R.O. Fink, JRS, XLVIII, 1958, p. 102—116; R. Vulpe, St. cl., II, 1960, p. 337—343; *contra*: R. Syme, JRS, XLIX, 1959, p. 26—33, proposant l'an 105; aussi J. F. Gilliam, dans *Hommage à Albert Grenier*, Bruxelles, 1962, II, p. 747—756.

https://biblioteca-digitala.ro

Danube, les cavaliers cataphractaires avec les Sarmates, les autres guerriers, cavaliers et fantassins, avec les Daces. En conséquence, il fut admis dès le début que la première guerre dacique de Trajan dut comporter aussi une action accomplie quelque part à l'est de la Dacie et en Mésie [7]. Seulement, on n'a attribué à cette action que la signification d'un épisode secondaire survenu pendant les quartiers d'hiver du front de la Dacie occidentale [8].

L'idée d'une campagne de Trajan en Mésie ne s'est consolidée et éclaircie que par suite de la découverte du complexe archéologique

[7] Les premiers exégètes de la Colonne Trajane, A. Ciaconus (Alfonso Chàcon), *Historia utriusque belli Dacici a Traiano Caesare gesti ex simulacris quae in columna eiusdem Romae visuntur collecta*, Rome, 1576, p. 24—26 et R. Fabretti, *De Columna Traiani syntagma*, Rome, 1683, pp. 106, 110—111, 243—245, parlent très vaguement de certaines opérations sur le Danube et des rencontres avec les Sarmates, mais, pour eux, la plupart des scènes concernant la campagne mésienne se passent en Dacie. Ciaconus, pp. 26, note 161 et 34, note 242, attribue à Trajan le titre de « Sarmaticus », qui n'est attesté par aucune source ; il le déduit, probablement, de l'allusion des chronographes de la basse époque au triomphe de cet empereur sur les « Scythes » (c'est-à-dire sur les Sarmates de Jordanès et d'Aurelius Victor), dans des assertions comme de *Dacis et Scythis triumphauit* (S. Jérôme, Cassiodore) ou Δάκας καὶ Σκύθας ὑπέταξε καὶ ἐθριάμβευσεν (Eusèbe, Georges le Syncelle). A l'époque moderne, W. Froehner, *La Colonne Trajane*, Paris, 1865, p. 95—107, distingue nettement une « deuxième campagne », de l'an 102, entre la première campagne (depuis le passage du Danube jusqu'après Tapae, l'an 101) et la troisième (reprise de l'offensive sur Sarmizegetusa), qu'il date en 103. Mais, outre cette date erronée, il commet les grosses fautes de localiser toute cette deuxième campagne en Dacie, sans faire place à la Mésie, d'attribuer les scènes de navigation fluviale à un inadmissible voyage en Adriatique pendant l'hiver de 101—102 et d'identifier les cavaliers cataphractaires avec les Parthes, qui n'ont jamais lutté en Europe. Un progrès remarquable dans l'interprétation de ces événements a été marqué, ultérieurement, par C. Cichorius, *op. cit.*, II, p. 146—218, qui a bien vu la deuxième campagne se déployer sur le Bas-Danube, mais s'est embrouillé lorsqu'il fut question de précisions topographiques. Il localise à Nicopolis ad Istrum un des trois combats de cette campagne, à savoir la rencontre avec les cavaliers sarmates (scènes XXXVI—XXXVII), mais le courage d'aller plus loin vers l'Est lui manque et, au lieu de chercher toujours en Mésie Inférieure les lieux des autres deux batailles (scènes XXXVIII et XL—XLI), il préfère les placer au nord du Danube, en imposant à l'armée romaine, sans l'appui du moindre indice, de franchir le fleuve et de passer en Olténie (II, p. 187—205). Cette méprise (et bien d'autres encore) a été corrigée par E. Petersen, *op. cit.*, I, p. 34—52, qui a conclu, pour la première fois, que la deuxième campagne eut lieu tout entière sur la rive droite du Danube, depuis l'irruption daco-sarmate des scènes XXXI—XXXII et le débarquement de la scène XXXV jusqu'au rembarquement et au retour, figurés dans les scènes XLVI—XLVIII. Mais, à l'instar de Cichorius, il limite la marche de Trajan à la région de Nicopolis ad Istrum, dans laquelle il place, en échange, tous les trois combats. Le premier qui envisagea de la façon la plus juste le cadre général de la campagne de Mésie fut T. Antonescu *(Le Trophée*, pp. 18—20 et 209—222 ; *Columna Traianã*, p. 108—180), car il y engloba aussi la Dobroudja avec les monuments d'Adamclissi. Seulement, il ne sut se soustraire à la tentation d'exagérer la signification de cette extension géographique. Aussi fit-il converger toute la campagne de Mésie sur Adamclissi en s'évertuant à situer tous les trois combats autour de cette localité et à fixer le lieu d'embarquement et de rembarquement de l'armée romaine à Axiopolis (cf. la note précédente). Mais, à part cette simplification tout à fait arbitraire, l'idée de prolonger la campagne mésienne jusqu'en Dobroudja a ouvert une nouvelle étape dans la formation d'une conception réaliste de la première guerre dacique de Trajan. Une attitude similaire fut adoptée par R. Paribeni. *op. cit.*, I, p. 256—257, qui, dans la distribution des trois combats, fit part aussi bien à Adamclissi qu'à Nicopolis ad Istrum. C'est dans la même voie que nous avons ébauché nos vues sur cette campagne, dans HAD, pp. 136—141, 143—144.

[8] C. Cichorius, *op. cit.*, II, p. 155—172, soutenait l'hypothèse tout à fait invraisemblable que Trajan eût passé l'hiver de 101—102 à Siscia (Sisak) sur la Save, en rapportant à la navigation sur cette rivière l'embarquement représenté dans la scène XXXIII de la Colonne. Avec une argumentation très bien soutenue, E. Petersen, *op. cit.*, I, p. 36—43, refuta cette interprétation, en ramenant l'épisode à un cadre plus logique, près du théâtre de la guerre. V. ci-dessus, p. 236, note 5.

https://biblioteca-digitala.ro

d'Adamclissi, dans la Dobroudja, où, grâce aux fouilles dirigées par Grigorie G. Tocilescu vers la fin du XIXe siècle, furent découverts les restes de quatre monuments destinés à perpétuer le souvenir de la victoire de cet empereur (fig. 1). Il s'agit, d'abord, du colossal Trophée construit en 109, dont la ruine imposante et les sculptures historiées sont généralement connues [9]. A peu de distance de ce monument il y a les vestiges d'un grand

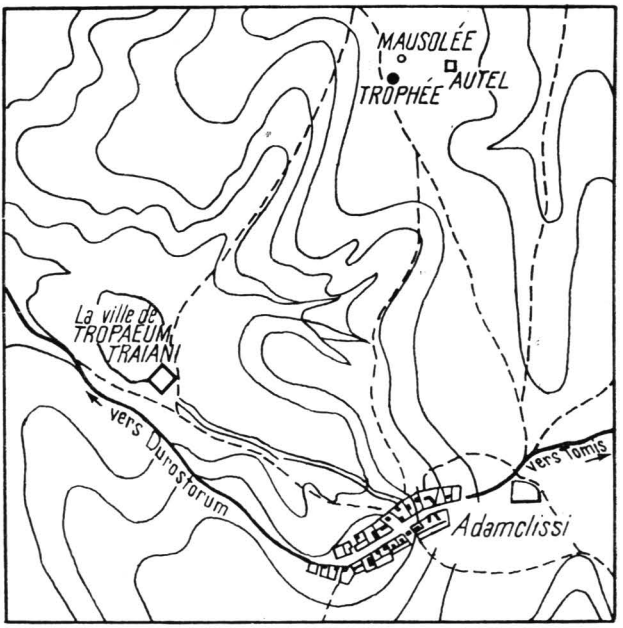


Fig. 1. — Adamclissi. Situation des monuments de Trajan : Autel, Mausolée rond, Trophée. Echelle 1 : 32.000.

autel funéraire, érigé quelques années avant pour honorer la mémoire d'un grand nombre de soldats romains tombés dans une bataille (fig. 8—9)[10]. Toujours près du Trophée se trouvent les fondements d'un vaste mausolée (fig. 10), mal conservé et encore insuffisamment étudié, mais certainement bâti en même temps que l'autel mentionné et avec le même matériel — un calcaire coquillier [11]. Enfin, à environ 1,5 km du groupe des

[9] Gr. G. Tocilescu — O. Benndorf — G. Niemann, *Das Monument von Adamclissi : Tropaeum Traiani*, Vienne, 1895, passim ; T. Antonescu, *Le Trophée d'Adamclissi*, passim ; F.-B. Florescu, *Monumentul de la Adamclissi : Tropaeum Traiani*, 2e éd., Bucarest, 1961, passim (ouvrage de valeur inégale ; cf. Gabriella Bordenache, Dacia, N. S., IV, 1960, p. 596—597 ; VI, 1962, p. 554—555 ; I. I. Russu, St. cl., V, 1963, p. 430—437), réédité en allemand : *Das Siegesdenkmal von Adamklissi : Tropaeum Traiani*, Bucarest 1965.

[10] Gr. G. Tocilescu, *Fouilles et recherches archéologiques en Roumanie*, Bucarest, 1900, pp. 63—78, 87—89 ; O. Benndorf, *Neues über Adamklissi*, Jahresh., VI, 1903, p. 251—256 ; C. Cichorius, *Die römischen Denkmäler in der Dobroudscha*, Berlin, 1904, p. 19—41 ; T. Antonescu, *Le Trophée*, pp. 43—49, 212—216 ; idem, *Columna Traiană*, p. 172—180 ; Emilia Doruțiu, *Some observations on the military Funeral Altar of Adamclisi*, Dacia, V,1961, p. 345—363.

[11] Gr. G. Tocilescu, *op. cit.*, p. 89 et fig. 53 ; C. Cichorius, *op. cit.*, pp. 19 et 37 ; T. Antonescu, *Le Trophée*, pp. 42, 45, 213—215 ; idem, *Columna Traiană*, p. 177—179.

https://biblioteca-digitala.ro

trois monuments précédents, on peut voir les ruines d'une importante ville, dont le nom significatif de *Tropaeum Traiani* en rappelle l'origine (fig. 1)[12].

Une commémoration si insistante et si grandiose de la victoire de Trajan, dans un lieu solitaire de la Mésie Inférieure, si éloigné de l'objectif des guerres daciques, confirmait non seulement la réalité d'une campagne sur la rive droite du Bas-Danube en 101—102, mais aussi l'importance exceptionnelle que la défaite des alliés de Décébale eut pour le sort de la guerre dacique tout entière. Il n'est pas indifférent de constater que le Trophée d'Adamclissi, ainsi que l'autel et le mausolée, représentent les seuls monuments commémoratifs érigés sur le vaste espace des guerres daciques. C'est que la grande bataille dans laquelle Trajan avait joué sa chance suprême, dans le moment le plus critique de la guerre, fut livrée dans la Dobroudja, sur l'emplacement même de ces monuments. L'autel funéraire, avec ses parois couvertes des milliers de noms de soldats tombés à l'ennemi (fig. 8—9), porte témoignage de l'âpreté du combat et de la difficulté de la victoire remportée par l'empereur. Le mausolée voisin (fig. 10) appartenait probablement à l'officier supérieur dont le nom se trouve en tête de la liste funéraire (fig. 8—9). C'est la bataille avec laquelle finit, sur la Colonne de Rome (scènes XL—XLI), la série des épisodes correspondant à la campagne de Mésie. Par la participation d'un grand nombre de combattants, d'un côté et de l'autre, par les impressionnantes hécatombes de barbares et par l'apparition des blessés parmi les soldats romains, cette image est, de tous les combats représentés sur le monument de Rome, la plus dramatique (fig. 5—7)[13]. Il est évident que l'artiste a tenu à lui accorder une attention toute spéciale.

Comme preuve de la corroboration réciproque des sources archéologiques et de celles littéraires, c'est que les bribes de renseignements des auteurs antiques, si méconnus naguère, concernant les combats de Trajan contre les Sarmates et les origines de *Nicopolis ad Istrum*, sont apparues dans une nouvelle lumière au moment où la campagne de Mésie, suggérée de manière assez vague par la Colonne Trajane, a été si amplement et si clairement confirmée par les découvertes d'Adamclissi. Ces échos littéraires sont devenus, à leur tour, des moyens effectifs de vérifier et de préciser les conclusions que le groupe des monuments de Dobroudja imposaient.

On a constaté, ainsi, que le nom de *Nicopolis ad Istrum* ou *Victoriae civitas*, comme tient à le traduire Jordanès, est dû aussi à une victoire de Trajan en Mésie, précédant celle d'Adamclissi et il n'est que tout naturel de voir la création même de cette ville dans cette scène de la Colonne (XXXIX), où, entre deux batailles, sont représentés des soldats romains en train de bâtir une place forte. Cette action se passe probablement sur l'emplacement même où eut lieu le combat nocturne de la scène XXXVIII[14].

[12] Gr. G. Tocilescu, *op. cit.*, pp. 25—28, 55—59, 89—93, 194—202, 209—210; V. Pârvan, *Celatea Tropaeum*, Bucarest, 1912 (réimpression d'après BCMI, IV, 1911, pp. 1—12 et 163—191), passim.

[13] C. Cichorius, *Die Reliefs der Trajanssäule*, I, pl. XXX—XXXII.

[14] R. Paribeni, *op. cit.*, I, p. 255; R. Vulpe, HAD, p. 144. Pour C. Cichorius, *op. cit.*, II, p. 180—183, ce n'est que la rencontre avec les Sarmates (scène XXXVII) qui eut lieu là. E. Petersen, *op. cit.*, I, p. 51—52 et A. Domaszewski, Philologus, LXV, 1906, p. 320, y font se dérouler tous les combats de la campagne de Mésie; v. ci-dessus, p. 237, note 7. Pour T. Antonescu, *Columna Traiană*, p. 132—133, par contre, aucune bataille ne fut livrée dans cette contrée,

https://biblioteca-digitala.ro

Quant aux « Sarmates », que la plupart des sources mentionnées désignent aussi sous le nom de « Scythes », nous avons eu, dans l'étude précédente, l'occasion de montrer qu'il ne s'agit que d'une expression géographique, par laquelle, outre les Sarmates proprement dits, étaient entendues aussi les tribus daces et celles d'autres origines des Carpates septentrionales et de Moldavie, ainsi que les éléments germaniques dont le type est reproduit sur les sculptures du Trophée d'Adamclissi et que nous avons identifiés avec les Bures [15], population expressément attestée par Dion Cassius et confirmée par la Colonne Trajane comme alliée des Daces.

Mais les effets clarifiants des témoignages archéologiques sur les sources littéraires relatives aux guerres daciques ne s'arrêtent pas là. Un des plus surprenants est qu'on a pu déceler des indices concernant la bataille d'Adamclissi même dans le texte de Dion Cassius, en dépit de son silence apparent sur la campagne de Mésie. C'est ce qui fut signalé pour la première fois par l'archéologue roumain Teohari Antonescu. Malheureusement, ses justes observations à ce sujet, publiées en 1910, un an après sa mort prématurée, dans un ouvrage d'une valeur inégale, que la postérité rejeta à tort dans sa totalité, tombèrent vite dans l'oubli[16]. Comme personne n'a essayé, depuis, de suivre la voie qu'il avait montrée et comme les discordances du texte de Dion Cassius, qui avaient déterminé son interprétation, exigent toujours une explication, nous nous proposons, dans ce qui suit, de reprendre la discussion du problème, partant des données des monuments archéologiques, mais en insistant spécialement sur la critique du texte mentionné.

Tout d'abord, quelques remarques sur cette source littéraire. Ce qu'on cite ordinairement à propos des guerres de Trajan sous le nom de Dion Cassius ne représente pas le texte tout entier de l'*Histoire romaine*, tel qu'il fut écrit par cet auteur, mais seulement un abrégé du moine byzantin Xiphilin, à l'usage de l'empereur Michel VII Ducas le Parapinace

ce que nous trouvons erroné, de même que son opinion que la scène XXXIX de la Colonne représenterait la construction de la ville de Tropaeum Traiani (*Le Trophée*, p. 211—212 ; *Columna Traiană*, p. 135 et suiv.), au lieu de celle de la ville de Nicopolis ad Istrum (cf. nos objections dans Studii clasice, V, 1963, p. 238, note 3 ; v. ci-dessus, p. 223, note 58). Nous trouvons plus naturel que les trois combats fussent livrés dans des lieux différents : la rencontre avec les cavaliers sarmates quelque part entre le Danube et Nicopolis ad Istrum, le combat de nuit tout près de l'emplacement de cette future ville, la grande bataille finale à Adamclissi. C'est le développement logique de toute campagne militaire, depuis la prise de contact jusqu'à l'action décisive.

[15] St. cl., V, 1963, p. 223—247 (v. ci-dessus, p. 199—233). T. Antonescu, *Columna Traiană*, p. 100—101, prend attitude, lui aussi, dans le problème de ces Bures, mais, de même que V. Pârvan plus tard (*Getica*, p. 223, note 3), il adhère à l'opinion erronée de Brandis (P.-W., *Real-Enc.*, v. *Dacia*, col. 1950), selon laquelle cette population, placée, sur de simples conjectures, autour de Buridava sur l'Aluta, serait d'origine dace. Également à tort, T. Antonescu conteste tout rapport entre la scène IX de la Colonne et le messager au champignon écrit mentionné par Dion Cassius, LXVIII, 8, 1. Quant à l'ambassade de la scène XXVII, il y voit des Bures, certes, mais dans les cavaliers daces et non parmi les fantassins germaniques, qu'il identifie, en échange, suivant une erreur très commune, avec les Bastarnes (cf. nos objections dans St. cl., V, 1963, p. 239 ; v. ci-dessus, p. 224—225).

[16] T. Antonescu, *Columna Traiană*, pp. 93—94, 142—143 et notamment 172—180. Le défaut capital de ce livre, qui lui a fait tant de tort, consiste dans la velléité d'identifier topographiquement les scènes de la Colonne et de reconstituer l'itinéraire de Trajan, en partant d'une foi inébranlable dans l'infaillibilité des paysages reproduits sur ce monument, si conventionnels en réalité, et sans s'assurer du contenu archéologique des places qu'il croit pouvoir confronter avec ces scènes. Aussi arrive-t-il souvent à prendre pour des *oppida* daces les ruines des châteaux du moyen âge.

https://biblioteca-digitala.ro

(1067—1078)[17]. Comme, des quatre-vingts livres formant cette œuvre, plus d'une moitié ont disparu, y compris le LXVIIIe concernant le règne de Trajan et les guerres daciques, on est réduit à utiliser, à leur place, les fragments sauvés par le compendium de Xiphilin, qui, pour la plupart, contiennent des renseignements extrêmement faibles, à l'égal des rares passages de Dion reproduits par les compilateurs.

Pour se rendre compte de la situation déplorable de l'information littéraire sur les guerres daciques en général, il suffit de se rappeler que les relations transmises par Xiphilin, si fragmentaires et si disparates, représentent tout de même l'unique narration écrite qui fut sauvée de toute la riche littérature antique inspirée par la conquête de la Dacie. Pour le reste, comme nous l'avons déjà montré, on ne dispose que d'allusions brèves et isolées.

En échange, les renseignements contenus dans ce résumé présentent un haut degré d'authenticité par rapport à l'original. Là où l'on a pu les vérifier par d'autres citations extraites de Dion Cassius, on a établi que Xiphilin n'a pas modifié les phrases du texte afin d'en comprimer les idées, mais qu'il s'est contenté du procédé, plus commode, des morceaux juxtaposés[18]. Evidemment, pour ce qui concerne les guerres daciques, la succession de ces *excerpta* arbitrairement selectionnés constitue une narration excessivement pauvre et pleine de lacunes, mais l'on est au moins dispensé de ces interventions des « copistes intelligents » qui dénaturèrent tant de documents de l'antiquité[19].

Le fait que l'épitomé de Xiphilin ne fait pas mention de la campagne de Mésie, ou, pour mieux dire, de la plupart de ses opérations, s'explique facilement par le genre de cet ouvrage, qui, naturellement, tendait à simplifier le récit des guerres daciques, en le réduisant à son objectif politique essentiel, qui était la Dacie de Décébale. Si importante qu'elle fût, la partie concernant les opérations de Mésie ne constituait pas moins une longue digression, dont la suppression permettait à l'auteur de l'abrégé de réaliser une considérable économie d'espace.

En déplorant cette regrettable omission, délibérément produite, il ne nous reste qu'à essayer de savoir au moins quels furent les épisodes principaux dont elle nous a privés. Faute d'autres documents écrits qui puissent fournir un moyen de critique comparative, il nous reste, heureusement, un document archéologique d'ordre artistique, qui, par son caractère narratif, équivaut à une œuvre littéraire. C'est la Colonne Trajane, dont le relief figuré n'est que la scrupuleuse traduction en images d'un texte historique, sans doute les *Commentaires* rédigés par l'empereur Trajan sur les guerres daciques[20]. Cet ouvrage s'est entièrement perdu,

[17] K. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Litteratur von Justinian bis zum Ende des oströmischen Reiches (527—1453)*, 2e éd., München, 1897, p. 369—370; U. Ph. Boissevain, préfaces à *Cassii Dionis Cocceiani Historiarum Romanarum quae supersunt*, Berlin, 1895—1901, vol. II, p. I—XXVI; vol. III, pp. III—X et 187—201, notes; R. Paribeni, *op. cit.*, I, p. 28—29: Schwartz, P.-W., *Real-Enc.*, v. *Cassius Dio*, col. 1720—1721.

[18] Ἐκλογαί; cf. K. Krumbacher, *op. cit.*, p. 370.

[19] U. Ph. Boissevain, *op. cit.*, vol. II, p. XXVI: « Fidelius plerumque Xiphilinus Dionem reddit ». A l'instar de bien d'autres savants, Boissevain rejette catégoriquement la conjecture selon laquelle Xiphilin, pour dresser son abrégé, n'eût utilisé qu'un autre épitomé de Dion Cassius, au lieu de son texte intégral. Pour cette conjecture, cf., *e.g.*, K. Krumbacher, *op. cit.*, p. 370.

[20] Cf. nos citations ci-dessus, p. 222.

https://biblioteca-digitala.ro

mais par sa nature officielle, par la provenance directe de ses informations, ainsi que par le prestige de son auteur, il devait être tout indiqué pour servir de source fondamentale à tous les écrits ultérieurs sur les guerres daciques, y compris le livre LXVIII de Dion Cassius. Ce qui rehausse considérablement la valeur du relief de la Colonne comme reflet d'une œuvre littéraire, c'est qu'il reproduit le récit *complet* de ces guerres. Il est aussi d'une véracité indiscutable pour l'ordre des faits et pour leur signification [21]. Ce n'est que pour la reproduction de certains détails qu'on peut avoir des réserves, vu les connaissances limitées du sculpteur pour transposer un texte historique et géographique en figures. De même, il faut lui excuser d'emblée quelques conventions de principe, comme l'absence des défaites romaines et des morts parmi les soldats romains, mais c'est à plus forte raison qu'il faut apprécier son scrupule d'objectivité lorsqu'il nous en offre des indices indirects [22]. Là où la lecture de ce monument est devenue claire, comme dans le cas de la campagne de Mésie, on peut l'employer comme base pour l'analyse comparative d'une narration mutilée, comme celle transmise par Xiphilin, qui, en plus, présente l'avantage de remonter, en définitive, aux mêmes Commentaires de Trajan.

Puisqu'il s'agit d'une action encore proche du début de la première guerre dacique, il convient de prendre comme point de départ, pour la comparaison, ce début même. Tout d'abord, à la naissance de la spirale historiée, près du socle de la Colonne, après quelques tableaux pittoresques représentant les postes du *limes* de la rive droite du Danube (scènes I—III), on voit l'armée romaine franchissant le fleuve par deux ponts de bateaux (scènes IV—V), puis pénétrant dans le Banat, par la vallée du Caraș, en suivant l'itinéraire attesté par les seules paroles connues des Commentaires de Trajan, grâce à une citation produite par Priscien : *inde Berzobim deinde Aixim processimus* [23]. Cet itinéraire est marqué sur la Colonne

[21] On ne saurait souscrire au point de vue de Eugenia Strong, *La scultura romana da Augusto a Costantino*, II, Florence, 1926, p. 157—159, qui, contre ses propres premières impressions, s'efforce de nier à la Colonne presque toute valeur documentaire, en en subordonnant les épisodes, avec leur ordre et leur signification, aux nécessités esthétiques de la composition. L'auteur n'a raison que lorsqu'elle se reconnaît *la seule* personne qui a essayé de « réagir » contre la « tendance » de voir dans le relief de ce monument un véritable témoignage historique. L'artiste anonyme qui en conçut les dessins et qui fut, en un certain sens, « uno dei più grandi artisti di tutti i tempi » (on rencontre une appréciation beaucoup moins élogieuse chez Ch. Picard, *La sculpture antique*, II, Paris, 1926, p. 416—420), n'avait pas besoin d'altérer quoi que ce soit de l'ordre réel des faits pour appliquer aux scènes respectives les canons de son art et pour en faire rehausser le souffle épique et dramatique. Du reste, aucun des exemples que l'auteur a produits pour soutenir son opinion ne résiste à l'examen. Certaines réserves par rapport à la valeur historique du bas-relief de la Colonne ont été exprimées aussi par K. Lehmann-Hartleben, *Die Trajanssäule ; ein römisches Kunstwerk zum Beginn der Spätantike*, Berlin, 1926, p. 154, également injustifiées.

[22] Un des plus récents aperçus critiques des diverses attitudes modernes à l'égard de la valeur documentaire de la Colonne se trouve chez H. Daicoviciu, *Osservazioni intorno alla Colonna Traiana*, Dacia, N. S., III, 1959, p. 317—323.

[23] Priscien, VI, 13 (H. Peter, *Hist. Rom. Fragm.*, p. 324). Sous la forme *Bersouia*, la première de ces deux localités est attestée aussi par la Table de Peutinger, qui permet de la localiser près du village actuel de Jidovin (Berzovia) sur la rivière nommée aujourd'hui *Birzava* ; cf. K. Miller, *Itineraria Romana*. Stuttgart, 1916, col. 544 ; T. Antonescu, *Columna Traiană*, p. 83—85. La seconde localité, mentionnée aussi par Ptolémée, *Geogr.*, III, 8, 4, toujours dans le Banat, sous la forme Αἴζισις, était située sur la rivière nommée aujourd'hui Pogoniș ; cf. T. Antonescu, *op. cit.*, p. 85—87 ; V. Pârvan, *Getica*, p. 262.

https://biblioteca-digitala.ro

par une longue série de scènes de marches, de constructions militaires, de conseils de guerre, de sacrifices, de harangues (scènes V—VIII). La première rencontre avec un homme du côté ennemé est représentée dans la scène IX, où l'on voit l'envoyé des Bures présentant à Trajan un message écrit sur un grand champignon [24]. Cet épisode est suivi d'une nouvelle série de scènes de marches et de constructions (X—XXIII). Bien tard, dans la scène XVIII, le premier Dace fait son apparition : un espion de Décébale capturé et présenté devant l'empereur. Enfin, ce n'est que dans la XXIVe scène qu'on assiste à la première bataille (fig. 2—3) [25]. Le combat a lieu dans une région accidentée et boisée, probablement à l'entrée de ce que Dion Cassius appelle *Tapae*, c'est-à-dire du défilé qui conduit, de Tibiscum (Caransebeş), par la vallée de la Bistra, vers Sarmizegetusa. Un orage s'est, peut-être, déchaîné pendant la lutte, ce qui expliquerait l'apparition allégorique de Jupiter Tonans favorisant les Romains (fig. 3). Le combat est vif, mais loin d'être le plus important de ceux qui furent reproduits sur la Colonne. Les belligérants sont représentés dans un nombre relativement faible. Les morts, figurés seulement parmi les ennemis, ne sont pas nombreux non plus. Les Daces forcés à abandonner le terrain, mais non effectivement vaincus, se retirent en bon ordre (scène XXV ; notre fig. 4). En les poursuivant, les troupes romaines mettent le feu à une localité dace, puis elles arrivent devant une forteresse ennemie, dont les murs sont surmontés de crânes humains empalés, appartenant, peut-être, aux Romains morts dans les défaites subies au temps de Domitien (fig. 4). Dans une des scènes suivantes (XXVII), on voit, se présentant devant l'empereur, une ambassade composée de plusieurs cavaliers sarmates, que précèdent deux Germains pédestres [26], certainement des Bures [27]. Les messagers, arborant une attitude fière, viennent avec des propos

[24] C. Cichorius, *op. cit.*, II, p. 50—55 et pl. X. V. ci-dessus, p. 199 et suiv.

[25] C. Cichorius, *op. cit.*, II, p. 111—121 et pl. XVII—XIX. Cf. R. Vulpe, *La foudre de Jupiter à Tapae* (roumain et français), Apulum, IX, 1971, p. 571—584.

[26] *Ibidem*, II, p. 134—138 et pl. XXI. Cichorius croit à tort que ces Germains seraient des auxiliaires de l'armée romaine escortant une ambassade des Daces. E. Petersen, *op. cit.*, I, p. 31—33, met les choses à point, en démontrant qu'ils font partie de cette ambassade, comme alliés de Décébale. L'idée de Cichorius (soutenue dernièrement, *e.g.*, par R. Florescu, *Adamclisi*, Bucarest, 1973, pp. 9—10, 32, 38), que ces Germains fussent des auxiliaires des Romains, a son point de départ dans une confusion avec les *Germani* (au sens de nom commun) ou *custodes corporis*, formant dès le règne d'Auguste la garde privée de l'empereur et le suivant dans toutes les expéditions. Engagés individuellement parmi les habitants des régions rhénanes et très appréciés pour leur vaillance et leur fidélité, ils provenaient souvent des tribus suèves, dont l'aire de diffusion était très étendue (depuis le Rhin jusqu'au nord de la Dacie). C'est pourquoi ils présentaient généralement un aspect pareil à celui des Bures, au tronc nu et au *nodus*. Mais, dans les scènes de la Colonne Trajane, les ressemblances entre les deux catégories de Suèves s'arrêtent là, car, au reste, on y constate de nettes différences qui les séparent. Les Germains qui, sur la Colonne, combattent à côté des Romains, constamment en présence de l'empereur (par ex. dans les scènes XXIV, XXXVI, XXXVIII, LXX), ne portent jamais ce châle autour du cou qui caractérise les Bures des scènes XXVII et C et des reliefs d'Adamclissi. De même, ils ne sont pas armés des épées de ceux-ci, mais ils luttent en maniant des massues. Enfin, comme une preuve évidente de leur manque de rapport avec l'ambassade de la scène XXVII, on les voit, bien avant, participer au combat de Tapae de la scène XXIV. D'autre part, dans cette ambassade les Daces ne figurent pas. Les cavaliers qui en font partie, tous dépourvus du *pileus* spécifique aux Daces nobles, sont bien des Sarmates, alliés de Décébale, présentant à Trajan leurs dernières propositions de paix, que celui-ci, tenant un lance dans sa main, est manifestement résolu à repousser.

[27] V.ci-dessus, p. 227.

https://biblioteca-digitala.ro

comminatoires, que l'empereur, appuyé sur une lance, fait le geste de repousser. En avançant dans le pays ennemi, les Romains rencontrent bientôt une nouvelle ambassade, formée cette fois seulement de Daces pédestres (scène XXVIII), puis ils capturent des familles [28] et des biens des autres Daces, qui ont préféré suivre leur roi dans sa retraite (XXIX—XXX). Ensuite, dans la scène XXXI, le récit change soudainement de décor, pour faire place à l'épisode susmentionné de l'invasion des cavaliers daces et sarmates à travers le Danube, suivie de l'attaque d'une forteresse romaine de Mésie Inférieure, vaillamment défendue par des troupes auxiliaires (XXXII) [29]. La campagne de Mésie est commencée. Nous avons déjà brièvement exposé, ci-dessus, la succession des scènes de la Colonne qui s'y rapportent (XXXI—XLIV).

Passons au texte de Xiphilin extrait du livre LXVIII de Dion Cassius. Tous les épisodes représentés au bas du relief de la Colonne, avec les ponts de bateaux et avec les nombreuses scènes de marches et de travaux militaires, y sont, naturellement, supprimés. Les premiers sept chapitres tirés de ce livre parlent du bref règne de Nerva, de l'avènement de Trajan, des motifs qui l'ont poussé à faire la guerre aux Daces, de son caractère, de ses réalisations administratives, pour finir, au chapitre 7, par la conclusion que « ce n'est pas sans raison que Décébale le craignait » (διὰ ταῦτα μὲν οὖν ἀπεκότος ὁ Δεκέβαλος αὐτὸν ἐδεδίει). Immédiatement après, en passant au premier paragraphe du chapitre 8 (selon Boissevain), Xiphilin commence par faire une brève mention de la marche de Trajan contre les Daces campés à Tapae et par raconter l'épisode correspondant à la scène IX de la Colonne, arrivé pendant cette marche, avec le messager des Bures et de leurs alliés, présentant à l'empereur un grand champignon écrit, par lequel celui-ci était invité « à rebrousser chemin et à faire la paix ». Voici le passage tout entier : στρατεύσαντι δὲ τῷ Τραϊανῷ κατὰ τῶν Δακῶν καὶ ταῖς Τάπαις, ἔνθα ἐστρατοπέδευον οἱ βάρβαροι, πλησιάσαντι μύκης μέγας προσεκομίσθη, γράμμασι Λατίνοις λέγων ὅτι ἄλλοι τε τῶν συμμάχων καὶ Βοῦροι παραινοῦσι Τραϊανῷ ὀπίσω ἀπιέναι καὶ εἰρηνῆσαι [30].

A cet épisode suit, sans aucune transition, le deuxième paragraphe du même chapitre, avec la description succincte d'une grande bataille : συμβαλὼν δὲ αὐτοῖς ὁ Τραϊανὸς πολλοὺς μὲν τῶν οἰκείων τραυματίας ἐπεῖδε, πολλοὺς δὲ τῶν πολεμίων ἀπέκτεινεν· ὅτε καὶ ἐπιλιπόντων τῶν ἐπιδέσμων οὐδὲ τῆς ἑαυτοῦ ἐσθῆτος λέγεται φείσασθαι, ἀλλ' ἐς τὰ λαμπάδια ταύτην κατατεμεῖν, τοῖς δὲ τελευτήσασι τῶν στρατιωτῶν ἐν τῇ μάχῃ βωμόν τε στῆσαι καὶ κατ' ἔτος ἐναγίζειν κελεῦσαι (« et se jetant sur eux, Trajan vit beaucoup de blessés parmi les siens et tua bien d'ennemis ; et comme les bandages faisaient défaut, l'on dit qu'il n'épargna pas même ses propres vêtements, mais il les déchira pour en faire des charpies [31] ; quant aux

[28] C. Cichorius, *op. cit.*, II, p. 143—145 et pl. XXII. C'est la scène qui doit représenter la capture de la sœur de Décébale ; v. ci-dessous, p. 252, note 33.

[29] C. Cichorius, *op. cit.*, II, p. 152—154 et pl. XXIII—XXIV.

[30] V. ci-dessus, p. 199—205.

[31] Ce renseignement se retrouve, plus abrégé encore, dans la Chronique de Zonaras (XI, 25), auteur du XIIe s., qui l'a probablement emprunté à l'épitomé de Xiphilin.

https://biblioteca-digitala.ro

soldats morts dans le combat, il ordonna qu'on leur élevât un autel et qu'on leur fît des sacrifices funèbres chaque année »).

Tout de suite après, avec le paragraphe 3, le récit change de sujet pour faire allusion très fugitivement aux difficiles opérations que Trajan et son général maure Lusius Quietus dirigèrent dans les montagnes de Sarmizegetusa et pour finir avec la demande de paix du roi dace [32] : ὡς δὲ καὶ ἐς αὐτὰ τὰ [ἐπ']ἄκρα ἐπεχείρησε ἀναβῆναι, λόφους ἐκ λόφων μετὰ κινδύνων καταλαμβάνων, καὶ τοῖς τῶν Δακῶν βασιλείοις ἐπέλασεν, ὅ τε Λούσιος ἐτέρωθι προσβαλὼν καὶ ἐφόνευσε πολλοὺς καὶ ἐζώγρησε πλείονας, τηνικαῦτα ὁ Δεκέβαλος πρέσβεις πέμψας κ.τ.λ. (Trajan avec son armée commença à monter sur les hauteurs, en conquérant, avec de grands périls, sommet après sommet et en s'approchant de la capitale des Daces, pendant que Lusius les attaquait à revers ; de nombreux ennemis furent tués et en nombre encore plus grand furent pris vivants. Pendant ce temps Décébale envoya des messagers de paix, etc.).

Les trois passages que nous venons de reproduire constituent tout le contenu du chapitre 8 et ils représentent en même temps tout ce que Xiphilin nous a transmis sur l'évolution de la première guerre dacique, car dans les chapitres suivants, 9—10, il ne s'agit que des négociations de Décébale, de la paix conclue, du triomphe de l'empereur à Rome et de la déclaration de la seconde guerre. Combien avare cet abrégé, qui ne daigne accorder qu'un seul petit chapitre à une guerre si longue et si compliquée que celle de 101—102, à laquelle la Colonne réserve pourtant non moins de 77 scènes, c'est-à-dire la moitié de tout son relief !

En mettant en parallèle les deux sources, nous pouvons voir ce que Xiphilin a supprimé de son modèle original. Naturellement, nous n'oublions pas que Dion Cassius même, dans son texte complet, a dû passer sur certains épisodes des Commentaires, c'est-à-dire du contenu de la Colonne, car tous les faits figurant dans ces sources de base ne présentaient pas le même intérêt pour la postérité, mais il y en avait beaucoup qui méritaient au plus haut point d'être retenus.

Après l'épisode du messager bure au champignon écrit, arrivé, comme il est dit dans l'abrégé, pendant que l'armée romaine avançait vers Tapae (κατὰ τῶν Δακῶν καὶ ταῖς Τάπαις), le texte conservé par Xiphilin passe directement à raconter une bataille, qui logiquement devrait avoir eu lieu dans l'endroit même où étaient campées les forces ennemies (ἔνθα ἐστρατοπέδευον οἱ βάρβαροι), et qui, d'après sa place dans le récit, devrait correspondre, sur la Colonne, au combat de la scène XXIV, représentant la première rencontre avec les Daces (fig. 2—3). Mais cette correspondance implique des contradictions sur lesquelles nous allons revenir tout de suite. Plus loin, le résumé de Xiphilin sacrifie tous les épisodes se rapportant à la marche de l'armée romaine à l'intérieur du pays dace, ainsi que celui de l'ambassade des Bures et des Sarmates de la scène XXVII, de même que de nombreuses scènes de la campagne de Mésie, pour sauter, de la bataille censée correspondre à la scène XXIV, directement aux opérations de la campagne finale de Sarmizegetusa, qui commencent, sur la Colonne, avec la scène XLIV. On se rend compte du travail expéditif de Xiphilin, des énormes

[32] Cf. A. Iordănescu, *Lusius Quietus*, Bucarest, 1941, p. 24—28.

https://biblioteca-digitala.ro

Fig. 2. — Colonne Trajane. Bataille de Tapae ; préliminaires. D'après C. Cichorius, *Die Reliefs der Trajanssäule*, pl. XVIII, scène XXIV.

https://biblioteca-digitala.ro

Fig. 3. — Colonne Trajane. Bataille de Tapae : la mêlée. D'après C. Cichorius, *op. cit.*, pl. XIX, scène XXIV.

https://biblioteca-digitala.ro

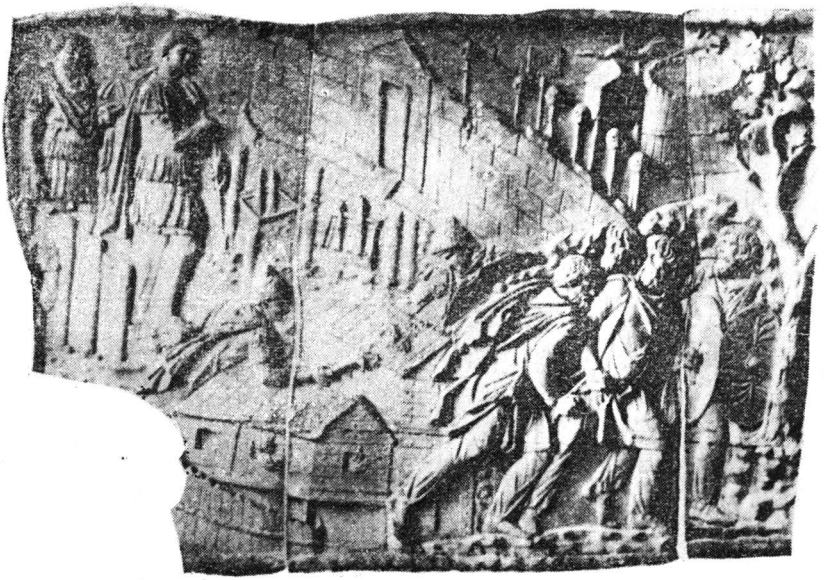


Fig. 4. — Colonne Trajane. Après la bataille de Tapae : retraite des Daces. D'après C. Cichorius, *op. cit.*, pl. XX, scène XXV.

Fig. 5. — Colonne Trajane. Bataille d'Adamclissi : légionnaire romain blessé (Dion Cassius, LXVIII, 8, 2). Daces captifs, légionnaires courant vers le champ de combat. D'après C. Cichorius, *op. cit.*, pl. XXX, scène XL.

https://biblioteca-digitala.ro

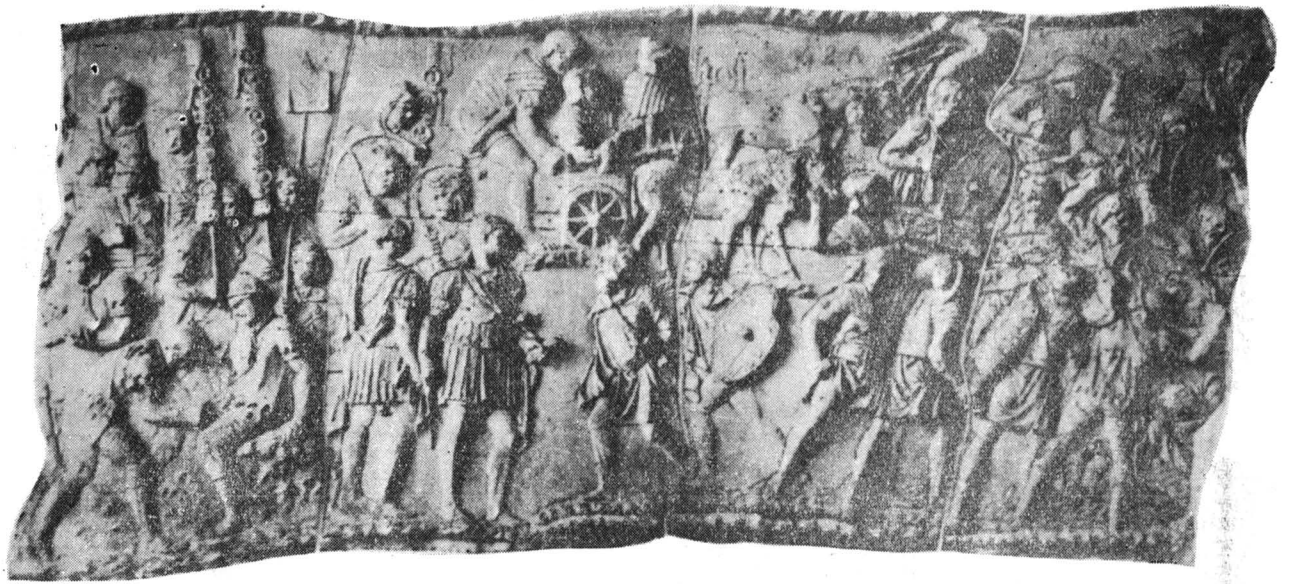


Fig. 6. — Colonne Trajane. Bataille d'Adamclissi (suite) : auxiliaire romain blessé (Dion Cassius, LXVIII, 8, 2), commencement du combat avec la participation des légionnaires, des machines, des auxiliaires ; présentation d'un ennemi captif devant l'empereur. D'après C. Cichorius, *op. cit.*, pl. XXXI, scène XI.

https://biblioteca-digitala.ro

Fig. 7. — Colonne Trajane. Bataille d'Adamclissi (suite) : phase culminante de la mêlée, hécatombe des ennemis (Dion Cassius, LXVIII, 8, 2), fuite des vaincus poursuivis par la cavalerie romaine. D'après C. Cichorius, *op. cit.*, pl. XXXII, scènes XL—XLI.

https://biblioteca-digitala.ro

Fig. 8. — Adamclissi. Reconstitution graphique, par G. Niemann, de la façade principale (de l'est) de l'Autel (βωμός) élevé à la mémoire des soldats romains tués à l'ennemi (Dion Cassius, LXVIII, 8, 2). D'après Gr. G. Tocilescu, *Fouilles et recherches*, fig. 43.

Fig. 9. — Adamclissi. Les fragments conservés de l'inscription de la façade principale de l'Autel. D'après Emilia Doruțiu, Dacia, V, 1961, p. 357, fig. 2.

https://biblioteca-digitala.ro

lacunes qu'il a laissées dans l'exposé des guerres daciques, du pitoyable état auquel il a réduit l'œuvre de Dion Cassius. En outre, sa méthode de coller successivement, sans transition, des passages disparates de cette œuvre, extraits à de si grandes distances l'un de l'autre, n'est pas restée sans inconvénient pour la clarté du récit, malgré son avantage de garantir l'authenticité de chaque passage pris à part.

C'est la remarque que nous inspire notamment l'étrange dissimilitude entre les détails avec lesquels il raconte la bataille interprétée comme livrée à Tapae et la façon dont la scène qu'on voudrait y faire correspondre (XXIV) est représentée sur la Colonne (fig. 2—4). Sur le monument de Rome, comme nous l'avons déjà observé, ce premier combat avec les Daces présente un aspect assez banal, sans pertes du côté des Romains et avec peu de victimes même parmi les ennemis. De l'armée romaine ne participent à la lutte que les auxiliaires (fig. 2—3), car les légionnaires sont figurés seulement dans une attitude d'attente (fig. 2). L'issue, pour les Romains, est loin d'avoir l'air d'une victoire franche, car les Daces quittent le champ de bataille en bon ordre (fig. 4), tandis que le passage de Dion parle, par contre, d'un succès tranchant et d'une bataille particulièrement féroce, en insistant sur le grand nombre des morts, aussi bien du côté des barbares que de celui des Romains, ainsi que sur la proportion exceptionnelle des soldats romains blessés, en soulignant particulièrement la sollicitude de l'empereur à leur intention.

Cette discordance implique une certaine erreur dans une des deux sources. Comme il est pourtant impossible d'en rejeter la responsabilité sur les artistes de la Colonne de Rome, dont le travail, commencé en l'an 113, avait été surveillé par des personnages officiels et contrôlé par des témoins oculaires des événements figurés, il faut revenir à la source écrite, qu'on sait viciée de principe, à cause de son caractère compendieux. En général, les défauts des abrégés faits d'après Dion ont été depuis longtemps relevés, voire exagérés [33]. On a remarqué aussi son désaccord

[33] On insiste trop sur le désordre que présenterait le chap. 9 du livre LXVIII, contenant des faits antérieurs à ceux de la fin du chap. précédent. En réalité, ce n'est pas un des copistes, mais Dion Cassius lui-même qui en est responsable. D'autre part, ce n'est pas du tout un chaos. L'apparent dérangement de l'ordre chronologique fut commis délibérément par Dion, afin de séparer les actions purement militaires, que Xiphilin allait résumer dans le chapitre 8, des actions diplomatiques qui figurent dans le chapitre 9. Or Décébale en avait pris l'initiative, pour obtenir la paix avant que sa défaite, devenue inévitable, tournât en désastre, donc bien avant la fin des hostilités, ce que l'historien romain dit expressément (ἐπεπόμφει μὲν καὶ πρὸ τῆς ἥττης πρέσβεις). Comme les négociations avaient alterné avec les opérations militaires, il était obligé de revenir sur certains de ces événements antérieurs à ceux qui furent mentionnés dans le paragraphe final du chap. 8. Ce n'est que le passage concernant la capture de la sœur de Décébale par Laberius Maximus (LXVIII, 9, 4) qui a l'air de contrarier l'ordre du relief de la Colonne. Il s'agit de la scène XXX (planche XXII), où l'on voit une Dace distinguée s'embarquant, en présence de Trajan, pour la captivité. Cette scène est encadrée dans la première partie de la guerre, après Tapae et avant la campagne de Mésie (W. Froehner, *op. cit.*, pp. 19 et 25; T. Antonescu, *Columna Traiană*, p. 105—107; R. Paribeni, *op. cit.*, p. 253), tandis que chez Dion la capture de la princesse dace semble se référer à la fin de la guerre. C'est pourquoi certains savants ont contesté la relation de la scène XXX avec cet événement (J. Dierauer, *Beiträge zu einer kritischen Geschichte Trajans*, Leipzig, 1868, p. 90, note 6; C. Cichorius, *op. cit.*, II, p. 145; E. Petersen, *op. cit.*, I, p. 34). Cependant la contradiction n'est qu'apparente, car, en faisant mention de cet épisode, Dion Cassius ne pensait pas le moins du monde à sa position chronologique, mais il était préoccupé de l'importance que Décébale devait, naturellement, lui prêter et du poids que la situation risquée de sa sœur devait avoir sur la résolution de celui-ci

https://biblioteca-digitala.ro

spécial d'avec la Colonne en ce qui concerne la bataille soi-disant de Tapae [34]. Néanmoins, personne n'a essayé d'en trouver une explication dans le cadre de la manière même dont Xiphilin procéda pour réaliser son épitomé. Aussi n'a-t-on pas eu l'idée d'analyser attentivement son texte relatif à la marche de Trajan vers Tapae. Oubliant la méthode des morceaux juxtaposés, on a estimé l'unité de ce texte hors de doute. Cette unité fut jugée intangible même lorsqu'on constata que les données de Dion Cassius sur la prétendue bataille de Tapae ont réellement leur correspondant sur la Colonne, mais à une autre place de la narration, bien plus loin, à la fin de la campagne de Mésie.

Il s'agit des scènes XL—XLI (fig. 5—7), ci-dessus mentionnées, représentant cette bataille sans merci que la lecture de la Colonne et les monuments locaux nous obligent à fixer à Adamclissi [35]. Ce n'est que dans ces scènes que l'on voit des blessés parmi les soldats romains (fig. 5—6) et que les masses des ennemis tués, occupant l'espace de toute une scène (XLI), produisent l'impression d'un horrible carnage (fig. 7) [36]. Les légionnaires, qui figurent très rarement dans les autres scènes de combat de la Colonne, sont ici les principaux combattants (fig. 5—7) [37]. Aussi font-ils leur apparition parmi les blessés (fig. 5). On voit même des pièces d'artillerie romaine entrant en scène (fig. 6). C'est, en effet, la plus grande mêlée de la guerre, la seule qui coïncide jusqu'aux détails avec la bataille décrite par Dion Cassius. Un combat si massif et si acharné, avec un caractère si décisif, ne pouvait se produire dès la première prise de contact, comme la lutte de la scène XXIV (fig. 3), mais, par contre, il devait représenter le moment culminant d'une action ample, telle la campagne de Mésie. En sélectionnant les passages de Dion Cassius, le moine byzantin ne pouvait pas négliger précisément cet événement crucial de la guerre, si spectaculaire d'ailleurs, pour lui préférer une affaire préliminaire, d'ordre purement tactique, comme celle de Tapae.

Il devient manifeste que le combat dont parle Xiphilin et dont il ne précise pas le lieu, n'est nullement la bataille de Tapae, mais celle d'Adamclissi. Entre la description ultérieure de ce combat et le nom de Τάπαι, qui fait son apparition au début du chapitre 8 seulement pour indiquer la direction de la marche de Trajan, il n'y a aucune relation. *C'est là la faute qu'on commet généralement : on lit les premières deux phrases de ce chapitre comme si elles présentaient une unité organique, sans se douter qu'on se trouve devant la simple juxtaposition de deux morceaux disparates*

de céder aux dures conditions de paix imposées par l'empereur romain. Cf. R. Vulpe, *La capture de la sœur de Décébale* (roum. et fr.), « Sargetia », IV, 1966, p. 75—96.

[34] C. Cichorius, *op. cit.*, II, p. 117 ; R. Paribeni, *op. cit.*, p. 250 ; T. Antonescu, *Columna Traiană*, p. 93—94.

[35] V. ci-dessus, p. 239.

[36] Il est intéressant de constater que la similitude de ces scènes avec la bataille racontée par Dion Cassius s'est imposée d'emblée au premier exégète de la Colonne, A. Ciaconus, *op. cit.*, p. 26, note 169, mais il n'en a tiré aucune conclusion. Il ne doutait d'ailleurs pas que l'événement eût lieu en Dacie. D'autre part, il passe sur le combat de la scène XXIV (*ibidem*, p. 22, notes 131—136), sans penser à le localiser à Tapae.

[37] D'après leurs enseignes et les emblèmes de leurs boucliers, on a conclu qu'il s'agit de deux légions : cf. T. Antonescu, *Columna Traiană*, p. 175—177. E. Ritterling, dans Germania, XI, 1925, p. 142, note 4, s'en tenant seulement à la liste funèbre inscrite sur l'autel d'Adamclissi, croit qu'il ne peut être question que d'une seule légion. Cf. Emilia Doruțiu, Dacia, N. S., V, 1961, p. 349—352.

https://biblioteca-digitala.ro

de l'œuvre de Dion Cassius. En fait, après la dernière proposition de la phrase concernant le message des Bures : παραινοῦσι Τραϊανῷ ὀπίσω ἀπιέναι καὶ εἰρηνῆσαι et avant la proposition συμβαλὼν δὲ αὐτοῖς ὁ Τραϊανὸς πολλοὺς μὲν τῶν οἰκείων τραυματίας ἐπεῖδε, avec laquelle commence le récit de la bataille, il faut tenir compte d'une très large coupure, correspondant sur la Colonne à trente scènes qui occupent l'intervalle compris entre l'épisode du messager des Bures (scène IX) et la bataille d'Adamclissi (XL—XLI), c'est-à-dire à toute l'évolution de la campagne de Mésie Inférieure [38].

Si la soudure des deux passages différents s'est faite spontanément, en devenant presque imperceptible, sans nécessité de la part de Xiphilin d'y intercaller une conjonction ou un autre mot de transition, c'est parce qu'au commencement du second passage, il y avait déjà, par hasard, la particule δὲ et le pronom αὐτοῖς, qui, à leur place d'origine reliaient leur phrase à un tout autre récit, mais qui semblaient convenir aussi à la nouvelle position. Pourtant, à le considérer de près, le pronom αὐτοῖς ne s'accorde pas tout à fait naturellement avec les éléments du passage antérieur. Ces éléments sont deux : les Daces de Tapae (κατὰ τῶν Δακῶν καὶ ταῖς Τάπαις) du commencement de ce passage et les Bures et « les autres alliés » (ἄλλοι τε τῶν συμμάχων καὶ Βοῦροι) de la fin. A qui pourrait être rapporté, grammaticalement, le mot αὐτοῖς du passage suivant? Evidemment, non pas aux premiers, qui sont mentionnés à une trop grande distance, en dehors de la proposition principale et de ses annexes secondaires, mais bien aux Bures et aux « autres alliés », avec lesquels le contact est presque direct : « ceux-ci envoyèrent un message menaçant à Trajan qui n'en tint pas compte et se jeta sur *eux* ». Cependant, même cette lecture, plus ou moins concordante pour la forme, ne donne pas de satisfaction pour ce qui est de la logique des faits. La transition d'un simple message préliminaire, contenant seulement des allusions à un conflit, directement au plein de la plus grande bataille de la guerre, est par trop brusque et dépourvue de toute vraisemblance. Pour donner une traduction plausible à ce passage du texte, on sent toujours le besoin d'ajouter quelque expression explicative, comme « il n'en voulut pas prendre connaissance », « il n'en tint pas compte » [39], qui n'existe pas dans l'original, car la particule δὲ est loin de la remplacer. Il est évident qu'entre les deux éléments il y avait eu un autre texte, d'une certaine longueur, qui a été supprimé.

Xiphilin ne se doutait le moins du monde de l'effet troublant que l'assemblage des deux passages disparates devait produire. Il était persuadé qu'il n'altérait en rien leur vraie signification, parce qu'il savait du texte complet de Dion Cassius que, dans la grande bataille relatée dans le second passage, ils 'agissait des mêmes Bures dont le nom figurait dans le premier. La référence de l'expression συμβαλὼν δὲ αὐτοῖς, du début du passage transféré, aux ἄλλοι τε τῶν συμμάχων καὶ Βοῦροι de la fin du passage de base, lui paraissait, de tous les points de vue naturelle.

[38] V. ci-dessus, p. 218, note 37.

[39] Ainsi, par exemple, on trouve « nihilominus » dans la traduction latine faite par G. Blancus en 1551, ou « il ne laissa pas pour cela de donner combat » dans la traduction française due à Cousin, Paris, 1678.

https://biblioteca-digitala.ro

Nous avons montré ailleurs [40] que les Germains figurés sur les reliefs du Trophée d'Adamclissi ne peuvent être que ces Bures, les meneurs de la grande coalition ennemie contre laquelle Trajan dut faire sa difficile campagne de Mésie Inférieure.

Mais, si le moine byzantin était au courant de ce rôle important des Bures et des « autres alliés », les modernes, réduits à son seul abrégé, n'en ont eu aucun soupçon. En se tenant à la lettre de l'épitomé, ils n'ont vu, dans la bataille du second passage, qu'une conséquence immédiate aussi bien du refus du message des Bures que de la marche de Trajan contre les Daces de Tapae, Bures et Daces leur semblant faire une armée commune, installée dans le même camp.

C'est pourquoi depuis neuf siècles — l'original de Dion Cassius s'étant perdu dans l'intervalle — tout le monde voit, dans le texte sauvé par Xiphilin, une action passée exclusivement à Tapae et c'est aussi pourquoi l'on reste avec l'idée que l'historien romain n'aurait laissé aucune mention de l'importante campagne de Mésie. On était si habitué à ne pas mettre en doute l'unité des deux passages, dont on ne soupçonnait même pas les provenances disparates, que ni même Teohari Antonescu, le premier qui en a prouvé le désaccord d'avec la Colonne, n'eut le courage d'y toucher, se contentant de parler d'une faute ou d'une confusion de la part de Xiphilin [41]. Mais cela reviendrait à dire que le clerc byzantin eût rédigé un nouveau texte, en employant ses propres mots pour refondre, à une échelle réduite, les assertions de Dion Cassius, ce qui est tout à fait exclu.

Xiphilin n'a fait, pour ainsi dire, que tailler et coller. Il n'est pas intervenu dans la structure des passages qu'il extrayait et joignait l'un à l'autre. S'il l'avait fait, il aurait ou bien omis le nom de Tapae de la première phrase, ou bien introduit un déterminatif topographique dans la seconde, afin d'éviter l'équivoque. Mais il n'a même pas observé le changement de sens qu'il avait produit, car la question ne le préoccupait pas du tout. Il n'avait que faire des précisions. Il ne pensait qu'à son devoir de fournir à l'empereur Michel Ducas, sur la démande de celui-ci, un Dion Cassius en pilules. Pour cette besogne, il devait se limiter à quelques faits essentiels, passer sur bien des choses et n'insister que sur les détails anecdotiques qui pouvaient satisfaire la curiosité plutôt rhétorique de son impérial maître [42]. Ainsi, par exemple, il est peu probable qu'il eût maintenu l'épisode au messager bure si cet épisode n'eût comporté le cas singulier d'une dépêche écrite sur un champignon ou qu'il eût sauvé de l'oubli l'allusion aux blessés romains si ce passage ne lui eût offert l'occasion de parler du beau geste d'un empereur se privant de ses vêtements afin de soulager les souffrances de ses soldats [43]. Pour raconter la première guerre de Trajan, il lui suffisait, outre ces détails amu-

[40] Ci-dessus, p. 223—225.

[41] T. Antonescu, *Columna Traiană*, p. 173—174.

[42] Pour le portrait de Michel le Parapinace, cf. Ch. Diehl, dans Ch. Diehl — G. Marçais, *Le monde oriental de 395 à 1081*, Paris, 1936, p. 558.

[43] Ce sont, d'ailleurs, les principaux passages qui s'imposent à l'attention du lecteur. Il est intéressant de voir, dans l'édition de Xiphilin publiée par W. Xylander en 1592, avec une traduction latine reproduite d'après celle de G. Blancus de 1551, que les titres marginaux résumant cette traduction, ne se rapportent, pour le chapitre respectif, qu'à ces anecdotes : « Fungus Latinis litteris inscriptus » et « Traianus uestem discindit ad obliganda militum uulnera ».

https://biblioteca-digitala.ro

sants, de mentionner fugitivement la bataille principale et les actions finales dans les montagnes, en entassant tout dans un seul petit chapitre et d'exposer les laborieuses négociations de la paix, auxquelles il en a consacré deux. L'empereur Michel Ducas n'aimait pas les choses militaires, de même que, aux dires de Psellos (*Chron.*, *Michel VII*, 6), il n'aimait pas voir tuer un gibier. Son secrétaire devait passer le plus vite sur les récits de combats. A ce seul lecteur, auquel les *excerpta* de Dion Cassius étaient destinés, peu importait si la grande bataille avec les Bures et les Daces avait eu lieu en Mésie Inférieure, comme il était précisé, sans doute, dans l'original, ou à Tapae en Dacie, comme l'inadvertance de Xiphilin en a créé l'injuste apparence.

Pour prouver l'identité de la bataille du texte de Dion Cassius avec celle des scènes XL—XLI de la Colonne Trajane (fig. 5—7), les correspondances précitées seraient suffisamment concluantes. Mais il y a encore une qui confirme d'une façon étonnante la localisation même de ce combat à Adamclissi. C'est la coïncidence du βωμός érigé, selon le texte, sur le champ de cette bataille, avec l'autel funéraire découvert non loin du fameux Trophée d'Adamclissi (fig. 1 et 8) et dédié, suivant son inscription (fig. 8—9), lui aussi à la mémoire des soldats tués à l'ennemi : [*in honorem et*] *memoriam fortis*[*simorum uirorum qui pugnantes*] *pro re p(ublica) morte occubu*[*erunt*...)][44]. Ce monument, dont les ruines furent explorées par Gr. G. Tocilescu[45] et étudiées aussi par O. Benndorf[46], présente un plan carré, chaque côté mesurant environ 12 m. Il était entouré, à sa base, d'un escalier à six marches. D'après les restes des piliers retrouvés, on a déduit que sa hauteur partant de l'escalier, arrivait jusqu'à environ 6 m. Ses parois, formées de blocs équarris en calcaire coquillier, étaient complètement couvertes par l'inscription mentionnée, tout autour, sur une superficie évaluée à un minimum d'environ 200 m². En dehors du préambule, situé sur la façade principale, à l'est (fig. 8—9), l'inscription ne contenait que les noms des soldats commémorés, dont le nombre total, déduit par Cichorius[47] d'après les dimensions du monument, dépassait le chiffre de 3800, ce qui révèle une tuerie exceptionnelle pour ces temps-là, tout à fait conforme à l'impression qu'ont voulu produire, par rapport à la plus grande bataille de Trajan, aussi bien le texte de Dion Cassius que les scènes XL—XLI de la Colonne.

De l'inscription on n'a trouvé que des fragments disparates appartenant aux parois de l'est (fig. 9) et du nord. Une partie en fut découverte parmi les ruines des Ve—VIe siècles de la ville voisine de *Tropaeum Traïani*[48], d'où il résulte que la destruction de l'autel s'était déjà consommée vers cette basse époque. Cela justifie aussi l'espoir que la

[44] CIL III 14214. Ajouter les émendations proposées par C. Cichorius, *Die röm. Denkm. in der Dobr.*, p. 20—26, par rapport au *domus* et au *domicilium*, et les nouveaux fragments publiés par Emilia Doruțiu, Dacia, N. S., V, 1961, p. 345—363. Une partie de ces fragments inédits a été retrouvée dans le dépôt du Musée National des Antiquités de Bucarest ; le reste s'est perdu, mais des reproductions photographiques et des notes conservées parmi les manuscrits de Gr. G. Tocilescu (à l'Académie de Roumanie) en portent témoignage. Cf. aussi D. Tudor, Materiale, II, 1956, p. 590—593.

[45] Gr. G. Tocilescu, *Fouilles et recherches*, pp. 63—78, 87—89.

[46] O. Benndorf, Jahresh., VI, 1903, p. 251—254.

[47] C. Cichorius, *op. cit.*, p. 27—31.

[48] Emilia Doruțiu, *loc. cit.*, pp. 346—348, 355.

https://biblioteca-digitala.ro

reprise des fouilles à *Tropaeum* favorisera la découverte de nouvelles pièces de l'important document épigraphique. Mais, pour le moment, on n'en possède que quelques lettres des titres de l'empereur, malheureusement insuffisantes pour l'identifier, des fragments de la dédicace aux soldats morts, que nous venons de citer [49], les restes de la mention hors ligne d'un officier supérieur dont s'est conservé, outre le *domus* et le *domicilium*, le titre de *pra[efectus]* sans autre précision, enfin les noms d'environ 120 soldats et sous-officiers, appartenant à toutes sortes de troupes, depuis les corps auxiliares et les légions jusqu'à la garde prétorienne [50]. C'est suffisant pour connaître le caractère du monument et son but, mais pour la date, le nom de l'empereur et les nom et grade de l'officier mentionné, on est réduit à des considérations d'ordre extérieur, comme la corrélation avec les autres monuments de la place et avec les circonstances historiques.

Néanmoins, ces considérations concordent parfaitement pour attester que l'autel se rapporte à une bataille de Trajan qui n'est autre que celle commémorée par le Trophée voisin. C'est la conclusion que Gr. G. Tocilescu formula d'emblée [51]. En même temps, E. Bormann en suivit l'exemple et, en plus, il compara, pour la première fois, cet autel de Dobroudja avec le βωμός cité par Dion Cassius, mais sans aller jusqu'à envisager une identité entre les deux monuments [52]. L'idée de cette identité ne vint qu'à Teohari Antonescu, le premier qui osa s'émanciper de l'interprétation traditionnelle du texte de Xiphilin et de rompre avec la fausse localisation du βωμός à Tapae [53]. L'autel d'Adamclissi est le seul qui fut constaté sur un champ de bataille de Trajan. En Dacie, il n'existe rien de pareil.

Si, par la suite, la conclusion si juste du professeur d'archéologie de l'Université de Jassy ne connut pas le succès qu'elle méritait, c'est non seulement à cause des circonstances défavorables où elle fut publiée et dont nous avons fait mention ci-dessus, mais aussi parce qu'elle se heurtait à l'autorité de C. Cichorius, qui, quelques années auparavant, en 1904, avait consacré à l'interprétation de l'autel d'Adamclissi une théorie spécieuse [54], dont le mirage ne s'est pas complètement dissipé de nos jours. Obsédé par la notion de « vengeance » contenue dans la dédicace *Marti Ultori*, qui se trouve en tête de l'inscription du Trophée et persuadé à tort que la campagne de Mésie n'eût pas pu se prolonger si loin vers l'est, ensuite s'imaginant que la bataille commémorée par l'autel ne pouvait être qu'un désastre — d'ailleurs jamais subi par Trajan — l'illustre exégète de la Colonne Trajane s'est laissé leurrer par l'idée que

[49] Parmi les nouveaux fragments publiés par Emilia Doruțiu, il y en a un qui porte la lettre D (*loc. cit.*, p. 362, fig. 7), appartenant, d'après ses dimensions, à cette dédicace. Cette seule lettre ne suffit pourtant pas à confirmer la restitution *morte occubu[erunt bello Dacico]* proposée par Gr. G. Tocilescu, *op. cit.*, p. 66—69. Elle semble appartenir, d'ailleurs, à la première ligne de la dédicace, tandis que cette restitution en affecte la seconde.

[50] Vers le commencement de notre siècle, les fragments connus de l'inscription ne contenaient qu'environ 70 noms de soldats (CIL III 14214); maintenant, grâce aux nouveaux fragments que l'on vient de publier, ce nombre s'élève à 120.

[51] Gr. G. Tocilescu, *op. cit.*, p. 73—76.

[52] E. Bormann *apud* C. Cichorius, *op. cit.*, p. 22.

[53] T. Antonescu, *Columna Traiană*, p. 173—174.

[54] C. Cichorius, *op. cit.*, p. 23—38.

https://biblioteca-digitala.ro

si l'empereur fit construire son monument triomphal à Adamclissi, ce ne fut pas pour commémorer ses propres victoires, mais pour signifier que, par la soumission définitive des Daces, il avait vengé l'orgueil romain, profondément humilié, une vingtaine d'années auparavant, par le désastre dans lequel Cornelius Fuscus, le préfet du prétoire de Domitien, avait été tué [55]. D'où la nécessité, pour Cichorius, d'affirmer que la bataille meurtrière attestée par l'autel funéraire d'Adamclissi se rapportait à ce désastre. D'où aussi la conjecture que les titres impériaux de l'inscription de l'autel appartiendraient à Domitien et que l'officier supérieur mentionné en tête de la liste des morts serait Cornelius Fuscus, enterré séparément dans le grand mausolée rond, construit en même temps que l'autel. D'où, en somme, tous les vains efforts de Cichorius de concilier sa thèse avec les différentes circonstances qui s'y opposent [56].

Partant de raisonnements erronés, sa théorie ne constitue jusqu'à la fin qu'une suite de fausses considérations. Afin de localiser en Dobroudja le désastre de Fuscus, Cichorius va jusqu'à solliciter abusivement les sources littéraires qui affirment d'une façon péremptoire que ce malheureux événement eut lieu à l'intérieur de la Dacie [57]. Sans tenir compte du passage si précis transmis par Jordanès (*Get.*, 13), où il est montré que le général de Domitien fut vaincu et tué par les Daces après avoir franchi *amnem Danubii consertis nauibus ad instar pontis*, il forge une interprétation tout à fait imaginaire, selon laquelle Fuscus serait revenu de Dacie et se serait fait tuer sur la rive droite du Danube [58]. Il cherche aussi à

[55] Pour cet événement, cf. St. Gsell, *Essai sur le règne de l'empereur Domitien*, Paris, 1894, p. 209—215; C. Patsch, *Zum Dakerkriege des Cornelius Fuscus*, Jahresh., VII, 1909, p. 70—72; idem, *Der Kampf um den Donauraum unter Domitian und Trajan*, Vienne, 1937, p. 6—16; V. Pârvan, *Getica*, p. 111—114.

[56] Il cherche, toujours vainement, à exploiter en faveur de l'époque de Domitien *(op. cit.*, pp. 7—8, 40—41) l'opinion caduque de Gr. G. Tocilescu *(Das Monument von Adamklissi*, p. 124; *Fouilles et recherches*, p. 74—75), partagée aussi par T. Antonescu, *Le Trophée*, p. 212, que la campagne de Trajan en Mésie eût comporté un combat aux troix vallums qui traversent la Dobroudja entre Cernavoda et Constanța (pour lesquels cf. Gr. Tocilescu, *Fouilles et recherches*, p. 145—184; C. Schuchhardt, *Die sogenannten Trajanswälle in der Dobrudscha*, Berlin, 1918, p. 22—60). Or tous ces remparts datent d'une basse époque (cf. notre HAD p. 359—376, ainsi que les résultats des nouvelles recherches faites sur le terrain par E. Comșa, SCIV, II, 1951, 1, p. 233—238; Materiale, III, 1957, p. 328—334). Il n'en existait aucun aux temps de Domitien et de Trajan. Aussi faut-il les exclure de la discussion concernant les monuments d'Adamclissi. Cf. aussi D. M. Pippidi, SCIV, XII, 1961, 1, p. 23—34.; P. Diaconu, Dacia, VI, 1962, p. 317—335; I. Barnea, DID, III, Bucarest, 1971, p. 97—117.

[57] C. Cichorius, *op. cit.*, p. 32—34.

[58] Il appuie cette interprétation sur un enchaînement de suppositions de plus en plus arbitraires, en partant de l'idée que Fuscus n'a pas eu seulement une lutte avec les Daces, comme il résulterait de l'assertion de Jordanès, mais au moins deux, vu le pluriel employé par Tacite, dans un fragment reproduit par Orose, VII, 10,4 : *quanta fuerint Diurpanei Dacorum regis cum Fusco duce proelia quantaeque Romanorum clades*, ce qui, à son avis, permettrait de s'imaginer que Jordanès eût confondu les deux combats en un seul et de conjecturer, tout à fait gratuitement, que c'est seulement le premier qui aurait eu lieu en Dacie, le second, achevé par le désastre de Fuscus, pouvant être localisé en Dobroudja. Inutile d'insister sur l'énormité de ce raisonnement. Il suffit, pour en prouver l'inanité, d'observer que la phrase citée de Tacite a un caractère rhétorique et que le pluriel de *proelia* n'exprime qu'une figure de style, exigée par le besoin de symmétrie avec le pluriel inévitable de *quantae clades*, indifféremment du nombre réel des combats livrés par Fuscus. D'autre part, de nouveau Tacite, cette fois-ci dans un passage transmis directement, d'un ouvrage complètement conservé, *Vita Agricolae*, 41, dit clairement que, sous Domitien, les armées romaines subirent des désastres aussi en Dacie : *tot exercitus in Moesia Daciaque* (...) *amissi*, en faisant allusion à la défaite d'Oppius Sabinus en Mésie,

https://biblioteca-digitala.ro

renverser le sens de cette ode de Martial (VI, 76), où, le lendemain de la victoire de Tettius Julianus sur Décébale en 89, le poète de la cour de Domitien affirme que la tombe de Fuscus n'a plus à craindre la profanation ennemie, car un grand joug vient de dompter le cou du Dace et désormais l'ombre du héros va dominer en maîtresse victorieuse la terre boisée qui vient d'être soumise *(Non timet hostiles iam lapis iste minas / Grande iugum domita Dacus ceruice recepit/ Et famulum uictrix possidet umbra nemus)*. Selon Cichorius, ces vers, où il n'est question que de la Dacie, feraient allusion à la Mésie, quoique celle-ci fût une vieille province de l'Empire, dont les forêts n'avaient rien d'extraordinaire pour en devenir un signe caractéristique et pour justifier la métaphore *famulum nemus*, comme celles de la Dacie récemment vaincue, qui, dès l'an 74 av.n. ère, avaient fait reculer le général romain C. Scribonius Curio par leur réputation épouvantable (Florus, I, 39, 6 : *Dacia tenus uenit, sed tenebras saltuum expauit*). Quant au témoignage de Juvénal (IV, 111), l'autre poète contemporain de Fuscus, qui parle des entrailles de celui-ci dévorées par les vautours de Dacie *(Et qui ulturibus seruabat uiscera Dacis, Fuscus)*, Cichorius le passe complètement sous silence.

Il essaye d'identifier avec Cornelius Fuscus l'officier anonyme de l'autel, au *domus* à [c]*ol(onia) Pomp(eis)*, au *domicilium* à *Neapolis Italiae* et au titre incomplet de *pra[efectus...]* (fig. 9), mais en usant, en ce cas aussi, d'une interprétation forcée, basée, d'un côté, sur l'origine incertaine du préfet de Domitien et, de l'autre, sur la fréquence du nom de *Cornelius* dans les inscriptions de Pompéi. Bien que, ces dernières années, on croie avoir décelé, dans une de ces inscriptions, même le nom de *Cornelius Fuscus* — ce qui explique les actuelles tentatives de faire ressusciter la théorie de Cichorius [59], — on ne saurait y voir plus qu'une homonymie fortuite, même si l'on admettait comme parfaitement démontrée l'existence de ce nom à Pompéi, ce qui n'est pas du tout sûr. Il y avait tant de Cornelius et de Fuscus en Italie et dans tout l'Empire ! Du reste, rien n'est moins vraisemblable que la provenance pompéienne du général de Domitien, car il y a des indices puissants qui obligent à chercher l'origine de ce personnage ailleurs, soit en Italie septentrionale, soit en Gaule ou en Espagne, mais aucunement à Pompéi [60].

De fait, le Pompéien anonyme d'Adamclissi, dont le nom n'était pas nécessairement Cornelius, n'avait rien à faire ni avec Fuscus, ni avec Domitien. Il appartenait à l'armée de Trajan et avait trouvé la mort en luttant sous le commandement de cet empereur. Quant à son grade, il n'était certainement pas un *praefectus praetorio*, comme Fuscus, car sous Trajan cette haute charge fut constamment tenue par Claudius

en 85 et à celle de Fuscus en Dacie, en 87. Cette assertion de l'historien romain a complètement échappé à l'attention de Cichorius. Quant au nombre des batailles de Fuscus contre les Daces, elles furent deux, sans doute, mais leur ordre et leurs résultats furent tout autres que ceux imaginés par le savant allemand. C'est la première de ces batailles qui eut lieu en Mésie, en 86 et elle fut une victoire romaine (cf. St. Gsell, *op. cit.*, p. 213) ; la seconde, finie par le désastre connu, fut livrée en Dacie. Si Jordanès ne parle que de cette dernière, on n'a pas le droit d'en conclure qu'il eût nié l'existence de l'autre.

[59] Cf. J. Colin, *Le Préfet du Prétoire Cornelius Fuscus : un enfant de Pompéi*, Latomus, XV, 1956, p. 57—82 ; Emilia Doruțiu, *loc. cit.*, p. 356—363.

[60] A. v. Domaszewski, *Die Heimat des Cornelius Fuscus*, Rheinisches Museum für Philologie, LX, 1905, p. 158—159 ; R. Syme, *The Colony of Cornelius Fuscus : an episode in the Bellum Neronis*, AJPh, LVIII, 1937, 1, p. 7—18.

https://biblioteca-digitala.ro

Livianus, qui survécut même à l'empereur. Mais il pouvait très bien être un *praefectus castrorum*. Les objections de Cichorius [61] à ce propos ne sont pas fondées. Un préfet du camp, recruté parmi les meilleurs primipiles de l'armée, était un soldat consommé, dont l'expérience administrative et tactique lui valaient une grande considération. Il est vrai qu'il avait rarement l'occasion de participer à une mêlée, mais, en sa qualité de commandant des réserves, il pouvait être appelé à intervenir pour rétablir une situation grave, le plus souvent en payant de sa personne, par exemple quand le front vacillait ou quand l'ennemi avait réussi à l'enfoncer. Il n'est pas difficile de s'imaginer un cas pareil dans la bataille d'Adamclissi, qui provoqua tant de pertes à l'armée de Trajan. Que, d'autre part, le nom d'un *pra[efectus castrorum]* fut inscrit hors ligne, en tête de la liste, au lieu de figurer dans l'espace réservé à sa légion, ce n'est pas non plus une chose anormale, surtout si c'est au prix de la vie de ce brave commandant que la pénible victoire fut obtenue. Par son grade militaire, qui le mettait dans la catégorie des officiers supérieurs et par son rang social, qui le situait dans l'ordre équestre, dont faisait partie aussi le *praefectus praetorio*, il était bien indiqué pour une place d'honneur dans une liste des morts à l'ennemi et d'autant plus quand il avait le grade le plus élevé. Son identité reste encore inconnue. A un certain moment, une inscription d'Amastris concernant un *S. Vibius Gallus, praefectus kastrorum Leg. XIII Geminae*, décoré par Domitien et par Trajan pour des faits de guerre [62], a suscité un certain intérêt à ce sujet, mais, faute de précisions en ce qui concerne l'origine et la mort de cet officier, on n'est arrivé à aucune résultat.

Par sa théorie, Cichorius se flatte d'avoir expliqué la dédicace à *Mars Ultor*, gravée, avec sa notion de « revanche », sur le Trophée de Trajan. Cet empereur aurait fait construire son monument triomphal si loin, dans les steppes de la Dobroudja, seulement pour le situer tout près du soi-disant autel de Cornelius Fuscus et montrer, par conséquent, que la honte du désastre subi par celui-ci avait été « vengée » [63]. En fait, ce n'est qu'un nouvel exemple des interprétations erronées qui caractérisent cette théorie. L'épithète *Ultor* du dieu *Mars* eut une acception étymologique effective une seule fois : en l'an 2 de n. ère, quand l'empereur Auguste institua le culte de *Mars Ultor* pour avoir vengé la mort de Jules César. Ultérieurement, les formes de ce culte furent généralisées pour tout ce qui concerne le dieu de la guerre et Mars Ultor devint la divinité suprême de l'armée romaine, en supplantant Jupiter Capitolinus qui avait eu ce rôle [64]. A l'époque de Trajan, une dédicace à *Mars Ultor* n'avait plus une signification spéciale, mais c'était une formule religieuse commune à tout acte militaire. D'ailleurs même en se tenant strictement au contenu étymologique de l'épithète *Ultor*, il est plus naturel

[61] C. Cichorius, *op. cit.*, p. 30.

[62] CIL III 13648 ; Cf. C. Cichorius, *op. cit.*, p. 11, note 1 ; T. Antonescu, *Le Trophée*, p. 214—215 ; idem, *Columna Traiană*, p. 178—179. Cf., plus récemment, I. I. Russu, AMN, VIII, 1971, p. 531—537.

[63] C. Cichorius, *op. cit.*, p. 38—39.

[64] F. Durrbach, *DA*, v. *Mars*, p. 1622—1623 ; A. v. Domaszewski, *Die Religion des römischen Heeres*, Trèves, 1895, p. 33—37 ; G. Wissowa, *Religion und Kultus der Römer*, 2e éd., Munich, 1912, pp. 139—141, 146—153 (l'auteur adhère à l'opinion erronée de Cichorius pour ce qui est de la dédicace *Marti Ultori* du Trophée de Trajan à Adamclissi).

https://biblioteca-digitala.ro

de penser aux motifs personnels que Trajan avait de considérer comme une juste revanche sa propre victoire contre les envahisseurs, qui avaient rompu des pactes et violé les frontières de l'Empire, que de recourir au souvenir si fâcheux de la défaite de Fuscus, qui ne le concernait nullement.

L'absurdité de la relation entre le Trophée de Trajan et cette défaite apparaît dans toute son évidence si l'on se rappelle la disposition hostile

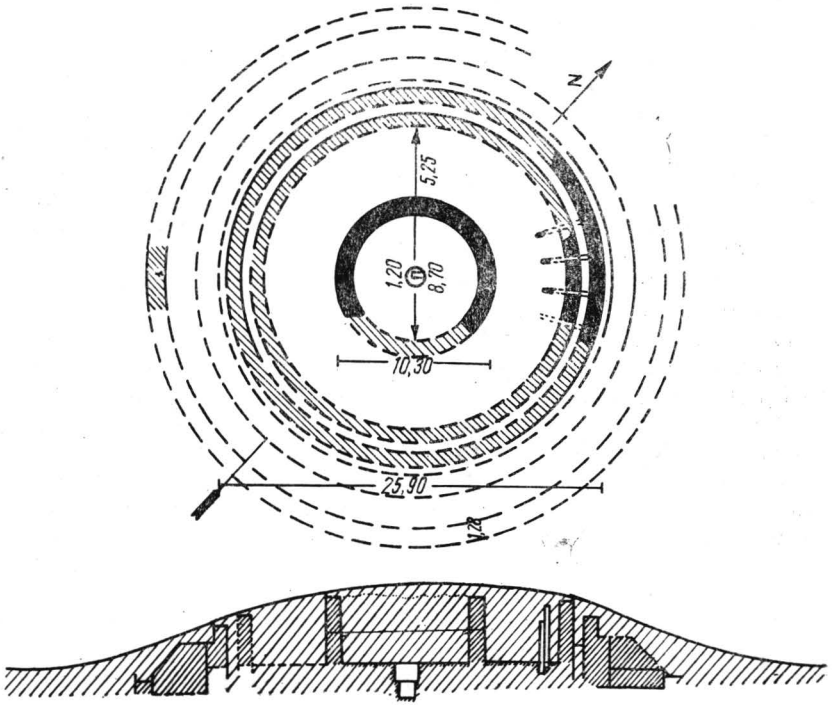


Fig. 10. — Adamclissi. Plan et section diamétrale du Mausolée rond. D'après Gr. G. Tocilescu, *op. cit.*, fig. 53.

de l'officialité romaine d'alors à l'égard de la mémoire abhorée de Domitien [65]. Comment pourrait-on admettre que l'empereur Trajan, en négligeant le théâtre de ses propres victoires en Dacie, eût fait ériger son unique monument triomphal hors Rome, précisément sur le plateau solitaire d'Adamclissi, rien que pour le rapprocher d'un autel paré d'un nom profondément détesté en ce temps-là et officiellement martelé dès le premier jour du règne de Nerva [66] ? En réalité, sur l'autel d'Adamclissi, les quelques lettres conservées des titres impériaux ne présentent pas la moindre trace de martelage [67]. S'il ne s'agissait pas de Trajan,

[65] Cf. *e.g.* St. Gsell, *op. cit.*, p. 330—335 ; R. Paribeni, *op. cit.*, I, pp. 127—129, 157—159 ; L. Homo, *Le Haut-Empire*, Paris, 1933 (*Histoire générale* de G. Glotz), p. 414—415.

[66] Suétone, *Domitien*, 23 ; Dion Cassius, LXVIII, 1 ; Macrobe, *Saturn.*, I, 12, 37. Cf. St. Gsell, *op. cit.*, p. 330—331.

[67] Voir la bonne photographie de l'inscription chez Emilia Doruțiu, *loc. cit.*, p. 356, fig. 1.

https://biblioteca-digitala.ro

mais de Domitien, cette flétrissure devrait exister au moins sur le fragment portant le titre d'[*i*]*mp(erator)*, comme plus proche du nom de l'empereur (fig. 9).

Bien que la thèse de Cichorius soit fausse d'un bout à l'autre, elle a réussi à conserver encore un peu de son influence sur la discussion autour de l'autel d'Adamclissi, même lorsqu'une partie de ses assertions furent rejetées. C'est ainsi que R. Syme, qui a produit de bons arguments pour exclure Cornelius Fuscus du débat, se montre enclin, toutefois, à maintenir le problème, à titre d'éventualité, dans le cadre des désastres subis par l'empereur Domitien, en remplaçant Fuscus par Oppius Sabinus, le gouverneur de la Mésie, dont l'armée fut taillée en pièces en 85, par les Daces, sur la rive droite du Danube [68]. Bien entendu, cette solution n'est pas plus satisfaisante que l'autre, ce que même l'auteur semble reconnaître lorsqu'il envisage aussi l'éventualité d'un cénotaphe se rapportant simultanément à Oppius Sabinus et à Cornelius Fuscus et même la possibilité que l'autel concerne, tout de même, les guerres de Trajan [69].

Dernièrement, l'idée de cénotaphe commence à séduire aussi les défenseurs déclarés de la thèse de Cichorius, qui se font illusion, ainsi, de trouver à l'autel d'Adamclissi une explication dans la voie de cette thèse, tout en évitant l'opposition si gênante des sources qui situent catégoriquement le désastre de Fuscus en Dacie. L'autel de Dobroudja ne serait donc plus le témoignage spécial de ce désastre, mais un monument à signification générale, tout symbolique, commémorant, à la fois, tous les combats du général de Domitien, d'un côté et de l'autre du Danube [70]. Mais plus on s'accroche à cette idée, moins on réussit à justifier la présence du prétendu cénotaphe à Adamclissi. Par ce palliatif, au lieu de sauver quelque chose de la thèse de Cichorius, on ne fait qu'en souligner sa parfaite nullité.

Attribuer la singulière influence de cette thèse, totalement caduque, seulement à l'autorité de Cichorius, qui fut sans doute un des coryphées des études classiques, ou à l'éclat trompeur de certains de ses arguments, est insuffisant pour expliquer la ténacité avec laquelle on incline encore, parfois, à dater l'autel d'Adamclissi de l'époque de Domitien, sans aucune preuve, malgré l'existence solidement attestée d'une campagne de Trajan en Mésie et malgré l'importance particulière accordée précisément par cet empereur à cet endroit de la Dobroudja. Il faut penser à une cause plus profonde. C'est la conception générale qu'on a sur la première guerre dacique de Trajan et laquelle, pour bien des gens, n'a pas changé depuis Cichorius. Puisque l'objectif politique de cette guerre était la Dacie de Décébale et que les opérations initiales et finales eurent lieu dans la direc-

[68] V. Pârvan, *Getica*, p. 114, prend en considération, lui aussi, cette interprétation, mais avec des réserves.

[69] R. Syme, *loc. cit.*, p. 18.

[70] Cf., *e.g.*, B. W. Henderson, *op. cit.*, pp. 162–164, 263, 306–307 ; C. Patsch, *Der Kampf um den Donauraum*, p. 16 ; J. Colin, *loc. cit.*, p. 57–82 ; Emilia Doruțiu, *loc. cit.*, p. 357–363. B. W. Henderson et J. Colin sont si attirés par le point de vue de Cichorius, qu'ils en partagent même les erreurs les plus manifestes. Aussi étalent-ils, avec la même insistance, les vers de Martial relatifs à la tombe de Fuscus, afin de prouver que celle-ci se trouvait sur la rive droite du Danube, sans s'apercevoir des éléments de cette ode qui s'y opposent formellement (v. ci-dessus, p. 259).

https://biblioteca-digitala.ro

tion de Sarmizegetusa, on a peine à comprendre que l'action décisive se fût produite toutefois ailleurs, bien loin de ces parages. On ne peut se débarasser de l'idée que le front principal de la guerre fût constamment celui de Transylvanie et que la campagne de Mésie n'en représentât qu'une diversion d'importance secondaire, affectant une aire limitée. On n'ose pas même supposer que Trajan eût prolongé cette action jusqu'en Dobroudja et qu'il dût engager une grande bataille à Adamclissi, à une distance si considérable du front de Dacie. A l'instar de Cichorius, on reconnaît, sur la Colonne, les trois combats livrés par cet empereur en Mésie ou à l'est de la Dacie, mais on se refuse de localiser l'un d'eux à Adamclissi, malgré les monuments que Trajan y fit construire. Pour expliquer ces monuments on préfére les plus fantastiques théories, plutôt que d'admettre la vérité simple.

À la formation et à la persévérance obstinée de cette conception contribua, avec un rôle déterminant, le texte de Dion Cassius, tel qu'il fut transmis par l'abrégé de Xiphilin. Comme on ne voyait rien qui puisse rappeler la Mésie dans cette seule source littéraire qu'on a des guerres daciques et comme on croyait y lire, au contraire, que les actions de la guerre s'étaient passées exclusivement en Dacie et que la plus importante bataille, ainsi que l'érection du βωμός, eussent lieu à Tapae, on se sentait empêché de localiser un de ces faits à Adamclissi [71]. Ceux qui, en laissant le mot décisif à la réalité des monuments, se sont situés à l'opposé de Cichorius, ne l'ont fait, pourtant, qu'en pleine conscience d'avoir dérogé au texte transmis par Xiphilin. Teohari Antonescu même, le premier qui eut le courage de pousser cette attitude jusqu'au bout, était persuadé d'avoir délibérément commis la même transgression d'un témoignage littéraire.

Maintenant, à la lumière de l'interprétation que nous venons d'exposer dans la présente étude, la conciliation entre les deux sortes de sources se fait tout spontanément. En reconnaissant le simple détail d'une coupure séparant les deux passages de Xiphilin qu'on était habitué à lire d'un seul souffle, on a tout d'un coup la confirmation écrite des meilleures conclusions inspirées par les monuments d'Adamclissi. On rend à ces monuments l'écho littéraire qui paraissait leur manquer jusqu'à présent. Un démenti péremptoire est ainsi donné à l'opinion commune que Dion Cassius eût ignoré la campagne de Trajan en Mésie.

Pour se rendre compte de l'importance de cette campagne du Bas-Danube provoquée par la dangereuse diversion des alliés de Décébale

[71] Gr. G. Tocilescu et O. Benndorf étaient bien persuadés que Trajan avait soutenu une bataille à Adamclissi et ils ont été même les premiers à le dire, mais ils étaient si loin de rapporter ce combat à l'an 102, que, pour l'expliquer, ils inventèrent, de toutes pièces, un long voyage de Trajan à travers l'Egée et les Balkans, en 105, à la veille de la seconde guerre dacique, qui aurait commencé par une attaque des alliés de Décébale sur les vallums transversaux de la Dobroudja (Gr. G. Tocilescu — O. Benndorf — G. Niemann, *Das Monument von Adamklissi*, p. 124; O. Benndorf, AEM, XIX, 1896, p. 181—204; Jahresh, I, 1898, p. 122 et suiv.; VI, 1903, p. 251, et suiv.; Gr. Tocilescu, *Fouilles et recherches*, p. 74—76). Les auteurs de cette théorie factice, dont rien ne subsiste aujourd'hui, sauf le point de départ — une bataille de Trajan en Dobroudja — ont l'excuse de l'avoir conçue et formulée à un moment où les études concernant les reliefs de la Colonne Trajane étaient encore dominées par les interprétations de W. Froehner, de 1869, qui ignorait complètement le rôle de la Mésie Inférieure dans la première guerre dacique (v. ci-dessus, p. 237, note 7). Pour les vallums cités, v. ci-dessus, p. 258, note 56.

https://biblioteca-digitala.ro

pour reconnaître ensuite que Trajan dut liver sa principale bataille, la plus acharnée et la plus risquée, à Adamclissi et pour attribuer, enfin, à cet événement, d'une portée si décisive, les quatre monuments de cette localité, il ne faut plus craindre de venir en contradiction avec le texte de Dion Cassius. Au contraire, en suivant, la voie de ces conclusions, on ne fait que se conformer rigoureusement à la lettre de ce texte, même à l'état fragmentaire où il fut mis par les ciseaux de Xiphilin. La bonne lecture du chapitre 8 du livre LXVIII de Dion Cassius ne dépend plus de la correction d'erreurs inexistantes, attribuées à cet abréviateur, mais de notre vigilance devant les apparences fausses que sa méthode élémentaire de résumer a engendrées. Il ne s'agit que de l'effet d'un tout petit geste de coupure qui n'a coûté à Xiphilin que l'effort d'un instant, mais qui, ajouté au caprice du sort qui a fait disparaître l'original de Dion Cassius — *habent sua fata libelli* — , a coûté à notre science un embarras vieux d'à peu près un millénaire.

En localisant à Adamclissi la bataille principale de Trajan narrée par Dion Cassius et en l'identifiant avec les scènes XL—XLI de la Colonne Trajane (fig. 5—7), une question surgit : pourquoi donc, il ne fut reproduit dans ces scènes ni le geste noble de l'empereur en faveur des blessés, ni le βωμός, dont la réalité est prouvée par l'autel funéraire d'Adamclissi ?

La réponse est que ces faits ne figuraient pas dans les Commentaires de Trajan, la seule source du récit de la Colonne. Dion Cassius les tenait d'autres documents. C'est ce qui résulte du texte même de cet auteur, notamment en ce qui concerne le geste de l'empereur de déchirer ses vêtements pour en faire des pansements, à propos desquels il tient à ajouter le mot λέγεται « l'on dit ». L'historien romain n'aurait pas usé de cette expression prudente si le renseignement lui était venu des Commentaires. Mais il l'avait puisé ailleurs, peut-être dans les *Getica* de Criton, œuvre aujourd'hui perdue aussi [72]. Ce médecin de Trajan, qui avait accompagné l'empereur pendant les guerres daciques, était tout indiqué pour raconter des anecdotes relatives aux soldats blessés, qu'il avait dû soigner souvent lui-même.

En ce qui concerne le βωμός, il faut tenir compte du fait que cette construction, si hâtive qu'elle fût, ne put voir le jour qu'après le départ de Trajan de ces lieux-là. Ce départ fut, d'ailleurs, assez précipité, car les affaires de Dacie, interrompues à cause de la diversion du Bas-Danube, mais risquant de tourner mal sous la pression concomitante de Décébale, qui était resté dans ses montagnes, réclamaient le retour urgent de l'empereur et du gros de son armée [73]. Du texte de Dion Cassius il résulte

[72] R. Paribeni. *op. cit.*, I, p. 8—9.

[73] La scène XLV de la Colonne, aux prisonniers romains torturés par les femmes daces, intercalée entre la dernière scène de la campagne de Mésie (distribution des récompenses aux soldats) et la scène du rembarquement pour le retour en Dacie, symbolise les mauvaises nouvelles que l'empereur dut avoir reçues au sujet de ce qui s'était passé sur le front de Transylvanie en son absence. Le vieux personnage que l'on voit, dans la scène suivante, se précipiter devant l'empereur, au moment du rembarquement de celui-ci, doit être le porteur de ces nouvelles alarmantes. Il n'est pas difficile de s'imaginer que, pendant la campagne de Mésie, les troupes romaines laissées aux portes de la Transylvanie durent supporter les attaques furieuses de Décébale et que ces attaques ne restèrent pas toujours sans succès (cf. R. Vulpe, *Prigionieri romani supplizïati da donne dacie sul rilievo della Colonna Traiana*, Rivista storica dell'antichità, Bologne, III, 1973, 1—2 p. 109—125. Le fait de rattacher la scène des atrocités commises sur les

https://biblioteca-digitala.ro

que, pendant son bref séjour sur le champ de bataille après la victoire, l'empereur ne fit que « donner l'ordre » (κελεῦσαι) qu'un autel fût élevé à la mémoire des soldats morts dans le combat, mais il n'assista pas à sa construction, ni à son inauguration. Or, sur la Colonne et probablement dans les Commentaires aussi, ce n'est que les actes accomplis en sa présence qui furent enregistrés [74].

captifs romains à la campagne de Mésie, après l'écrasement définitif des envahisseurs, serait en dehors de toute explication logique. Il faut donc la rapporter à la Dacie. C. Cichorius *Die Reliefs*, II, p. 218, attribue à cette scène, qu'il place aussi dans les montagnes de Dacie, le rôle technique de marquer la séparation entre la deuxième et la troisième des campagnes de la première guerre dacique.

[74] Eugenia Strong, *op. cit.*, II, pp. 153 et 209 ; B. W. Henderson, *op. cit.*, p. 298.

https://biblioteca-digitala.ro

EX-VOTO AU CAVALIER THRACE PROVENANT DE CALLATIS[1]

Le Musée régional d'Histoire de la ville de Ploiești (Roumanie) vient d'acquérir une petite plaque en marbre de l'époque romaine présentant en relief l'image du Cavalier thrace à la chasse, avec une brève inscription en lettres grecques (fig. 1). Cet objet religieux à caractère votif avait fait partie, auparavant, d'une collection privée de Bucarest, dont le propriétaire l'avait acheté à un habitant de Mangalia, dans la Dobroudja. Il fut trouvé fortuitement dans un endroit non précisé des environs de cette localité du littoral de la mer Noire, située sur les ruines de la ville antique de Callatis.

La plaque, mesurant 0,164 m de hauteur, 0,147 m de largeur et 0,024—0,031 m d'épaisseur, a subi des avaries aux deux angles supérieurs, au coin droit de la partie inférieure, ainsi qu'à la marge supérieure et le long du côté droit. Elle fut sculptée sur une seule face; le revers, destiné à être collé à la paroi d'un édifice, est simplement nivelé à coups de marteau.

La face historiée est couverte, par endroits, de croûte calcaire par suite d'un long séjour sous terre. Le relief est encadré d'une bande lisse de 0,02 m de largeur à la base et de 0,01 m sur les trois autres côtés. Il représente le Héros thrace sous la forme du Cavalier chasseur galopant vers la droite. En bas, sous le ventre du cheval, on voit un chien courant dans la même direction, mais en tournant la tête vers le gibier tué que le Cavalier porte en haut de la main droite. Le Cavalier est représenté avec la figure et le torse de face et le pied droit de profil. De son pied gauche et de sa main gauche, censée tenir la bride, on n'en voit rien. Son torse est vêtu d'une tunique courte. Le cheval est reproduit entièrement de profil, seuls ses pieds droits étant visibles. Le sabot antérieur semble toucher à un autel parallélépipédique à peine ébauché. Sa queue est légèrement endommagée, tandis qu'une partie de la tête a disparu par suite de la mutilation de l'angle afférent de la plaque. De place en place, dans les cavités du fond, le long du contour des figures, on distingue des trous représentant les traces du travail au trépan. La plus profonde de ces cavités se trouve au-dessus de la crinière du cheval, devant la figure du Chasseur (fig. 1).

Du point de vue artistique, le relief laisse beaucoup à désirer. C'est un produit de foire, de bon marché, exécuté d'une façon expéditive par un artisan inexpert, disposant de moyens très limités, au goût d'une clientèle rustique, peu prétentieuse, qui se contentait de simples ébauches de la divinité adorée. Le corps du Cavalier semble dispropor-

[1] Le présent mémoire parut d'abord dans Dacia, N.S., VIII, 1964, p. 335—343.

https://biblioteca-digitala.ro

tionné, aussi bien par rapport à ses différentes parties que par rapport au cheval. La tête est trop grande, le cou gros et court, le torse exigu, le pied trop long. Le travail de sculpture proprement dit fut accompli d'une manière hâtive, avec des négligences essentielles. Ainsi, par exemple, on a peine à reconnaître un vêtement d'étoffe dans la tunique du Cavalier ; à cause de sa rigidité, elle produit l'impression plutôt d'une cuirasse. Au lieu d'être traités en relief, les plis de ce vêtement furent indiqués, d'une façon primitive, par deux lignes droites incisées le long du flanc droit, pour rencontrer, sur l'abdomen, deux autres lignes semblables tracées transversalement. Ce n'est que dans la partie supérieure du torace que l'on peut discerner un pli recourbé tendu vers l'épaule droite, comme pour marquer l'agraffage d'une chlamyde, vêtement caractéristique du Cavalier thrace, qui n'est toutefois pas reproduit. Les détails de la figure, vaguement ébauchés, sont d'autant moins clairs, que la plaque est couverte, justement à cet endroit, par la croûte calcaire. La chevelure est simplement contournée, sans aucune préoccupation d'en suggérer les mèches, pas même par les incisions qu'on voit sur la crinière du cheval. Une incision transversale à la cheville du Cavalier marque le rebord de la chaussure. Comme dans presque toutes les images de ce dieu chasseur, la cuisse et la jambe sont représentées nues, à moins que l'intention du sculpteur n'ait été d'indiquer ainsi des braies collantes.

Fig. 1

On ne voit pas les yeux et les oreilles du chien, ni ses pieds du côté gauche. Quant au gibier, évidemment un quadrupède, que le Chasseur tient en haut par les pattes de derrière, on manque d'éléments pour en déterminer l'espèce d'une façon sûre. D'après sa silhouette allongée, son cou long et sa tête mince, il ressemble à un faon [2].

L'absence des différents détails des figures représentées, ainsi que de la chlamyde du Cavalier, s'explique par l'habitude courante des artisans de compléter pareils ouvrages par la peinture. Comme la plupart des sculptures de l'antiquité, notre bas-relief n'en a conservé aucune trace,

[2] G. Kazarow, *Die Denkmäler des thrakischen Reitergottes in Bulgarien*, Budapest, 1938, dans Diss-Pann, II, 14, pp. 8, 61 (nº 272) ; 136 (nº 765, fig. 385), 164 (nº 959, fig. 466).

https://biblioteca-digitala.ro

mais il est hors de doute que les représentations du Cavalier thrace, comme tant d'ouvrages similaires, étaient coloriées.

L'inscription comporte deux lignes, dont l'une écrite sur la marge supérieure du cadre, au-dessus du relief et l'autre sur la marge inférieure. La première ligne est complètement illisible, à cause des avaries, les traces de lettres qu'on peut encore distinguer parmi les cassures du marbre ne pouvant servir à rien, car aucune ne peut suggérer une lettre déterminée (fig. 2/1). Ainsi, par exemple, immédiatement à droite des pattes postérieures du gibier, après la grande lacune de l'angle gauche supérieur de la plaque, on voit une barre horizontale, laquelle, surmontant un bout de haste verticale, correspondrait à un T, mais en ce cas cette lettre serait beaucoup trop petite par rapport au reste de l'inscription. Tout de suite à droite, en bas, apparaît, profondément gravé, un appendice du pied gauche d'un A, dont la barre horizontale est trop faiblement indiquée ; on en devine le reste d'après le contour triangulaire de l'espace brisé en cet endroit. Immédiatement après, on discerne une fissure verticale, qui pourrait trahir, éventuellement, la haste d'un I ou d'un P, mais sans autre précision. A ce soupçon de lettre fait suite l'extrémité effacée du pied d'une barre légèrement oblique, pouvant représenter le côté gauche d'un Λ, mais aussi bien celui d'un A ou d'une des barres médianes d'un M. Ensuite, on distingue un angle suggérant la moitié inférieure d'un X, suivi par un éclatement en rond contourné par un reste de lettre courbe, provenant peut-être d'un O ou d'un Θ. Enfin, au bord de la brisure de l'angle supérieur de la plaque, à droite, il y a encore le reste d'une haste verticale, qu'on pourrait attribuer éventuellement à un I, mais, la partie supérieure étant détruite, on pourrait le rapprocher de non moins de dix autres lettres de l'alphabet grec. Un commencement de barre horizontale à droite pourrait nous suggérer un H, mais ce petit trait est si faiblement gravé et situé si bas par rapport à la haste conservée, que, sauf d'autres considérations plaidant pour un H en ce lieu, on pourrait le prendre pour une égratignure accidentelle de la pierre. A l'impossibilité d'identifier les lettres de cette première ligne de l'inscription contribue aussi l'inégalité de leur hauteur.

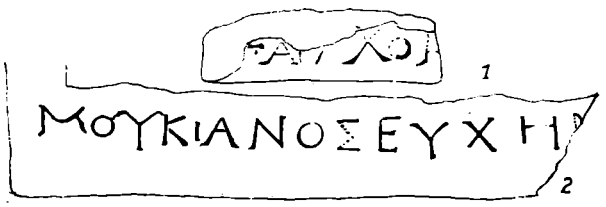


Fig. 2

Dans la deuxième ligne, malgré les corrosions superficielles du marbre et malgré l'exécution sommaire des lettres, gravées avec une profondeur inégale, on lit sans aucune difficulté : Μουκιανὸς εὐχή[ν] (fig. 2/2). La première lettre, M, présente une forme spécifique de l'écriture cursive, à angles arrondis et au pied droit oblique et faiblement gravé. Par leur hauteur, les deux Y dépassent de beaucoup l'allignement et le premier a les extrémités supérieures très évasées, jusqu'à atteindre les lettres voisines O et K. Chez le K, le pied oblique inférieur est séparé de la haste verticale. L'I semble trop petit par rapport au reste de la ligne.

https://biblioteca-digitala.ro

L'angle médian du Σ a été très faiblement gravé ; il est pourtant suffisamment assuré pour exclure d'emblée l'éventualité de la variante carrée de cette lettre. La dernière lettre, dont il n'est resté, à cause de la cassure, qu'une très petite trace du coin supérieur gauche, est l'N final du terme εὐχή[ν] à l'accusatif.

De cette dernière ligne de l'inscription, la seule lisible, il résulte que la plaque fut dédiée par un certain *Mucianus*, comme ex-voto, à une divinité dont le nom figurait dans la ligne précédente. Normalement, cette divinité devait être précisément celle représentée par la plaque sculptée. Il s'ensuit que, dans la partie abîmée du commencement de l'inscription, il faudrait reconstituer le nom du Héros Cavalier : Ἥρως (datif Ἥρῳ).

Il est vrai que parfois, par l'effet des nombreux syncrétismes de ce dieu, ses images étaient consacrées aussi à d'autres divinités, comme Apollon, Asklépios, Silvanus, Artémis, etc. [3], mais aucun de leurs noms n'entre dans l'espace restreint de l'angle supérieur gauche de la plaque, où il n'y avait de place que pour trois ou, tout au plus, quatre lettres, à gauche des pattes du gibier tenu par le Cavalier. Un intervalle si mince pouvait convenir seulement au datif d'un nom bref, comme HPΩ ou HPΩI ou, éventuellement, ΘEΩ, respectivement ΘEΩI. Mais, dans notre cas, la substitution d'un mot vague, comme θεός, au nom spécifique de Ἥρως, semble tout à fait improbable. Dans une telle situation, le terme θεός ne pourrait pas se dispenser d'un qualificatif générique, comme κύριος, σωτήρ, ἐπήκοος, etc. [4], dont aucun ne coïncide avec les bribes de lettres conservées au milieu de la ligne. C'est précisément par l'impossibilité de rapporter les restes de cette partie de l'inscription à un élément connu des formules votives qu'on est obligé de les attribuer à une des nombreuses épithètes indigènes qui ordinairement accompagnent le nom du Cavalier thrace (par exemple Αὐλαρχηνός, Στουρούλεος, Βασκιδιθίας, Ζυμιδρηνός, Σαλδοκελην(ός, etc.) et dont la variété est infinie, presque chaque document en apportant une nouvelle forme [5]. Toutes dérivent de la langue thrace. Elles ont une acception toponymique [6], se rapportant aux différents sanctuaires du Héros, car avec une signification d'un autre ordre on les aurait traduites en grec ou en latin, au moins dans leur majeure partie. Malheureusement, dans la première ligne de notre inscription, tellement abîmée, on ne saurait essayer de reconstituer une semblable épithète inédite. Tout au plus, nous pourrions-nous permettre de la ranger dans la catégorie des épithètes terminées en -ηνός, vu la probabilité d'un H au bord de ladite cassure et l'espace étroit, permettant environ 3 ou 4 lettres, de la partie disparue de la fin de la ligne. Dans cette lacune, les lettres HNΩ ou HNΩI avaient tout juste leur place. Mais quant au radical de l'épithète, nous

[3] *Ibidem*, pp. 12—16 et 189—190. Cf., plus récemment, I. Vénédikov, *Le syncrétisme religieux en Thrace à l'époque romaine*, dans le vol. *Acta antiqua Philippopolitana : Studia archaeologica*, Sofia, 1963, p. 153—166.

[4] G. Kazarow, *op. cit.*, p. 12—13 et 189.

[5] *Ibidem*, p. 189 ; idem, dans P.-W., *Real-Enc.*, suppl. III, v. *Heros*, col. 1140—1143 ; VI A 1, v. *Thrake (Religion)*, col. 481—483.

[6] Cf. aussi I. Gălăbov, *Die thrakischen* -enos- *Bildungen*, dans Linguistique balkanique, VI, 1963, Sofia, p. 75—79.

https://biblioteca-digitala.ro

ne saurions formuler pas même une conjecture. Aussi nous trouvons-nous dans l'étrange posture de reconstituer avec plus de certitude les extrémités perdues de la ligne que son centre quelque peu conservé.

Somme toute, en nous résignant à laisser incomplète l'épithète de la divinité, nous proposons, pour les deux lignes de l'inscription, la lecture suivante :

[Ἥρῳ]. α . . χ̣ο̣[ηνῷ]
Μουκιανὸς εὐχή[ν]

Ici, le nom *Mucianus* ne représente pas un cognomen romain dérivé du gentilice *Mucius*, comme il paraîtrait à première vue, mais le travestissement en formes latines d'un nom thrace par excellence : *Muca* (ou *Moca*), qui jouissait d'une très grande popularité dans les provinces à substratum thrace. Il est abondamment attesté ou dans cette simple forme, ou, plus souvent, dans des noms composés, comme *Mucapor*, *Mucacentus*, *Mucapaibes*, *Mucapuis*, *Mucazenus*, *Mucatra*, *Mucatralis*, Μουκαβίθυρις, Μουκάβουρ, Μουκάζαλις, Μουκαζέρας, Μουκακάκης, Μουκάσης, etc. [7] Sous la forme romanisée de *Mucianus* — Μουκιανός, ce nom se rencontre en Thrace et en Mésie Inférieure avec une fréquence impressionnante [8], ce qui serait impossible à expliquer s'il ne s'agissait que d'une provenance romaine. Il fait son apparition spécialement parmi les dédicants des reliefs votifs au Héros Cavalier [9]. Plusieurs inscriptions nous permettent même de saisir la descendance thrace des titulaires de ce nom romanisé. C'est ainsi, par exemple, qu'un relief du Cavalier thrace de Glava Panega, dans la partie occidentale de la Mésie Inférieure [10], fut dédié à ce dieu par un certain Μοκιανὸς Αὐλουζένεος, qui non seulement était fils d'un indigène au nom d'Αὐλουζένης, mais garda un souvenir thrace jusque dans son nom romanisé, sonnant Μοκιανός au lieu de Μουκιανός, comme un reflet de l'alternance Μόκα-Μούκα. Le nom Μουκιανός, à patronymique thrace non modifié, se rencontre encore à Cillae, dans le bassin de l'Hèbre : Μουκιανὸς Δίνεος, Μουκιανὸς Δόρζας, Μουκιανὸς Δόληους [11]. Parmi les nombreux noms thraces de la grande inscription de Pizos, il y a un Μουκιανὸς Μουκαπόρεος [12]. Sur un relief du Héros Cavalier de Belaštitza (au sud de Plovdiv) figure, comme dédicant, un Αὐρ(ήλιος) Μουκιανὸς Μουκιανοῦ, qui, malgré son gentilice de citoyen romain, continue à former son nom à la manière gréco-thrace, avec le cognomen suivi du nom du père au génitif [13]. En réalité, son nom réel est précisément le soi-disant cognomen, que portait aussi son père, évidemment un Thrace.

Mucianus n'est pas le seul cognomen romain qui fut adopté par les Thraces pour sa similitude fortuite avec leur onomastique nationale.

[7] Cf. G. G. Mateescu, *I Traci nelle epigrafi di Roma*, dans ED, I, 1923, p. 107—108 ; D. Detschew, *Die thrakischen Sprachreste*, Vienne, 1957, p. 310—320, s. vv.

[8] Cf. CIL, III, Index ; G. Mihailov, IGB, I, nº 14 bis ; II, p. 231 ; III, 1, p. 276—277 ; III, 2, p. 245—246 ; IV, p. 309—310.

[9] Dans cette situation on le retrouve 13 fois chez G. Kazarow, *Die Denkmäler*, etc., nºs 65, 106, 110, 208, 234, 330, 453, 498, 604, 609, 633, 738, 1077.

[10] *Ibidem*, p. 72, nº 330 ; G. Mihailov, IGB, II, nºs 542.

[11] G. Mihailov, IGB, III, 1, nºs 1517 et 1520.

[12] G. Mihailov, IGB, III, 2, nº 1690, *e*, 15 ; on y rencontre un cas analogue dans la col. *d*, l. 64 (pl. 92) : Μουκιαν(ὸ)ς Δ.(.)εζρειζένε(ος).

[13] G. Kazarow, *op. cit.*, p. 34, nº 106 ; G. Mihailov, IGB, III, 1, nº 1417.

https://biblioteca-digitala.ro

C'est dans la même situation, mais avec une moindre fréquence, qu'on rencontre des noms comme *Vitalis* ou *Vitalinus* (assimilés aux noms thraces *Bitus*, *Bithus*) [14], *Mestrius* ou *Mestrianus* (assimilés à *Mestris*, *Mestus*, *Mestitu*) [15], *Bassus* (cf. Βασσοῦς, Βάσσαρος, Βασσιδίνα) [16], *Terentius* (assimilé à *Teres*) [17], *Celsus* (cf. Κελσότραλις) [18], *Baebianus* (cf. Βειβοῦς) [19], *Germanus* (cf. *Germas*, *Germanne*, Γερμέννη et la localité *Germane*) [20], *Torquatus* (cf. Τόρκους, Τορκουπαίβης) [21]. Des rapprochements similaires sont suggérés par les noms *Castus*, *Decianus*, Σκωριανός *(Scaurianus)* [22]. Dans le cas de certains cognomina romains comme *Crescens* et *Valens*, qui jouissaient d'une grande diffusion dans les provinces d'origine thrace, sans présenter une similitude spéciale avec des noms indigènes, il faut voir la traduction de quelques-uns de ces noms que, pour le moment, on ne saurait préciser [23]. C'est de cette même manière que nous devons expliquer le nom de *Montanus*, si fréquent parmi les habitants de Thrace, de Mésie Inférieure et des provinces voisines [24].

Pour ce qui est de la date de notre plaque votive de Callatis, nous l'apprécions, d'après les formes des lettres de son inscription, comme se rapportant à la fin du IIe siècle de n. ère, ce qui concorde aussi avec les particularités de sa sculpture.

◆

Le culte du Cavalier thrace, correspondant à un vieux concept religieux des peuples thraces [25], s'était concrétisé dans ses formes spéci-

[14] Cf. G. G. Mateescu, *op. cit.*, pp. 109 et 142. Il faut ajouter *Vitalianus*, le nom du fameux rebelle de Scythie Mineure du VIe s., qui était d'origine thrace ; cf. V. Beševliev, *Die Thraker im ausgehenden Altertum*, dans St. cl., III, 1961, p. 256.

[15] G. G. Mateescu, *op. cit.*, pp. 96, 109, 133—134.

[16] *Ibidem*, p. 109 ; G. Mihailov, IGB, II, p. 235 et n° 542.

[17] G. G. Mateescu, *op. cit.*, p. 109.

[18] *Ibidem*, pp. 108 et 117—118. Cf aussi V. Beševliev, dans Linguistique balkanique, VI, 1963, p. 68 ; L. Botušarova, dans le vol. *Studia in honorem Acad. D. Dečev*, Sofia, 1958, p. 321.

[19] G. G. Mateescu, *op. cit.*, pp. 109 et 247.

[20] *Ibidem*, pp. 109 et 122. Cf. aussi I. Gălăbov, *loc. cit.*, p. 78 ; G. Mihailov, IGB, III, 2, p. 251.

[21] G. G. Mateescu, *op. cit.*, pp. 82 et 109 ; G. Mihailov, IGB, II, n° 542.

[22] G. G. Mateescu, *op. cit.*, pp. 109 et 117—118 ; G. Mihailov, IGB, III, 1, p. 287 ; V. Beševliev, *loc. cit.*, p. 67—70. C'est une assimilation analogue que présente le nom de localité *Longinopara* près de Glava Panega, dont le radical latinisé *Longinus* doit remonter à une forme locale, du genre de *Linzipara*, récemment constatée dans la même région occidentale de la Mésie Inférieure ; cf. B. Siméonov, dans Linguistique balkanique, VI, 1963, p. 91—92. V. Georgiev, *Văprosi na bălgarskata etimologija*, Sofia, 1958, p. 96, suggère une intéressante explication du nom *Longinopara* par la romanisation d'un nom thrace hypothétique **Luginopara*, dérivé de celui de la rivière Λύγινος (Arrien, *Anab.*, I , 2). Pour le nom *Longinus* associé à des noms thraces, comme *Cotys* et *Auluzenis*, cf. G. Mihailov, IGB, III, 1, n°s 953 et 1404.

[23] Pour *Crescens*, cf. G. G. Mateescu, *op. cit.*, p. 108 ; pour *Valens*, V. Beševliev, *loc. cit.*, p. 70.

[24] CIL, III, 650, 879, 7437, 8032, 13732 ; cf. B. Gerov, *La romanisation entre le Danube et les Balkans d'Hadrien à Constantin le Grand*, Sofia, 1954, dans Godišnik Univ.-Sofia, XLVIII, 1952—1953, p. 377, n° 367 ; idem, *Untersuchungen über die westthrakischen Länder in römischer Zeit*, Sofia, 1961, *(ibidem*, LIV, 3, 1959—1960), p. 369, n° 220 ; G. Mihailov, IGB, II, n°s 539 et 681 ; III, 1, n°s 913 et 1346 ; III, 2, n° 1714.

[25] Cf. V. Pârvan, *Municipium Aurelium Durostorum*, dans Rivista di Filologia e di Istruzione classica, II, 1924, p. 326 ; idem, dans Dacia, I, 1924, p. 277—279 ; G. Kazarow, dans P.-W., *Real-Enc.*, v. *Thrake (Religion)*, col. 475—477 et 487 ; R. Pettazzoni, *La religione dell'antica Tracia*, dans Izvestija-Inst., XVI, 1950 *(Serta Kazarovtana*, I), p. 294—299.

https://biblioteca-digitala.ro

fiques bien avant l'époque romaine, entre les frontières de l'Etat des rois odryses et sous les influences helléniques. Les images les plus caractéristiques du Cavalier thrace, dont les plus anciennes se rencontrent dès le IVe s. av.n. ère, remontent aux modèles offerts par l'art grec et notamment au type de la stèle de Dexiléos [26]. Encore rares à l'époque hellénistique et faisant leur apparition surtout aux environs des villes grecques des côtes égéenne et pontique, ces images devinrent extrêmement fréquentes à l'époque romaine, quand elles jouirent d'une large popularité à l'intérieur des pays thraces. Pourtant leur diffusion s'est toujours limitée aux provinces de Thrace et de Mésie Inférieure [27], qui représentaient les territoires de l'ancien royaume odryse. Excepté les contrées sud-orientales de la Macédoine [28], qui avaient appartenu jadis à cet Etat thrace, les reliefs du Héros Cavalier ne dépassent que sporadiquement les limites de la Thrace et de la Mésie Inférieure et toujours en relation avec des individus provenant de ces deux provinces.

A l'intérieur de sa principale aire de diffusion, le culte de cette divinité était intensément pratiqué, mais il était loin de présenter partout une parfaite uniformité. Des variations de détail se font remarquer d'une région à l'autre. C'est surtout dans la Dobroudja, l'ancienne Scythie Mineure, que l'on constate les différences les plus frappantes à ce propos. En tant qu'ancienne dépendance du royaume odryse et comme prolongement de la province romaine de Mésie Inférieure, la Scythie Mineure a connu le culte du Cavalier thrace, à l'époque romaine, aussi fréquemment que le reste de la province dont elle relevait. On y trouve les images de ce dieu en grand nombre. Cependant, en raison de sa position géographique, à l'écart des régions balkaniques et aussi de la prédominance de la population gète, parsemée d'enclaves scythes inconnues aux autres régions de l'ancienne Thrace, ce petit pays ponto-danubien présentait néanmoins ses particularités propres. Pour ce qui est du Cavalier thrace, on constate d'abord que les sanctuaires de cette divinité, si communs dans le reste de la Mésie Inférieure [29], y font complètement défaut. Puis, ses images font leur apparition bien plus souvent sur les monuments funéraires que sur les plaques votives. D'autre part, en Dobroudja elles portent assez rarement des inscriptions et quand même elles en sont pourvues, il ne s'agit que d'épithètes grecques ou latines du Héros, à acception abstraite, comme ἰσχυρός, κατοικάδιος, κτίστης, ἐπιφανής, *sanctus*, *invictus* [30],

[26] F. Deneken, v. *Heros*, dans Roscher, *Lexicon*, col. 2557—2565 ; Ch. Picard, *La sculpture antique de Phidias à l'ère byzantine*, Paris, 1926, pp. 56 (note 2) et 418 ; G. Kazarow, *Die Denkmäler des thrakischen Reitergottes*, p. 7—12.

[27] G. Kazarow, *op. cit.*, p. 3—4.

[28] P. Collart, *Philippes, ville de Macédoine, depuis ses origines jusqu'à la fin de l'époque romaine*, Paris, 1927, p. 423—429 ; idem, *Monuments thraces de la région de Philippes*, dans Izvestija-Inst., XVI, 1950 (*Serta Kazaroviana*, I), p. 7—16.

[29] V. Pârvan, dans Dacia, I, 1924, p. 277 ; G. Kazarow, dans RE, suppl. III, v. *Heros*, col. 1133—1137 et VI A 1, v. *Thrake (Religion)*, col. 478—481 ; idem, *Prinos kâm religijata na trakijskija konnik*, Sofia, 1934 (extrait de *Spisanie* de l'Acad. Bulgare, XLVIII), p. 1—6 ; T. Gerassimov, *Un temple d'un Héros-Cavalier thrace près du village Lesičeri (arr. de Tyrnovo)*, dans les *Mélanges Karel Škorpil*, Sofia, 1961, p. 245—253.

[30] O. Tafrali, dans RA, 1925, I, p. 271, n° 3 (Ἥρωι ἰσχυρῶ[ι]) ; cf. aussi Th. Sauciuc-Săveanu, dans Dacia, I, 1924, p. 145—146, n° 6 ; D. M. Teodorescu, *Monumente inedite din Tomis*, dans BCMI, VIII, 1915, p. 14, n° 35 (cf. G. Kazarow, dans P.-W., *Real-Enc.*, v. *Thrake*, col. 482) ; Gr. Florescu, dans le vol. *În Memoria lui Vasile Pârvan*, Bucarest, 1934, p. 133—137 ;

https://biblioteca-digitala.ro

tandis que les épithètes indigènes de caractère toponymique, si répandues dans les Balkans, y sont presque totalement absentes. De fait, ce n'est que tout récemment qu'une telle épithète a été rencontrée pour la première fois en Dobroudja. Il s'agit d'une dédicace à Ἥρως Δωσαηνός, gravée sur un relief au Cavalier thrace qui vient d'être découvert à Arsa dans le territoire de Callatis [31]. L'exemple illisible que nous y ajoutons par notre plaque, provenant toujours de Callatis, en est donc le deuxième.

Quant aux deux monuments de Tomis : une stèle présentant l'image du Héros Cavalier avec la dédicace Ἥρωι Μανίμαζωι [32] et un autel, sans image, portant la dédicace Ἥρωι Μανίβαζω(ι) [33], ils doivent se rapporter à un culte spécial pratiqué dans les villes grecques du Pont Euxin et notamment à Odessos, où le Ἥρως Μανίμαζος est attesté par deux plaques votives à inscriptions, connues depuis longtemps [34]. La résonance iranienne plutôt que thrace de l'épithète Μανίμαζος, rendue encore plus manifeste par la variante Μανίβαζος de Tomis [35], confère à ce culte une situation à part par rapport au reste des reliefs dédiés au Cavalier thrace. D'autre part, l'image du Cavalier reproduite sur les monuments cités de Tomis et d'Odessos, appartenant au type dépourvu d'armes et chevauchant majestueusement au pas, bien que fréquente parmi les représentations du Cavalier thrace [36], n'en est toutefois pas la plus caractéristique. En échange, c'est une image assez commune du Héros funéraire grec, très répandue dès l'époque classique [37]. En raison de ces faits, ainsi que de la fréquence du culte du Héros Manimazos exclusivement dans les villes les plus cosmopolites du Pont Gauche, on pourrait envisager l'éventualité d'une origine exotique de ce dieu, par

[*De*]*o Sanc*[*to*] *Herrone* (sic), sur un autel de Capidava ; D. M. Pippidi, ActaAnt, Budapest, X, 1962, p. 219—224 : *Heroni Invicto* (Histria) ; C. Scorpan, *Cavalerul trac*, Constanța, 1967, p. 32—34, fig. 12 Ἥρωι κτίστη[ι] (Callatis). A l'intérieur du grand édifice romain à mosaïque découvert ces dernières décennies à Tomis, on a trouvé un bloc en marbre portant la dédicace Ἥρωι ἐπιφανῆι (renseignement inédit communiqué par V. Barbu).

[31] G. Poenaru-Bordea, *Cîteva inscripții recent descoperite în Dobrogea*, dans St. cl., V, 1963, p. 292, n° 3 et fig. 3.

[32] Gr. G. Tocilescu, AEM, VI, 1882, p. 18—19, n° 38, en publiant pour la première fois cette inscription, qui se trouve au Musée National des Antiquités de Bucarest (n° 595), a lu Ἥρωι Μ[...]μάχωι (cf. aussi G. Kazarow, P.-W., *Real.-Enc.*, v. *Thrake*, col. 482) ; il a proposé, d'une façon conjecturale, de compléter l'épithète par Μ[ενε]μάχωι. Mais, plus tard, le savant roumain est revenu sur cette reconstitution précaire, pour lui substituer la leçon juste :Μανίμαζωι (*Monumente epigrafice și sculpturali*, I, p. 93, note 2 ; cf. aussi N. Iorga, *Histoire des Roumains et de la romanité orientale*, I, 2, p. 241, note 15), qu'un œil exercé peut distinguer avec précision parmi les lettres effacées de la pierre. Plus récemment et indépendemment de la dernière note de Tocilescu, I. I. Russu, in Zeitschrift für Namenforschung, XVI, 1940, p. 157—158, est arrivé à la même lecture.

[33] A. Rădulescu, dans SCIV, XIV, 1, 1963, p. 90, n° 10.

[34] Cf. G. Kazarow, *Die Denkmäler des thrakischen Reitergottes*, p. 165—166, n° 974—975 ; G. Mihailov, IGB, I, n°s 77—78.

[35] Cf. I. I. Russu, dans SCIV, IX, 2, 1958, pp. 308 et 316, pour les noms *Ospinmazos* et *Urgbazos* d'Olbia, dont il soutient le caractère iranien contre G. G. Mateescu, *Nomi traci del territorio scito-sarmatico*, dans ED, II, 1924, p. 235. V. Pârvan, *Getica*, p. 243—245, en soutenait aussi l'iranisme ; ce n'est que pour *Ospinmazos* qu'il pensait à certaines affinités thraces.

[36] Cf. G. Kazarov, *op. cit.*, p. 5—6.

[37] F. Deneken, *loc. cit.* Cf., récemment, Gorana Tontcheva, *Ob ikonografii i haraktere frakijskogo Herosa iz Odessosa*, dans le vol. *Acta antiqua Philippopolitana : Studia archaeologica*, p. 71—79.

https://biblioteca-digitala.ro

exemple d'Asie Mineure [38]. Il ne serait pas inutile, à ce propos, de se rappeler qu'une des dédicaces mentionnées d'Odessos est faite par une communauté des Θυνεῖται Ἑρμᾶντος [39] ayant à sa tête un ἱερεὺς Ἐπταίκενθος Ἀσιατικοῦ. Ce patronymique d'un prêtre du dieu Manimazos en pourrait dire long. Quoi qu'il en soit, les deux monuments de Tomis représentant cette divinité, isolés à l'intérieur de cette ville pontique, n'affectent nullement la question de la diffusion des épithètes thraces du Cavalier au nord de Callatis.

De même que l'épithète indigène inscrite sur notre relief callatien, le nom du dédicant de ce monument, *Mucianus*, en tant que forme romanisée d'un nom thrace, apparaît pour la première fois dans la Scythie Mineure. En échange on y connaît depuis longtemps ses correspondants thraces : *Muca*, *Mucaporus*, *Mucasius*, *Mucatralis*, etc. [40], très fréquents surtout parmi les enclaves des Besses et des Lai immigrés des Balkans.

L'élément nouveau apporté par notre relief dans le cadre des monuments de Scythie Mineure dédiés au Cavalier thrace, résulte non seulement des données de l'inscription, mais aussi des particularités de l'effigie sculptée. C'est pour la première fois qu'en Dobroudja ce dieu chasseur est représenté dans une attitude triomphante, tenant dans sa main le gibier tué, au lieu de la lance. Dans les autres pays thraces, d'ailleurs, les images appartenant à ce groupe ne sont pas non plus nombreuses. Particulièrement rare est justement notre variante, avec le gibier surélevé de la main droite du Chasseur, comme si celui-ci voulait le soustraire aux regards avides du chien. Dans le répertoire complet des images du Cavalier thrace trouvées en Bulgarie que Gavril Katzarov publia en 1938, on ne rencontre que sept exemples de ce type, dont six provenant de la Mésie

[38] Sans aller jusqu'à une conclusion semblable, G. Tontcheva, *op. cit.*, p. 77—79, relève de spéciales affinités avec l'Asie Mineure aussi bien dans les images du Héros Manimazos que dans celles d'autres Héros adorés à Odessos, comme Ἥρως Καρχβασμός, Ἥρως Περκός, Ἥρως Περκωνός.

[39] G. Kazarow, *op. cit.*, p. 166, n° 975; G. Mihailov, IGB, I, n° 78. Le terme Θυνεῖται n'est connu que par cette inscription. On lui assigne généralement l'acception de «pêcheurs de thons» (θύννοι), comme membres d'un collège professionnel; cf. G. Kazarow, dans P.-W., *Real-Enc.*, v. *Thrake*, col. 484; idem, *Prinos kăm religijata na trakijskija konnik* p. 13; M. Rostowzew, *Gesellschaft und Wirtschaft im römischen Kaiserreiche*, II, Leipzig, 1931, p. 312; Chr. M. Danoff, *Zapadnjat breg na Černo More v drevnostta* (Le littoral occidental de la mer Noire dans l'antiquité), Sofia, 1947, p. 110—111. Comme tel il a été enregistré aussi par le *Greek-English Lexicon* de Liddel-Scott (Oxford, 1958), v. θύνν-α. Ce n'est pourtant qu'une variante iotacisante du mot Θοινεῖται récemment rencontré, toujours à Odessos, dans une dédicace au Ἥρως Καρχβασμός (M. Mirtschev, dans Izvestija-Varna, XII, 1961, p. 7, n° 1) et connu antérieurement, sous la forme dorienne Θοινᾶται, aussi à Callatis (Th. Sauciuc-Săveanu, dans Dacia, III—IV, 1927—1932, p. 451, b; idem, dans Dacia, N. S., II, 1958, p. 207—219). Il signifie «participants aux θοῖναι», c'est-à-dire «membres d'un thiase religieux». Cf. J. et L. Robert, REG, LXXV, 1962, p. 178, n° 206. Un terme dérivé de θύννος devrait, normalement, conserver le double v. D'autre part, Θυνεῖται garde le même thème θύω «offrir des sacrifices» qui est à la base de θοίνη et de Θοινᾶται, voire même plus fidèlement. En ce qui concerne le nom Ἑρμᾶς, de Θυνεῖται Ἑρμᾶντος, on pense à un fondateur du collège respectif (G. Mihailov, *loc. cit.*), mais aussi à un élément géographique inconnu (M. Rostowzew, *loc. cit.*).

[40] *Vico Turre Muca*[...] : CIL III 7533 (Anadolchioi près de Tomis), v. ci-dessous, p. 277 et suiv.; *Mucaporus* : CIL III 7565 (Mihail Kogălniceanu, jadis Caramurat); III 14214 (Tropaeum Traiani); D. Tudor, SCȘ Iași, 1—2, 1951, p. 501, n° 2 (Histria); *Mucasius* : CIL III 7573=14214[37] (Tomis); *Mucatrus* : Gr. Florescu, dans SCIV, IX, 2, 1958, p. 343—344 (Clus); *Mucatrio* : V. Pârvan, *Histria*, IV, p. 153 (Histria); *Mucatralus* : idem, *Histria*, VII, p. 67.

https://biblioteca-digitala.ro

Inférieure, à l'instar de notre exemplaire [41]. Cependant le plus rapproché de notre relief en est le septième, que l'on donne pour trouvé à Plovdiv, au sud des Balkans [42]. Ce ne sont pas seulement l'image du gibier et sa position qui coïncident minutieusement dans les deux pièces comparées, mais aussi l'aspect tout entier du Cavalier, du cheval et du chien. La seule différence est que sur l'exemplaire de Thrace apparaissent un arbre et la tête d'un sanglier, qui dans notre relief font défaut. L'inscription de l'exemplaire de Plovdiv consiste également dans une dédicace au Héros, partagée entre les bords supérieur et inférieur de la plaque et mal gravée. Au dernier temps on vient de lui établir cette lecture : Ζειν̣δρουμηνῷ εὐχή[ν] | Ἥρωει Γ(άϊος) Βολτίλιος Ἰνγέ|(γ)<π>ους [43]. Le [nom du dédicant, transcription de la forme *C(aius) Voltilius Ingenuus*, y est écrit avec de petites déformations dues à l'inhabileté du lapicide, sans doute un Gréco-Thrace inexpert en onomastique latine. La provenance de ce relief, qui serait le seul trouvé dans la province de Thrace, est loin d'être certaine. Au musée de Plovdiv, où il se trouve à présent, il fut apporté d'une maison privée de cette ville, où il faisait l'office d'icône chrétienne dédiée à saint Georges [44]. Il n'est nullement exclu, voire même probable, que la famille de son ancien possesseur l'eût procuré de quelque endroit du nord des Balkans, où, aussi bien son type que le nom complètement romain de son dédicant se trouvaient être dans leur milieu naturel.

Un exemplaire du même type, aussi très ressemblant au nôtre, est conservé dans le Musée d'Histoire de Cluj-Napoca. C'est une plaque en marbre de 0,28 m de hauteur, 0,22 m de largeur et 0,02 m d'épaisseur, trouvée à Turda, l'antique *Potaissa*, où, après l'an 167, avait sa garnison la Légion *V Macedonica*, transférée de Troesmis. Comme les images du Cavalier thrace sont très rares en Dacie, il s'agit sans doute d'un objet d'importation de Mésie Inférieure, introduit par un des nombreux soldats de la légion mentionnée originaires de cette province danubienne. La plaque, dépourvue d'inscription, représente le Héros Cavalier dans la même attitude que celle du relief de Callatis, tenant en haut un faon [45].

L'appartenance de notre relief callatien à ce type, ainsi que son inscription avec l'épithète thrace du Héros et les dédicaces de Tomis au Ἥρως Μανίμαζος, ne sont pas de nature à modifier la constatation, en général, que dans la Scythie Mineure, le culte de ce dieu revêtait des nuances différentes par rapport au reste de la Mésie Inférieure et à

[41] G. Kazarow, *op. cit.*, n° 143, fig. 61 (Čaušovo, arr. d'Eski Džumaja) ; n° 385, fig. 213 (Gorsko Ablanovo, arr. de Popovo) ; n° 733, fig. 369 (Paskalevăţz à 7 km de Nicopolis ad Istrum) ; n° 959, fig. 466 (Trănkovitza, arr. de Nikopol) ; n° 979, fig. 473 (Varna) ; n° 1060, fig. 507 (lieu incertain de la Bulgarie du nord).

[42] *Ibidem*, n° 765, fig. 385.

[43] G. Mihailov, IGB, III, 1, n° 973 ; cf. I. I. Russu, dans Godišnik-Plovdiv, 1954, p. 199, n° 2.

[44] Un exemple analogue à Izvorovo (arr. de Čirpan), où un relief au Cavalier thrace fut encastré dans le clocher d'une église dédiée à saint Georges ; cf. G. Kazarow, *Neue Denkmäler zur Religionsgeschichte Thrakiens*, dans le vol. *Studia in honorem Acad. D. Dečev*, Sofia, 1958, p. 522.

[45] La pièce se trouve au Musée de Cluj-Napoca sous le n° d'inventaire 4617. Elle y est entrée vers 1886 avec la majorité de la collection de J. Pataki, à laquelle elle avait appartenue. J. Hampel en publia une brève notice dans AÉ, XXIII, 1903, p. 312, n° 5, d'après une photographie qu'on lui avait envoyée et qu'il ne reproduisit pourtant pas.

https://biblioteca-digitala.ro

la Thrace. De même que l'exemplaire susmentionné à l'épithète Δωσαηνός, ce relief ne fait que fixer à Callatis la limite septentrionale approximative de la zone de diffusion des exemplaires de ce genre. On ne saurait en étendre la portée à la Dobroudja tout entière.

Comme nous l'avons déjà montré ci-dessus, les épithètes indigènes du Cavalier thrace, surtout quand elles sont terminées en -ηνός, se rapportaient aux sanctuaires de cette divinité. Il s'ensuit que de pareils lieux de culte du Héros existaient aussi dans les environs de Callatis [46]. Toujours est-il que cette ville ne se trouvait pas loin des régions sud-orientales de la Mésie Inférieure, où les sanctuaires du Héros étaient particulièremen. nombreux. Mais l'étroite corrélation entre l'épithète toponymique et le sanctuaire nous oblige, d'autre part, à accorder une valeur effective à la constatation que dans la Dobroudja septentrionale manquent aussi bien les représentations du Cavalier thrace à épithète de cette sorte, que les vestiges de ses sanctuaires.

Nous sommes loin d'oublier qu'en question de nuances et de détails dépendant de la répartition territoriale des sources archéologiques, il faut tenir compte aussi du hasard des découvertes, qui peut toujours apporter des surprises. Mais, sans négliger cette précaution, nous ne devons tout de même pas perdre de vue que jusqu'à présent les recherches et les découvertes archéologiques se sont produites avec une intensité égale aussi bien en Dobroudja que dans le sud de la Mésie Inférieure et aussi que, les différences entre les deux régions quand au culte du Cavalier thrace sont d'une netteté allant jusqu'au contraste. C'est d'autant plus curieux que les sanctuaires et les images à épithètes indigènes du Héros font défaut même dans les contrées de la Scythie Mineure habitées par les Besses et les Lai originaires des Balkans, où l'on s'attendrait plus qu'ailleurs à retrouver les formes méridionales du culte de ce dieu thrace par excellence. Il est probable que ces populations balkaniques déracinées finirent par se laisser entraîner vers les tendances spirituelles spécifiques du milieu local.

[46] G. Kazarow, dans P.-W., *Real-Enc.*, v. *Thrake*, col. 484 et *Prinos kâm religijata na trakijskija konnik*, p. 12, incline à attribuer à ce culte les vestiges d'un sanctuaire de la grotte complexe de Limanul (jadis Caracicola), signalée par O. Tafrali, dans AArh, I, 2, 1928, p. 51—52, sur le territoire de Callatis, à 7 km à l'ouest de Mangalia. Quoique plausible, ce n'est qu'une pure conjecture, car ni dans cette grotte, ni dans les niches constatées sur un rocher voisin, on n'a trouvé d'indices se rapportant à une divinité déterminée.

https://biblioteca-digitala.ro

LE PROBLÈME DES LAI

Une inscription datant du milieu du IIIe s. de n. ère, trouvée fortuitement, il y a 95 ans, dans la périphérie nord de la ville de Constantza, donc dans le voisinage de la cité antique de Tomis, révelait pour la première fois une population locale du nom assez curieux de *Lae* [1], auquel on n'a pu attribuer au premier moment aucune signification. Une tentative d'expliquer ce groupe de trois lettres comme une abréviation d'un mot commun quelconque échoua d'emblée [2]. C'est Gr. Tocilescu qui pensa tout d'abord à rattacher la prétendue abréviation à un élément ethnique, encore imprécis [3]. Puis Vasile Pârvan reprit le problème avec une particulière instance, en proposant, dans une première étape, de considérer cet élément comme une sous-division tribale, pour le moment inconnue, des Besses thraces établis dans la Scythie Mineure [4]. Plus tard, à l'occasion des fouilles qu'il avait dirigé entre 1916 et 1922 dans les ruines d'Histria, une autre cité pontique, il découvrit lui-même une inscription à formule identique, où le même nom apparaissait sous la forme *Lai (cives Romani et Lai consistentes vico Secundini)* [5]. Se laissant attirer par la ressemblance de cette forme avec le terme grec λαοί, dans l'acception hellénistique orientale de paysans dépendants travaillant sur les vastes domaines de l'État (βασιλικοὶ λαοί), il renonça à son hypothèse ethnique, à laquelle il n'avait pu trouver une indication précise, pour embrasser l'idée d'une interprétation sociale. Comme il se rendait compte des difficultés qui s'opposaient toutefois à la présence d'une telle classe sociale en Scythie Mineure, où les grandes propriétés latifundiaires ont toujours fait défaut et où le nom même de *Lai* n'avait pas fait son apparition avant la date de ces inscriptions du IIIe s. de n. ère, il conclut qu'il devait s'agir d'une assimilation avec les λαοί hellénistiques de certaines populations d'outre frontière colonisées par les Romains à l'intérieur de la Mésie Inférieure dans

[1] CIL, III, 7533 (donnée comme découverte à Anadolchioi, un village aujourd'hui disparu à la suite de l'extension de la ville de Constantza qui l'a incorporé) = Gr. Tocilescu, AEM, VI, 1882, p. 11, n° 19 ; idem, *Fouilles et recherches archéologiques en Roumanie*, Bucureşti, 1900, p. 108—109, n° 2 : *[ci]ves Roman[i e]t Lae consi[st]entes vico[T]urre Muca[...]*. On pourrait compléter le dernier nom par *Muca[poris]* ou *Muca[tralis]* ; cf. V. Pârvan, *Zidul cetăţii Tomi — Le mur d'enceinte de Tomi*, AAR m.s.ist., s. II, t. XXXVII, Bucureşti, 1915, p. 432—433 (*Muca[poreos]*, *Muca[traleos]*) ; R. Vulpe, *Din istoria Dobrogei*, II, Bucureşti, 1968, p. 225.

[2] J. Weiss, *Die Dobrudscha im Altertum*, Sarajevo, 1911, p. 59 : *lae(gionis)* ; cf. V. Pârvan, *op. cit.*, p. 432, note 2.

[3] Gr. Tocilescu, *Fouilles et recherches*, p. 109 ; cf. I. I. Russu, SCIV, X, 1959, 1, p. 139—140, n° 1.

[4] V. Pârvan, *op. cit.*, pp. 432—434 et 448 (conjectures *Lae[ssi?]* ou *Lae[pti?]*. Cf. aussi G. G. Mateescu, BCMI, VIII, 1916, pp. 40 et 42.

[5] V. Pârvan, *Histria*, VII (ARMSI, s. III, t. II), Bucureşti, 1923, pp. 96—106 et 129—132.

https://biblioteca-digitala.ro

la situation de *dediticii*, à l'instar des *laeti* germaniques des provinces occidentales et de *gentiles* de l'Orient romain, attestés sous le Bas-Empire [6]. Mais, malgré l'adhésion que cette interprétation lui assura de la part de plusieurs savants étrangers, y compris M. Rostovtzeff, auteur d'un fameux traité sur le colonat romain et d'une histoire sociale et économique de l'Empire romain [7], Pârvan ne la maintint pas longtemps. Une nouvelle découverte épigraphique, occasionnée par ses fouilles histriennes de 1923—1925, le fit changer encore une fois d'opinion et pour de bon. Il s'agit de deux autels, l'un datant du règne de Septime Sévère et l'autre de l'an 238, sous Gordien, et dédiés à ces empereurs par les mêmes *Lai consistentes vico Secundini*, toujours en compagnie des *cives Romani* [8]. Le nombre total des documents concernant cette population s'élevait maintenant à quatre, dont trois provenant d'une seule localité. L'apparition insistante du nom de *Lai* dans un espace si restreint, contrastant avec son absence totale ailleurs, obligea le savant roumain de reviser ses conclusions sociales, pour revenir à l'interprétation ethnique, qu'imposait aussi la parfaite coïncidence du texte de ces documents avec la formule des dédicaces posées, à la même époque, sur les autels pareils des Besses de leur voisinage, bien connus [9]. Ne faisant plus cas de son hypothèse antérieure que les *Lai* seraient une division tribale de ceux-ci, il trouva enfin leur vraie identité dans la petite population balkanique des Λαιαῖοι, mentionnée par Thucydide (II, 97, 2) sur le cours supérieur du Strymon, dans le voisinage du tronc principal des Besses, mais différant de celui-ci. C'était dans ce renseignement du V^e^s. av.n. ère, qui lui avait échappé auparavant, de même qu'à tous les autres chercheurs, que résidait la clé de l'énigme. En effet, les formes *Lae* et *Lai* ne représentaient que des raccourcis, naturellement pratiques, de la transcription latine, *Laeaei*, du nom Λαιαῖοι. Voisins des Besses, aussi bien dans leur patrie thrace des Balkans que dans la Dobroudja, les *Lai* avaient été entraînés dans la migration de ceux-ci vers les bouches du Danube au cours du Ier s.av. n.ère [10]. Établis dans les territoires ruraux d'Histria et de Tomis et vivant inaperçus, à cause de leur petit nombre, ils ne firent valoir leur présence qu'au IIIe s. de n.ère, grâce aux inscriptions citées.

Depuis la mort de Vasile Pârvan, advenue prématurément en 1927, trois nouvelles inscriptions concernant les *cives Romani et Lai consistentes vico Secundini* furent découvertes par son disciple, feu Scarlat Lambrino, toujours à Histria, avec une quatrième, consistant en un cippe fragmentaire du règne d'Antonin le Pieux, écrite en grec avec la mention d'un

[6] *Ibidem.*

[7] M. Rostovtzeff, *The Social and Economic History of the Roman Empire*, Oxford, 1926, p. 558.

[8] V. Pârvan, *Fouilles d'Histria: Inscriptions, troisième série: 1923—1925*, Dacia, II, 1925, pp. 241—244 et 246—247.

[9] *Cives Romani et Bessi consistentes vico Ulmeto* ou *vico Quintionis* : cf. V. Pârvan, *Cetatea Ulmetum*, I, Bucureşti, 1912 (AAR, m.s.ist., s. II, t. XXXIV), pp. 562 et 600 ; II, 2, Bucureşti, 1914 (*ibidem*, t. XXXVI), pp. 366—368 et 406 ; *Histria*, IV, Bucureşti, 1916 (*ibidem*, t. XXXVIII), pp. 617—620 et 722—723 ; *Histria*, VII (v. ci-dessus, note 5), pp. 55—60, 67—71, 118—122 ; « Dacia », II, 1925, p. 214—217.

[10] V. Pârvan, Dacia, II, 1925, p. 243—244.

https://biblioteca-digitala.ro

Λαϊκὸς πύργος (étudiée ultérieurement, d'une façon exhaustive, par I. Stoian) [11].

La solution ethnique que V. Pârvan avait définitivement donnée au problème des *Lai* et que le savant anglais Stanley Casson avait aussi formulée peu après, mais indépendamment [12], fut presque généralement partagée par la suite. M. Rostovtzeff l'adopta dans les nouvelles éditions de son « Histoire sociale et économique », en abandonnant lui aussi l'interprétation sociale vers laquelle il s'était montré enclin [13]. Ainsi que bien de mes collègues roumains, la plupart anciens élèves de Pârvan [14], j'ai embrassé d'emblée cette importante conclusion ethnique de notre regretté maître [15]. Après la deuxième guerre mondiale, une attitude pareille fut manifestée à l'égard de ce problème par les chercheurs soviétiques qui, bien renseignés sur la bibliographie pertinente, s'étaient spécialement occupés de l'histoire ancienne de nos régions, comme par exemple Tatiana D. Zlatkovskaïa [16] et Irina T. Krouglikova [17]. Ce n'est que Mme E. N. Štaerman qui, informée seulement de la thèse sociale de Pârvan sur les λαοί, que son auteur avait rejetée et dont elle eut connaissance par une référence de l'Année épigraphique (1924, n° 148), l'adopta dans son étude sur les *dediticii* de l'Empire romain [18], sans avoir pu consulter directement les commentaires afférentes du savant roumain et sans avoir appris l'interprétation ethnique sur laquelle il s'était finalement fixé. La thèse de l'analogie entre les *Lai* et les λαοί fut empruntée à Mme Štaerman par l'historien A. B. Ranovitsch, qui l'enregistra sommairement dans ses importants ouvrages sur l'Orient hellénistique et romain [19], sans connaître lui non plus la dernière conclusion de Pârvan et de Casson sur l'acception ethnique du nom de *Lai*. D'accord entre eux pour l'identité *Lai* = λαοί [20], les deux historiens soviétiques diffèrent quant aux hypothèses par lesquelles ils tâchent d'expliquer la provenance de cette population de la Dobroudja. Tandis que Mme Štaerman pense que les *Lai* représenteraient

[11] S. Lambrino, RÉL, XI, 1933, p. 457—463 ; idem, *Le Vicus Quintionis et le Vicus Secundini de la Scythie Mineure*, dans *Mélanges de Philologie, de Littérature et d'Histoire ancienne offerts à J. Marouzeau*, Paris, 1948, p. 319—346 ; I. Stoian, SCIV, II, 1951, 2, p. 137—157 ; et Dacia, n.s., III, 1959, p. 369—390 (complétée avec deux nouveaux fragments). Cf. aussi J. et L. Robert, RÉG, LXXI, 1958, p. 283—284, n° 341 ; G. Mihailov, IGB, IV, Sofia, 1966, p. 222 ; R. Vulpe, DID, II, p. 143—146.

[12] S. Casson, JRS, XVII, 1927, p. 97 et suiv.

[13] M. Rostovtzeff, *Storia economica e sociale dell'Impero Romano*, Firenze 1967, p. 287—288, note 54.

[14] Cf., *e.g.*, Em. Panaitescu, *Momenti della civiltà romana nella Mesia*, Bologna 1935, dans *Gli studi romani nel mondo*, II, p. 238 ; S. Lambrino, *l.c.* ; Em. Condurachi, dans *Istoria României*, I, Bucureşti 1960, pp. 496—497 et 559 ; D. M. Pippidi, DID, I, Bucureşti, 1965, p. 321.

[15] R. Vulpe, HAD, Bucureşti, 1938, p. 186—188 ; DID, II, pp. 143, 199, 225.

[16] T. D. Zlatkovskaïa, *Mëzija v I—II vekah našej ery* (La Mésie aux Ier—IIe siècles de notre ère), Moscou 1951, p. 9, note 6.

[17] I. T. Krouglikova, VDI, 1952, 3, p. 92 et suiv.

[18] E. M. Štaerman, VDI, 1946, 2, p. 81—88.

[19] A. B. Ranovitch, VDI, 1947, 2, p. 28—39 ; idem, *Ellinizm i ego istoričeskaja rol'* (L'hellénisme et son rôle historique), Moscou 1950, p. 156 (traduction roumaine, Bucureşti, 1953, p. 178).

[20] Une opinion analogue chez D. Dečev, *Die thrakischen Sprachreste*, Wien 1957, p. 274 (adhérant à la thèse sociale de V. Pârvan, *Histria*, VII, que celui-ci avait abandonnée) et B. Gerov, *Proučvanija — Untersuchungen über die westthrakischen Länder in römischer Zeit* (bulgare et allemand), Sofia 1961 (Godišnik — Univ. Sofia, LIV, 3, 1959/60), p. 236, note 7 (complètement au courant des éléments de la discussion).

https://biblioteca-digitala.ro

un autre nom de la population des *Bessi* par allusion à leur état social, A. B. Ranovitch esquisse, en passant, la supposition qu'il s'agirait d'une colonisation de λαοί amenés d'Asie Mineure par les Romains.

A ces tentatives de reviviscence de l'interprétation sociale des *Lai*, si défectueusement démarrées, une adhésion enthousiaste fut exprimée par feu C. Balmuş (1898—1957), philologue et successivement professeur de littérature grecque classique aux Universités de Jassy et de Bucarest. Épris des problèmes sociaux de l'histoire, il essaya de remettre en discussion l'origine des *Lai*, en s'évertuant à contester la conclusion finale de V. Pârvan. C'est en répliquant à ses considérations écrites à ce propos que j'avais publié, dans la même revue, faisant suite à son mémoire, un commentaire critique à la défense de l'interprétation ethnique des *Lai* [21].

Le texte de ma présente étude répète en grande partie le contenu de ce commentaire, que j'ai cherché à épurer, le plus convenablement possible, de certains accents polémiques, qui, inhérents au moment même de la dispute, quand mon opposant était en vie, n'est plus de la même opportunité à un quart de siècle de distance. Ce n'est pas à une personne et d'autant moins à sa mémoire que s'adresse mes jugements critiques, mais à une idée soutenue, indifféremment par qui, dans le cadre d'un débat scientifique.

Pour ce qui est des nuances différentes entre ses modèles soviétiques par rapport à la thèse sociale, C. Balmuş faisait en même temps siennes et la conjecture de Mme Štaerman sur l'identité des *Lai* avec les Besses, dans le sens que ceux-ci auraient été eux-mêmes des λαοί, et la théorie de Ranovitch que les *Lai* auraient été des paysans dépendants déportés d'Asie Mineure, sans remarquer qu'il y a incompatibilité entre les deux opinions. Ou les *Lai* étaient des Besses et alors ils n'avaient pas comment venir d'Asie Mineure, où cette population thrace n'a jamais existé, ou bien ils étaient des λαοί orientaux colonisés et dans ce cas ils ne pourraient plus être considérés comme identiques avec les Besses.

En fait, ni l'une ni l'autre des deux hypothèses ne résiste à la critique. Les arguments d'E. M. Štaerman, selon qui les Besses et les *Lai* se trouvaient en Dobroudja dans la même région et que les inscriptions concernant les premiers seraient un peu plus anciennes et celles qui concernant les *Lai* plus récentes [22], ne peuvent pas du tout être acceptés dans le sens qu'à un moment donné les Besses auraient cessé d'être appelés par leur nom ethnique propre et qu'ils auraient été désignés seulement par le qualificatif, supposé social, de *Lai*, car jamais les Besses et les *Lai* n'apparaissent comme habitant les mêmes *vici*. Ni dans le *vicus Ulmetum*, ni dans le vicus *Ultinsium* [23], ni dans le *vicus Quintionis*, ni dans la Dobroudja

[21] C. I. Balmuş, *Lai consistentes*, SCIV, IV, 1953, 3—4, p. 723—731 ; R. Vulpe, *Problema Lai-lor (Pe marginea articolului Lai consistentes)*, *ibidem*, p. 733—745. Les deux études sont accompagnées de résumés russes et français.

[22] E. M. Štaerman, *l.c.* Notre collègue soviétique rattache l'apparition du nom de *Lai*, interprété dans le sens social, à l'édit de Caracalla de l'an 212. Mais l'une des inscriptions concernant les *Lai*, datant de l'an 202 (S. Lambrino, dans les *Mélanges Marouzeau*, p. 319 et suiv., n° 9), est antérieure à cet édit. Cf. aussi nos commentaires de DID, II, p. 199—200 et note 103.

[23] V. Pârvan, *Cetatea Ulmetum*, II, 2, p. 344, n° 8 : *Marti(u)s P(h)ilo mag(ister) vici Ultinsium posuit de suo et Bes(s)is. Vicus Ultinsium* provient probablement d'une faute de lapicide au lieu de *vicus Ulmetensium* (c'est-à-dire *vicus Ulmetum*, où fut trouvée l'inscription ; cf. I. I. Russu, SCIV, VIII, 1957, p. 311—315.

https://biblioteca-digitala.ro

méridionale [24], où habitaient les Besses, n'apparaît jamais le nom de *Lai* et, inversement, ni dans le *vicus* [*T*]*urris Muca*[...], ni dans le *vicus Secundini*, ni dans l'anonyme Λαϊκὸς πύργος, indiqués dans les inscriptions comme agglomérations des *Lai*, on ne trouve des Besses.

L'autre opinion, concernant la provenance asiatique des *Lai*, comme classe sociale, ne représente qu'une simple suggestion émise par A. B. Ranovitch en passant, sans explications. En l'adoptant, C. Balmuș n'essayait pas non plus de la motiver. Bien qu'il s'agisse d'une opinion jouant un rôle de premier ordre dans la manière dont les deux auteurs concevaient l'identité entre *Lai* et λαοί, on ne nous dit pas, par exemple, sous quel empereur et pour quelles raisons les Romains eussent recouru à une colonisation de λαοί orientaux en Scythie Mineure, de même que l'on ne nous explique pas pourquoi ceux-ci auraient-ils été amenés précisément de l'Asie Mineure et pas aussi de Syrie ou d'Egypte, pays également classiques de l'exploitation agraire avec des λαοί. Il est vrai qu'on n'aurait pu le faire, car aucun document ne vient à l'appui de cette thèse, aucun indice ne sert à répondre à de pareilles questions, aucun document ne vient à l'appui d'une colonisation de paysans dépendants orientaux dans la Dobroudja. Par contre, tout prouve que cette thèse ne constitue, dans l'interprétation sociale des *Lai*, qu'un expédient illusoire. La catégorie des paysans λαοί d'Orient n'est mentionnée dans les documents qu'aux IIIe — IIe siècles *avant* notre ère, à une époque antérieure à la conquête romaine, tandis que les inscriptions de Dobroudja relatives aux *Lai* datent du IIIe siècle *de notre ère*. Même si nous tenons compte de la survivance des conditions économiques et sociales hellénistiques sous la domination romaine, nous ne devons pas moins penser qu'il s'agit d'environ quatre siècles, au cours desquels le terme λαοί ne paraît plus dans aucune inscription et que le nom de *Lai* n'est attesté qu'en Scythie Mineure.

Nous ne pouvons voir, dans toute l'histoire de la Scythie Mineure, aucun moment où aurait pu se produire une colonisation de λαοί orientaux. Pour le travail de la terre de ce coin de province, il y eut toujours des travailleurs fournis par la population locale et par les populations transférées de temps en temps d'au delà de la frontière, tandis que les provinces orientales n'ont jamais marqué un excédent d'une pareille main-d'œuvre qui puisse être colonisé justement en Dobroudja.

D'autre part, les conditions agraires des provinces danubiennes étaient différentes de celles de l'Orient. Ici il n'y avait pas ces grandes propriétés royales et latifundiaires des pays hellénistiques avec le système de l'affermage forcé aux paysans attachés à la terre. V. Pârvan a montré, précisément comme une difficulté qui s'opposait à l'analogie entre *Lai* et λαοί vers laquelle il penchait à ce moment, que « la Scythie Mineure était un pays classique de la propriété libre » et qu'ici, de même que dans les autres provinces danubiennes et qu'en Thrace, « nous avons affaire à la petite et moyenne propriété », qui n'a pas facilement accepté le système du colonat oriental. C. Balmuș n'a pas combattu ces assertions. Bien plus, se référant aux quatre catégories de propriétés que E. M.

[24] Pour les Besses de cette contrée des environs de *Durostorum* (Silistra) cf. V. Pârvan, *Municipium Aurelium Durostorum*, dans la Rivista di Filologia e d'Istruzione classica, Torino, II, 1924, 3, p. 310 et suiv.; S. Lambrino, *Observations sur un nouveau diplôme militaire de l'empereur Claude*, Revue de Philologie, Paris, V, 1931, 3, p. 251—267.

https://biblioteca-digitala.ro

Štaerman constate dans l'Occident latin, il admettait que de ces catégories on ne connaissait en Scythie Mineure que deux : celle des terres citadines (qu'il limitait aux régions des cités pontiques, en oubliant les territoires municipaux du côté du Danube) et celle des terres des paysans libres, c'est-à-dire que l'on n'y connaissait pas les grandes propriétés impériales et latifundiaires travaillées avec des esclaves et des colons. Il est vrai que, sans éviter une contradiction avec lui-même, il incluait dans la même catégorie des terres à paysans libres, donc des petites et moyennes propriétés, aussi les terres des soi-disant λαοί orientaux colonisés, qui par définition ne pouvaient exister que sur les grands domaines, dont pourtant il reconnaissait l'absence en Dobroudja.

Mais par ce placement forcé des λαοί à côté des paysans libres, on ne faisait que confirmer, involontairement, la constatation qu'au IIIe siècle de n.ère, en Scythie Mineure, les conditions essentielles pour la formation d'une classe de paysans dépendants faisaient défaut, en aboutissant ainsi à une impasse de laquelle on n'aurait pu sortir qu'en renonçant à la thèse respective : où bien dans la Dobroudja existaient des conditions favorables pour la naissance et le développement d'une telle classe et dans ce cas l'importation des λαοί orientaux était inutile, ou bien elles n'existaient pas, comme il résulte de l'exposé même de C. Balmuş et alors une pareille importation manquait encore plus de sens. En aucun cas la méthode de recourir à des colonisations pour prouver à tout prix l'existence d'une classe sociale dans une région où les circonstances locales ne la justifient pas ne saurait être scientifiquement valable.

Lorsqu'ils ont formulé leurs hypothèses sur la signification d'ordre social du nom de *Lai*, E. M. Štaerman et A. B. Ranovitch n'ont pas eu la possibilité de se poser le problème d'une acception purement ethnique de ce nom. S'ils avaient eu connaissances de la dernière conclusion de V. Pârvan, concernant les Λαιαῖοι, leur position eut été, peut-être, plus proche de l'attitude exprimée par T. D. Zlatkovskaïa dans son ouvrage cité ci-dessus.

Pour soutenir la signification sociale du nom de *Lai*, à laquelle il avait adhéré, C. Balmuş a dû prendre position à l'égard de la conclusion opposée, formulée en dernière étape par V. Pârvan, mais il le fit superficiellement, en n'abordant même pas les aspects les plus décisifs du problème. Il ne présentait qu'un seul argument, très discutable, de nature philologique formelle, à savoir l'apparente discordance phonétique entre *Lai* et Λαιαῖοι. Ce dernier nom aurait dû, selon lui, paraître dans la transcription latine sous la forme *Laeaei* et non sous celles de *Lai* ou *Lae*. V. Pârvan, prévoyant une pareille objection, fragile et sans adhérence à la réalité, avait expliqué [25] que la double ortographe *Lai-Lae*, constatée dans les inscriptions, constitue justement une preuve des difficultés de fixer dans l'usage de l'écriture courante de Scythie Mineure l'aspect latin d'un nom « trop exclamatif » (c'est-à-dire trop riche en diphtongues répétées). Le prof. Balmuş ne faisait pas mention de cette explication réaliste.

Il ne faut pas oublier que, pour des considérations aussi subtiles que celles impliquées par cet argument, il faudrait que les formes com-

[25] V. Pârvan, Dacia, II, 1925, p. 243.

https://biblioteca-digitala.ro

parées soient attestées avec certitude. Mais peut-on le dire d'un nom comme Λαιαίοι mentionné dans un seul passage de Thucydide (II, 96)? S'il avait consulté les ouvrages de S. Casson (qui lui étaient inconnues), notre collègue roumain aurait pu apprendre que dans la même région du cours supérieur du Strymon, où Thucydide place les Λαιαίοι, on a trouvé des monnaies thraco-macédoniennes du Ve s. av.n.ère (donc de l'époque de l'auteur de l'Histoire de la guerre du Peloponnèse) portant le nom d'une tribu locale qui paraît tantôt sous la forme ΛΑΙΑΙ, tantôt sous la simple syllabe ΛΑ [26]. Evidemment, il s'agit de variantes du même nom, correspondant à la même population. Par conséquent, nous sommes loin d'une forme précise que les Romains auraient nécessairement dû transcrire par *Laeaei*. C. Balmuş faisait complètement abstraction du caractère autochtone, thraco-péonique, de cette population qui avait sa propre langue, à particularités phonétiques différentes et de la langue grecque, et de la langue latine. Les formes Λαιαίοι, ΛΑΙΑΙ, ΛΑ, de même que *Lai* et *Lae*, transmises par des sources de provenance grecque ou latine, ne peuvent représenter que d'une façon approximative l'aspect réel du nom indigène auquel elles se rapportent. D'autre part, nous devons aussi tenir compte de la distance de non moins de sept siècles qui sépare les Λαιαίοι de Thucydide des *Lai* des inscriptions de Dobroudja. Dans cet intervalle ont pu évoluer, dans certains détails, aussi bien la prononciation thrace du nom que la manière de le reproduire dans les langues classiques. Le lapicide rustique de langue latine du IIIe s. de n.ère de Scythie Mineure n'était nullement obligé de consulter l'ortographe grecque de Thucydide du Ve s. av.n.ère pour écrire le nom d'une population locale au milieu de laquelle il vivait.

Les exemples d'hésitations dans la transcription des noms étrangers, indiquant une prononciation particulière, sont bien nombreux dans les sources gréco-romaines. En nous maintenant dans le domaine du monde daco-thrace, nous pouvons citer le cas des Denthélètes (voisins des Besses et des Λαιαίοι de la vallée supérieure du Strymon), qui paraissent tantôt sous le nom de *Dentheletae*, tantôt sous celui de *Denseletae*, tantôt sous celui de *Danthaletae* (Δανθαλῆται), puis le cas des Costoboces, qui sont mentionnés sous les formes de *Costobocae*, *Costoboci*, *Castaboci*, Κοστουβῶκοι, Κιστοβῶκοι; ainsi que le cas du nom du roi Burébista, qui est appelé sous d'innombrables formes: *Burebista*, *Boerebista*, *Boirebista*, Βοιρεβίστας, Βειρεβύστας, Βυραβείστας, Βυρεβίστας [27]. Nous ne faisons encore mention que du cas des Coelalètes de la vallée de l'Hèbre et des mon-

[26] S. Casson, *Macedonia, Thrace and Illyria*, Oxford 1926, pp. 179, note 4 et 266, note 1; idem, JRS, XVII, 1927, p. 99. Casson cite également la forme Λάϊνοι, sous laquelle cette population est mentionnée par Étienne de Byzance, dans son œuvre *Ethnica*. Mais, comme cet ouvrage du Ve s. de n.ère ne nous est parvenu que par des extraits ultérieurs et comme, d'autre part, les informations sur lesquelles elle est basée sont prises à des auteurs plus anciens, dont aussi Thucydide, nous devons compter avec la possibilité d'une transmission erronée du nom même de Λαιαίοι, sous la forme Λάϊνοι, facilement explicable par l'écriture à majuscules, la forme ΛΑΙΑΙΟΙ de Thucydide devenant ΛΑΙΝΟΙ sous la main d'un copiste inattentif. C'est, sans doute, en partant d'un raisonnement semblable que D. Dečev, *op. cit.*, p. 274, s.v., ne cite le vocable d'Étienne de Byzance que sous la forme corrigée Λαιαίοι.

[27] Cf. G. G. Mateescu, ED, I, 1923, p. 57—290, passim; D. Dečev, *op. cit.* p. 96, v. Βυρεβίστας; I. I. Russu, *Limba traco-dacilor*, 2e éd., Bucureşti, 1967, p. 97. V. ci-dessus p. 40, note 1.

https://biblioteca-digitala.ro

tagnes de Rhodope, dont le nom, outre les variantes *Coelaletae* (Κοιλαλῆται), *Caelaletae*, *Cololetae* (> *Cololeticus*), a aussi la forme abrégée de *Coeletae* [28], laquelle représente une analogie caractéristique pour la compression de Λαιαίοι en *Lai* ou *Lae*. Un pareil abrègement ne constitue qu'une tendance naturelle de la phonétique latine de simplifier les noms étrangers rares et d'une prononciation difficile.

La conclusion de V. Pârvan a encore en sa faveur une autre preuve. Si ce n'était que sur la base des quatre inscriptions qu'il connaissait sur les *Lai* de Dobroudja, on aurait pu observer que cette population ne fait son apparition que dans l'espace exigu d'entre Histria et Tomis et nulle part ailleurs dans tout l'Empire romain. Les autres quatre inscriptions découvertes après sa mort par S. Lambrino se rapportent au même territoire, élevant ainsi à huit le nombre des documents qui attestent les *Lai* sur une bande de terrain qui ne dépasse pas 50 km en longueur. De ces huit monuments épigraphiques l'un, parlant de *cives Romani et Lae consistentes vico* [*T*]*urre Muca*[...], a été trouvé à Anadolchioi près de Tomis et tous les autres à Histria. De ces derniers, l'un fait mention d'un Λαϊκὸς πύργος et les autres, non moins de six, se réfèrent invariablement aux *cives Romani et Lai consistentes vico Secundini*. Ces simples constatations suffisent à montrer combien graves sont les obstacles qui s'opposent à la thèse sociale concernant les *Lai*. Une limitation topographique tellement étroite est loin de pouvoir s'appliquer à une catégorie sociale, étant en revanche tout naturelle pour un élément ethnique. Comment pourrait-on considérer comme représentant une certaine catégorie sociale un nom de population qui dans le monde romain tout entier n'est mentionné que par les huit inscriptions de Dobroudja, dont six se rapportent à un seul *vicus*?

L'inscription d'Histria attestant un Λαϊκὸς πύργος près de cette cité semblait décisive à C. Balmuş en faveur de sa thèse social-migratoire. Le terme πύργος, qui en principe signifie « tour », « fortification », est arrivé par extension à désigner, de même que son équivalent latin *turris* (plus tard doublé par celui de *burgus*), une agglomération formée autour d'une fortification d'ordre mineur. La chose est bien connue et l'apparition d'un village de *Lai* autour d'un πύργος, de même que ce *vicus* [*T*]*urris Muca*[...] de Constantza, ne représente rien d'exceptionnel. L'inscription respective date, d'ailleurs, du temps d'Antonine le Pieux, lorsque l'on sait que des ouvrages de défense furent exécutés sur la côte occidentale du Pont Euxin. Cependant, notre collègue soutenait que dans cette inscription le terme n'aurait que l'acception dérivée, c'est-à-dire d' «agglomération », sans aucune référence à une fortification et par suite il concluait qu'il aurait été introduit d'Asie Mineure en même temps que les prétendus λαοί colonisés en Dobroudja. Mais on ne saurait dire si [*T*]*urris Muca*[...], un autre *vicus* habité par les *Lai*, représenterait une pareille importation. Il serait certainement très difficile d'expliquer le nom de *Muca*[...], évidemment thrace [29], comme apporté d'Orient dans un pays comme la Scythie Mineure, si profondément géto-thrace. On serait obligé de recon-

[28] Pline, *N.H.*, IV, 18,2; Ptolémée, *Geogr.*, III, 149: Κοιλητική.

[29] Voir le nombre considérable de noms thraces contenant cet élément: *Muca, Mucapor, Mucatralis, Mucabithyris, Mucazales, Mucazenes, Mucacenthus, Mucapaibes*, etc. Cf. G. G. Mateescu, *loc. cit.*, p. 107; D. Dečev, *op. cit.*, pp. 310, 312—320; ci-dessus, p. 270.

https://biblioteca-digitala.ro

naître logiquement qu'à un pareil nom de personne, appartenant au fondateur d'un village de *Lai*, on n'aurait plus pu attribuer une signification sociale, mais seulement un caractère ethnique, ce qui annule d'un trait toute l'argumentation. Or, outre ce *Muca*[...], d'autres noms thraces font leur apparition dans les épigraphes concernant les *Lai*, tels *Bonunis* [30] et *Cosenis*. [31].

Bornant ainsi son attention seulement au cas de Λαϊκὸς πύργος, C. Balmuş croyait avoir trouvé l'argument le plus decisif en faveur de sa thèse dans la forme adjective λαϊκός, qui ne pourrait avoir de lien qu'avec le terme λαοί, de même que l'expression λαϊκὰ σώματα des inscriptions hellénistiques de Syrie, d'Egypte et d'Asie Mineure, ce qui confirmerait aussi « l'origine d'Asie Mineure des *lai* ». Mais s'il avait essayé de reconstituer l'adjectif grec correspondant au nom de *Lai*, en admettant son sens ethnique au moins comme un procédé dialectique momentané, il aurait constaté que cet adjectif aurait eu toujours la forme λαϊκός et que donc Λαϊκὸς πύργος peut très bien désigner les *Lai* thraces de Dobroudja, où il est attesté, sans que l'hypothèse dépourvue de fondement de la migration des paysans dépendants d'Asie Mineure soit nécessaire.

En ce qui concerne le participe λεγόμενος « ainsi dit », qui dans le texte épigraphique cité accompagne le toponyme Λαϊκὸς πύργος et qui, selon notre collègue, soulignerait le caractère de nouveauté de l'agglomération respective, il ne saurait en aucun cas constituer une indication utile dans le problème des *Lai*. Au demeurant, ce mot est loin de contenir un sens quelconque de « nouveauté ». C'est un participe qui dénote ici un emploi restreint, d'ordre local et à caractère non officiel du toponyme qu'il précède (οἱ ἐκ τοῦ λεγομένου Λαϊκοῦ πύργου) ou, tout au plus, étant donné que le texte de l'inscription respective ne s'est conservé que fragmentairement [32], il pourrait représenter une référence à une mention existant déjà dans la partie perdue de ce texte : « ceux du susmentionné Λαϊκὸς πύργος ».

Puisque le matériel de base du problème des *Lai* consiste par excellence dans des inscriptions, il faut prêter une première attention aux arguments d'ordre spécialement épigraphique. En le faisant, on constate que ces arguments militent en faveur du caractère ethnique du nom de *Lai*. C'est ainsi que la formule *cives Romani et Lai* (ou *Lae*) *consistentes vico Secundini* (ou *vico* [*T*]*urre Muca*[...]), que l'on retrouve dans sept des huit inscriptions d'une et même région concernant les *Lai*, est pareille à la formule des nombreuses inscriptions de la même contrée où il s'agit des Besses : *cives Romani et Bessi consistentes vico Ulmeto* ou *veterani et cives Romani et Bessi consistentes vico Quintionis*. Mais comme le nom de

[30] V. Pârvan, Dacia, II, 1925, p. 246—247. Pour comparaison, v. *Bononia* (Vidin), Βονώλας, le suffixe *-nis* : G. G. Mateescu, *l.c.*, pp. 72—73, note 5 et 110, note 3 ; V. Pârvan, *Histria*, VII, p. 72—73 ; idem, Dacia, *l.c.* ; D. Dečev, *op. cit.*, p. 75, v. Βονώλας.

[31] S. Lambrino, *l.c.*, p. 319 et suiv., nº 2. Comparaisons : Κόσιγγας, *Cosingis*, Κόσων, Κόζαρος, Κοζεικένθος, Κοζίβιθυς et les suffixes -κόσης, -κωσης, *-nis* ; cf. G. G. Mateescu, *l.c.*, pp. 110, note 3 ; 119, note 6 ; 141, note 7 ; 167, note 7 ; 179, note 2 ; 210, note 3 ; V. Pârvan, *Histria*, VII, p. 72—73 ; D. Dečev, *op. cit.*, pp. 249 et 254—255, s.vv. ; I. I. Russu, *o.c.*, p. 99. S. Lambrino, *l.c.*, p. 319—346, discute aussi l'éventualité d'une origine celtique des noms *Bonunis* et *Cosenis* et même de celui des *Lai* (puisque la question avait été soulevée par J. Carcopino, RÉL, 1933), mais il finit par les attribuer à l'onomastique thrace.

[32] I. Stoian, SCIV, II, 1951, 2, p. 144.

https://biblioteca-digitala.ro

Bessi paraît ici comme un élément à caractère indiscutablement ethnique, sans aucune allusion à la situation sociale de cette population, le nom de *Lai* ne saurait pas non plus recevoir une autre interprétation. Nulle part, d'ailleurs, dans aucune inscription de l'Empire romain tout entier, de telles formules ne contiennent des références à des classes sociales. Si nous trouvons souvent dans les inscriptions des mentions comme *veterani et cives Romani consistentes in canabis* ou *consistentes ad legionem* ou *consistentes vico*, il ne s'agit nullement, dans pareils cas, de catégories sociales, car les vétérans sont aussi des citoyens romains ayant au moins les mêmes droits que les autres, mais de groupes corporatifs différents, les vétérans étant constitués partout, comme on le sait, jusqu'à la fin du IIe siècle de n. ère, en un propre *conventus*. Et lorsque dans de pareilles formules est introduit un élément pérégrin, celui-ci a toujours un sens ethnique. Si l'on adoptait l'interprétation sociale des *Lai*, ce serait pour la première fois, dans toute l'épigraphie latine, où existerait une exception à cette règle.

D'autre part, s'il y a maints cas où les citoyens romains paraissent dans les inscriptions officielles à côté des pérégrins libres, on ne peut citer un seul exemple de citoyens romains figurant à côté d'habitants de condition sociale inférieure, dépendante, comme les λαοί. Pour qui sait ce que signifiait dans la mentalité antique la citoyenneté romaine et l'appartenance à une classe libre, le problème ne peut même pas se poser.

C'est précisément pourquoi la coexistence sur un pied d'égalité des citoyens romains (y compris, parfois, les vétérans) avec les *Lai* ou les Besses, que l'on constate dans les inscriptions de Dobroudja, nous oblige à conclure non seulement à la condition libre de ces éléments ethniques, mais aussi à leur situation en quelque sorte privilégiée par rapport aux pérégrins locaux.

Il ne s'agit pas d'une simple association des citoyens romains avec les autochtones *Lai* et Besses pour la célébration en commun d'une fête religieuse (les monuments épigraphiques en question se référant à la fête annuelle des *Rosalia)*, mais de l'organisation officielle même des *vici* dans lesquels ils habitent, avec des magistrats qui paraissent ou en association simultanée : les uns Romains et les autres pérégrins (dans les villages aux Besses), ou en alternance : une fois seulement Romains, l'autre fois seulement pérégrins (dans les villages aux *Lai)*. Si ces pérégrins représentaient une classe sociale inférieure, de λαοί ou de *dediticii*, une telle égalité serait inconcevable. Nous ne voyons nulle part les Daces locaux (c'est-à-dire les Gètes) faisant leur apparition dans une situation analogue. Au contraire, les documents officiels de l'époque romaine ne parlent même pas de ces autochtones vaincus, se trouvant dans une véritable condition de *dediticii*. La seule exception que l'on connaît jusqu'à présent à ce silence est significative. Il s'agit de l'inscription de la *Civitas Ausdecensium* (Cetate — Azarlîc), par laquelle on interdit aux Daces locaux de pénétrer dans le territoire de cet établissement des Thraces balkaniques [33]. Par conséquent, nous avons d'une part la population autochtone des Gètes (que les auto-

[33] CIL, III, 14437. Cf. G. G. Mateescu, BCMI, VIII, 1916, p. 38—42 ; D. Tudor, AUB ist., 1956, p. 50—57 ; R. Vulpe, DID, II, p. 164—165.

https://biblioteca-digitala.ro

rités romaines appellent parfois Daces [34]), vaincue dans la guerre de Licinius Crassus de 29—28 av.n.ère et d'autre part les différentes enclaves thraces des *Bessi*, *Lai*, *Ausdecenses*, de provenance balkanique, établies en Scythie Mineure après cette date. Les représentants de l'autorité impériale traitent les premiers sévèrement, mais ils protègent les seconds, les considérant parfois à l'égalité des citoyens romains mêmes.

On croit en général que les Besses, de même que les autres Thraces méridionaux mentionnés, aient été déportés en Scythie Mineure dans la situation de *deditícii*, comme punition parce qu'ils avaient, eux aussi, résisté à Licinius Crassus. Nous n'avons pas de raisons pour contester leur colonisation en Dobroudja à la fin du Ier s. av.n.ère, après l'expédition de ce général romain, mais nous devons constater que le traitement qui leur est appliqué ne correspond nullement à la situations de vaincus punis. C'est pourquoi nous inclinons à interpréter leur colonisation dans la Scythie Mineure comme étant, à l'origine, indépendante des normes juridiques romaines.

On oublie trop souvent que l'organisation sous des formes romaines des régions sises entre les Balkans et les bouches du Danube n'a pas été une suite directe de l'expédition de Crassus, mais qu'elle se produisit plus tard, au cours du Ier s. de n.ère, après une période de domination par le royaume autonome des Odryses thraces, auquel ces régions avaient été confiées par les Romains comme patrons politiques. L'administration romaine directe allait être instaurée ici ensuite, sans violence, par la simple transition d'un régime de clientèle odryse à un régime provincial. Par suite, cette administration n'a pas été dans la situation de procéder en Dobroudja comme dans un pays conquis, mais seulement de s'adapter à l'œuvre d'organisation accomplie auparavant par les rois odryses de la dynastie sapéenne. C'est à cette œuvre d'organisation thrace que nous devons rattacher les enclaves des Besses, des *Lai* et des autres Thraces méridionaux de Scythie Mineure. Loin d'être des tribus de *deditícii* opprimés, ces populations balkaniques ont été colonisées en Dobroudja dans des conditions favorables, comme éléments de confiance, avec la mission de garantir la sécurité de l'autorité odryse et indirectement la sécurité romaine, au milieu des Gètes vaincus par Crassus et contre les incursions d'au-delà du Danube. Les Romains, prenant en main l'administration directe de ce pays, ont respecté l'état de choses créé par leurs préposés odryses et ont accepté les Besses, les Lai, les Ausdecenses comme ils les ont trouvés, en tant qu'élément pérégrin préféré, convenant à leurs intérêts. Jusqu'à la fin, ceux-ci allaient être entraînés, en même temps que la population majoritaire des Gètes, dans le processus général de romanisation de la province.

La séparation des *Lai* des groupes ethniques composés d'hommes libres et leur interprétation comme une classe de λαοί, n'étant fondée sur aucun argument valable et s'opposant à des témoignages documentaires incontestables, représente une thèse erronée. Lorsque V. Pârvan y avait

[34] Selon N. Gostar, BUCS, I, 1956, 1—2, p. 195, ces *Daci*, à la différence des Gètes, seraient des Costoboces récemment colonisés en Dobroudja par Marc Aurèle, ce qui est trop peu probable.

https://biblioteca-digitala.ro

renoncé, il n'avait fait que céder devant l'évidence des sources. L'explication des *Lai* comme classe sociale aurait certainement correspondu à des préoccupations beaucoup plus importantes que leur identification avec cette petite tribu de Λαιαῖοι mentionnée par Thucydide dans les Balkans. Au premier cas, on aurait apporté une contribution à l'éclaircissement d'un problème d'histoire générale, tandis que dans le second on n'a résolu qu'un problème d'intérêt local, en ajoutant encore un élément à la série des enclaves thraces méridionales connues auparavant en Scythie Mineure. Mais un résultat positif, aussi modeste soit-il, est toujours préférable à la plus séduisante des conjectures, si celle-ci ne peut s'appuyer sur la réalité des faits.

https://biblioteca-digitala.ro

COLONIES ET MUNICIPES DE LA MESIE INFÉRIEURE [1]

Parmi les provinces romaines de la Péninsule Balkanique et de l'Europe danubienne, la Mésie Inférieure, malgré son romanisme avancé, présente le plus petit nombre de villes à constitution romaine. Elle n'a eu sur toute son étendue maxima, depuis le Danube jusqu'au faîte de l'Hémus et depuis la rivière de Ciabrus [2] jusqu'au Pont-Euxin, qu'une seule colonie : *Oescus* et quatre municipes : *Durostorum*, *Troesmis*, *Tropaeum Traiani* et *Novae*.

La ville d'*Oescus*, située au confluent de la rivière homonyme et du Danube, dans l'ancien pays des Triballes, est issue des canabes de la Légion V Macedonica logée en cet endroit pour un certain temps, entre les règnes d'Auguste et de Trajan [3]. Après le transfert de la légion à Troesmis, Trajan érigea la ville au rang de colonie, en lui conférant son nom : *Colonia Ulpia Oescus*. C'est le titre que lui donnent les inscriptions trouvées dans ses ruines, près du village actuel de Ghighen. Les mêmes documents parlent de ses magistrats caractéristiques : *duumviri* [4], *Augustales* [5], *flamines* [6], ainsi que de ses *decuriones* [7].

[1] La présente étude fut rédigée en 1962, sur la proposition de mon regretté collègue feu prof. Victor Papacostea, pour le premier numéro d'un périodique scientifique de Bucarest, qu'il devait diriger et qui ultérieurement n'a plus paru. Au cours de la même année, un abrégé en fut présenté comme communication à la VIe Conférence internationale d'Études classiques « Eirene » à Plovdiv et publié dans les Actes de cette réunion : *Acta antiqua Philippopolitana*, vol. *Studia historica et philologica*, Sofia 1963, p. 147—156 (avec un apparat critique très réduit).

[2] Ptolémée, *Geogr.*, III, 10,1. Selon B. Filow, *Die Legionen der Provinz Moesia*, Leipzig, 1906 (Klio, VI), p. 3, la limite entre les deux Mésies aurait été un peu plus à l'ouest, sur l'Almus (Lom), en raison de deux inscriptions des soldats de la *Legio I Italica* de Novae qui résidaient dans la ville d'Almus (Lom—Palanka). Cf. M. Fluss, dans P.-W., *Real-Enc.*, v. *Moesia*, col. 2354.

[3] Cf. B. Gerov, Acta antiqua, Budapest, XV, 1967, p. 85—105.

[4] CIL III 6127 = 7426 *(duumviralis coloniae)* ; 753 = 7429 *(ornamentis duumviralibus honoratus)* ; 14211[2] *(duumviralis iterum quinquennalis coloniae)* ; E. Kalinka, *Antike Denkmäler in Bulgarien*, Vienne, 1906, n°s 146 *(duumviralis coloniae)* et 388 *(duumviralis item quinquennalicius)* ; Izvestija-Inst., V, 1928—1929, p. 370 *(duumviralis coloniae)* ; V. Beševliev, *Epigrafski prinosi*, Sofia, 1952, n°s 84 et 86 *(duumviralis)*.

[5] CIL III 753 = 7429 *(cum ornamentis sacerdotalibus ex decreto honoratus; patronus Augustalium Coloniae Ulpiae Oesci)* ; 1624[a] = 8043 *(Augustalis Coloniae Ulpiae Oesci)* ; cf. Gr. Tocilescu, *Monumente epigrafice şi sculpturali ale Muzeului Naţional de Antichităţi din Bucureşti*, Bucarest, 1902, pp. 33—39, 185 et suiv., n°s 5 et 22 ; T. Ivanov, Izvestija-Inst., XXII, 1959, p. 127, n° 4 *(Augustalis coloniae)*.

[6] CIL III 14211[2] *(flamen perpetuus)*. Deux inscriptions du Musée de Sofia publiées par V. Beševliev, *op. cit.*, n°s 84—85, de provenance inconnue, mais se rapportant à Oescus, fait mention d'un *pontifex et duumviralis coloniae*, d'un *flamen* et d'un *pontifex et haruspex coloniae, sacerdos Romae*.

[7] CIL III 753 = 7429 *(ordo coloniae Ulpiae Oesci ; decurionalibus ornamentis honoratus)* ; 7430 *(decurio)* ; 7431 *(decurio coloniae)* ; 7432 ; 14416 *(princeps ordinis coloniae Oesci)* ; V. Beševliev, *op. cit.*, n°s 84 et 90.

https://biblioteca-digitala.ro

C'est d'une situation analogue que procède le municipe de *Durostorum* (auj. Silistra), qui fut d'abord un *vicus canabarum* auprès de la Légion XI Claudia qu'y avait installée l'empereur Trajan, à côté d'un oppidum d'origine géto-thrace [8]. À la faveur de sa position stratégique et économique de premier ordre, qui commandait les communications de la Scythie Mineure et de ses villes pontiques avec l'intérieur de la Péninsule Balkanique, cette localité prit un essor rapide. Dès le règne d'Hadrien ou celui d'Antonin elle présentait déjà l'aspect d'une vraie ville, ce qui lui valut le privilège d'orner son modeste nom du gentilice de l'empereur : *canabae Aeliae* [9], à l'instar d'un municipe. Une génération plus tard, l'empereur Marc Aurèle lui reconnut une constitution municipale véritable, en lui accordant le titre de *municipium Aurelium*, mentionné dans une inscription où il est question aussi de ses magistrats : *duumviri iure dicundo*, *aediles*, *quaestores* [10].

Il semble qu'à Durostorum il y avait, à côté de ce municipe provenant des canabes, une seconde ville, de caractère civil, développée sur l'ancien oppidum thrace. C'est ce qui paraît ressortir de la dualité exprimée par l'inscription CIL III 7474 : *c(ivibus) R(omanis) et consis<s>tentibus in canabis Aeli(i)s Leg(ionis) XI Cl(audiae)*, où les *cives Romani* représenteraient un *conventus* séparé qui n'habitait pas dans les canabes [11]. Toujours est-il que sur l'emplacement de l'antique Durostorum on constate les ruines de deux établissements romains, dont un, identique aux canabes et au municipe, occupe l'aire même de la ville actuelle de Silistra, dans la R. P. Bulgare, tandis que l'autre, correspondant peut-être au vieil oppidum d'origine préromaine, se trouve à 1 km plus loin, vers l'est, sur le territoire de République Socialiste de Roumanie [12].

Une telle dualité apparaît encore plus clairement à *Troesmis*, ville située à un autre coude important du Danube, au nord de la Scythie Mineure. Ses ruines subsistent au point nommé actuellement Igliţa, près du village de Turcoaia. On y constate, surplombant l'eau du fleuve, deux places fortes, séparées par un intervalle de 400 m à peine. Une d'elles, « la forteresse de l'ouest » bâtie sur une hauteur dominante, est l'ancien

[8] V. Pârvan, *Municipium Aurelium Durostorum*, Rivista di Filologia e d'Istruzione classica, II, 1924, p. 307—315.

[9] CIL III 7474. V. Pârvan, *Începuturile vieţii romane la gurile Dunării* (Les débuts de la vie romaine aux bouches du Danube), Bucarest, 1923, p. 60, fig. 37 (2e éd., Bucarest, p. 98 et fig. 37); idem, *Municipium Aur. Durost.*, p. 315—317.

[10] V. Pârvan, *Histria*, IV, p. 668—669 (inscription bilingue : *decurio municipi Durosteri*, βουλευτὴς Δουροστορησίων) ; idem, *Mun. Aur. Durost.*, p. 318—319 : *I.O.M. et Iunoni Reginae pro salute Imp. M. Aurelii Antonini Aug. et municipii Aurelii Durosteri, C. Terentius Herodianus et L. Numerius Pontius duumviri iure dicundo, T. Flavius Papirianus et Claudius Saturninus aediles et Q. Visellius Lollianus, T. Lucretius Felix, quaestores nostri.* Cf. aussi E. Bujor, SCIV, XI, 1, 1960, p. 145—146.

[11] R. Vulpe, *Canabenses et Troesmenses*, SCIV, IV, 3—4, 1953, p. 571—572. Cf. l'exemple de l'inscription avec *cives Romani et veterani et consistentes Abrito ad canabas*, provenant de Razgrad *(Abritus)*, où il y a aussi deux établissements voisins : l'oppidum de Hissarlâk et le *vicus* de Selište (Th. Ivanov, dans *Serta Kazaroviana*, II, Sofia, 1955, p. 175—186).

[12] Cf. aussi l'opinion intéressante de E. Gren, *Kleinasien und der Ostbalkan in der wirtschaftlichen Entwicklung der römischen Kaiserzeit*, Uppsala, 1941, p. 104, d'après laquelle à Durostorum les *canabae Aeliae* auraient formé une unité urbaine séparée du *municipium Aurelium*. D'ordinaire, les canabes étaient organisées *in modum municipii* : Tacite, *Hist.*, I, 67 ; IV, 22 (cf. L. Friedländer, *Darstellungen aus der Sittengeschichte Roms*, 9e édition, III, Leipzig, 1920, p. 3, note 6).

https://biblioteca-digitala.ro

oppidum géto-thrace de l'époque d'Auguste [13], refait par les Romains comme une *civitas* avec son territoire en propre. L'autre, « la forteresse de l'est », représente l'ancien camp de la Légion V Macedonica, transférée là par l'empereur Trajan. Naturellement, les ruines actuelles des deux forteresses ne représentent que leur dernière phase, celle de l'époque de Justinien. Auprès du camp se sont développées les canabes, qui, dès le règne d'Hadrien, accusent une organisation de caractère urbain, avec deux *magistri* et un *aedilis* [14].

Sous Antonin, la ville des canabes acquiert même des formes de vie quasi-municipale, avec un *quinquennalis canabarum* et avec une *curia* à laquelle les magistrats des canabes versent les sommes des *sportulae* à l'occasion de leur élection [15]. En même temps, le vieil oppidum civil, habité aussi par des *cives Romani*, prospérait à son tour, avec son *ordo Troesmensium* [16] séparé de la curie des canabes et avec son propre *territorium* [17], que les canabes, dépendant du commandement de la Légion, ne pouvait pas posséder [18]. La séparation des deux unités administratives est nettement montrée par une inscription locale dans laquelle le même personnage apparaît simultanément comme *quinquennalis canabarum* et *decurio Troesmensium* [19]. Du reste, le nom *Troesmis* ne pouvait appartenir qu'au centre civil, car les canabes n'avaient pas de nom propre [20]. Après le départ de la Légion, qui changea encore une fois de garnison, vers l'an 167, sous Marc Aurèle, pour être installée à Potaissa en Dacie, la ville des canabes fut élevée au rang de *municipium*, en fusionnant, à ce qu'il paraît, avec le vieil oppidum du voisinage. Cet événement eut lieu, très probablement, aussi sous Marc Aurèle [21].

Quoiqu'assez nombreuses, les inscriptions qui se rapportent à ce municipe n'indiquent pas son gentilice impérial. Mais les canabes, privées de la légion dont elles avaient relevé et déjà organisées à l'instar d'un municipe, ne pouvaient pas rester sans un état juridique clair. Dans les inscriptions il est question d'un *ordo municipii Troesmensium* [22], de ses *decuriones* [23], de ses *aediles* [24], de ses *quaestores* [25], de *duumviri* [26], de *duum-*

[13] Ovide, *Ex Ponto*, IV, 9, 75—80 ; V. Pârvan, *Getica*, p. 97 ; R. Vulpe, *l. cit.*, p. 570—571.

[14] CIL III 6166. Cf. aussi n° 6162, de l'époque d'Antonin le Pieux.

[15] R. Vulpe, *l. cit.*, p. 557—582.

[16] CIL III 774 = 6182 ; 775 = 6183 ; 776 = 6195.

[17] V. Pârvan, *Descoperiri nouă in Scythia Minor*, Bucarest, 1913 (AAR, mem. s. ist., IIe s., t. XXXV), p. 491—502 ; J. Weiss, Jahresh., XVI, 1913, Beibl., col. 209—210. Cf. R. Vulpe, *l.c.*, p. 573—576.

[18] A. Schulten, dans P.-W., *Real-Enc.*, v. *Canabae*, col. 1455 et suiv.

[19] R. Vulpe, *l.c.*, pp. 562—566, 569 et suiv.

[20] A. Schulten, *l.c.* ; R. Vulpe, *l.c.*, p. 571—573.

[21] Cf. Gr. Tocilescu, *o. c.*, p. 77 ; J. Weiss, *Die Dobrudscha im Altertum*, Sarajevo, 1911, p. 50 ; V. Pârvan, *Mun. Aur. Durost.*, p. 319 ; A. Betz, *Troesmis*, dans P.-W., *Real-Enc.*, s.v., col. 596 ; R. Vulpe, HAD, pp. 201, 203, 249 ; idem, dans ses annotations à la 5e éd. de V. Pârvan, *Dacia : Civilizaţiile străvechi din regiunile carpato-danubiene*, Bucarest, 1972, p. 221, note 410.

[22] CIL III 6172—6173 ; 6177.

[23] CIL III 6199=12481 ; 7504 (cf. A. Betz, *l.c.*).

[24] CIL III 6235=7599 (cf. Gr. Tocilescu, *o.c.*, p. 56—82) ; 7508.

[25] CIL III 6199=12481 ; 6235=7599 ; 7504 ; 7508.

[26] CIL III 773=6170 *(bis duumviralis)* ; 6235=7599 *(duumvir municipii Troesmensium* ; cf. Gr. Tocilescu, *o.c.*, p. 56—82) ; 7508 *(quandam dumvero = quondam duumviro = duumvirali* ; cf. Gr. Tocilescu, *o.c.*, p. 63) ; 7560 (provenant de Tomis : *bis duumviralis et augur municipii Troesmensium*).

https://biblioteca-digitala.ro

viri quinquennales [27], d'*augures* [28], d'un *Augustalis* [29], d'un *flamen* [30], de *pontifices* [31], de *sacerdos provinciae* [32]. Cette dernière dignité prouve qu'à un certain moment le municipe de Troesmis devint le centre de toute la Mésie Inférieure pour ce qui concerne le culte impérial.

À la différence des villes romaines mentionnées jusqu'ici, les origines de *Tropaeum Traiani* ne sont pas en relation avec un camp légionnaire, mais seulement avec sa position à un important carrefour des routes du sud de la Scythie Mineure, auprès de l'actuelle bourgade d'Adamclissi. Elle fut fondée, comme le montre son nom, par l'empereur Trajan avec des vétérans colonisés à côté du fameux Trophée qu'il fit bâtir, en l'an 109, sur le champs d'une de ses victoires sur les Daces et leurs alliés [33]. Le nom de la ville fait son apparition, pour la première fois, dans une inscription dédiée à l'empereur Trajan, en l'an 115—116, par les *Traianenses Tropaeenses* [34]. Mais on n'a aucun renseignement sur sa situation juridique avant le règne de Marc Aurèle, quand une inscription fait allusion pour la première fois à son titre de *municipium*, en mentionnant un de ses *duumviri* [35]. Ultérieurement, ce titre fit sont apparition dans d'autres monuments épigraphiques, où il s'agit de *duumviri* de *duumviri quinquennales* et de *duumvirales* [36], de l'*ordo splendidissima* (sic) *municipii Tropaei* et de ses *duumveri* (sic), *aediles* et *quaestores* [37], ainsi que sur une stèle funéraire dédiée à un *bis duumviralis municipii Tropaei* [38]. Un *decurio municipii* [39] et un *duumvir iure dicundo* [40] sont mentionnés sur des autels trouvés dans les ruines de la ville. Une dédicace fut faite en l'an 238 à l'empereur Gordien par les *duumviri* et les *aediles* de Tropaeum [41]. On a observé, directement et indirectement, que la plupart de ces nombreuses inscriptions concernant la phase municipale de Tropaeum datent du IIIe siècle. Le gentilice impérial n'y figure pas.

[27] CIL III 7504 *(duumviro quinquennali municipii Troesmensium)*; R. Vulpe, SCIV, IV, 3—4, 1953, p. 568, note 6 et fig. 6 (inscription inédite : [IIvi]R. QQ).

[28] CIL III 7509; 7560.

[29] CIL III 6200 *(Augustalis municipii)*.

[30] CIL III 6235=7599.

[31] CIL III 773=6170 *(ob honorem pontificatus)*; 7504 *(pontifex)* et, peut-être, 6217; cf. Gr. Tocilescu, *o.c.*, p. 64, note 7.

[32] CIL III 773=6170; 7506. Cf. Gr. Tocilescu, *o.c.*, p. 64—68.

[33] Gr. Tocilescu — O. Benndorf — G. Niemann, *Das Monument von Adamklissi: Tropaeum Traiani*, Vienne, 1895, p. 124 et suiv.; V. Pârvan, *Getica*, p. 122—125; R. Paribeni, *Optimus Princeps: Saggio sulla storia e sui tempi dell'imperatore Traiano*, I, Messina, 1926, p. 325 et suiv.; R. Vulpe, HAD, p. 143—155; idem, St. cl., 1963, p. 232—239; VI, 1964, p. 205—232; *DID*, II, pp. 89—92, 97—116; F. B. Florescu, *Das Siegesdenkmal von Adamklissi: Tropaeum Traiani*, p. 389—667.

[34] CIL III 12470; cf. Gr. Tocilescu, *Fouilles et recherches*, p. 25—26; V. Pârvan, *Cetatea Tropaeum*, p. 12.

[35] Em. Popescu, St. cl., VI, 1964, p. 192—200.

[36] CIL III 12465 *(duumviri quinquennales)* et 14214^6^ *(duumviralis municipii Tropaei, duumvir municipii suprascripti)*; V. Pârvan, *o.c.*, p. 41—44.

[37] CIL III 7484=12461; cf. Gr. Tocilescu, *o.c.*, p. 26; V. Pârvan, *o.c.*, pp. 46 (note 101) 50 et fig. 1.

[38] CIL III 12473; cf. Gr. Tocilescu, *o.c.*, p. 27; V. Pârvan, *o.c.*, p. 46, note 101.

[39] CIL III 14214^4^; cf. Gr. Tocilescu, *o.c.*, p. 200, n° 23.

[40] CIL III 12462=14437; Gr. Tocilescu, *o.c.*, p. 209; V. Pârvan, *o.c.*, p. 46, note 101. Un autre *duumvir* figure, peut-être, dans CIL III 12466; cf. V. Pârvan, *l.c.*

[41] CIL III 14214^2^; cf. V. Pârvan, *o.c.*, p. 45.

https://biblioteca-digitala.ro

La ville ne reçut pas le rang municipal avant Marc Aurèle [42], qui fonda aussi le municipe voisin de Durostorum et celui de Troesmis. Une inscription, datant du règne de cet empereur [43] et se rapportant à une vexillation des légions *I Italica Moesica* et *V Macedonica Dacica* (donc après l'an 166) [44], qui résidait provisoirement à Adamclissi, fait mention du seul nom de *Tropaeum*, sans le titre de *municipium*, ce qui n'est pas concluant. Toujours est-il qu'au moment de l'invasion costoboce de l'an 170, elle possédait ce rang. Quant à la vieille hypothèse de Gr. Tocilescu, qui faisait remonter jusqu'à Trajan la constitution municipale de cette ville [45], elle n'est plus à soutenir. Egalement caduque est l'éventuelle supposition qu'à un certain moment Tropaeum Traiani eût acquis la qualité de colonie [46].

On ne connaissait pas jusqu'à présent la situation juridique de la ville romaine de *Novae*, née des canabes de la Légion *I Italica*, que l'empereur Domitien avait installée dans cette place de la rive droite du Danube, face aux steppes occidentales de la Valachie [47]. Et pourtant c'était un centre militaire de premier ordre, qui avait gardé un rôle éminent jusqu'à la fin de la domination romaine sur le Danube. Les gouverneurs

[42] Em. Popescu, *l.c.*

[43] CIL III 14433 (provenant de Băneasa, ancien Ghiuvegea): *vexillatio Legionum I Italicae Moesicae et V Macedonicae Dacicae Tropaei agens*; cf. V. Pârvan, *o.c.*, p. 37—41; Em. Popescu, *l.c.*

[44] Quand la *Legio V Macedonica* quitta son camp de Troesmis pour la guerre parthique, d'où elle allait revenir pour s'installer directement à Potaissa. Cf. A. Betz, *l.c.*, col. 593.

[45] Gr. Tocilescu, *Cîteva monumente epigrafice descoperite în România*, Revista p. Istorie, Arheol. şi Filol., IX, 1903, p. 35 (*contra*: V. Pârvan, *o.c.*, p. 12, note 12); E. Kornemann, dans P.-W., *Real-Enc.*, v. *Municipium*, col. 604.

[46] L. Robert, dans Istros, I, 2, 1934, p. 216—220, en reprenant en examen l'inscription CIG I 3497 = IGRR IV 1213 de Thyatire en Lydie, où il est question d'un λογιστὴς . . . τῆς τῶν Τραιανῶν πόλεως καὶ Τροπησίων καὶ τῆς [κ]ολωνείας, incline à voir, dans ce passage, une allusion à notre Tropaeum Traiani. Puisque, parmi les nombreuses charges accomplies par le personnage respectif (*T. Antonius Claudius Alphenus Arignotus*) — la plupart en Asie Mineure et en Orient —, l'inscription fait mention aussi du commandement de quelques troupes auxiliaires qui ont eu leur garnison en Dacie (*coh. II Flavia Numidarum*) et en Mésie Inférieure (*coh. I Cilicum* et *coh. II Flavia Bessorum*), ce rapprochement est très plausible (cf. aussi D. Tudor, *Oltenia Romană*, 3e éd., Bucarest, 1968, p. 197). Seulement, il faudrait émender le texte du document (qui n'est connu qu'au moyen des copies du XVIIe s., l'original étant depuis longtemps disparu), car, comme le remarque le prof. L. Robert même, il est impossible de compter avec deux villes antiques à Adamclissi: une nommée *civitas Traianensium* et l'autre *civitas Tropaeensium*, vu qu'aucune des inscriptions locales ne parle d'une telle dualité et que sur place il n'y a que les ruines d'une seule ville. Il est également impossible de rattacher l'attribut *colonia* à cette localité, qui, dans toute son histoire, n'a reçu que le rang de *municipium* et encore assez tard après l'inscription de Thyatire, dont la date doit remonter à l'époque des Antonins. Comme le fait observer aussi le prof. Robert, les vieilles copies de l'inscription, auxquelles on est réduit à appeler, ne sont pas exemptes de fautes. Il faudra, à notre avis, lire ou au moins sous-entendre: ἡ τῶν Τραιανῶν Τροπησίων πόλις (*civitas Traianensium Tropaeensium*) et en séparer l'expression καὶ τῆς [κ]ολωνείας, qui doit se référer à tout autre chose. Le mot même de [κ]ολωνεία, dépourvu de sa première lettre, est soumis à caution. L. Robert a pensé, d'ailleurs, à le remplacer par un nom de ville, comme ['Απ]ολ(λ)ωνεία, par exemple, ce qui rendrait le texte de l'inscription bien plus clair. — Em. Condurachi, dans *Istoria României*, I, Bucarest, 1960, p. 489, en faisant mention du rang de *municipium* que les inscriptions alors connues attestaient pour Tropaeum Traiani à partir de l'époque des Sévères, essaye d'en faire remonter l'origine à une date antérieure, ce qui s'est avéré juste, mais en s'appuyant à tort sur l'inscription de Thyatire, dans laquelle ce titre ne figure nullement.

[47] B. Filow, *Die Legionen der Provinz Moesia*, pp. 47 et 63; Ritterling, P.-W., *Real-Enc.*, v. *Legio*, vol. 1410 (l'auteur admet une date antérieure pour l'installation de la *Legio I Italica* en cet endroit; selon G. Gerov, *Akte d. IV. intern. Kongr. f. gr. u. lat. Epigraphik, Wien, 1962*, p. 128, elle y aurait été précédée par la Legio VIII Augusta).

https://biblioteca-digitala.ro

de la province le préféraient souvent pour leur résidence [48]. Ses ruines, situées à Steklen dans le faubourg de la ville actuelle de Švištov, avaient fourni de nombreuses inscriptions concernant la vie du camp militaire, mais aucune se rapportant à la constitution de la ville attenante. On aurait volontiers supposé à cette ville au moins le rang de municipe, mais les sources n'en offraient pas la moindre indication. On était prêt à conclure qu'à Novae il n'y avait eu qu'une vie exclusivement militaire et que les canabes locales n'avaient pas dépassé le stade de *vicus* ou que la ville civile eût relevé de Nicopolis ad Istrum [49].

Mais le prof. B. Gerov de Sofia vient de découvrir, enfin, une inscription du IIIe siècle, apportant la preuve que ces canabes, à l'instar de tous les autres centres civils développés autour des camps légionnaires de la Mésie Inférieure, avaient eu aussi leur constitution de ville romaine, au rang de municipe. Il s'agit d'un autel du Musée de Svištov portant une dédicace où figure un *Augustalis m(unicipii) N(ovensium)* [50]. On pourrait, penser, éventuellement, à ce même municipe en ce qui concerne un *augur et duumviralis* attesté par une inscription provenant de Nikopol sur le Danube (env. 35 km à l'ouest de Novae) et qu'on inclinait jusqu'à présent à attribuer à la colonie d'Oescus [51]. Le document récemment découvert par le prof. Gerov n'offre pas de précisions pour la date où Novae reçut son titre municipal, mais, par analogie avec les autres deux camps légionnaires de la province, Durostorum et Troesmis, ainsi qu'avec la ville de Tropaeum, on pourrait envisager, avec une grande probabilité, le règne de Marc Aurèle [52].

On fait cas, très souvent, d'un *municipium Montanensium*, situé vers l'extrémité occidentale de la province, dans le bassin supérieur de la rivière d'Augusta (Ogost), aux pieds des Balkans, auprès de la bourgade actuelle de Mihailovgrad (jadis Koutlovitza), où se trouvent les ruines d'une localité romaine. Là il y avait une garnison de troupes auxiliaires, ce qui ressort spécialement d'une inscription de l'an 134, trouvée

[48] CIL 7591 (inscription trouvée à Novae et contenant une dédicace faite par le *legatus Augusti pr. pr.* de la province, en 224). Cf. J. Kolendo, Archeologia, Varsovie, XVII, 1967, pp. 163, 187; R. Vulpe, DID, II, p. 128, note 48; idem, annotation à V. Pârvan, *Începuturile vieții romane*, 2e éd., p. 188, note 290.

[49] Gr. Tocilescu, *Monumente epigr. și sculpt.*, p. 24, note 2; Polaschek, P.-W., *Real-Enc.*, v. *Novae*, col. 1127. T. D. Zlatkovskaïa, *Mëzija v I—II vekah našej ery*, Moscou, 1951, p. 104, cherchait à attribuer la présumée inexistence d'une constitution municipale à Novae à l'absence d'un vieux centre indigène à côté du camp militaire, en concluant que la continuité de la vie économique d'un tel centre, en relation avec la population locale, était un facteur déterminant dans la formation d'une ville romaine. Avec le correctif que les canabes avaient aussi leur rôle économique important, c'est une idée très juste, sans doute, mais il n'est pas sûr qu'à Novae l'oppidum indigène faisait vraiment défaut. Là-dessus il faut encore attendre le mot des recherches archéologiques. On a déjà supposé que le nom romain de *Novae* (utilisé par les Romains au sens de *canabae novae*, comme le nom du *municipium Novae* de la Dalmatie) doit représenter l'assimilation d'un nom local, géto-thrace, peut-être celui de Νοής, l'affluent mentionné par Hérodote (IV, 49) sur la rive droite du Danube; cf. G. Seure, *Archéologie thrace*, II, 1, Paris, 1920 (réimprimé d'après la RA, 1914—1919), p. 182, note 5; B. Gérov, *Romanizmât meždu Dunava i Balkana ot Hadrian do Konstantin Veliki — La romanisation entre le Danube et les Balkans d'Hadrien à Constantin le Grand*, II, Sofia, 1954 (Godišnik — Univ. Sofia, Fac. Philol., t. XLVIII, 1952—53), p. 332, note 1.

[50] B. Gerov, *Die Rechtstellung der untermösischen Stadt Novae*, dans *Akte d. IV. intern. Kongress f. gr. u. lat. Epigraphik, Wien, 1962*, p. 128—133.

[51] V. Beševliev, *o.c.*, p. 38, n° 58.

[52] B. Gerov, *l.c.*, p. 133.

https://biblioteca-digitala.ro

à Işekli en Phrygie, dans laquelle il est question d'un préfet de la *cohors I Claudia Sugambrorum veterana equitata*, qui, à un certain moment, *a Moesia(e) Inf(erioris) Montan(ensi) praesidio numerum in Asia(m) perduxit* [53]. Il ne s'agit pas d'un *numerus* ethnique, mais d'une *vexillatio* de l'armée de la province envoyée en Orient [54]. À Mihailovgrad et dans les environs, plusieurs inscriptions furent découvertes, dont la plupart sont latines [55]. Une d'elles parle de la reconstruction d'un temple *per re[gionem] Mont(anensium)*, en 161—163 [56]. La même *regio Montanensium*, qui s'étendait sur un rayon de plus de 30 km aux alentours de la ville, est mentionnée par deux autres inscriptions [57]. Dans un document pareil il s'agit de la construction d'une petite fortification, en 256, destinée à surveiller les brigands qui menaçaient le camp militaire et les habitants voisins : *[burgum constitui iussit] un[de latrunculos o]bservare[nt pro]pter tutela[m ca]stre(n)sium et [ci]vium Montanensium* [58].

La seule inscription qui a soulevé le problème du rang municipal de cette localité est celle publiée dans le CIL, III, 7451, où figure l'abréviation DEC.M[...], complétée par l'éditeur (A.v. Domaszewski) dans le sens de *dec(urio) m[unicipii]* [59]. Mais une telle interprétation est contestable des la première vue, car l'M du mot détruit ou abrégé va beaucoup mieux avec l'initiale de l'attribut *Montanensium*. Une excellente confirmation de cette dernière leçon est fournie par une inscription provenant de la même localité et publiée ultérieurement par G. Katzarov, dans laquelle on lit sans aucune hésitation : *dec(urio) Mo(ntanensium)* [60]. Le seul indice, donc, qui semblait attester un *municipium Montanensium*, tombe. Nous proposons d'exclure cette localité de la liste des villes à constitution municipale de la Mésie Inférieure. Sa qualité de municipe n'est même pas appuyée sur des renseignements indirects tirés des autres inscriptions de l'endroit, car on n'y voit mentionnée aucune des magistra-

[53] JRS, XVI, 1926, p. 74—75, n° 201 = Ann. Ép., 1927, n° 95 ; cf. G. Mihailov, IGB, II, Sofia, 1958, p. 21.

[54] Cf. JRS, XVI, 1926, p. 77—78.

[55] Cf. B. Gerov, *Romanizmât*, II, p. 356 et suiv., n°s 1—7, 32—34, 38—39, 262—267, 269—270 ; V. Velkov, *Nouvelles inscriptions latines de Montana*, Archeologia, Varsovie, VII, 1, 1955, p. 91—101 ; J. Mladenova, *Deux inscriptions de la Bulgarie du Nord-Ouest*, Izvestija-Inst., XXIV, 1961, p. 264.

[56] CIL III 12385, trouvée à Gromšin, dans les environs de Montana.

[57] V. Velkov, *o.c.*, p. 96 ; *vexillarius equitum legionis I Italicae Gordianae Augustae in regione Montanensium* ; J. Mladenova, *o.c.*, p. 264 : *optio legionis XI Claudiae agens regione Montanensium*.

[58] CIL III 12376. Quant aux « brigands » *(latrones)* du IIIe siècle et à leur signification sociale comme une forme de la lutte des classes, cf. M. Rostovtzeff, *La storia economica e sociale dell'impero romano*, Florence, 1967, pp. 551, 580—583 ; A. D. Dmitrev, VDI, 1948, 3, p. 66—78 ; D. Tudor, *Oltenia romană* [3], p. 156—157.

[59] Cette interprétation, plus que discutable, est restée dans toutes les études qui font mention de la ville des *Montanenses*, même quand la leçon *M[ontanensium]* est associée à un point d'interrogation, comme par ex. chez G. Mihailov, *l.c.*, ou chez B. Gerov, *o.c.*, II, p. 372, n° 262.

[60] G. Kazarow, *Die Denkmäler des thrakischen Reitergottes in Bulgarien*, Budapest 1938, p. 111, n° 589. C'est de la même façon que nous complétons le titre *[dec(urio) Mo]ntanensium* de *M. Opellius Maximus*, qui dédia à Hercule une inscription récemment découverte à Cioroiul Nou, en Olténie, dans la plaine de la rive gauche du Danube, à la hauteur de *Civitas Montanensium* de Mésie Inférieure ; cf. C. S. Nicolăescu-Plopşor, Revista Muzeelor, II, 1965, 3, p. 203—207 (essayant de localiser *Malva* à Cioroiul) et D. Tudor, *Oltenia romană* [3], p. 527, n° 381 (identifiant cette localité avec la *Statio Aquensis*).

https://biblioteca-digitala.ro

tures caractérisant les villes de cette catégorie, comme les *duumviri* (ou *quattuorviri)*, les *Augustales*, les *pontifices*, les *flamines* etc. Quant aux décurions, leur apparition dans les inscriptions citées ne prouve rien sous ce rapport, car de tels membres de l'*ordo* existaient aussi dans les *civitates peregrinae* ou dans les *vici* servant de chefs-lieux des *territoria* ruraux [61].

De fait, à Mihailovgrad on a affaire à une *civitas* thraco-triballe en voie de romanisation sous l'influence des troupes du voisinage *(castrenses)* [62] et des vétérans qui s'y établissaient après leur sortie du service. Elle est le chef-lieu d'une *regio*, c'est-à-dire d'un territoire rural organisé de façon quasi-municipale, avec son *ordo decurionum*, formé surtout par les grands propriétaires des *praedia*; ses habitants s'enorgueillissaient de l'autonomie de leur commune, en portant le titre de *cives Montanenses*. Le nom plus court de la ville devait être celui de *Montana* ou *Montanum*. Le pluriel est utilisé dans une inscription locale laissée par une habitante provenant directement de Rome : *cum primum veni Montanis et numina vidi, deabus votum vovi, ut potui posui, [Ae]milia Aemiliana domo Roma frumento publico cum filis vo[tum] restitui* [63]. Le nom de la localité pourrait représenter, éventuellement, la traduction d'un certain toponyme thrace qu'on ignore. Toujours est-il que le nom de personne *Montanus*, porté aussi par un *decurio Montanensium* [64], fait son apparition dans les villes de la Thrace et de la Mésie Inférieure, surtout du côté de l'Hémus, avec une fréquence frappante [65]. Il est souvent accompagné de noms thraces caractéristiques.

Tout compte fait, il faut se résigner à la constatation que la Mésie Inférieure n'a eu que quatre municipes et la seule colonie d'Oescus. C'est bien peu en comparaison avec la province de Dalmatie où, mettant de côté ses nombreux municipes, l'on pouvait compter jusqu'à dix centres urbains au titre de *colonia*, avec le Noricum qui possédait cinq villes au même titre, avec la Pannonie Inférieure qui en avait autant, avec la Pannonie Supérieure qui en offrait six, avec la Mésie Supérieure qui en présentait quatre, avec la Dacie où l'on en pouvait énumérer jusqu'à neuf,

[61] Cf., *e.g.*, dans la Mésie Inférieure : Izvestija-Société, I, 1910, p. 115—118 (= Ann. Ep., 1911, n° 16) : *decuriones* du *territorium Dianensium* ; CIL III 12390 = 14409 : *vic(ani) Trullenses d(atus) d(ecreto) d(ecurionum) p(ublice)*.

[62] CIL III 12376. Un grand nombre des inscriptions de *civitas Montanensium* appartiennent à des centurions et sous-officiers des Légions *I Italica* et *XI Claudia*, dont les vexillations ont tenu garnison, à diverses reprises, dans cette localité. Une de ces inscriptions (CIL III 7449), datée de l'an 155, contient même la liste des soldats et de leurs chefs faisant partie d'une vexillation de la *Legio XI Claudia*. Dans CIL III 7450, il est question d'un tribun de la *coh. III Collecta* qui, en 258, a contribué à la reconstruction des murs du camp local : *portam praetoriam cum turre a fundamento sumptibus suis et instantia fabricavit*. La même cohorte dédia une inscription à l'empereur Valérien, en 253, à l'occasion de son avènement ; cf. V. Velkov, *o.c.*, p. 94—95 (= B. Gerov, *o.c.*, II, p. 359, n° 33).

[63] Ann. Ép., 1902, n° 71 = Dessau, ILS, 9275.

[64] G. Kazarov, *l.c.*

[65] CIL III 7437 : *Montanus Herculanius, filius Montanus* (parmi les *nomina Bacchium vernaculorum* de Nicopolis ad Istrum) ; 13732 (Nedan) ; G. Mihailov, *o.c.*, II, n°s 539 (Glava Panega) ; 681 (Nicopolis ad Istrum) ; III, 1, Sofia, 1961, n°s 913 (Philippopolis) ; 1346 (Burdapa) ; V. Beševliev, *o.c.*, n°s 13—14 (Serdica) ; E. Kalinka, *o.c.*, n° 105 (Serdica) ; B. Gerov, *o.c.*, II, p. 377, n° 367 (Glava Panega) ; idem, *Untersuchungen über die westthrakischen Länder in römtscher Zeit*, Sofia, 1961 (Godišnik — Univ. Sofia, Fac. Philol., LIV, 3, 1959/60), p. 369, n° 220 (Rasnik). (V. ci-dessus, p. 271).

https://biblioteca-digitala.ro

avec la Macédoine qui en était pourvue de huit [66]. Et même la province de Thrace avait l'avantage sur sa voisine du nord avec ses deux colonies romaines de Deultum et d'Apri [67].

Ceci est d'autant plus étrange que, exceptés la côte adriatique de la Dalmatie et le Noricum, les autres provinces mentionnées ne l'emportaient pas sur la Mésie Inférieure, ni pour la qualité, ni pour l'intensité de son romanisme [68]. Elle se trouvait, à cet égard, sur le pied d'égalité avec la province de Dacie et même avec les deux Pannonies et avait certainement laissé derrière elle sa sœur aînée, la Mésie Supérieure [69]. Quant à la Macédoine et à la Thrace, ces anciens états hellénistiques n'entrent pas même en ligne de compte sous ce rapport, car, à l'instar de la Grèce et des provinces orientales de l'Empire, elles restèrent constamment en dehors de l'aire de diffusion du romanisme, malgré leurs colonies romaines, qui, pour être relativement plus nombreuses, n'en étaient pas moins isolées dans un milieu foncièrement grec ou grécisant.

En essayant d'expliquer ce contraste si étonnant dans la distribution des villes à constitution romaine par provinces, on serait de prime abord tenté de penser à l'imperfection de nos renseignements actuels et d'en attribuer la cause au capricieux hasard des découvertes épigraphiques. Mais, tout en tenant compte des surprises que l'avenir peut nous réserver dans ce domaine, il est peu probable que la proportion des villes romaines par rapport à chacune des provinces comparées soit sensiblement modifiée par le progrès des recherches. Les chances d'augmenter le nombre connu des colonies et des municipes par l'apparition de nouveaux documents, sont égales pour toutes les provinces. Ce n'est pas la Mésie Inférieure, d'ailleurs, qui fut la moins sollicitée par les recherches archéologiques. Dans les territoires de cette province, qu'ils appartiennent à la Bulgarie ou à la Roumanie, le sol a été beaucoup remué justement dans les zones où jadis fleurirent les villes romaines.

[66] Cf. E. Kornemann, P.-W., *Real-Enc.*, v. *Coloniae*, col. 529—550 : v. *Municipium*, col. 598 et suiv. ; M. Fluss, *ibid.*, v. *Moesia*, col. 2390 et suiv. ; A. Betz, *ibidem*, v. *Thrake*, col. 461—462 ; E. Polaschek, *ibidem*, v. *Noricum*, col. 995—999 ; *ibidem*, suppl. IX, v. *Pannonia*, col. 596—599 ; V. Pârvan, *Dacia : An Outline*, etc., p. 149—202 (traduction roumaine : *Dacia : Civilizaţiile străvechi din regiunile carpato-danubiene*, 5e éd., 1972, p. 131—157, avec nos annotations aux pp. 203—230 ; Fanula Papazoglu, *Makedonski gradovi u rimsko doba—Les cités macédoniennes à l'époque romaine*, Skoplje, 1957, p. 316 (les tables synoptiques). Pour les colonies romaines de la Dacie cf. Brandis, P.-W., *Real-Enc.*, v. *Dacia*, col. 1974 ; V. Pârvan, *Ştiri nouă din Dacia Malvensis*, Bucarest, 1913 (AAR, mem. s. ist., IIe s., t. XXXVI), p. 42—48 ; C. Daicoviciu, *La Transylvanie dans l'antiquité*, Bucarest, 1945, p. 128—131 ; D. Tudor, *o.c.*, p. 146—176 ; M. Macrea, dans *Istoria României*, I, Bucarest, 1960, p. 359—367 ; G. Forni, *Dacia Romana tributim discripta*, dans le vol. *Omagiu lui Constantin Daicoviciu*, Bucarest, 1960, p. 233—240 ; D. Tudor, *Oraşe, tîrguri şi sate în Dacia romană* (Villes, bourgs et villages dans la D. romaine), Bucarest, 1968, passim ; M. Macrea, *Viaţa în Dacia romană*, Bucarest 1969, p. 116—145.

[67] A. Stein, *Römische Reichsbeamte der Provinz Thracia*, Sarajevo, 1920, pp. 3 et 102 ; B. Gerov, *Römische Bürgerrechtsverleihung und Kolonisation in Thrakien vor Trajan*, St. cl., III, 1961, p. 107—116.

[68] Cf. V. Pârvan, *I primordi della civiltà romana alle foci del Danubio*, Rome, 1921 (extrait d'Ausonia, X, 1921), p. 192—209 ; idem, *Începuturile vieţii romane la gurile Dunării* [2], p. 58 et suiv. ; idem, *Dacia : An Outline*, etc., pp. 178—188 et 198—202 (= *Dacia : Civ. străvechi, etc.* [5], pp. 145—150 et 155—157 avec les annotations aux pp. 215—223 et 228—230) ; B. Gerov, *La romanisation*, etc. II, pp. 326—355 et 404—409.

[69] V. Pârvan, *Dacia : An Outline*, etc., pp. 160—164, 183—188, 201.

https://biblioteca-digitala.ro

Au premier moment, on pourrait aussi se laisser leurrer par l'idée d'expliquer le petit nombre des colonies et municipes de la Mésie Inférieure comme un effet de l'inégalité des besoins administratifs entre les différentes provinces. Mais on aurait tôt fait de l'exclure de fond en comble, car à cet égard c'est précisément la Mésie Inférieure qui avait la primauté. C'est à cette province qu'incombait la surveillance du plus long secteur des frontières de l'Empire, le plus dangereusement menacé et en même temps le plus compliqué, vu que, outre le limes du Bas-Danube, il comprenait aussi les régions transdanubiennes de la Grande Valachie, de la Basse-Moldavie et les côtes occidentale et septentrionale du Pont Euxin [70]. C'est à elle que revenait la tâche de protéger l'activité économique si intense et si étendue des régions du Bas-Danube et surtout des cités pontiques. Aussi avait-elle, à l'époque des Antonins, l'armée la plus nombreuse, composée de trois légions, outre une multitude d'unités auxiliaires, tandis que la Mésie Supérieure et la Pannonie Supérieure ne disposaient, en dehors du nombre proportionnel des troupes auxiliaires, que de deux légions chacune, le Noricum et la Pannonie Inférieure d'une seule et la Dacie d'une seule au début, puis de deux à partir de Marc Aurèle. On ne saurait s'imaginer qu'une province pourvue de tant de forces militaires, constamment commandée par un *legatus Augusti pro praetore* de rang consulaire et devant faire face à des problèmes si complexes, eût des nécessités administratives inférieures à celles des autres provinces danubiennes, dont les missions étaient plus simples.

Il est évident que le nombre des villes à constitution romaine ne dépendait pas de telles nécessités. Pour loger les services du gouverneur, des sous-ordres, des procurateurs, des différents *praefecti* et *praepositi*, pour caser les bureaux des douanes, pour procurer des résidences au *concilium provinciae* et au culte impérial, point n'était besoin de villes titrées. Les camps militaires, les canabes, les *vici*, les cités pérégrines auraient fait aussi bien cet office et plus d'un le faisaient en effet.

S'il y avait eu quelque rapport entre colonies et municipes d'une part et nécessités d'ordre administratif de l'autre, on serait très embarrassé d'expliquer la position excentrique de la seule colonie de la Mésie Inférieure, Oescus, qui se trouvait à l'extrémité occidentale de la province, juste à l'opposé de la Dobroudja et des cités pontiques, dont l'importance économique et militaire exigeait la plupart des organes administratifs. D'autre part, ni Oescus, ni les quatre municipes de la Mésie Inférieure ne reçurent leur constitution municipale dès la création de cette province et de son organisation administrative, mais bien plus tard, parfois même après un intervalle de plus d'un siècle.

S'il s'agissait d'une relation entre le rang d'une ville romaine et son rôle administratif, il serait naturel de voir le gouverneur de la province résider en permanence à Oescus, qui, comme *colonia*, présentait le degré

[70] Ptolémée, *Geogr.*, III, 10, 7—9. V. Pârvan, *Castrul de la Poiana şi drumul roman prin Moldova de Jos*, Bucarest, 1913 (AAR, mem. s. ist., IIe s., t. XXXVI), p. 103—130; idem, *Începuturile vieţii romane la gurile Dunării* [2], p. 86—92; idem, Ausonia, X, 1921, p. 201; P. Nicorescu, dans ARMSI, IIIe série, t. XIX, mém. 16, p. 217—225; t. XXVI, mém. 16, p. 501—510; T. D. Zlatkovskaïa, *o.c.*, p. 121—124; R. Vulpe, *Les Gètes de la rive gauche du Bas-Danube et les Romains*, Dacia, N. S., IV, 1960, p. 317—332 (v. ci-dessus, p. 132—149); idem, *La Valachie et la Basse-Moldavie sous les Romains*, *ibidem*, V, 1961, p. 365—393 (v. ci-dessus, p. 150—179).

https://biblioteca-digitala.ro

juridique le plus haut. Or, en réalité, ce consulaire se trouvait bien plus souvent dans le camp de Novae, dont les canabes avaient obtenu tout au plus le titre de municipe, ou dans des cités autonomes, qui ne jouissaient même pas d'une constitution romaine, comme Tomis ou Marcianopolis [71]. Une situation pareille existait dans la Mésie Supérieure, dont la capitale n'était dans aucune de ses quatre colonies, mais à Naissus (Niš), qui n'avait que le rang de municipe. De même le *procurator iure gladii* de la *Dacia Porolissensis*, sous-division de la province de Dacie à partir d'Hadrien [72], ne résidait pas dans l'importante ville de Napoca (Cluj), *municipium Aelium*, puis *colonia Aurelia*, bien qu'elle relevât de son autorité directe, mais dans l'oppidum de Porolissum (Moigrad), qui ne fut érigé au rang de municipe que sous Septime Sévère et qui n'arriva peut-être jamais à celui de colonie [73].

Dans toute recherche concernant les villes à constitution romaine il faut tenir compte de leur nature, du stade de leur évolution, des visées politiques auxquelles elles répondaient, ainsi que de l'histoire spéciale de la province à laquelle elles appartenaient.

À l'époque où la Mésie Inférieure fut créée, sous Domitien, de même qu'aux siècles suivants, les villes de cette catégorie avaient beaucoup changé du caractère qu'elles avaient eu aux temps reculés de la République. Les colonies n'étaient plus fondées exclusivement par déduction de citoyens romains. Trajan fut le dernier empereur qui pratiqua encore ce procédé, en Dacie [74]. Pour le reste, on se contentait d'accorder le titre de colonie par simple assimilation, à des villes qui existaient déjà, sans leur ajouter de nouveaux habitants. C'est le cas de la ville d'Oescus, en Mésie Inférieure, dont le nom de *colonia Ulpia* ne se réfère pas à un établissement nouveau, mais à l'élévation des canabes locales, formées bien avant Trajan. C'est aussi le dernier exemple de promotion directe à ce haut titre. Ultérieurement il ne fut donné qu'à des villes qui avaient passé par la phase de municipe.

Cette hiérarchie était loin des concepts qui avaient séparé les deux genres de villes à leurs origines, quand les municipes ne représentaient pas des créations romaines, mais des cités vaincues auxquelles les Romains avaient reconnu l'autonomie [75]. L'extension du droit de cité à toute l'Italie, aux derniers siècles de la République, avait fini par effacer ces différences essentielles, en laissant subsister seulement des distinctions

[71] Cf. R. Vulpe, HAD, p. 192; DID, II, p. 128.

[72] Pour la tripartition de la province de Dacie, événement dont la date apparaît plus reculée qu'on ne croyait jusqu'à présent, cf. le diplôme militaire de Gherla, récemment publié par C. Daicoviciu et D. Protase, dans JRS, LI, 1961, p. 63—70; AMN, I, 1964, p. 163—180.

[73] C. Daicoviciu, Dacia, VII—VIII, 1937—1940, p. 326—327; idem, *La Transylvanie dans l'antiquité*, p. 130—131; M. Macrea, *Viața in D. rom.*, p. 130.

[74] G. Humbert, *Colonia*, dans Daremberg-Saglio, DA, s.v., p. 1317; E. Kornemann, P.-W., *Real-Enc.*, vv. *Coloniae*, col. 566 et *Municipium*, col. 602; C. Daicoviciu, *Sarmizegetusa (Ulpia Traiana) in lumina săpăturilor*, ACMITr, IV, 1932—1938, p. 357—363; M. Macrea, dans *Istoria României*, I, p. 359—362.

[75] Cf. M. Lemosse, *Le régime des relations internationales dans le Haut-Empire romain*, Paris, 1967, p. 179—208; F. Vittinghoff, *Die innere Verfassung römischer Städte: Möglichkeiten u. Grenzen d. Epigraphik im Donauraum*, Vestigia, 17 (Akten d. VI. intern. Kongr. f. Epigraphik, München, 1972), p. 55—91; idem, dans les *Actes du Ve Congrès intern. d'Epigraphie*, Cambridge, 1967.

https://biblioteca-digitala.ro

juridiques de détail, qui ménageaient aux colonies, comme *simulacra populi Romani*, une certaine priorité, plutôt honorifique [76].

Le but militaire et la nécessité sociale de décongestionner le prolétariat de Rome, qui sous la République avaient déterminé la fondation des colonies, ainsi que le but politique, qui avait décidé de l'autonomie des municipes italiques, firent place, sous l'Empire, au seul rôle de ces villes d'assurer l'expansion et la consolidation de la civilisation romaine. Il est vrai aussi que, grâce à leur activité économique et à leur organisation autonome, les colonies et les municipes contribuèrent à la prospérité des provinces de l'Empire et aux recettes du fisc, mais ce n'était pas là la raison de leur établissement. Les mêmes services et parfois dans une proportion supérieure, furent rendus par des agglomérations urbaines d'une autre espèce.

Formes caractéristiques de l'urbanisme romain, les colonies et les municipes de l'époque impériale ne correspondaient qu'à l'intention d'encourager et de filtrer le romanisme provincial, par leur éminent prestige lié au droit de cité et à certaines immunités [77]. En élevant des canabes, des *vici* ou des cités pérégrines à la situation de municipes et de ceux-ci au rang de colonies, l'officialité ne faisait que reconnaître graduellement leur progrès dans la voie de la romanisation. Cette sélection était effectuée, d'ailleurs, avec beaucoup de parcimonie. On ne transigeait pas avec la qualité du romanisme. Aussi le nombre des villes à constitution romaine resta-t-il généralement assez limité dans toutes les provinces et quelquefois bien au-dessous du nombre réel des localités profondément romanisées. C'est précisément le cas des colonies et des municipes de la Mésie Inférieure.

Cependant, dans cette province la disproportion entre le petit nombre de ses colonies et municipes et le développement remarquable de son romanisme est tellement démesurée, que l'excès de prudence de l'autorité impériale dans l'attribution de la qualité municipale, tout en gardant son rôle, ne suffit pas à expliquer à lui seul cette singulière anomalie. À notre avis, il faut interpréter celle-ci surtout comme un effet des circonstances spéciales que présentent les antécédents et l'évolution de la Mésie Inférieure.

On ne doit pas perdre de vue que cette province fut instituée bien tard, sous Domitien, et que la plupart des territoires qui en dépendaient avaient subi la forte pénétration de l'hellénisme avant d'être inclus dans l'Empire romain. Formant une longue bande resserrée entre le Bas-Danube et la chaîne des Balkans, ces territoires représentaient la première zone atteinte par l'activité économique des cités grecques du Pont Gauche et par le rayonnement de leur civilisation. D'autre part, ils étaient étroitement liés à la Thrace balkanique, qui, imbue depuis longtemps d'influences grecques, avait fini par devenir elle-même un foyer actif de l'hellénisme.

Longeant la rive droite du Bas-Danube jusqu'à la mer, ces territoires étaient habités notamment par les Gètes, une population danubienne par excellence, intimement apparentée aux Daces des Carpates et, avec ceux-ci, relevant de la grande famille des peuples thraces [78].

[76] E. Kornemann, P.-W. *Real-Enc.*, vv. *Coloniae*, col. 566 et *Municipium*, col. 602.

[77] J. Toutain, *Municipium*, dans Daremb.-Saglio, DA, s.v., p. 2030—2033.

[78] G. Kazarow, *Beiträge zur Kulturgeschichte der Thraker*, Sarajevo, 1916, passim; V. Pârvan, *Getica*, pp. 152—155; 220—289, 726—730, 736—740, 743—754; I. I. Russu, *Limba traco-dacilor*, Bucureşti, 1959, p. 15—23; idem, dans *Istoria României*, I, p. 257—268; Vl. Georgiev, *Trakijskijat ezik*, Sofia, 1957, p. 81—83.

https://biblioteca-digitala.ro

Les Gètes occupaient aussi les plaines étendues de la rive gauche du Danube, dans la Valachie et la Moldavie actuelles. Leur contact étroit avec les cités pontiques d'un côté, avec la Thrace de l'autre, leur facilita l'assimilation des influences grecques et la création d'une civilisation à caractères particuliers, d'un niveau rustique, analogue à celui de la civilisation celtique de Latène, dont elle était toutefois distincte [79].

Les territoires de la future Mésie Inférieure appartenaient d'autant plus à l'aire de l'hellénisme qu'ils furent depuis le début du Ve siècle av.n.ère presque constamment englobés entre les limites de l'état hellénisant de la Thrace balkanique, constitué sous l'hégémonie des dynastes odryses et étendu ordinairement depuis l'Égée jusqu'aux bouches du Danube [80]. Même quand ces territoires en furent temporairement détachés, ils étaient considérés, par coutume, comme faisant partie de la Thrace. Parfois, les Gètes de la rive gauche du fleuve étaient, eux aussi, assimilés aux Thraces balkaniques. Les poètes anciens n'hésitent pas à leur appliquer le surnom mythique de Bistones, lié originairement à la Thrace égéenne [81]. Dans l'inscription en honneur d'Acornion, provenant de Dionysopolis (Baltchik), le roi gète Burébista, bien que résidant au delà du Danube, est désigné par le titre de « premier et le plus grand des rois de Thrace » (πρώτος καὶ μεγίστος τῶν ἐπὶ Θράκης βασιλέων). [82]

Les influences occidentales, représentées, avant les Romains, par la pénétration celtique, n'eurent pas trop de prise dans ces pays. Des noms de forteresses comme *Noviodunum* (Isaccea), *Arrubium* (Măcin), *Aliobrix* (peut-être Cartal en Bessarabie [83]), *Icacidunum* (non localisé) [84], sur le Danube, ne représentent que des souvenirs isolés de certaines troupes celtiques qui, à un certain moment, peut-être lors de l'occupation galate de la Thrace au IIIe siècle av.n.ère, passèrent par ces régions, sans laisser d'autres traces durables. Dans les formes archéologiques de la civilisation gète, les éléments empruntés directement à la civilisation contemporaine de Latène sont assez limités et sans un rôle déterminant [85].

[79] V. Pârvan, *Getica*, pp. 459—646 et 774—804 ; idem, *Dacia* : *An Outline etc.*, p. 110—148 = *Dacia : Civilizaţiile străvechi, etc.*[5], p. 105—128 (annotations aux pp. 191—203) ; D. Berciu, Dacia, N.S., I, 1957, p. 133—141 ; R. Vulpe, *ibidem*, p. 143—164 ; idem, dans *Istoria României*, I, pp. 216—231, 237—248 ; D. Popescu, *ibidem*, p. 232—237 ; C. Daicoviciu, *ibidem*, p. 268—284.

[80] Thucydide, II, 95—97. Cf. A. Hoeck, *Das Odrysenreich in Thrakien im fünften und vierten Jahrhundert v. Chr.*, Hermes, XXVI, 1891, p. 76—117 ; Th. Mommsen, *Reges Thraciae inde a Caesare dictatore*, Eph. Ep., II, p. 250—263 ; A. Solari, *Sui dinasti degli Odrisi*, Pisa, 1912 ; R. Vulpe, dans le vol. *În Memoria lui Vasile Pârvan*, Bucarest, 1934, 317—324 ; idem, *La succession des rois odryses*, Istros, I, 2, 1934, pp. 230—248 et 382 (v. ci-dessus, p. 15—38) ; S. Casson, *Macedonia, Thrace and Illyria*, Oxford, 1926, p. 193—209 ; Barbara Lenk, dans P.-W., *Real-Enc.*, v. *Thrake*, col. 421—452.

[81] Ovide, *Ex Ponto*, I, 2, 112 et IV, 5, 36 (à l'instar de tous les poètes antiques, Ovide applique ce nom aux Thraces méridionaux dans *Tristia*, I, 10, 48 et dans *Ex Ponto*, I, 3, 59). Cf. R. Vulpe, *Ovidio nella città dell'esilio*, dans le vol. *Studi Ovidiani*, Rome, 1959, p. 50 (= *Tomi al tempo di Ovidio*, Studi Romani, VI, 6, 1958, p. 637—638).

[82] G. Mihailov, IGB, I, n° 13 = Dittenberger, *Sylloge*[3], 762.

[83] N. Gostar, Latomus, XXVI, 1967, p. 987—995.

[84] Ce nom concernant, à ce qu'il paraît, une localité inconnue jusqu'à présent, figure dans une inscription publiée par V. Beševliev, *o.c.*, p. 58, n° 99 : [*Pom*]*ponius* [*Max*]*imianus Ge*[*ler*] *secundum Icacidun*(*um*) *terminos posuit*. L'inscription, provenant d'une localité incertaine de Bulgarie, se trouve au Musée National de Sofia.

[85] R. Vulpe, *L'âge du fer dans les régions thraces de la Péninsule Balkanique*, Paris, 1930, p. 142—147, avec les ajustations ultérieures parues dans Dacia, N.S., I, 1957, p. 157 (ci-dessus, p. 103—123). *Contra* : V. Pârvan, *Getica*, pp. 743, 774—804 ; idem, *Dacia* : *An Outline*,

https://biblioteca-digitala.ro

Ainsi, quand les Romains firent leur apparition dans la Péninsule Balkanique, à la suite de leurs guerres contre la Macédoine, les régions du Bas-Danube constituaient un domaine de l'hellénisme par excellence. Ils n'y pénétrèrent, d'ailleurs, pour la première fois, qu'en l'an 72 av.n.ère, quand, par suite de la guerre contre Mithridate, les troupes de M. Terentius Varro Lucullus forcèrent toutes les cités grecques du Pont Gauche à reconnaître leur suprématie [86]. Cette première affirmation de l'autorité romaine aux bouches du Danube fut très ephémère et sans aucune efficacité dans l'arrière-pays peuplé par les Gètes. Deux lustres plus tard, en l'an 61, ceux-ci, alliés aux Bastarnes, aidèrent les cités grecques à se soulever et à chasser les troupes romaines, en infligeant une grave défaite au proconsul de Macédoine, C. Antonius Hybrida [87], à qui incombait la surveillance de ces régions. De cet événement profita le roi Burébista, qui après avoir réalisé une vaste union politique des Gètes et des Daces, entreprit la conquête de la côte occidentale de la mer Noire, tout entière, d'Olbia à Apollonie [88]. Son autorité s'étendait sur tous les pays danubiens situés au nord des Balkans [89]. Après sa mort, les cités pontiques recouvrèrent leur liberté et les Gètes de la rive droite du Danube se dispersèrent en plusieurs petites unités autonomes. Les circonstances favorisaient de nouveau les visées des rois odryses sur la frontière du Danube. Toujours est-il qu'entre 44 et 42 av.n.ère, donc immédiatement après la mort de Burébista, la ville d'Odessos (Varna), par exemple, se trouvait déjà sous la protection d'un de ces rois, Sadalas [90].

Mais la réintégration complète des régions danubiennes dans le royaume thrace ne se réalisa que sous l'autorité des Romains, qui y revinrent au début du règne de l'empereur Auguste. En 29—28 av.n.ère, son général M. Licinius Crassus, appelé au nord des Balkans par une grande invasion bastarne, finit par écraser les envahisseurs et par soumettre les populations thraces autonomes des Besses, des Mèdes et des Serdes et les tribus gètes de la future Mésie Inférieure jusqu'aux bouches du Danube [91]. Les régions conquises furent rattachées au royaume odryse de Thrace, qui, ainsi agrandi, entra sous la protection de l'Empire romain, dont la frontière fut fixée, de ce côté, sur le Danube. Les cités grecques du Pont Gauche s'empressèrent à leur tour de reconnaître l'autorité de Rome. Mais cette autorité n'y était encore que nominale. La garde de la frontière danubienne n'était effectuée que par les forces des rois odryses [92]. Même

etc., pp. 95, 108—109, 110—148 = *Dacia* : *Civ. străvechi* etc.[5], pp. 93, 100—101, 105—128 (avec nos annotations aux pp. 184, note 154 ; 191, note 201 ; 198, note 247).

[86] Appien, *Illyr.*, 30 ; Eutrope, VI, 10 ; S. Lambrino, Comptes rendus de l'Académie des Inscr. et B.-Lettres, 1933, p. 278 et suiv. ; A. Passerini, Athenaeum, N.S., XIII, 1935, p. 57—72. Cf. R. Vulpe, HAD, p. 95—97 ; DJD, II, p. 25—26.

[87] Dion Cassius, XXXVIII, 10 ; LI, 26, 5 ; G. Mihailov, IGB, I, n° 13, = Dittenberger, *Sylloge*[3], 762.

[88] Dion Chrysostome, XXXVI, 4. Cf. T. V. Blavatskaïa, *Zapadnoponti jskie goroda v VII—I vekah do našej ery*, Moscou, 1952, p. 172—178.

[89] Strabon, VII, 3, 11—13. Cf. V. Pârvan, *Getica*, p. 77—82 ; C. Daicoviciu, dans *Ist. Românie*i, I, p. 278—288 ; R. Vulpe, Dacia, N.S., IV, 1960, p. 310—315=ci-dessus, p. 125—130.

[90] A. Salač, BCH, IV, 1931, p. 43 et suiv. ; Chr. M. Danoff, *Zapadnjat brjag na Černo More v drevnostta* (La rive occidentale de la mer Noire dans l'antiquité), Sofia, 1947, p. 70 ; G. Mihailov, IGB, I, n° 43 ; T. V. Blavatskaïa, *o.c.*, p. 178—181.

[91] Dion Cassius, LI, 23—27 ; cf. V. Pârvan, *Getica*, p. 85—90.

[92] B. Filov, *o.c.*, p. 2 ; V. Pârvan, *o.c.*, pp. 88 et 97 ; A. Stein, *Die Legaten von Moesien*, Budapest, 1940, p. 12—15 ; R. Vulpe, *HAD*, p. 104—114.

https://biblioteca-digitala.ro

quarante ans plus tard, le poète Ovide, qui avait passé son exile à Tomis (9—18 de n.ère), pouvait encore se plaindre qu'il se trouvait, comme Romain, totalement isolé dans ce pays des Gètes et des Grecs, parmi lesquels personne ne comprenait son latin [93].

La tutelle romaine sur ces régions était exercée de loin, d'abord par le proconsul de la Macédoine, puis, à partir du commencement de notre ère, par un commandement militaire spécialement institué pour la Mésie. Ce pays, comprenant en ce temps-là seulement les territoires actuels de la Serbie et l'ancienne région des Triballes avec l'oppidum d'Oescus, n'avait pas encore un statut provincial, mais, étant occupé par une armée permanente, sous un *legatus Augusti pro praetore*, il représentait une province de fait, distincte de la Macédoine [94]. La surveillance des populations locales était confiée, dès cette époque, à un officier de cette armée, investi du titre de *praefectus civitatium Moesiae et Treballiae* [95]. Ce n'est que vers l'an 15 que la Mésie fut organisée en une province proprement dite. Son légat reçut en même temps le gouvernement des provinces de Macédoine et d'Achaïe [96]. La nouvelle province était bornée à l'est par la rivière d'*Asamus* (Osem), au-delà de laquelle, en aval du Danube, jusqu'au Pont-Euxin, s'étendaient les anciens pays gètes, qui, connus désormais sous le nom de *Ripa Thraciae*, continuaient à faire partie du royaume odryse [97].

L'armée romaine de la Mésie, aussi bien avant qu'après la transformation de ce pays en province, avait à sa charge la défense de toute la ligne du Bas-Danube, y compris la portion surveillée par les garnisons odryses. Dans ce but, elle disposait d'une flotte fluviale. C'est dans le cadre de cette mission qu'Aelius Catus, un des chefs de cette armée,

[93] *Tristia*, V, 7, 53—54 : *unus in hoc nemo est populo qui forte Latine quaelibet e medio reddere verba queat* ; V, 10, 37 : *barbarus hic ego sum qui non intellegor ulli et rident stolidi verba Latina Getae*. Cf. V. Pârvan, Dacia, II, 1925, p. 363—367 ; idem, *Getica*, pp. 97—100, 166—167 ; R. Vulpe, dans *Studi Ovidiani*, p. 51 (= Studi Romani, VI, 6, 1958, p. 638).

[94] Le problème si ardu des origines de la province de Mésie s'appuie principalement sur deux données apparemment contradictoires : c'est, d'un côté, le témoignage de Dion Cassius, LV, 29, 3, qui, en narrant l'intervention du consulaire Caecina Severus, en l'an 6 de notre ère, contre les Illyro-Pannoniens révoltés, présente celui-ci déjà comme ὁ τῆς πλησιοχώρου Μυσίας ἄρχων et, de l'autre, l'assertion d'Appien, *Illyr.*, 30, qui dit que les Mésiens ne furent pas soumis au tribut avant le règne de Tibère (οὐδ'ἐς φόρον ὑπαχθέντας οὐδ' ἐπὶ τοῦ Σεβαστοῦ ὑπήχθησαν δὲ ὑπὸ Τιβερίου τοῦ μετὰ τὸν Σεβαστὸν τοῖς Ῥωμαίοις αὐτοκράτορος γενομένου). Il est évident que ce dernier renseignement concerne l'octroi d'un statut juridique à la province, tandis que l'autre reflète une situation transitoire précédant cet acte. Cf. A. v. Premerstein, Jahresh., I, 1898, Beibl., col. 163—178 ; M. Fluss, P.-W., *Real-Enc.*, v. *Moesia*, col. 2371—2386 ; R. Syme, JRS, XXIV, 1934, p. 122—134 ; A. Stein, *o.c.*, p. 15—17 ; T. D. Zlatkovskaïa, *o.c.*, p. 41—45.

[95] CIL V 1838 ; cette inscription date de l'époque de l'empereur Claude, mais le primipile Baebius Atticus, auquel elle se réfère, dut occuper sa fonction de *praefectus civitatium* en Mésie et en Triballie bien avant, sous Tibère. D'autre part, si cette fonction, impliquant l'autonomie des pérégrins, est attestée après l'institution de la province, elle devait a plus forte raison exister avant cet événement. Cf. A. v. Premerstein, *l.c.*, col. 170—172 ; V. Pârvan, *Dacia : An Outline etc.*, p. 160 ; M. Fluss, *l.c.*, col. 2385 ; T. D. Zlatkovskaïa, *o.c.*, p. 46.

[96] Tacite, *Ann.*, I, 80. Cf. A. Stein, *o.c.*, p. 18.

[97] Dans l'horothésie histrienne publiée par V. Pârvan, *Histria*, IV, pp. 558—593 et 710—718 (cf. aussi D. M. Pippidi, *Contribuții*[2], p. 355—359, il est spécifié que le secteur douanier du Bas-Danube constituant le *portorium Ripae Thraciae* ou τὸ τῆς κατὰ τὸν Ἴστρον ὄχθης τέλος μέχρι θαλάσσης, commençait avec la station de *Dimum*, non loin de l'Asamus. Aujourd'hui le lieu appartient au village de Belene.

https://biblioteca-digitala.ro

anéantit la puissance gète de Valachie, en écrasant les résistances locales, en déportant 50.000 Gètes sur la rive droite du fleuve et en créant une large zone presque déserte sur la rive gauche, comme un espace de sûreté protégeant la *Ripa Thraciae* [98]. Ce sont aussi les forces de l'armée de Mésie qui, en 12 et 15 de n.ère, délivrèrent les forteresses odryses d'*Aegyssus* (Tulcea) et de *Troesmis*, que des envahisseurs géto-daces provenant de Moldavie venaient de conquérir [99]. Quant au *praefectus orae maritimae*, l'agent impérial chargé avec la surveillance des cités du Pont Gauche, il fut d'abord un subalterne du proconsul de la Macédoine, puis, à partir de 'institution du commandement de la Mésie, il releva de celui-ci [100]. Mais l'intervention des forces romaines à l'est de l'Asamus ne se produisait que dans les rares occasions où de graves événements la réclamaient. Aucune troupe romaine n'avait encore pris pied dans les pays confiés aux rois odryses.

En l'an 45 un important changement survint [101]. L'empereur Claude supprima le royaume de Thrace, dont le vieux noyau égéo-balkanique fut réduit en province romaine sous le gouvernement d'un procurateur. Les régions danubiennes en furent détachées et annexées à la province de Mésie, dont l'espace en propre fut ainsi prolongé jusqu'au Pont Euxin. Mais leur nom de *Ripa Thraciae* resta longtemps encore en vigueur. Il fut maintenu jusqu'au IIIe siècle dans le titre de la douane du Bas-Danube : *portorium Ripae Thraciae* [102]. En même temps, la Macédoine et l'Achaïe, redevenant des provinces sénatoriales comme avant l'an 15, furent séparées du commandement de la Mésie.

Les légats de Mésie s'empressèrent de procéder à l'organisation des nouveaux pays qui venaient d'entrer dans leur compétence administrative. Peu après la suppression du royaume odryse, une inscription montre le gouverneur Tullius Geminus recevant à Tomis une délégation de la ville d'Histria, à laquelle il confirme des droits et des privilèges sur son territoire rural et dans le Delta du Danube. Le même document parle d'une

[98] Strabon, VII, 303 (avec Suétone, *Aug.*, 21, 1, et *Mon. Ancyr.*, c. 30). Cf. V. Pârvan, *Getica*, pp. 94—95, 127—128,733 ; R. Syme, JRS, XXIV, 1934, p. 126—128 ; R. Vulpe, Dacia, N.S., IV, 1960, p. 317—320 = ci-dessus, p. 132—135.

[99] Ovide, *Ex Ponto*, I, 8, 11—20 ; IV, 7, 19—54 ; 9, 75—80. Cf. V. Pârvan, *Getica*, p. 96—97.

[100] A. v. Premerstein, *l.c.*, p. 194—196 ; V. Pârvan, *Histria*, IV, p. 573—574 ; R. Vulpe, HAD, pp. 111, 116, 129—130 ; D. M. Pippidi, *o.c.*, pp. 375—376, 381—382 = SCIV, VII, 1—2, 1956, pp. 150, 153—154. — Un P. Vinicius, honoré comme patron de la ville de Callatis (E. Bormann, AEM, XIX, 1896, p. 108, n° 62 = IGRR I 654) a été identifié avec le consul de l'an 2 de n.ère et proconsul de la Macédoine bientôt après (cf. A. Stein, *o.c.*, p. 13). Le titre qu'il porte dans l'inscription a été mal lu [ὑ]παταγός ; Th. Sauciuc-Săveanu, dans le vol. *Omagiu lui Constantin Daicoviciu*, Bucarest, 1960, p. 501—507, a prouvé, après un nouvel examen de l'original, qu'il s'agit de [ἀντι]στρατηγός, dans le dialecte dorien de la ville.

[101] Cette date, établie par A. Stein, *Römische Reichsbeamte der Provinz Thracia*, p. 2—3, diffère légèrement de la tradition concernant l'an 46, transmise par Eusèbe et par les autres chronographes anciens.

[102] Ou dans le titre, plus étendu, de *publicum portorium Illyrici et Ripae Thraciae*. Cf. Gr. Tocilescu, *Monum. epigr. şi sculpt.*, p. 185—232 ; V. Pârvan, *Histria*, IV, pp. 572—579, 588—593 ; Gr. Florescu, Dacia, III—IV, 1927—1932, p. 504—507 ; S. J. De Laet, *Portorium : Étude sur l'organisation douanière chez les Romains, surtout à l'époque du Haut-Empire*, Bruges, 1949, pp. 200—209, 230—243 ; F. Vittinghoff, P.-W., *Real-Enc.*, v. *Portorium*, col. 359—361 ; B. Gerov, Izvestija-Inst., XVII, 1950, p. 11—33 ; D. M. Pippidi, *Contribuţii*[2], p. 373—381 = SCIV, VII, 1—2, 1956, p. 148—153 ; idem, dans *Ist. României*, I, p. 482.

https://biblioteca-digitala.ro

série d'autres légats de la Mésie qui rivalisaient d'égards et de générosité envers cette vieille cité grecque [103]. L'attitude déférente que l'admiration pour la civilisation hellénique inspirait, en général, aux représentants de l'officialité romaine, prenait, dans ces parages lointains des Gètes et des Thraces, les formes d'une spéciale solidarité. Aussi respectaient-ils scrupuleusement les positions que l'hellénisme y avait gagné depuis des siècles et aussi l'ordre des choses établi par les anciens rois odryses. Les enclaves des populations balkaniques des Besses, des Lai, des Ausdecenses, que ces rois avaient auparavant colonisées dans la Scythie Mineure, furent conservées par l'administration romaine avec leurs privilèges, dont elles jouirent jusqu'assez tard aux siècles suivants [104].

Quant à la défense de la frontière du Bas-Danube, l'autorité romaine se contenta pour le moment de remplacer les garnisons thraces par des troupes auxiliaires romaines, encore peu nombreuses et cantonnées dans des camps à caractère provisoire. Les forces principales de la province, c'est-à-dire les légions, continuèrent à rester concentrées dans les contrées de l'ouest [105]. En aval d'Oescus, la portion du limes de la *Ripa Thraciae* était toujours considérée comme peu civilisée et trop exposée aux surprises venant d'outre Danube, à la différence de la zone pontique, où brillait la civilisation des villes grecques [106].

En l'an 86, sous la pression de ses guerres contre les Daces, afin de renforcer la défense du limes danubien, l'empereur Domitien fit diviser la province de Mésie, en créant la Mésie Inférieure, séparée de la Mésie Supérieure [107]. La limite entre les deux nouvelles provinces fut fixée sur la rivière de *Ciabrus* (Tzibritza), ce qui laissait à la Mésie Inférieure, outre la Ripa Thraciae tout entière, l'ancien territoire des Triballes avec *Oescus*. Chacune des deux provinces, gouvernées par des *legati Augusti pro praetore* de rang consulaire, recevait deux légions, à savoir la Légion *IV Flavia* logée à Singidunum (Belgrade) et la *VII Claudia* à Ratiaria (Arčar), en Mésie Supérieure, la *V Macedonica* à Oescus et la *I Italica* à Novae, en Mésie Inférieure [108]. Le gros des forces fut donc maintenu toujours concentré à l'ouest. Cette fois non plus on n'osa risquer d'établir des légions trop loin vers l'est [109].

Ce n'est que l'empereur Trajan qui rompit avec cette prudence excessive. C'est avec lui que la Mésie Inférieure devint une province au vrai sens du mot et dans la totalité de son étendue. Sa victoire décisive contre Décébale et la conquête de la Dacie lui permirent, voire lui imposèrent, d'organiser minutieusement la défense du limes danubien jusqu'à

[103] V. Pârvan, *Histria*, IV, p. 564—567; D. M. Pippidi, *Contribuții*², p. 358—359 = SCIV, VII, 1—2, 1956, p. 139.

[104] V. Pârvan, Dacia, II, 1925, p. 241—244; R. Vulpe, *HAD*, p. 186—191; idem, SCIV, IV, 3—4, 1953, p. 733—745; T. D. Zlatkovskaïa, *o.c.*, p. 9, note 6.

[105] E. Ritterling, P.-W., *Real-Enc.*, v. *Legio*, col. 1410 et 1576.

[106] Tacite, *Ann.*, II, 64.

[107] St. Gsell, *Essai sur le règne de l'empereur Domitien*, Paris, 1894, pp. 135—138, 215—216; A. Stein, *Die Legaten von Moesien*, p. 34—39.

[108] B. Filov, *o.c.*, p. 46—47; E. Ritterling, *l.c.*, col. 1410 et 1576; N. Vulić, *Il limes romano in Jugoslavia*, Rome, 1937, p. 8 et suiv.

[109] L'hypothèse qu'une légion eût séjourné à Durostorum avant Trajan (C. Patsch, *Der Kampf um den Donauraum unter Domitian und Trajan*, Vienne, 1937, p. 46; cf. R. Syme JRS, XLIX, 1959, p. 32) est dépourvue de probabilité, vu l'absence totale de vestiges à Durostorum appartenant à une autre légion que la *XI Claudia*, qui n'y fut placée que sous Trajan.

https://biblioteca-digitala.ro

la mer [110]. Les légions de la Mésie Inférieure, dont le nombre fut porté à trois, furent distribuées à des intervalles raisonnables, aux points stratégiques les plus importants. La Légion *I Italica* resta à *Novae*, la *V Macedonica* fut transférée d'Oescus à *Troesmis* et, à mi-chemin entre elles, une nouvelle légion, la *XI Claudia*, venue de la frontière du Rhin, fut installée à *Durostorum*. De nombreuses unités auxiliaires furent postées dans les espaces intermédiaires, logées cette fois dans des camps permanents en pierre. La *Ripa Thraciae* se vit ainsi occupée par une masse considérable de troupes romaines, de même que par les nombreux civils des canabes afférentes. Les conditions devenaient, enfin, très favorables à la propagation du romanisme dans ces régions.

Cependant le souvenir et le prestige de l'hellénisme, son caractère urbain par excellence, ainsi que la méfiance à l'égard des régions rustiques habitées par les indigènes, obsédaient encore fortement l'officialité romaine. Trajan même, qui fit tant pour forger de toutes pièces une véritable vie romaine dans le terrain, pour ainsi dire vierge, de la Dacie [111], adopta une attitude tout à fait différente à l'égard de la Mésie Inférieure, dont il fut pourtant le grand organisateur [112]. Il n'y créa qu'une seule ville de type romain, en élevant au rang de colonie les canabes d'Oescus, mais celles-ci se trouvaient loin vers l'ouest, entre les limites de l'ancien berceau de la Mésie, antérieur à l'époque de Claude, c'est-à-dire dans une région où le romanisme était chez lui depuis déjà un siècle. Plus à l'est, du côté de la *Ripa Thraciae*, Trajan encouragea encore davantage le développement de l'urbanisme, mais aux principales villes qu'il y fit bâtir : *Nicopolis ad Istrum* [113], devant l'entrée du col de Šipka, et *Marcianopolis* (Devnia) [114], du côté d'Odessos, il accorda des constitutions de type hellénique, tout comme il fit avec ses nombreux établissements urbains de la Thrace au sud des Balkans [115].

Il est vrai qu'il détacha de la Mésie Inférieure les deux villes, en les incorporant dans la province hellénisante de Thrace [116], mais c'est

[110] V. Pârvan, *Descoperiri nouă in Scythia Minor*, p. 480—489 ; Em. Panaitescu, *Momenti della civiltà romana nella Mesia*, Bologne, 1935, Gli studi romani nel mondo, II, p. 238 et suiv ; R. Vulpe, *o.c.*, pp. 135—143, 156—164 ; R. Paribeni. *Optimus Princeps*, I, p. 324—338 = Dacia, II, 1925, p. 11—20.

[111] Eutrope, VIII, 6 : *Traianus, victa Dacia, ex toto orbe Romano infinitae eo copias hominum transtulerat ad agros et urbes colendas.* V. Pârvan, *Dacia: An Outline, etc.*, p. 188—202 ; C. Daicoviciu, *La Transylvanie dans l'antiquité*, p. 126—139 ; I. T. Krouglikova, *Dakija v epohu rimskoj okkupacii*, Moscou, 1955, p. 97—109 ; M. Macrea, dans *Ist. României*, I, p. 382—396 ; *Viața în Dacia rom.*, p. 251—269.

[112] C'est à son légat M'. Laberius Maximus qu'était due l'importante horothésie octroyée à la ville d'Histria en l'an 100. Cf. V. Pârvan, *Histria*, IV, pp. 560—565, 579—580 ; D. M. Pippidi, *o.c.*, p. 353—360.

[113] Seure, RA, X, 1907, pp. 257—276, 413—428 ; G. Kazarow, P.-W., *Real-Enc.*, v. *Nicopolis ad Istrum*, col. 520 et suiv.

[114] M. Fluss, P.-W., *Real-Enc.*, v. *Marcianopolis* ; col. 1505—1511 ; B. Gerov, *o.c.*, II, p. 315—318 ; idem, Studia Balcanica, Sofia, X, 1975, p. 49—72.

[115] R. Paribeni, *o.c.*, I, p. 331—335 = Dacia, II, 1925, p. 16—18.

[116] Auparavant, l'espace de la Mésie Inférieure s'étendait vers le sud jusqu'au faîte des Balkans. Dans le papyrus Hunt (Br. Mus. 2851), représentant un *pridianum* de la *coh. I Hispanorum vet. quing. eq.* (armée de la Mésie Inférieure), de l'an 99, d'après R. Fink, JRS, XLVIII, 1958, p. 102—116, ou 105 selon R. Syme, JRS, XLIX, 1959, p. 26—33, l'expression *ad Haemum ad armenta adducenda* de la ligne 35, IIe colonne, figure sous la rubrique *intra provinciam (Moesiae Inferioris)* ; cf. A. S. Hunt, dans le vol. *Raccolta di scritti in onore di Giacomo Lumbroso*, Milan, 1925, p. 265—267 ; G. Cantacuzène, RHSEE, V, 1928, p. 38—74 = Aegyptus,

https://biblioteca-digitala.ro

une preuve de plus qu'en les créant avec leurs formes grecques, il avait cédé au profond sentiment que dans ces régions l'autorité de l'Empire ne pouvait s'imposer qu'en s'adaptant aux traditions de l'hellénisme.

Trajan fonda aussi la ville de *Tropaeum Traiani*, à l'intérieur de la Schytie Mineure du côté du Danube, dans une contrée peu habitée auparavant et située loin des centres grecs du Pont Gauche ou de la Thrace. Mieux encore, cette localité fut créée avec des vétérans et des citoyens romains, à un carrefour important et près d'un monument évoquant une glorieuse victoire. Elle aurait été la plus indiquée pour le rang de colonie. Pourtant son fondateur ne trouva pas opportun de lui accorder plus que les formes d'une *civitas* [117].

On a interprété cette attitude comme une déférence à l'égard des cités du Pont Gauche, auxquelles l'officialité romaine aurait voulu épargner une concurrence [118]. Il n'en est rien. On ne saurait admettre qu'un empereur comme Trajan eût sacrifié quoi que ce soit des intérêts du romanisme rien que pour des motifs semblables. D'autre part, les villes de type grec qu'il avait fondé au nord des Balkans, Nicopolis ad Istrum et Marcianopolis, n'étaient pas moins incommodes pour le monopole économique des cités pontiques que les éventuelles villes à constitution romaine. Marcianopolis avait été bâtie, d'ailleurs, dans les environs mêmes de la vieille ville d'Odessos, à laquelle elle devait porter bien plus d'ombrage qu'une colonie ou un municipe des contrées danubiennes.

La vérité est que l'empereur ne croyait pas aux chances du romanisme dans un pays qui semblait définitivement gagné aux formes grecques de la civilisation. Son successeur, Hadrien, philhellène ardent, n'avait pas des yeux disposés à envisager les choses d'une perspective meilleure. Mais la réalité ne tarda pas à démentir ces prévisions pessimistes. L'agglomération des troupes romaines sur le Bas-Danube, la circulation qui s'intensifia des deux côtés de ce fleuve, la sûreté et la longue paix qui

IX, 1928, p. 63—96 : R. Fink, *l.c.* ; R. Vulpe, St.cl. II, 1960, p. 340—342 ; idem, Dacia, N. S,, IV, 1960, p. 324—329 (V. ci-dessus p. 140—145). À la suite de l'annexion de Nicopolis ad Istrum et de Marcianopolis à la Thrace, la frontière méridionale de la Mésie Inférieure fut fixée à mi-chemin entre le Danube et les Balkans, approximativement au nord des localités actuelles de Vratza, Nedan, Popovo, Kolarovgrad-Shoumla, Novibazar ; cf. B. Gérov, Izvestija-Inst., XVII, 1950, p. 11—33 ; idem, *La romanisation etc.*, II, p. 307. L'opinion suivant laquelle au IIe s. la province de Thrace aurait eu sa frontière septentrionale sur le Danube (cf. A. v. Premerstein, Jahresh., I, 1898, Beibl., col. 185—189 ; Gr. Tocilescu, *Monum. epigr. şi sc.*, p. 138 ; S. J. De Laet, *o.c.*, pp. 198—204, 231 ; A. Stein, *Röm. Reichsb. d. Prov. Thracia*, p. 12 ; idem, *Die Legaten von Moesien*, p. 17) est tout à fait erronée. Elle s'appuie surtout sur le fait qu'une des cinq inscriptions de l'époque d'Hadrien (l'an 136) concernant les *fines inter Moesos et Thraces* (CIL III 749 ; 12407 ; 14422[1] et pp. 992, 1338 ; RA, 1907, à savoir celle du CIL III 749, a été trouvée dans le cimetière moderne de Svištov, près de l'antique *Novae*, d'où l'idée que ces *fines* auraient constitué une ligne transversale entre le Danube et les Balkans, laissant à la province de Thrace toute l'ancienne *Ripa Thraciae* (cf. Gr. Tocilescu, *o.c.*, p. 127—142). Pourtant, la provenance danubienne de l'inscription est loin d'être sûre. Il est même très probable qu'elle fut découverte dans l'intervalle qui sépare Nicopolis ad Istrum de Svištov et que c'est à l'époque moderne qu'elle fut transportée dans cette dernière localité (cf. Th. Mommsen, dans CIL III, au n° 749 ; B. Gerov, Izvestija-Inst., XVII, 1950, pp. 20—21, 31—32). Les trois autres inscriptions proviennent certainement des environs de Nicopolis ad Istrum, à savoir de Jajdži, de Butovo et de Hotnitza. La cinquième fut trouvée plus loin, vers l'ouest, à Ravniště sur l'Isker. Il s'agit donc d'une frontière longitudinale, parallèle au Danube et à la chaîne balkanique, Cf. B. Gerov, *l.c.* ; idem, *La romanisation*, etc., II, p. 307.

[117] *Vicus* d'après V. Pârvan, *Cetatea Tropaeum*, p. 12—15 et note 12.

[118] C. Patsch, *o.c.*, p. 22.

https://biblioteca-digitala.ro

suivirent aux guerres de Trajan, favorisèrent un afflux considérable de colons civils, qui, à côté des vétérans, peuplèrent l'intérieur de la Mésie Inférieure jusqu'aux extrémités de la Dobroudja, attirés en première ligne par la fertilité de ses terres étendues.

Ce n'étaient certainement pas les premiers Romains qui venaient dans ces parages, car, depuis l'époque de l'empereur Claude et surtout à partir de Vespasien, le nombre des provinciaux des diverses parties de l'Empire qui s'y établissaient individuellement [119], avait constamment augmenté. Mais c'était maintenant à peine qu'on y avait posé les bases les plus efficaces pour une implantation massive et durable du romanisme. Des contrées à peu près désertes devinrent des régions cultivées et peuplées, au milieu desquelles surgirent comme par miracle des villas, des villages, des villes, représentant autant des foyers de la civilisation romaine. Les Gètes et les Thraces locaux, à côté des Transdanubiens qu'on avait auparavant colonisés dans cette province [120], furent conquis par cette civilisation, grâce au contact quotidien avec les troupes romaines et surtout avec les agriculteurs romains. Le romanisme gagna rapidement de terrain, en triomphant jusqu'aux portes des villes grecques du littoral et jusqu'aux pieds des Balkans. La proportion écrasante des inscriptions latines par rapport aux inscriptions grecques, en dehors des murs de ces villes, en est une preuve incontestable [121]. L'hellénisme, autrefois souverain absolu dans les régions de la *Ripa Thraciae*, battait partout en retraite. Il est étonnant de constater que même les colons d'origine asiatique, dont le nombre était particulièrement élevé, du moment qu'ils s'établissaient dans cette province ne faisaient plus cas de leur civilisation hellénique, mais, entraînés par le milieu, participaient eux-mêmes au développement du romanisme [122].

Ce n'est qu'à partir du règne de Marc Aurèle, quand ce processus spontané touchait à son point culminant, que le gouvernement de l'Empire s'en aperçut et se vit, enfin, contraint de se rendre à l'évidence. Les insignes villes de *Novae*, *Durostorum*, *Troesmis*, formées sur la rive du Danube, autour des trois légions de la province, par le développement de leurs canabes, furent élevées au rang de municipes et l'on fit la même

[119] V. Pârvan, Ausonia, X, 1921, p. 196—197; idem, *Începuturile vieții romane la gurile Dunării*[2], p. 58—71, idem, *Dacia: An Outline, etc.*, p. 179—186. Cf. aussi T. D. Zlatkovskaïa, *o.c.*, p. 84 et suiv.

[120] C'est surtout le cas des 50 000 Gètes déportés par Aelius Catus dans la partie occidentale de la Mésie Inférieure (Strabon, VII, 303; cf. V. Pârvan, *Getica*, p. 94—95) et des 100 000 « Transdanubiens » (c'est-à-dire Daces, Sarmates, Bastarnes) établis par Ti. Plautius Silvanus Aelianus au sud du Danube entre 57—67 de n.ère (CIL XIV 3608; cf. V. Pârvan, *o.c.*, p. 103—105; D. M. Pippidi, *o.c.*, p. 290—320 = SCIV, VI, 3—4, 1955, p. 357—376; R. Vulpe, Dacia, N. S., IV, 1960, p. 321—324 = ci-dessus, p. 136—139; DID, II, p. 49—59.

[121] V. Pârvan, *Ulmetum*, I, Bucarest, 1912, p. 575—593 et notamment la carte; idem, Ausonia, X, 1921, p. 199—209; idem, *Începuturile vieții romane la gurile Dunării*[2], p. 77—130; idem, *Dacia: An Outline etc.*, p. 184—188; M. Fluss, P.-W., *Real-Enc.*, v. *Moesia*, col. 2391; R. Vulpe, *HAD*, p. 239; B. Gerov, *La romanisation, etc.*, II, p. 326—331, 407—409; idem, *L'aspect ethnique et linguistique dans la région entre le Danube et les Balkans à l'époque romaine (Ier—IIIe s.)*, Studi Urbinati, N.S., 1959, 1—2, p. 185—190.

[122] V. Pârvan, Ausonia, X, 1921, p. 203—204; E. Gren, *o.c.*, pp. 21, 28; B. Gerov, *La romanisation, etc.*, II, pp. 339—346, 405—408, idem, Studi Urbinati, 1959, 1—2, p. 178—182; *Das Zusammenleben des Lateinischen und des Griechischen im Ostbalkanraum*, Romanitas, 9, 1971, p. 169—180.

https://biblioteca-digitala.ro

chose pour le centre romain de Tropaeum Traiani. Ce n'était pas, comme en Dacie, une mesure stimulatrice, encadrée dans un plan prémédité, mais la reconnaissance d'un phénomène qui s'y était déjà produit de soi-même [123]. Pour se rendre compte de la force qu'avait acquis le romanisme dans la Mésie Inférieure, à cette époque, il suffit d'observer qu'un de ses principaux foyers, *Troesmis*, situé à l'endroit le plus périclité de l'extrémité septentrionale de la Scythie Mineure, fut érigé en municipe précisément à l'époque où il se vit privé de la Légion V Macedonica, transférée en Dacie et au moment où les menaces transdanubiennes, apaisées depuis Trajan, avaient recommencé avec une vigueur accrue. C'en était fait des scrupules qui avaient jadis retenu l'Empire d'encourager l'urbanisme romain dans ce qu'on appelait *adnexum hostibus*.

Malgré le danger toujours grandissant des attaques extérieures, dont l'invasion des Costoboces [124], pendant les guerres marcomanniques, avaient fourni un exemple, la vie romaine de la Mésie Inférieure continua sa prospérité. C'est sous Marc Aurèle que la ville de *Tropaeum Traiani* obtint la constitution municipale. Elle fut douée de cette faveur, que son propre fondateur, Trajan, moins d'un siècle avant, lui avait refusée précisément à cause de l'insécurité de la région.

Le romanisme avait si profondément pénétré dans tous les coins de la province, qu'il déversa même sur les villes de *Nicopolis ad Istrum* et de *Marcianopolis* [125], que Trajan avait vouées à l'hellénisme. Malgré leur annexion factice à la province de Thrace, ces villes avaient maintenu des relations bien plus assidues avec la Mésie Inférieure, à laquelle, par leur appartenance antérieure, par leur position géographique et par leur orientation économique, elles étaient liées tout naturellement. C'est du territoire de Nicopolis ad Istrum qu'on a une longue inscription latine de l'an 227, contenant les *nomina Bacchium vernaculorum*, c'est-à-dire un *album* du collège des dionysiastes du pays, qui reflète, par la diversité des noms : romains, grecs, thraces, daco-gètes, la bigarrure ethnique de la population locale, unifiée dans les mêmes formes de la vie romaine [126]. La liste contient plus de 90% de noms latins, dont deux tiers appartiennent à des citoyens romains. Comme une revanche des réalités pratiques sur les fictions bureaucratiques, les deux villes, tout en conservant leur formes grecques, furent rendues, à l'époque de Septime Sévère [127], à la Mésie Inférieure.

Après Marc Aurèle l'attribution des titres municipaux aux villes de la Mésie Inférieure cessa. On s'en tint à la seule colonie d'Oescus et aux quatre municipes mentionnés. Aucune des autres localités de la

[123] Cf. V. Pârvan, *Dacia: An Outline etc.*, p. 184—188 ; R. Vulpe, *o.c.*, p. 202—204.

[124] CIL III 14214[12] (Tropaeum Traiani) : *Daizus Comozoi interfectus a Castabocis*. Cf. V. Pârvan, *Cetatea Tropaeum*, p. 28 ; Em. Popescu, St. cl., VI, 1964, p. 185—203.

[125] V. Pârvan, *Dacia: An Outline etc.*, p. 186 ; B. Gerov, *o.c.*, II, p. 407 ; idem, Studi Urbinati, 1959, 1—2, p. 184 ; Studia Balcanica, X, 1975, p. 61—63.

[126] CIL III 6150 = 7437 = 12346. L'inscription a été trouvée à Boutovo-Nédan, aux environs de Nicopolis ad Istrum, comme il est écrit dans CIL III, au n° 12346, par correction de l'erreur du CIL III 6150, où elle était présentée comme provenant de Lazen et faussement encadrée sous la rubrique « Nikopol » (sur le Danube).

[127] La date précise de ce transfert n'est pas connue, mais d'après les documents il faut la chercher entre les règnes de Commode et Septime Sévère : cf. A. Stein, *Röm. Reichsb. d. Prov. Thracia*, p. 12 ; M. Fluss, P.-W., *Real-Enc.*, v. *Moesia*, col. 2358—2359 ; B. Gerov, Izvestija-Inst., XVII, 1950, p. 23—33 ; idem, *La romanisation, etc.*, II, p. 310.

https://biblioteca-digitala.ro

Mésie Inférieure n'avait été promue, que l'on sache, à de tels titres. Néanmoins plus d'une l'aurait mérité. Le romanisme local s'appuyait sur bien des centres urbains qui étaient arrivés à une situation florissante, quoiqu'ils n'eussent pas dépassé leur rang initial de *vici* ou de *civitates* pérégrines. C'était le cas de nombreuses villes de la rive du Danube, comme, par exemple, *Sexaginta Prista* (Roussé = Roustchouk)[128], *Axiopolis* (Hinogu près de Cernavoda)[129], *Carsium* (Hîrşova)[130], *Noviodunum* (Isaccea)[131], *Aegyssus* (Tulcea)[132] et de l'intérieur de la province, comme *Montana* (Mihailovgrad) ou comme *Abritus* (Razgrad)[133], pour ne parler que des plus notables. Montana, dont il a été question ci-dessus, se trouvait au sud de Ratiaria et d'Oescus, dans la partie la plus anciennement romanisée de la province. Un tas d'inscriptions témoignent son importance et l'intensité de sa vie romaine et, pourtant, aucune ne permet, comme nous l'avons fait remarquer, de lui assigner une qualité municipale. Quant à Abritus, située dans la partie orientale de la *Ripa Thraciae*, c'était une vieille *civitas* thrace, qui, à la faveur du voisinage d'une cohorte auxiliaire et de ses canabes peuplées par des vétérans et des citoyens romains civils, s'était rapidement romanisée[134]. Déjà arrivée à une certaine notoriété aux IIe—IIIe siècles, elle deviendra, sous le Bas-Empire, une des villes remarquables de la province[135]. Cependant elle n'a jamais eu non plus de rang municipal. D'autant moins on pourrait soulever la question d'un titre pareil à propos de *Zaldapa* (probablement Abtaat, auj. Abrit, dans la Dobroudja, méridionale)[136], dont le nom même, de vieille origine géto-scythe, n'est pas attesté avant l'empire chrétien, bien que cette ville à population romaine, patrie de Vitalien, allât représenter, au VIe siècle, une des villes notoires de la Scythie Mineure[137].

À cette époque tardive on avait perdu jusqu'au souvenir même des titres municipaux, dont l'éclat s'était éteint brusquement partout,

[128] V. Velkov, dans VDI, 1961, 2, p. 69—82, a publié une inscription de l'an 100—101, faisant mention des *cives Roman[i consistentes] Sexsaginta Pr[istis]*. L'inscription a été trouvée dans la ville de Roussé (Roustchouk).

[129] Cf. Gr. Tocilescu, dans le vol. *Festschrift zu Otto Hirschfeld. Geb.*, Berlin, 1903, p. 354—359; I. Barnea, SCIV, XI, 1, 1960, p. 69—80.

[130] Cf. V. Pârvan, *Descoperiri nouă in Scythia Minor*, p. 478—491.

[131] *Ibidem*, p. 502—509; Gh. Ştefan, Dacia, IX—X, 1941—1944, p. 473—483; I. Barnea—B. Mitrea— N. Anghelescu, Materiale, IV, 1957, p. 155—174; V, 1959, p. 461—473; I. Barnea, Dacia, II, 1958, p. 339—341; E. Bujor — G. Simion, Materiale, VII, p. 391—399.

[132] I. Barnea, SCIV, I, 2, 1950, p. 175—184.

[133] Pour *Montana*, cf. ci-dessus. Pour *Abritus* (forme attestée par les inscriptions, donc préférable à celle d'*Abrittus*, présentée seulement par les auteurs), cf. CIL V 942: *(natus in Mensia* (sic) *Inferiore castello Abritanorum)*; Th. Ivanov, dans le vol. *Serta Kazaroviana*, II, Sofia, 1955 (Izvestija-Inst., XIX, 1955), p. 175—186; G. Mihailov, IGB, II, p. 153—155. Au sujet de la localisation d'*Abritus* à Razgrad, définitivement prouvée par une inscription que Th. Ivanov *(l.c.)* a trouvée à Hissarlâk près de cette ville, nous avons publié une note dans SCIV, VI, 3—4, 1955, p. 939.

[134] Cf. les ouvrages cités dans la note précédente et aussi B. Gerov, *La romanisation etc.*, II, p. 308—309 (l'identité de Razgrad-Hissarlâk avec *Abritus* n'était pas encore connue à la date où cet ouvrage a paru).

[135] V. Velkov, *Gradât v Trakija i Dakija prez kâsnata antičnost — Die Stadt im spätantiken Thrakien und Dakien des 4. bis 6. Jahrhunderts*, Sofia, 1959, pp. 86, 156, 174, 206, 220.

[136] R. Vulpe, SCIV, VI, 3—4, 1955, p. 929.

[137] Malgré la caractérisation de πολίσμα βραχύ que lui fait Jean d'Antioche, FHG, V, p. 32, cf. J. Weiss, *Die Dobrudscha im Altertum*, pp. 39—40, 43, 78—79; R. Vulpe, *HAD*, pp. 282, 325, 330—331, 340—341, 377; V. Velkov, *o.c.*, pp. 45—46, 51—52, 90—91, 94, 230.

https://biblioteca-digitala.ro

dès le IIIe siècle. C'était en premier lieu le conséquence de l'édit de Caracalla, lequel, en accordant la qualité de citoyen romain aux habitants libres de toutes les villes de l'Empire [138], avait nivelé d'un seul coup l'inégalité juridique des différentes catégories urbaines. Du moment que les colonies et les municipes perdaient leur supériorité essentielle par rapport aux autres genres de villes, leurs titres restaient privés de valeur. Les villes déjà pourvues de ces titres, continueront encore, pour quelques dizaines d'années, à s'en orner, en vertu d'une habitude formelle, mais les autres centres urbains ne les briguèrent plus. Caracalla fut le dernier empereur qui en fut encore prodige, mais aucune localité de la Mésie Inférieure ne profita de cette largesse [139]. Après lui, l'apparition de nouveaux municipes et de nouvelles colonies devint extrêmement rare, dans tout l'Empire. Au IVe siècle, ces titres étaient définitivement tombés en désuétude. *Tropaeum*, refait par Constantin, ne s'appellera plus *municipium* dans ses actes officiels, mais tout simplement *civitas* [140].

Ce qui avait fini par anéantir le prestige de ses titres fut la grande crise du milieu du IIIe siècle, avec les graves conséquences qui en découlèrent, dont l'intervention excessive de l'État dans l'administration et dans l'activité économique des villes, fut la plus décisive. L'autonomie municipale succomba sous le poids des charges onéreuses dont les curies locales furent accablées par le fisc impérial. Les réformes de Dioclétien et de ses successeurs du IVe siècle, en codifiant la centralisation de l'Empire, ne firent que sanctionner la déchéance définitive de cette autonomie. Devant un seul et même traitement autoritaire, les différences hiérarchiques entre les catégories urbaines disparurent. Aussi les rangs de municipe et de colonie devinrent-ils des notions surannées [141].

Souvenirs de l'époque républicaine, quand l'État n'était conçu que sous la forme de cité, ces notions, désignant des unités autonomes, n'ont conservé leur valeurs que dans la mesure où l'Empire s'était maintenu comme un immense conglomérat de villes organisé sous l'autorité d'une d'elles. Du moment que l'État romain changea de caractère, en devenant un organisme monarchique et centralisé, la mort de ces vestiges d'un très vieux particularisme local était inévitable.

◆

L'examen que nous venons de faire, des conditions spécifiques dans lesquelles l'histoire de la Mésie Inférieure c'est déroulée, nous permet

[138] Dans la question si controversée sur la portée de la Constitution Antonine, il reste tout à fait sûr et généralement accepté qu'au moins les habitants libres des villes ont tous bénéficié de l'extension du droit de cité. Pour la discussion, cf., *e.g.*, M. Besnier, *L'Empire romain de l'avènement des Sévères au Concile de Nicée*, Paris, 1937, p. 65—73 ; A. Ranovič, *Edikt Karakally o dorodavnii rimskogo graždanstva naseleniju imperii*, VDI, 1946, 2, p. 66—80 ; E. M. Štaerman, *ibidem*, p. 81—88 ; M. Lemosse, *o.c.*, p. 206—208 ; Em. Condurachi, Dacia, N.S., II, 1958, p. 281—316 ; R. Vulpe, DID, II, p. 198—201.

[139] La première inscription qu'on connaît par rapport au titre de municipe de la ville de Tropaeum Traiani date du règne de Marc Aurèle (Em. Popescu, *l.c.* ; R. Vulpe, DID, II, pp. 159 et 167.

[140] CIL, III, 13734 (l'an 316) : *Tropaeensium civitas*.

[141] Cf., *e.g.*, V. Chapot, *Le monde romain*, Paris, 1927, p. 119—125 ; E. Kornemann, P.-W., *Real-Enc.*, v. *Municipium*, col. 610 ; M. Besnier, *o.c.*, pp. 115—117, 197—198 ; A. Piganiol, *L'empire chrétien (325—395)*, Paris, 1947, p. 355—364 ; E. M. Štaerman, dans *Vsemirnaja istorija*, II, Moscou, 1956, p. 794—800 ; M. Lemosse, *o.c.*, p. 199—208.

https://biblioteca-digitala.ro

d'entrevoir, avec plus de clarté, les causes du nombre relativement exigu des colonies et des municipes de cette province. C'est, tout d'abord, l'attitude passive et méfiante de l'officialité romaine à l'égard de l'efficacité du romanisme dans un pays censé appartenir intégralement au domaine de l'hellénisme et à l'égard du succès de l'urbanisme dans les contrées gètes du côté du Danube, où le terrain était rustique, encore peu peuplé et peu sûr. Puis, à notre avis, c'est qu'après s'être aperçu des progrès décisifs que, malgré ce pronostic défavorable, la civilisation romaine y fit tout spontanément, l'Empire n'eut que trop peu de temps pour aider les nouvelles villes romaines formées dans cette province à parcourir les étapes de la hiérarchie municipale.

Si nous nous limitons au territoire caractéristique de la Mésie Inférieure, c'est-à-dire à l'ancienne *Ripa Thraciae*, en laissant de côté la région triballe d'Oescus — qui, avant d'être attribuée à cette province, avait connu une longue période de civilisation romaine — , nous constatons que les premières villes à titres municipaux y firent leur apparition à peine sous Marc Aurèle. Or, jusqu'à l'édit de Caracalla, qu'il faut considérer comme un point de départ de la décadence de ces titres, il s'écoula moins d'un demi-siècle. On en conviendra que pour un intervalle si court le nombre de quatre, auquel sont arrivées les villes à constitution municipale de la Mésie Inférieure : *Novae*, *Durostorum*, *Troesmis*, *Tropaeum*, semble fort normal, voir assez élevé, surtout si l'on tient compte des conditions de spontanéité où le romanisme de la province se développa et du rythme inévitablement lent dans lequel une telle constitution était accordée. On ne pouvait s'attendre, en si peu de temps, ni à la promotion des quatre municipes au rang de colonies, ni à la création de nouveaux municipes.

Considérée seulement sous l'aspect de son urbanisme municipal, la Mésie Inférieure apparaît comme la plus jeune des provinces romaines, contemporaine au plus tôt avec la Dacie, qui fut pourtant la dernière conquête de l'Empire. En effet, sa première ville à constitution romaine, la *colonia Ulpia Oescus*, date de la même époque que la *Colonia Ulpia Sarmizegetusa*, le premier centre urbain apparu en Dacie. Mais, si l'on s'en tient seulement aux territoires de l'ancienne *Ripa Thraciae*, formant son aire spécifique, la Mésie Inférieure fait figure de cadette même par rapport à la Dacie. Ses premiers municipes à l'est de l'Asamus, créés par Marc Aurèle, sont d'au moins soixante ans postérieurs à la colonie de Sarmizegetusa et d'au moins une génération aux divers municipes et colonies de Dacie du nom d'*Aelium* et *Aelia*. La différence est encore plus considérable si l'on extend la parallèle aux autres provinces balkano-danubiennes. Ainsi, par exemple, les plus anciennes villes à constitution romaine de la Mésie Supérieure et de la Pannonie Supérieure ont précédé de presqu'un siècle les premières villes similaires de la *Ripa Thraciae*, celles de la province de Thrace et du Noricum de plus d'un siècle, celles de la Pannonie Supérieure et de la Macédoine d'environ deux siècles, celles de la Dalmatie encore davantage.

La Mésie Inférieure présente, donc, une évolution très complexe, qui ne manque pas d'apparences paradoxales. Entrée dans la sphère des intérêts romains dès l'an 72 av.n.ère, annexée à l'Empire dès l'an 28 av.n.ère, inclue directement dans l'organisation d'une province en 45

https://biblioteca-digitala.ro

de n.ère, constituée en province séparée en 86, elle ne devint, cependant, un pays propice à l'extension du romanisme qu'à partir du règne de Trajan, c'est-à-dire après plus de 130 ans de domination romaine. Soumise, d'autre part, depuis plus de huit siècles à l'irradiation de la civilisation grecque, dont les puissants foyers, représentés par les cités du Pont Gauche, se trouvaient sur son propre littoral, et semblant si indissolublement attachée à l'hellénisme, que Trajan même y fit bâtir des villes de type grec, elle devint, en moins d'une génération, une province profondément romanisée.

C'est qu'elle était située précisément dans la zone de partage entre les deux grands courants de la civilisation antique : l'hellénisme, appuyé sur les cités pontiques et sur la Thrace balkanique, et le romanisme, qui fit du Danube l'axe de son irrésistible expansion. Ces deux courants y eurent la suprématie à tour de rôle, l'hellénisme d'abord. Si le romanisme resta longtemps sur la défensive, c'est parce que l'Empire ne devint effectivement maître du cours inférieur du Danube qu'après la chute de la Dacie de Décébale. Mais, une fois cet obstacle vaincu, le romanisme reprit son essor avec vitesse, en rattrappant le temps perdu et en poussant son action vers les coins les plus reculés de la province. Étranger aux prévisions de l'officialité impériale, ce phénomène s'accomplit spontanément, comme un résultat inéluctable de l'ammassement d'une armée romaine et de la population civile afférente.

La réussite si nette et si rapide de la romanisation en Mésie Inférieure, en dépit de la date tardive où elle commença, est due aussi à la circonstance que les contrées du Bas-Danube étaient moins hellénisées qu'elles ne semblaient. En effet, du point de vue de leur évolution, ainsi que de celui du degré et de la qualité de leur civilisation, les territoires formant cette province n'étaient pas du tout homogènes. Il faut y distinguer quatre zones différentes. C'était, d'abord, le littoral pontique, avec les villes grecques représentant l'âme même de l'hellénisme. Puis, la zone des collines prébalkaniques, peuplée par des tribus thraces, lesquelles, se trouvant plus près du centre du royaume hellénistique de la Thrace, en avait subi une influence plus forte; c'est la zone où Trajan fonda les villes de *Nicopolis ad Istrum* et de *Marcianopolis* et qui, attribuée pour un certain temps à la province de Thrace, revint à la Mésie Inférieure sous Septime Sévère. Il y avait, en troisième ligne, la longue zone danubienne de la *Ripa Thraciae*, s'étendant depuis le confluent de l'Asamus jusqu'au Delta du fleuve, dans laquelle habitaient surtout les Gètes, possesseurs d'une civilisation rustique, assez imbue d'influences helléniques, mais présentant une évidente originalité. Enfin, la quatrième zone était formée par ce coin de l'ouest, autour d'Oescus, dans l'ancien pays des Triballes, qui, peu atteint par le rayonnement de l'hellénisme et appartenant dès le début au noyau occidental de la province de Mésie, se trouva constamment sous l'action du romanisme.

Excepté ce dernier territoire, déjà romanisé au moment où la province de Mésie Inférieure fut fondée, c'est la troisième zone, éminemment gète, qui offrit au développement du romanisme le terrain le plus propice. La pénétration hellénistique, tout en imprimant son fort cachet à la civilisation rurale des Gètes locaux, n'avait abouti ni à ébranler leur attachement aux traditions, ni à leur éveiller le goût d'une vie aux formes urbaines.

https://biblioteca-digitala.ro

Ils restèrent des paysans par excellence, par conséquent réservés dans leurs relations, assez fréquentes d'ailleurs, avec les représentants des villes pontiques. Mais là où les marchands grecs échouèrent, malgré un contact de tant de siècles, les soldats, les vétérans et le civils romains, paysans eux-mêmes pour la plupart, dès leurs pays d'origine, réussirent excellemment [142]. Sous leur ascendant, les Gètes renoncèrent à bien de leurs habitudes ancestrales et adoptèrent les formes supérieures de la civilisation, ce qui, dans les conditions données, équivalait à leur complète romanisation. Le romanisme n'y rencontra nullement la résistance qui l'entrava dans les pays où il avait été précédé par une puissante hellénisation, comme en Macédoine et en Thrace.

Il n'est donc pas à s'étonner si tous les quatre municipes de la Mésie Inférieure apparurent dans cette zone danubienne de la *Ripa Thraciae*, qui, en se romanisant si profondément, devint non seulement au point de vue géographique, mais aussi du point de vue de la civilisation, un prolongement de ce territoire romain de l'ouest où Trajan avait créé la colonie d'Oescus. L'intensité de la vie romaine y fut si vigoureuse, que le romanisme finit par s'attirer tous les paysans des autres zones de la province, y compris les enclaves thraces colonisées jadis par les rois odryses, ainsi que les anciens Mixhellènes voisins des villes grecques.

Nous savons que le caractère rustique des Gètes de la *Ripa Thraciae* et leurs affinités avec les populations transdanubiennes (*adnexum hostibus* comme disait Tacite) étaient entrés pour beaucoup dans les hésitations de l'Empire d'établir des garnisons importantes sur le Bas-Danube avant d'avoir résolu le problème dace. C'est toujours l'obsession du caractère éminemment rural de cette zone, qui, même après l'établissement des légions jusque dans le nord de la Dobroudja et même après l'apparition des progrès foudroyants de la romanisation, retardèrent l'apparition des villes à constitution romaine en aval d'Oescus. Cependant, pour être fondamentalement agricole, la civilisation romaine n'était pas moins urbaine. Les canabes et le *vici* romains devinrent très vite de véritables villes et la même évolution fut suivie par les anciens *oppida* des Gètes et des Thraces romanisés. Quand l'officialité de l'Empire se rendit compte de cet essor inattendu de l'urbanisme romain au Bas-Danube, les plus avancées des nouvelles villes créées par les Romains reçurent la constitution municipale. Si le prestige de cette faveur eût resté toujours au niveau qu'il avait eu sous le Haut-Empire, il est certain que de nombreuses autres localités de la province l'auraient acquise. Mais bientôt la fatale décadence des titres municipaux survint. Aussi, en contraste avec son romanisme vigoureux, la province, après moins de cinquante ans d'ascension municipale, resta-t-elle avec une seule colonie et avec les quatre municipes de la *Ripa Thraciae*.

On comprend mieux, maintenant, la signification du petit nombre de ce genre de villes dans la Mésie Inférieure, en comparaison avec les autres provinces de la Péninsule Balkanique et de l'Europe danubienne. Ce n'est ni infériorité du romanisme, ni pénurie d'urbanisme. Ce n'est qu'une extrême brièveté de temps.

[142] Cf. V. Pârvan, *Începuturile vieții romane la gurile Dunării* [2], p. 103—109 ; idem, *Dacia : An Outline, etc.*, pp. 152—154, 171, 176, 184—185 ; B. Gerov, *La romanisation, etc.*, II, pp. 351—354, 406—408 ; idem, Studi Urbinati, N.S., 1959, 1—2, p. 183—191.

https://biblioteca-digitala.ro

INDEX GÉNÉRAL

A

Abdère : 23.
Abrit (village actuel en Bulgarie, ancien Abtaat) : 310.
Abritanorum castellum (= Abritus) : 310.
Abritus (Abrittus) : 172. 192. 290. 310.
absidales (constructions) : 76. 77.
Abtaat (= Abtaat Kalessi, Abtat, village en Bulgarie, auj. Abrit) : 172. 310.
Achaïe (Achaia) : 185. 193. 303. 304.
Acornion (fils de Dionysios, à Dionysopolis) : 39. 40. 43—48. 55—58. 69—71. 73—75. 77. 79. 129. 183. 301.
Actium : 131. 151. 184.
Adamclissi (Roumanie, distr. Constanza) : 146. 152. 156. 190. 198. 199. 205. 219. 220—224, 230. 234. 236. 238. 240. 243. 248—250. 251. 253. 256. 258. 260—264. 292. 293.
Adjud (Roumanie, distr. Vrancea) : 137. 159.
Adriatique (mer) : 95. 98. 99. 101. 129. 180—182. 184. 186—188. 192. 194. 237. 297.
aediles municipii : 290—292.
Aegyssus (Tulcea) : 135. 304—310.
Aelia, Aelium (colonie, municipe) : 312.
Aelianus, v. *Plautius*.
Aelius Catus : 40. 78. 79. 132—134. 139. 141. 142. 148. 151. 152. 155. 158. 165. 176. 177. 303. 308.
P. Aelius Rasparaganus (roi roxolan) : 163.
Aemlilia Aemiliana (de Montana) : 296.
Aëtius : 194.
Afrique : 21. 24. 178. 191.
agnats : 1—7. 24—28. 29. 31. 32. 36. 46. 154.
Agri Decumates : 162.
Agrippa (M. Vipsanius) : 122. 184.
Ἀχιλλέος δρόμος : 94
Aixis (= *Aizis*, Pogăniș) : 242.
Αἶζισις (= *Aizis*) : 242.
ala II Aravacorum : 161.
Alans : 173.
Albanais (peuple, langue) : 96. 198. 221.
Albanie : 182.
Albertini, E. : 24.
Albota (Roumanie, distr. Argeș) : 170.
Alexandre Aigos : 25.
Alexandre le Grand : 20. 25. 35. 52. 125. 151. 181.
Alexandrie (Égypte) : 78. 80.
Ἄλφιος Μοδέστος Ἀσιάρχος : 168.
Alföldi, A. : 138.
Aliobrix (Orlovka) : 301.
Almus (rivière et ville) : 289.
Alpes : 43. 50. 54. 99. 180.185.
Alpes Juliennes : 187.
Alpes de Transylvanie (= Carpates méridionales) : 155.
Altheim, Fr. : 115
Altinum (Oltina) : 161.
Alula (= *Alutus*, Olt) : 80. 83—85. 87. 126. 140. 150. 157. 170. 206. 240.
Amadokos Ier (roi odryse) : 29. 30. 32—35. 37. 38. 89.
Amadokos II : 32. 35. 37. 38.
Amasia du Pont : 39. 62.
Amastris : 260.
Ambianensis (civis) : 93.
Amérique (États-Unis) : 201.
Amisos : 56. 76.
Ammien Marcellin : 83. 156. 160. 176. 178. 201. 223. 230. 235. 236.
Amphipolis : 34.
Amutria (sur la rivière de Motru) : 89.
Amyntas IV : 20. 25.
Anadolchioi (ancien village à Constantza) : 274. 277. 284.
Anarchie militaire (période romaine) : 191.
Anartes : 184.
Anastase (empereur) : 197.
Andrieșescu, I. : 72.
Andrinople (Hadrianopolis) : 178.
ἀνὴρ Γέτης (Burébista) : 40. 54. 63.
Angustia (Breţcu) : 143. 155. 166.
Anonyme de Ravenne (le Géographe) : 169.
Antigone Doson : 20. 25.
Antiochos III : 182.
[ἀντι]στραταγός (supposé ; à Callatis) : 304.
Antonescu, T. : 223. 236. 237. 240. 255. 258. 263.
Antonin-le-Pieux : 168. 278. 284. 290. 291.
Antonins (dynastie) : 293. 298.
C. Antonius Hybrida : 44. 45. 47. 69. 72. 128. 151. 183. 302.
T. Antonius Claudius Alpheus Arignotus : 293.
Apa Grădiștii (rivière à Sarmizegetusa Regia) : 59.
Apennins (monts et péninsule) : 180. 186. 194. 195.

https://biblioteca-digitala.ro

Apollon : 269.
[Ἀπ]ολ(λ)ωνεία (hypothèse) : 293.
Apollonia d'Illyrie (Pojani) : 56. 129. 182.
Apollonia du Pont (Sozopoli, Bourgas) : 46. 129. 302.
Appien : 48. 49. 303.
Apri (colonie en Thrace) : 297.
Apulie : 180.
Aquae (supposé à Cioroiul, Dacie Inf.) : 295.
Aquilée : 187.
Aquincum (Budapest) : 83.
Aquitaine : 95.
Arabon (= *Arhabon, Rabon)* : 88. 89.
Arabu -nis (nom illyrien) : 89.
Arabus (nom celtique) : 89.
Aravisci (= Eravisci) : 89.
Arba (île de Liburnie) : 89.
Arbon, v. *Arba*.
Arbani (Arbanoi) : 89.
Arc — (élément toponymique) : 73.
Arcadius Ier : 194.
Arčar (en Bulgarie, *Ratiaria*) : 87. 305.
Arcidava (Vărădia, Banat) : 70—73. 78.125.
Arcidava, vicus (env. d'Histria, Dobroudja) : 73. 79.
Argaeus, Ἀργαῖον ὄρος : 101.
Ἀργαμώ : 70.
Argamum (en Scythie Mineure) : 70.
Ἀργανόκιλι : 70.
Ἀργέδαρον (lecture conjecturale) : 70.
Ἀργέδαυον *(Argedava)* : 44.
Argedava (éventuellem. Popești sur l'Argeș) : 44—46. 56—59. 67. 69—79. 125. 126. 129. 130. 164.
Argeș (rivière) : 56. 57. 71—76. 78. 79. 87. 124. 126. 133. 134. 148. 177.
Argeș (département) : 206—207.
**Argesis* (riv. Argeș) : 57. 71. 125.
Ἀργίδαυα (= *Arcidava*, Vărădia) : 70. 71. 73.
Ἄργιλος : 70.
Arhabon, v. *Arabon*.
ἄρχων (roitelet thrace) : 30. 31.
Ariapeithès (roi scythe) : 27. 37.
Arioviste : 54.
Aristagoras (fils d'Apatourios, à Histria) : 45. 51.
Aristophane : 17. 22. 29.
Aristote : 66.
Ἀρκίννα : 73.
Ἀρκοβάδαρα : 73.
Ἀρκοῦνες : 73.
Aroumains (Roumains balkaniques) : 197.
Arrabaeus : 89.
Arrabo, Arrabona (Györ) : 89.
Arrabon, Arrhabon (rivière Raab, Rába) 89.
Arrhidée (Philippe) : 20. 25.
Arrien : 21.
Arrubium (Măcin) : 301.
Arsa (d. Constantza) : 273.
Ἀρτακηνός : 94.
Artemis : 269.
art provincial (romain) : 190. 223.
Asamus (riv. Osem, Osma, Bulgarie) : 89. 133. 303. 304. 312. 313.
Asamus (riv. Someș, Dacie) : 89.
Ἀσιάρχος : 168.
Asia (province romaine) : 295.
Asie (continent :) 35. 52.
Asie Mineure : 39. 95. 101. 168. 180—182. 187. 198. 274. 280. 281. 284. 285. 293.
Asklepios : 269.
Ateas, Atheas (roi scythe) : 52.
Athanaric (roi visigoth) : 107. 159, 173. 177. 178.
Athènes : 18. 23. 31. 32. 34.
Athéniens : 35.
Attila : 194. 197
Audoléon : 59.
augures : 66. 291. 292. 294.
Augusta (ville et rivière, Ogost) : 294.
Augustales : 289. 292. 294. 296.
Auguste (l'empereur) : 40. 78. 132. 134. 139. 179. 224. 243. 260. 289. 291. 302. v. *Octavien*.
Auguste (titre commun) : 193. 194.
Αὐλαρκηνός : 94.
Αὐλαρχηνός : 269.
Αὐλουζένης : 270.
Auluzenis : 271.
Auras (rivière) : 88.
Aurélien : 98. 174. 176—178. 192. 196.
Aurélius Victor : 231. 235. 237.
Aurora (d. Mehedinți) : 86.
Ausdecenses (Thraces de Scythie Mineure) : 287. 305.
Autel funéraire (βωμός, Adamclissi) : 152. 218. 238. 245. 251. 253. 256. 257. 259. 261. 263. 264.
αὐτοκράτωρ : 48. V. *imperator*.
Autriche : 64.
auxilia (troupes auxiliaires) : 196. 212. 220. 221. 227. 243. 252. 293. 305. 310.
Avars : 179. 198.
Axiopolis (Hinogu, Cernavoda) : 83. 236. 237. 310.
Azarlic (auj. Cetate, d. Constantza) : 286.

B

Baalbek : 153.
Babylone : 20.
Bacchei vernaculi (Nicopolis ad Istrum) : 296. 309.
Baebianus (nom thrace latinisé) : 271.
Baebius Atticus : 303.
Bailovo (Bulgarie, Sofia) : 93.
Balčik, Baltchik (Dionysopolis) : 39. 73.
Balta Ascunsă (d. Mehedinți) : 86.
Baltique (mer) : 169. 187. 207.
Balkans (monts, régions, péninsule) : passim.
balkano-danubiennes (provinces) : 191. 193. 196. 197.
Balmuș, C. : 280. 281—285.
Banat : 70. 71. 73. 78. 79. 83. 85. 125. 129. 132. 136. 148. 154. 156. 157. 164. 209. 210.

https://biblioteca-digitala.ro

Băneasa (Roumanie, distr. Teleorman) : 170.
Băneasa (Dobroudja, anc. Ghiuvegea, d. Constanţa) : 293.
Băniţa (Transylv., d. Hunedoara) : 50.
Baradez, J. : 211.
Bărăgan : 161.
Barbares : 192.
Barbaricum : 172. 175.
Bărboşi (Moldavie, d. Galaţ) : 50. 121. 147. 161. 164. 165. 167. 173. 177.
Barbu, V. : 273.
Bas-Danube : passim.
Βασιλεύς : 30. 31.
basilica (= băsercă, biserică) : 197.
Basilicate : 180.
Βασιλικοί λαοί : 277.
Βασχιδιθίας (Héros) : 269.
Βάσσαρος (anthroponyme thrace) : 271.
Basse-Moldavie : 51. 103—123. 126. 128. 130. 134. 135. 137. 140—179. 211.
Bassidina (Βασσιδίνα) : 271.
Bassus, Βασσούς (nom thrace) : 271.
Bastareus (dynaste thrace) : 36.
Bastarnes : 41. 47. 52. 92. 125. 128. 131. 136. 137. 139. 152. 156. 169. 172. 175. 176. 183. 184. 210. 224. 225. 231. 240. 302. 308.
Bavière : 64.
Βειβοῦς (anthroponyme thrace) : 271.
Βειρεβύστας = *Burébista* : 283.
belagines (mot goth) : 65.
Belgrade (= Beograd) : 83. 98. 305.
Belaštitza (Bulgarie) : 270.
Béléné (Bulgarie) : 303.
Beloch, J. : 29—31.
Bender (= Tighina) : 168.
Bénévent : 181.
Benndorf, O. : 256. 263.
Berciu, D. : 89. 206.
Bergaios : 36.
Berisadès (roi thrace) : 32. 33. 37. 38.
Beroë (Piatra-Frecăţei, Dobroudja) : 177.
Berzobis, *Bersovia* (Berzovia, Banat) ; 242.
Berzovia (village actuel, anc. Jigodin, Banat) ; 242.
Beševliev, V. : 301.
Bessapara (Thrace) : 92.
Bessarabie : v. *Boudjak* : 301.
Besses (Bessi) : 100. 196. 274. 276—278. 280. 281. 283. 285. 302. 305.
**bhūri* (rad. i.-e.) : 208.
**bhr-no-s* (rad. i.e.) : 208.
Biesses (Biessi) : 206.
Bîrsa (contrée de Braşov) : 148.
Bîrzava (rivière à Berzovia, Banat) : 242.
bis duumviralis municipii : 291. 292.
Biserica (à Garvăn, d. Tulcea), *Dinogelia*) ; 121. 147.
Bistones : 301.
Bistra (rivière, Banat) : 243.
Bistreţu (village, d. Dolj) : 87.
Bîtca Doamnei (forteresse dace, Piatra-Neamţ) : 50.
Bithus, *Bitus* (nom thrace) : 271.
Bithynie : 45. 88.
Blancus, G : 254. 255.
Blidaru (forteresse dace, monts d'Orăştie) : 50.
Boerebsista = *Burébista* : 40. 283.
Bohême : 39. 119. 207.
Boïens (Boii) : 40. 43.
Boirébista, *Boirébistas* (Βοιρεβίστας) = = *Burébista* : 40. 63. 283.
Boissevain, U. Ph. : 241. 244.
Βολτίλιος (nom latin thracisé) : 275.
βωμός (v. aussi *Autel d'Adamclissi*) : 251. 256. 257. 263. 264.
Bóna, I. : 226.
Βονώλας (nom thrace) : 285.
Bononia (Vidin) : 285.
Bonunis (nom thrace) : 285.
Borcea (grande île du Bas-Danube, d. Ialomiţa) : 148.
Bordeaux : 93.
Borduşani (village, d. Ialomiţa) : 148.
Bormann, E. : 257.
Borysthène (fleuve Dniépr) : 94. 139.
Borysthène (ville d'Olbia) : 45. V. *Olbia*,
Borysthénites = *Olbiens* : 46 .
Bosnie : 187.
Bosphore (Thrace) : 194.
Bosporans (Bosphore cimmérien) : 229.
Bouches du Danube : 52. 55. 72. 103. 125. 127. 131. 136. 137. 139. 145. 152. 166. 168. 172. 178. 183. 195. 278. 287. 301. 302. V. *Delta du Danube*.
Boudjak (Bessarabie du S) : 135. 137. 139. 153. 159. 160. 165. 178.
Boug (fleuve, Hypanis) : 45. 183.
βουλευτής (= décurion d'un municipe) : 290.
Βουριδαυήνσιοι : 140. 206. 207. V. *Buridavenses*.
Βουρκέντιος (anthroponyme thrace) : 206.
Boutovo(village, Bulgarie) : 307. 309.
Brad, *Bradu* (village, d. Bacău, *Zargidava*) : 50.
brahmanes (Inde) : 66.
Bran (col carpatique et ville, d. Braşov) : 73. 74. 148. 161. 170. 171.
Brandis, K. : 206. 240.
Braniştе (étang, d. Mehedinţi) : 86.
Bratislava (Slovaquie) : 43. 50.
Bratocea (col carpatique) : 148.
Brazda lui Novac de Nord (vallum, Valachie) : 137. 170. 177.
Brazda lui Novac de Sud (idem) : 135. 165. 170.
Breţcu (d. Covasna, *Angustia*) : 143. 155. 160.166.
Breuques (Breuci) : 196.
Britanniques (Îles) : 24. 26.
Brutus (assassin de César) : 60.
Brza Palanka (Yougoslavie, *Egeta*) : 85.
Bucarest (= *Bucureşti*, Capitale de la Roumanie, Académies, Instituts, Musées, etc.) : 56. 75. 78. 104. 117. 126. 162. 167. 173. 256. 273. 280. 289.
bucinatores : 200.

https://biblioteca-digitala.ro

Bucovine : 224.
Budapest : 83.
bulgare (vieux), langue : 96.
Bulgarie : 45. 57. 77. 87. 88. 91. 164. 172. 186. 275. 297. 301.
Burcentius (nom thrace) : 207. 208.
Burdapa (localité en Thrace) : 296.
Burébista : 39—64. 66—69. 71—74. 106. 117. 119. 125. 126. 128—130. 134. 135. 144. 148. 151. 152. 183. 184. 187. 207. 208. 283. 301. 302.
Burébista (son prédécesseur, anonyme, supposé son père) : 46. 57. 69. 70. 72. 77. 125.
Bures, Buri (population germanique) : 156. 190. 199. 201—212. 219. 224. 225. 227—230. 233. 234. 240. 243—245. 254—256.
Bures (faussement supposés Daces) : 206. 208.
Bures Lugiens (Λοῦγοι οἱ Βοῦροι, erreur chez Ptolémée) : 206.
Burgas, Bourgas (Bulgarie) : 46.
burgus (= tour, village) : 284. 295.
Buridava (Ocniţa et Stolniceni, Vîlcea) : 89. 140. 144. 206. 208. 210. 240.
Buridavenses (tribu dace) : 206. 207.
Burnaz (steppe, d. Teleorman) : 135. 165.
Burobostes (= *Burébista*), ou = *Rubobostes*) : 52.
Burticum : 94.
Burus (anthropon. thrace) : 206. 208.
Burvista = *Burébista* : 40. 42. 64.
Busolt, G. : 22.
Butnăreşti (d. Neamţ) : 173.
Buzău (rivière, montagnes) : 160.
Byrabeistas, Byrebistas, Βυραβείστας, Βυρεβίστας = Burébista : 40. 42. 44. 283.
Byzance : 193. 194.
Byzantins : 199, 240. 253. 255.

C

Cabires : 77.
Caecina Severus (consulaire) : 303.
Caelaletae = *Coelaletae* : 284.
Calafat (d. Dolj) : 85. 135.
Călăraşi (Valachie, d. Ialomiţa) : 161.
Callatis (Mangalia) : 94. 112. 188. 266. 271. 273—275. 304.
Callidromus (esclave de Décébale) : 212. 218.
Calu (village de Moldavie, auj. Piatra Şoimului, d. Neamţ) : 50.
canabae Aeliae (Durostorum) : 290.
canabae novae (supposé pour Novae) : 294.
canabes (canabae) : 290. 291. 293. 294. 298. 299. 308. 310. 314.
Cantacuzène, G. (Cantacuzino) : 170.
Capidava (auj. Capidava, anc. Calachioi) : 148.
capillati (Daces comates) : 65.
Caracicola (village de Dobroudja, auj. Limanul, d. Constantza) : 276.
Caracalla : 280. 311. 312.
Caramurat (village près Constantza, auj. Mihail Kogălniceanu) : 275.
Caransebeş : 243.
Caraş (rivière, Banat) : 71. 242.
Carcopino, J. : 285.
Carnuntum (Petronell) : 99.
Carpates (montagnes de Dacie) : passim.
Carpates septentrionales : 156. 159. 168. 169. 205—208. 231. 240.
carpato-balkaniques (régions) : 109.
carpato-danubiennes (régions) : 124. 168. 186. 189.
Carpes, Carpi : 171—174. 176. 192. 196. 198. 206.
Carpicus (salutation de Constantin) : 178.
Carpo-Daces : 175.
Carporum vicus (Dobroudja, près de Carsium) : 177.
Carsium (Hîrşova) : 148. 162. 177. 179. 310.
Cartal (auj. Orlovka, Boudjak, supposé *Aliobrix*) : 301.
Carthage : 182.
Cary, F. : 22. 27. 29. 32.
castellum Abritanorum (= *Abritus*) : 310.
Catarabo (scissio Catarabonis, erreur pour *Rhabon)* : 88.
catillus : 109.
Caton (d'Utique) : 48.
Cassiodore : 42. 231. 233. 235. 237.
Casson, S. : 28. 30. 279. 283.
Castabocae, Castaboci = Costoboces : 283. 309.
Castra, Kastra : 140.
castrenses : 296.
Castus (nom thrace latinisé) : 271.
Caucalanda (Carpates) : 173.
Καυλίκοι : 93.
Čaušovo (Bulgarie) : 275.
Cavaliers maures : 147.
Cavalier Thrace (dieu) : 266—276. v. *Chasseur*.
Cazane : 84.
Celei (quartier de Corabia, d. Olt ; *Sucidava*) : 50. 177. 179.
Κελσοτράλις (nom thrace) : 271.
Celsus (nom thrace latinisé) : 271.
Celtes : 15. 16. 21. 24. 26. 40. 43. 49. 50. 64. 76. 89. 92. 94. 97. 115. 128. 181. 183. 184. 186. 188. 208. 285.
Celtes britanniques (actuels) : 15. 24. 26.
Cennes (Cenni) 171.
centres grecs : v. *cités*.
centurions : 296.
Cerna (rivière, Banat) : 87.
Cernavoda (Dobroudja) : 50. 83. 236. 258. 310.
Certosa (Bologne, Italie) : 109.
César (Jules) : 42. 43. 48. 49. 53. 54. 60. 63. 69. 73. 78. 129. 151. 183. 184. 260.
César (titre impérial) : 193.
Césarée de Maurităne : 164.
Cetate (commune, d. Mehedinţi) : 86.
Cetate (village, d. Constantza, anc. Azarlic) : 286.
Cetăţeni (Cetăţenii din Vale, d. Argeş) : 50. 57. 75.

https://biblioteca-digitala.ro

Celăţuia (station gète à Poiana, d. Galatz): 103—105. 107. 117. 120. 122. v. *Poiana*
Champs Catalauniques: 194.
Charidème (condottiere grec): 32. 33. 37.
Chasseur (Dieu) = *Cavalier Thrace*: 266. 267. 274.
Chersonèse (ville de Crimée): 136.
Chilia (d. Teleorman): 167.
Chircăieşti (R.S.S. Moldave): 160.
christianisme (antique): 195. 197. 198. 310.
Chronique d'Eusèbe: 136. v. *Eusèbe*.
Ciabrus (riv. Tzibar, Bulgarie): 83. 87. 153. 289. 305.
Ciaconus (Chácon), A.: 237. 253.
Cibar — Tzibar: 83. 87.
Cibar Varoš (ville, Bulgarie): 87.
Cichorius, C.: 200. 201. 202. 218. 220. 227—229. 235. 237. 239. 243. 256—263.
Cîineni (col carpatique = col Turnu Roşu, « Tour Rouge » d. Vîlcea et Sibiu): 73.
Cillae (Thrace): 270.
Cincşor (d. Braşov): 160.
Ciocăneşti (d. Ialomiţa): 161.
Ciolan (d. Buzău): 161.
Cioroiul Nou (d. Dolj): 295.
Cîrlomăneşti (d. Buzău): 50.
Čirpan (Bulgarie): 275.
Cisalpine (Gaule): 184.
Κιστοβῶκοι (= *Costoboces*): 283.
cités grecques (Pont Gauche) ou *pontiques*: 39. 45. 47. 51. 52. 57. 70. 72. 73. 78. 115. 117. 124. 126. 129. 131. 136. 282. 298. 300. 302. 305. 307. 313.
Cius (Gîrliciu, d. Constantza): 177. 274.
cives Montanenses (*Montana*, Mihailovgrad): 295.
cives Romani negotiandi causa consistentes: 187.
civilisation (ou *culture*) *de Basarabi* (géto-dace): 106.
civilisation carpo-dace: 175.
civilisation celtique: 301.
civilisation géto-dace: 43. 50. 51. 56. 58. 61. 75. 76. 103—123. 130. 207. 301. 313. V. aussi *religion*.
civilisation gotho-sarmate: 175.
civilisation hellénique (grecque): 115. 180. 188. 190. 305. 307. 313.
civilisation italique: 186.
civilisations méditerranéennes: 121.
civilisation de Monteoru: 106.
civilisation romaine: 185—187. 190. 197. 300. 308. 312. 314.
civitas (cité, ville): 291. 296. 307. 310. 311.
Civitas Ausdecensium (Cetate, d. Constantza): 286.
Civitas Montanensium (Montana): 296.
Civitas Serdensium (Serdica): 92.
Civitas Traianensium Tropaeensium (Tropaeum Traiani): 293.
Civitates Moesiae et Treballiae: 303.
civitates peregrinae: 296. 298. 300. 310.
classis Flavia Moesica: 142. 144. 147. 161.
Claude Ier: 138. 143. 303. 304. 308.
Claude II (le Gothique): 173. 192.
Claudius Livianus (praef. praet.): 259. 260.
Claudius Saturninus (Durostorum): 290.
Cluj = Cluj-Napoca: 275. 299.
Cnidos: 75.
Coelalètes (Coelaletae): 284.
Coeletae = Coelalètes: 284.
Coeletica (région): 94.
Cogaionon (mont sacré, Dacie): 63. 67.
Cohalm (auj. Rupea, d. Braşov): 225. 226.
cohors I Britannica milliaria: 168.
cohors I Cilicum: 293.
cohors I Claudia Sugambrorum (veterana equitata): 162. 295.
cohors I Commagerorum: 161.
cohors I Hispanorum milliaria: 169.
cohors I Hispanorum veterana quingenaria equitata: 121. 140. 144. 210. 306.
cohors II Flavia Bessorum: 162. 293.
cohors II Flavia Numidarum: 293.
cohors II Matliacorum: 147. 161.
cohors III Collecta: 295.
Κοιλαλῆται = *Coelalètes*: 283.
Κοιλητική = *Coeletica*: 284.
Coisstobocensis (= Costoboce): 169.
Colchester (Angleterre): 91.
Colin, J.: 262.
Cololetae = *Coelalètes*: 284.
Cololeticus (de Coeletica): 284.
colonat: 278. 281.
colonia, κολωνεία (ville romaine): 189. 289—314.
Colonia Aurelia Napoca: 299.
Colonia Ulpia Oescus: 289. 299. 312.
Colonia Ulpia Sarmizegetusa: 312.
colonies (romaines): v. *colonia*.
colonisation hellénique: 180. V. *cités grecques*.
Colonne Trajane: 59. 119. 146. 199—202. 207. 218. 220—223. 225—230. 232. 234——250. 255—257. 263—265.
comates, comati (capillati): v. *Daces comates*.
Commentaires de Trajan = Dacica: 222. 241. 242. 245. 264. 265.
Commode (M. Aurelius Commodus): 205. 309.
Comosicus (roi dace): 68.
Comşa, E.: 258.
conciliium provinciae (Mésie Inf.): 298.
Condurachi, Em.: 135. 138.
Constance Chlore: 178. 193.
Constantin (le Grand): 91. 178. 193—195. 201. 311.
Constantinescu, N.: 170.
Constantinople: 98. 194. 195. V. *Byzance*.
Constantza (Tomis): 258. 277.
Constitution Antonine: 311. V. *Édit de Caracalla*.
conventus veteranorum: 286.
conventus civium Romanorum: 290.
Corlăţelu (d. Mehedinţi): 86.
Cornelius (nomen): 259.
Cornelius Fuscus (praef. praet.): 152. 155. 218. 258. 259.

https://biblioteca-digitala.ro

Cornelius Lentulus : 40. 132. 176.
cornicines : 200.
Cos : 56. 76.
Cosenis (nom thrace) : 285.
Κόσιγγας (nom thrace) : 285.
Cosingis (nom thrace) : 285.
Coson, Κόσων (roi dace) : 60. 285.
Costești (forteresse dace, d. Hunedoara) : 50. 59.
Costoboces, *Costobocae* : 168. 198. 206. 208. 225. 233. 283. 287. 293. 309.
Κοστουβῶκοι = *Costoboces* : 283.
Côte pontique (littoral ouest de la mer Noire = Pont Gauche) : 139.
Cotini : 184.
Cotison (roi dace) : 120. 130.
Cotys (nom thrace) : 271.
Cotys Ier (roi odryse) : 18. 25. 31—34. 36—38.
Cotys II : 31. 37.
Cousin, L. : 254.
Κόζαρος (nom thrace) : 285.
Κοζεικένθος (idem) : 285.
Κοζιβίθυς (idem) : 285.
Crăsani (d. Ialomița) : 107. 120. V. *Piscul Crăsanilor*.
Crealio (> *Crăciun*, Noël) : 198.
Crescens (nom thrace latinisé) : 271.
Crète : 193.
Crimée : 136.
Criș (rivière) : 87.
Crișan, I.-H. : 54. 79.
Crișana (région) : 50. 87.
Crisia (riv. Criș) : 87.
Critasiros (roi celte) : 40. 43.
Critou : 264.
Croatie : 187.
Croisel, M. : 35.
Cucoșești (d. Neamț) : 173.
Cujmir (d.Mehedinți) : 86.
Κύλικες : 93.
Cumidava, Κομίδαυα (Rișnov, d. Brașov) : 149. 171.
Curtius, E. : 22.
curia (municipale) : 291. 311.
custodes corporis (= *Germani*, garde de l'empereur) : 220. 221. 243.
Cvijić, J. : 85.
Cynocéphales : 182.

D

Daces (Daci) : passim.
Daces comales (Daci comati, capillati) : 65. 119. 214. 221. 228 . 229.
Daces Libres (non inclus dans la province) : 205.
Daces piléates (Daci pileati) : 215. 221. 228. 229. 231.
Daces septentrionaux (Carpates du nord) : 226. 245.
Dacia : v. *Dacie*.
Dacia Apulensis : 168—171.
Dacia Inferior : v. *Dacie Inférieure*.
Dacia Malvensis (= *D. Inferior*, Olténie) : 168. 170. 171. 177.
Dacia Mediterranea (dans la Dacie Aurélienne) : 98. 102. 174. 194.
Dacia Porolissensis : 168. 299.
Dacia Ripensis (dans la Dacie Aurélienne) : 174. 177. 194.
Dacia Superior : v. *Dacie Supérieure*.
Dacia universa (toute la Dacie Trajane) : 168.
Dacicus Maximus (salutation de Constantin) : 178.
Dacie (préromaine) : passim.
Dacie (province romaine = *Dacie Trajane*) : 158—164. 168. 172—174. 176. 178. 185. 187. 189. 196. 206. 207. 275. 291. 293. 296. 297. 298. 299. 306. 309. 312.
Dacie Aurélienne (Sud du Danube) : 98. 174. 177, 192—194.
Dacie Inférieure (= *Dacia Inferior*, *D. Malvensis*, Olténie) : 73. 83. 158. 162. 164. 165. 168. 208.
Dacie Supérieure (*Dacia Superior*, Transylvanie et Banat) : 164. 168. V. *Dacia Apulensis* et *Dacia Porolissensis*.
Dacies (les trois D. = *Tres Daciae*) : 168. 170.
Daco-Gètes : 309. V. *Géto-Daces*.
Daco-Scythes : 221.
Daco-Thraces : 88. 196. 208. 283. 284.
Daicoviciu, C. : 19. 57. 71. 72. 74. 117. 130. 132. 138. 164. 166. 177. 299.
Daicoviciu, H. : 41. 54. 58. 59. 79. 234. 242.
Daizus Comozoi : 309.
Dalmatie : 93. 131. 182. 184—187. 189. 193. 196. 294. 296. 312.
Danthaletae. Δανθαλῆται = *Danthélètes* : 283.
Danube (Danuvius, Istros) : passim.
danubiennes (provinces, régions) : 178. 180. 196.
Danuvius (Danube) : 41.
Dapyx : 131.
Daphné (forteresse sur le Danube) : 177. 179.
Dardanie : 88. 89. 192—194. 197.
Dardaniens : 118. 128. 183. 196. 197.
Darius (fils d'Hystaspe) : 52. 151.
dava : 122.
Davies, G. A. : 201.
δέβα = (= *dava*, πόλις) : 122.
Decaeneus, *Decaineos* = *Décénée* : 42. 63.
Dèce (Decius) : 172. 173. 192. 230.
Décébale : 18. 41. 45. 50. 53. 59. 61. 62. 64. 68. 106. 117. 119. 120. 141. 143—157. 185. 188. 189. 209—212. 219. 221. 225. 227—234. 239. 241. 243—245. 252. 262—264. 313.
Decebalus pei Scorilo (dace : « Décébale fils de Scorilo ») : 19.
Décénée (= Decainos, Decaeneus) : 18. 40. 42. 43. 47. 53. 55. 62—68. 120.
Dečev, D. : 102. 279. 283.
Decianus (nom thrace latinsié) : 271.
Decius, V. *Dèce*.

https://biblioteca-digitala.ro

décu.ions (decuriones coloniae, municipii) : 289—292. 295.
decurio civitatis : 296.
decurio Montanensium (Montana) : 295.
decurio territorii Dianensium : 296.
decurio Troesmensium : 291.
decurio vici Trullensium : 295.
dediticii : 278. 279. 286. 287.
Degrassi, A. : 157.
De la Berge, C. : 200.
déliens (bols) : 56. 76. 113—116.
Délos : 92.
Delphes : 33—35.
Delta (surnom du territoire de Byzance) : 29. 34.
Delta du Danube : 82. 83. 127. 304. 313. V. *Bouches du Danube*.
Démétrios II (Macédoine) : 20. 25.
Démétrios de Pharos : 182.
démocratie militaire : 20. 40. 52. 60. 120. 124.
Démosthène : 28. 33. 35.
deniers romains (denarii) : 56. 58. 59. 78. 112. 113. 122. 127. 130.
Denseletae, Denthéletae = Denthélètes : 283.
Denthélètes (Denthéletae) : 99. 100. 283.
Denthéletica : 94.
deva (= dava, πόλις) : 122.
Devnia (Bulgarie, *Marcianopolis*) : 306.
Deultum (colonie romaine, Thrace) : 297.
Dexileos : 272.
Διάκον (toponyme thrace) : 94.
Diadoques (successeurs d'Alexandre) : 20.
Dianenses (territorium Dianensium) : 295.
Dichiseni (d. Ialomița) : 161.
Dicineus = Décénée : 43. 64. 65.
Dicomès (roi gète) : 120. 131. 134. 151. 184.
Diegis (frère de Décébale) : 19. 154. 155.
Dierauer, J. : 200.
Dierna, Δίερνα (Orșova) : 84. 85. 87.
Dimboviţa (rivière, Valachie) : 57. 74. 162.
Dimum (Belene, Bulgarie) : 188. 303.
Dinogetia : 84. 121. 145. 147. 161.
diocèse : v. *Diocesis*.
Diocesis Daciarum : 193. 194.
Diocesis Macedoniae : 194.
Diocesis Moesiarum : 193.
Diocesis Pannoniarum : 193.
Diocesis Thraciarum : 193.
Dioclétien : 172. 192—195. 311.
Diodore de Sicile : 28. 30. 59. 71.
Dion Cassius (Cassius Dio) : 59. 92. 93. 147. 156. 163. 171. 199. 200. 205. 210. 218. 220. 225. 227. 234. 235. 240—245. 251—257. 263. 264. 303.
Dion Chrysostome : 19. 42. 45. 53. 62. 64—67.
dionysiastes : 309.
Dionysopolis (Balcik) : 39. 40. 43. 45—48. 56. 57. 59. 69. 73—75. 77. 79. 125. 127. 129. 183. 188. 301.
Dionysos : 44.
Dioscures : 77.
Diurpaneus (= Dura) : 19. 258.
Divitenses : v. *numerus*.
Dinépr, Dniéper (fleuve *Borysthène)* : 139.
Dniester (riv. *Tyras, Danastius*) : 139. 160.
Dobroudja (Scythie Mineure) : passim.
Dodone : 183.
Dolabella : 49.
dolium, dolia : 76.
Dolj (district, Olténie) : 86.
Domaszewski, A. v. : 239. 295.
domicilium : 256. 257.
Dominat (Bas-Empire) : 192. 195.
Dominium Argamensium : 70. V. *Argamum*.
Dominus Deus (> *Dumnezeu*, « Dieu ») : 197.
Domitien : 19. 45. 62. 64. 142—144. 147. 152—157. 161. 162. 165. 166. 185. 186. 210. 211. 218. 243. 258—260. 262. 293. 299. 300. 305.
domo Serdus (Serdica) : 92.
domo Dinace (peut-être *Dunax*) : 99.
domus : 256. 257.
Donuca (Dunax) : 99.
dorien (dialecte) : 304.
Dorticum, Δορτικόν : 94.
Doruțiu-Boilă, Emilia : 218. 251. 256. 257. 261.
Δωσαηνός *(Héros)* : 276.
Δοῦναξ (= *Dunax)* : 99.
Δοῦναχα (= *Dunax)* : 99.
drachmes : 129.
Drajna (Drajna de Sus, d. Prahova, évent. *Ramidava)* : 148. 155. 160. 161. 164.
Dranov (toponyme roumain, Dunavățul de Sus, d. Tulcea) : 90.
Dranovăț (idem, comm. Găneasa, d. Olt) : 90.
Drencea (idem, à Hoiești, d. Iași) : 90.
Drencova (idem, d. Caraș-Severin, Banat) : 90.
Drilgisa (prince costoboce) : 169.
Drincea (ruisseau, *Rabon*, et vilalge, d. Mehedinți) : 81. 86—90.
Drinceni (toponyme roumain, d. Vaslui) : 90.
Drinova (idem, d. Timiș, Banat) : 90.
Drobeta (Turnu Severin) : 80. 84. 85. 148. 157. 179. 218. 228. 236.
Drobeta-Turnu Severin (toponyme officiel actuel) : 80. 90.
Dromichaitès (roi gète) : 52. 57. 71. 106. 125.
Drosica : 94.
druides : 66.
Droysen, J. G. : 31.
Dulcești (d. Neamț) : 173.
Dunax, Δοῦναξ (mont Rila) : 99. 100.
Dura, Duras (roi dace) 19. V. *Diurpaneus*.
Durostorum (Silistra) : 142. 147. 160. 161. 189. 194. 281. 289. 290. 292. 294. 305. 308. 312.
duumveri (= *duumviri*) : 292.
duumviralis : 289. 292. 294.
duumviri (iure dicundo) : 289—292. 296.
duumviri quinquennales : 291. 292.
Dyrrachium = Dyrrhachium, Epidamnos (Durazzo, Durrës) : 48. 56. 76.
Dzur, E. : 228.

https://biblioteca-digitala.ro

E

Edessa (Vodena) : 102
Édit de Caracalla : 312. v. *Constitution Antonine.*
Égée (mer) : 98. 188. 263. 272. 301.
Egeta (Brza Palanka) : 84.
Égypte : 18. 40. 42. 62—64. 67. 140. 144. 281. 285.
Élagabale : 167.
Eleusis : 233.
Eminakos (dynaste thrace) : 36.
Emona (Ljubljana) : 187.
Empire d'Occident : 186. 195.
Empire d'Orient (byzantin) : 186. 195. 197.
empire pontique (de Mithridate) : 72.
Empire romain (entier) : 58. 131. 149—154. 157. 162. 163. 165. 169. 171—173. 175—179. 181. 182. 185. 186. 189—198. 210. 211. 231. 234. 259. 261. 278. 279. 284. 297. 300. 302. 307—314.
Engels, Fr. : 15.
Énos (Ainos, Aenus) : 31.
Épidamnos (Épidamne, Dyrrachium) : 182.
Épigones (successeurs d'Alexandre) : 20. 25.
ἐπιφανής *(Héros)* : 272.
Épire : 180. 181. 183. 185. 197.
Epirus Nova : 193.
Epirus Vetus : 193.
Eravisci : 89.
Éros : 114.
Eschine : 35.
Eski Džumaïa (Bulgarie) : 275.
Espagne (Hispania) : 24. 191. 259.
Este (Ateste, Italie) : 180.
Étai dace (géto-dace) : 50. 52. 53. 58. 60. 61. 68. 117. 119. 127. 150. 152. 155. 157. 188. 208.
Étienne de Byzance : 94. 283.
Étrurie (civilisation étrusque) : 180. 181. 187. 190.
Euhemeros : v. *Evhémère.*
Euphrate : 194.
Europa (province romaine) : 193.
Europe : 24. 157. 172. 175. 178. 231. 237.
Europe centrale : 128. 181.
Europe danubienne : 289. 314.
Europe du Sud-Est (danubienne : balkano-danubienne) : 181. 185. 193. 195—198. 233. 235. 237. 304.
Eusèbe : 136. 230.
Eutrope : 91. 163. 173. 174.
Évhémère (Euhemeros) : 63.
évhémeriste (doctrine) : 42. 63.
Exercitus Dacicus (lecture hypothétique) : 141.
Exercitus Pannonicus (en 99 de n. ère) : 141.

F

Fabretti, R. : 200. 237.
Făgăraș (région) : 160.
Faustinus (consul, 99 de n. ère) : 141.
Fëdorov, G. B. : 137. 160.
Fejér (comitat de Hongrie) : 225.
Fennes (*Fenni*, population baltique) : 231.
Ferri, S. : 214.
fibules (type thrace) : 109.
Filfani (d. Argeș) : 170.
Filipești (d. Brăila) : 161.
Filow, B. : 289. 293.
fines inter Moesos et Thraces (IIe s. de n. ère) : 307.
Fink, R. O. : 140. 141. 144. 147. 154. 306.
flamen perpetuus : 289.
flamines (colonies, municipes) : 66. 289. 292. 296.
Flăminda (auj. Poiana, d. Teleorman) : 170.
Flaminius (consul) : 182.
Flaviens (*Flavii*, dynastie) : 143. 157.
Flavius Italicus (procurateur) : 168.
T. Flavius Papirianus (Durostorum) : 290.
Florescu, F.-B. : 221. 224. 225. 227.
Florescu, Gr. : 71. 138. 147.
Florescu, R. : 243.
Florus : 259.
flotte danubienne : 145. v. *Classis Fl. Moesia.*
Focșani : 159. 173.
Folteşti (d. Galatz) : 137. 159.
Forni, G. : 145.
Forum de Trajan (Rome) : 222.
Foucart, P. : 30.
Frazer, J. : 24.
Francs (Franci) : 43. 64.
Frecăței (d. Tulcea) v. *Piatra-Frecăței.*
Frères Arvales : 66.
Froehner, W. : 237. 263.
Frontin : 19.
Frumoasa (d. Teleorman) : 170.
L. Funisulanus Vettonianus (leg. Aug. pro) : 152.
Furtwängler, A. : 224.
Fuscus (nom) : 259.

G

Gabăra (d. Neamț) : 173.
Galates (Galatae) : 301.
Galați = *Galați* (Moldavie) : 83. 84. 159. 177.
Galère : 193.
Galicie (R.S.S. d'Ukraine) : 41. 53. 117. 156. 169. 212. 224.
Gallien : 91. 173. 192. 193.
Gallus (Trebonianus) : 174.
Garvăn (d. Tulcea *Dinogetia*) : 121. 147. 161.
Gaule (Gallia) : 259.
Gaule Cisalpine : 184.
Gaulois : 162.
gens (groupe de familles) : 15.
Genséric (roi vandale) : 21. 24.
gentiles (= étrangers) : 278.
Géographe Ravennate : 70. 87. 125. *V. Anonyme de Ravenne.*

https://biblioteca-digitala.ro

Georges le Syncelle : 231. 235. 237.
Georgiev, Vl. : 88.
Gépides : 87.
Gerasus flumen (Hierasus, Siret) : 107. 122. 138. 159.
Germains (Germani) : 21. 41. 43. 64. 96. 145. 156. 162. 169. 172. 184. 190. 195. 202—209. 212. 213. 216. 220—222. 227—231. 234. 240. 243. 255. 292.
Germane (ville thrace, auj. Sapareva Bania) : 271.
Germani (sens spécial : gardes de corps) : V. *custodes corporis*.
Germanicus (neveu de Tibère) : 185.
Germanie : 40. 162. 231.
Germanne, Γερμέννη (noms thraces) : 271.
germano-celtique (d'Ouest) : 54.
Germanus (nom thrace) : 271.
Germas (nom thrace) : 271.
Gerov, B. : 168. 279. 293. 294. 295. 310.
Gètes (= *Getae*) : passim.
Géto-Daces : 20. 39—61. 106. 107. 116. 151. 158. 174. 182. 183. 187. 210. 304.
géto-hellénistique (commerce) : 72.
Géto — Scythes : 310.
Géto — Thraces : 168. 283. 284. 290. 294. 309.
Gherghița (d. Prahova) : 161.
Gherla : 168. 299.
Ghighen (Bulgarie, *Oescus*) : 83. 177. 236. 289.
Ghioca (auj. Crîmpoaia, d. Olt) : 170.
Ghiuvegea (auj. Băneasa, d. Constantza) : 293.
Gilpil : 87.
Girliciu (d. Constantza, *Cius*) : 161.
Giulești (Bucarest) : 167.
Giurgiu : 162.
Glava Panega (rivière, Bulgarie) : 270. 271. 296.
Gordien III : 167. 172. 278. 292.
Gorsko Ablanovo (Bulgarie, d. Popovo) : 275.
Gostar, N. : 164. 173. 178.
Gothie : 42. 64.
Gotho — Sarmates : 177.
Goths (Gothi) : 42. 43. 62. 64—66. 170—176. 178. 192. 196. 198. 230.
Γούρβικον (toponyme thrace) : 94.
Grădiștea Muncelului (d. Hunedoara, Sarmizegetusa Regia) : 19. 50. 58. 59. 67. 76. 77. 116. 117. 120. 126. 144. 148. 226.
Grand-Dieu : 44. V. *Theos Megas*.
Grande-Grèce (= *Magna Graecia*, Italie) : 180. 181.
Grande Valachie (= Munténie) : 150. 298.
Greaca (village et étang, d. Ilfov) : 135. 165.
Grèce : 77. 182. 185—198.
Gréco — Macédoniens : 101.
grecque (langue) : 94. 101. 195. 198. 283.
Grecs : 21. 26. 31. 39. 42. 51. 55. 63. 64. 113. 116. 118. 127. 168. 181. 190. 198. 275. 297. 303. 309. V. *Hellènes*.
Grecs pontiques : 41. 45. 229.
Gren, E. : 290.
Gresia (d. Teleorman) : 170.
Greuthunges (= *Ostrogoths*) : 178.
Greuthungorum vallum (Bessarabie, Leova — Bender) : 160.
Grisia = *Crisia* (rivière Criș) : 87.
Gromšin (Bulgarie) : 295.
Gura Ialomiței (village, d. Ialomița) : 148.
Győr (Arrabo) : 89.

H

Ἁβρόζελμις : 30.
Hadrien : 163—168. 171. 178. 191. 290. 291. 299. 307.
Haemus (monts Balkans) : 306. V. *Hémus*.
Hallstatt (époque) : 93.
Hampel, J. : 275.
Hannibal : 182.
haruspex coloniae : 289.
Hasdeu, B. P. : 88.
Hasdinges (Hasdingi) : 172.
Haute — Moldavie : 53. 156. 212.
Hèbre (fleuve Maritza) : 270. 283.
Ἑβρόζελμις : 30.
Hebrytelmis : 30. V. *Hébryzelmis*.
Hébryzelmis (roi odryse) : 30. 31. 37. 38.
Helis : 71.
Hellènes : 41. 46. 47. 198. V. *Grecs*.
helléniques et hellénistiques (influences sur les Géto-Daces) : V. *influences*.
hellénisme (civilisation hellénique) : 77. 128. 181. 186. 188. 194—196. 281. 300. 301. 305. 307. 309. 312. 313.
hellénistique (céramique) : 113. 114.
Helléno — Scythes (Mixhellènes) : 57.
Hémimont (province romaine) : 193.
Hémus (Haemus) : 98—100. 131. 184. 195. 219. 289. 296. 306.
Henderson, B. W. : 262.
hénothéisme : 42.
Ἑπταίκενθος Ἀσιατικοῦ (à Odessos) : 273.
Héraclée Lyncestis : 44. 48. 69. 129.
Heraclius : 195.
Hercule : 295.
Ἑρμᾶς -ντος (d'Odessos) : 274.
Hérodote : 27. 42. 52. 57. 71. 88. 180. 200.
Héros, Ἥρως (dieu, *Cavalier thrace*) : 269. 272—275.
Ἥρως Βασκιδιθίας : 269.
Héros Cavalier (= *Cavalier thrace*) : 269—273.
Ἥρως Δωσαηνός : 273. 276.
Ἥρως ἐπιφανής 272.
Heros Invictus : 273.
Ἥρως ἰσχυρός : 272.
Ἥρως Καραβασμός : 274.
Ἥρως Κατοικάδιος : 272.
Ἥρως Μανίμαζος (Μανίβαζος) : 273.
Ἥρως Περκωνός : 274.
Ἥρως Περκός : 274.
Ἥρως Σαλδωκεληνός : 269.
Heros Sanctus : 272.
Ἥρως Στουρούλεος : 269.

https://biblioteca-digitala.ro

Héros thrace : 266. V. *Cavalier thrace*.
Ἥρως Ζυμιδρηνός : 269.
Hérules : 195.
Herzégovine : 187.
Hesychius : 122.
Hierasus, Ἱέρασος (rivière *Gerasus*, Siret) : 79. 84. 87. 121. 122. 141. 145. 147.
ἱερεύς : 274.
Hiéronyme (= St. Jérôme) : 230. 233.
Hinogu (près Cernavoda, d. Constantza *Axiopolis*) : 83. 310.
Hinova (d. Mehedinţi) : 137. 177.
Hîrşova (d. Constantza, *Carsium*) : 162. 179. 310.
Hisarlîc (= Cetate, Gîrliciu, d. Constantza, *Cius*) : 177.
Hisarlâk (à Razgrad, *Abritus*) : 172. 290.
Histoire Auguste (Scriptores Historiae Augustae) : 174.
Histria, Ἴστρος (Istria, d. Constantza) : 45. 47. 51. 70. 72. 73. 79. 112. 124. 128. 129. 183. 184. 188. 274. 277. 278. 284. 304. 306.
Histrianorum rex (Gètes danubiens) : 52. 124.
Höck, A. : 23. 27. 29. 31. 32. 34—36.
Hoghiz (d. Braşov) : 160.
Holder, A. : 89.
Homorod (d. Braşov) : 160.
Hongrie : 210.
Honorius : 194.
horothésie (d'Histria) : 303. 306.
Hotnitza (Bulgarie) : 307.
Hubert, H. : 15.
Huns : 107. 160. 173. 178. 195—197.
Hunt, A. S. : 121. 140. 144. 145. 154. 206. 210. 236. 306.
hyparque (ὕπαρχος, thrace) : 35.
ὑπαταγός (conjecture) : 304.

I

Iaïdži (Bulgarie) : 307.
Ialomiţa (rivière) : 87. 133. 148. 161. 162. 165. 179.
Iantra (rivière, *Iaterus*) : 133.
Iapodes : 184.
Iapyges : 180.
Iassy, *Jassy*, *Iaşi* (Moldavie) : 257. 280.
Iaterus (Iantra) : 133.
Iazyges : V. *Jazyges*.
Icacidunum : 301.
Ἴδαχος (nom thrace) : 94.
ides de Mars : 184.
Igliţa (comm. Turcoaia, d. Tulcea, *Troesmis*) : 135. 290.
Igor (prince russe) : 198.
Ilfov (district, Valachie) : 56.
Illyricum : 184. 185. 193. 195. 304.
Illyrie : 39. 40. 99. 182. 184. 187. 197.
Illyriens (Illyri) : 20. 40. 89. 93. 94. 128. 134. 180. 182. 186. 187. 196. 198. 208. 226. 303.
illyro-pannoniennes (régions) : 43.
imperator, αὐτοκράτωρ : 44. 48. 262.
indien (vieil, langue) : 97.
Indiens américains : 201.
Indo-Européens : 15. 16. 21. 24. 36. 42. 66. 89. 94—96. 101. 208.
influences grecques (helléniques et hellénistiques, en Dacie) : 36. 51. 56. 66. 72—77. 93. 115. 116. 119. 124. 125. 128. 188. 272. 300. 313.
influences italiques (en Dacie) : 180. 187.
influences romaines (en Dacie, avant Trajan) : 115. 116. 119. 127. 167. 173. 175.
Invictus (Heros) : 272.
Iolaos : 37.
Iordănescu, A. : 147.
Iorga, N. (Jorga) : 82. 153. 200. 273.
Iphicrate : 37.
Iraniens (groupe aryen) : 21. 218. 221. 227. 229. 273.
Irlande, *Irlandais* : 15. 16.
Isaccea (d. Tulcea, *Noviodunum*) : 179. 301. 310.
ἰσχυρός (Ἥρως) : 272.
Işekli (Phrygie) : 295.
Isker (rivière, *Oescus*) : 98. 99. 133, 307.
isopolitia (ἰσοπολιτεία) : 18.
Ištip (Yougoslavie, *Stobi*) : 99.
Istrie (en Yougoslavie) : 163.
Istriţa (colline, d. Buzău) : 160. 177.
Istros, Ἴστρος (= Danube) : 39—41. 132. 303.
Italie : 49. 180—182. 184. 187. 190—195. 197. 259. 299.
Italiques (peuples, civilisations) : 83. 181-190. 194. 197.
Iulianus : V. *Tettius*.
Ivanov, Th. : 310.
Izimşea (d. Mehedinţi) : 86.
Izvoare (d. Neamţ, Moldavie) : 175.
Izvorălul (d. Mehedinţi) : 86.
Izvorovo (d. Čirpan, Bulgarie) : 275.

J

Jaždżewski, K. : 209.
Jazyges (= Iazyges Metanastae) : 83. 84. 153. 163. 169. 185—205. 210. 211.
Jidova (Cîmpulung, Valachie) : 170. 172.
Jidovin (auj. Berzovia, Banat) : 242. V. *Berzovia*.
Jiu (rivière) : 80. 81. 87. 88.
Jordanès (= Jornandès) : 19. 21. 40. 42. 43. 47. 53. 62. 64. 66. 87. 223. 230. 235—237. 239. 250.
Judeich, W. : 29. 30.
juive (guerre) = *bellum Iudaicum* : 166.
Jules César : 129. V. *César*.

https://biblioteca-digitala.ro

Julien l'Apostate : 178.
Jupiter Capitolinus : 260.
Jupiter Tonans : 205.
Justin (— Trogue) : 25. 52. 130.
Justin Ier : 197.
Justin II : 197.
Justinien : 179. 197. 291.
Juvénal : 259.

K

Káloz (Hongrie) : 225.
Καραβασμός ("Ηρως) : 274.
Kastra : V. *Castra*.
Κατοικάδιος ("Ηρως) : 272.
Katzarov, G. (Kacarov) : 95. 274. 295.
**kerd* — (rad. i.-e. : « cœur ») : 95.
**kerdh(o)* — (rad. i.-e. « troupeau ») : 95.
Kerséblepiès (roi odryse) : 32—38.
Kétriporis (roi odryse) : 33. 34. 36. 37.
Kočagovo (Bulgarie) : 92.
Koehler, U. : 31.
Kogălniceanu (village, d. Constantza). V. *Mihail Kogălniceanu*.
Kolarovgrad (Bulgarie, anc. Shoumen, Shoumla) : 307.
Koutlovitza (Bulgarie, auj. Mihailovgrad, *Montana*) : 294.
Krahe, H. : 93—95.
Krumbacher, K. : 241.
Krouglikova, I.T. : 279.
Kymé (=Cyme, Asie Mineure) : 95.

L

M'. Laberius Maximus (leg. Aug. propr.) : 147. 212. 252. 306.
Lae (peuplade thrace) : V. *Lai*.
Laeaei : 282. 283. V. *Laiaioi*.
laeti : 278.
La (=*Laiaioi*) : 283.
Lai (peuplade thrace) : 277—288. 305.
Laiai (=*Laiaioi*) : 283.
Laiaioi, Λαιαῖοι (population thrace, Péonie) : 278. 282—284. 288.
λαϊκὰ σώματα : 285.
λαϊκός : 285.
Λαϊκὸς πύργος : 279. 281. 284. 285.
Λάϊνοι (=Λαιαῖοι) : 283.
Lambrino, S. : 278. 284.
λαοί (classe sociale) : 277. 279—282. 284. 286. 287.
Latène = *La Tène* (civilisation et époque) : 50. 93. 109. 115. 133. 175. 181. 301.
latine (langue) : 94. 187. 195. 197. 201. 244. 275. 283.
latin vulgaire : 186. 197.
Latium : 48. 181.
latrones : 295.
Lažen (Bulgarie) : 309.
Λέβα (erreur pour Δέβα) : 122.
Lederata (Palanka, Serbie) : 70.
legatus Augusti pro praetore : 123. 164. 168. 294. 298. 303. 305.
Legio I Italica : 135. 160. 161. 165. 289. 293. 295. 296. 305.
Legio I Italica Gordiana Augusta : 295.
Legio I Italica Moesica : 293.
Legio IV Flavia : 305.
Legio V Alaudae : 142.
Legio V Macedonica : 147. 160. 161. 169. 177. 275. 289. 291. 305. 309.
Legio V Macedonica Dacica : 293.
Legio VII Claudia : 305.
Legio VIII Augusta : 293.
Legio XI Claudia : 147. 160. 161. 290. 295. 296. 305.
Legio XIII Gemina : 99. 260.
Lehmann — Hartleben, K. : 201. 242.
Lentulus. V. *Cornelius Lentulus*.
Leovo (Leova, R. S. S. Moldave) : 160.
Léon Ier : 197.
Liburnes : 180. 196.
Liburnie : 184.
M. Licinius Crassus (proconsul) : 54. 92. 131. 148. 151. 184. 224. 287. 302.
M. Terentius (Licinius) Varro Lucullus : V. *Terentius*.
Limanul (anc. Caracicola, d. Constantza) : 276.
limes Alutanus : 160. 162. 165. 171.
limes Dacicus : 162. 164. 166. 170.
limes du Danube : 143. 146. 147. 149. 150. 159—164. 166. 169. 176. 177. 179. 191. 210. 242. 305.
limes Moesicus : 147. 161. 162. 178. 192.
limes rhénano-danubien : 197.
limes Scythicus (Scythie Mineure) : 178.
limes Transalutanus : 158. 170. 171.
lingua Romanisca (=*limba românească*, « langue roumaine ») : 197.
Linzipara (Goleama Geleazna, d. Troïan, Bulgarie) : 271.
lithuanienne (langue) : 97.
littoral pontique : 74. V. *Pont Gauche*.
M. Livius Drusus : 183.
Ljubljana (Yougoslavie ; *Emona*) : 187.
Ljulin (mont des Balkans) : 98.
λογιστής *(curator)* : 293.
Lom (rivière *Almus*) : 289.
Lom Palanka (Bulgarie, ville *Almus*) : 87. 289.
Longinopara (près Glava Panega, Bulgarie) : 271.
Longinus (préfet de Trajan) : 148.
Longinus (nom thrace latinisé) : 271.
Lopsica (région thrace) : 93.
Λοῦγοι οἱ Βοῦροι : 205. 209.
Lozena (mont des Balkans) : 98.
Lucain : 48. 54.
T. Lucretius Felix (à Durostorum) : 290.
Lugiens (Lugi) : 206. 209.
**Luginopara* (=*Longinopara*) : 271.

https://biblioteca-digitala.ro

Lusius Quietus : 245.
Lydie : 92. 293.
Lyginus, Λύγινος (rivière, évent. Glava Panega) : 271.
Lysimaque : 35. 52. 125. 151.

M

Macédoine (royaume) : 16. 25. 26. 31. 34. 40. 52. 59. 94. 99—101. 154. 182. 188. 272. 302.
Macédoine (prov. romaine) : 40. 44. 48. 49. 60. 69. 73. 127. 129. 131. 132. 144. 183—186. 193. 194. 297. 302—304. 312. 314.
Macédoine (actuelle) : 197.
Macédoniens : 20. 21. 26. 34. 46. 126.
macédonienne (domination en Thrace) : 36. 94.
macédoniennes (monnaies) : 56. 76. 283. V. *tétradrachmes mac.*
Măcin (d. Tulcea ; *Arrubium*) : 301.
Macrea, M. : 117. 126. 145. 228.
Μάδοκος (évent. *Amadokos*) : 29.
Maedi, Μαίδοι (Mèdes) : 93. 99. 183.
Maedica : 94.
Maesadès : 29. 30. 32. 37.
mages iraniens : 66.
magister quinquennalis : 167.
magistri canabarum : 291.
Magnésie (ad Sipylum, Lydie) : 182.
Măgurele (d. Ilfov) : 167. 173.
Majewski, K. : 169.
Măldăieşti (d. Prahova) : 148. 155. 160. 164.
Malva (colonia Malvensis) : 295.
Μανίβαζος (Ἥρως) : 273.
Manimazos, Μανίμαζος (Ἥρως) : 273.
Mangalia (Callatis) : 266. 276.
Maramureş : 50. 53. 205. 207. 212. 225.
Marc Antoine : 48. 49. 60. 130. 131. 151. 184.
Marc Aurèle : 91. 122. 143. 169. 189. 198. 205. 208. 225. 287. 290—292. 294. 298. 308. 309. 311. 312.
Marcianopolis (Devnia) : 188. 299. 306. 307. 309. 313.
Marcomans : 41. 153. 169. 185. 205. 207. 211. 309.
Marcien : 197.
Mare Internum (Méditerranée) : 182.
Margensis (province romaine) : 194.
Margus (rivière Morava, Yougoslavie) : 98. 186.
Marin de Tyr : 78. 82. 85. 122. 139. 145.
Marisia (=*Maris*, *Marisos*, rivière Mureş) : 87.
Marisos, *Marisus* : 41. V. *Marisia.*
Maronée : 56. 76.
Mars Ultor : 257. 260.
Martial : 154. 155. 259. 262.
Martius Philo (au V. Ultinsium) : 280.
Mateescu, G.G. : 89. 94. 273.
Maures : 147. 245.
Maurétanie : 95.
Maurice (empereur) : 195.
Mausolée rond (Adamclissi) : 238. 258. 261.
Mauss, M. : 24.
Maximien (Herculius) : 178. 193.
Mèdes (*Maedi*, peuple thrace) : 93. 99. 100. 183. 302.
Mediaşul Aurit (d. Maramureş) : 50.
Mediterranea (Dacia) : 98.
Méditerranée (mer) : 101. 180. 182.
Médokos, Μήδοκος (=Amadokos Ier : 29. 30. 37. 38. 89. V. *Amadokos Ier*).
Médistas (fils de Kersébleptès) : 37.
mégarienne (origine de Byzance) : 194.
Mehedinţi (district, Olténie) : 86.
μειρακύλλιον : 33.
Méla : 101.
Mélandites : 29.
Meldae, *Meldi*, Μέλδοι (peuplade thrace) : 93.
Meldia (localité) : 93.
mer Baltique : 231.
Μέρδοι (=Μέλδοι, *Meldi*) : 93.
Mer Noire (Pont-Euxin) : 21. 40. 45. 52. 74. 98. 101. 125. 127. 136. 266. 302. V. *Pont-Euxin.*
Mesembria (Nesebăr) : 40. 45.
Mésie (*Moesia*, non divisée) : 50. 132. 136. 137. 139. 142. 143. 151. 152. 157. 184. 186. 211. 218. 220. 225—227. 229—231. 235—239. 241. 242. 245. 253. 257. 259. 262—265. 303—305. 313.
Mésie Inférieure (Moesia Inferior) : passim.
Mésiens (Moesi) : 41. 86. 132. 186. 307.
Mésies (Moesiae) : 82. 172. 174. 185. 192. 289.
Mésie Supérieure (Moesia Superior) : 84. 86. 156. 157. 186. 193. 194. 236. 296. 298. 299. 305. 312.
Messapiens : 180.
Mestitu (nom thrace) : 271.
Mestrianus (nom thrace latinisé) : 271.
Mestris (nom thrace) : 271.
Mestrius (nom thrace latinisé) : 271.
Mestus (nom thrace) : 271.
meta (pièce de meule à bras) : 109.
Μήτοκος (*Médokos*) : 29.
Michel VII Ducas (le Parapinace) : 240. 255.
Migrations (période des) : 189. 191.
Mihail Kogălniceanu (commune, anc. Caramurat, d. Constantza) : 275.
Mihailov, G. : 44. 295.
Mihailovgrad (anc. Koutlovitza, Bulgarie : *Montana*) : 294. 296. 310.
Milanovac (Serbie ; *Taliata*) : 84. 85.
Militare (rivière antique, Dacie) : 87.
milites comitatenses : 193.
milites limitanei : 193.
Miltokythès (dynastie odryse) : 31. 33.
Misène (classis) : 196.
Mithridate VI Eupator : 52. 54. 72. 76. 127. 183. 302.
Mitrea, B. : 143. 167.
Mixhellènes : 124. 314.
Mizil (Valachie) : 177.

https://biblioteca-digitala.ro

Mladenov, St. : 96. 102.
Moca, Μόκα (nom thrace) : 270.
Modène : 228.
Moesi, *Moesia*, V. *Mésiens*, *Mésie*.
Moesia Secunda : 172. 193.
Moesia Superior : V. *Mésie Supérieure*.
Moigrad (d. Sălaj ; Porolissum) : 299.
Μοισοί *(Moesi)* : 132.
Μοκιανός (nom thrace) : 270.
Μοκιανὸς Αὐλουζένεος : 270.
Moldavie : 41. 50. 107. 117. 124. 125. 127. 135—140. 167. 170. 171. 173. 175. 178. 224. 225. 227. 229. 233. 240. 301. 304.
Mommsen, Th. : 27.
Monde nouveau (Amérique) : 82.
Montana (civitas Montanensium, Mihailovgrad) : 295. 298. 310.
Montanense praesidium : 295.
Montanenses (de Montana) : 295.
Montanum (=*Montana*) : 296.
Montanus (nom thrace latinisé) : 271. 296.
Montanus Herculanius : 296.
Monténégro : 187.
Monounios, [Μονο]ύνιος (dynastie thrace) : 34. 37.
Morava (rivière *Margus*) : 73. 98. 183. 186.
Moravie (Tchécoslovaquie) : 207.
Moşna (d. Vaslui, Moldavie) : 50.
Motru (rivière, Olténie) : 87.
Mouchmov (Mušmov), N.A. : 29.
Muca, Μούκα (nom thrace) : 270. 274. 277. 284. 285.
Mucabur, Μουκάβουρ : 208. 270.
Mucabithyris, Μουκαβίθυρις : 270. 284.
Μουκακάκης (nom thrace) : 270.
Mucacenthus, *Mucacentus* : 270. 284.
Mucapaibes : 270. 284.
Mucapor : 270. 284.
Mucaporis : 277. 284.
Mucaporus : 274.
Mucapuis : 270.
Μουκάσης : 270.
Mucasius (n. thrace latinisé) : 274.
Mucatra : 270.
Mucatralis : 270. 274. 277. 284.
Mucatralus : 274.
Mucatrio : 274.
Mucatrus : 274.
Mucazales, Μουκάζαλις : 270. 284.
Mucazenes, *Mucazenus* : 270. 284.
Μουκαζέρας : 270.
Μουκιανὸς Δίνεος : 270.
Μουκιανὸς Δόλησους : 270.
Μουκιανὸς Δόρζας : 270.
Μουκιανὸς Μουκαπόρεος : 270.
Αὐρ. Μουκιανὸς Μουκιανοῦ : 270.
Mucianus, Μουκιανός (n. thrace latinisé) : 269. 270.
Mucius (n. thrace latinisé) 270.
Muller, Ch. : 81. 85. 88.
municipe (municipium) : 189. 298—314.
municipium Aelium (Napoca) : 299.
municipium Aurelium Durostorum) : 290.
m(unicipium?) Montanensium (conjecture) : 294. 295.
municipium Novae (Dalmatie) : 294.
Munténie (Muntenia, Grande Valachie) : 82. 83. 124. 150.
Mureş (rivière, *Marisus*) : 41. 87.
Murighiol (d. Tulcea) : 50.
murus caespiticius : 148. 160.
Musée (=*Mousaios*) : 42.
Mutria (rivière Motru) : 87. 89.
mycénienne (civilisation) : 180.
μύκης μέγας : 199. 200.
Μυσία = *Moesia* (Mésie) : 303.
Mysie, *Mysiens* (Asie Mineure) : 95.
Myszków (Galicie) : 169.

N

Năieni (d. Buzău) : 161.
Naissus (Niš, Yougoslavie) : 93. 98. 192. 299.
Napoca (Cluj-Napoca) : 299.
Narbonnaise (Gaule) : 95.
Notoporus (prince costoboce) : 169.
Nauheim (type de fibula) : 109.
navarium : 145. 236.
Neapolis Italiae (Naples) : 259.
Nedan (Bulgarie) : 296. 307. 309.
Néron : 48. 136. 139. 143. 210.
Nerva : 155. 211. 244. 261.
Nesebâr (Bulgarie ; *Mesembria*) : 45.
Nestor, I. : 72. 133.
Nicopolis ad Istrum : 188. 219. 223. 230. 235—237. 239. 275. 294. 296. 306. 307. 309. 313.
Nicorescu, P. : 166.
Niemann, G. : 251.
Nikolaiev (R.S.S. d'Ukraine) : 45.
Nikopol (sur le Danube, Bulgarie) : 275. 294. 309.
Nil : 64.
Niš (Nish, Yougoslavie ; *Naissus*) : 192. 299.
Nišava (rivière, Serbie) : 98.
nodus (coiffure suève) : 201. 224. 225. 227. 228. 243.
Νοής (rivière) : 234.
Nord pontique (Scythie) : 139. 166. 171.
Noricum : V. *Norique*.
Noricum Mediterraneum : 193.
Noricum Ripense : 193.
Norique (Noricum) : 43. 83. 184. 185. 187. 189—195. 296. 298. 312.
Noriques (les 2 sous-divisions) : 196.
Nouvelle Rome (Constantinople) : 194.
Novaci-Vlaşca (d. Ilfov) : 56.
Novae (Švištov, Bulgarie) : 133. 135. 144. 160. 161. 165. 188. 218. 236. 289. 293. 294. 299. 305. 307. 308. 312.
Nova Zagora (Bulgarie) : 77.
Novibazar (Bulgarie) : 307.
Noviodunum (Isaccea, d. Tulcea) : 179. 301. 310.

https://biblioteca-digitala.ro

L. Numerius Pontius (à Durostorum) : 290.
numerus (troupe) : 295.
numerus Divitension : 93.
numerus Surorum sagittariorum : 162. 165.
Numides : 24.
Nymphodore (d'Abdère) : 23.

O

Occident (en général) : 48. 180. 196.
Occident (*Empire romain d'*) : 192—194. 197. 282.
Ocniţa (d. Vîlcea, *Buridava* dace) : 89. 140.
Octamasadès (roi scythe) : 27.
Octavien : 40. 41. 48. 60. 130. 151. 184. 187. 191. V. *Auguste.*
Oder (fleuve) : 206.
Odessos (Varna) : 56. 76. 82. 188. 273. 274. 302. 306.
Odoacre : 195.
Odomantica : 94.
Odryses : 22—38. 55. 57. 94. 131. 133. 135. 142. 184. 187. 188. 287. 303. 304.
odryses (rois) : 16—18. 22—38. 272. 301—305. 314
Oescus (rivière, Isker) : 98. 133. 305.
Oescus (ville, colonie) : 83. 144. 171. 177. 188. 236. 289. 294. 296. 298. 303. 305. 309. 310. 312. 313. 314.
Ogosi (rivière ; *Augusta*) : 294.
oikoumenê : 82.
Oituz (col d') : 143. 145. 148. 155. 157. 160. 164. 169.
Oláh (hongr. « Valaque », « Roumain ») : 197
Olbia (Porutino, R.S.S. d'Ukraine) : 39. 45. 51. 54. 129. 171. 273. 302. V. *Borysthène.*
Olbiens : 46.
Olt (rivière, Aluta) : 74. 78. 80. 83. 85. 87. 89. 126. 135. 140. 144. 146. 148. 150. 155. 157. 160—162. 164. 165. 167. 206. 207.
Olteni (d. Teleorman) : 173.
Olténie (Oltenia, Petite Valachie) : 50. 80. 82. 83. 85—87. 89. 128. 132. 135—137. 147. 148. 206. 211. 226. V. *Petite Valachie.* 237. 295.
Olteniţa (d. Ilfov) : 161.
Oltina (d. Constantza, *Altinum*) : 161.
Ombro-Sabelliens (Italiques) : 180.
M. Opellius Maximus (à Cioroiul) : 295.
Oppius Sabinus (*leg. Aug. pro. pr.*) : 152. 258. 262.
Oprişorul (ruisseau, d. Mehedinţi) : 86.
optio legionis : 295.
Orăştie (montagnes d') : 58. 59. 72. 73. 77. 118. 212.
Orbis Romanus : V. *Empire romain.* 306.
Ordessenses, Ὀρδησσένσιοι (Ordessiens, tribu gète supposée) : 57.
Ordessos, Ὄρδησσός (=**Argesis*, rivière Argeş) : 57. 71. 125.
ordo civitatis : 296.
ordo coloniae : 289.
ordo decurionum : 167. 296.
ordo Troesmensium : 291.
ordo municipii : 291. 292.
Orient (hellénistique) : 48. 72. 129. 131. 279. 281.
Orient (provinces roumaines d') : 163. 183. 184. 190. 192. 196. 278. 279. 281. 284. 293. 297.
Orient (*Empire romain d'*) : 194. 195. 197.
ornamenta decurionalia : 289.
ornamenta duumviralia : 289.
ornamenta sacerdotalia :289.
Oroles (roi dace) : 52. 53.
Orose : 258.
Orphée : 42.
Orşova (d. Mehedinţi ; *Dierna*) : 84.
Osem (rivière, Bulgarie : *Asamus*) : 88. 133. 303.
Ospinmazos (nom iranien) : 273.
Ostrogoths : 42.
Ostrovul Corbului (d. Mehedinţi) : 85.
Ottomans (Turcs) : 198.
Ovčarci (toponyme bulgare) : 96.
Ovcepolje (toponyme bulgare) : 96.
Ovide : 131. 135. 301. 303.

P

Pacatien : 192.
Pacorus : 211.
Pădureni (d. Vrancea) : 173.
Pagus Sardicus : 91.
Palamarcia (Palamartzia, Bulgarie) : 164.
Pamphylie : 95.
Pančevo Yougoslavie) : 83.
Pannonie (entière) : 39. 41. 43. 50. 80. 83. 125. 132. 134. 176. 184. 188. 189. 195. 225.
Pannonicus : V. *Exercitus Pannonicus.*
Pannonie Inférieure : 192. 193. 296. 298.
Pannonie Savensis : 193.
Pannonie Supérieure : 89. 193. 296. 298. 312.
Pannoniens : 48. 184. 196. 303.
Pannonies (les 2 provinces) : 185. 187. 193.
Papacostea, V. : 289.
παραδυναστεύων,-οντες (dynaste thrace en sous-ordre : 27. 29.
Paribeni, R. : 147. 237.
Parisus, Πάρισος (forme erronée pour *Patisus*) : 43.
Parthes (*Parthi*) : 49. 211. 237. 293.
Parthie : 49.
Parthiscum (localité sur la Tissa) : 83.
Parthiscus (=*Patisus*, *Tisia*, rivière Tissa) : 83.
Pârvan, V. : 16. 50. 57. 58. 63. 71—77. 89. 95. 103. 107. 124. 128. 132—134. 137. 138. 142. 145. 147. 154. 165. 186. 205. 207. 240. 273. 277. 279—282. 284. 287. 303.
Paskalevătz (Bulgarie) : 275.

https://biblioteca-digitala.ro

Palaki, J. (collection Cluj-Napoca) : 275.
Pathisus, Patisus (= *Patisos, Tisia*, Tissa) : 43. 83.
patronus Augustalium : 289.
patronus (civitatis) : 303.
Patsch, C. : 147. 178. 305.
pavimentum (> roum. *pământ*) : 197.
Péonie (Paeonia) : 59.
Péoniens (Paeones) : 283.
Pecica (d. Arad ; évent. *Ziridava*) : 50.
pénétration iranienne (en Dacie) : 188.
pénétration hellénistique et romaine. V. *influences*.
Péninsule Balkanique : passim.
**Perburidava* (> *Perburdavensis*) : 146.
Perburdavensis : 145.
Περκωνός ("Ηρως) : 274.
Περκός ("Ηρως) : 274.
Perdiccas II (Macédoine, env. 450—413 av. n.ère) : 28. 31.
Perdiccas III (Macédoine, 365—359 av.n. ère) : 20. 25.
Persée (roi de Macédoine) : 182.
Perses : 20. 25. 52. 192.
Petite Valachie (= Olténie) : 151. 153. 154. 156. 157. 160. 162. 164. 167. 168. 172. 176. 177. V. *Olténie*.
Petersen, E. : 147. 236. 237. 239. 243.
Petre, A. : 177.
Pharsale : 48. 129. 183.
Philippe l'Arabe : 167. 172. 192.
Philippe Arrhidée (Macédoine) : 20. 25.
Philippe II (Macédoine, 356—335 av.n.ère) : 20. 25. 27. 28. 34. 35.
Philippe V (Macédoine, 221—179 av.n.ère) : 20. 25. 99. 100. 182.
Philippide, Al. (philologue) : 144.
Philippopolis (auj. Plovdiv) : 296.
Phrygie : 295.
Phrygiens : 95.
Piatra Craivii (d. Alba. *Apulum* dace) : 50.
Piatra — Frecăței (d. Tulcea ; *Beroe*) : 177.
Piatra Roșie (d. Hunedoara, citadelle dace) : 50.
Picard, Ch. : 242.
Picenum : 180.
Piégètes (Piegeti) : 206.
Pieporus (roi costoboce) : 169.
Pietroasa (Petroasa, d. Buzău, auj. Pietroasele) : 160. 177.
pileati (piléates, nobles daces) : 64—66. 119.
pileus (bonnet dace) : 65. 243.
Pippidi, D.M. : 138. 140.
Pîriul Albului (ruisseau, d. Mehedinți) : 86.
Pîriul Negru (ruisseau, d. Covasna) : 160.
Piroboridava (Poiana, d. Galatz) : 50. 103. 121. 122. 133. 140. 145. 147. 155. 210.
Piscul Crăsanilor (Crăsani, d. Ialomița) : 50. 72. 78. 107. 117. 120. 124. 133. 139. V. *Crăsani*.
Pitești : 170.
pithoi (= *dolia*) : 56. 76.
Piua Petrei (d. Ialomița) : 161. 162. 165.
Pizos (Dimitrievo, Bulgarie) : 270.
Plaine du Danube (Plaine roumaine, Valachie) : 51. 56. 58. 67. 76. 131. 133. 136. 147.
Plaine hongroise (Pannonie, Puszta) : 210.
Plaines gètes (Plaine du Danube) : 188.
Ti. Plautius Silvanus Aelianus (leg. Aug. pr. pr.) : 136—139. 142. 152. 155. 175. 176. 210. 308.
Pline l'Ancien : 43. 83. 94. 207.
Pline le Jeune : 212 218. 235.
Ploiești (Ploești) : 137. 161. 167. 177. 266.
Ploscuțeni (d. Vrancea) : 137. 159.
Plovdiv (Bulgarie ; *Philippopolis, Pulpudeva*) : 270. 275. 289.
Plutarque : 49.
Podul Grosului (d. Mehedinți) : 86.
Pogoniș (Banat ; *Aizisis*) : 242.
Pola : 163.
πόλις *(civitas)* : 70. 94. 122. 188.
Pollen, J. H. : 201.
Polonda : 121. 147.
Polybe : 98.
Poiana (d. Galatz ; *Piroboridava*) : 50. 72. 103—124. 133. 135. 138. 141. 143. 145. 155. 210.
Poienești (d. Vaslui) : 173. 175.
Polovragi (d. Gorj) : 50.
Pompée Trogue : 52. V. *Justin*.
Pompéi : 259.
Cn. Pompeius (= Pompée) : 44. 45. 48. 54 69. 73. 129. 151.
Pomponius Maximianus Celer (à Icacidunum) : 301.
Pontes (près Kladovo, Serbie) : 236.
Pont (= *Pontus*, Asie Mineure) : 39.
Pont-Euxin (*Pontus Euxinus*, mer Noire) : 39. 54. 94. 99. 101. 119. 152. 158. 165. 171. 175. 185. 188. 198. 273. 284. 289. 298. 303. 304. V. *Mer Noire*.
Pont Gauche (*Pontus Sinister* ou *Laevus*, côte ouest du Pont-Euxin) : 45. 48. 51. 52. 57. 74. 77. 125. 126. 128. 129. 131. 151. 172. 183. 188. 189. 229. 273. 300. 302. 304. 307. 313.
pontifex, pontifices (Oescus, Troesmis) : 289. 292. 296.
pontificatus (Troesmis) : 292.
popa (> roum. *popă* « prêtre ») : 198.
Popa-Lisseanu, G. : 69.
Popescu, Dorin : 167.
Popești (Popești-Novaci, Popești-Vlașca, auj. d. Ilfov ; évent. *Argedava*) : 50. 55—57. 72. 75—79. 107. 117. 120. 124. 126. 127. 133. 134. 138.
Popovo (Bulgarie) : 275. 307.
C. Porcius Cato (proconsul) : 183.
Porolissum (Moigrad, d. Sălaj) : 169. 299.
Portes de Fer (cataractes du Danube) : 41. 73. 128. 183.
portorium Ripae Thraciae : 303. 304.
Porutino (R.S.S. d'Ukraine ; *Olbia*) : 45.

https://biblioteca-digitala.ro

Poseidontos : 37.
Potaissa (Turda) : 275. 291. 293.
potlatch (chez les Celtes et les Thraces) : 24.
Pouilles (Italie) : 180.
praedium : 296.
praefecti : 164. 298.
praefectus (sur l'Autel d'Adamclissi) : 257. 259.
praefectus castrorum (Autel d'Adamclissi) : 260.
praefectus civitatium Moesiae et Treballiae : 303.
praefectus cohortis : 295.
praefectus orae maritimae : 135. 304.
praefectus praetorio : 257. 259. 260.
praefectus provinciae Daciae Inferioris : 164.
praepositi : 298.
Praetoria Augusta (Dacie) : 148.
Prahova (rivière) : 133. 161.
Pré-Indo-Européens : 95.
prebyter (lat. vulg. = *presbyter*> roum. *preut, preot* « prêtre ») : 198.
Prévalitane : 193. 194.
pridianum : 140. 141. 144. 306.
princeps (=empereur) : 191.
princeps ordinis coloniae : 289.
Principat (Haut-Empire) : 192.
Priscien : 242.
Probus : 176.
Proche-Orient : 72.
Procope : 21. 89. 161. 177.
procurator (procurateur) : 168. 298. 304.
procurator Augusti : 164.
procurator Augusti iure gladii : 299.
Propontide : 29. 31.
Protase, D. : 299.
Protobulgares (Bulgares turcs) : 96.
Pruse (Brousse, Asie Mineure) : 45.
Prut (Pruth, Prout, rivière ; *Pyretus*) : 87. 107. 122. 137. 159. 178.
Psellos : 256.
Ptolémée III Evergète (Égypte, 246—221 av.n.ère) : 30.
Ptolémée (Claude) : 43. 70. 73. 78. 79—83. 85—88. 91. 94. 121. 122. 125. 139. 141. 143. 145. 147. 148. 155. 205—209. 231. 242.
publicum portorium Illyrici et Ripae Thraciae : 304.
Punghina (d. Mehedinți) : 86.
puniques (guerres) : 182.
Purcăreni (d. Argeș) : 170.
πύργος *(turris, burgus)* : 284.
Puszta (Plaine hongroise) : 84.
Putinei (d. Teleorman) : 170.
Pydna : 182.
Pyrrhus : 181.
Pythagore : 42. 62. 63.

Q

Quades (Quadi) : 41. 153. 184. 205. 207. 210.
quadragesima (> roum. *păresimi* « carême ») : 198.
quaestores municipii : 290—292.
quattuorviri : 296.
quinquennalicius : 289.
quinquennalis canabarum : 291.
quinquennalis coloniae : 289.

R

Raab (rivière Rába ; *Arrabon*) : 80. 89.
Raab (= *Győr*, ville ; *Arrabona*) : 89.
Rába (= *Raab*, rivière) : 80. 89.
Rabestum, Ῥαβεστόν (Dardanie) : 88.
Rabocentus (nom thrace) : 88.
Rabon (= *Rhabon, Rhabo* ; ruisseau Drincea) : 78. 80—90.
Răcătău (d. Bacău ; *Tamasidava*) : 50. 79.
Racates (Daces du nord) : 206.
Raebucentus (nom thrace) : 88.
Ῥαιτιαρία (= *Ratiaria*) : 86.
Ramidava (évent. Drajna) : 161.
Ramid [...] *(vicus)* : 161.
Ranovitch, A.B. : 279. 281. 282.
Rasnik (Bulgarie) : 296.
Rast (d. Dolj) : 87.
Ratiaria (Arcar, Bulgarie) : 86. 136. 305. 310.
Ravenne : 196.
Ravnište (Bulgarie) : 89. 307.
Razgrad (Bulgarie, *Abritus*) : 172. 192. 290. 310.
Ῥηβάντος (nom thrace) : 88.
Rebas, Ῥήβας (nom thrace) : 88.
**rebh-* (rad.i.-e. « bouger ») : 88.
Rebucenthus, Ῥηβουκένθος (nom thrace) : 88.
Rebula, Ῥήβουλας *(Rhéboulas)* : 31. 88.
Reca-Pietroșani (d. Teleorman) : 161. 165.
Recea (d. Mehedinți) : 86.
regio (civitatis) : 296.
regio Montanensium : 295.
regio Sardonum (Narbonnaise) : 95.
regio Serdicensis (=*regio Serdica*) : 92.
Rehdantz : 29.
Reinach, S. : 201.
religion géto-dace : 42. 63. 77. 107. 116. 119. 130.
Res gestae divi Augusti : 55.
rex Histrianorum : V. *Histrianorum rex*.
rex Roxolanorum : 163.
Rhabo, Rhabon, Ῥάβων : V. *Rabon*.
Rhabosum (erreur pour *Rhabon*).
Rhascuporis (roi odryse) : 18. 25. 36.
Rhéboulas (prince odryse) : 31. 35. 37.
rhénanes (régions) : 243. V. *Rhin*.
Rhétie (Raetia) : 83.
Rhin (Rhenus) : 162. 171. 220. 243.
Rhodes (Rhodos) : 55. 56. 75. 76.
Rhodope (montagnes) : 284.
Rhodope (province romaine) : 193.
Rhoemetalcès, Rhoemetalkès Ier (roi odryse) : 18. 25.
Rhoxane : 20. 25.

https://biblioteca-digitala.ro

Ripa Thraciae: 153. 188. 303—308. 310. 312—314.
Ripensis (Dacie Aurélienne): 98.
Rişnov (d. Braşov: *Cumidava*): 149. 171.
Ritterling, E.: 164. 255.
Robert, L.: 293.
rogatio (> roum. *rugăciune* « prière »): 197.
Rolès (roi gète): 131.
Romains: passim.
Roman (ville, Moldavie): 173.
romans (peuples): 189. 197.
romanisme (= *romanité, civilisation romaine*): 185. 186. 187. 188. 194. 196. 197. 289. 297. 300. 306. 308. 309. 312—314.
romanisme balkano-danubien: 198.
romanisme carpato-danubien: 197.
romanisme dace: 196.
romanisme oriental: 196.
Rome: passim.
Romulus Augustule: 194.
Ῥωμαῖοι, Ῥωμοιοί (= *Romani*): 198.
Romani (= *Români*, « Roumains »): 197.
Român (Roumains): 197.
romanisca (lingua): 197.
Roméi: (= Ῥωμαῖοι, Grecs): 198.
Rosalia: 198. 286.
Roselli, D.V.: 56. 78. 126. 133.
Roştori (= Roşiorii de Vede, d. Teleorman): 170.
Rostovtzeff, M.: 278. 279.
Roumains: 150. 197. 198. 225. 227.
Roumélie (= *Roum-ili*, « pays romain », « grec »): 198.
Roussé, Ruse (= Roustchouk, Bulgarie): 162. 236. 310.
Roustchouk: V. *Roussé*.
Rovište (toponyme bulgare): 89.
Roxolans (Sarmates): 136. 152. 158. 163. 166. 169. 171. 173. 175. 178. 210. 221. 226. 229. 233.
royauté thrace: 15—38.
Romanaţi (anc. district, Olténie): 52.
Rubobostes (roi dace): 52. 130.
Rubrius Gallus (leg. Aug. pr. pr): 143.
Rucăr (d. Argeş): 149. 155. 160. 161. 164. 170.
runes germaniques: 115.
Rupea (d. Braşov, anc. Cohalm): 225. 226.
Rusalii (roum. < *Rosalia*, « Pentecôte »): 198.
russe (langue): 198.
Russu, I. I.: 88. 89. 273.
Rybakov, B. A.: 198.
Ryla, Rila (montagne, Bulgarie: *Dunax*): 99.

S

sacerdos provinciae: 292.
sacerdos Romae (à Oescus): 289.
Saces (*Saci*, lecture douteuse): 231.
Sadalas (roi thrace): 302.
Sadokos, Σάδοκος (prince odryse): 17. 22. 23. 29. 37. 38.
sagum: 220. 228.
Saint Athanase: 92.
Saint Georges: 275.
Saint Jérôme (= *Hieronymus*): 230. 235. 237.
Salcia (d. Mehedinţi): 86.
Σαλδοκελῆνός (Ἥρως): 269.
Salone (*Salona*, auj. Split): 192.
Samma [...] (dynaste thrace): 36.
Samothrace (Dieux de): 44. 77.
Samus (rivière Someş, Dacie): 89.
Sanctus (épithète de Héros): 272.
sanscrit (vieil-indien): 97.
Santi Bartoli, P.: 228.
Sapaica (stratègie thrace): 94.
Săpata (d. Argeş): 170.
Sapéens (rois odryses): 18. 25. 287.
Saratokos (dynaste thrace): 36.
Sarda (rivière, Albanie): 96.
Sardabal (rivière, Maurétanie): 95.
Sardaigne (Sardinia, Σαρδῶ): 95.
Sardeates, Σαρδιόται (Dalmatie): 93—95.
Σάρδεις (= *vicus Sardes*, à Callatis): 94.
Sardemisus (mont, Pamphylie): 95.
Σαρδήνη (mont, Mysie): 95.
Σαρδηνοί (de Σάρδος πόλις): 94.
Sardenus (toponyme, Aquitaine): 95.
Sardes, Σάρδεις (Lydie): 92. 95.
Sardessus, Σαρδησσός (Mysie): 95.
Sardi (Scythie): 94.
Sardiates: V. *Sardeates*.
Sardica, Σαρδική (= *Serdica*): 91. 93. 94.
Sardinia. V. *Sardaigne*.
Σαρδιόται (*Sardeates*): 93.
Σαρδῶ (= *Sardaigne*): 95.
Σαρδοί (= *Serdi*): 92.
Σαρδῶν πόλις (= *Serdica*): 92.
Sardonius (lecture erronée): 231.
Σάρδος πόλις Ἰλλυρίας: 94.
Sargedava (nom conjectural): 59. 79.
Sargetia (rivière): 59.
Şaringa (d. Buzău): 161.
Sarmates (Sarmatae): 48. 50. 84. 115. 129. 131. 132. 136—139. 143. 145. 146. 152. 153. 156. 158. 163. 166. 167. 169. 172. 173. 175. 185. 190. 196. 201. 208. 210—212. 217—221. 223. 224. 226—231. 234—237. 239. 240. 243.
Sarmatici montes, Σαρματικὰ ὄρη (Carpates septentrionales): 231.
Sarmaticus (salutation de Trajan, non attestée): 237.
Sarmatie: 84. 231.
Sarmizegetusa Regia, Sarmizegethusa Basileion (capitale de Décébale, Grădiştea Muncelului, d. Hunedoara): 19. 50. 53. 55. 58—61. 67. 68. 71. 77. 79. 126. 144. 146. 148. 212. 218. 226. 227. 234. 237. 243. 245. 263.

https://biblioteca-digitala.ro

Sarmizegetusa (Ulpia Traiana, Colonia Dacica, auj. Sarmizegetusa, d. Hunedoara, anc. Grădiște—Haţeg) : 312.
Sassyk (= Kondouk, liman, Bessarabie) : 138. 159. 178.
satem (dialecte i.-e.) : 102.
Satu-Nou (d. Constantza) : 50.
Satire de Sulpicia : 181.
Sauciuc—Săveanu, Th. : 304.
Save (rivière) : 182. 184. 237.
Savensis (Pannonia) : 193.
Scărişoara (Rucăr, d. Argeş) : 148. 149. 155. 160. 161. 164. 170.
Scaurianus (nom thrace latinisé) : 271.
Schuchhardt, C. : 138.
Scissio Catarabonis (lecture fausse, pour *Rabon*) : 88.
Scomius, Σκόμιος (= *Skombros*, mont Vitoša) : 100.
Scordisques : 40. 43. 128. 182. 186.
Σκωριανός (nom thrace) : 271.
Scorilo, Scorylo (roi dace) : 19.
C. Scribonius Curio (proconsul) : 128. 183. 259.
Scythes : 21. 27. 37. 46. 52. 112. 115. 124. 136. 233. 272.
Scythes (pour *Sarmates*) : 146. 156. 219. 230. 231. 233. 237. 240.
Scythie (nord du Pont Euxin) : V. *Nord pontique.*
Scythie (province romaine = *Scythie Mineure*) : 172. 176. 193.
Scythie Mineure (= Dobroudja) : 70. 73. 78. 159. 161. 178. 271. 272. 274. 277. 279. 281—284. 287. 288. 290.
Sebeş—Orăştie (montagnes, Hunedoara) : 126. 130. 144.
V. *Orăştie.*
Σεγετική : 92.
Séléné (Lune) : 236.
Selletica, Σελλετική : 92. 94.
Selište (Bulgarie, près de Razgrad, *Abritus*) : 290.
C. Sempronius Tuditanus (consul) : 184.
Sénat (de Rome) : 49. 191.
Şendreni (d. Galatz) : 167.
Sendrus (nom celtique) : 93.
Sensii, Σένσιοι (nom incomplet) : 57.
Septime Sévère : 170. 172. 191. 278. 299. 309. 313.
Sérapis : 44.
Serbie : 40. 184. 186. 303.
Serdes (Serdi) : 92—98. 100—102. 302.
Serdus (domo) : 92.
Serdica, Σερδική (ville, auj. Sofia) : 91—102. 174. 194. 296.
Serdica (stratégie territoriale) : 94.
Σερδοί *(Serdi) :* 92. 102.
Σέρδων Ῥωμαῖος (à Délos) : 92.
Serdus (civis Parisius) : 93.
Serelos (= *Tiarantos, Hierasus, Gerasus*, rivière Siret) : 122.
Sergentzion (toponyme thrace) : 59.
Sergica (erreur pour *Serdica*) : 92.
Serrorum montes (Carpates de Valachie) : 173.
Sertica (erreur pour *Serdica*) : 92.
Seure, G. : 69.
Seuthès (nom thrace) : 35.
Seuthès Ier (roi odryse) : 17. 22. 23. 28. 29. 31. 32. 37. 38.
Seuthès II (dynaste odryse) 30—32. 37.
Seuthès III (roi odryse) : 31. 35. 37. 38.
Seuthopolis (Koprinka, d. Kazanlâk, Bulgarie) : 76.
Sévère Alexandre : 171. 191.
Sexaginta Prista (Roussé, Roustchouk) : 162. 236. 310.
Sibiu (ville, Transylvanie) : 225.
sicae (illyriennes) : 226.
socii : 209.
Sicile : 180.
Sighişoara (Transylvanie) : 107. 120.
**Sil* (supposé, rivière Jiu) : 88.
Silésie : 205.
Siliştea (d. Ialomiţa) : 161.
Silistra (Durostorum) : 236. 281. 290.
Silivaş (d. Alba) : 226.
Silvanus (dieu) : 269.
σύμμαχοι *(socii) :* 209.
Singidunum (Belgrade) : 83. 305.
Sînlana-de-Mureş (culture Černiakhov, village, Transylvanie) : 175.
Sintica : 94.
Šipka (col, Balkans) : 236. 306.
Siret (Séreth, rivière ; *Seretos*) : 78. 79. 84. 87. 103. 105. 107. 109. 121. 124. 133. 135. 137. 138. 141. 145. 155. 159. 161. 164. 168. 177.
Sirmium (Mitrovica, Yougoslavie) : 193.
Sisak (Yougoslavie ; *Siscia*) : 237.
Siscia (Sisak) : 184. 237.
Sitalkès (nom thrace) : 35.
Sitalkès Ier (roi odryse) : 17. 22—25. 27—29.
Sitalkès II (dynaste odryse) : 17. 22. 29. 37.
Sitalkès III (dynaste odryse) : 35. 37.
Σκόμβρος, Σκόμιος (mont Vitoša, *Scomius*) : 100.
Skostokès, Skostokos (dynaste thrace) : 34. 36. 37.
Skylès (fils d'Ariapeithès) : 27.
Slaşoma (d. Mehedinţi) : 86.
Slaves (Slavons) : 97. 101. 102. 179. 198. 206. 209.
Slovaquie : 39. 43. 50. 53. 125. 129. 153. 183. 187. 205. 207. 212.
Sofia (capitale bulgare ; Serdica) : 43. 70. 91—94. 96. 97. 100. 171. 180. 194. 294. 301.
Solari, A. : 23. 28—30. 32. 34. 35.
Someş (rivière, *Samus*) : 87.
Sornum, Σόρνον (cité gète, Valachie) : 78.
Σούρικον (toponyme thrace) : 94.
Sozopoli (Bulgarie, Burgas ; *Apollonia*) : 46.
Spanţov (d. Ilfov) : 161.
Sparadokos (dynaste odryse) : 17. 22. 27. 28. 30. 37. 38.

https://biblioteca-digitala.ro

Σπαρδάκος (= *Sparadokos*): 23.
Sparte: 23.
sportulae: 291.
Spokès (dynaste thrace): 36.
Sredetz (nom médiéval de Sofia; *Serdica*): 91. 96. 97. 101.
Sredna Gora (mont, Balkans): 100.
Srjadec (= *Sredetz*, *Serdica*): 101.
—σσος (suffixe préhellénique): 71.
Štaerman, E. N.: 279. 280. 282.
Stara Planina (mont, Balkans): 100.
Ştefan, Gh.: 103. 121. 148.
Stein, A.: 304.
Steklen (Bulgarie, Švištov; *Novae*): 294.
Stinceşti (d. Botoşani): 50.
steppe nord-pontique (Scythie): 166.
Stobi (Štip, Yougoslavie): 99. 144.
Stoian, I.: 279.
Stoicani (d. Galatz): 137. 159.
Stoieneşti (d. Argeş): 75.
Stolniceni (d. Vîlcea): 140.
Στουρούλεος (Ἥρως): 269.
Strabon: 39—43. 45. 49. 53—55. 60. 62—64. 67. 83. 98. 129. 132. 183. 207. 224.
—στρατηγός (pour dynaste thrace): 30.
Stratonice (femme de Seuthès Ier): 31.
Strazzulla, V.: 27.
Strehaia (d. Mehedinţi): 86.
Strong, Eugenia: 242.
Strouma (fleuve *Strymon*): 93. 98. 99.
Stroumitza (rivière Bulgarie): 99.
Strymon (fleuve Strouma): 34. 70. 98. 183. 278. 283.
Stuhlweissenburg (= Székesfehérvár, Alba Regia): 225.
suboles Getarum (Daci): 53.
Suceveanu, Al.: 73. 79.
Sucidava (Dacie Infér., auj. Celei-Corabia, d. Olt): 50. 73. 177. 179.
Sucidava (Scythie Mineure, Izvoarele, anc. Pîrjoaia, d. Constantza): 73.
Suétone: 49. 134.
Suèves: 41. 201. 205. 207. 209. 225. 243.
Šumla (= Šumen, auj. Kolarovgrad, Bulgarie): 307.
Susagus (chef sarmate): 212. 218.
Svinița (Banat, d. Mehedinţi): 84. 85.
Švištov (Sishtov, Bulgarie; *Novae*): 133. 135. 165. 236. 294. 307.
Swoboda, H.: 22. 29.
Sylla (= *Sulla*): 43. 47. 64.
Syme, R.: 132. 139. 141. 210. 262. 305. 306.
Syrie: 281. 285.
Syriens: 182. 191.
Székesfehérvár (Alba Regia, Hongrie): 225.

T

Table de Peutinger (*Tabula Peutingeriana*): 70. 125. 140. 206. 242.
Tacite (empereur): 122.
Tacite (historien): 18. 143. 205—207. 209. 225. 226. 231. 258. 314.
Tafrali, O.: 276.
Taïphales (*Taiphali*, *Taifali*): 172.
Taliata (Milanovac, Serbie): 84. 85.
Tamasidava (Răcătău, d. Bacău): 145.
tanistry (irlandais): 15—17. 19—21. 24—26. 28. 29. 36.
tanaisteachd (irlandais): 15.
Tapae (Banat, col « Porte de Fer » de Transylvanie): 201. 205. 206. 212. 218. 219. 227. 234. 237. 243—248. 252. 253. 255. 257. 263.
tarabostes (nobles daces): 64. 119. V. *pileates*.
Tarsatica (Reka — Fiume, Yougoslavie): 93.
Tarente (Taranto, *Tarentum*): 180. 181.
Tatarbounar (Boudjak): 137. 159. 178.
Taurisques: 40. 43. 50. 64. 184.
Tchécoslovaquie: 41. 205.
Tcherniakhov (Černjahov — Ukraine, civilisation de): 175. 177. V. *Sintana de Mureş*.
Tecuci (ancien district, auj. d. Galatz): 103.
Tei (quartier, Bucarest): 167.
Teleorman (district, Valachie): 52.
Terentius (comme nom thrace latinisé): 271.
C. Terentius Herodianus (à Durostorum): 299.
L. Terentius Licinius Varro Lucullus: 70. 72. 128. 183. 302.
Teres (nom thrace): 34. 271.
Térès Ier (roi odryse): 17. 22. 27—29. 32. 37. 38.
Térès II (fils de Sitalkès): 17. 22. 29. 37.
Térès III (dynaste odryse): 34. 35.
Térès IV (fils de Kersebleptès): 34. 37.
Tergeste (Trieste): 187.
terra (acception « pays » > roum. *ţeară*, *ţară*): 197.
territorium (organisation administrative romaine, *regio*): 291. 296. 304.
territorium Dianensium: 296.
territorium Histriae: 304.
territorium Troesmense: 291.
Testament d'Auguste: 55. V. *Res gestae*.
tétradrachmes (Macédoine): 112.
tétrarchie (Dominat): 193.
Tettius Julianus (*leg. Aug. propr.*): 142. 153. 154. 211.
Teuta (reine illyrienne): 20. 182.
Thasos: 56.76.113.
Theiss (Tissa, Tisa): 205. V. *Tissa*.
Theodora (= Drobeta): 179.
Théodose Ier: 178. 194.
Théodose II: 179.
Théopompe: 34.
Θεός (= Ἥρως): 269.
Θεὸς Μέγας: 44.
Thervinges (*Tervingi*, Visigoths): 178.
Thessalie: 180. 193.
Thessalonique (= *Salonique*): 194.
Θοίναι (fêtes, Callatis): 274.
Θοινάται (thiasites, Callatis): 274.
Θοινεῖται (thiasites, Odessos): 274.

https://biblioteca-digitala.ro

Thrace (= *Thracia*, Θράκη, préromaine) : passim.
Thrace (= *Thracia*, province romaine) : 185. 188. 193. 230. 270. 272. 275. 276. 296. 297. 309. 312—314.
thrace (langue) : 102. 122. 174. 269. 296.
Thraces (en général) : passim.
thraces (monnaies) : 283.
Thraco-Daces : 17. 73. 206.
Thracologie (Congrès de) : 15.
Thraco-Slaves : 102.
Thraecia (= Thracia) : 54.
Thucydide : 17. 18. 28. 29. 278. 283. 288.
Θυνεῖται (thiasites à Odessos) : 274.
Θύννοι (« thons ») : 274.
Thyatire (Lydie) : 293.
Thynes (Thyni) : 29.
Tiarantos (= rivière *Hierasus, Gerasus, Seretos,* Siret) : 122.
Tibère : 134. 185. 187. 303.
tibia (« flûte ») : 114.
Tibisco : (italien, rivière Tissa) : 83.
Tibiscum (municipe romain, Jupa près Caransebeș, Banat) : 70. 243.
Tibiscus (rivière Timiș, Banat) : 83. 87.
Țibra (= rivière Tzibar, Cibar ; *Ciabrus*) : 83.
Tilișca (d. Sibiu) : 50.
Τίμακον (*Timacum*, ville) : 94.
Timacus (rivière Timok) : 186.
Timiș (rivière, Banat ; *Tibiscus*) : 83, 87.
Timna (d. Mehedinți) : 86.
Timok (rivière ; *Timacus*) : 70. 186.
Tinosul (d. Prahova) : 50. 107. 117. 124. 133. 135. 138. 142. 143. 155.
Tirgșor (d. Prahova) : 161. 167. 173.
Tisia (rivière Tissa) : 83.
Tissa (rivière Tisa, Tisza, Theiss ; *Tisia*) : 43. 83. 84. 87. 153. 163. 169. 205.
Titel (Yougoslavie) : 83.
Tite-Live : 49. 98—100.
Titus (empereur) : 122. 143.
Tivoli (Tibur) : 136. 139.
Tocilescu, Gr. : 162. 219. 238. 251. 256—258. 263. 273. 277. 293.
Tomaschek, W. : 81. 88. 89. 96. 101. 102.
Tomis (= Tomi, Constantza) : 45. 131. 135. 188. 273—275. 277. 278. 284. 299. 303. 304.
Tonțchéva, Goranka : 274.
Τόρκους (nom thrace) : 271.
Τορκουπαίβης (nom thrace) : 271.
Torquatus (nom thrace latinisé) : 271.
Trajan : 20. 59. 61. 70. 94. 121. 122. 140—148. 150. 152. 154—157. 160. 163—167. 170. 174. 178. 185. 188. 191. 198. 199. 201. 205—212. 219. 223—245. 252—264, 289—293. 299. 305—309. 313. 314.
Trajan (le sentier de) : 198 V. *tropa Troiana.*
Traianenses Tropaeenses (Tropaeum Traiani) : 223. 292.
Τραιανῶν πόλις καὶ Τροπησίων : 293.
Τραιανῶν Τροπησίων πόλις : 293.
Tranipses : 29.
Trânkovitza (d. Nikopol, Bulgarie) : 275.
Transdanubiens (Transdanuviani) : 136. 138. 152. 308.
Transylvanie : 50. 53. 54. 55. 61. 67. 68. 71. 73. 75. 79. 87. 117. 120. 124. 126. 129. 130. 135. 142—144. 146. 147. 150. 153. 155—158. 160. 162. 164. 166. 173. 176. 208. 211. 225—227. 234. 263. 264.
Treballia (Triballia). V. *Triballie.*
Trebellius Pollio : 174.
Trebonianus Gallus (empereur) : 173. 174.
Τριάδιτζα (= *Sredetz, Serdica*) : 91.
Triballes (Triballi) : 17. 28. 128. 186. 289. 296. 303. 312. 313.
Triballie (Triballia, Treballia) : 303.
Trieste (Tergeste) : 187.
Trimammium (Pirgovo, Bulgarie) : 161.
Troesmis (Iglița, près Turcoaia, d. Tulcea) : 135. 147. 160. 161. 189. 275. 289—294. 304. 308. 312.
Trogue (Pompée) : 52. 130. V. aussi *Justin (— Trogue).*
troian (roum. « vallum ») : 135. 165. 198.
Troian (= Trajan, en légendes) : 198.
Tropaeum (ville) : V. *Tropaeum Traiani.*
Tropaeum Traiani (civitas, municipium ; Adamclissi) : 152. 188. 198. 223. 239. 240. 256. 274. 289. 292. 293. 307. 309. 311. 312.
Tropaeensium civitas. Τροπησίων πόλις : 293. 311.
tropa Troiana (russe, « sentier de Trajan ») : 198.
Trophée de Trajan (Adamclissi : *Tropaeum Traiani*) : 146. 152. 190. 198. 199. 203. 204. 213—217. 219. 225. 229. 234. 238. 240. 255—258, 260. 292.
Troțuș (rivière, Moldavie) : 103. 145.
Tudor, D. : 80. 162. 164. 171. 293. 295.
Tulcea (ville ; *Aegyssus*) : 135. 304. 310.
Tullius Geminus (leg. Aug. pro pr.) : 304.
Tulucești (d. Galatz) : 178.
Tunis : 24.
Turcs (Ottomans) : 198.
Turda (Potaissa) : 275.
Turnu-Măgurele (Valachie, d. Teleorman) : 161. 177.
Turnu Roșu (col carpatique = col de Clineni ; « Tour Rouge », d. Sibiu et Vilcea) : 145. 157. 160.
Turnu Severin (auj. Drobeta-T. Severin ; *Drobeta*) : 137. 148. 177. 236.
Turris (peut-être Turnu Măgurele) : 161. 177.
turris (= burgus, πύργος, « village ») : 284.
Tyras (fleuve *Danastius*, Dniester, Nistru) : 140.
Tyras (cité ; Cetatea Albă, Bielgorod) : 129. 169. 171.
Tyrodiza (toponyme thrace) : 96.
Tzenoff, G. : 96.
Tzibar : V. *Cibar.*
Tzibritza (rivière Țibrița, Bulgarie) : 83. 153. 305.

https://biblioteca-digitala.ro

U

Ulmetum (Pantelimonul de Sus, d. Constantza) : V. *Vicus Ulmetum.*
Ulpia Serdica (*Serdica* romaine) : 93.
Ulpia Traiana Sarmizegetusa (= *Colonia Dacica*) : 189.
Ukraine: 45. 171. 187.
Ukraine Transcarpatique (= *Subcarpatique*) : 205. 212.
Urgbazos (nom irano-scythe) : 273.
Urluieni (d. Argeş) : 170.
Usdicesica (stratégie thrace) : 94.
Utus (rivière Vit, Vid, Bulgarie) : 133.

V

Valachie (= Munténie et Olténie) : 50. 55. 56. 71. 73. 78. 124. 126—128. 130. 133. 138—140. 142—144. 146—148. 150—179. 206. 211. 212. 293. 301. 304.
Valaques (= *Roumains*) : 197.
Vadul lui Isac (Bessarabie Sud) : 137. 159. 178.
Valea Anilor (village, d. Mehedinţi) : 86.
Văleni (d. Neamţ) : 173.
Valens (empereur) : 173. 175. 177. 178. 230.
Valens (nom thrace latinisé) : 271.
Valeria (province romaine, Pannonie) : 193.
Valérien (empereur) : 192. 193. 296.
Vallum de Galatz (Serbeşti-Tulucești) : 178.
Vallum de la Basse Moldavie (Ploscuţeni-Stoicani) : 107. 137. 159.
Vallum du Boudjak inférieur (Vadul lui Isac) : 137. 160.
Vallum du Boudjak supérieur (Leovo-Bender). V. *Greuthungorum vallum.*
Vallums (= *valla*) *de la Dobroudja:* 263.
Vallums (= *valla*) *de la Valachie:* V. *Brazda lui Novac* et *Limes Transalutanus.*
Vandales (*Vandali*) : 21. 24. 87.
Vărădia (d. Caraş-Severin) : 71. 73. 125.
Varna (Bulgarie ; *Odessos*) : 82. 275. 302.
Vatopédi (Mont Athos) : 85.
Vedea (rivière, d. Teleorman) : 165. 167. 170.
Velkov, V. : 236. 310.
Velleius Paterculus: 49. 187.
Vénèdes: 175. 231.
Vénètes (*Veneti* d'Italie) : 180.
Vénétie: 184. 187.
verba Latina: 303.
Vespasien: 122. 134. 143. 304.
Vestalis (primipile) : 135.
vétérans (*veterani*) : 197. 286—290. 296. 307. 308. 310. 314.
veteranus (> roum. *bătrîn*) : 197.
vexillatio: 293. 295. 296.
vexillarius: 295.
Vežen (sommet des Balkans) : 100.
S. Vibius Gallus (*praef. castrorum*) : 260.
vicani Trullenses (Mésie Inf.) : 296.
vicus, vici: 167. 280. 284. 286—290. 294. 298. 300. 307. 310. 314.
Vicus Arcidava (env. d'Histria) : 79.
vicus canabarum: 290.
Vicus Carporum (env. de Carsium) : 177.
Vicus Quintionis (env. d'Histria) : 278. 279. 280.
Vicus Ramid[*iani*?] (env. de Cius) : 161.
Vicus Sardes (env. de Callatis) : 94.
Vicus Secundini (env. d'Histria) : 277. 278. 281. 284. 285.
Vicus Turris Muca [*poris*?] (Anadolchioi, quartier de Constantza) : 274. 277. 280. 284. 285.
Vicus Ulmetum (Pantelimonul de Sus, d. Constantza) : 278. 280. 285.
Vicus Ultinsium (erreur pour V. *Ulmetensium, Ulmetum*) : 280.
Victoriae Civitas = *Nicopolis* (*ad Istrum*) : 239.
Vidin (Bulgarie ; *Bononia*) : 285.
Vid (rivière Vit, Bulgarie ; *Utus*) : 133.
Viespeşti (d. Olt) : 135. 165.
Vilcea (district Olténie) : 206.
Villanova (civilisation de) : 180.
villes pontiques, grecques: 45. 48. 51. 139. 151. 171. 183. 188. 272. 273. 290. 305. 308. 313. 314. V. *cités grecques.*
Viminacium (Kostolac, Serbie) : 136.
M. Vinicius (consulaire) : 184.
P. Vinicius (proconsul, patron de Callatis) : 304.
Virtişcoiu (d. Vrancea) : 173. 175.
Q. Visellius Lollianus (Durostorum) : 290.
Visigoths: 138. 178. V. *Thervinges.*
Vistule: 205. 206. 231.
Vitalianus (nom thrace latinisé) : 270.
Vitalien (*Vitalianus*, général romain rebelle) : 270. 310.
Vitalinus (nom thrace latinisé) : 271.
Vitalis (nom thrace latinisé) : 271.
Vitoša (montagne à Sofia ; *Skombros*) : 98. 100. 101.
Vlakhi (Valaques, Roumains) : 197.
Vlaši (Valaques, Roumains) : 197.
Vlăsia (forêt, Valachie) : 75.
Vodena (Macédoine ; Edessa) : 102.
Volokhi (Valaques, Roumains) : 197.
C. Voltilius Ingenuus (adorant du Héros thrace) : 275.
Vratza (Bulgarie) : 307.
Vulpe (*Dunăreanu*), Ecaterina : 103.

W

Wallachen (Valaques, Roumains) : 197.
Winckler, Iudita : 117.

X

Xénophon: 29. 30. 34. 37.
Xiphilin: 199. 200. 205. 218. 219. 227. 234. 240. 245. 253—257. 263. 264.
Xylander, W. : 255.

https://biblioteca-digitala.ro

Y

Yougoslavie: 77.
Youmroukčal (sommet des Balkans): 100.

Z

Zaldapa (auj. Abrit., anc. Abtaat, Bulgarie): 172. 310.
Zalmodegikos (chef gète): 47.
Zama: 182.
Zamolxis (= Zalmoxis): 40. 42. 62. 63. 67.
Zargidava, Ζαργίδαυα (Bradu, d. Bacău): 79. 145
Ζεινδρουμηνός ("Ηρως): 275.
Zénon (empereur): 195.
Ziais (*Tiati filia Daca*, reine costoboce): 169.
Zimnicea (d. Teleorman): 50. 72. 78. 107. 117. 120. 124. 133. 139.
Ziridava (évent. Pecica, d. Arad): 50.
Zlatkovskaïa, T. D.: 132. 279. 282. 294.
Zopyrion (stratège macédonien): 52. 125.
Ζυμιδρηνός ("Ηρως): 269.
Zyraxès (roi gète): 131.

IMPRIMÉ EN ROUMANIE

https://biblioteca-digitala.ro

Lei 26

https://biblioteca-digitala.ro

Lei 26

EMILIAN, POPESCU, **Inscripţiile greceşti şi latine din sec. IV—XIII** (Inscriptions grecques et latines des IVe—XIIIe siècles). Collection «Inscriptiones Daciae et Scythiae Minoris», 1976, 439 p. + 42 pl.

populations anciennes de Roumanie), 1975, 292 p.

https://biblioteca-digitala.ro

Illustrations sur la jaquette:

Sur la face:
Décébale partant pour le combat (relief de la Colonne Trajane)
Au dos:
Relief au Cavalier Thrace (Dobroudja, IIe s. de n. ère)

Sur les rabats de la jaquette:

I. *Monnaie dace* (IIIe s. av. n ère)
II. *Applique géto-thrace en argent* (trésor de Craiova, IVe s. av. n. ère)

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

https://biblioteca-digitala.ro